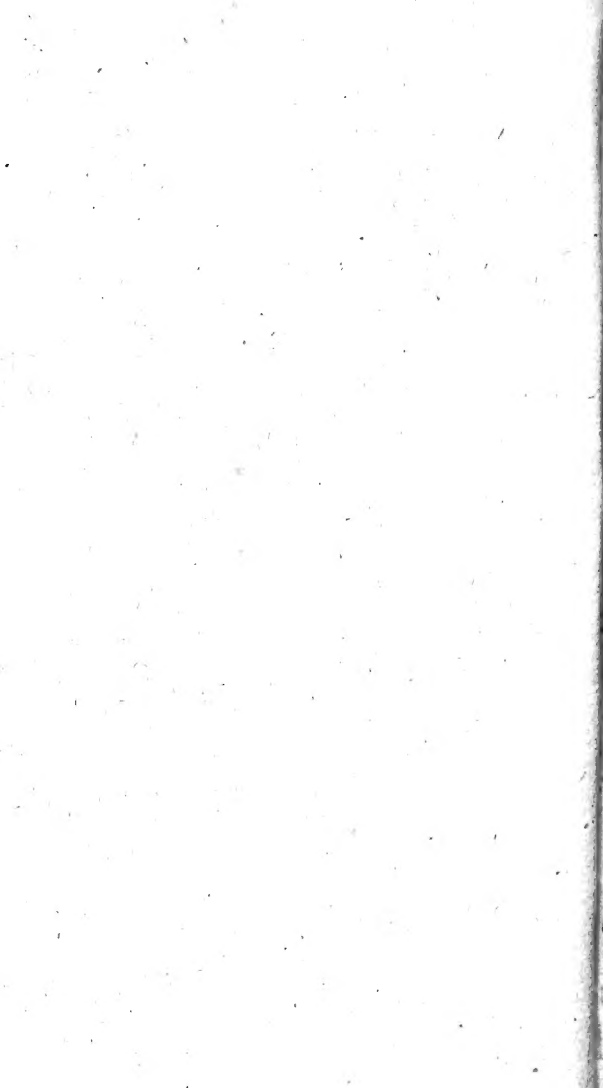


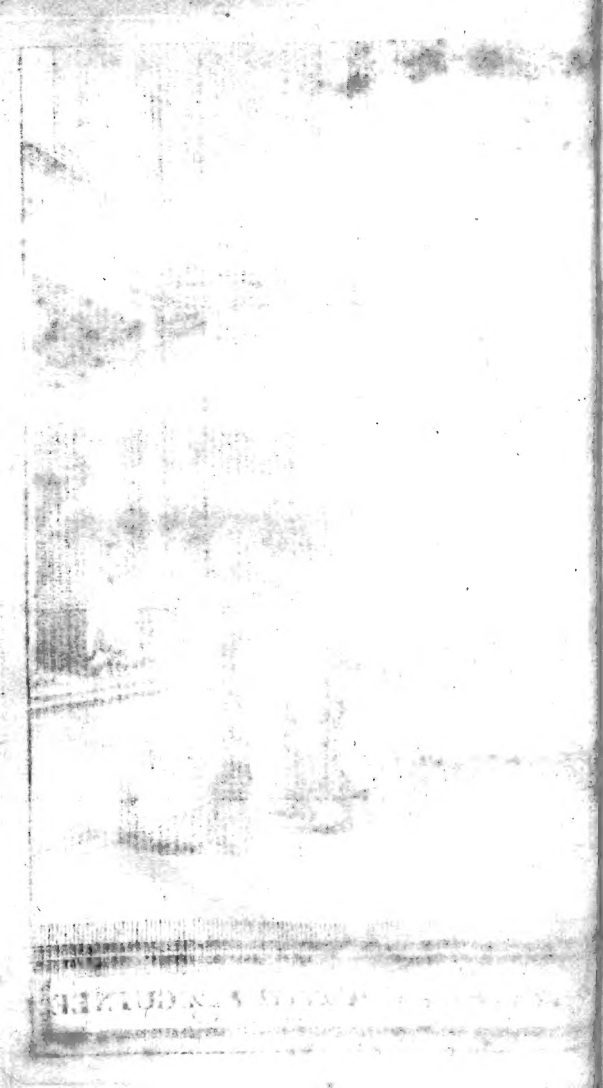


BIBLIOTHECA
CARCINOLOGICA
L.B. Holthuis





DESCRIPTION DE LA CÔTE DE GUINÉE



VOYAGE DE GUINÉE,

CONTENANT

Une Description nouvelle & très-exacte
de cette Côte où l'on trouve & où
l'on trafique l'or, les dents d'E-
lephant, & les Esclaves :

*De ses Pays, Royaumes, & Républiques, des
Mœurs des habitans, de leur Religion, Gouver-
nement, administration de la Justice, de leurs
Guerres, Mariages, Sepultures, &c.*

Comme aussi de la nature & qualité du terroir, des
arbres fruitiers & sauvages, de divers animaux, tant
domestiques que sauvages, des bêtes à quatre pieds,
des reptiles, des oiseaux, des poissons, & de plu-
sieurs autres choses rares, inconnues jus-
ques à présent aux Européens.

PAR GUILLAUME BOSMAN,

*Depuis peu Conseiller & premier Marchand dans le
château de St. George d'Elmina, & Sous-
Commandeur de la Côte.*

Enrichie d'un grand nombre de figures,



A UTRECHT,

Chès ANTOINE SCHOUTEN,
Marchand Libraire. 1705.

7070

2

Comptroller

THOMAS A

Aux Nobles & Vénérables
S E I G N E U R S ,
LES DIRECTEURS
D E P U T E Z

De la part de la Compagnie Générale
des Indes Occidentales, à l'as-
semblée des Dix, qui se tient à
A M S T E R D A M .

M E S S I E U R S ,

Depuis que j'ai pris la li-
berté de vous prier, avec
tout le respect que je vous
dois, d'être déchargé de
l'emploi dont vous m'avez honoré,
dans la confiance, que vous auriez la
bonté d'accorder ma demande; je n'ai
cessé de penser, comment je pourrois
vous témoigner ma reconnoissance
pour tant de bienfaits que j'ai reçu
de vous, pendant tout le temps que
j'ai été à votre service. Mon des-
sein étoit aussi de faire voir par-là
à tout le monde, qu'il ne dépend que
de nous de devenir heureux dans les

E P I T R E.

emplois que vous nous confiez ; parce qu'il est certain que vous récompensez toujours généreusement les services fideles de tous ceux qui vous appartiennent. Je me propose moi-même pour un exemple vivant de votre générosité, & je suis obligé de confesser, que je n'ai point d'expressions assez fortes, pour vous témoigner comme je devrois ma juste reconnoissance.

Cependant j'ai crû, que pour m'en acquiter en partie, je ne pouvois rien trouver de plus propre, que de vous présenter avec un profond respect cet ouvrage, & de vous prier de le recevoir comme une preuve de ma reconnoissance, vous assurant que je ne laisserai passer aucune occasion de vous rendre tous les services, dont je serai capable, pour vous faire voir combien je suis sensible à vos bienfaits.

Ce Livre vous appartient aussi d'une maniere particuliere, Messieurs, puisqu'il contient la description des
Pays

E P I T R E.

Pays & des places où la plus grande autorité s'exerce en vôtre Nom & de vôtre part, & où vous surpassez incontestablement tous les Européens, dans le négoce qui s'y fait. Je souhaite de tout mon cœur, qu'il n'y diminue jamais, mais qu'il y augmente de plus en plus.

C'est pour cela, Messieurs, qu'un autre personne, qui ne vous auroit pas autant d'obligation que moi, & qui auroit composé cet ouvrage ne pourroit même jamais choisir de meilleurs protecteurs que vous; car vous pourrez de formais juger par vous mêmes des Côtes, dont vous trouvez ici la description, autant que ce que j'en écris est conforme à la vérité. J'espere, & je le souhaite, que mon travail vous donnera quelque satisfaction; parce que je croi que jusques ici vous n'avez pas été assés bien informez de la véritable constitution de cette Côte, mais qu'on vous en a caché ce qui étoit le plus nécessaire, contre l'obligation où

* 4

l'on

E P I T R E.

L'on étoit de vous découvrir la vérité de tout ; & cela uniquement , afin de donner occasion à des personnes mal-intentionnées de pouvoir mieux avancer leurs intérêts particuliers. J'ai remarqué en passant, la mauvaise conduite de ces gens là, & le dérèglement du Gouvernement sur la Côte de Guinée, & j'espere, Messieurs, que vous ne trouverez mauvais ni l'un ni l'autre, non plus que ce que j'ai dit du trafic d'esclaves; puisque cela peut servir à vous informer de ce que j'ai crû être nécessaire que vous sçussiez, & je déclare sincèrement , que je n'ai eu en cela d'autre vûë , que le bien & l'avantage de la Compagnie. La supputation que j'ai faite de l'or que l'on transporte hors de la Guinée , sera sans doute un motif qui vous obligera à tâcher d'en profiter encore d'avantage dans la suite du temps. Mais je n'ose vous proposer les moyens dont on pourroit se servir pour cela , étant persuadé que vous les sçavez par-
fai-

E P I T R E.

faitement. Le principal est, selon mon avis, d'avoir à vôtre service des gens capables & fideles, & dans ce Pays ici & sur la Côte, qui exécutent ponctuellement vos ordres. Car si vous pourvoyez bien à cela, je ne doute pas, Messieurs, que le commerce n'augmente de plus en plus & ne recommence à fleurir, comme il a fait ci-devant. C'est ce que je souhaite de tout mon cœur, & après avoir assuré vôtre Illustre Compagnie de mon profond respect, je finis en vous priant d'être persuadé que je suis,

MESSIEURS,

*Vôtre très-humble, très-obeïssant,
& très-obligé serviteur*

GUILLAUME BOSMAN,



P R E F A C E.



est une coûtume généralement établie parmi les Auteurs, de mettre une Préface à la tête de leurs ouvrages. Quelques-uns croient, que ce n'est qu'un simple ornement, qui n'est nullement essentiel. Mais les autres croient que c'est une nécessité absolue d'en faire une, & voici les raisons qu'ils en donnent : La première, c'est que la Préface sert à donner une idée du dessein de l'Auteur, de la matière qu'il traite, & de la manière dont il la traite, ce qui dans la suite donne beaucoup de facilité à comprendre l'ordre que l'Auteur observe, & les matières dont il parle. La seconde raison qu'ils en donnent, est que l'on peut juger à peu-près de la capacité d'un Auteur par la Préface, & si l'on peut se promettre quelque satisfaction de la lecture de son ouvrage. Mais je laisse cela indécis, & dirai seulement que je suivrai en ceci l'exemple de ces derniers.

Le monde est présentement si rempli de toutes sortes de livres, qu'il semble presque impossible de rien mettre de nouveau au jour, à moins que l'on ne découvre de nouveaux

P R E F A C E.

veaux mondes. Il n'y a presque ni Pays ni peuples, dont plusieurs écrivains n'ayent fait mention assés au long, dans les écrits qu'ils nous ont laissez ; & c'est pour cette raison, que je n'aurois osé entreprendre de mettre au jour un nouvel ouvrage. Mais j'ai voulu vérifier l'ancien proverbe des Romains, qui dit que l'Afrique produit tous les jours quelque chose de nouveau & d'étrange ; car la Côte de Guinée, qui fait une partie de l'Afrique, & non des Indes Occidentales, comme quelques personnes croient, (les Indes Occidentales étans dans l'Amérique, par conséquent dans une autre partie du Monde, que celle dont nous avons à parler.) La Côte de Guinée, dis-je, est encore pour la plus grande partie inconnue, non seulement à ceux de nôtre Pays, mais aussi à toute l'Europe, puisque l'on n'en a pas encore vû paroître de description particulière ; excepté ce que l'on en trouve derépandu par-ci par-là dans quelques livres. Mais j'ai trouvé que ce ne sont presque que des fables, & qu'il y a peu de choses véritables ; de sorte que nous n'avons eu jusques ici qu'une idée assés confuse de la Guinée.

J'ai toujours aimé les bons livres, & entre autres les Histoires, & les relations de Voyages, parce qu'on en peut tirer une très-grande utilité ; car par-là nous aprenons à connoître les mœurs des peuples étrangers, & nous satisfaisons nôtre curiosité, qui semble être naturelle à tous les hommes.

J'ai eu de l'inclination, dès ma plus tendre

P R E F A C E.

dre jeunesse , à la lecture des Voyages , surtout , lorsque je croyois qu'ils avoient été écrits par des Auteurs dignes de foi.

Mais si j'avois une forte passion pour les Voyages écrits avec fidélité , je n'avois pas moins d'aversion pour ceux dont les Auteurs débitent des mensonges pour des vérités ; car , comme ils n'ont jamais sorti de leur Pays , ils reçoivent comme véritable tout ce qu'on leur dit des Pays étrangers , sans l'examiner , & le donnent ainsi aux autres comme ils l'ont reçu , suivans en cela l'exemple d'Aristote , qui , à ce que l'on dit , ayant reçu ordre d'Alexandre , de décrire la nature des animaux , invitoit tous les voyageurs chés lui , & composa son ouvrage sur leur rapport. Cela se pouvoit pardonner dans un temps où le monde n'étoit pas aussi connu qu'il l'est présentement ; mais il me semble , que ce seroit avoir peu de jugement , de vouloir aujourd'hui suivre cet exemple ; parce qu'un Auteur qui en agiroit ainsi , s'exposeroit à la risée des voyageurs , qui pourroient le convaincre de mensonge , & le faire passer pour un conteur de fables.

Je n'ai pu passer sous silence ce que quelques écrivains ont mis au jour dans le dernier siècle , seulement sur le rapport d'autres personnes , & sans sçavoir par expérience ce qu'ils ont écrit. Mais j'ai cru être obligé de les contredire dans leurs relations mal-fondées , & de découvrir à tout le monde la vérité de ce qui en est. Que s'ils sont offensés de cela , & qu'ils venil-

lent

P R E F A C E.

lent critiquer mon ouvrage , comme l'on m'en menace, je me consolerais facilement, étant persuadé qu'au moins ils ne me convaincront pas de fausseté. Mais sans m'arrêter plus long-temps à eux, je dirai que parmi toutes les raisons que j'ai eu de quitter l'Europe, la lecture des voyages a été le principal motif qui m'y a obligé, ayant fait naître en moi la curiosité d'examiner par moi même la vérité de ce que j'avois lû. J'ai eul'occasion de me satisfaire abondamment, pendant un séjour de treize ans que j'ai fait en Guinée. La fortune m'a favorisé en cela; car il n'y a point de places sur la Côte où je n'aye demeuré quelque temps, & dont je ne puisse parler par ma propre expérience.

Mais en même temps que je contentois ma curiosité, je pensois que l'homme n'a pas été créé pour lui seul, mais aussi pour rendre service à son prochain; & que tout ce que je voyois, quelque beau qu'il fût, perdoit pourtant de sa beauté, si j'en profitois seul, & si je ne le communiquois pas à d'autres. C'est ce qui m'a obligé de mettre au jour ce que j'avois vû avec tant de plaisir, à quoi n'a pas peu contribué la sollicitation d'un de mes amis, qui me l'a demandé avec instance, comme il paroît au commencement de la premiere lettre.

Et pour ne point parler de plusieurs autres circonstances, je n'ai publié cet ouvrage que pour donner une juste idée de ce Pays ici, à ceux qui dans la suite du temps

P R E F A C E.

auroient envie d'y venir chercher leur fortune , & de détruire les différens sentimens que nous en avons eu jusques ici. C'est là ce que je me suis proposé dans cet ouvrage, & j'espère qu'il produira quelque fruit. Si j'ai le bonheur de réussir, & de rendre service à quelques personnes, je me trouverai assés récompensé de ma peine & de mes dépenses.

J'avois d'abord divisé l'ouvrage en cinq livres, & en autant de chapitres que je le jugeois nécessaire. Le premier traitoit de la constitution de la Côte d'où l'on tire l'or, de son étendue, de sa qualité, des différens Pays dans lesquels elle est divisée, de la fertilité ou infertilité du terroir, & de ce à quoi les habitans s'occupent pour leur vie.

Le second livre contenoit une description des habitans en général, de leur naturel, coutumes, mœurs, Religion, Gouvernement, œconomie, & de tout ce qui en dépend.

Dans le troisieme je parlois du Négoce, & de quelle maniere il s'y fait, soit par nôtre Compagnie, soit par les autres Européens, soit par les Negres mêmes.

Le quatrieme contenoit une description de tous les animaux de ce Pays, tant sauvages que domestiques, des animaux à quatre pieds, des reptiles, des oiseaux, & aussi des poissons, & des fruits de la terre, & de ceux que produisent les arbres.

P R E F A C E.

Enfin, je décrivais dans le cinquieme les Royaumes de *Ladingcour*, *Coto*, les deux *Popoos*, le beau Pays de *Fida*, & pour conclusion, un petit voyage que j'ai fait en 1698. Mais j'ai eu occasion dans la suite de changer de méthode, & de traiter toutes ces matieres par Lettres, que j'ai écrites à l'ami dont j'ai déjà parlé. Ainsi j'ai fait une autre division de cet ouvrage, & j'ai compris le tout en vingt Lettres, dont chacune contient autant de matiere que le temps me la pû permettre. Je n'y ai rien changé, sinon pour ce qui regarde le commerce, dont je ne parle point ici, parce que j'ai resolu d'en parler plus particulièrement dans la suite. J'y ai ajouté deux Lettres qui m'ont été écrites par deux personnes, qui sont au service de la Compagnie, & qui traitent de la constitution de certains Pays où ils ont negocié, & où je n'ai jamais été. J'espere que cette nouvelle division ne sera pas desagréable au Lecteur, puisque chaque Lettre lui présentera quelque chose de nouveau; du moins me plaît elle plus que la premiere.

Je me suis souvent repenti, pendant que j'ai été occupé à composer cet ouvrage, de n'avoir pas appris à dessiner; d'autant plus que je ne trouvais personne sur la Côte qui fût habile dans cet art; car je m'imaginois de donner à mon Livre un nouvel ornement, si je l'accompagnois de figures, qui représentaient à la vûe les cho-

P R E F A C E.

choses extraordinaires dont il parle, étant juste de donner quelque satisfaction à nos yeux, qui sont des parties les plus considérables de nôtre corps. Mais enfin, comme j'avois déjà fort avancé mon ouvrage, il arriva sur la Côte une personne qui entendoit le dessein, & sans perdre de temps, je lui donnai d'abord de l'occupation, & lui fis tirer le plan de tous les Forts qui sont à l'Orient d'*Elmina*, & qui appartiennent aux Hollandois, aux Anglois, & aux Danois. Et afin qu'il y pût mieux réussir, j'y fis un voyage avec lui pour le lui faire voir (ayant reçu une commission de Monsieur le Général Sevenhuysen, pour les affaires de la Compagnie). Il a aussi tiré au naturel les animaux que je fis amener devant nous en chemin, à quoi il s'entendoit aussi bien qu'à dessiner le plan des Forts. J'espère qu'on n'y trouvera pas de fautes grossières, si ce n'est peut-être de légères dans ce qui regarde les règles du dessein, & que ceux qui ne l'entendent pas, ne remarqueront point. Mais la mort qui n'épargne personne & n'a égard à rien, surprit cet homme comme nous étions sur le point de partir, pour faire un petit voyage à l'Occident d'*Elmina*, & l'emporta en très-peu de jours; de sorte que je ne pus continuer ce que j'avois commencé avec lui. Je n'ai pu trouver personne depuis pour m'aider en cela, ainsi je prie le Lecteur de se contenter de ce que je lui donne. Cependant je ne perds

P R E F A C E.

perds pas espérance de recevoir avec le temps ce qui manque , & je pourrai l'ajouter à cet ouvrage , si le libraire a le bonheur de vendre bien-tôt cette premiere édition. Alors j'y joindrai non seulement les figures qui y manquent , mais aussi des remarques sur toute la Côte , & une description plus particuliere de la Côte haute , du Golfe de Guinée , & de la Côte d'Angole. C'est ce que j'espere faire si Dieu me donne la vie , & que Messieurs les Directeurs y consentent.

Je prie tous ceux qui liront mon ouvrage , de ne prendre pas en mauvaise part , & de ne se pas scandaliser , si je parle un peu librement en quelques endroits de ce Livre. Je ne l'ai fait pour offenser personne , mais seulement pour instruire ceux qui viendront après nous , & à qui il seroit très-important en temps & lieu de bien profiter de ce que je dis. Cependant, s'il y a quelqu'un qui s'en offense , & qui soit criminel , je n'en serai pas fâché ; car je ne croi pas être obligé de celer la vérité , pour cacher les injustices d'un autre. Mais pour ce qui est des gens bien intentionnez , & qui ne comprennent pas bien mon Livre , je suis prêt à leur donner tous les éclaircissemens nécessaires ; car je maintiendrai en tout temps, & contre qui que ce soit (ceci soit dit avec respect) ce que j'ai avancé dans cet ouvrage.

On verra par-tout , que je me suis at-

ta-

P R E F A C E.

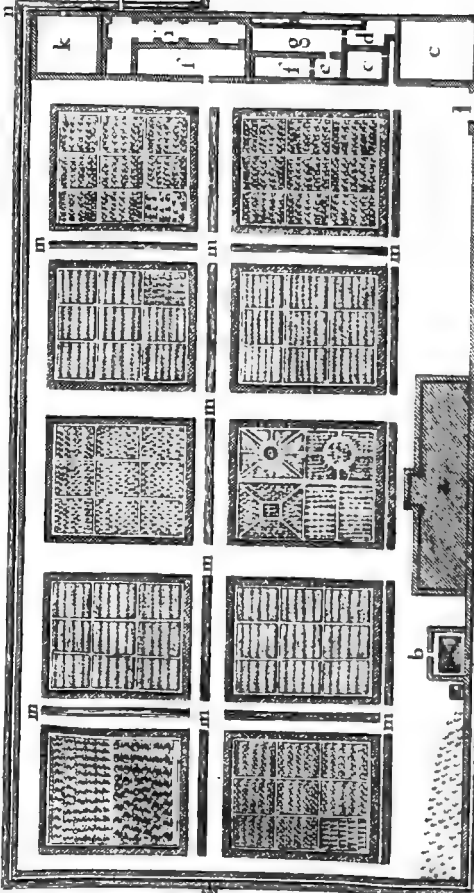
taché à être court ; car sans cela , j'aurois pû faire un livre une fois plus gros que celui-ci , ou bien en y ajoutant quelques petites choses , ou bien en étendant beaucoup plus les matieres que je traite. Mais je soumets en cela mon jugement à celui des personnes équitables, & je ne crois pas , que cette brièveté face de la peine au Lecteur ; car quand on s'arrête trop long-temps sur une matiere , au-lieu de donner du plaisir , on rebute le Lecteur.

Pour finir cette Préface , qui doit être proportionnée à l'ouvrage , je souhaite de tout mon cœur , que les Lecteurs soient satisfaits de mon Livre , & qu'ils aient mon travail pour agréable. Cela m'obligera à être leur

Très humble serviteur

GUILLAUME BOSMAN





a. Pavillon du Gouverneur b. Cuisine c. c. Logement du Jardinier d. Cuisine commune.
 e. Ecole pour les Garçons. f. Logement des Filles. g. Cour. h. Ecole pour les Filles.
 i. Magasin pour les provisions. k. Église. l. Entrée du Jardin. m. m. m. fossés qui avoisinent
 les Jardins. n. n. large canal qui entoure le Jardin. o. Vallée

PLAN du grand ser-
 din de la
 Compagnie.



DESCRIPTION
NOUVELLE
DE LA
CÔTE de GUINÉE.

PREMIERE LETTRE.

Dans laquelle il est parlé de la Côte de Guinée en general; du Pays d'Axim en particulier; de ce que les Hollandois & les Brandebourgeois possèdent dans ce Pays-là; du mauvais Gouvernement des derniers sur cette Côte; & enfin de Rio Cobre, & du malheur qui est arrivé là à un Fort.

MONSIEUR.



J'ai reçu avec beaucoup de plaisir par le Capitaine N. N. votre Lettre datée du premier de Decembre 1700. où j'ai vu avec une singuliere satisfaction que mes affaires ont eu un bon succès, ce que je dois attribuer à votre diligence & à votre bonne conduite. Je ne sçauois moins faire que de vous en remercier très-humblement & de vous assurer que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour reconnoître un si grand service. Ce n'est pourtant qu'avec peine que je le fais de la maniere
A que

que vous souhaitez , c'est-à-dire , en vous envoyant une description exacte de ce Pays-ci ; car quoique je devrois en avoir une parfaite connoissance par le long séjour que j'y ai fait , & par conséquent être en état de vous satisfaire, il y a pourtant bien des raisons qui font que j'y ai de la repugnance, dont les deux principales sont : Premièrement le sentiment que j'ai de ma propre foiblesse , & qui me persuade qu'il m'est impossible de vous satisfaire par ma maniere d'écrire simple , & de ranger dans l'ordre nécessaire les choses que j'aurois à dire. La seconde raison est encore de plus grand poids, c'est que, si étant au service de la Compagnie des Indes Occidentales il m'est bien permis de faire connoître son état à d'autres , j'aurois bien souhaité, dans l'incertitude où j'étois, que vous eussiez voulu me décharger d'un si pesant fardeau , afin que vous ni moi ne nous missions en danger de nous en repentir dans la suite. Mais je vous ai tant d'obligation , & votre amitié m'est si chere , que passant par-dessus ces difficultez , je tâcherai de satisfaire à ce que vous souhaitez de moi , à condition néanmoins que vous excuserez ma maniere d'écrire , & y suppléerez avec votre bonté ordinaire ; vous assurant au reste , que si je ne vous donne pas une entiere satisfaction , ce n'est pas manque de bonne volonté.

Pour revenir à votre Lettre, je trouve que vous souhaitez particulièrement d'avoir une description du Pays où votre cousin a été placé depuis peu par Monsieur le General. Ce Pays s'appelle *Axim*, & est un Pays cultivé & rempli d'un grand nombre de très-beaux villages tous extrêmement peuplez, tant sur la côte de la mer, que plus avant dans les Pays. Les plus grands villages sur les côtes de la mer sont sous les forts des Hollandois & des Brandebourgeois, mais celui des Hollandois est le plus considerable.

PREMIERE LETTRE.

3

Le fort que nous y avons s'appelle *le Fort de St. Antoine*, & a reçu ce nom des Portugais, qui en ont été ci-devant les maîtres, mais sur qui nous le primes avec d'autres places l'an 1642. les ayans même chassés de quelques autres côtes, dont ils étoient en possession. Et certes c'est comme si les Portugais dans le vieux temps ne servoient que de bragues aux autres Nations pour chercher le gibier, & quand ils l'avoient trouvé, les autres venoient pour les en décharger, & s'en rendoient les maîtres. Mais pour revenir à nôtre propos; ce fort n'est pas grand, mais joli & regulierement bâti; il est bien situé & de bonne defense, ayant trois batteries, des parapets, des ouvrages de dehors, & du côté de la terre-ferme de hautes murailles, & suffisamment pourvû de canons; de sorte que s'il y avoit assés de munitions de bouche, il pourroit résister à une grande armée des habitans du Pays.

Je suis fâché de ne pouvoir vous en envoyer le plan, comme je l'avois crû, mais celui qui le devoit faire, est mort avant qu'il fût achevé; vous ne devez pas attendre le plan d'aucun fort à l'Occident d'*Elmina*, mais bien de ceux qui sont à l'Orient.

Vous sçavez quel est l'emploi de vôtre cousin, il a été fait premier Commis, ou premier Marchand, par son Directeur, qui est Monsieur N. N. & qui, tant de la part de la Compagnie què de celle du General, a une autorité absoluë dans tout ce Pays; les habitans qui sont sous son commandement étans obligés de lui communiquer tout ce qui arrive dans leur Pays, & n'osans entreprendre ni executer la moindre chose sans lui en faire part, & sans qu'il y donne son approbation; ainsi il a une jurisdiction absoluë dans ce Pays, & assisté des Chefs des Negres il punit tous les malfaiteurs à la maniere du Pays. J'aurai l'honneur de vous dire dans une autre

Lettre, de quelle maniere cette justice s'exerce, & avant que d'aller plus loin, je vous fairai une courte description de la Côte de Guinée, & particulièrement de cette Côte d'où l'on apporte l'or, & dont nous sommes en possession avec d'autres.

La Guinée est un fort grand Pays, & a quelques centaines de lieues d'étendue, renfermant un nombre infini de Royaumes, tant grands que petits, & encore d'autres peuples qui sont gouvernez en forme de Republique.

Il y a plusieurs Ecrivains qui ont crû que la Guinée étoit un puissant Royaume, dont le Roi ayant subjugué par les armes plusieurs Pays, en avoit fait un Royaume, & lui avoit donné le nom de *Guinée*; mais j'espère de vous faire voir, quand l'occasion s'en présentera, que c'est une erreur grossiere; le nom de Guinée n'est pas même connu parmi les habitans, & le Royaume de Guinée est un Royaume imaginaire, quine se trouve pas dans le monde.

La Côte d'où l'on apporte l'or faisant une partie de la Guinée, a environ soixante lieues de longueur. & commence à la petite Riviere d'or, trois lieues à l'Occident d'*Affiné*, ou douze lieues au-dessus d'*Axim*, & finit au village de *Ponni*, sept ou huit lieues à l'Orient d'*Acra*.

Je ne m'arrêterai pas à vous faire la description du Pays qui est entre *Affiné* & *Rio Cobre*, une lieue au-dessus de notre fort S. Antoine, parce que le negoce y est présentement si peu considerable, que nous y allons fort rarement. Il y a neuf ou dix ans, & même plus long temps, que l'on y trafiquoit beaucoup; mais depuis que le Pays d'*Affiné*, abondant en or, & d'où l'on y portoit l'or, a été presque tout ravagé par les *Dimknrasés*, il n'y a presque plus rien à faire, & le peu d'or que l'on en reçoit ici est faux, & de très-peu de valeur;

PREMIERE LETTRE.

de sorte que sans m'y arrêter je passerai aux Pays qui sont sur la Côte d'or, le long de la mer, dont je vous entretiendrai autant que le temps le pourra permettre, en commençant par un côté, sans donner le premier rang aux plus puissans de ces Pays ou aux Royaumes.

Il y a onze Pays depuis la riviere d'*Ancober* jusques au village de *Ponni*; sçavoir *Axim*, *Ante*, *Adom*, *Fabi*, *Commani*, *Fetu*, *Saboe*, *Fantin*, *Acron*, *Agonna*, & *Aquamboe*, chacun desquels a un, deux, ou trois villages, & même plus, qui sont le long de la mer, soit sous les forts des Européens, soit entre ces forts; mais les plus grands villages & les plus peuplez sont plus avant dans les terres. Sept de ces Pays sont des Royaumes & ont chacun leur Roi; & on peut donner aux autres le nom de Républiques, étant gouvernez par les principaux des habitans; nous dirons dans la suite lesquels ce sont. Je parlerai donc premierement du Pays d'*Axim*, qui ci-devant a été assés grand & assés puissant, selon la constitution du Pays; mais lorsque les Brandebourgeois vinrent sur cette Côte, les habitans se separerent; une partie se mit sous la protection de ces nouveaux venus, dans l'esperance d'y trouver un gouvernement plus doux & plus de liberté, comme il paroîtra dans la suite, ce qui aussi leur a à-peu-près réüssi. Les autres, qui sans contredit étoient des plus honnêtes & qui aimoient moins le changement, demurerent avec nous, quoique, comme j'ai dit, ils ayent partagé leur Pays par cette division. Mais sans avoir égard à cela, je parlerai du Pays d'*Axim*, comme il a été ci-devant; il a environ six lieuës de longueur, à compter depuis *Rio Cobre* jusques au village de *Boeswa* une lieuë à l'Occident de nôtre fort, qui est tout au près du village de *Boutry*. *Rio Cobre* s'appelle aussi *Ancober*, & les Portugais lui ont donné le

nom de *Riviere de Serpent* , à cause qu'elle s'étend dans le Pays en serpentant plus de vingt lieues.

Les Negres habitans de ce Pays sont généralement riches , aimans beaucoup le plaisir & la bonne chere , ils font un grand trafic avec les Marchands qui viennent du fonds du Pays. & ils portent presque tout l'or, qu'ils reçoivent d'eux , aux vaisseaux non privilegiez Anglois & Zelandois , qui au grand préjudice de la Compagnie viennent sur cette Côte, contre les défenses & malgré les peines auxquelles ils s'exposent par ce trafic , qui ne leur est pas permis ; car lorsque nous les attrapons sur le fait , non seulement tout ce qu'ils ont acheté est perdu pour eux , mais ils sont obligez outre cela de payer une grosse amende : cependant tout cela ne leur fait pas peur , & ils ne laissent pas d'y revenir , dans l'esperance de n'être pas découverts. La plupart corrompent même par argent les esclaves de la Compagnie , qui doivent veiller la nuit pour empêcher qu'il ne se fasse de fraude , de sorte qu'ils trafiquent ainsi sans crainte , & que par ce moyen nous ne nous saisissons que de la centieme partie de ces marchandises. Or la raison , pourquoi les habitans du Pays s'exposent à un si grand danger pour faire ce trafic si étroitement défendu , est , qu'ils achètent de ces vaisseaux les marchandises pour le quart ou pour le tiers moins qu'ils ne les peuvent acheter de nous , & quelquefois de meilleures marchandises : ainsi il est facile de comprendre , pourquoi ils veulent s'exposer à quelque danger , c'est que si ce trafic leur réussit pendant quelque temps , ils deviennent bien-tôt riches.

Ces vaisseaux , dont je viens de parler , sont des vaisseaux à qui il n'est pas permis de faire ici aucun negoce , que quelques Marchands en Hollande équipent & envoient sur cette Côte , & qui par leur

commerce font un tort considerable à la Compagnie des Indes Occidentales, à qui l'Etat a accordé le privilege de pouvoir seule trafiquer ici. Aussi ces vaisseaux sont déclarez de bonne prise, lorsque nous pouvons les attraper, & s'ils veulent se mettre en défense, & que malgré cela ils soient pris, alors selon la teneur des placards, qui par l'ordre de l'Etat ont été publiez par-tout, on peut faire mourir ceux que l'on attrape & confisquer tout ce qu'ils ont. Cependant, quoique de mon temps il y ait eu de ces vaisseaux pris par la force, les placards n'ont pas été executez à la rigueur, & nous nous sommes contentez de punir les principaux auteurs pour être en exemple aux autres. On a pris quelques-uns de ces vaisseaux pendant mon séjour ici, mais si quelques-uns de ceux qui sont au service de la Compagnie avoient un peu mieux pris garde, nous en aurions sans doute attrapé beaucoup plus. Je n'en dirai pas davantage pour n'accuser personne, chacun ayant ses défauts, j'aime mieux parler de ce qui fait la principale occupation des habitans d'*Axim*.

Outre le negoce, ils s'appliquent à cultiver la terre & à la pêche, mais principalement à cultiver la terre, & sur-tout à semer ou planter du ris, qui croît ici en plus grande abondance qu'ailleurs, & que l'on transporte d'ici dans toute la Côte; & les habitans rapportent à la place du Milhio, des Jammes, des Pattattes, de l'huile de palme, & autres marchandises, qui sont ici fort rares, à cause que le Pays d'*Axim* étant fort humide est bien propre pour la culture du ris & des arbres fruitiers, qui demandent une terre humide, mais non pour les fruits que nous venons de nommer, & qui pour la plûpart viennent d'autres Pays.

J'ai déjà dit un mot de l'arrivée des Brandebourgeois sur cette Côte, je veux présentement vous en

entretenir plus au long. Vous sçavez donc, Monsieur, qu'ils ont leur principale forteresse, nommée *Fredriksbourg*, à trois petites lieuës de nôtre fort St. Antoine du côté de l'Orient, tout près du village *Pocquesoe*, sur la montagne de *Mamsro*. Ce fort est considerable & raisonnablement grand, ayant quatre batteries assés fortes, sur lesquelles il y a quarante-six pieces de canon, mais à la verité la plupart fort legers, & du plus petit calibre. La porte de cette forteresse est aussi belle qu'il y en ait sur toute la Côte, mais elle est beaucoup trop grande à proportion du fort; de sorte qu'on pourroit leur donner le conseil qu'on donnoit ci-devant aux bourgeois de Minde, c'est de tenir leur porte fermée, de peur que le fort n'en sorte & ne s'enfuye. Il y a à l'Orient du fort un ouvrage de dehors fort joli & fort commode, mais qui empêche pourtant que la forteresse ne soit aussi forte qu'elle seroit sans cela; car on peut s'en servir pour prendre le fort d'assaut; mais la principale faute, que l'on a commise en la bâtissant, est qu'on a fait les parapets si bas, qu'à peine viennent-t-ils jusqu'au genou, de sorte qu'on est trop exposé aux coups de canon. Ce qui leur feroit beaucoup de mal en temps de guerre, quand ce ne seroit qu'avec les Negres; car on peut facilement tuer avec un fusil ceux qui sont sur les batteries, ou sur les courtines, excepté du côté de la terre-ferme que les parapets ont la hauteur qu'il faut. Mais pour le reste, les regles de l'Architecture y ont été assés bien observées. Il y a dans le fort un assés bon nombre de jolies maisons; je ne vous en enverrai point le plan pour la raison que je vous ai dite.

Le Commandant de ce fort, qui est aussi le Chef de tout ce que les Brandebourgeois possèdent sur cette Côte, & qui consiste en deux forts & en une loge, a le titre de *Directeur General* de la part de son

son Altesse Electorale de Brandebourg & de sa Compagnie d'Afrique. Depuis quelque temps, la plupart de leurs Chefs ont été originaires des Pays-bas, qui à nôtre imitation ont tâché d'avoir une autorité aussi absolue sur les Negres qui dependent d'eux, que nôtre Marchand l'a à *Axim*; mais cela ne leur a jamais réussi, en partie par leur propre faute, & qu'ils ont été divisez entre eux, & en partie à cause du méchant naturel de ces Negres, qui pour la plupart nous ont abandonné pour quelque triponnerie, & sont venus s'établir ici.

J'ai connu sept Directeurs sur cette Côte pendant le séjour que j'y ai fait; le premier étoit d'Embden, nommé *Jean Nyman*, homme d'un jugement sain, & versé dans les affaires qui se font ici, qui a toujours fidelement maintenu les interêts de son Maître, & a fait paroître en tout beaucoup de prudence & de conduite; ce qui lui a acquis ici une grande reputation, & a fait qu'il est parti de cette Côte avec honneur. Il a eu pour successeurs Messieurs *Jean & Jacob ten Hoofst*, pere & fils, qui se sont aussi très-bien acquité de leur charge, & ont toujours tenu en bride ceux qui étoient sous leur gouvernement, particulièrement le fils, qui par son naturel complaisant & sa conduite affable se faisoit aimer des Negres & gagnoit le cœur de tout le monde, ce qui avança fort les affaires des Brandebourgeois sur cette Côte, & j'ose dire que la Compagnie de Brandebourg n'a jamais eu & n'aura peut-être jamais un homme plus propre pour avancer ses interêts dans ce Pays, que lui; de sorte qu'ils peuvent bien maudire le jour dans lequel ils l'ont fait deposer de sa charge & établir à sa place un nommé *Gysbregt van Hoogveld*, qui auparavant avoit été Marchand à *Axim* au service de nôtre Compagnie; car il traitoit si mal ceux qui étoient sous son gouvernement, que Mon-

sieur

sieur nôtre General *Joël Smits* & le Conseil furent obligez de lui ôter sa charge, & de le renvoyer comme une personne inhabile. Après quoi étant entré au service des Brandebourgeois, & ayant obtenu ce commandement, il a accordé aux Negres, dont il étoit fort haï, pour s'en faire aimer, beaucoup de libertez & de très-grands privileges; ce qui a extrêmement diminué l'autorité des Brandebourgeois, & a été le commencement de leur ruine. Mais cela ne lui servit de rien; car après avoir gouverné peu de temps, les Blancs & les Negres se rebellerent contre lui en même temps, & lui ayans fait son procès, lui ôterent le gouvernement, & le chasserent de la Côte. Ils mirent à sa place un Mennonite, nommé *Jean van Laar*, qui étoit plus propre à boire tous les jours un pot d'eau de vie qu'à travailler pour l'intérêt de ses maîtres. Tout commença aussi dès lors à aller fort mal, & les affaires de *van Laar* étoient si embrouillées, qu'il mourut tout à propos après avoir gouverné peu de temps. Il laissa pour son successeur un nommé *Jean de Visser*, qui avoit si peu d'esprit, qu'à peine pouvoit-on lui confier les affaires à lui seul, & qui outre cela étoit si malheureux, qu'on ne pouvoit se promettre grand' chose de son gouvernement. Après qu'il s'en fût mis en possession, les Negres tuèrent son Marchand à *Acoda*, & parce qu'il n'avoit ni conduite, ni pouvoir, pour venger cette méchante action, les Negres continuans dans leur insolence, exercèrent leur cruauté, en tuant quelques-uns de ses Blancs, & le prirent enfin lui-même, & l'emmenèrent bien avant dans le Pays, & après l'avoir roué à demi, le jetterent dans la mer, lui ayans attaché des pierres autour du corps. On parle fort différemment de cette action detestable, mais tout revient à ceci, c'est que ce meurtre ne s'est pas seulement fait du consentement des Blancs, mais aussi

par leur ordre. On en accuse sur-tout un nommé *Adrien Grobbe*, que les Negres ont élu Directeur à la place de celui qu'ils avoient massacré. S'il est accusé à faux, j'espère qu'il se justifiera & se lavera d'un fait aussi énorme; mais s'il est criminel, que le Ciel rende à lui & à ses complices selon leurs œuvres; car par-là les Européens ont perdu beaucoup de leur credit, & il y a raison de craindre, que puisque cela demeure impuni, les autres Negres suivront cet exemple, & ainsi chacun auroit à craindre pour sa vie. Voilà comment les Brandebourgeois sont descendus de leur élévation. Je ne voi pas comment ils pourront jamais se relever: car les Negres étans présentement les maîtres, les gouverneront à leur fantaisie, & leur feront faire ce qu'ils voudront.

C'est une affaire si extraordinaire, que je n'ai pas voulu manquer de vous en faire part, afin que vous aussi-bien que moi, avec tous ceux qui sont ici sur la Côte, ayions en horreur une si detestable action. C'est qui m'a encore plus déterminé à vous la communiquer, c'est qu'ayant une parfaite connoissance du commerce de la Compagnie d'Embden en Europe, vous puissiez voir, comment leurs affaires ont été gouvernées dans ce Pays depuis quelques années. Mais finissant cette matiere, je m'avance deux lieues & demi plus loin du côté de l'Orient, au dessous de *Cabo-Tres-Puntas*, où les Brandebourgeois ont un petit fort nommé *Dorothée*, joignant le village d'*Acoda*, lequel nous eûmes ordre de leur céder il y a environ onze ans, & qu'ils ont amélioré & fortifié depuis ce temps-là. Voici comme il est construit. Il y a premierement une maison, qui a par-dessus une platte-forme, & joignant cette maison il y a deux batteries & des demi-couronnes: sur ces batteries ils ont mis quelques petites pièces de canon. Le reste de la maison est bien pourvu d'un nombre suffisant de chambres & d'ap-

partemens, mais le tout est bâti fort legerement & trop près l'un de l'autre.

Les Brandebourgeois ont bâti l'an 1674. encore une maison entre *Mansro* & *Acoda*, joignant le village de *Tacrama*, qui est au milieu de *Cabo-Tres-Puntas*; le dessein de leur General étoit d'y bâtir une forteresse, qui auroit peut-être servi pour defendre l'endroit où l'on va chercher de l'eau, qui n'est pas fort éloignée d'ici, & de s'en rendre maître par ce moyen. Mais je croi qu'ils ont déjà tant de peine pour l'entretien des deux forts, dont nous avons parlé, & de cette loge, qu'ils ne se chargeront pas encore de quelque temps de nouveaux bâtimens.

Je n'avois pas crû m'étendre tant dans cette Lettre, les affaires des Brandebourgeois m'ont insensiblement éloigné du dessein que j'avois de vous entretenir des fruits du Pays d'*Axim*, & de tout ce qu'il produit. Et pour ne vous pas faire avancer trop à une fois, je garderai ce que j'ai à vous en dire jusques à une autre occasion, & je ne parlerai pour le présent que de la Riviere *Serpentine*, ou des Serpens, dont j'ai déjà dit un mot, & que nous appellons la Riviere d'*Ancober*, du nom du Pays qu'elle arrose. Cette riviere est trop belle pour n'en rien dire. Elle est, comme je l'ai remarqué, une lieue au-dessus de notre fort St. Antoine, fort large à l'embouchure, mais si peu profonde, que je ne croi pas qu'on y pût entrer avec un esquif; en montant un peu plus haut, elle est plus profonde & aussi plus étroite, & on peut encore monter quelques lieues sans remarquer presque aucun changement. Je ne sçai point combien elle s'avance dans le Pays, je l'ai suivie pendant trois petites journées, & je l'ai trouvée par-tout fort agréable, & je ne croi pas avoir rien vû sur toute la Côte de Guinée (à moins que ce ne soit à *Fida*),
qui

qui m'ait autant plu. Elle est bordée des deux cô-
tez de beaux & grands arbres, qui donnent le plus
charmant ombrage du monde, sous lequel on peut
naviger sans être incommodé de la chaleur piquan-
te du soleil. On voit sur ces arbres une grande
quantité de toutes sortes d'oiseaux de différentes
couleurs, & des centaines de grands & de petits
singes, qui sautent d'un arbre sur l'autre pour se
divertir, ce qui donne un spectacle fort agréable;
ce qui augmente encore la beauté de cette ri-
vière, c'est que quand on a monté environ une
lieue, on voit sur le bord, du côté d'Occident,
de beaux & grands villages de quart d'heure en quart
d'heure, dont les maisons sont très-bien rangées
sur le bord de l'eau; les villages, qui y sont en grand
nombre, composent trois Pays différens; le pre-
mier, qui est le plus près de la mer, s'appelle *An-
cobre*; je ne veux point décider si la rivière donne
le nom au Pays, ou si c'est le Pays qui donne le nom
à la rivière, cela ne fait rien à la chose; le second
de ces Pays, qui joint le premier, s'appelle *Aboc-
roe*, & le troisième *Eguira*. J'ai considéré, pen-
dant que j'étois là, le premier comme un Royau-
me, & les deux autres comme des Républiques.
Nous avons eu ci-devant pendant une longue suite
d'années un fort dans le Pays d'*Eguira*, où il se
faisoit en ce temps-là un très-grand négoce: car
outre qu'on y apportoit d'ailleurs une très-grande
quantité d'or, il y a dans le Pays même quelques
mines, & du temps que je commandois à *Axim*
on y en découvrit une très-riche. Nous avons per-
du ce fort par une triste aventure, ayans eu que-
relle avec les Negres. Le Directeur étant assiégé
par eux, & ne pouvant résister plus long temps
(car on dit qu'il avoit tiré avec de l'or au-lieu de
fer) fit semblant de vouloir composer avec les
assiégeans, & entra en traité avec eux: mais le trai-
té

té étant à moitié fait, il se fit sauter en l'air avec tous ses ennemis, & finit ainsi sa vie avec autant de courage que de malheur, & à l'exemple de Samson se vengea de ses ennemis en mourant. Pour exécuter son dessein, il avoit donné ordre à un petit garçon de se tenir auprès des poudres avec une mèche allumée, & d'y mettre le feu aussi-tôt qu'il l'entendrait frapper du pied, lui promettant de lui donner un habit neuf, s'il suivoit ses ordres; ce que cet innocent crût & n'exécuta que trop bien. Personne n'avoit aucune connoissance de ce dessein, si non un esclave de nôtre Compagnie, qui sans rien dire se retira assés à temps, & nous le rapporta comme je viens de le raconter. Ce n'est que par le rapport de cet esclave que nous sçavons que la chose s'est ainsi passée, & nous sommes obligez de l'en croire, n'en ayans pas été informez d'ailleurs. Il est toujours certain que nôtre fort a sauté & a coûté la vie au Directeur & à quelques-uns de ses ennemis. Ce sera assés pour une fois; je vous prie de satisfaire vôtre curiosité par cette Lettre pour le présent, & d'être assuré qu'à la premiere occasion je vous entretiendrai d'autre chose; & en vous recommandant à la protection de Dieu, je me dis avec beaucoup d'affection, &c.

Fin de la premiere Lettre.

SECONDE LETTRE.

Dans laquelle on décrit le Pays d'Ante aux environs de Boutry, les Forts que les Anglois & les Hollandois y ont, & les fraudes que commettent les Anglois en donnant de l'or faux pour du véritable. On y décrit

SECONDE LETTRE. 15

décrit ensuite la beauté du Pays d'Ante, la Riviere de Boutry, & comment les bœufes y croissent : après cela vient la description du Fort Anglois & du Fort Hollandois à Zaconde, & du Pays qu'il y a autour : ensuite on passe au Village de Chama, & au Fort que les Hollandois y ont, & de là aux Pays de Jabi & d'Adom. Enfin on rapporte quelques exemples des cruantez qui ont été exercées par le General du Pays d'Adom, & on décrit à cette occasion la Riviere de Chama.

MONSIEUR.

J'espère que vous recevrez la Lettre que je me donnai l'honneur de vous écrire le 15. du mois de.... Mais comme le vaisseau, par lequel je l'envoyai, devoit aller auparavant à *Fida* pour chercher des esclaves, & ensuite passer par *Curassau* pour repatrier, je crois que la Lettre demeurera bien un an en chemin. Et comme ce vaisseau va directement en Europe, sans oser s'arrêter en aucun lieu, pour ne vous tenir pas long temps dans l'impatience de ce que contient ma premiere Lettre, j'ai résolu de vous en envoyer présentement un double, & je souhaite que la matiere, qui y est traitée, vous puisse plaire.

J'ai achevé la description du Pays d'*Axim* dans ma précédente, je décrirai dans celle-ci le Pays d'*Ante*, qui confine à celui-là, & j'y joindrai ce que le temps & mon inclination me permettront.

Le Pays d'*Ante*, ou *Hante*, comme disent les naturels du Pays, commence au village de *Boefwa*, deux

deux lieues à l'Orient ou au-dessous d'*Acoda*, quoiqu'on pourroit le prendre depuis *Acoda*, puisqu'il en dépend présentement. Il y a plusieurs années qu'on divisoit ce Pays en *Haut & Bas Ante*; le premier étoit le Pays que nous avons décrit sous le nom d'*Axim*, & le Bas est celui dont nous venons de commencer la description. Ce Pays a été ci-devant fort puissant & fort peuplé, & habité par un peuple fier & fort enclin au pillage, qui nous a aussi plusieurs fois donné beaucoup d'inquiétude & de peine. Mais leurs guerres continuelles avec ceux d'*Adom* les ont tellement fatiguez & abbatrus, qu'il ne leur reste plus rien de leur ancienne grandeur; nous en parlerons davantage dans la suite.

A un lieu à l'Occident ou au-dessus de *Boeswa* auprès du village de *Dikieschoof*, mais qui est proprement *Infuma*, il y a un petit fort que les Anglois y ont bâti l'an 1691. après que les Brandebourgeois, qui y avoient planté quelque temps auparavant le pavillon de leur Electeur, leur en eurent disputé plusieurs fois le terrain, mais qui enfin n'y voyant pas beaucoup d'avantage pour eux le cederent volontairement aux Anglois. Ils avançaient fort lentement leur ouvrage & ils employèrent bien cinq ou six ans à ce bâtiment, qui est encore si peu considérable, qu'il ne merite pas d'être appelé un fort. Les Anglois se sont souvent repenti de l'avoir bâti; car outre que le lieu n'est pas propre pour le commerce, les Negres qui demeurent aux environs sont si effrenez, si trompeurs, si fripons, & si hardis, qu'ils ne veulent pas ceder la moindre chose aux Anglois, mais se sont toujours opposés à eux, & lorsque les Anglois ont voulu maintenir leur autorité par force, les Negres les ont traité de la même manière, & ils osent même assiéger les Anglois dans leur fort; ce qu'ils firent il

Il n'y a que cinq ans, & peu s'en fallut qu'ils ne s'en rendissent les maîtres; contraignans les Anglois de vivre avec eux selon les loix qu'ils leur imposeroient, sans vouloir souffrir la moindre domination. Cela produisit une étroite amitié entre les Anglois & les Negres, & cette amitié alla si loin, qu'ils firent un accord ensemble de tromper tous les vaisseaux qui viendroient negocier là, & leur vendre de l'or faux pour du veritable; ce qui est déjà arrivé à plusieurs, entre autres, il y a trois mois, à deux petits vaisseaux Anglois, dont l'un reçût pour seize mille florins en or faux, & fit ainsi un voyage absolument inutile. La perte de l'autre vaisseau ne fut pas moins considerable, & ce qu'il y a à remarquer c'est qu'ils avoient reçu cet or faux des Blancs aussi-bien que des Negres. Les Capitaines de ces deux vaisseaux allerent bien à terre pour se plaindre au Directeur de cette infame tromperie, demandans qu'on leur donnât d'autre or, ou qu'on leur rendit leurs marchandises; mais leurs plaintes furent inutiles; car le Directeur étant complice de la tromperie ne pouvoit les satisfaire: ainsi ils furent obligez de s'en retourner sans avoir rien obtenu, & perdirent les marchandises qu'ils avoient apportées. On void tous les jours des exemples de telles fraudes, je ne sçai si les Blancs y ont toujours part, mais je sçai bien qu'on peut appeller cet endroit la Fausse Monnoye de la Guinée, & c'est de quoi il faut avertir tous ceux qui viennent sur cette Côte. On fait ici l'or faux si publiquement, qu'on ne fait point difficulté d'offrir de le vendre au premier venant, & du temps que j'y étois on pouvoit pour un écu de marchandises acheter pour huit écus d'or faux, de sorte qu'ils en font un pur negoce.

A une lieüe & demi au-dessous de ce lieu trompeur (pour me servir de cette expression) on trou-

trouve auprès du village de *Boutry*, qu'on nomme ordinairement *Boutroe*, un fort très-petit & très-irregulier, nommé *Batenstein*, bâti sur une fort haute montagne ; il est construit en long, & partagé en deux, & pour fortification il a quatre méchantes batteries, sur lesquelles il y a onze petites piéces de canon. C'est fort improprement qu'on l'appelle *Batenstein* * : car si on lui donnoit le nom qu'il merite, il faudroit plutôt l'appeller *Schadenstein*, parce que depuis quelques années il nous a causé plus de perte que de profit. Le village de *Boutry* est au pied de cette montagne ; c'est un village assez grand & assez peuplé, & dont les habitans valent beaucoup mieux que ceux d'*Infuma*, & ne sont ni si frippons ni si trompeurs, du moins se comportent-ils plus honnêtement & plus discrètement à notre égard, de sorte que nous ne pouvons pas nous plaindre plus d'eux que des autres.

A quatre lieues plus bas, on void auprès du village de *Sacodé* un petit fort qui nous appartient, nommé le *Fort d'Orange*, & à une portée de mousquet de-là on trouve les restes d'un fort Anglois, qui pour la grandeur ressemble au nôtre, dont je parlerai plus au long dans la suite. J'ai remarqué que le Pays d'*Ante* a environ huit ou neuf lieues de longueur, à compter depuis *Acodis* jusques à une lieue & demi au-dessous de *Sacodé*, où il finit. Monsieur *Focquenbrog* a déjà fait tant de louanges de ce Pays, & en a si bien représenté toutes les beautés, que je n'ai pas grand' chose à y ajouter. J'ai bien osé le comparer au charmant Pays de *Clèves* ; je laisse au jugement de ceux qui ont vû ces deux Pays, si cette comparaison est juste, & sans m'y arrêter, je dirai seulement, qu'il y a en ce Pays

* *Batenstein* signifie en Hollandois un lieu où l'on fait du profit, & au contraire *Schadenstein* un lieu où l'on fait des pertes.

aussi-bien que sur toute la Côte de Guinée, quantité de montagnes fort hautes, toutes couvertes de très-beaux arbres d'une hauteur extraordinaire : les vallées situées entre ces montagnes sont d'une grande étendue, & seroient fort propres à planter des arbres & à y cultiver toutes sortes de fruits: car étans raisonnablement élevées & bien arrosées, on auroit sujet d'en esperer beaucoup, si on leur donnoit le labeur nécessaire, & en ce cas-là elles pourroient fournir à toute la Côte tout ce qu'il faut pour la nourriture. Le ris qui croît ici est très-bon, le Milhio y vient en abondance, il est beaucoup mieux nourri que celui qui croît ailleurs, & a le grain rouge: les Jammes, les Pattattes, & autres fruits de terre s'y trouvent aussi non seulement en abondance, mais chacun en son espece y est fort bon. Il y a aussi beaucoup d'arbres fruitiers; les cannes de sucre y croissent en plus grande abondance, & y viennent plus hautes qu'en aucun autre lieu, de sorte qu'on y pourroit faire un Plantage avec esperance d'un bon succès. Ce Pays surpasse aussi les autres en huile & en vin de palme, non seulement pour la quantité, mais aussi pour la bonté; en un mot, c'est un Pays qui donne à ceux qui le cultivent autant qu'ils peuvent souhaiter, y ayant outre cela un bon nombre d'animaux, tant domestiques que sauvages. Mais la dernière guerre, qu'ont eu les habitans d'*Ante* avec ceux d'*Adam*, & qui a été très-fatale aux premiers, a détruit presque tous les habitans d'*Ante*, & a réduit ceux qui ont resté à la dernière misere, de sorte qu'étans toujours en crainte, & n'ayans aucunes forces, ils se sont retirez pour la plupart sous nôtre fort auprès de *Boutry*, ce qui fait que le Pays demeure presque tout en friche. Il n'y a rien de plus triste que de le voir dans ce pitoyable état, quand on pense à sa première beauté & à l'abondance qu'on y voyoit. En 1690. & 1691. que j'étois

j'étois à *Boutry* en qualité d'Assistant, immédiatement avant la guerre, ce Pays étoit encore assez peuplé, & c'étoit alors un plaisir de s'y promener; on voyoit par-tout quantité de villages, les fruits admirablement beaux, le bétail en grande quantité, & tout à si bon marché, qu'un Soldat qui en d'autres endroits vivoit misérablement de faim, subsistoit ici très-honnêtement. Et par rapport à la santé je préférerois *Boutry* aux autres endroits, jugeant que c'est le lieu le plus sain: car pendant que j'ai été sur cette Côte, c'est ici où il y a eu le moins de morts & de malades à proportion du monde qu'il y avoit, & je me persuade que si l'air étoit par-tout de même, la Guinée n'auroit pas cette mauvaise réputation d'être un lieu mortel.

J'aurois presque oublié de vous faire part de ce qu'il y a de plus beau dans le Pays d'*Ante* entre *Acodix* & au-dessous de *Boutry*; c'est l'agréable rivière, qui passant auprès de notre fort s'avance dans le Pays, & est charmante. Elle est bordée des deux côtés de grands arbres, lesquels, à cause qu'elle n'est pas fort large, la couvrent toute de leur ombre: j'ai été fort souvent presque jusques au bout de cette rivière, c'est-à-dire aussi loin qu'on la peut remonter avec un canot, sçavoir environ à trois lieues de la mer: elle s'étend encore beaucoup plus loin, mais il est impossible de monter plus haut, à cause du grand nombre de cascades qui tombent avec violence par-dessus les rochers qui sont dans la rivière; elle est fort poissonneuse; quoiqu'il y ait un nombre incroyable de caymans ou crocodiles, qui selon la pensée commune devroient détruire beaucoup de poisson.

J'ai parlé dans la description de *Rio Cobre* de la grande quantité de singes qu'il y a, mais je crois que ces animaux ont ici leur Royaume, (s'il m'est per-

permis de m'exprimer ainsi) tant ce Pays est plein de cette race malicieuse, qui ne sçait faire que du mal.

Autant que je m'en souviens, Monsieur, vous aimez passionnément les huitres de riviere, vous n'avez qu'à venir ici pour vous satisfaire & pour vous en rassasier sans argent & sans peine. Dans moins d'une heure je vous en ferai voir cent mille attachées aux arbres, & qui s'y nourrissent. Est-ce que cela vous paroît inouï & incroyable? D'où vient donc que d'autres Ecrivains nous apprennent, qu'il y a en Angleterre un certain endroit, où les feuilles de quelques arbres tombans dans l'eau se changent tout aussi-tôt en canards, en oyes, & en d'autres oiseaux aquatiques. On dit que dans la Chine par une metamorphose continuelle les poissons se changent en oiseaux, & que dans la suite ces oiseaux deviennent encore poissons; cela est sans doute beaucoup plus rare & plus merveilleux. Si vous ne le croyez pas, c'est fort bien, ni moi non plus; mais cela n'empêche pas que ce que je vous dis de la maniere dont les huitres croissent ne soit véritable, & si vous souhaitez de sçavoir comment cela se fait, je vais vous satisfaire; Il croît sur les bords de la riviere une certaine sorte d'arbres grands & petits les uns parmi les autres, des branches desquels il sort d'autres branches, qui au lieu de s'élever en haut vont directement en bas; or celles de ces branches qui touchent la terre ne reçoivent aucune nourriture & se sechent, mais celles qui descendent dans l'eau y croissent & sont tout aussi-tôt couvertes de petites huitres, qui dans les commencemens ne sont pas plus grosses que de petits escargots de mer, en Hollandois *alicruyk*, mais en peu de temps elles grossissent & viennent à perfection. Voilà comment croissent ces huitres; j'ai cru que cela méritoit de vous être communiqué.

J'ai

J'ai parlé ci-devant de deux forts, qu'il y a au près du village de *Sacondé*, dans le Pays d'*Ante*, dont l'un appartient à la Compagnie Angloise, & l'autre à nôtre Compagnie. Il y a six ans que ces deux forts subsistoient encore, mais il y avoit si peu de negoce, & ceux qui étoient au service des deux Compagnies se mesioient si fort les uns des autres, qu'il n'y avoit que de la pauvreté à attendre & à souffrir pour ceux qui y étoient; de sorte que ces deux forts bien loin d'apporter quelque profit aux deux Compagnies leur étoient à charge. Quelque temps après, les Negres d'*Ante* surprirent le fort Anglois & le brûlerent; le Directeur & tous les Anglois y perirent. Les Negres pillerent toutes leurs marchandises, & ôterent aux Blancs tout ce qu'ils avoient. Il est présentement tout ruiné, sinon que les murailles des côtez sont encore debout de sorte que nous sommes seuls les maîtres de cet endroit, mais nous n'y avons pas grand avantage. Le negoce y étoit fort bon l'année passée, & on y apportoit beaucoup d'or, ce que les Anglois ayant appris, ils ont tâché à plusieurs fois de rebâtir leur fort, mais les Negres d'*Ante* les en ont toujours empêché.

Immédiatement avant la guerre qu'ont eu les habitans d'*Adom* avec les habitans d'*Ante*, le village de *Sacondé* étoit un des plus beaux, des plus peuplez, & des plus riches villages de toute la Côte; mais, les habitans d'*Adom* ayans remporté la victoire, l'ont brûlé & ruiné entierement, de sorte qu'il n'y a plus que quelques petites huttes, qui vont pourtant en augmentant, & il y a lieu d'espérer qu'avant qu'il soit peu il deviendra un village considerable; quoiqu'il ait besoin de quelques années avant qu'il soit dans l'état où il a été autrefois.

J'ai parlé ci-devant de la beauté du Pays d'*Ante*, mais je n'ai décrit que jusques au-dessous de *Bour*

Le Pays, qui s'étend à deux ou trois lieues à la ronde autour de ces forts, n'est pas moins agréable que l'autre; mais il y a ici & derriere le village de *Tocorary*, un lieu à l'Occident de *Sacandé*, des vallées encore plus belles & plus agréables, & on ne sauroit s'imaginer rien de plus charmant: car outre que je les ai trouvées fort larges & d'une longue étendue, & par-tout également unies, il y avoit de grands arbres si régulièrement plantez, & parmi ces arbres de petits bois, qui faisoient autant de perspectives, qu'il sembloit que la nature eût voulu faire là son chef-d'oeuvre, & disputer avec l'art. La terre étoit couverte de sable blanc entre ces arbres & ces bois, où l'on voyoit imprimées les traces d'une infinité de cerfs, d'éléphants, de tigres, de chats sauvages, & d'autres animaux; en un mot, on étoit ravi en admiration, quand en se promenant dans ces vallées on voyoit tant de raretez.

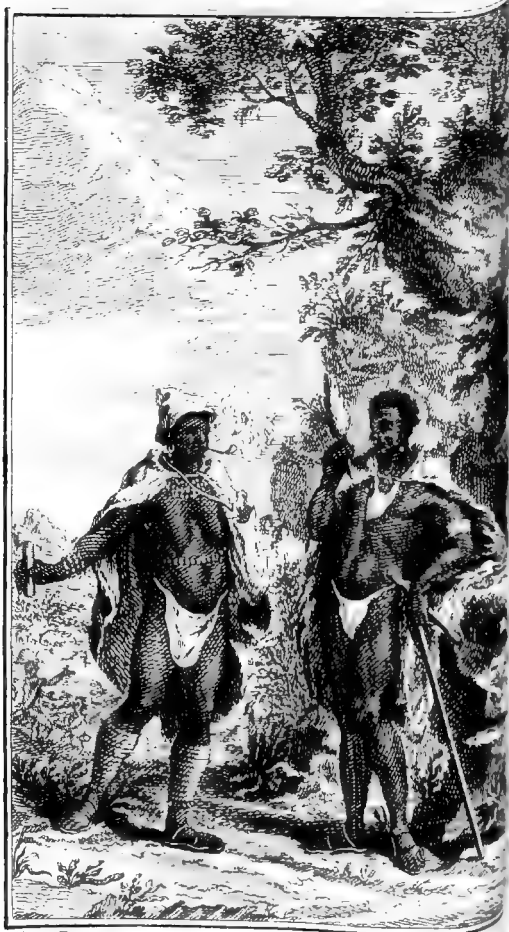
Le village *Tocorary*, c'est-à-dire, le fort qu'il y a eu, & qui est présentement, tellement ruiné, qu'il n'en reste plus aucune trace, a eu de temps en temps plusieurs maîtres Européens. Les Anglois, les Hollandois, les Brandebourgeois, & comme j'ai ouï dire, les Suedois, & les Danois, en ont été en possession. Nous en avons jouï les derniers, Monsieur l'Admiral de Ruiter en ayant chassé les Anglois en 1665. qui nous l'avoient ôté auparavant d'une maniere peu honnête. Si vous voulez sçavoir l'état où il a été avant ce temps-là, & comment il fut contraint de se rendre, vous n'avez qu'à lire la Vie de l'Admiral de Ruiter, écrite par Monsieur Brand. Il a encore changé une fois de maître depuis ce temps-là, & est enfin retourné entre nos mains; & même depuis que j'ai été arrivé sur cette Côte, nous y avons fait notre negoce trois ou quatre ans dans la maison d'un Negre; mais voyans que cela ne réussissoit pas, nous l'avons entièrement abandon-

abandonné. Le village a été ruiné & brûlé pendant la guerre par ceux d'Adom, de sorte qu'il n'est présentement habité que par un fort petit nombre de gens de néant.

Je laisserai pour cette heure le Pays d'*Ante*, & vous conduirai à trois petites lieuës au-dessous, au village de *Chama*, laissant en chemin un autre village nommé *Abourg*, où nous avons eu une loge pendant quelques années; mais comme elle portoit plus de profit à celui qui y étoit, qu'à la Compagnie, nous l'avons ôtée comme étant une dépense inutile. Le village de *Chama* est raisonnablement grand & assés peuplé, mais les habitans en sont si pauvres, que je ne croi pas qu'ils ayent leurs semblables sur toute la Côte. Le fort que nous y avons est très-petit aussi-bien que celui de *Boutry*, il est un peu plus long, mais il n'y a aussi que quatre batteries, & guères plus de canon qu'à *Boutry*. Les Portugais, à qui nous l'avons pris, l'ont appelé *S. Sebastien*, & il porte encore aujourd'hui le même nom. Il étoit presque ruiné pendant la guerre que nous avons eu avec l'Angleterre, & il n'y avoit que des pallissades autour, ce qui faisoit croire aux Anglois qu'ils n'auroient pas de peine à nous en chasser. Dans cette esperance ils vinrent nous y attaquer, assistez de ceux de *Fabi*, mais contre leur attente ils trouverent tant de résistance, qu'ils furent obligez de retourner d'où ils étoient venus sans avoir réüssi, & depuis ce temps-là nous en sommes demeurez les paisibles possesseurs.

Le Pays de *Fabi* commence derriere nôtre fort, & s'étend quelques lieuës avant du côté de la terre ferme; on n'en void que ceci sur la Côte. Il est présentement d'une petite étendue & n'a presque point de forces, quoique ce soit un Royaume, & même le premier que l'on rencontre en descendant; mais le Roi est un si petit Seigneur.





Gneur, que j'aurois de la peine à lui donner à credit
 pour cent florins de marchandise, dans la crainte de
 n'en être pas payé, veu la pauvreté où il est ; il est
 vrai que lui & ses sujets (si au moins on leur peut
 donner ce nom) gagnent assés considerablement
 à planter & à vendre du Milhio & d'autres mar-
 chandises, ce qui pourroit les enrichir en peu de
 temps : mais les grands Seigneurs qui demeurent
 aux environs, & sur-tout ceux d'*Adom*, leur ôtent
 quelquefois tout ce qu'ils ont & les tiennent dans
 une espece d'esclavage, sans qu'il soit en leur pou-
 voir de s'y opposer, n'ayans pas assés de forces pour
 cela.

La riviere de *Chama*, ou *Rio de St. Joan*, que
 les Negres appellent *Bassum-Pra*, à cause qu'ils la
 tiennent pour un Dieu, (car c'est ce que signifie
 le mot de *Bassum* dans leur langue) a son cours
 à côté de notre fort, & coule le long du Pays de
Jabi & d'*Adom*, & s'étend même au-delà de
Juffer, & si l'on en croit les Negres, elle s'étend
 plus de cent lieues du côté de la terre-ferme, mais
 l'on n'en a aucune certitude. Cette riviere est pas-
 sablement large & assés belle; elle ne cede gueres
 ni en grandeur ni en beauté à celle d'*Ancober*,
 elle a même cet avantage sur celle-ci, qu'on y peut
 entrer avec des chaloupes ou des esquifs chargez en
 sortant de la mer, pourvû qu'on ait la prudence
 d'éviter un rocher, qui est à l'embouchûre, & que
 ceux qui entendent la navigation appellent *Suiger*,
 c'est-à-dire proprement *Suceur*; car sans cela on est
 en danger de se briser ou d'être renversé; ce qui
 est arrivé plus d'une fois de mon temps, & quel-
 ques personnes y ont péri; il y a particulièrement
 à craindre lorsque la mer est agitée.

Cette riviere est d'un très-grand usage; car ou-
 tre que les vaisseaux s'y peuvent pourvoir d'eau dou-
 ce, ce qu'ils ont toujours fait ci-devant; elle leur

fournit & à nous aussi dans nôtre fort de très-beaux bois à brûler, non seulement pour la cuisine, mais aussi pour chauffer les fours où l'on fait cuire le pain; outre quantité d'autres sortes de bois propres pour les petits vaisseaux, comme des bâtons de pavillon, des mâts de misaine, & autres pièces; de sorte que cette rivière nous est plus avantageuse ou au moins plus commode que le fort même & sans cela je ne croi pas que nous y pussions tenir long temps garnison. Car outre qu'il n'y a point ici de negoce fort considerable, & que le fort ne seroit plutôt à charge qu'à profit, nous sommes incommodés par des fripons de Negres, entre lesquels ceux d'*Adom* ne sont pas les moindres. On a déjà dit que leur Pays s'étend quelques lieues le long de la rivière, outre cela ils possèdent des villages dans la rivière, où il y a de très-beaux villages & ce qui m'a le plus surpris est l'étendue du Pays d'*Adom*; car il s'étend le long de la rivière *Chama*, & il a plus de seize lieues de là le long de la rivière d'*Antober* sur la Côte, & cependant ce Pays n'est pas fort grand. Ce qui me fait croire que sa situation est à-peu-près semblable à une équerre, c'est-à-dire, qu'il s'étend d'abord le long de la rivière *Chama*, & ensuite par une longue langue de terre jusqu'à *Rio Cobre*. Mais nous n'avons aucun intérêt à cela, il vaut mieux continuer & dire que ce Pays n'est pas gouverné par un Roi, mais par cinq ou six des principaux habitans, dont un seul se fait assez puissant pour conquérir le Royaume de *Jah*. Cette espece de Republique, à qui on peut donner le nom d'assemblée de fourbes & de voleurs, pourroit mettre sur pied de grandes forces, s'ils s'en devoient bien entre eux, & se rendre redoutables à leurs voisins. L'an 1690. ils entreprirent d'un commun accord la guerre contre ceux d'*Ante*, qui dura quatre ou cinq ans, jusqu'à ce qu'ils eussent prelevé

SECONDE LETTRE.

27

tout ruiné le Pays & les habitans, & cependant ceux d'*Ante* n'ont jamais voulu se soumettre à eux, mais ils leur font encore aujourd'hui une résistance opiniâtre.

Il n'y a que peu d'années qu'ils ont aussi fait la guerre aux trois Pays, qui sont situez le long de la rivière d'*Ancober*, & ils les ont si fort affoiblis, qu'ils ont été contraints d'acheter la paix d'eux pour une somme considerable d'or.

Dans ces guerres ils avoient pour General un Negre, nommé *Anqua*, qui aimoit extrêmement la guerre, & ne pouvoit vivre en paix; mais quelque forte inclination qu'il eût pour la guerre, il étoit le veritable portrait des poltrons, quand il s'agissoit d'en venir aux mains; car ils n'ont jamais livré de bataille à ceux d'*Ante*, ou à ceux d'*Ancober*, qu'il ne s'en soit fui dès le commencement; ce qui l'auroit bien-tôt mis en déroute, s'il n'avoit pas eu de si grandes armées, & si les autres Generaux n'avoient pas été meilleurs soldats que lui: & quoique cela chagrinât beaucoup les autres, qui commandoient avec lui dans l'armée, ils n'osoient pourtant lui ôter cette charge, parce qu'il étoit le plus puissant en hommes & le plus riche en argent.

Cet *Anqua* étoit non seulement poltron, mais terriblement sanguinaire & cruel; (qualité ordinaire aux poltrons) je n'en ai pas connu de tel sur toute la Côte, & on ne parloit de lui qu'avec horreur.

L'année 1691. il arriva qu'ayant pris prisonniers dans un combat quatre ou cinq de ses ennemis, qui étoient du Pays d'*Ante*, il les martyrisa cruellement; il les bleffa par tout leur corps, & ensuite il se jetta sur eux comme un tigre, suçâ & avala le sang qui sortoit de leurs playes. Et comme cela ne suffisoit pas, il en fit coucher un

lié devant lui, contre lequel il étoit le plus en colère, & après lui avoir fait percer le corps de part en part avec des fers rouges, il en fit tirer le sang & le fit mettre dans un vaisseau; il en avala la moitié & offrit l'autre moitié à son Idole. C'est ainsi que cet homme altéré de sang traitoit ses ennemis, quand il les avoit vaincus; & cela n'est pas surprenant, puisque lorsqu'il n'avoit point d'ennemis, ses propres sujets servoient de victimes à son humeur sanguinaire. L'an 1692. comme il marchoit pour la seconde fois contre ceux d'*Ante*, j'allai le saluer dans son camp, qui étoit alors derrière *Chama*; il me reçût assés civilement & me traita fort bien selon la maniere de ce Pays-là; mais pendant que j'y étois & me divertissois avec lui, il eut occasion d'exercer de nouveau sa cruauté; car un Negre voyant qu'une des femmes d'*Anqua* avoit une nouvelle sorte de corail au col, le prit en sa main pour le voir sans pourtant le détacher de son col. Cette femme ne trouvant aucun mal à cela, le laissa faire; d'autant plus que les Negres donnent une grande liberté à leurs femmes de se familiariser avec tout le monde, & même avec leurs esclaves, pourvu qu'ils demeurent dans les bornes de l'honnêteté. Mais *Anqua* le trouva mauvais, & aussi-tôt que je fus parti de l'armée, il fit mourir ces deux personnes innocentes, & suça leur sang, comme j'ai dit tout à l'heure qu'il avoit fait à ses ennemis prisonniers. Peu de temps auparavant il avoit fait couper les mains à une de ses femmes pour un crime aussi léger, & pour lui faire encore plus de dépit il s'en servoit pour chercher des poux, ce que cette femme ne pouvoit faire avec ses mains mutilées, il se mocquoit d'elle. J'aurois bien voulu dire à vous faire ce récit, jusques à ce que je vous parlasse du naturel & des mœurs des Negres; mais comme il ne se présentera plus de semblables exemples.

SECONDE LETTRE.

29

ples de cruauté, & que j'étois dans le Pays de cet in-humain, j'ai bien voulu vous en faire part dans cette Lettre, d'autant plus que je n'avois pour le présent d'autre matière pour la remplir. Mais pour revenir au Pays même, il est habité par des Nègres, qui sont fort à leur aise & puissans; comme ils sont sur le passage, par-où tous les Marchands, qui viennent du fonds du Pays, doivent passer, ils ont la plus belle occasion du monde de trafiquer avec eux; outre cela ils ont eux-mêmes des mines d'or dans leur Pays, & il y a environ trois ans qu'ils en découvrirent encore une fort riche. Cette abondance d'or, & le grand nombre de peuple, les rend si fiers & si hardis, qu'il faut vivre avec eux avec une extrême prudence.

Le Pays en lui-même est fort bon, & fertile en grains & en autres fruits, de sorte qu'ils n'en ont pas seulement en abondance pour eux-mêmes, mais qu'ils en peuvent encore vendre beaucoup. Ils ont aussi toutes sortes d'animaux tant sauvages que domestiques, & la rivière leur donne suffisamment du poisson; ainsi rien ne leur manque pour vivre, sans le secours de personne.

Voilà, Monsieur, tout ce que je peux vous dire de ces deux Pays de *Jabi* & d'*Adam*, qui sont les plus considérables; ainsi je finirai cette Lettre, & après vous avoir souhaité toute sorte de bonheur, je suis avec respect, &c.

Fin de la seconde Lettre.

TROISIEME LETTRE.

*Contenant la description du Pays de Comman-
ny, des Forts que nous & les Anglois y
avons;*

avons; & une relation exacte de la guerre que nôtre Compagnie a fait au Royaume de Commany, dans laquelle on voit dans toute sa verité le commencement & la fin de cette guerre; ensuite on décrit le Château d'Elmina, & enfin le Village ou la Ville de ce nom.

MONSIEUR.

La description de la Côte de Guinée nous a conduit jusques au Royaume de Commany, qui confine à Adom & à Fahi; & comme j'avois commencé à vous le décrire de la même manière que j'avois fait les autres, il me souvint d'avoir reçu devant une de vos Lettres, dans laquelle vous vous étendez fort au long au sujet de la guerre que nôtre Compagnie a fait à ce Royaume: mais me percevant qu'on vous avoit mal informé, & que vous souhaitiez que je vous apprissse la verité de tout ce qui s'est passé dans cette guerre, j'ai bien voulu à dessein passer cet endroit de vôtre Lettre sans y répondre, parce que je n'avois pas encore dessein pour lors de reveler les secrets, & cela en cause que j'aurois été obligé d'exposer la réputation d'une personne, que j'ai toujours voulu défendre avec ardeur. Mais comme j'ai résolu de vous rien cacher, & de vous faire part de tout qui s'est passé sur cette Côte, je vous l'écrirai avec confiance; tout comme moi & d'autres, qui doivent bien sçavoir, l'avons appris; & s'il arrivoit que nous nous trompassions, (ce que je ne crains pas) on en verra bien la verité quand cela sera examiné en son temps.

Mais avant que d'en venir à cette relation, je parlerai en peu de mots du Pays de Commany.

lui-même. Sa longueur, qui se prend le long de la Côte, est d'environ cinq lieues, & il est à-peu-près également large, à compter sa longueur depuis la riviere de *Chama* jusques au village de *Mina*. Nous avons à moitié chemin de ces deux endroits un fort, raisonnablement grand, sur le bord de la mer, auprès du village de *Klein-Commany*, ou *Ekke-Tekki*, comme les Negres le nomment. Ce fort s'appelle *Vredembourg*, & a été bâti par Monsieur *Sweerts* l'an 1688. Les Anglois ont aussi à deux portées de mousquet de là un fort, qui n'est pas des plus petits, dont nous parlerons tout à l'heure. Notre fort est passablement grand, comme je viens de dire; il est presque bâti en quarré, ayant quatre belles batteries, sur lesquelles on peut mettre trente-deux pieces de canon, y ayant un pareil nombre de cannonieres dans les parapets. Il est assés grand pour y pouvoir loger une garnison de soixante hommes; mais il s'en faut beaucoup qu'il y en ait présentement autant; il n'y a aussi que vingt pieces de canon, ce qui suffit pourtant non seulement pour tenir contre un grand nombre de Negres, mais aussi pour les faire retirer. L'année 1695. fera une preuve de ce que je dis; car nos ennemis l'attaquerent la nuit, lorsque j'y commandois, & quoique je n'eusse pas vingt hommes de garnison, dont il y en avoit à peine la moitié en état de défendre le fort, je les contraignis de se retirer avec perte, après nous être battus cinq heures; je n'eus que deux blesez; ce qui est non seulement surprenant, mais aussi une preuve visible que Dieu nous conservoit; car la plupart des cannonieres étoient ouvertes, & les Negres faisoient tant de décharges de leur mousqueterie, qu'on eût dit qu'il pleuvoit des bâles. Le bâton du pavillon, quoiqu'il ne tint pas beaucoup de place, avoit déjà reçu quelques bâles; & les

petites fenêtres des cannonieres fermées étoient toutes percées à jour ; d'où vous pouvez juger. Monsieur, avec quelle vigueur ils nous attaquèrent. Je vis même qu'ils vouloient fendre la porte avec une hache ; mais quand nous eûmes tué celui qui alloit l'entreprendre, les autres se retirèrent. Monsieur le General ; à qui j'avois fait sçavoir le mauvais état où j'étois, envoya deux vaisseaux qui vinrent ancrer devant le fort, pour me secourir d'hommes & de provisions. Le Capitaine d'un de ces vaisseaux, nommé *Pierre Hinken*, voulant me donner du secours selon l'ordre du General, envoya son esquif chargé de monde à terre le jour avant que les Negres m'attaquassent ; mais quand ces gens furent venus jusques sous le canon tout auprès du fort, les Negres se jetterent sur eux & en massacrèrent quelques-uns sans que je le pusse empêcher ; car quand je voulus les faire retirer par des coups de canon, je le trouvai tout encloué ; & selon toutes les apparences c'étoit un cannonier qui n'avoit joué ce tour ; je le fis enchaîner & l'envoyai à la capitale selon l'ordre du General, qui jura qu'il le puniroit severement, & en feroit un exemple ; mais au-lieu de cela, il le mit liberté quelque temps après, & le fit encore cannonier dans un endroit plus considerable & de plus grande importance.

Cet accident, que je viens de vous raconter fut la cause que je vis avec douleur le massacre de ceux qui venoient à mon secours, sans pouvoir apporter du remede ; & si les Negres m'avoient attaqué en ce temps-là, ils auroient pris le fort, nous aurions tous péri ; mais comme ils attendirent encore vingt-quatre heures avant que de faire l'attaque, j'eus le temps de remettre tout en ordre, & de les attendre de pied ferme, comme je vous l'ai déjà dit. Il faut que je vous fasse part d'une plaisante aventure, qui arriva dans l'attaque du fort. Com-

me j'allois visiter tous les postes, pour voir s'ils étoient bien gardez, il sortit un Soldat de son poste, qui vint se plaindre à moi, que les Negres, qui sçavoient bien qu'il n'avoit qu'un seul chapeau au monde, en avoient ouvert le cul en tirant, comme si on l'avoit coupé avec un couteau, pendant qu'il l'avoit sur la tête, demandant permission d'en prendre vengeance à coups de grenades, ce que je lui accordai facilement, ne pouvant m'empêcher de rire de sa colere. Ayant pris deux grenades, il se posta sur le haut du parapet, & cria aux Negres en leur langage, qu'il vouloit leur donner quelque chose à manger, & mettant en même temps le feu aux grenades, il les jetta du haut en bas. Les Negres, qui ne sçavoient ce que c'étoit, & qui prenoient plaisir à voir brûler ces grenades, se mirent à danser tout au tour; mais quand elles commencerent à se crever & à jetter des éclats de toutes parts, ceux qui en avoient été blesez crièrent de toute leur force, & les autres s'enfuirent aussi vite qu'ils pûrent, & ni les uns ni les autres ne s'approcherent jamais plus de cette sorte de viande, si l'on peut parler ainsi.

Je viens enfin à la guerre de *Commany*, d'où notre conservation & notre prospérité sembloit dépendre. Il faut vous préparer à une relation un peu longue, sans pourtant vous ennuyer; car à moins que je ne vous en apprenne le principe, vous ne sçauriez vous en former une véritable idée. Ainsi je commencerai depuis le gouvernement de votre bon ami.... Ne vous fâchez point si vous lisez quelque chose qui ne lui soit pas avantageux, & soyez persuadé que je ne vous dirai rien qui ne soit vrai. Il entra en charge quand tout étoit en paix & dans un état florissant; mais cependant les plus clair-voyans remarquoient déjà que le feu des troubles & de la guerre commençoit

34 TROISIEME LETTRE.

à s'allumer parmi les habitans de *Commany*, qu'il ne manqueroit pas d'éclater à la première occasion. Cela seroit déjà arrivé dès le temps de Monsieur. . . . si un de ceux qui étoient à son service, frere du Roi de *Commany*, ne l'avoit empêché. Mais ce Monsieur étant parti, & le frere du Roi de *Commany* étant hors d'emploi, & ayant même été en quelque maniere maltraité par . . . il ne manquoit plus aux habitans de *Commany* pour exécuter leur dessein, qu'un prétexte qui leur servit de fondement. Il se présenta une occasion très-favorable l'an 1694. car comme nous eûmes reçu d'Europe quelques ouvriers qui travaillent aux mines, (il est facile de s'imaginer pourquoi) leur ordonna d'aller faire leur premier essai dans le Pays de *Commany*, & cela dans une montagne qui étoit environ une demi-lieuë au-dessus de notre fort, & qui paroissoit très-propre pour ce dessein, & promettoit en même-temps une heureuse issue.

Les habitans de *Commany* regardoient en ce temps-là cette montagne comme une de leurs vinitez : je dis en ce temps-là, parce qu'auparavant on n'en avoit presque rien ouï dire, de sorte que ce n'a été qu'un prétexte qu'ils ont pris pour nous déclarer la guerre. Les ouvriers, dont je viens de parler, se mirent pourtant à travailler, mais cela ne dura pas long temps; car peu de jours après ils furent attaqués lorsqu'ils n'y pensoient pas; on les maltraita fort, on leur ôta tout ce qu'ils avoient, & on retint quelque temps prisonniers ceux qui ne purent pas échapper. Nous nous en plaignîmes tout aussi-tôt au Roi de *Commany*, mais il eut bien la malice de dire qu'il n'y avoit point de part, & en donna toute la faute à un Nègre nommé *Jean Rabes*, qui ne demouroit pas loin de notre fort, & avec qui nous avions toujours

un negoce considerable. Il vouloit faire croire que ce Negre avoit fait cela pour se venger du mauvais traitement qu'il avoit reçu du dernier Directeur. Mais on voyoit aussi clair que le jour, que c'étoit une chose inventée à plaisir : car ce Negre étant naturellement poltron n'auroit osé entreprendre une chose de si grande importance, & qui devoit avoir de si mauvaises suites, sans un ordre exprès du Roi de *Commany*, qui voulant rompre avec nous ne pouvoit trouver un moyen plus favorable que celui-ci.

Ce Roi ; sans examiner l'affaire plus avant, résolut d'aller lui-même à *Commany*, dans le dessein de se venger de cela sur *Jean Kabes*, qu'il en croyoit l'auteur, & prit pour cet effet avec lui quelques Soldats d'*Elmina* ; & étant arrivé à *Commany*, il les envoya tout aussi-tôt au village où demouroit *Jean Kabes*, qu'ils rencontrèrent près du village allant faire présent d'un mouton à Monsieur.... pour se justifier de ce dont on l'accusoit : mais lorsqu'il vit que ces Soldats se jettoient sur son bien pour le piller, sans lui avoir rien dit, il changea incontinent de dessein, & quelque poltron qu'il fût, au-lieu d'aller à il se mit en état de défense. Ces Soldats d'*Elmina* ayans d'abord remarqué qu'il étoit résolu de leur vendre son bien fort cher, il se donna un petit combat, dans lequel il y eut des gens blessés de part & d'autre, ce qui les obligea à se separer les uns des autres.

Cela brouilla toutes les affaires, le Roi de *Commany* devint notre ennemi caché, & *Jean Kabes* notre ennemi déclaré, lequel pour se venger du tort qu'on lui avoit fait, fit venir les Anglois dans le Pays de *Commany*, leur donnant par provision un endroit pour demeurer à une lieue de notre fort dans un de ses villages où l'on fait le sel, dans le dessein

dessein de les rétablir à la première occasion dans la
 maison ruinée ou dans le fort qu'ils avoient possé-
 dé auparavant. Ce qui leur réussit selon leur
 souhaits quelque temps après, & les Anglois s'y font
 si bien fortifiez, qu'on ne pourra les en faire dé-
 loger qu'en temps de guerre, & même qui sçait
 si nous ne serions pas obligez de décamper les pre-
 miers dans une telle occasion : car leur fort est au-
 grand que le nôtre, & a quatre bonnes batteries
 outre un bâtiment en forme de tour, sur lequel on
 peut mettre du canon, & d'où ils pourroient peu-
 faire beaucoup de mal. Leur canon est aussi plus
 gros que le nôtre & en plus grande quantité.
 un mot nous trouverions là une jolie fusée à deman-
 der. Ceux qui ont tant soit peu de connoissance
 de la constitution de cette Côte, sçavent aussi com-
 bien un tel voisinage peut faire & a déjà fait de tort
 à notre negoce, & avec combien peu de peine on
 auroit pû prévenir tout cela. Mais Monsieur...
 étant un peu trop plein de lui, & n'ayant pas de
 bons conseillers, ou plutôt ne voulant suivre que
 sa tête, ne voulut point se rendre à la raison,
 ne chercha plus que la guerre, & qu'à en faire
 pandre le bruit : il s'imagina qu'il auroit le même
 bonheur que Monsieur *Sweerts*, qui subjuga en-
 tièrement ceux de *Commany* l'an 1687. & leur
 pendre leur Roi & la plupart des grands du Roy-
 me, ce que l'on jugea alors être une affaire très
 favorable pour nous. Monsieur.... dont je par-
 lerai aussi agir de la même maniere, mais il
 pensa pas bien à la difference qu'il y a entre la vic-
 toire & entre le bonheur d'une personne ou d'un
 autre. Cependant j'ose dire, que cela lui avoit
 réussi, sans sa fierté & le mépris qu'il faisoit de
 ses ennemis; car il eût pû mettre une armée en Ca-
 pagne, composée des Peuples de *Fusser* & de *de-
 besterra*, pour moins de cinquante mille francs.

ses Peuples étoient deux fois plus forts que ceux de *Commany*. Ainsi il ne lui eût pas été difficile de les défaire entierement avec cette armée. Mais Monsieur.... fut assés fou de s'imaginer qu'avec de telles forces il ne subjugueroit pas seulement ceux de *Commany*, mais aussi toute la Côte; car il se laissa tellement emporter à sa passion, que pendant la querelle qu'il avoit avec ceux de *Commany* il fit menacer des Pays encore plus puissans, comme *Fantin & Saboë*, qu'aussi-tôt qu'il auroit mis ceux de *Commany* à la raison, il viendrait leur rendre visite. Ces deux Nations sçachans bien le mal qu'elles nous ont fait, & que si nous ne nous en sommes pas vengés, c'est qu'il n'a pas été en nôtre pouvoir de le faire, ne balancerent pas longtemps, mais penserent à se mettre en état de se défendre; & considerans que la conservation de *Commany* étoit aussi la conservation de leur Pays, ils se déclarerent d'abord pour eux; ce qui les rendit plus forts que ceux que nous avions à nôtre secours. La premiere bataille le fit bien voir; car elle fut si malheureuse, que nous y perdîmes toutes nos troupes auxiliaires, & par consequent toute ce qu'elles nous avoient coûté; ce fut une bataille si sanglante, qu'il ne s'en donne gueres de semblables parmi les Negres; presque tous nos gens y périrent ou furent faits prisonniers; ce qui nous réduisit dans un état pitoyable, ne sçachans de quel côté nous tourner, parce que nous nous étions rendus ennemis la plupart des Pays voisins, qui étoient peu puissans. Nous n'aurions pas même trouvé de moyen de nous relever & de recommencer de nouveau la guerre, si nos ennemis ne nous en avoient donné un eux-mêmes; car ne pouvans s'accorder entre eux, ils se separerent les uns des autres; & *Tekki-Ankan* frere du Roi, & qui est présentement lui-même Roi de *Commany*, se jeta dans nô-

tre parti avec les Peuples d'*Akan*, qui en peu de temps se trouverent si forts par la jonction de ceux d'*Adom* & d'autres, qu'ils livrerent une seconde bataille à ceux de *Commamy*. On se battit si vigoureusement des deux côtez, que la victoire fut longtemps douteuse, & enfin semblant pancher de notre côté, nos gens se mirent à piller; mais *Abe Tebe* Roi de *Commamy*, qui surpassoit en courage & en conduite tous les Negres de son temps, ne s'étant pas encore mêlé dans le combat, & ayant apperçu que les nôtres s'étoient jettés sur le butin, qui avoit posté à dessein pour leur tendre un piège, s'avança tout d'un coup avec des troupes fraîches & pour mieux tromper nos gens il leur faisoit porter les mousquets en sorte que la crosse étoit tournée en devant; les nôtres s'imaginans que c'étoient de leurs gens qui venoient, continuerent leur pillage: mais le Roi s'étant approché, fit tourner les mousquets à ses troupes, & fit faire une décharge si terrible sur les nôtres, qu'ils ne pensèrent plus au butin, mais uniquement à sauver leur vie; sorte qu'ils laissèrent pour la seconde fois la victoire complète au Roi de *Commamy*, & ceux des nôtres qui pûrent échapper s'en retournerent confus.

Ce furent deux pertes fort considérables, qu'on peut bien mettre, pour la plus grande partie, sur le compte de Monsieur.... car s'il eût eu la prudence de dissimuler pour quelque temps avec ceux de *Fantin* & de *Sabôë*, & de les amuser pour conserver leur amitié, comme il a été obligé de faire dans la suite, quoiqu' inutilement, je ne doute pas qu'ils fussent entrez dans les intérêts de ceux de *Commamy*, & ainsi il lui auroit été facile de détruire ces derniers, & de mettre ensuite ceux de *Fantin* & de *Sabôë* à la raison avec les mêmes troupes.

Les affaires demeurèrent dans cet état jusques à ce temps.

temps de Monsieur.... & comme le changement
 de gouvernement apporte ordinairement du chan-
 gement dans les affaires, il arriva ici la même cho-
 se; car Monsieur.... étant d'un naturel plus posé
 que Monsieur..... & ayant remarqué que nous
 n'avions eu que du désavantage dans la guerre, il
 résolut, par le conseil de ceux à qui la direction de
 cette Côte étoit confiée, de finir, s'il étoit possi-
 ble, cette guerre par une bonne paix; on y travail-
 la avec tant d'affection, & on disposa si bien l'esprit
 & le cœur de ceux de *Comman*y, que nous fûmes
 bien-tôt d'accord ensemble. Ils s'obligerent non
 seulement à nous rembourser tous les frais que nous
 avions faits, mais ils nous accorderent outre cela
 des conditions aussi avantageuses que nous le pou-
 vions souhaiter dans une telle conjoncture. C'eût
 été un très-grand bonheur pour notre Compagnie,
 si la paix avoit pu subsister; car elle auroit pu en
 peu de temps négocier avec autant de succès qu'au-
 paravant, & elle n'auroit pas été obligée à donner
 de si grandes sommes d'argent, qu'elle déboursa
 pour la guerre qui suivit cette courte paix. Mais
 Messieurs les Anglois, jaloux de ce que nous avions
 terminé la guerre d'une manière si avantageuse
 pour nous, & craignans que cela ne leur causât
 quelque préjudice, pensèrent d'abord, comment ils
 pourroient faire rompre la paix, & se servirent pour
 cela de deux moyens, qui leur réussirent. Premie-
 rement ils flatterent la gloire du Roi en lui repré-
 sentant les deux victoires qu'il avoit remportées sur
 nous, & que par conséquent c'étoit à lui à demander
 satisfaction, & non pas à la donner. En second
 lieu ils lui mirent devant les yeux ses grandes for-
 ces, & au contraire le peu de forces que nous
 avions, & que nous n'étions pas en état de l'atta-
 quer de nouveau, mais que nous serions bien-tôt
 contraints non seulement de lui demander la paix,

mais

mais de l'acheter , & qu'alors il pourroit nous traiter comme il voudroit.

Ce Roi déjà fier de ses victoires , & de plus dans le Pays de *Commany* , & qui prenoit plus plaisir dans les troubles que dans le repos , ne se pas priver long-temps pour renouveler la guerre, sur-tout lorsque les Anglois lui promirent , qu'ils vouloit rompre avec nous, ils feroient leur propre affaire de la sienne, & lui fourniroient tout ce dont il auroit besoin contre nous. Là-dessus ce Roi commença à agir de la même maniere qu'auparavant & à nous inquieter aussi fort qu'il eût jamais fait. Nous souffrîmes cela quelque temps assez patiemment, tâchant de le persuader par la douceur qu'il changeât de conduite ; mais cela fut inutile , & nous faisoit tous les jours plus de mal ; ce que nous ne pûmes souffrir plus long-temps, à moins que de vouloir perdre entièrement notre réputation auprès des gens du Pays. Ainsi nous commençâmes à penser à d'autres moyens, & après avoir tenu conseil ensemble , il fut résolu de mettre une armée considérable en campagne, s'il étoit possible , & que sans perdre temps nous pussions à une bonne fois punir ceux de *Commany* ; & comme on ne fit entendre que ceux de *Fantin* , avec qui nous vivions encore en paix , seroient peut-être disposés à entrer dans nos intérêts , se trouvant assez faibles pour mettre à la raison deux Rois de *Commany* nous entrâmes en négociation avec eux , & nous avançâmes si fort les affaires en peu de temps, qu'ils s'obligèrent par serment de faire la guerre à ceux de *Commany* , pour la somme de neuf mille florins ou un peu plus , & de ne la finir jamais , qu'ils ne les eussent entièrement détruits. Alors nous crûmes être fort en sûreté , attendans tous les jours que ceux de *Fantin* mettroient leurs troupes en campagne ; mais les Anglois se mirent encore de la

tie, soit pour executer la promesse qu'ils avoient faite au Roi de *Commany*, soit pour nous traverser en tout. Quoiqu'il en soit, un de leurs Directeurs parrit de *Cabocors* pour aller à *Fantin*, & les persuada de ne prendre pas les armes, en leur donnant un peu plus d'argent qu'ils n'en avoient reçu de nous; mais comme le seul *Brasso* n'y vouloit pas consentir, ils le firent mourir, & en établirent un autre à sa place qui étoit de leur faction. Ceux qui ont été quelque temps sur cette Côte savent que les Negres violent facilement leur serment, & ils comprendront sans peine que ceux de *Fantin* préfererent le repos avec une bonne somme d'argent, à faire la guerre avec une somme moins considérable. Ainsi nôtre negociation eut une malheureuse fin, & nous fûmes obligez d'y renoncer après avoir perdu nôtre argent.

Ceux de *Commany* en étans devenus encore plus fiers commencerent à nous chagriner plus qu'auparavant, de sorte qu'il nous fallut tenter une autre voye, & nous accordâmes avec ceux d'*Adom*, qu'ils executeroient, pour moins de six mille florins, ce que ceux de *Fantin* n'avoient pas voulu faire: mais ceci ne nous réussit pas non plus; car n'ayans pû s'accorder dans la distribution de l'or, aucun d'eux ne remua, ni même les *Acanistes* & les *Cabesterasses*, qui s'étoient engagez de se joindre à ceux d'*Adom*. Nôtre dernière ressource fut de persuader les *Dinkirafches* à prendre les armes pour la somme de huit mille florins; mais non fûmes aussi malheureux dans cette negociation que dans les précédentes: car ces gens ayans une autre guerre à soutenir, furent obligez d'abandonner nos interêts, pour penser à leur propre conservation, mais ils eurent l'honnêteté de nous renvoyer nôtre or, excepté une petite partie, qui sans doute demeura aux mains de ceux qui l'apportoient;

nous

nous reçûmes aussi presque tout ce que nous avions donné à ceux d'*Adom* ; mais ceux de *Fantra* nous rendirent rien. De cette manière nos affaires demeurèrent dans une grande confusion, après avoir tenté inutilement tout ce qui eût pû nous tirer de ce labyrinthe, parce qu'on nous avoit traité de tous côtez ; c'est pour cela que nous fûmes obligés de renouveler nôtre traité avec ceux de *Camany* à d'honnêtes conditions ; mais nous ne savions comment nous y pourrions réussir, craignant d'être obligez, selon la prédiction des *Anglois*, de venir en supplians pour avoir la paix & nous l'aurions sans doute fait, du moins d'une manière couverte : mais comme nous étions dans cet embarras, il se présenta un moyen plus simple & plus efficace. Le frere du Roi de *Camany*, duquel nous avons déjà parlé, qui avoit été envoyé en esclavage à *Surinam* par Monsieur avec sa femme & ses enfans, (à ce que l'on croit) pour quelque malversation, mais mis en liberté par Messieurs les Directeurs de la Compagnie, fût ramené sur la Côte. Aussi-tôt qu'il y fut, nous nous servîmes de lui pour sonder son frere & pour sçavoir s'il avoit plus d'inclination à la guerre qu'à la paix. Nous apprîmes bien-tôt avec beaucoup de satisfaction, que le Roi étant las de la guerre ne souhaitoit rien tant que la paix. Peu de temps après nous traitâmes avec lui à d'honnêtes conditions ; sçavoir, que nous n'exigerions les uns des autres qu'une paix sincere & durable, nous imaginans que de cette manière la paix en dureroit plus long-temps, ce qui n'a pas manqué d'arriver, & nous commençons à sentir combien une bonne paix est préférable à une guerre ruineuse. Mais lorsque nous étions dans cette tranquillité, & que nous travaillions à nous conserver la paix à l'avenir, il arriva de la

des Anglois un accident extraordinaire , à quoi nous ne nous attendions nullement : car ces Messieurs, croyans que le Roi de *Commany* les avoit offensés, ou craignans qu'il ne les abandonnât pour s'unir plus étroitement avec nous comme ses anciens amis, soit qu'il y ait eu quelque autre raison, le firent assassiner à *Cabocors* dans leur fort, lorsqu'un jour il ne pensoit qu'à se divertir avec eux, (ce qui ne s'accorde nullement avec la maniere de vivre des Européens) & recompenserent ainsi par une noire ingratitude les services qu'ils avoient reçu de lui pendant quelques années.

Cette noire action apporta un grand changement dans les affaires de cette Côte ; ceux de *Commany*, qui jusque là avoient été si étroitement unis avec les Anglois, devinrent leurs plus grands ennemis, tâchant par toute sorte de moyens de venger la mort de leur Roi. Au contraire *Tekki-Ankan* devint leur meilleur ami, & comme il avoit trempé dans le meurtre de son frere, il s'enfuit d'auprès de nous & se joignit aux Anglois pour faire avec eux la guerre à ceux de *Commany*, nous prians de vouloir entrer dans leur alliance ; mais nous les refusâmes, parce que nous ne croyions pas être obligés de nous engager dans une guerre pour l'amour d'eux, ayans déjà éprouvé combien elle étoit préjudiciable à nôtre commerce. Ils ne laisserent pas d'exécuter leur dessein & corrompirent ceux de *Saboë-Acany* & de *Cabes Terra* pour les assister. *Tekki-Ankan* se mit en campagne avec ce secours, mais avec si peu de succès, qu'il fût entièrement défait & mis en fuite par ceux de *Commany*, quoiqu'il eût pour le moins quatre fois autant de troupes qu'eux ; mais ils avoient en recompense un Negre pour leur General, nommé *Amo-Tekki*, dans lequel on voyoit revivre la bravoure du Roi qui venoit d'être assassiné.

finé, & qui même ne lui cedit en rien; de
que ceux de *Commany* lui furent redevables de
plus grande partie de la victoire.

Quoique nous fussions demeurez neutres ju-
là, & que nous ne nous fussions déclarés ni
l'un ni pour l'autre parti, le General *Amo-*
eut la civilité de nous faire part de la victoire
en nous envoyant les cranes de ceux qui avoient
été tuez, de nous faire assurer, qu'il vouloit
& mourir au service des Hollandois; nous re-
dîmes à sa civilité, nous le fîmes remercier, &
renvoyâmes ses Ambassadeurs avec des pre-
Je ne veux point examiner si nous fîmes bien
mal, mais il est certain que nous avions alors
plus belle occasion du monde de traverser les
glois & de leur rendre la pareille de ce qu'ils
avoient fait, si nous avions voulu abandonner
Tekki-Akan, comme il nous avoit déjà abandon-
né, & nous joindre à ceux de *Commany*.
il y avoit un grand obstacle qui nous empê-
choit de l'exécuter, je veux dire, un des plus gran-
ds scelerats que j'aye jamais connu parmi les habi-
tans de ce Pays, & qui étoit en ce temps-là Facteur
de la Compagnie. Monsieur avoit une si
grande confiance en ce fripon, que tous les
Conseillers lui étoient devenus suspects, & ce
facteur, soit par haine, ou par intérêt, no-
tairement fort ceux de *Commany*, que Monsieur
ayant pris en haine, se conduisit tellement à
l'égard, qu'ils remarquerent bien-tôt, où ce
facteur étoit, & ne dissimulerent plus, mais com-
mencerent à nous donner quelque chagrin; ce qui
fut uniquement le but d'*Akim*, afin d'avoir un pré-
texte de faire la guerre à ceux de *Commany*.
il se rendit tellement maître de l'esprit de
Monsieur que sans la communication du
conseil ils formerent & exécuterent un dessein

antable; c'est qu'ils firent attaquer ceux de *Fetu* & de ceux de *Commany*, qui selon leur coutume étoient venus un certain jour avec leurs marchandises pour les vendre, & qui ne se denoient de rien; on en tua quelques-uns, on en prit quatre vingts prisonniers & on enleva à ces pauvres gens tout ce qu'ils avoient. Jugez vous-même, Monsieur, si le droit des gens n'a pas été violé par une action si detestable? Pour moi, je croi qu'oui, & que Monsieur ne pourra le justifier d'avoir fait cela sans la participation & le consentement du Conseil. Cependant il auroit bien encore voulu que Messieurs du Conseil eussent approuvé cette action, apportant pour raison que ceux de *Fetu* avoient été punis justement, parce que quelques jours auparavant ils avoient assassiné sur le chemin quelques femmes d'*Elmina*. Mais on ne pouvoit le prouver, & les raisons suivantes font voir que cela n'étoit pas même vraisemblable; car premierement ceux de *Fetu* soutenoient fortement qu'ils ne l'avoient pas fait, & demurerent toujours nos amis; outre cela, il n'est pas croyable qu'ayans autant besoin de nous qu'ils avoient, ils eussent osé nous offenser de cette maniere; & enfin, comment peut-on se mettre dans l'esprit, que si ceux de *Fetu* se fussent sentis coupables d'un fait si horrible, ils fussent encore venus si librement au marché chés nous. Il y avoit en ce temps-là bien des gens, qui non seulement pensoient, mais qui disoient ouvertement, que le massacre de ces femmes s'étoit fait par la direction d'*Akim* & de *Tekki-Ankan*, afin qu'on en accusât ceux de *Commany*, & qu'on eût prétexte de les attaquer & de leur ôter par ce moyen tout commerce avec nous. Dieu sçait ce qui en est, toujours la chose étoit faite, & il n'y avoit plus de remède. Et quoique Messieurs du Conseil desapprou-

vassent

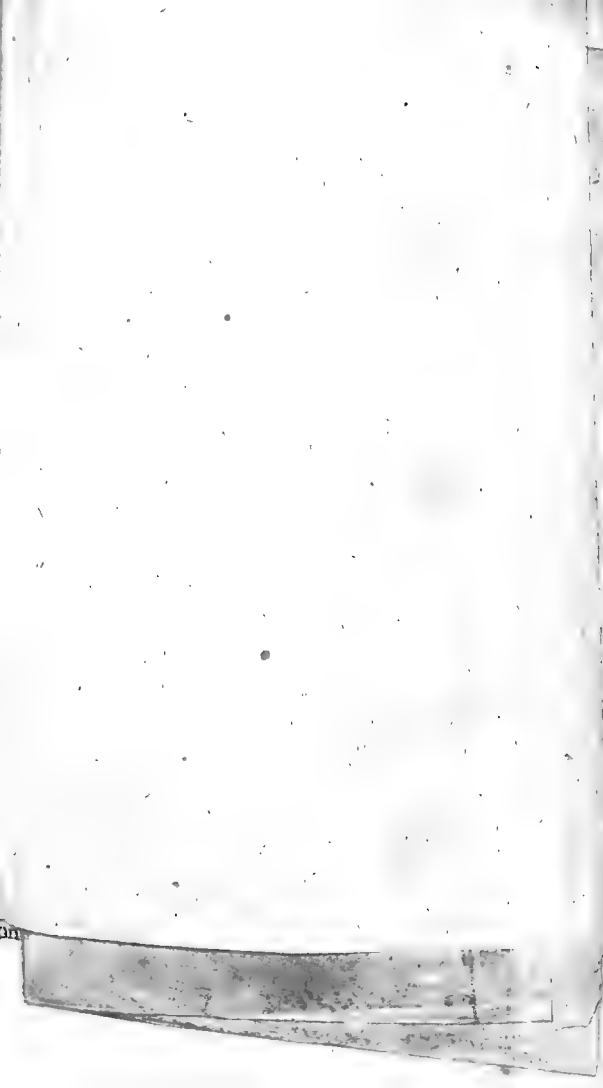
vassent extrêmement cette action, ils ne le firent pas paroître, à cause qu'ils auroient été obligés d'en jeter toute la faute sur *Akim*, qu'ils connoissoient bien être assés scelerat pour s'en venger ensuite, & ce même aux depens de leur vie; de sorte que la chose étant faite sans qu'on y pût apporter aucun changement, ils jugerent à propos de garder le silence.

Mais sans nous arrêter à cela, retournons à l'action même. Elle produisit deux méchans effets. Premièrement le negoce cessa tout d'un coup à *mina*; & en second lieu nous nous déclarâmes par-là ennemis de ceux de *Commany* & de *Fetu*, ce qui encouragea si fort les Anglois avec ceux de leur faction, qu'au-lieu de faire la paix ainsi que *Saboë* comme le plus puissant avoit proposé, ils se fortifierent encore davantage; & mirent une armée considerable en campagne, & eurent une seconde bataille à ceux de *Commany* de *Fetu*. Ceux de *Commany* combattirent vaillamment avec leur petit nombre de troupes, & la victoire auroit été infailliblement de leur côté si par malheur leur General n'eût pas été tué & obligé de se faire emporter hors du combat. Cela les alarma si fort, qu'après avoir combattu courageusement & mis en fuite un assés bon nombre de leurs ennemis, lorsqu'ils furent privez de leur Chef, ils prirent la fuite, & laisserent à *Teppi-Ankan* & à ses alliez une victoire complete. Le General & leurs Officiers furent faits prisonniers ou tuez. Cette bataille procura le Royaume de *Commany* à *Tekki-Ankan*, & nous en reçûmes au plus, aussi-bien que les Anglois, la moitié du bonheur qui pouvoit nous en revenir, au-lieu que nous y aurions pu avoir beaucoup plus de part par une autre maniere. Mais n'affirmons pas une chose si incertaine, pensons seulement, qu'il est bon

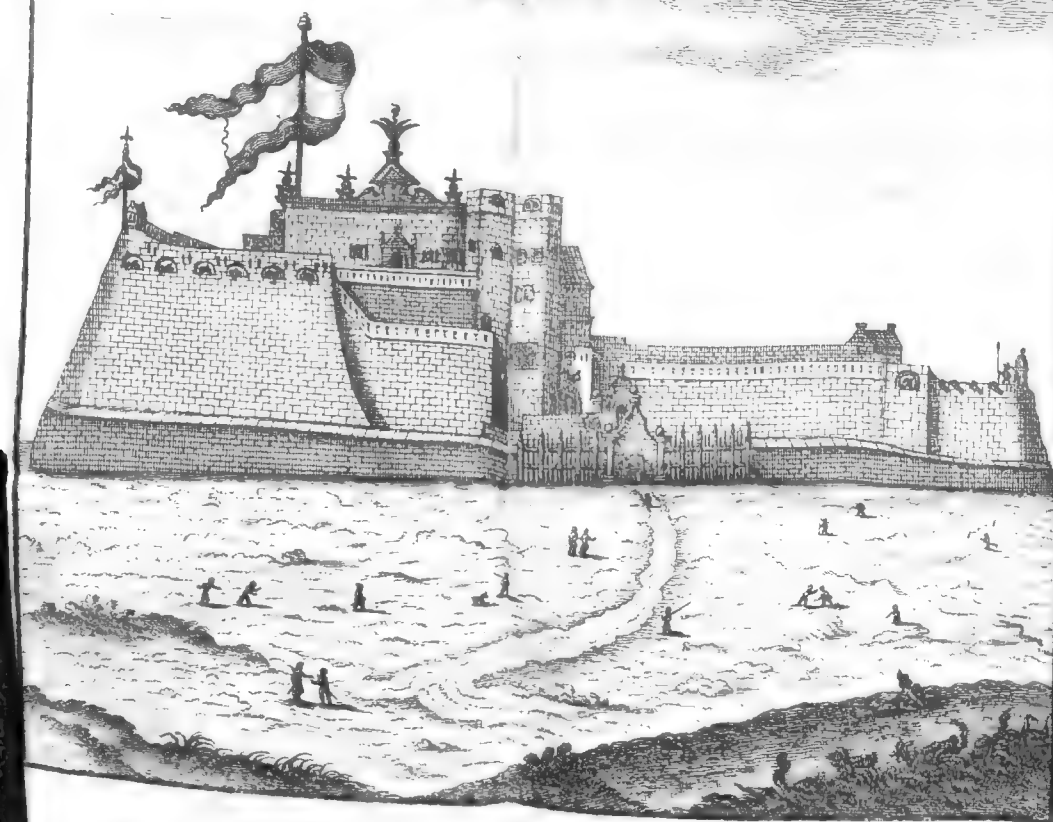
le faillir, & que ceux qui ont dirigé cette affaire, ne pouvans depouiller la foiblesse humaine, ont eu leurs défauts comme les autres. Je crois présentement avoir assez parlé de la guerre de *Commany*, en ayant décrit le principe & la fin. Je ne doute pas que vous n'en parliez dans la suite avec plus de fondement, & quoique j'aye mis de petits points au lieu des noms des Directeurs, vous comprendrez facilement qui j'entens par-là. J'en ai parlé avec autant de modération que je le pouvois faire sans choquer la vérité. N'attribuez pas ce que j'ai dit au desavantage de Monsieur..... à sa mauvaise inclination, mais regardez le comme une grande foiblesse de s'être abandonné à *Akim* & de s'être laissé séduire par lui; ce qui a été la cause qu'il est arrivé sous son gouvernement de plus fâcheux accidens que sous aucun de ses prédécesseurs. Si vous voulez sçavoir, pourquoi Monsieur..... aimoit tant ce scelerat, je vous le dirai, c'est parce qu'ayant un emploi inférieur au sien, il l'avoit servi avec une fidélité que l'on trouve rarement parmi les Negres; ce qui l'avoit si bien mis dans les bonnes grâces de ce Monsieur, qu'il ne pouvoit souffrir qu'on dit du mal de lui. Mais *Akim* abusant de cette bonté, a fait haïr le gouvernement de Monsieur..... & s'est enrichi. C'est ainsi, Monsieur, qu'on peut être trompé, lorsqu'on se fie trop à une personne, & qu'on soupçonne ceux qui sont bien intentionnez.

Je laisse à votre jugement ce que je viens de rapporter, & je retourne à l'extrémité du Pays de *Commany*, à trois petites lieuës au-dessous de notre fort, où l'on trouve près du village de *Mina* le célèbre château de *St. George*, que les Portugais appellent ordinairement *St. George d'Elmina* du nom du village. Je ne sçauois dire la raison, pourquoi les Portugais, qui ont bâti ce château, ont don-

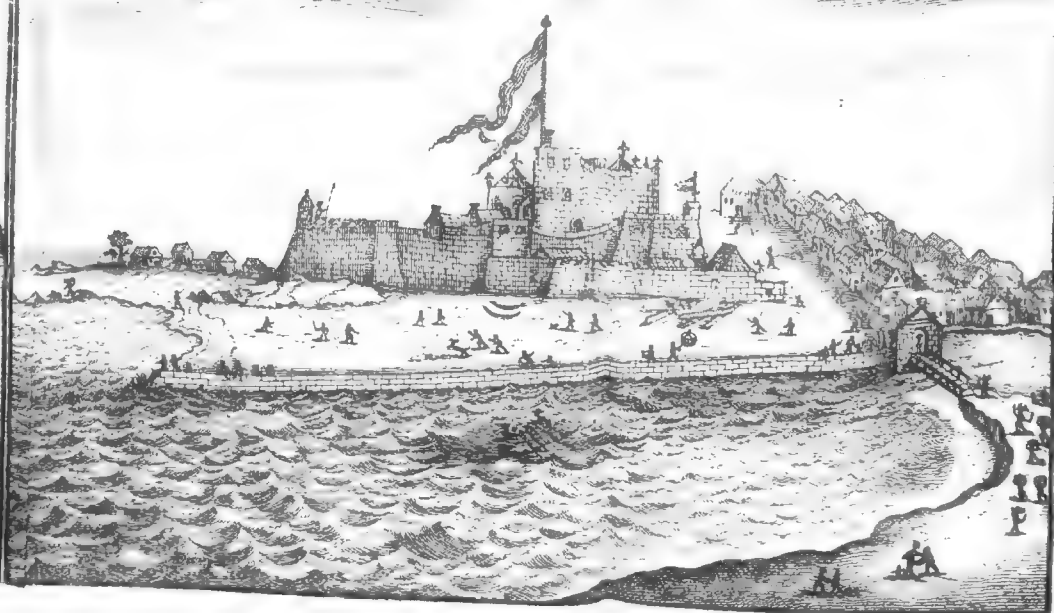
donné le nom d'*Elmina* à cet endroit ; car on trouve point de mines d'or à quelques lieues environs : mais si on peut donner quelque lieu conjectures, je croi que ce nom lui est venu que du temps des Portugais on y apportoit & en transportoit beaucoup d'or, comme si on n'en qu'à l'aller chercher à la mine même, & que la suite il a conservé ce nom. Je ne sçauois non plus avec certitude quand les Portugais commencé à bâtir ce château ; mais ce qu'il de certain, c'est que nous le leur prîmes 1638. Ce n'est pas sans raison qu'il est renommé par tout le monde : car il n'a pas son semblable sur toute la Côte, soit pour la force, soit la beauté de la structure. Il est bâti en long, des murailles extrêmement hautes, avec de bonnes batteries dedans, & une dans les rues de dehors. Il a du côté de la terre fossiez creusés dans le rocher, sur lequel il est bâti ; l'eau de ces fossiez est de l'eau de pluie pour l'usage de la garnison & de nos vaisseaux ; outre cela nous y avons trois belles citernes, contiennent plusieurs centaines de barriques de sorte que nous n'en pouvons gueres manquer. Il y a aussi quelques pieces de gros canon de fonte, outre la batterie d'en-bas, qui est de canons de fer, dont on se sert pour saluer les vaisseaux qui arrivent, qui partent, ou qui sont. On y pourroit loger une garnison de deux cens hommes. Les maisons du Gouverneur, du premier Marchand, & du Fiscal font tout le reste ; après quoi viennent celles des autres Officiers, & chacun d'eux est si bien logé qu'il ne pourroit s'en plaindre qu'à tort. Les premiers que je vous envoie commencent par celui du château, & vous en voyez les deux faces sous le numero 1. & 2. Mais il faut vous avertir



Le Château de St George à Elmina de l'un



& de l'autre côté.



chateau, & vous en voyez les deux faces
numero 1, & 2. Mais il faut vous avertir

Celui qui en a fait le dessein ne s'étant pas assez perfectionné dans cet art, a commis quelques petites fautes, qui ne peuvent pourtant gueres être remarquées que par les connoisseurs.

Le village de *Mina*, que les naturels du Pays appellent *Oldena*, est dessous ou devant ce château; il est fort long & raisonnablement large; les maisons sont bâties de bonnes pierres dures; ce que l'on ne void en aucun autre endroit; car dans les autres villages les maisons ne sont bâties que d'argille & de bois entrelassé l'un dans l'autre. Il y a quinze ou seize ans que ce village étoit fort peuplé, & sans mentir huit fois plus puissant qu'il est présentement; ce qui le rendoit redoutable à tous les Negres de la Côte, & un General pourroit par leur moyen executer de grandes choses: mais il y a quinze ans que la petite verole emporta une bonne partie des habitans, & ils ont été dans la suite si fort appauvris & affoiblis tant par la guerre de *Commamy*, que par le gouvernement d'un de quelques-uns des Generaux, & leur nombre est si fort diminué, qu'il n'est pas concevable combien ce village est foible, n'étant pas en état de pouvoir fournir cinquante hommes armés, outre ceux qui sont au service des Européens. On trouve par-tout sur la Côte des Negres d'*Elmina*, qui s'y sont refugiez, quelques-uns parce qu'ils étoient amis de ceux de *Commamy*, mais la plupart pour éviter les exactions des Generaux ou du Negre *Akim*; car il sembloit n'être né que pour mettre tout en confusion par la ruine d'un chacun. Lorsque je suis venu sur cette Côte, j'ai souvent compté juiques à cinq ou six cens canots qui alloient à la pêche; & présentement à peine en pourroit-on trouver cent, & qui même sont en un mauvais état, que l'on en a compassion quand on pense au temps précédent; c'est pourquoi il se-
roit

roit fort à souhaiter , & même frès-necessaire qu'il vint bien-tôt un General, qui les traitât avec plus d'humanité , & qui les flattât un peu plus ; car sans doute tous ceux qui se sont réfugiés ailleurs , reviendroient bien-tôt ; pourvû que le General eût la prudence de reprimer un peu le Negre *Akim* , ou , s'il étoit possible , de l'envoyer dans un autre endroit. Mais comme je viens de dire, il faudroit en user avec beaucoup de précaution , & prendre garde qu'il n'eût pas occasion de s'éloigner de la Côte , parce qu'il s'est fait beaucoup d'amis à nos depens dans le fonds du Pays , & qu'il ne manqueroit pas d'exciter quelque révolte ; je croi qu'on verroit bien-tôt un changement favorable , & je le souhaiterois de tout mon cœur , tant pour le bien de la Compagnie que pour remedier à la pauvreté de ce Pays. Je finis en esperant un si grand bien &c. &c.

Fin de la troisieme Lettre.

QUATRIEME LETTRE.

Contenant premierement la description du Pays de Fetu & de nôtre Fort , de la Capitale des Anglois , & encore d'un autre Fort qu'il y a. Ensuite la description du Pays de Saboë & de nôtre Fort Nonsau , du Pays de Fantin , & des places que les Anglois & nous y possedons. Fin des grandes forces de ceux de Fantin & de l'humeur inquiète & inconstante

QUATRIEME LETTRE. 51

cette nation, qui fait que les Anglois & nous souffrons beaucoup de sa part.

MONSIEUR.

J'espere que la derniere Lettre, que je me donne l'honneur de vous écrire le ne vous aura pas ennuyé, quoiqu'elle fût un peu longue. Depuis que je l'ai envoyée, j'ai reçu le 3. de ce mois celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du & qui est venue par un vaisseau non-privilegié Zelandois. Je vois par votre Lettre, Monsieur, que vous avez un esprit fort curieux, non seulement parce que vous sollicitez sans cesse à faire la description de cette île, mais aussi par les detours dont vous vous servez pour me faire avoir de vos nouvelles, me faisant de me servir des mêmes vaisseaux pour vous écrire. Mais, Monsieur, ne sçavez-vous pas qu'il ne s'est pas permis de recevoir des Lettres par de tels vaisseaux, & encore moins d'en envoyer par cette voye? Mais je croi que vous pensez qu'il n'importe pas par quels vaisseaux vous envoyiez ou receviez des lettres, pourvu qu'elles soient sûrement rendues. Et pour vous dire franchement la verité, cela m'est si assés indifferent : car nôtre Compagnie n'en souffrant aucun préjudice, je n'y vois aucun mal, soyez persuadé que dans la suite je ne laisserai pas passer de semblables occasions; & comme il en présente ici tous les jours aussi-bien qu'en Europe, si vous vous en servez de même que moi, nous pourrons pendant toute l'année entretenir un commerce de Lettres, & sçavoir des nouvelles l'un de l'autre.

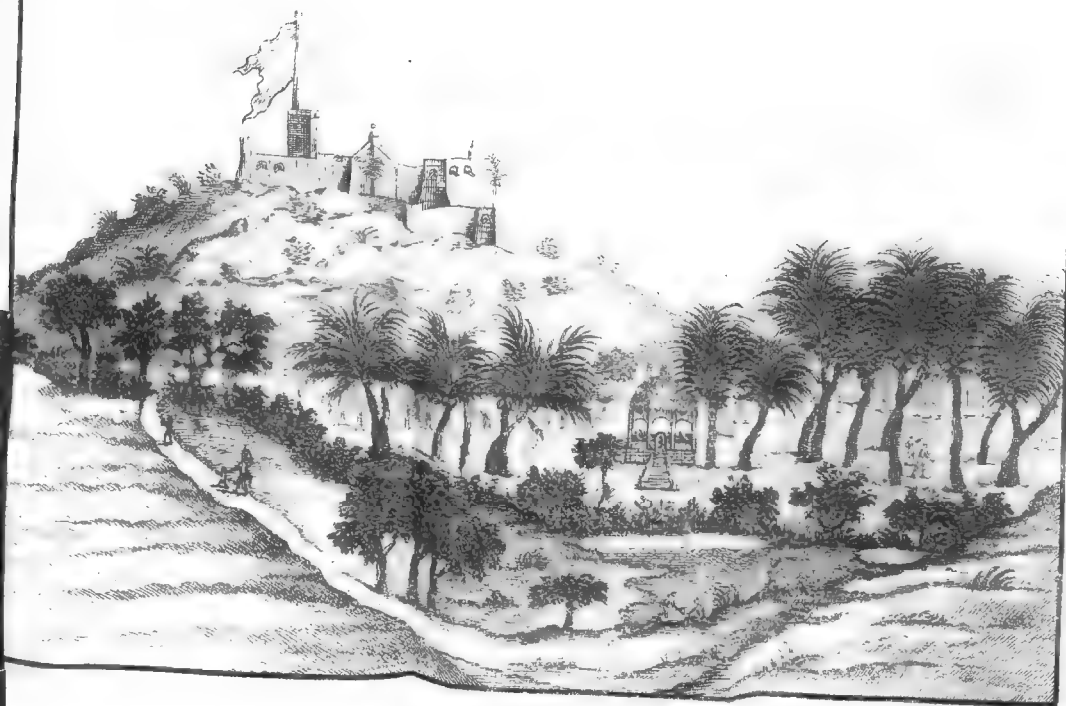
Vous aurez pû remarquer par les trois Lettres que je vous ai déjà écrites, que je ne me fais pas prier deux fois d'une chose; ainsi suivant la reponse que

vous m'y faites, je reprendrai la description de cette Côte, où je l'ai laissée dans ma dernière sçavoir au château de *St. George d'Elmina*.

Il y a au-dessous & joignant nôtre château une petite riviere, qui court le long du village de *Adi* dans les terres, & qui a environ une demi lieue de long. Monsieur *Focquenbrog* dit que les eaux en sont dix fois plus salées que la plus forte eau mure; mais j'ai remarqué qu'au mois de Mai & de Juin elle est aussi douce & aussi fraîche que l'eau de pluye: la raison de cela est, qu'il y pleut bien fort & sans cesser pendant ces deux mois, forte que l'eau descendant dans cette riviere toutes les montagnes voisines la fait decharger avec tant de rapidité dans la mer, qu'on y pourroit fort bien faire un moulin à eau, le cours étant assés rapide pour le faire aller: ainsi Monsieur *Focquenbrog* a voulu dire, que cette riviere est salée dans une grande secheresse, lorsqu'il ne pleut presque point. Et comme la terre est fort pleine de salpêtre aux environs de cette riviere, qui est fort peu profonde, il est facile de comprendre que l'eau de la mer y entrant se convertit plus facilement en sel par la grande chaleur du soleil, que dans la mer même. C'est ce dont les habitans ont fait l'experience, car ils prennent de l'eau de cette riviere pour en faire du sel, ce qui leur réussit fort bien & leur apporte beaucoup de profit. Cette petite riviere sépare le Pays de *Commany* d'avec celui de *Fer* nous avons dans ce dernier un fort, nommé *Coc* *radsbourg*, situé sur une montagne assés haute qu'on appelle *St. Jago*. C'est un beau fort quadrangulaire, ayant, comme la plupart de nos forts, quatre bonnes batteries, outre quatre autres petites, qui sont sur le rempart, dont ce fort est environné. En un mot il y a assés de canon pour pouvoir faire beaucoup de mal, pourvû qu'il y ait une bonne garnison.



Fort de Conraffbourg sur la montagne de St Jago.



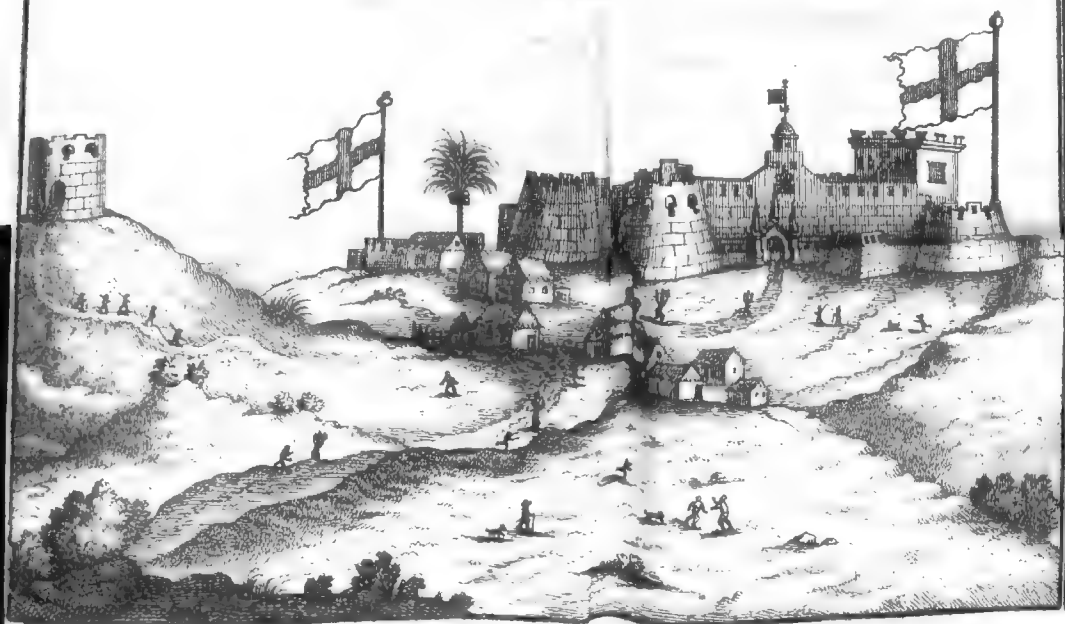
& bien pourvûë de toutes les choses nécessaires. Vous en pouvez voir le plan, Monsieur, sous le *numero* 3. vous y remarquerez au milieu une petite tour passablement haute, qui non seulement y sert d'un grand ornement, mais qui rend le fort très-agréable; car quand on est dans une chambre, qui est au haut de cette tour, on peut étendre sa vûë sur les Pays d'alentour ou sur la mer, & découvrir jusques à sept ou huit lieues les vaisseaux qui descendent; ce qui en temps & lieu nous pourroit être très-avantageux.

Le mont *St. Fago* nous a extrêmement servi à nous rendre maîtres du château de *St. George*, avant qu'il y eût encore de fort: car cette montagne commande au château, étant beaucoup plus élevée; ainsi la conservation de cette montagne & du fort, qui est bâti dessus, nous est de la dernière importance: car si nous en étions privez, nous ne pourrions pas défendre long-temps *Elmina*, & nous avons pour le moins autant de soin de sa conservation que de celle du château même, & nous y avons toujours un Enseigne qui y commande avec une assez bonne garnison. Ayant ainsi placé le mont *St. Fago* dans le Pays de *Fetu*, nous continuerons à dire que ce Pays a environ quatre petites lieues d'étendue, tant en longueur qu'en largeur, & qu'il commence, comme nous venons de dire, au mont *St. Fago* ou à la petite *Rivière salée*, & finit un peu au-dessous du *Mont Danois*, au-delà de *Cabocors*. Ce Pays a été ci-devant si peuplé & si puissant, qu'il étoit la terreur de tous ses voisins, & particulièrement de ceux de *Commany*, qui dependoient en quelque maniere de lui; mais les guerres continuelles ont tellement changé les affaires, qu'ils sont présentement aussi foibles qu'ils étoient puissans, & sont obligez de reconnoître ceux de *Commany* pour leurs maîtres; car ni le Roi de *Fetu*, ni les Grands de son

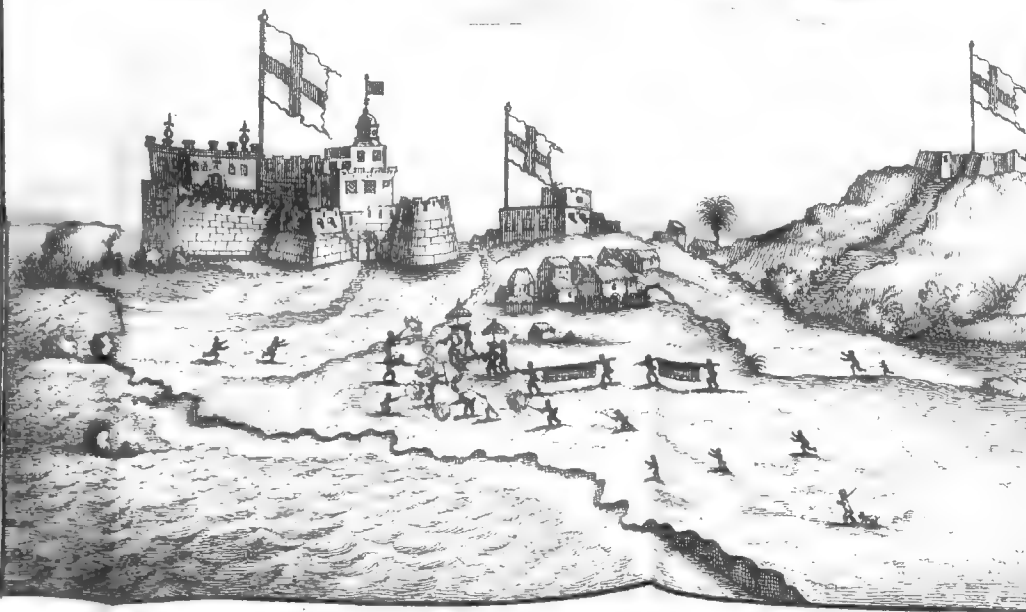
Royaume n'oseroient rien faire de considérable sans le consentement de ceux de *Commany*. La principale raison de cela est, que la guerre de *Commany* a partagé ceux de *Fetu* en deux, dont moitié est dans nôtre parti, & l'autre moitié a embrassé les intérêts de ceux de *Commany*; & comme il en étoit tué toujours quelques-uns, ils diminuoient doublement; mais leur nombre a tout été fort diminué dans la dernière bataille, qui a coûté la vie pour le moins à la moitié. Ainsi vous voyez bien, Monsieur, qu'ils doivent être extrêmement affoiblis & hors d'état de pouvoir cultiver un si beau Pays. Il est si fertile & agréable, ce Pays-là, qu'on le peut bien comparer au Pays d'*Ante*; je l'ai souvent traversé avant la dernière guerre, & j'ai trouvé qu'il y avoit grand nombre de beaux villages bien peuplés, bien bâtis, & de plus qu'il abondoit en fruit, bétail, en huile, & en vin de palme, ce qui étoit fort la vûe. Mais ce qu'il y avoit de plus agréable, étoient les promenades couvertes unies entre *Elmina* & *Simbé*, village qui est un lieu & demi avant dans le Pays de *Fetu*; j'y en vû qui avoient une demi-lieuë de long & si bien couvertes, que j'étois à l'abri de la pluie & du soleil. Les grands & beaux arbres, que l'on voit sur les montagnes, servent aussi d'un grand ornement au Pays, aussi-bien que la petite rivière d'eau fraîche dont il est arrosé, & que ceux qui sont au service de nôtre Compagnie vont souvent voir pour se divertir. En un mot, ce Pays mérite d'être aussi près qu'il est de nôtre capitale.

Les habitans s'occupent sans distinction à l'agriculture, à semer des grains ou d'autres fruits, à faire de l'huile & du vin de palme, dont ils sont fort bien partagez. A trois lieuës de là en allant par pied, quoiqu'il n'y ait que deux grandes lieuës par

Le principal Village des Indes à l'embouchure de l'Orinoco



& de l'autre côté



a faire de l'huile & du vin de paille, dont ils se
fort bien partagent. A trois lieues de là en allant
pied, quoiqu'il n'y ait que deux grandes lieues p
me

mer, proche du village d'*Oegwa* ou *Cabocors*, (car c'est un cap ou promontoire) on trouve la principale forteresse des Anglois, qui après celle de *St. George* est la plus grande & la plus belle de toute la Côte. Il y a dedans un grand nombre d'appartemens fort propres & bien construits : ils ont aussi bâti une pointe de pierre, afin d'y pouvoir cacher les habitans de leur village, en cas qu'ils fussent attaquez par ceux des Negres qui sont leurs ennemis. Ce fort a quatre grandes batteries, & encore une autre qui est fort longue, sur laquelle il y a treize pieces de canon, & comme elles tirent à fleur d'eau, ils peuvent empêcher qu'aucun vaisseau ne vienne ancrer à leur rade ; outre qu'il y a devant leur fort un grand rocher, qui les couvre, en sorte qu'il est presque impossible de tirer de la mer sur leur fort.

Mais ce qu'il y a de pitoyable, c'est que la plupart du temps ils y tiennent une fort méchante garnison, dont une partie, & sur-tout les Soldats, sont dans un si déplorable état, qu'on en a pitié en les voyant, & ils sont si mal en ordre, qu'ils ressemblerent à une vieille Compagnie d'Espagnols. Cela vient en partie de ce qu'ils reçoivent volontiers à leur solde ceux des nôtres qui desertent, sans vouloir jamais nous les rendre, & cela par une fausse compassion, pour les exempter parla de la punition qu'ils ont meritée. Et quoique nous ayions souvent arrêté ensemble de ne recevoir point de deserteurs les uns des autres, mais de les renvoyer enchaînez, les Anglois ont toujours violé cet accord, & reçoivent agréablement nos deserteurs, bienque ce ne soient que des yvrognes ; parce que rien ne leur plait tant que quand le Soldat dépense tout son argent à boire du *Pons*, qui est une certaine boisson fort en usage parmi les Anglois, composée d'eau de vie, de jus de citron, & de sucre, & par conséquent un

mélange fort mal-sain. Il y a de leurs Agens le font vendre par d'autres & qui y profitent considérablement, le pauvre Soldat étant obligé de payer au double, & celui qui n'y dépense pas chaque mois, est assuré d'être bien battu à la première occasion; car ils ne se mettent pas en peine des Soldats, lorsqu'ils reçoivent leur montre, de l'or de reste pour acheter de quoi manger, non, il leur suffit qu'ils l'aient dépensé en pain & c'est par ces excès à boire, & par la mauvaise nourriture, que les Soldats & presque tous les Agens sont en si pitoyable état. Il s'est trouvé des Agens avarés qui n'y ont pas voulu mettre ordre, parce que, comme nous venons de dire, ils se priveroient d'un profit trop considérable.

Vous êtes reconnu, Monsieur, pour un excellent Medecin; je ne sçai si vous êtes dans le même sentiment que Monsieur *Bontekoe*, qui a dit, la plupart des hommes abrègent leurs jours par leur mauvais régime de vie; (ce qu'il faut pourtant prendre dans un bon sens, je le laisse à votre jugement, parce que vous entendez mieux la que moi) mais si ce sçavant homme eût en du par-là une vie telle que les Soldats Anglois mient ici, je ne ferois pas beaucoup de difficulté de déclarer pour son sentiment. Il est incroyable combien de personnes sont emportées tous les ans par cette malheureuse boisson; & ce ne sont seulement les gens du commun ou les Soldats, mais tous les plus considérables qui y sont extrêmement addonnez. Je crois en vérité, que pendant que j'ai été sur cette Côte, il est mort les ans pour le moins un de leurs Agens & un très-grand nombre de leurs Marchands, ou Facteurs, comme ils les appellent; de sorte que l'on vouloit juger de la Côte de Guinée par le nombre de ceux qui y meurent tous les ans, il est

tain qu'elle doit être dans une beaucoup plus mauvaise réputation en Angleterre que parmi nous. Car de vouloir persuader à un Anglois, que de boire trop de *Pons* cause des maladies, ce seroit la même chose que si on vouloit lui faire croire qu'il est très-malade de manger trop de viande, parce qu'ils l'aiment beaucoup; mais c'est assés parlé de cela. Il y a sous le fort des Anglois le village dont j'ai déjà fait mention, qui étoit ci-devant raisonnablement grand & peuplé, mais il a beaucoup souffert aussi-bien que tous les autres dans la guerre de *Commany*; outre que le grand nombre de vaisseaux non-privilegiez Anglois ont fort diminué le nombre des habitans; car lorsqu'ils viennent ici, ils en emmènent toujours quelques-uns pour leur servir de rameurs dans le negoce d'esclaves qu'ils vont faire à *Fida*, & ces gens se trouvant bien là, s'y établissent & ne reviennent plus, de sorte que ce village est à demi desert & fort délabré, sur-tout du côté d'*Elmina*.

Les Anglois ont derriere le village de *Cabocors* un bâtiment rond, fait en forme de tour, sur lequel ils ont six pieces de canon, &, comme je croi, autant d'hommes pour le garder. Cette petite forteresse sert, à ce qu'ils disent, pour tenir les Negres du village dans leur devoir, ou pour les défendre contre les Negres qui pourroient venir du fond du Pays pour les insulter. Mais à mon avis c'est une dépense inutile, parce que leur fort est assés haut pour mettre à la raison avec leur canon ceux qui dépendent d'eux, & pour empêcher les ennemis d'approcher. Je vous envoie le plan de cette tour, de la forteresse capitale des Anglois, & du fort qui est sur le *Mont Danois*, sous les *numero 4. & 5.*

Vous verrez sous le fort des Anglois une maison, sur laquelle il y a un pavillon planté, & qu'on diroit être un petit fort; il y a aussi quelques

ques pieces de canon, & elle est habitée par un *Mulat* ou *Tapoyer* Anglois nommé *Eduard* *Baker*. Il est fort puissant & a plus de credit lui seul que les trois Agens ensemble; (car il faut savoir que le gouvernement de ce qui appartient aux Anglois sur cette Côte est confié à trois personnes) je dis que ce *Mulat* a plus de credit en qui regarde les affaires que les trois Agens, parce que par le peu de séjour qu'ils font ici, ils ne peuvent pas avoir une grande connoissance des affaires & ils sont obligez de se laisser conduire à ce *Mulat* qui en sçait fort bien profiter; outre qu'il a un grand nombre de Negres armez, en partie de ses propres esclaves, en partie de Negres libres, qui sont dans son parti; ce qui le rend si redoutable, que tous les Grands le servent & le respectent: & ceux qui veulent negocier avec les Anglois, doivent nécessairement tâcher de gagner ses bonnes grâces, & ainsi ils ne manquent presque jamais de réussir.

Ce *Mulat* se vante d'être Chrétien, & il pourroit passer pour tel, étant instruit dans les rudemens de nôtre Religion & sçachant lire & écrire, si sa vie ne faisoit voir qu'il ne l'est pas; car quoiqu'il soit marié en Angleterre, il ne laisse pas d'avoir ici pour le moins huit femmes, & autant de cabines. Mais apparemment que les Anglois ne regardent pas cela comme étant contraire à l'honnêteté ou au Christianisme, puisque la plupart des Directeurs suivent l'exemple de ce *Mulat*, je croi que deux de leurs Agens en ont présenté cinq ou six à eux deux.

Dans le plan de *Cabocors* vous découvrirez encore une fois en perspective encore un fort des Anglois le *Mont Danois*, ainsi nommé, parce que les Danois l'ont possédé ci-devant. Ils l'estiment autant nous estimons *St. Jago*, mais c'est sans raison: il n'y a que quatre ans qu'il ressembloit mieux

une maison de payſan qu'à une forterefſe; on avoit bouché les trous des murailles avec de l'argille, & la maison qu'on y void, étoit couverte de roſeaux comme celles des Negres; & ſi je n'avois pas ſçû combien les Anglois, du moins quelques-uns, font negligens, je me ſerois étonné de ce qu'ils abandonnoient une place de ſi grande importance; car il faut ſçavoir que ſi les ennemis étoient maîtres de cette montagne, & y avoient ſeulement fix pieces de canon, ils ſeroient maîtres par conſequent de *Cabecors*, & le ruineroient entierement par leur canon en peu de temps; & cependant il a demeuré délabré pendant toute la guerre, & en un ſi pitoyable état, qu'on l'auroit facilement pû ſurprendre avec douze hommes; ce qui nous a ſouvent étonné & fait dire, que les Anglois ne penſoient uniquement qu'à s'enrichir aux dépens de leurs maîtres.

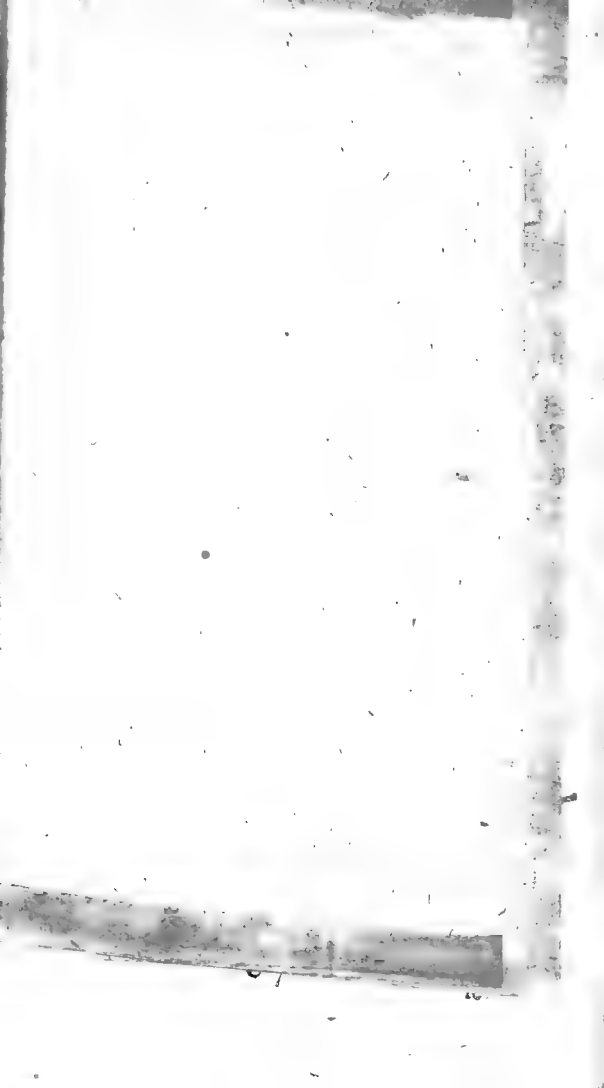
Mais enfin je croi qu'il y a eu un ſerviteur de la Compagnie Angloiſe bien intentionné, qui a fait ſçavoir à Meſſieurs les Directeurs le mauvais état de ce fort; car en 1699, il vint un ordre exprès de le mettre en état de déſenſe. Ils ont auſſi commencé dès ce temps-là, & ont démolis juſques aux fondemens ce qu'il y avoit, pour le réconſtruire de nouveau. Meſſieurs les Agens m'ont fait l'honneur de m'en communiquer le deſſein; par où & par ce qu'il y a déjà de fait, je vois qu'il ſera petit à la verité, mais ſi fort, qu'il ſurpaſſera tous ceux de cette Côte: car la maniere dont ils le conſtruifent, jointe à la force naturelle de cette montagne, (laquelle ils creuent encore tellement, qu'il n'y a plus qu'un chemin pour y monter) en fera une place ſi forte; que ſi elle eſt bien pourvue de garniſon & de munitions, elle ne pourra être priée qu'avec beaucoup de peine & de dépense, ſur-tout parce que les ennemis, ſoit à cauſe de

C 6

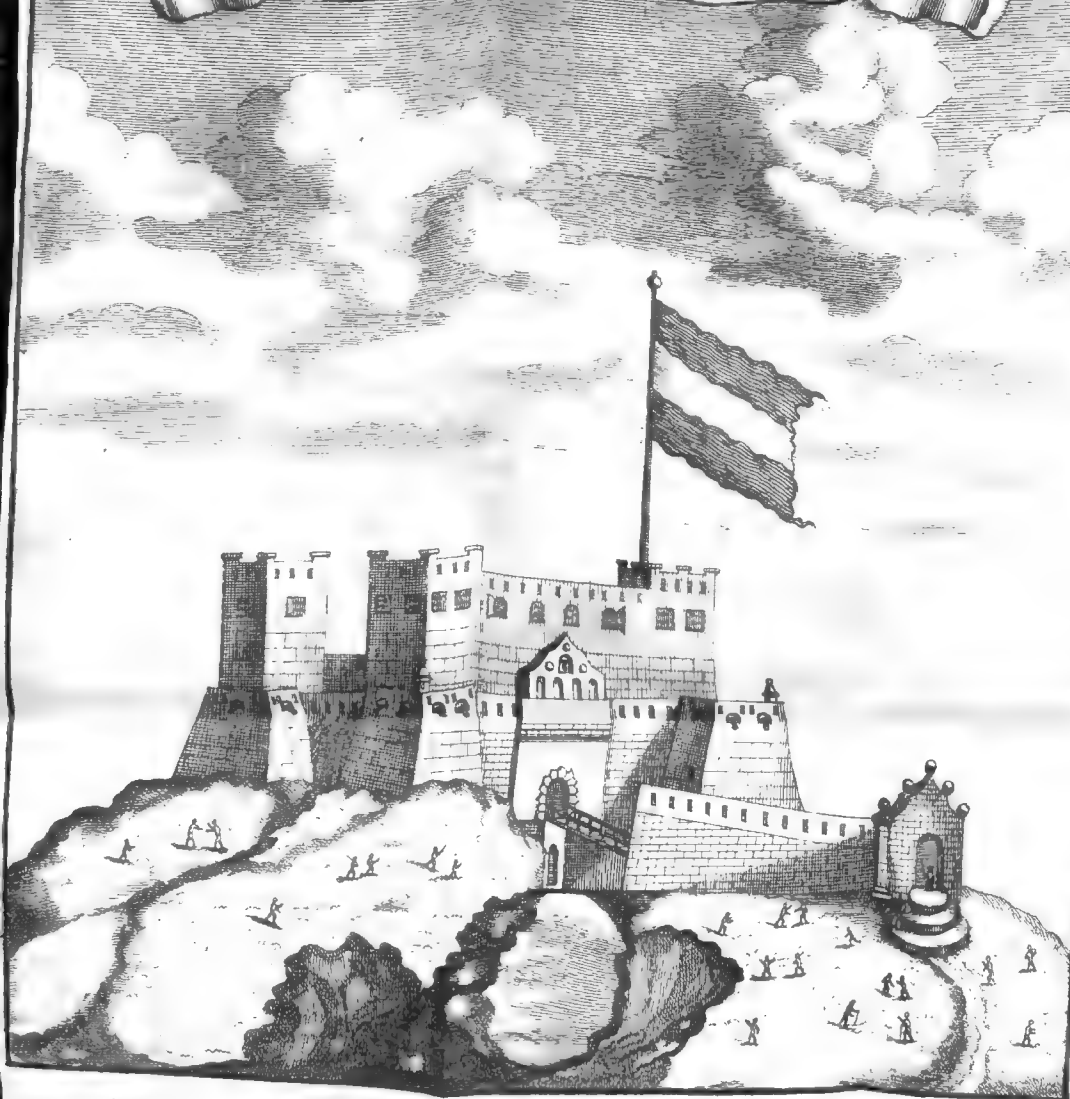
l'air

l'air auquel ils ne sont pas accoutumés, & crainte pour les naturels du Pays, auront de la peine à en entreprendre le siège & seront obligés de tâcher à s'en rendre maîtres par surprise; ainsi dire que les Anglois, quand ils l'auront achevé, n'ont s'y tenir fort en sûreté: mais cet ouvrage se fait si lentement, que Dieu sçait quand il sera fini. Il faut leur en laisser le soin, & commencer promptement à décrire le Pays de *Saboë*, qui commence un peu au-dessous de ce fort, & finit à une lieue au-dessous de *Mourée*, de sorte qu'il n'y a pas plus de deux lieues le long de la mer, & environ une autre fois aussi large. Il y a une demi-lieue depuis le *Mont Danois* jusques au village de *Cong*, lequel village est partagé en deux, chacun est bâti sur un coteau. Nous y avons vu ci-devant une fort belle maison de pierre, & quelle étoit nôtre pavillon, & on en peut voir encore aujourd'hui les restes, ainsi nous supposons que la place nous appartient; mais nous n'aurions aucun avantage à y rebâtir, sinon que d'empêcher les Européens & étrangers d'y venir; car si cela arrivoit, ils nous incommoderoient fort dans le commerce que nous faisons à *Mourée*.

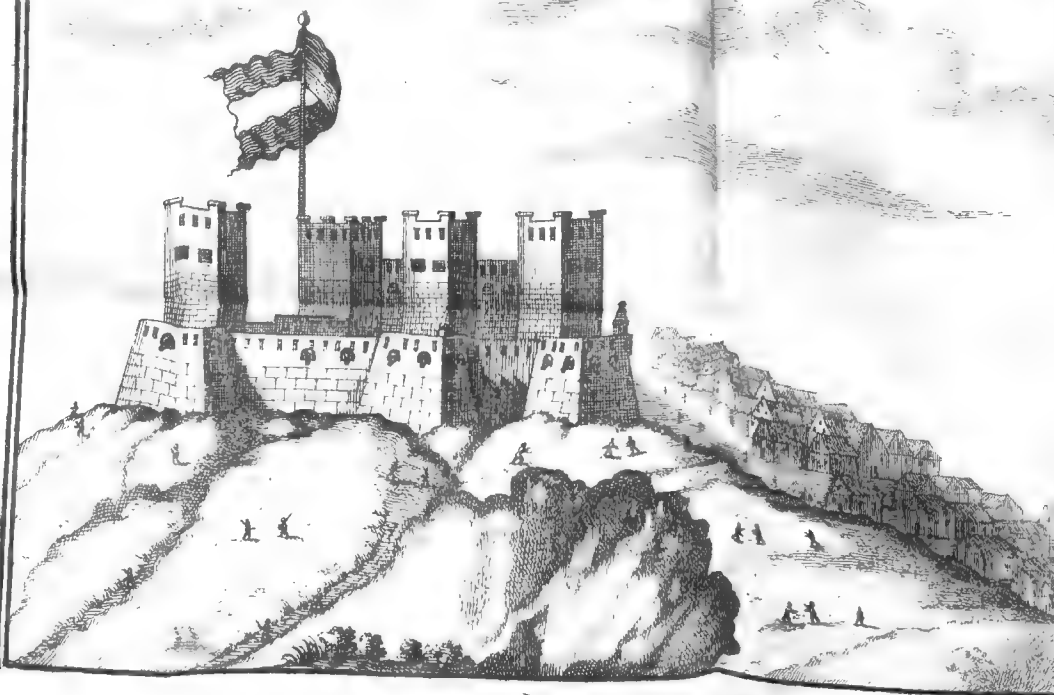
Le Pays de *Saboë* est pour le moins aussi peuplé que celui de *Commany*, & les habitans en sont plus scelerats, & nous pouvons bien dire que c'est par la faute de leur Roi aussi-bien que des Anglois, si leurs desseins contre ceux de *Commany* n'ont pas réussi: car cet imposteur, faisant semblant d'être médiateur, nous a souvent amusés & trompés. Quoique nous nous en aperçussions bien, nous ne nous sommes pourtant lui en rien dire, de crainte d'être en lui un ennemi-déclaré au lieu d'un ami trompeur; ainsi nous avons été obligés de ne pas lui faire semblant de voir ses friponneries, & de lui faire même de temps en temps des présents.



Le Fort de Nassau à Moure de l'un



de de l'autre côté.



se voyant de voir ses frégates, & de lui
mê ne ce temps en vers des priens.

QUATRIEME LETTRE. 65

Ce Royaume de *Sabœ* est aussi très-fertile en grains, Jammes, Pattattes, & autres fruits; on voit tous les jours des centaines de canots, qui chargent de ces denrées & de l'huile de palme, & qui vont du village de *Mourée* à *Axim* & à *Acra* pour les y debiter.

Nôtre fort *Nassau*, que nous avons bâti nous-mêmes, est auprès de ce village de *Mourée*, à une demi-lieu au-dessous de *Cong*; ç'a été nôtre capitale, lorsqu' *Elmina* appartenoit encore aux Portugais; & certes il est si bien bâti, que, si nous n'avions pas *Elmina*, nous pourrions avec honneur le nommer encore nôtre capitale. Il est bâti presque en quarré, mais un peu plus large devant qu'à derriere; il a autant de batteries qu' *Elmina*, & dix-huit pieces de canon; il n'y a point de fort sur toute la Côte dont les murailles soient si hautes, à l'exception de celles d' *Elmina*; & la courtine, qui joint les deux batteries qui sont du côté de la mer, est si large & si bien disposée, qu'on en pourroit facilement faire une batterie semblable à celle que les Anglois ont à *Cabacors*. Il y a aussi plusieurs bonnes maisons, mais ce qui y donne le plus d'ornement, & qui en fait la plus grande commodité, sont quatre bâtimens en forme de tour quarrée, dont il y en a un à chaque coin du fort, ayant chacun trois étages. En un mot, ce fort égale les autres en beauté, comme vous le pourrez voir dans le plan que je vous en envoie sous les numero 6. & 7. Il y a eu ci-devant une garnison de soixante-dix ou quatre-vingts hommes; mais le nombre en est présentement fort diminué, quoiqu'assés grand encore pour repousser les Negres, en cas qu'ils voulussent entreprendre quelque chose.

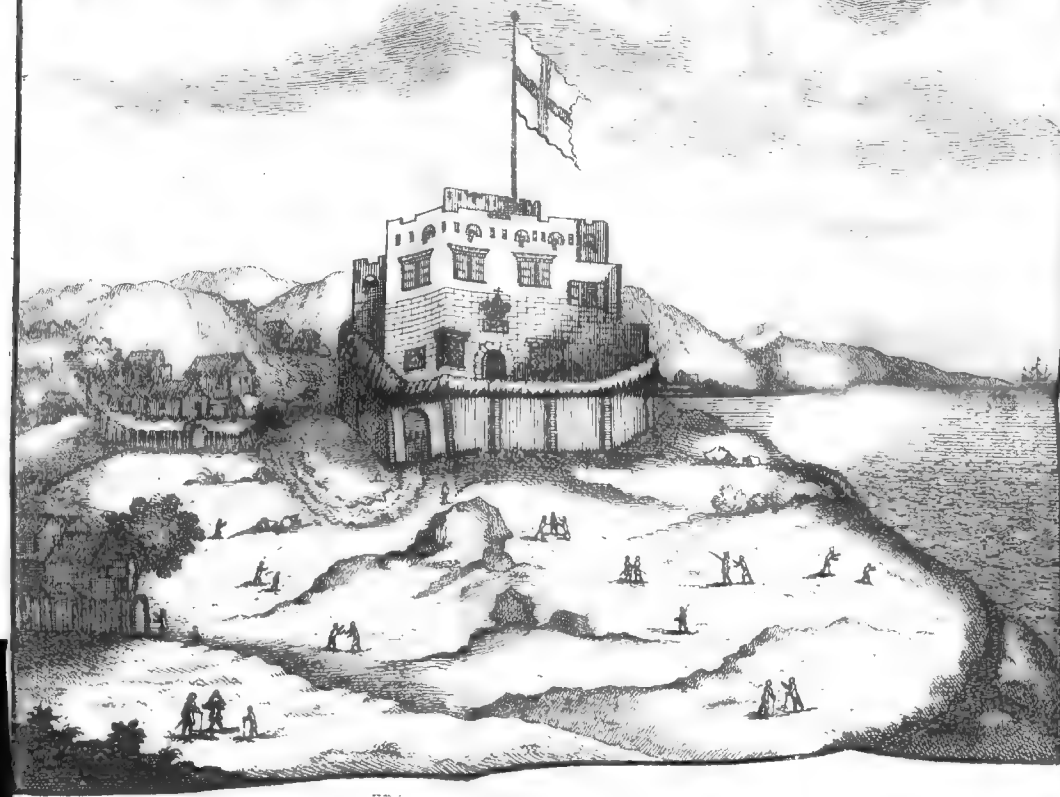
Le village de *Mourée*, qui en depend, n'est pas si grand qu' *Elmina*, mais plus peuplé; ce sont presque tous des Pêcheurs qui y demeurent, & qui dès le

le matin avant jour sortent avec trois ou quatre canots pour aller pêcher, & lorsqu'ils reviennent, ils sont obligez de donner cinq poissons pour péage au Marchand qui y commande; nous recevons le même péage encore en trois autres droits, sçavoir à *Axim*, à *Chama*, & à *Elm*, parce que nous avons conquis ces places par les armes, quoique je ne sois pas assuré si nous avons aussi conquis *Mourée*. Nous sommes les seuls Européens qui jouissent de ce privilege, & il n'y a point qui ayent un pouvoir aussi absolu sur ceux qui dépendent d'eux, que nous; mais c'est leur propre faute pour la plupart, & même ils sont la cause que nous avons perdu beaucoup de notre commerce. Avant que de laisser le Pays de *Saboë*, il faut dire que de tous les Peuples de cette Côte, c'est celui que notre Compagnie a connu le mieux; le plus long-temps, puisque Messieurs les Directeurs ont vû ci-devant deux de leurs Ambassadeurs à Amsterdam, mais il y a si long-temps, je n'ai pas la moindre connoissance de leurs mœurs & coutumes; le Roi d'à présent n'en sçait rien plus, ni pour quelle raison on les avoit envoyez en Hollande.

J'avois crû finir cette Lettre par la description du Pays de *Saboë*, mais ayant aslès de temps à faire la description du Pays de *Fantin*, je la ferois encore ici. Il confine à *Saboë* du côté du Nord, & en est separé par le *Mont de fer* à une demi-lieuë au-dessous de *Mourée*. Cette montagne environne un quart d'heure de long, & parmy plusieurs beaux & grands arbres, dont le sommet est couvert, il y a une très-agréable promenade. Les arbres en sont si bien entrelassez, qu'il y fait toujours un peu d'ombre, & on ne voit que l'obscur en plein midi. Depuis le pied de cette montagne le Pays de *Fantin* s'étend encore pour ou dix lieuës le long de la mer & a quelques

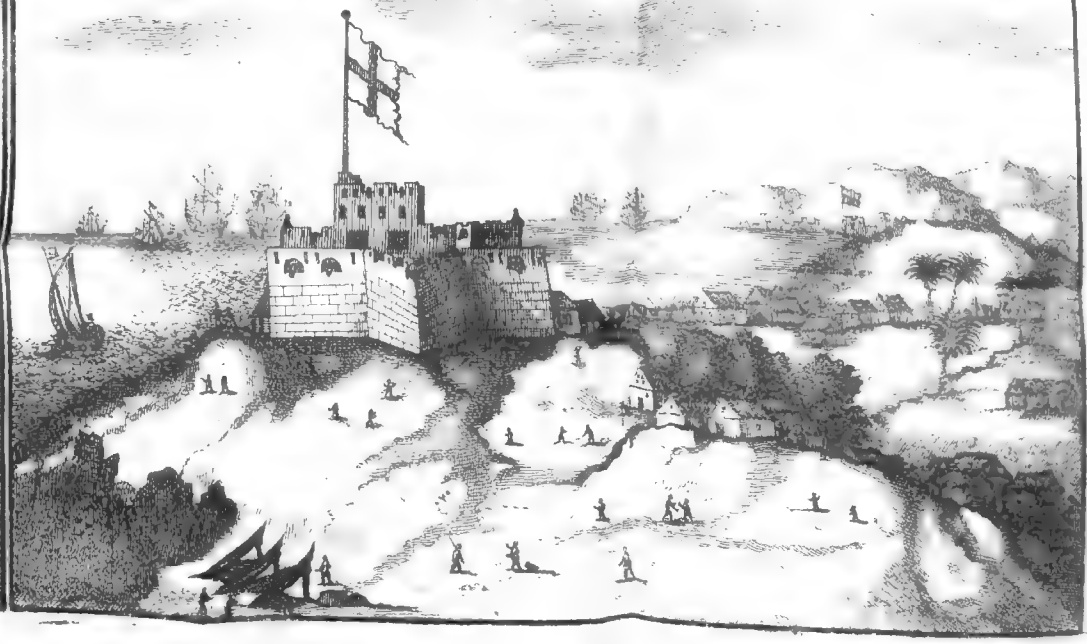
N^o 8.

Fort des Anglois à Anamabon de l'un



N^o 9.

& de l'autre côté.



...sont vus
...ne soient divisez entre eux ; car assuré-
ment ils s'en repentiroient ; outre que c'est un pays
très-peuplé, ils sont aussi fort riches en
or,

... le long de la mer & a quelque

le large. Les Anglois ont un fort & trois loges dans ce Pays, & nous y avons aussi un fort: le premier, que l'on trouve en descendant & qui a le pavillon Anglois, est auprès d'un petit village nommé *Angenistan*; toute la garnison de ce fort consiste dans un seul Anglois, qui y est pour conserver s'il peut l'honneur du pavillon.

A une demi-lieuë plus bas, les Anglois ont un petit fort très-proprement bâti proche du village d'*Annamabo*. Je ne m'arrêterai pas à vous le décrire, je vous renvoie au plan sous les *numero 8.* & 9. Vous découvrirez en perspective quelques vaisseaux à la rade, parce qu'il y a toujours grand nombre de vaisseaux Anglois; sans quoi on feroit un negoce fort considerable en or & en esclaves tant ici qu'à *Cormantin*; mais ces Messieurs emportent presque tout, & s'ils laissent quelque chose, les vaisseaux non-privilegiez Zelandois viennent le chercher.

Les Negres de *Fantin* tourmentent horriblement les Anglois, & les renferment quelquefois dans leur propre fort, sans qu'ils ayent la liberté d'en sortir; & s'il arrive que le Directeur ne leur plaise pas, ils le renvoient d'une maniere outrageante à *Cibocors* dans un canot; les Anglois n'osent ni ne peuvent s'opposer à cela par la force, mais sont au contraire obligez de les appaiser encore par des preiens. Ce village d'*Annamabo* peut passer pour le plus puissant de toute la Côte, ayant autant de gens de guerre que les Royaumes de *Saboe* & de *Commamy*, & encore ne fait-il que la cinquieme partie de *Fantin*, d'où vous pouvez juger de leurs forces; de sorte que les Pays circonvoisins se donneront bien garde de les offenser, à moins que ceux de *Fantin* ne soient divisez entre eux; car assurément ils s'en repentiroient; outre que c'est un pays extrêmement peuplé, ils sont aussi fort riches en

or,

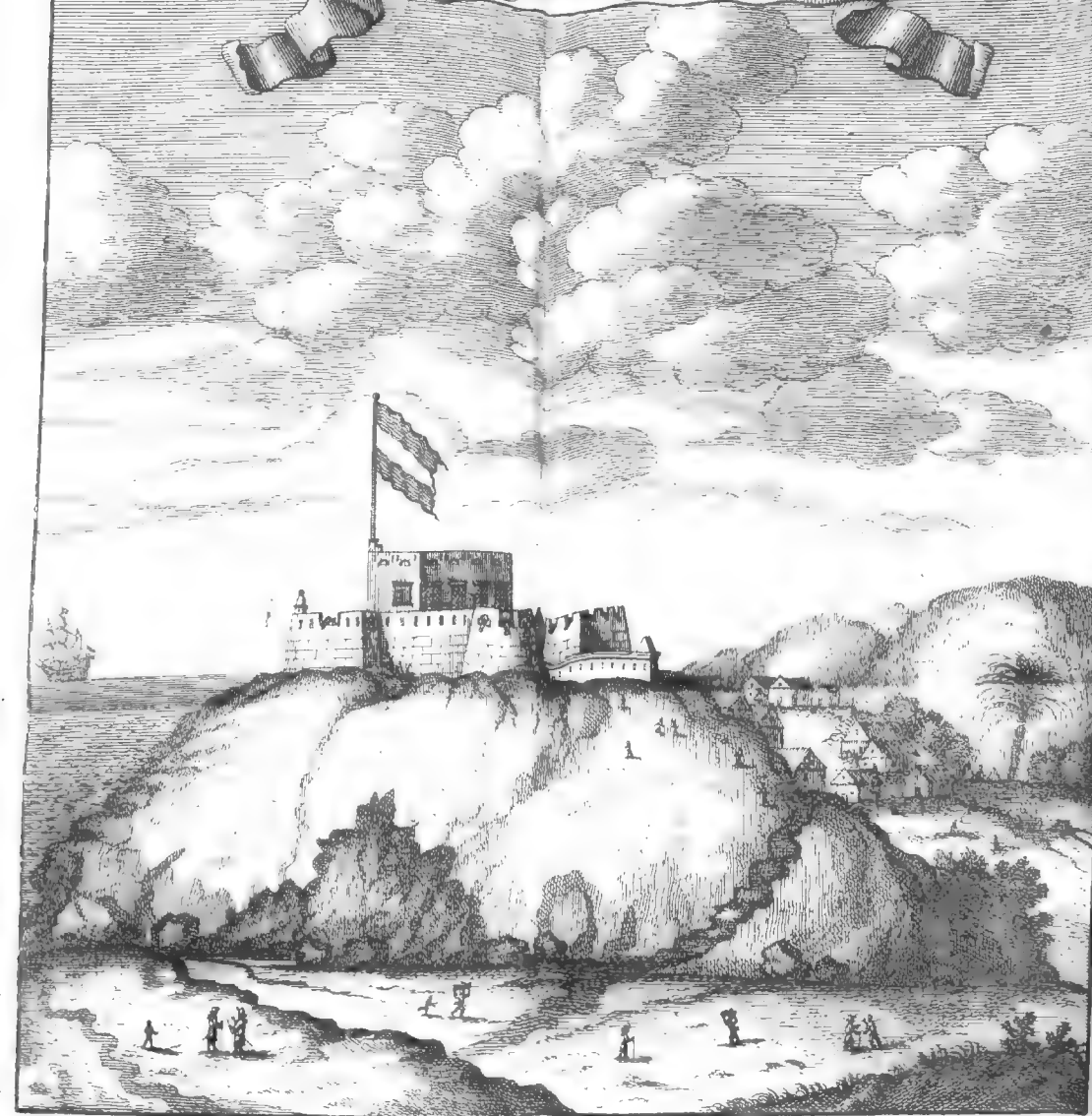
or, en esclaves, & en tout ce qui est nécessaire à la vie, particulièrement en grains, & ils vendent tout cela aux vaisseaux Anglois. Ces richesses enorgueillissent si fort & les rendent si fiers qu'un Européen, qui auroit affaire à eux, est presque obligé de se tenir devant eux le chapeau à la main.

Ce Pays n'est pas gouverné par un Roi, par un Chef, qu'ils appellent *Brasso*, & on ne pourroit expliquer selon le stile Européen par *gouverneur*, ou *Stadhouder*; quoique le mot en même signifie *Conducteur*, ou celui qui commande le premier pour encourager les autres. Il est le premier, & a le plus d'autorité de tout le Pays. Mais pendant son autorité est fort limitée par des *vicillards*, qui sont comme les Conseillers du Pays (s'il m'est permis de le dire) qu'on pourroit comparer au Parlement d'Angleterre; quoiqu'il ne soient que de la bouë, auprès d'un Corps si noble. Ces *vicillards*, dis-je, reglent les affaires comme il leur plait, sans se mettre en peine de *Brasso*. Et outre ces *vicillards*, qui ont le pied dans la fosse, chaque partie du Pays de *Stin* a aussi un Chef, qui a beaucoup de crédit, qui quelquefois ne cede gueres au *Brasso*; ainsi on a incontestablement le nom d'être le Chef, mais on ne l'est pas en effet.

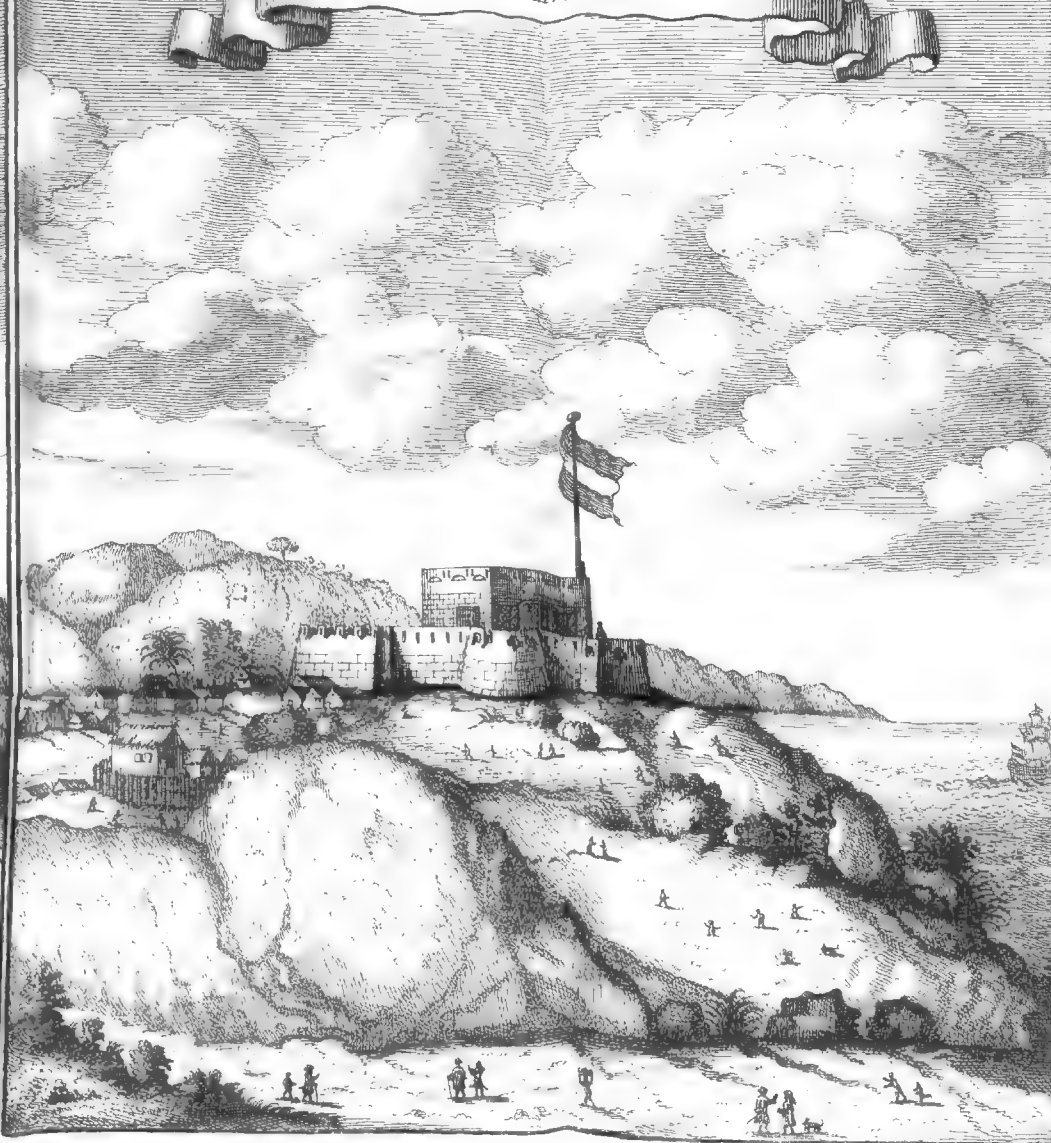
Ceux qui demeurent plus avant dans le Pays s'occupent, outre le negoce qu'ils font, à la culture & à faire du vin de palme, dont il y a une certaine sorte qu'on appelle *Quaker*, ce mot est fort expressif en notre langue Hollandoise; car cette boisson a la vertu de faire avoir de mauvaises pensées & d'extravagantes, telles qu'en ont les *Quakers*, (sorte d'Anabaptistes ou de Fanatiques) lorsqu'on en boit un peu trop. Ce vin est trois fois plus cher que l'autre, & cependant le

en tout vingt pieces de canon; vous en pouvez
voir.

Le Fort d'Imprim à Cormantin de l'un



& de l'autre côté.



Quakers, (sorte d'Anabaptistes ou de Fanatiques)
 lorsqu'on en boit un peu trop. Ce vin est deux
 fois plus cher que l'autre, & cependant le nom
 bre

de ceux qui l'achètent est si grand, qu'il ne trouve jamais assés.
 Les Negres de *Fantin*, qui demeurent sur le bord de la mer, font un grand negoce avec toute sorte de vaisseaux non-privilegiez, & cela ouvertement & à la vûe des-deux nations Angloise & Hollandoise, sans que l'une ni l'autre ose s'y opposer; car il leur en prendroit mal, si elles alloient se mettre en état de l'empêcher, parce que nous n'avons pas la moindre autorité sur ceux de *Fantin*. Le Pays est si rempli de Pêcheurs, que je croi qu'on y en trouveroit bien quatre mille.

A une petite demi-lieuë de là, on trouve le village d'*Adja*, où nous avons eu ci-devant une forteresse aussi-bien qu'à *Annamabo*; mais nous l'avons perdue par trahison, & nous avons été contraints de la laisser aux Anglois; car y ayans contentement avec nous une garnison, ils en usèrent d'une maniere fort cruelle envers nos gens. Ils y ont seulement planté leur pavillon, quoique ce ne soit que sur la maison d'un Negre, ils y ont pourtant mis un Marchand, afin d'acheter de ceux de *Fantin* du Milhio pour les vaisseaux, dans lesquels ils transportent les esclaves de leur Compagnie; mais le Marchand, trouvant mieux son compte à vendre le Milhio aux vaisseaux non-privilegiez, fait bien qu'il n'en reste gueres pour leurs propres vaisseaux.

Il y a un peu plus bas le village du petit *Corantim*, qui est très-bien ainsi nommé; nous y avons une forteresse, qui porte le nom d'*Amsterdam*. Elle a été ci-devant la capitale des Anglois; mais l'Admiral de *Ruiter* les en chassa en 1665. Le fort est raisonnablement grand, ayant trois petites batteries & une grande, sur lesquelles il y en a tout vingt pieces de canon; vous en pouvez

VOIR.

voir le plan sous les *numero* 10. & 11. avons ici pour Commandant en chef un Mar aussi-bien qu'à *Mourée*, avec une garnison nable, & qui a été ci-devant aussi forte qu'à *rée*. On pourroit rendre ce fort considerable peu de dépense; mais il vaut mieux le comme il est, le negoce n'étant pas assés pour compenser ces frais. Le village est si & si pauvre, qu'il ne merite pas qu'on en mention. Mais le village nommé *le grand mantin*, qui n'est qu'à une portée de cano dessous de nôtre fort, & bâti sur une haute-tagne, est fort grand & fort peuplé. Les tans sont tous des Pêcheurs, excepté les chands; on y en void quelquefois sept ou huit & même jusques à mille. Le Pays de *Fant* tend encore d'ici environ sept ou huit lie long du rivage, & est rempli par-tout de villages, qui donnent une vûe fort agré quand on le côtoye en canot.

Les Anglois ont planté leur pavillon il y a ans à l'extrémité du Pays de *Fantm*, & ont mené à y bâtir un fort; mais soit qu'ils trouvent pas ce qu'ils avoient esperé, soit qu'ils puissent pas s'accorder avec les Negres, ils droient en être partis; le Chef de ces Negres a empêché jusqu'ici, le temps nous apprendra ment se terminera cette affaire.

Vous avez vû par ce que je viens de vous Monsieur, quelles sont les places que les An & nous avons dans le Pays de *Fantm*. Nôtre dit & le leur y est égal, c'est-à-dire, que nous avons point du tout; & lorsqu'il prend fait à ces scelerats, ils ferment tous les passages sorte qu'il ne peut venir aucun Marchand du de la terre pour negocier avec nous, & ne se tentans pas de cela, ils nous coupent toute

QUATRIEME LETTRE. 67

vivres ; ce qui continuë jusques à ce que nous ayions contentez. Nous sommes souvent en dispute avec eux ; outre une bonne somme d'argent comptant, que nous leur avons payé ci-devant pour le secours qu'ils nous ont donné, soit pour rendre le fort d'*Amsterdam*, soit pour autre chose, nous leur avons encore accordé pour le moins trois cens florins pour tous les vaisseaux de nôtre compagnie qui apporteront ici des marchandises, excepté les vaisseaux chargez d'esclaves, dont nous ne donnions rien : mais présentement ils sont si raisonnables, qu'ils ne veulent plus accorder cette immunité & prétendent que nous leur donnions quelque chose de tous les vaisseaux indifferement ; & quoique nous représentions avec toute sorte d'honnêteté que cela est contraire à l'accord que nous avons fait ensemble, tout cela ne nous sert de rien, & il faut le plus souvent les satisfaire là-dessus, si nous voulons vivre en paix avec eux. Ils tirent aussi de bonnes sommes des Anglois, & en un mot ils ont aussi peu d'égard pour nous que pour les autres. Je croi que cela suffit pour le présent ; tout ce que vous avez à attendre ici de moi, ce sont des assurances de service & des temoignages de mon affection & de mon souvenir, étant vôtre &c.

Fin de la quatrieme Lettre.

CINQUIEME LETTRE.

Qui contient premierement la description du Pays d'Acron & du Fort que nous y avons ; ensuite celle du Pays d'Agonna & du Fort Anglois qui y est ; & enfin

fin celle du grand Royaume d'A
boë, & des Forts Hollandois, Ang
& Danois qui y sont : à quoi l'on
joint certaines choses remarquables
sont arrivées dans ces Pays, ou qui
dignes de consideration.

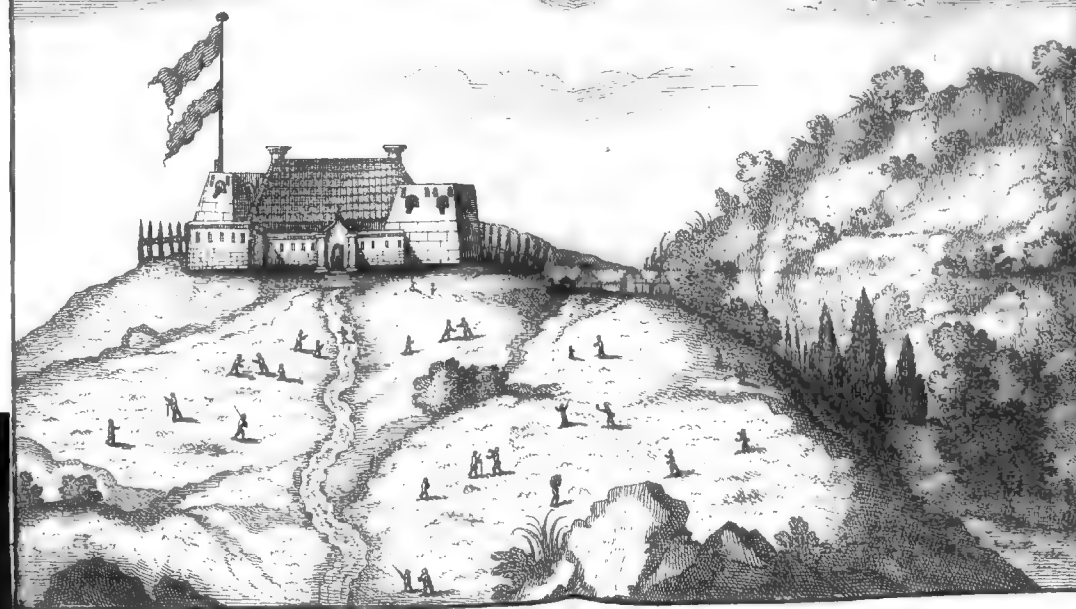
MONSIEUR.

J'ai fini ma dernière Lettre datée du 27.
par la description du Pays de *Fantin*. Il
reste encore à parler de trois Royaumes qui
sur cette Côte, sçavoir *Acron*, *Agonna*, & *Aq
boë*. Le premier confine au Pays de *Fantin*.
milieu de ce Royaume, auprès du village d'
il y a un petit fort, ou plutôt une maison
fiée de deux batteries, que nous commençâ
bâti en l'an 1697. Vous verrez dans le
sous les *numero* 12. & 13. quel beau bâtim
c'est. Nous lui avons donné le nom de *Fort d
Patience*, parce que nous avons exercé nôtre
tience à le bâti, à cause des oppositions co
nuelles des Negres ; & le Commandant que
y avons présentement reçoit tant de mortificati
soit par le negoce, soit par le mauvais naturel
Negres, qu'il perd la patience au milieu de la
tience. Jamais je n'ai été plus trompé que par
habitans de ce Pays ; d'abord j'en fus si satisfi
que par l'avis de mon Conseil j'avançai extrê
ment la construction de ce fort ; mais je m
fuis bien-tôt repenti. Il y a sur les deux ba
ries huit pieces de canon, mais son plus grand
nement & sa plus grande force consiste d
une pointe considerable, qui est devant ce b
ment.

Le village qui est au-dessous de nôtre fort ;

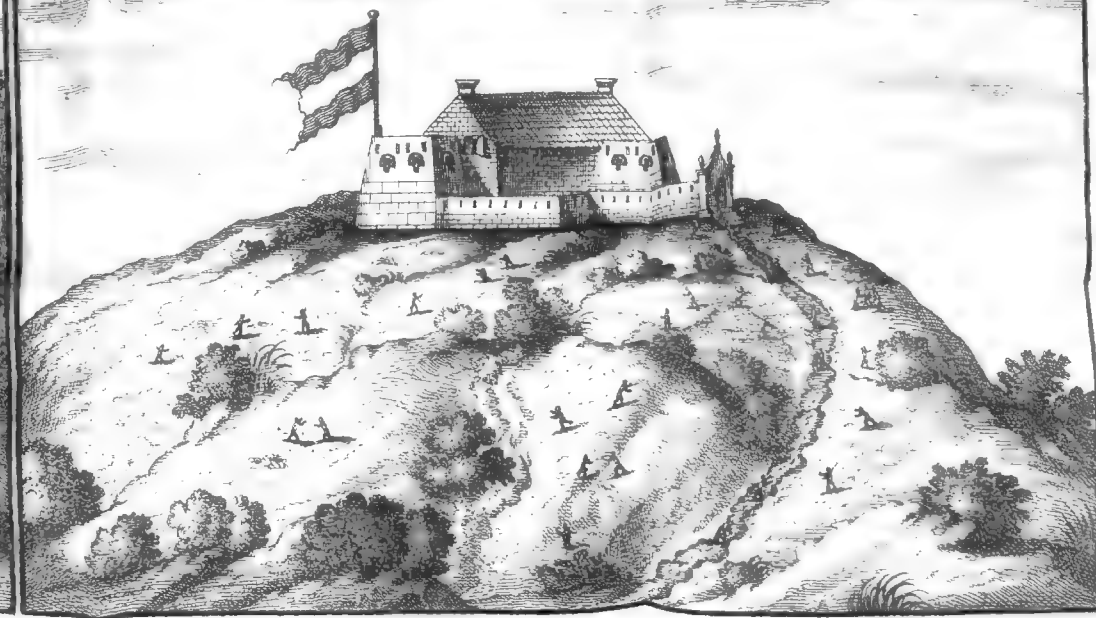
N^o 22.

Fort de la Patience à Apam. de l'un



N^o 23.

& de l'autre côté.



des perdrix, des failans, & des betes fau-
ces. Il y a trois ou quatre mois que j'eus le
plaisir avec quelques-uns de mes amis de prendre
un levraut d'une plaitante maniere; nous avons
der.



petit, & n'a jusques ici d'autres habitans que des pêcheurs ; mais comme cet endroit est fort propre pour le negoce, si ceux d'*Acron* vouloient être raisonnables, il pourroit bien arriver que ce village se peupleroit en peu d'années. *Acron* est un Royaume, comme je viens de le dire, mais le Roi se laisse gouverner par les Grands, & particulièrement par un qui est son cousin & General des troupes du Pays. C'est un fort vilain personnage, rempli de perfidies & de sceleratesses, & qui est l'unique cause de tous les affronts que nous avons reçû ici. J'ai souvent parlé à lui, & quoi-que je ne lui aye pas remarqué beaucoup d'esprit, tout roule pourtant sur lui. Les autres Grands sont de bons personnages, & ce n'est pas assurément leur faute si on fait la guerre. Le Roi est âgé d'environ soixante & dix ans, d'un parfaitement bon naturel & fort honnête ; je me suis souvent diverti avec lui. Il passe pour être le Roi le plus riche en argent comptant, excepté celui d'*Aquamboë*, & cependant je l'ai vû la plupart du temps avec un habit qui ne valoit pas un demi-écu.

Les habitans d'*Acron* ne font jamais la guerre, ou du moins fort rarement ; car comme ils ont choisi ceux de *Fantin* pour leurs protecteurs, il n'y a personne qui ose leur faire la moindre insulte ; ce qui leur donne moyen de cultiver leur Pays dans une profonde paix. Ils ne negligent pas non plus une si belle occasion ; car tous les ans ils font une riche recolte en envoyant leurs denrées dans les endroits les plus proches. On trouve ici abondance de bon gibier, comme des cerfs, des lievres, des perdrix, des faisans, & des bêtes fauves. Il y a trois ou quatre mois, que j'eus le plaisir avec quelques-uns de mes amis de prendre un levraut d'une plaisante maniere ; nous avons

der.

derrière notre fort, qui est bâti sur une montagne, une vallée, qui a une lieue d'étendue, dans laquelle il y a quantité de taillis; nous rencontrâmes entre chien & loup un levraut, ayant été poursuivi par un petit chien que vois, s'alla cacher dans des brossailles, & que nous ne pûmes jamais trouver, de sorte que nous mîmes le feu aux brossailles, & ce qu'il y a d'admirable nous le trouvâmes sous les cendres sans être le moins du monde endommagé, & nous l'emportâmes vivant à *Elmina*. Cela fait voir que l'on y chassoit comme il faut, on y prendroit beaucoup de lievres, dont nous avons même vu un grand nombre.

Acron est divisé en deux, sans quoi il seroit infès puissant; celui dont nous avons parlé, s'appelle le petit *Acron*; & le grand *Acron* est plus avancé dans les terres; il n'est pas gouverné par un Roi, mais par plusieurs des principaux du Pays. Les deux Pays, quoique séparés l'un de l'autre, n'ayans rien de commun ensemble, vivent pourtant en bonne intelligence & dans une étroite amitié.

Un peu au-dessous de notre fort il y a une petite rivière salée, qui a son cours du côté de la terre, & a à-peu-près une lieue d'étendue; elle est très-abondante en poisson, & on y trouve aussi quantité d'oiseaux; elle est de plus assez agréable pour qu'on l'aille voir par divertissement.

A une lieue plus avant, du côté de l'Orient, on trouve dans le Pays d'*Agonna* une montagne très-haute, qu'on appelle la montagne du Diable. Elle a l'apparence que les gens de marine lui ont donné ce nom, parce que quand on a le vent contraire montant le long de la Côte, on la voit plusieurs jours de suite, tant elle est haute. On dit qu'elle

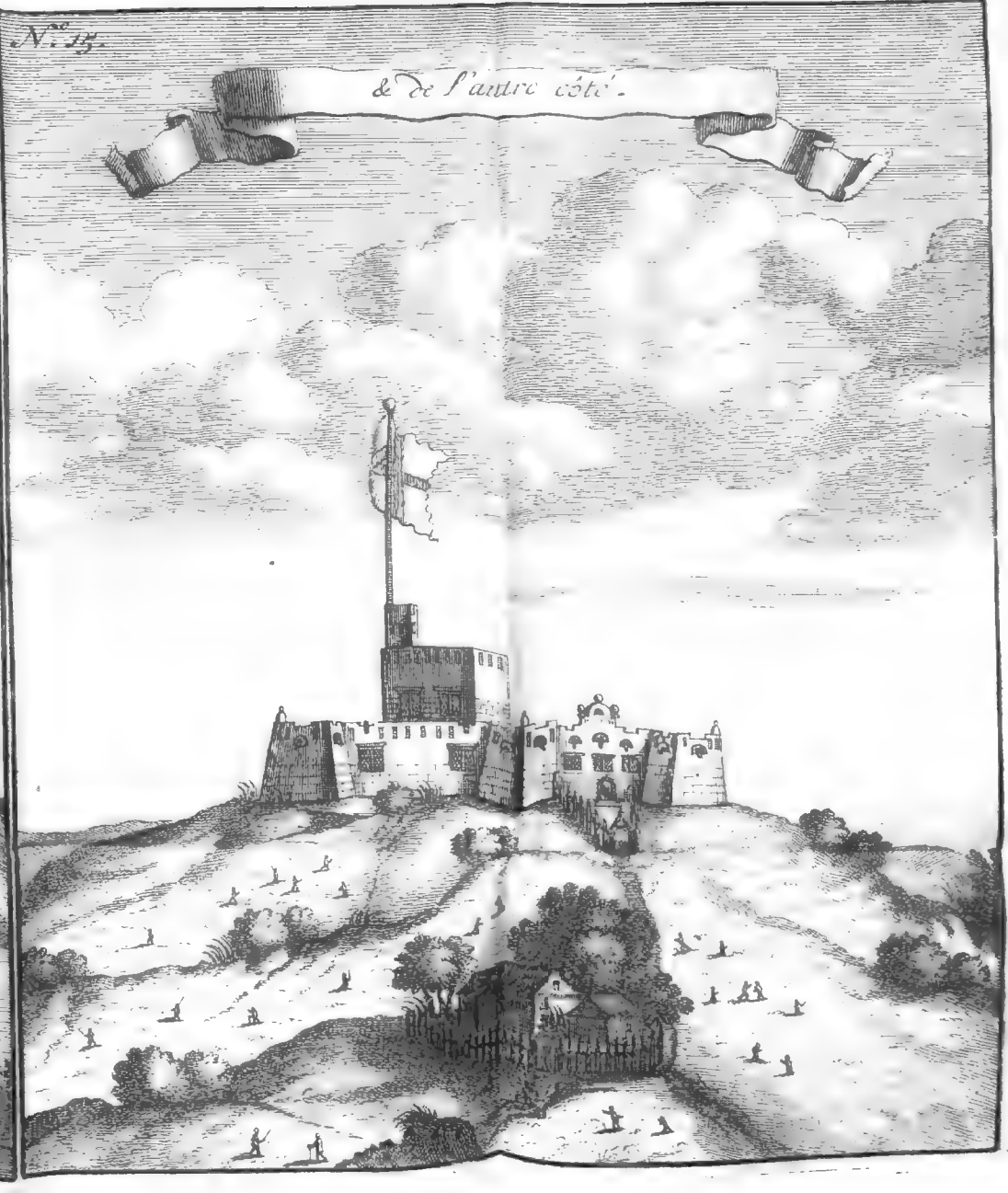
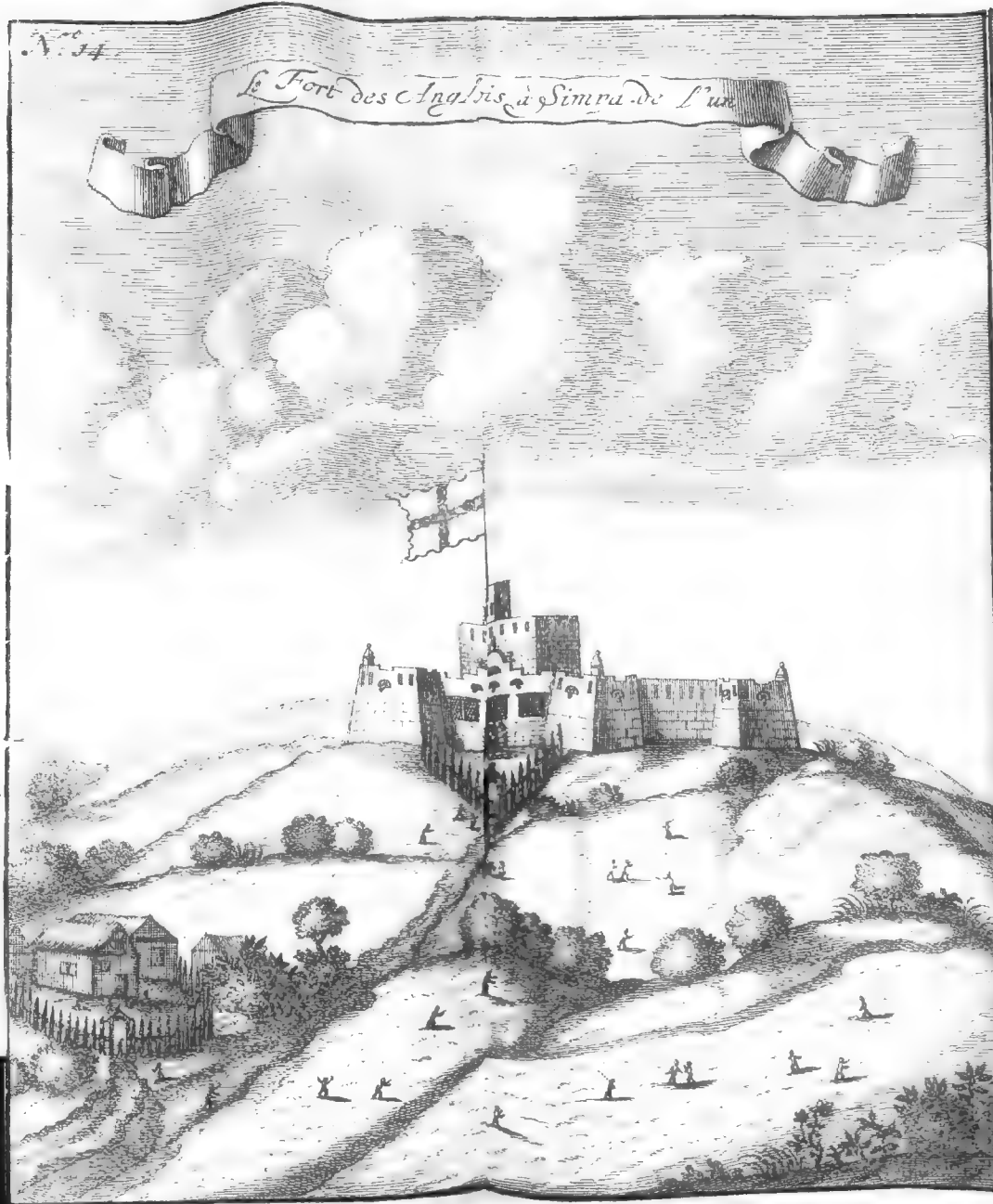
est fort abondante en or , & que quand la pluye cessé , les Negres d'*Agonna* y vont tous les ans , y ramassent une grande quantité d'or , parce que l'impetuosité de la pluye fait descendre de la montagne en bas l'or avec la terre. Il est mort cette année à *Cabocors* un nommé Monsieur *Baggs*, un Anglois y avoient envoyé pour Agent ou pour General , avec un pouvoir beaucoup moins étendu qu'aucun de ses prédécesseurs n'a eu , & même plus étendu que n'avoit le gouvernement de trois , qui a duré si long-temps. Si on en avoit demandé les Anglois , Messieurs les Directeurs lui avoient donné une si grande autorité , parce qu'il leur avoit promis de tirer de cette montagne des minéraux & de l'or , & de l'envoyer en Angleterre , & il avoit apporté pour cela toutes sortes d'instrumens. Mais je suis assuré que s'il avoit voulu exécuter son dessein , ceux d'*Agonna* auroient traité ses ouvriers , comme ceux de *Commany* ont traité les nôtres , & je croi que ses successeurs ont fait fort sagement de ne le pas entreprendre.

Le Pays d'*Agonna* commence environ à cette montagne. Il est gouverné présentement par une femme , & il l'a déjà été quelque temps , & cela avec autant de courage & de conduite qu'un homme le pourroit faire. Je ne sçache pas qu'il y ait aucun autre Pays des Negres , où les femmes succèdent au Royaume aussi-bien que les hommes , que celui-ci. Cette Regente a bien l'esprit de ne vouloir pas se marier , afin de ne pas céder , ou du moins de ne pas partager son autorité. Cependant pour n'être pas privée des fruits de l'amour , elle a un jeune esclave bien fait , avec qui elle se divertit , & à qui il est défendu sur peine de la vie de toucher aucune autre femme ; & lorsque cet esclave ne lui agréé plus , elle le change pour un autre.

autre. On dit même qu'elle a assés d'honneur pour n'en avoir qu'un à la fois ; ce que l'on peut considérer comme l'effet d'une grande modération, & comme une espece de miracle ; car je ne sçai si on en trouveroit bien une semblable dans le monde, pouvant sans s'exposer à la médifance accorder ses faveurs à autant de personnes qu'il voudroit.

Environ au milieu du Pays d'*Agonna* on rencontre un petit fort, que les Anglois y ont bâti en 1694. Vous pouvez voir dans le plan sous les numéros 14. & 15. de quelle maniere il est construit. Il a au haut une platte-forme pour couverture, quatre batteries, qui sont si basses, qu'on pourroit facilement sauter par-dessus ; le canon qui y est n'est pas plus pesant à proportion, y ayant plusieurs pieces qui ne tirent qu'une demi-livre de poudre. En un mot, il est comme les forts que nous avons auprès de *Boutry*, de *Zacondé*, de *Chambray* & d'*Apam*, ou semblable à celui que les Anglois ont à *Dikieschoof*, c'est-à-dire, un fort qui ne donneroit sur le marché d'un autre. Le village qui est au-dessous de ce fort, nommé par quelques-uns *Wimba*, & par d'autres *Simpa*, est d'une grandeur ordinaire & habité par des Nègres pour la plupart ; il est dans une situation fort agréable étant environné d'arbres ; le commerce y est extrêmement fort peu de chose aussi-bien qu'à *Apam* ; mais en cas que les guerres civiles viennent à finir, je croi que ces deux endroits ne seroient pas mal partagez par rapport au commerce.

Le Pays d'*Agonna* surpasse de beaucoup celui d'*Acron* en forces, en richesses, & en grandeur ; mais pour ce qui est de la fertilité & de l'agriculture, ils sont à-peu-près égaux ; excepté que celui-ci a une belle & grande riviere d'eau douce, laquelle, selon le rapport des Anglois & des Nègres,



ment maltraiter les humains, lesquels, comme je
ai dit, sont tous ses parens ou ses esclaves. Il y
trois ou quatre ans que ce Royaume étoit gou-
né par deux Rois. Sçavoir le pere & le fils, &c.
la mort du pere le Royaume étoit tombe
D

aussi abondante en poisson, en huitres, en oiseaux, & en toute sorte de singes, qu'il y en ait sur toute la Côte : mais comme je ne l'ai jamais vûë, je n'en puis parler que par ouï-dire.

Enfin nous sommes parvenus jûsques au dernier Pays de la Côte de Guinée, je veux dire le Pays d'*Aquamboë* ; car quoique la plus grande partie de ce Pays soit du côté de la terre-ferme, nous le mettrons pourtant au nombre des Royaumes de la Côte, non seulement parce que nous y allons souvent à faire avec lui, mais aussi parce que le Roi d'*Aquamboë* étend sa domination sur les Negres qui demeurent sur la Côte pour le moins à vingt lieuës d'étenduë. Et quoiqu'il y ait parmi eux des Royaumes, je les joindrai pour tout à celui d'*Aquamboë*, à cause que ce Roi a plus d'autorité sur eux que sur ses propres sujets, encore qu'il ait dans son Royaume une puissance sans bornes ; car on dit qu'il n'y a que deux sortes de personnes à *Aquamboë*, sçavoir le Roi & ses amis, qui font le premier ordre, & ensuite leurs esclaves, qui font le second, de sorte que le Roi n'a à craindre aucune faction, à moins qu'elle ne vienne de sa propre maison.

Les habitans d'*Aquamboë* sont fort orgueilleux, & insolens, & aiment à faire la guerre ; aussi leur puissance est-elle formidable à tous les Pays d'alentour, excepté à ceux d'*Akim*. Malheureux sont ceux qui dependent d'eux, étans tous les jours exposez au pillage du Roi d'*Aquamboë*, sans oser s'y opposer, parce que ce Roi ne manqueroit pas de punir rigoureusement ceux qui osent maltraiter ses Soldats, lesquels, comme je l'ai dit, sont tous ses parens ou ses esclaves. Il y a trois ou quatre ans que ce Royaume étoit gouverné par deux Rois, sçavoir le pere & le fils ; & par la mort du pere le Royaume étoit tombé

en partage au fils ; mais son oncle , frere de son pere , se prévalant de la minorité de son neveu l'exclut par force du gouvernement avec l'assistance de sa mere , jusques à que celui-ci étant avancé en âge & s'étant fait un parti , se mit en possession d'une partie du Royaume par les armes son oncle en conservant l'autre partie , de sorte qu'ils regnoient avec une égale autorité dans tout ce qu'ils avoient conquis. Cette sorte de gouvernement étoit très-préjudiciable aux habitans , parce qu'ils perdoient tous les jours du monde dans les attaques qu'ils se donnoient. Cela a duré jusques en 1699. lorsque le vieux Roi laissa par sa mort le gouvernement de tout à son neveu , qui regne encore aujourd'hui.

Le vieux Roi , nommé *Abinsam* , étoit un très-méchant homme , fort envieux , & ennemi des Européens ; car quoiqu'il reçût des Anglois , des Danois , & de nous tous les mois une once d'argent pour la liberté que ses prédécesseurs nous avoient accordée de bâtir ici , il ne laissoit pas de nous inquieter quelquefois , & avec si peu de raison , qu'il s'imaginait avoir reçu quelque offense de l'une des trois nations , elles en souffroient toutes trois & il faisoit tout-aussi-tôt fermer tous les passages , afin qu'il ne pût venir aucun Marchand trafiquer avec nous. Ainsi je ne doute pas que la mort ne soit fort avantageuse pour le commerce , car le Roi présentement regnant , nommé *Ado* , est un Negre beaucoup plus raisonnable & plus civilisé que n'étoit son oncle ; & outre cela il aime les Européens & sur-tout les Hollandois , dont il a donné une preuve il n'y a pas long-temps. Il fut attaqué d'une maladie mortelle , que les Médecins Negres n'ayans pû guerir , il nous confia sa vie en venant dans notre fort avec quelque escorte pour se faire traiter ; notre Chirurgien ,

l'épargnoit pas, eut le bonheur de le guerir en partie de son mal, qui étoit si fort inveteré, qu'il étoit impossible de le guerir tout-à-fait, n'étant pas en état d'avoir des enfans, quoiqu'il ait une grande quantité de femmes.

Ce mal lui est venu de ses débauches excessives avec les femmes pendant sa jeunesse, & lorsque les femmes lui conseilloyent de se moderer l'abus, il recompensoit ce bon conseil en les faisant mourir, de quoi il se repent présentement, qu'il void que leurs conseils lui étoient salutaires. Il est dommage qu'il soit dans cet état; ne pouvois m'empêcher de le plaindre lorsqu'il étoit dans nôtre fort; car c'est un Negre fort en fait, & qui est à la fleur de son âge.

Il vouloit que pendant la vie du vieux Roi nous commençassions de bâtir un fort à l'extrémité de Côte auprès du village de *Ponni*; ce que nous aurions aussi fait; mais lorsque nous fûmes allés à *Acra* avec un vaisseau chargé de ce qui étoit nécessaire pour cela, nous apprîmes que le Roi *Ado* étoit en campagne contre un autre Roi, & craignans le vieux Roi, qui nous faisoit de terribles menaces en cas que nous commençassions à bâtir, nous abandonnâmes nôtre dessein, & nous a fait voir que nous avions fort sage-ment fait, puisque les dépenses auroient été inutiles; nous étans contentez d'y avoir une loge avec quelques hommes, nous avons vu que le commerce n'étoit pas aussi considérable, qu'on vouloit nous faire croire; ainsi je ne croi pas qu'on y bâtisse un fort, à moins que les affaires ne changent d'une maniere extraordinaire.

J'ai dit ailleurs en passant que les Anglois, les François, & nous avons ici chacun un fort, & ils passent pour trois des meilleurs de toute Côte.

Le premier, que l'on rencontre en venant

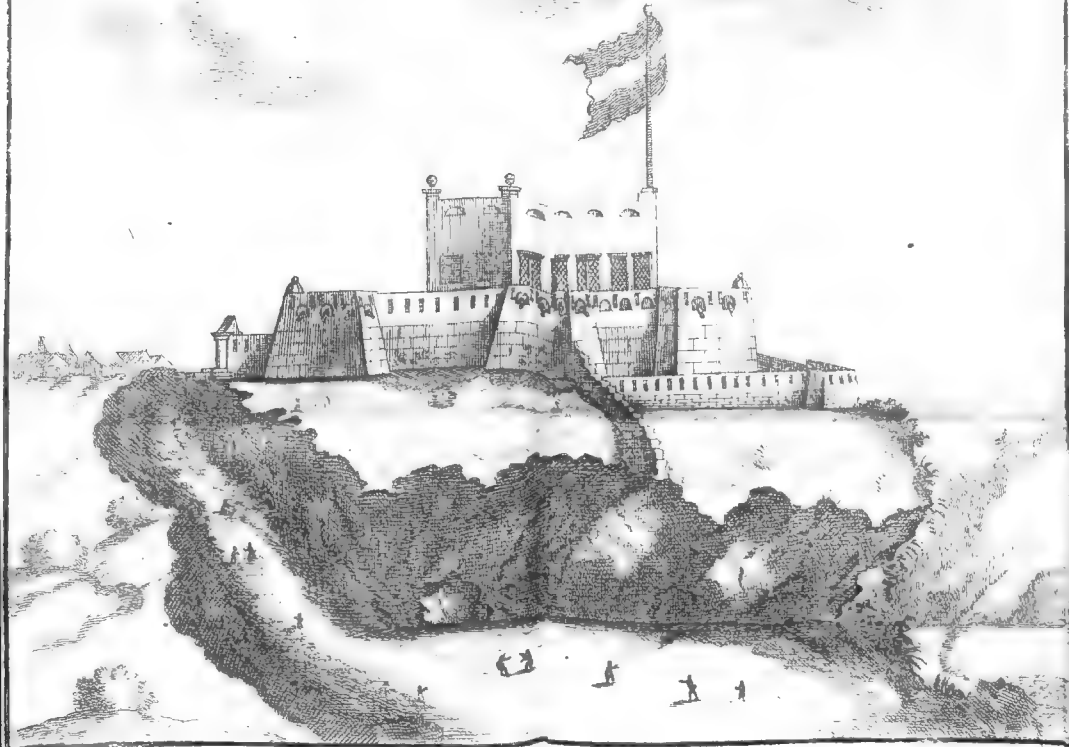
nant du côté de l'Occident, est celui des Anglois il est bâti en quarré & a quatre batteries; il est environné de murailles hautes & épaisses, sur-tout du côté de nôtre fort, où la muraille est d'une épaisseur extraordinaire. Il y a vingt-cinq pieces de canon dans ce fort, mais toutes fort legeres, & que les Anglois changeroient volontiers contre douze bonnes pieces, s'il y avoit quelqu'un qui le leur offrît. Vous en pouvez voir la situation dans la figure sous les *numero* 16. & 17. La garnison y est très-peu considérable, aussi-bien que dans tous les autres forts des Anglois, & c'est comme s'il s'agissoit de bâtir des forts, & de les pourvoir de canon & d'autres munitions de guerre, sans y mettre de garnison. C'est le défaut general des Anglois, il seroit à souhaiter que d'autres ne les suivissent pas en cela; mais je n'en dirai pas davantage pour de certaines raisons, ne doutant point que ceux à qui ceci regarde n'y pourvoyent de bonne heure.

A une portée de fauconneau au-dessous du fort Anglois on trouve nôtre fort, nommé *Creve-cœur*, quoique ce ne soit pas un crevecœur d'en être le Commandant, à cause du bon negoce qu'il y fait. Il surpasse celui des Anglois en grandeur & en garnison, mais pour la force ils sont à-peu-près égaux, excepté que nos murailles ne sont pas aussi épaisses, & par conséquent elles ne pourroient résister long-temps. Nous devons espérer que nous deviendrons bons amis avec les Anglois; car si cela nous pourrions nous saluer un peu rudement, vous en trouverez le plan dans la figure sous le *numero* 18. & 19.

On rencontre à une portée de canon plus loin le fort Danois, qui porte le nom de *Christiansbourg*, & est le seul que les Danois aient sur la Côte. Les Negres s'en emparerent en 1693. & pillèrent entièrement & le garderent quelque temps.

N. 28.

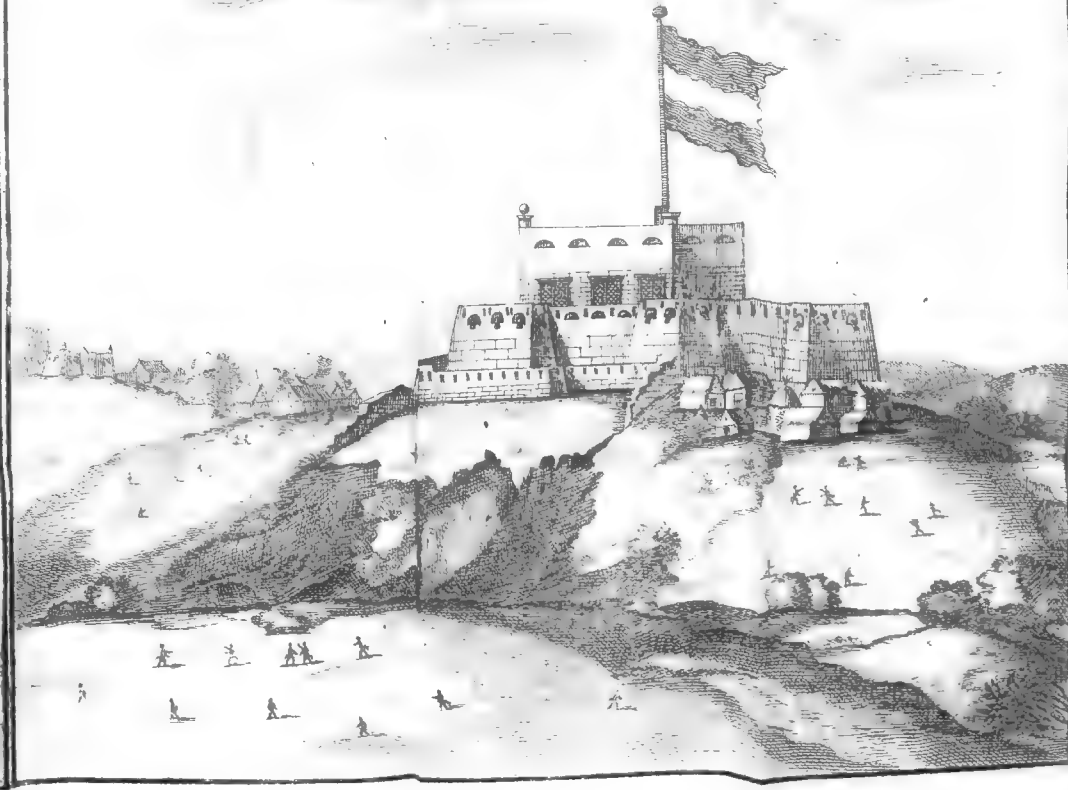
Le Fort de Perreux à l'extrémité de l'un



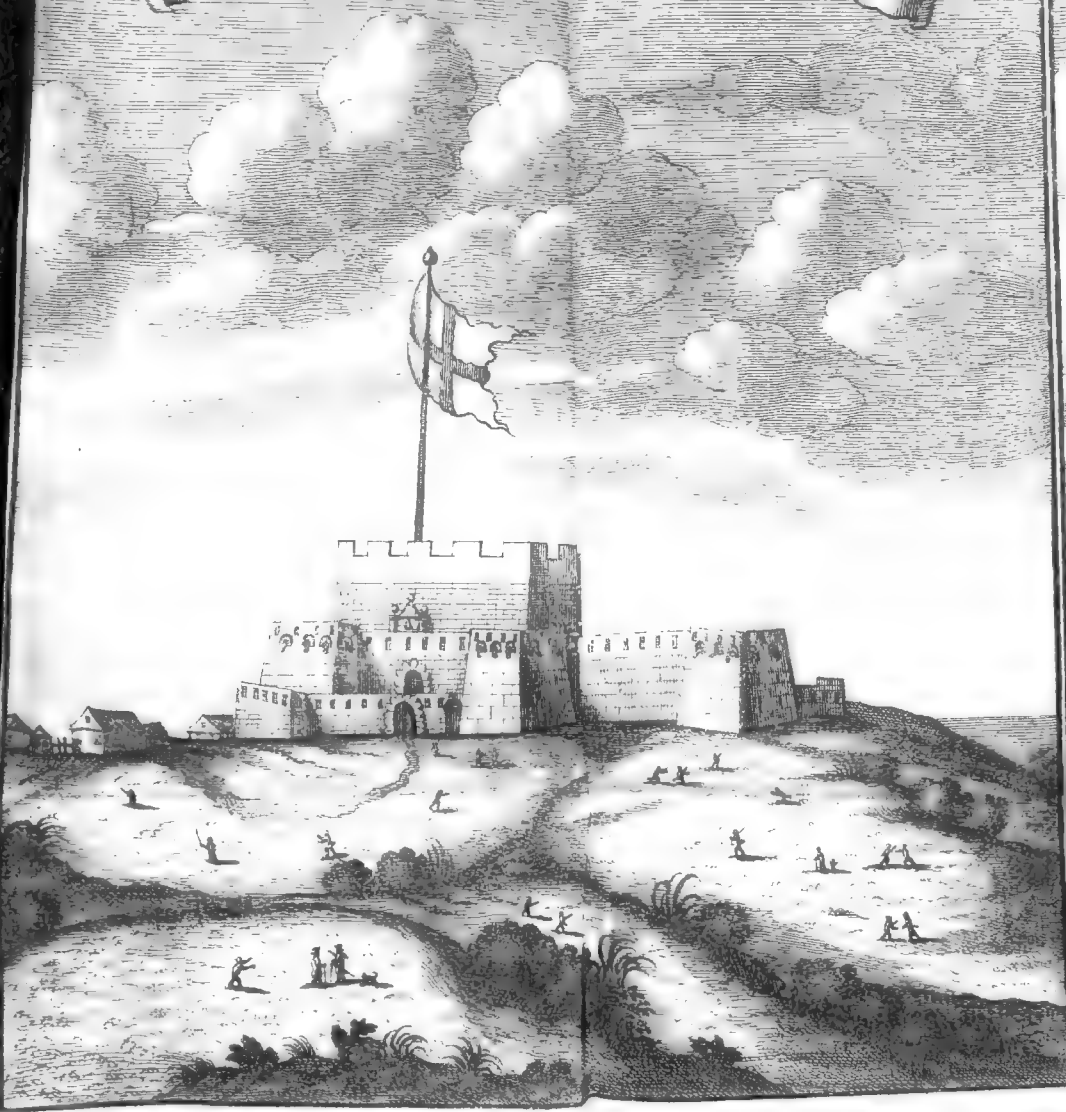
Plat. 70.

N. 29.

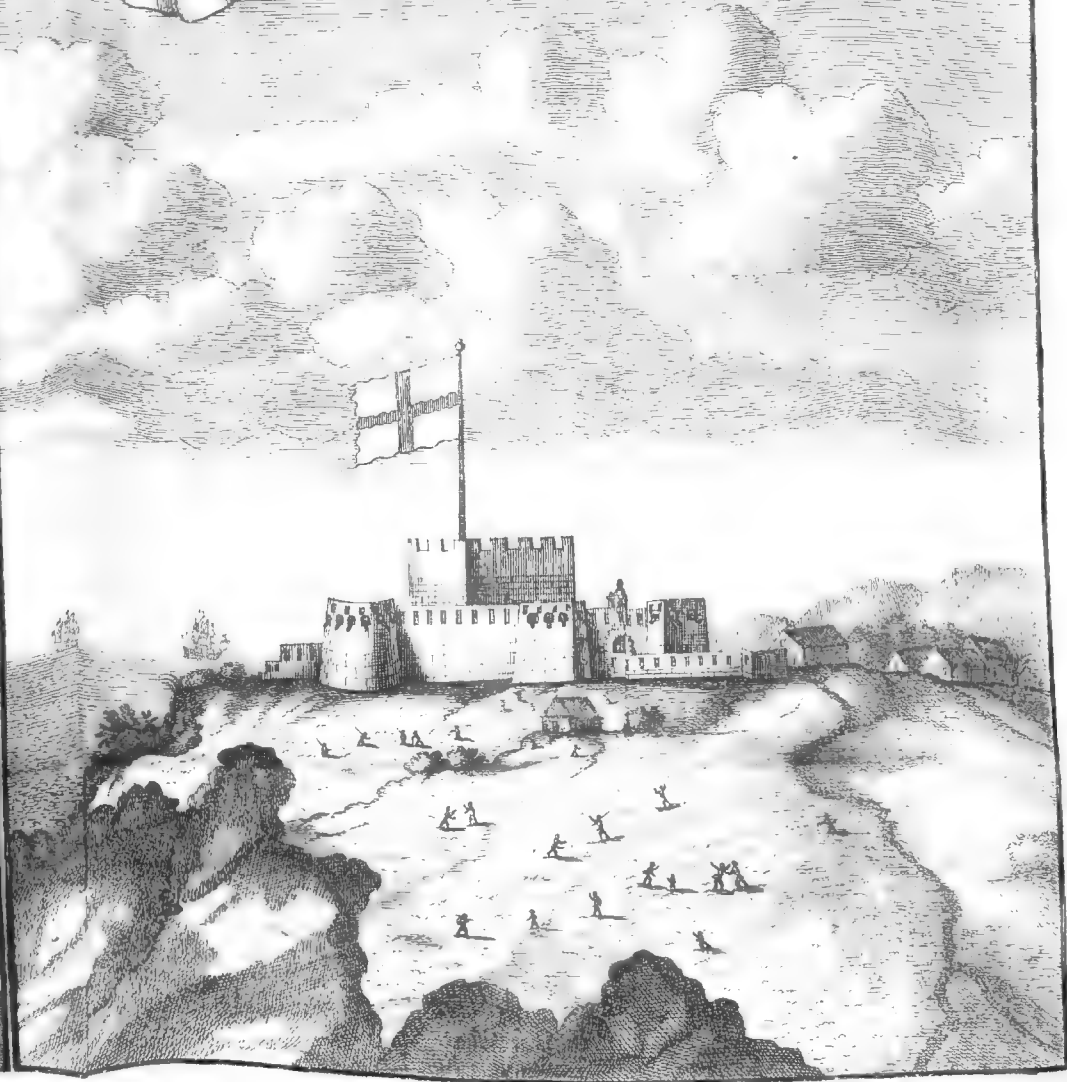
& de l'autre côté.

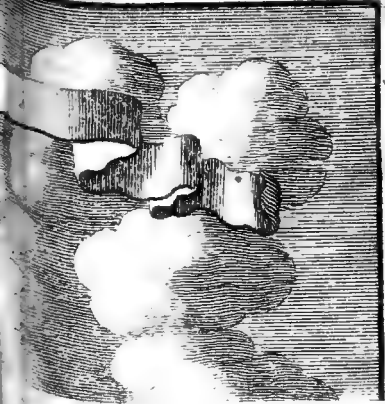


Le Fort des Anglois
Veu de l'un



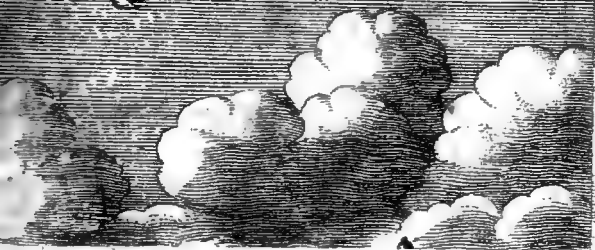
& de l'autre côté.



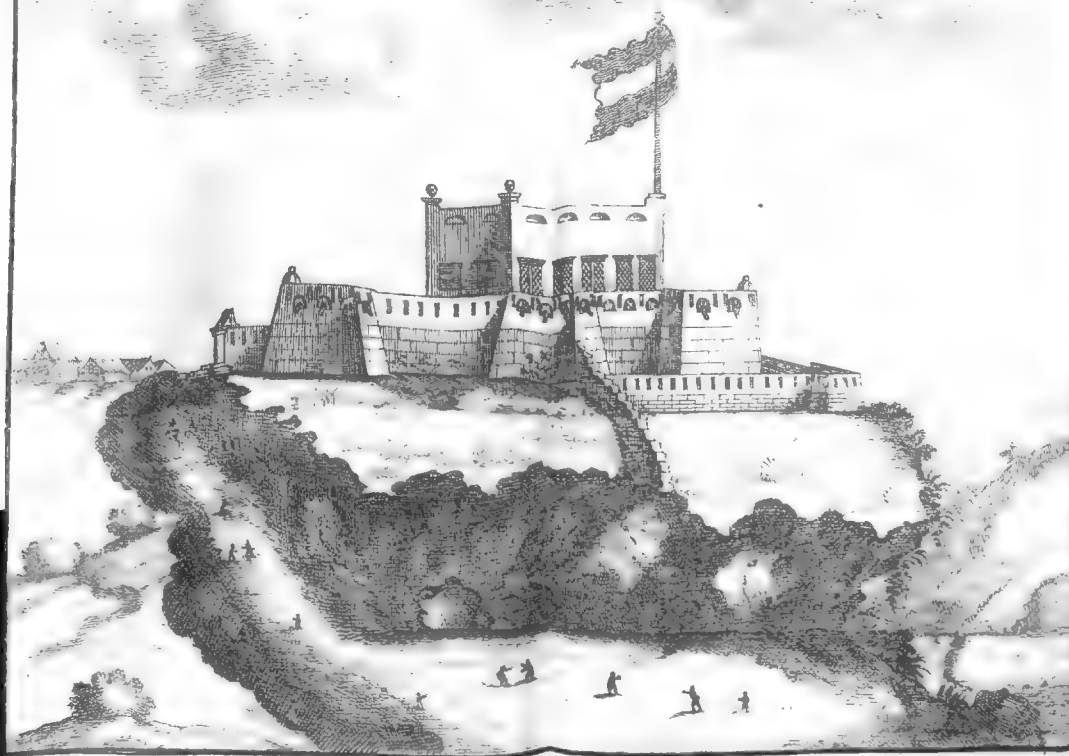


N.º 16.

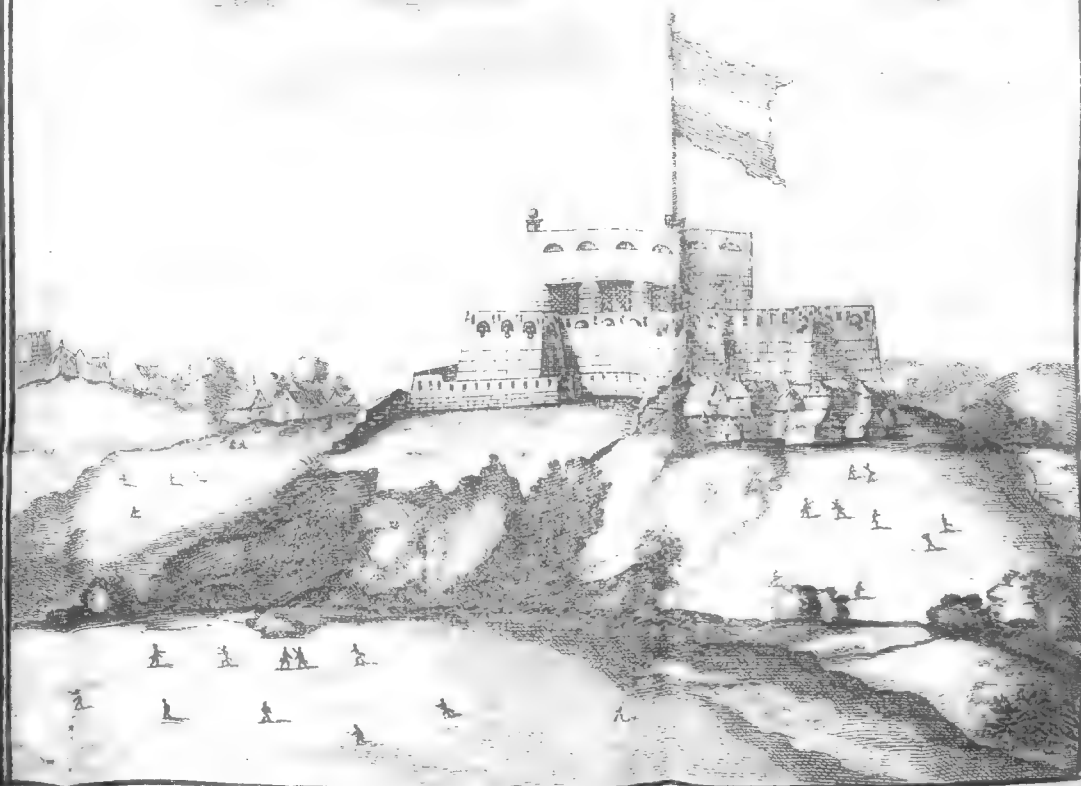
Le Fort des Anglois à c



Le Fort de Careccœur à Agra. de l'un

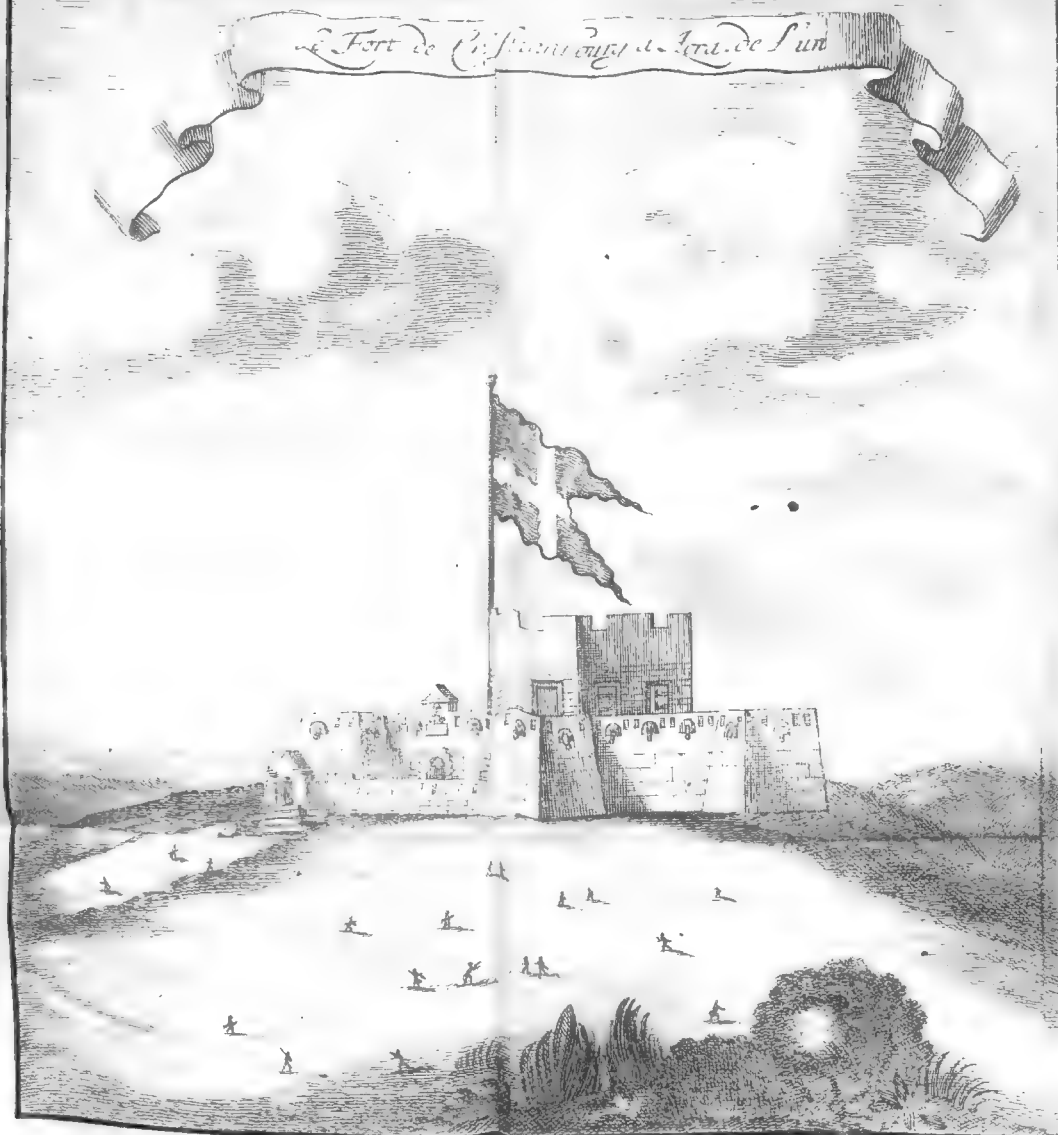


& de l'autre côté.



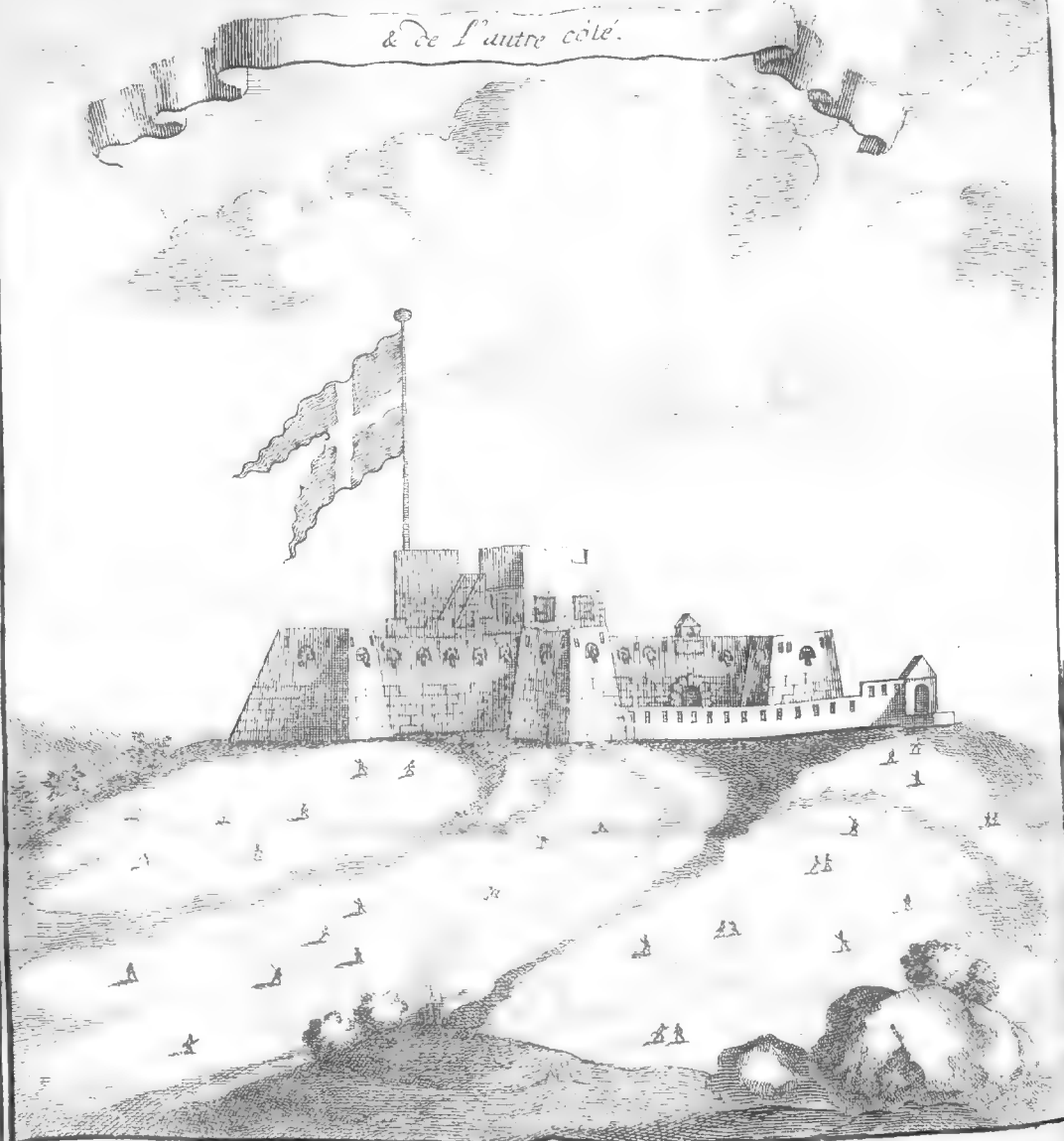
N. 20.

Le Fort de l'Isle de l'Anse de l'Est



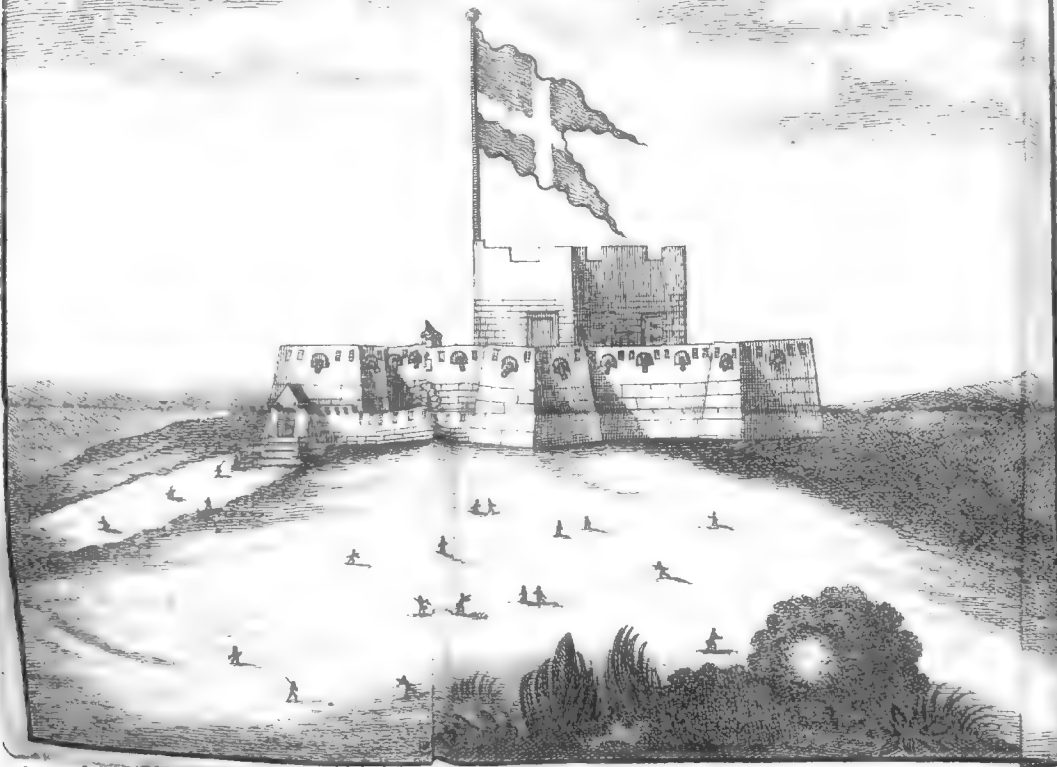
N. 21.

& de l'autre côté.



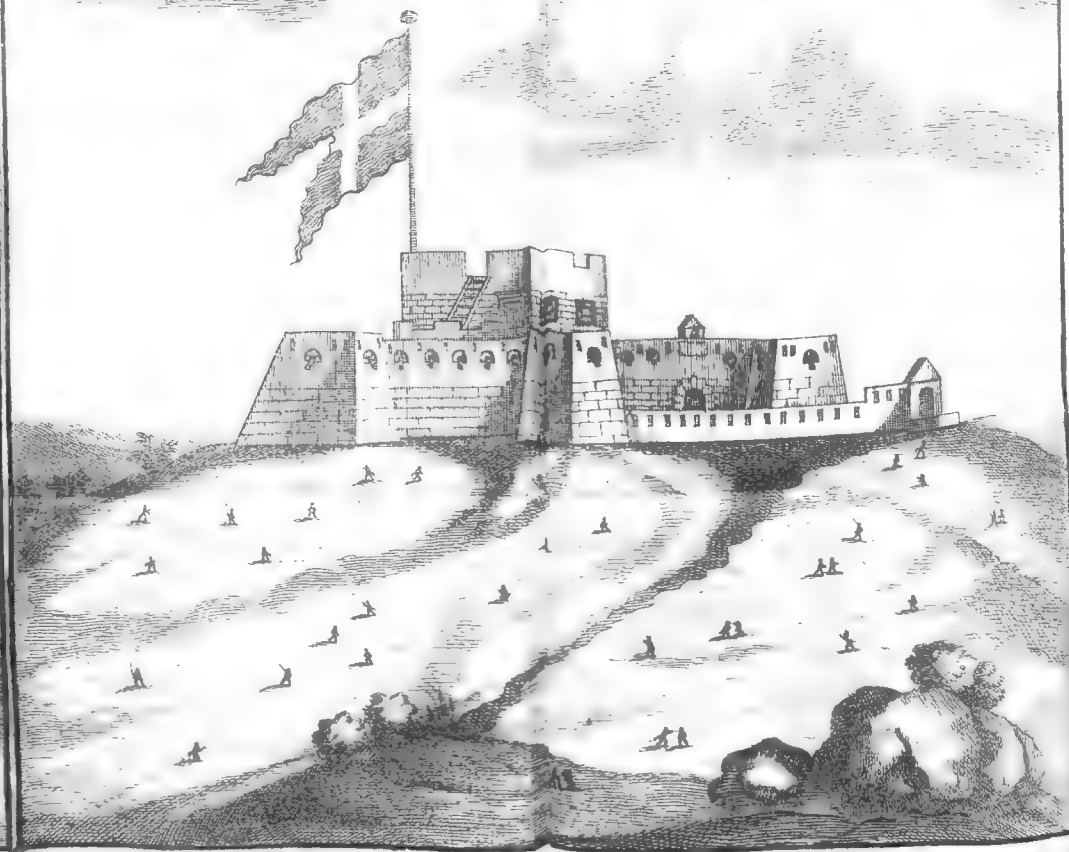
N^o 20

Le Fort Christianbourg à Aca de l'un



N^o 21

à de l'autre côté.



temps ; ils le surprirent à l'occasion de la mort de quelques-uns de la garnison ; c'étoit un plaisir (le malheur des Danois à part) de voir comment les Negres vivoient dans ce fort ; leur Commandant, nommé *Assammeni*, prit les habits du Gouverneur Danois, se fit rendre les honneurs en cette qualité, & fit bien des choses ridicules dans cette élévation imaginaire. Il ne cessoit de faire tirer le canon, comme si la poudre ne lui eût jamais dû manquer. Il saluoit tous les vaisseaux non-privilegiez tant Anglois que Zelandois, qui venoient ancrer devant le fort, & la plupart du temps de deux décharges de canon. Il demeura maître du fort jusques à ce qu'il vint deux vaisseaux Danois sur la Côte, & alors par les présens qu'ils firent au Roi d'*Aquamhoë*, & sur-tout par notre intercession ils rentrèrent dans leur fort, & y remirent garnison. Mais ils ont recompensé dans la suite le service, que nous leur avons rendu, d'une noire ingratitude ; de quoi pourtant ils n'ont gueres profité ; car ils avoient ôté tant de monde des deux vaisseaux, dont nous venons de parler, pour mettre dans leur fort, que peu de temps après, n'étans pas en état de se défendre, ils furent pris tous deux par des Corsaires dans le Golfe de Guinée.

Le fort en lui-même vaut autant que celui des Anglois & le nôtre, & les surpasse même en force. Il est à-peu-près quarré, avec quatre batteries, & autant que je m'en souviens il y a dedans vingt pieces de canon. Il a une très-belle apparence, & on diroit que tout le fort n'est qu'une batterie ; car étant plat par enhaut & bâti sur le fort belles voutes, on y peut planter par-tout du canon. Il merite, Monsieur, que vous en considériez avec attention le plan dans les figures sous les numéros 20. & 21. & je ne doute point que

vous n'en foyez très-satisfait. Vous avez précédemment les plans des forts de la moitié de la Côte, depuis *Elmina* jusques à *Acra*; s'il ne vient un Dessinateur, je vous enverrai aussi des plans de ceux qui sont à l'Occident d'*Elmina* qui sont aussi au nombre de onze. Je les ai dessinés des deux côtes, sçavoir du côté de l'Orient, & du côté de l'Occident, du moins à-peu-près; car pour vous dire le vrai je n'y ai pas employé la bouffole ou le compas, j'aime mieux laisser cela aux curieux.

Il fera bien-tôt temps que nous quittions la Côte & que nous allions plus avant du côté de la terre ferme; ce que j'ai à vous dire, pour finir la description du Pays d'*Aquamboë*, est, que quoique les Anglois, les Danois, & nous y ayons chacun un fort, nôtre autorité y est très-petite; ces forts ne servent que pour nous mettre à couvert des insultes des Negres, & nous nous en repentirons bien-tôt, si nous voulions entreprendre de marcher par-là les Negres à la raison.

Chaque fort a son village particulier, & chaque village son nom, mais le nom general qu'on donne est *Acra*, qui est le nom d'un Royaume qu'il y a eu ci-devant dans ce Pays, mais qui a été entièrement détruit par ceux d'*Aquamboë*; le reste des habitans ont été chassés dans un lieu nommé le *petit Popo*, où sont encore les restes de ce grand Royaume.

Il sembleroit qu'y ayant ici trois Compagnies différentes qui negocient, elles devroient se gêner l'une l'autre; mais quoiqu'il y en ait qui ne cherchent de le faire, & qu'elles se fassent mutuellement tout autant de tort qu'elles peuvent; il y a néanmoins tant d'or & d'esclaves, (lorsque les esclaves sont libres pour les Marchands) que chaque Compagnie en particulier y trouve son compte.

l'une ayant toujours ce qui manque à l'autre ; ce qui fait que toutes les marchandises se débiteront.

On reçoit ici quelquefois plus d'or, qu'en aucun autre endroit de la Côte, & il y en viendrait encore davantage, si ceux d'*Aquamboë* & d'*Akim* s'accordoient bien ensemble, mais le plus souvent ils sont en dispute, parce que ceux d'*Akim* voudroient bien être maîtres du Pays d'*Aquamboë*, en donnant à ceux-ci une certaine somme par an, à quoi ceux d'*Aquamboë* ne veulent pas entendre ; ce qui pourroit bien leur coûter la ruine de leur Pays, si ceux d'*Akim* étoient bien unis entre eux. Mais le Roi d'*Aquamboë* sçait si bien jeter la division parmi les Grands par ses discours & par ses préens continuels, qu'il demeure tranquille possesseur de son Pays, & négocie comme il lui plaît.

J'ai déjà parlé de l'étendue du Royaume d'*Aquamboë*, j'ajouterai seulement que le Roi & les Grands du Royaume sont extrêmement riches, tant en or qu'en esclaves ; je croi même que ce Pays seul a plus de trésors que tous ceux ensemble dont nous avons parlé jusques ici. Les habitants s'occupent ou au commerce & à l'agriculture, ou à la guerre, à quoi ils ont une forte inclination.

Quoique le Pays soit en lui-même fertile, ils manquent toujours de vivres avant la fin de l'année, & on leur en apporte d'autres endroits.

Ceux d'*Aquamboë* ne s'occupent ni à la pêche ni à préparer le sel, qu'on trouve pourtant ici dans une plus grande abondance & avec plus de commodité que dans aucun autre endroit ; mais ils ne laissent faire aux Negres de la Côte, qui sont très-nombreux dans le Pays, ou qui s'y sont venus établir d'autres endroits, & qui sont en si grand nombre.

que quantité de très-beaux villages en sont habitez. Ces gens-ci ne se contentent pas de la pêche & de préparer le sel, mais ils negocient avec les vaisseaux étrangers, pour le moins autant que les Negres d'*Axim* & de *Fautin*. Il se fait ici aussi grand trafic d'esclaves, que dans tout le reste de la Côte, (excepté à *Annamabo*) à cause que les Pays voisins sont extrêmement peuplés & presque toujours en guerre, & par conséquent prennent beaucoup de prisonniers, qu'ils vendent presque tous aux Européens.

J'ai parlé de temps en temps de Negres, qui s'occupent à la guerre. Mais ne vous imaginez pas, Monsieur, que ce soient des gens uniquement addonnez à la guerre, sans rien faire autre chose; nullement; tous les Negres en general sont Soldats aussi long-temps que la guerre dure, pourvu qu'ils aient dequoi acheter des armes, que leur Maître leur en donne; & dès que la guerre est finie, chacun retourne à son ouvrage de quelque nature qu'il soit. Mais s'il se trouve parmi eux des gens turbulents, qui ne puissent vivre sans guerre, ils vont au secours d'autres peuples, s'ils ne trouvent pas occasion de se faire dans leur propre Pays, ou bien ils se mettent à voler, & ce sont ceux qu'on pourroit appeller Soldats de profession, qui ne vivent que par le moyen de la guerre. On trouve pourtant peu de Soldats parmi les Pêcheurs; car ceux qui demeurent au bord de la mer, & qui sont sous la protection, n'ont gueres à craindre d'être attaqués par leurs ennemis; ce qui fait qu'ils ne se munissent gueres d'armes pour se défendre.

Jusques ici, Monsieur, j'ai parcouru toute la Côte; dans la premiere Lettre, que je me donne rai l'honneur de vous écrire, je vous parlerai des Pays qui sont du côté de la terre-ferme.

CINQUIEME LETTRE. 31

l'on apporte l'or sur la Côte, du moins de ceux dont nous avons connoissance. J'espère que ce que je vous ai écrit jusques ici vous aura donné quelque satisfaction ; & dans cette persuasion je prendrai la liberté de me dire vôtre &c.

Fin de la cinquieme Lettre.

SIXIEME LETTRE.

Qui traite des Pays où l'on trouve & l'on tire l'or ; des guerres cruelles & des bouleversemens qui sont arrivez à quelques-uns de ces Pays ; de la maniere dont les Negres cherchent l'or ; de la forme de l'or quand on le tire ; comment se fait l'or faux, & à quoi on le peut connoître ; du poids de l'or ; enfin on fait une remarque sur la maniere de tirer l'or, qui fait voir que les Européens le pourroient faire avec beaucoup plus d'avantage.

MONSIEUR.

Je vous promis dans ma dernière Lettre de vous parler des Pays d'où nous recevons ici l'or sur la Côte ; je vai executer ma promesse, & j'y joindrai en même temps la maniere dont on trouve & tire l'or, quelle est sa forme & son poids, comment on fait l'or faux, & comment on le connoît, afin que vous pûssiez voir en un clin d'œil tout ce qui appartient à cette matière.

Le premier Pays d'où l'on apporte l'or sur Côte s'appelle *Dinkira* ; il est si avant dans terre-ferme, que ceux qui sont au service de Compagnie ont besoin de cinq jours pour y aller d'*Elmina*, & plus de dix, lorsqu'ils partent d'*Akim* pour y aller. Ce n'est pas que *Dinkira* soit éloigné de la Côte, mais cela vient de ce que les chemins sont extrêmement tortus, & c'est à quoi les Negres ne veulent ou ne peuvent pas apporter de remède. Ce Pays est devenu si puissant & riche depuis quinze ou seize ans par la bravoure de ses habitans, que n'étans d'abord qu'une poignée de gens, & ne possédans qu'un fort petit espace de Pays, ils se sont faits respecter & craindre des Pays circonvoisins, dont ils étoient la terreur, excepté *Asianté* & *Akim*, qui les surpasseient encore en force.

Les habitans de *Dinkira* possédoient de grands trésors d'or, non seulement de celui qu'ils avoient dans leur propre Pays, mais aussi du butin qu'ils apportent d'autres endroits, & du profit qu'ils faisoient dans le negoce ; car il n'y a aucun Negres qui leur puissent être comparez en fait de trafic. Outre cela ils étoient maîtres de tout le Pays, où l'on trouvoit de l'or, quoique peu, savoir *Wassa*, *Encasse*, & *Juffer*, qui confinent l'un à l'autre, & dont le dernier confine au Pays de *Commany*. Ils fournissoient pour un, deux, trois ans tout le haut de la Côte, depuis *Assin* jusques à *Zacondé*, de l'or qu'ils tiroient de leur propre Pays, ou qu'ils alloient chercher en d'autres, & cela pendant que la guerre de *Commany* a duré ; mais lorsque nous sommes en paix avec ceux de *Commany*, & que les chemins sont libres pour les Marchands, ils ne portent point leur trafic vers le haut de la Côte, parce qu'elle est trop éloignée, & ne vont pas plus loin que *Chamby*.

Commany, Elmina, & Cabocors ; & alors on reçoit peu d'or vers le haut de la Côte : car quoi-
qu'il y ait entre deux des Pays où l'on trouve des
mines d'or, comme *Eguira & Adom*, de même
qu'*Abacroë & Ancober*, où il s'en trouve un peu,
cela ne suffit pas pour en pourvoir les forts qui sont
de ce côté-là. J'allai voir les Brandebourgeois en
1694. qui se plaignoient qu'en de certains temps
ils ne recevoient pas deux marcs d'or dans un
mois ; c'étoit la même chose dans nos forts, &
le negoce n'étoit presque rien dans tous ces en-
droits.

L'or que ceux de *Dinkira* nous apportent est
bon & pur, excepté qu'ils y mêlent trop de *fe-
tiches*, qui sont une espece d'or composé de toute for-
te d'or mis en œuvre, & dont quelques-unes ont
une plaisante figure. Ils mettent ces *fetiches*,
après qu'elles sont fonduës, dans des moules de
terre noire & extrêmement pesante, & leur don-
nent la figure qu'il leur plaît. Il y a quelquefois
dans cette espece d'or le quart & même la moitié
d'argent ou de cuivre, ce qui fait qu'il ne vaut pas
tant ; cependant ils nous importunent si fort sur
toute la Côte, que si nous refusons de le prendre,
il y a des Negres assés deraisonnables pour re-
prendre le bon or qu'ils vouloient vendre sans vou-
loir nous rien laisser, ce qui nous oblige souvent à
passer par dessus. On trouve aussi des *fetiches* d'or
pur, mais il les troquent rarement, à cause qu'ils
les gardent pour s'en parer ; & s'ils en apportent
quelques-unes, c'est ou par nécessité, ou parce
qu'elles sont pleines de cette terre noire, avec
quoi ils trompent ceux qui ne savent pas leurs
ruses, car au-lieu d'or pur il y a souvent la moitié
de terre.

Vous pouvez juger par ce que je viens de rap-
porter, des richesses & de la grande puissance de
ceux

ceux de *Dinkira*. Mais il leur est arrivé depuis quelques mois de si grands malheurs, qu'ils sont présentement dans la dernière desolation. Il ne fera pas hors de propos de faire voir comment un Pays si puissant est tombé dans une si grande misère, & d'où est venue sa ruine entière; ce que je ferai sur le rapport de quelques Nègres à qui je dois ajouter foi, à cause de ce qui est arrivé dans la suite.

Les habitans de *Dinkira* étoient devenus si orgueilleux par leurs richesses & par leur grande puissance, qu'ils estimoient moins que rien les Nègres des autres Pays, & les traitoient comme s'ils avoient été leurs esclaves; ce qui les rendit odieux, que tous en général attendoient avec impatience leur ruine; cependant personne n'osant s'opposer à eux, jusques à ce qu'enfin le Roi d'*Asianté*, dont le Pays n'est pas éloigné du leur, ayant été offensé par leur Chef, entreprit d'en prendre vengeance d'une manière sensible.

L'offense, que le Roi d'*Asianté* avoit reçue, consistoit proprement en ceci: le Roi ou le Chef de *Dinkira*, qui étoit encore un jeune homme, mais de la valeur duquel on parloit avec admiration sur toute la Côte, envoya un jour quelques-unes de ses femmes au Roi d'*Asianté* pour le saluer de sa part, ce qui plut tant à ce Roi qu'il reçût fort civilement ces femmes & les renvoya avec de beaux présens. Et pour faire voir combien cette ambassade avoit été agréable, il envoya semblablement quelques temps après de ses femmes au Chef de *Dinkira* pour lui faire le même honneur & pour l'assurer de l'estime particulière qu'il avoit pour sa personne. Ces femmes ne furent pas moins bien reçues dans le Pays de *Dinkira*, que les autres l'avoient été du Roi d'*Asianté*, & reçurent encore plus de présens, sur-tout lorsque le Chef de *Dinkira* étoit

devenu amoureux d'une de ces femmes & se laissant emporter par sa passion brutale, en abusa. Après quoi il les renvoya à leur mari dans leur Pays. Le Roi d'*Asianté* ayant appris l'injure atroce qui lui avoit été faite, en fut si irrité, qu'il fit dire au Chef de *Dinkira*, qu'il ne se donneroit point de repos, jusques à ce qu'il eût lavé cet affront dans le sang de celui de qui il l'avoit reçu. Celui-ci étant revenu en lui-même & sachant bien à qui il avoit à faire, auroit bien souhaité que la chose ne fût pas arrivée; mais comme il n'y avoit plus de remède, il chercha d'appaiser le Roi d'*Asianté* en lui offrant une grande quantité d'or. Ce Roi n'y voulut nullement entendre, & se prépara à une guerre vigoureuse & à entrer dans le Pays de *Dinkira* avec une puissante armée; & comme il n'avoit ni assés de poudre ni assés d'armes, il en fit acheter une grande quantité sur la Côte, & ceux de *Dinkira* furent assés sous pour lui aider en cela, laissant passer librement par leur Pays les gens du Roi d'*Asianté* avec ces munitions de guerre, quoiqu'ils scussent bien qu'on s'en serviroit pour leur ruine. Le Chef de ceux de *Dinkira* étoit mort sur ces entrefaites, ce qui fit croire qu'on ne continueroit pas la guerre, & que la paix seroit bien-tôt faite; mais soit que les autres Chefs de *Dinkira* fussent trop fiers pour demander la paix à *Zay* Roi d'*Asianté*, soit que les ennemis de ceux de *Dinkira* excitassent ce Roi contre eux, il persista dans la résolution qu'il avoit prise d'exterminer *Dinkira*; & ayant fait cette année-ci tous les préparatifs nécessaires, il s'avança avec une armée formidable. Ceux de *Dinkira* l'attendirent avec beaucoup de fermeté, & le combat étant donné, ceux-ci furent entièrement faits, de sorte qu'en deux combats qu'il leur livra ils perdirent plus de cent mille hommes, selon le rapport des Nègres. Ceux d'*Akim*, qui étoient venus au

secours de *Dinkira*, en perdirent pour leur part environ trente mille, sans compter qu'avant le combat un grand *Caboccer* d'*Akim* fut mis en picée avec tout son monde. Que vous semble, Monsieur ne sont-ce pas là d'autres combats que ceux que les petits Rois de ces Pays se donnent les uns avec les autres ? car quand ils joindroient à leurs armées tous les aveugles & tous les boiteux, ils ne pourroient pourtant mettre sur pied de si grandes forces. On dit que ceux d'*Asianté* furent occupez quinze jours à ramasser le butin qu'ils avoient fait dans ce combat ; (mais je croi qu'on s'est trompé de quelques jours) le butin de *Zay* seul fut estimé plusieurs mille marcs d'or ; c'est ainsi que le dit un de nos Blancs, qui a été envoyé en ambassade vers *Zay* & qui a vû souvent ce butin. Cet Ambassadeur est encore dans le Pays d'*Ante*, & comme il a ordre de faire des memoires exacts de tout ce qui se passe là & qui lui arrive, je souhaiterois bien en avoir une copie, ne doutant nullement qu'on n'y trouve vât plusieurs choses curieuses. Mais il faut différer cela jusques à un autre temps. Voilà qu'est devenuë la grandeur de ceux de *Dinkira* ; les fuyards d'entre eux sont présentement faits esclaves & vendus par ceux qu'ils tenoient ci-devant pour leurs esclaves. Nous ne sommes encore bien informez de tout ce qui s'y est passé ; mais je vous en ferai part dans la suite, aussi-tôt que j'en aurai une relation exacte.

Après le Pays de *Dinkira*, suit celui d'*Acanmy* qui autrefois, & long-temps avant celui de *Dinkira*, étoit en grande reputation pour le commerce. Les habitans venoient vendre ici de l'or d'*Asianté* & d'*Akim*, de même que de celui qu'ils avoient dans leur propre Pays. Cet or étoit si bon & pur, que les Negres nomment encore aujourd'hui le meilleur or *Acanmy Sica*, ou Or d'*Acanmy*.

Ils avoient accoutumé de venir négocier avec les habitans de *Cabesterra*, (qui est un Pays situé entre *Acanny* & *Saboë*) jusques à *Elmina*, à *Cabocors*, à *Mourée*, à *Annamabo*, à *Cormantin*, & plus bas jusques au village de *Simpa*, qui appartient aux Anglois. Leur or n'étoit pas mêlé de *setiches*, comme celui de *Dinkira*, & par conséquent il valoit beaucoup mieux ; mais il étoit fort difficile de s'accommoder avec eux, & il s'en falloit beaucoup qu'ils ne fussent aussi raisonnables que ceux de *Dinkira*, voulans presque toujours faire tout à leur gré. Il y a trois ans qu'ils n'ont presque pas eu de négoce ; parce que s'étans brouillez avec ceux de *Dinkira*, (je ne sçai pourquoi) ils en ont été bien battus, en sorte que tous les Grands de leur Pays & un très-grand nombre de ceux du commun ont été tuez ou faits prisonniers ; & ils ont été obligez, pour se racheter de l'esclavage, de donner tout ce qu'ils avoient ; ce qui les a reduits dans la dernière misère. Mais *Dinkira* ayant aussi été ruiné, & ceux-ci s'étans déclarez pour ceux d'*Asiansé*, ils pourroient bien encore se remettre & reprendre une partie de leur ancien lustre.

Nous joindrons le Pays d'*Akim* à *Acanny* ; il n'y a point de Pays, que nous connoissions, d'où il sorte tant d'or que de celui-ci, & c'est le meilleur or que l'on transporte de cette Côte ; on le peut facilement connoître à sa couleur obscure ; *Acra* en tire présentement la plus grande partie, & c'est là aussi où l'on trouve le meilleur or sans mélange de *setiches*. J'avois souvent ouï dire qu'*Akim* étoit d'une très-grande étendue, c'est pourquoi je priai un jour quelques-uns des habitans de me dire, combien il faudroit de journées pour aller d'un bout de leur Pays à l'autre ; à quoi ils me répondirent qu'il étoit d'une si vaste étendue, que la plupart des *Akimois* mêmes ne sçavoient pas jus-

jusques où il s'étendoit du côté de la Côte de Barbarie. Ce Pays, autant que nous en avons connoissance, a été ci-devant gouverné en Royaume; mais le successeur du dernier Roi étant encore jeune & d'un très-méchant naturel n'a pu mais pû se rendre maître de tout le Pays, & a été obligé de se contenter d'une partie: car les Grands du Pays craignans qu'il ne regnât en Tyrann, ont pris le gouvernement en main, pour tenir ce jeune homme un peu en bride, de sorte qu'on le peut présentement considerer comme une Republique; ce qui est fort avantageux à *Acan* & à *Aquamboë*: car si ce Pays n'étoit gouverné que par un seul, ils ne pourroient y exciter de divisions, comme ils font présentement, pour mettre plus en sûreté par-là, & ainsi ils seroient perdus en peu de temps.

Nous avons toujours crû que ces trois derniers Pays, dont nous venons de parler, étoient les plus abondans en or; mais il est certain qu'il y a encore d'autres, & c'est dequò *Asianté* nous fournit une preuve convaincante; car il n'y a guère peu d'années qu'il a été découvert, & cependant nous trouvons qu'il y a plus d'or que dans *Dinkira*. Je dis la même chose d'un autre Pays nommé *Anansé*, situé entre *Asianté* & *Dinkira*, & il n'y a point de doute qu'il n'y en ait encore beaucoup d'autres, dont nous n'avons aucune connoissance.

Il ne faut pas oublier le Pays d'*Awiné*, que je crois être le premier de la Côte & fort au-delà d'*Axim*. Nous recevions ci-devant beaucoup de gens des habitans de ce Pays, qui étoit aussi fort peuplé & c'étoient les meilleures gens du monde pour trafiquer avec eux. Mais ceux de *Dinkira*, qui veulent être les maîtres par-tout, les ont chassés, & depuis ce temps-là nous n'avons plus

point vû de leur or. Ils trouverent une vigoureuse
résistance du côté de ceux d'*Awiné*, & ils auroient
été infailliblement vaincus, si les autres avoient
été bien unis ensemble; car il arriva un jour que
ceux de *Dinkira* se battans contre un des Chefs
d'*Awiné*, ils y perdirent plus de deux mille hommes,
sans qu'il en rechapât un seul pour en porter la
nouvelle, ayans tous été tuez avec des fleches en-
venimées, dont ceux d'*Awiné* se sçavent très-
bien servir. Ensuite ceux de *Dinkira* se mirent
en campagne avec de plus grandes forces; ce que
le vainqueur ayant appris, il envoya demander du
secours à ses compatriotes; mais ils se moque-
rent de lui, l'accusans d'être un poltron, & disans
que lui seul étoit assés puissant pour repousser ceux
de *Dinkira*, & que s'il arrivoit qu'il fût vaincu, ce
seroit leur tour de se battre; de sorte que se battans
un après l'autre avec ceux de *Dinkira*, ils perdi-
rent leur pays & leurs troupes, à-peu-près comme
les Chinois font dans la guerre contre les Tartares;
au lieu que s'ils avoient voulu s'unir ensemble, ils
auroient facilement repoussé leurs ennemis.

Ici finit la description des Pays d'où l'on nous
apporte l'or, contentez vous, s'il vous plait, du
peu que j'ai pû vous dire de leur situation. Les
Negres ne sont pas assés habiles pour nous en don-
ner d'idée nette, & il n'y a personne de nos gens
qui aillent si avant dans les terres. Je vai présen-
tement vous parler de l'or qu'on nous apporte de
ces Pays.

La plupart des gens croyent en Europe, que
nous sommes maîtres des mines d'or, & que nous
en faisons nous-mêmes tirer l'or, comme les
Espagnols font dans l'Amerique; mais vous sçavez
bien, Monsieur, que c'est une erreur, & que
nous n'avons pas même d'accès à ces mines; je
ne croi pas, qui plus est, qu'aucun de nous les
ait.

ait vûës; car les Negres les tenans pour quelque chose de sacré, fairoient toujours tout ce qu'ils pourront pour empêcher que personne n'en soit si proche qu'eux. On trouve l'or en trois sortes d'endroits. Premièrement & principalement dans les montagnes & entre les montagnes, où les Negres creusent des trous profonds, lorsqu'ils ont découvert qu'il y a de l'or; la terre qu'ils en tirent sert à les faire vivre, comme je dirai tout à l'heure.

Le second endroit où l'on trouve l'or est près de quelques rivières & des chûtes d'eau & des cascades, où l'eau par la force de son cours entraîne de dessus les montagnes & de quelques lieux fort élevez la terre & en même temps l'or.

Le troisieme endroit où l'on trouve l'or est près de la mer, où il y a, comme à *Elmina* & à *Axim*, de petites sources vives, où l'eau descend, tout de même qu'auprès des rivières qui viennent de lieux élevez. Lorsqu'il a beau coup plu la nuit, on void dès le matin un grand nombre de femmes Negres, qui ont chacune un grand & un petit vaisseau; elles remplissent le premier de terre & de sable & remuent cela à certains momens dans de l'eau fraîche jusques à ce que la terre en soit sortie, & s'il y a de l'or parmi ce qui demeure au fonds du vaisseau; ensuite de quoi elles vident le grand vaisseau dans le petit & recommencent à remuer comme auparavant, continuant dans cet exercice jusques à midi, & souvent elles n'ont trouvé que pour cinq ou six sols en or, un peu plus ou un peu moins. Il arrive bien quelque fois qu'elles trouvent des morceaux d'or de la valeur de trois ou quatre florins, mais cela est si rare; & souvent elles prennent de la peine inutilement. C'est ainsi qu'ils font sortir la terre qu'ils

font aussi-bien que celle des rivières, & ils ne savent point d'autre moyen pour la séparer de l'or, qu'en la lavant avec de l'eau de la manière que je viens de dire.

L'or, que l'on a ainsi foui ou trouvé, a deux formes différentes; le premier s'appelle ici *or en poudre*, & est presque aussi fin que de la farine; il est le meilleur & le plus estimé en Europe. L'autre consiste en morceaux de différente grandeur; car il y en a quelques-uns qui à peine ont la pesanteur d'un liard, & d'autres qui pèsent la valeur de deux ou trois cens florins; on appelle celui-ci *or de mine*, & lorsqu'il est fondu, il a plus de consistance que l'or en poudre, & la touche en est meilleure; mais le grand nombre de petites pierres qui s'y trouvent toujours attachées, font qu'on y perd beaucoup en le fondant, & c'est pour cela que l'on aime plus l'or en poudre. Voilà ce qui est du bon or & de la manière de le raffiner. Il faut présentement parler de l'or mêlé de l'or faux. Il y a dans le premier des *feriches* d'argent & de cuivre, dont j'ai déjà parlé. Les Negres coupent ces *feriches* en petits morceaux, dont les uns valent un denier, les autres un liard. On dit communément en proverbe, (qui est fort commun parmi les Hollandois) *on n'achete pas beaucoup d'or pour un liard*; mais on peut aller au marché avec ces petits morceaux, & en acheter du pain, du fruit, & les autres nécessitez. Les femmes Negres savent la valeur de ces pièces en les voyant, & ne s'y trompent jamais; on les compte sans les peser, comme nous faisons ici de l'argent monnoyé. On appelle ces petits morceaux *kakeraas*, ce qui dans la langue du Pays signifie *quelque chose de petit de valeur*, & en effet cette sorte d'or ne vaut pas grand-chose en lui-même, & à peine l'once vaut-

vaudroit-elle vingt florins en Hollande, quoiqu'il
 cependant on s'en serve sur toute la Côte. Nous
 en payons nôtre garnison, & les Negres ne font
 pas difficulté de les prendre pour toutes sortes
 denrées; car ils les mêlent encore avec d'au-
 or & nous les apportent; nous les faisons
 core mettre à part & en faisons des payemens.
 forte que cette espee d'or va & vient, entre
 fort, sans jamais diminuer, quoique les François
 les Anglois, les Portugais, & les Hollandois même
 en envoient tous les ans beaucoup en Europe
 comme les Negres en font plus que nous n'en
 voyons, ils demeurent toujours.

Les Negres s'entendent parfaitement bien à
 l'or faux; ils savent si bien contrefaire l'or
 poudre & l'or massif, que souvent des gens
 se vantent de bien connoître l'or, y sont
 peuz; ils fondent quelques morceaux en forte
 y a autour, environ l'épaisseur d'un couteau
 bon or, mais par dedans ce n'est que du cuivre
 souvent que du fer; il n'y a pas long-temps
 ont inventé cela; mais l'or faux ordinaire est
 posé d'argent, de cuivre, & d'un peu d'or
 ensemble; la couleur en est fort enfoncée
 qui trompe facilement ceux qui ne s'y entendent
 pas beaucoup; car lorsqu'ils reçoivent une
 ou deux d'or, parmi lequel il y a plusieurs
 morceaux, ils ne s'avisent pas de leur faire
 la touche pour les éprouver, à cause qu'ils
 paroissent trop beaux pour être de l'or faux.
 encore une autre espee d'or faux, qui res-
 ble fort à l'or massif, & qui n'est autre
 qu'une certaine matiere composée de corail
 du; les Negres ont l'adresse de le fondre de
 maniere, & de lui donner une si belle cou-
 qu'on n'y void pas la moindre difference;
 c'est dans la pesanteur. Ils en font aussi de

oudre, quoiqu'ils se servent presque toujours de cuivre limé pour cela, à quoi ils donnent la couleur de l'or; mais cette sorte d'or faux perd son lustre dans un mois ou deux, & le connoit par-là; ce qui n'arrive pas aux petits morceaux couverts d'or, ils conservent toujours leur beauté, & il est plus facile de s'y tromper.

Si vous souhaitez de sçavoir comment on peut connoître l'or faux, en cas que cela vous fût nécessaire un jour, je vous le dirai; & premièrement pour ce qui est des gros morceaux, il n'y a qu'à les couper par le milieu avec un couteau, & on découvrira d'abord si c'est de l'or véritable. Pour les petits morceaux, il faut les mettre sur une pierre, & frapper dessus avec un marteau, si ce n'est que du corail, ils se brisent tout; & s'ils ne se brisent pas, il faut les couper comme les grands avec un couteau. Pour ce qui est de l'or en poudre, & des plus petits morceaux, il n'y a qu'à le mettre dans un petit bassin de cuivre, dont on se sert pour séparer la poussière de l'or, & ensuite le bien remuer comme si l'on vannoit du bled, en soufflant souvent; l'or faux sortira tout aussi-tôt du bassin, & l'or pur à cause de sa pesanteur demeurera au fonds; en faisant cela trois ou quatre fois de suite, on connoîtra facilement l'or faux d'avec le véritable.

Nous trouvons ici fort ridicule, que la plupart des nouveaux venus, & sur-tout des gens de marine, portent toujours de l'eau forte avec eux pour éprouver l'or; s'ils faisoient reflexion, qu'il n'y a point d'or sans impuretez, ils abandonneroient une épreuve si incertaine, & ils l'éprouveroient de la manière dont je viens de le dire, s'ils ne veulent pas être trompez.

Ils s'imaginent de connoître l'or véritable d'avec le faux à ceci, c'est de mettre l'or dans un petit vais-

vaisseau de terre ou dans un verre , & de verser par dessus de l'eau forte ; si c'est de l'or faux , il commence à bouillir , & devient vert aussi-tôt que l'or ; mais c'est une foible épreuve ; qu'ils prennent par exemple quarante florins en or , où il y ait la septieme, la huitieme, ou la dixieme partie d'or faux , & qu'ils y versent de l'eau forte , ils verront à-peu-près le même effet que si c'étoit de l'or faux ; de sorte que cette épreuve n'est pas certaine, d'autant plus qu'il la faut faire promptement lorsqu'on achete de l'or. Est-ce donc que l'on se ce qu'il y aura la dixieme partie d'or faux , on l'achetera pas pour cela ? nullement. Il ne faut pas si facilement laisser passer les occasions, il vaut bien mieux se servir de l'expedient que je viens de marquer , que d'avoir la peine de tremper dans de l'eau forte & d'être obligé de le seccher ce que les Negres, qui ont de bon or, ne voyent pas volontiers.

Voilà ce que j'avois à vous dire de l'or. Pour ce qui est du poids, il faut remarquer, qu'il y a la livre, le marc, l'once, & l'estерlin. Il y a en Europe vingt esterlins dans l'once, mais ici il n'y en a que seize. On compte aussi par *Pesos*, qui sont quatre esterlins, & par *Bendos*, qui sont deux onces ; quatre *Bendos* font un marc, & deux marcs font une livre d'or, & la livre d'or vaut environ six cens soixante florins. Il est vrai qu'il y a quelquefois un peu de difference, tant parce que tout l'or n'est pas également bon, qu'à cause que le prix de l'or hausse & baisse en Europe ; mais nous estimons toujours quatre marcs de bon or mille florins, & ainsi des autres poids à proportion. Outre tous les poids dont je viens de parler, il y en a ici encore d'une autre sorte, dont on se sert pour payer de petites choses ; ces poids sont une espece de petites feves, dont les deux extrémités sont rouges marquetées de noir, qu'on appelle

elle *Dambas*, dont les vingt-quatre font un esterlin
 or, & par conséquent chacune environ deux
 sols; les autres sont une fois plus pesantes, & blan-
 ches marquetées de noir, & quelquefois même tou-
 tes noires, on les appelle *Tacoes*, & font un peu plus
 de quatre sols, ce qui se doit entendre des *Dam-*
bas & des *Tacoes* ordinaires; car on en trouve d'au-
 tres, dont un *Tacoe* vaut quelquefois dix & quel-
 quefois vingt sols; mais on ne peut pas les compter
 parmi les poids ordinaires, chacun s'en servant com-
 me il lui plaît dans la vûe de tromper. Il y a quel-
 ques personnes qui ont crû que les Negres n'ont
 que des poids faits de bois; mais c'est une erreur,
 ils ont tous des poids de cuivre ou d'étain, qu'ils
 ont fondu eux-mêmes, & quoiqu'ils ne les divisent
 pas comme nous, cela revient pourtant à la mê-
 me chose, & les comptes se trouvent toujours ju-
 stes.

Après ce que je viens de vous dire de la maniere
 dont on trouve l'or, je donne à penser à ceux qui ont
 quelque connoissance des mines, s'il ne se perd pas
 beaucoup de terre & de pierres minerales, dont
 par le moyen de la Chymie on pourroit tirer de
 l'or. Non seulement cela, mais je croi fortement
 qu'on laisse beaucoup d'or pur: car les Negres creu-
 sent la terre sans connoissance, & sans regarder à dé-
 couvrir les veines qu'on dit qu'il y a dans les mi-
 nes; de sorte que je ne doute point, que si ce Pays
 appartenoit en propre aux Européens, ils en tire-
 roient des trésors bien plus considerables, que ne
 font les Negres; mais il n'y a pas d'apparence que
 ces choses en viennent jamais là; ainsi nous devons
 nous contenter de tâcher à nous en remettre en
 possession sur le pied que nous y avons été ci-de-
 vant, ce qui étant bien entrepris & bien conduit
 pourroit peut-être bien réussir. Je suis &c.

Fin de la sixieme Lettre.

SEPTIE-

SEPTIEME LETTRE.

*Contenant un calcul de la quantité d'or
 sort de ce Pays tous les ans ; les en-
 differens où l'on le transporte , &
 ment ce negoce est partagé ; quels Offi-
 nous avons établi pour ce trafic ; les
 des autres Officiers , & une liste de
 les Officiers en general ; enfin pour
 clusion , la description du gouvernemen-
 la Côte & du Conseil.*

MONSIEUR.

J'ai parlé dans ma dernière Lettre du Pays
 où l'on apporte l'or sur la Côte, de la manière
 où on le trouve, de sa figure, de l'or faux,
 moyens de le connoître d'avec le véritable.
 nécessaire de vous dire présentement, com-
 d'or ces differens Pays donnent tous les ans,
 quels endroits differens on le transporte. J'ose
 sans craindre de me tromper, que non seule-
 ils peuvent fournir, mais qu'ils donnent effec-
 tuellement tous les ans, en temps de paix, sept
 millions de marcs d'or. C'est sans doute une somme très
 considérable; mais comme il est partagé entre
 plusieurs personnes, chacun n'en peut pas profiter beau-
 coup. Autant que j'en ai de connoissance, on pour-
 ra ce partage de la manière suivante.

Sçavoir,

Pour la Compagnie des Indes Occidentales

Pour la Compagnie Angloise

Et alors on peut dire, que les deux Compagnies sont heureuses ; car je croi être bien assuré, que depuis quelques années elles n'en ont gueres reçu davantage, & que peut-être elles n'en ont reçu qu'environ la moitié.

Les vaisseaux non-privilegiez Zelandois en emportent tous les ans autant que ceux de nôtre Compagnie, c'est-à-dire,

1500

Les vaisseaux non-privilegiez Anglois

1000

Mais ces derniers en ont bien emporté deux fois autant dans ces deux ou trois dernieres années.

Les Brandebourgeois & les Danois ensemble en temps de paix reçoivent environ

1000

Les Portugais & les François ensemble pour le moins

800

Le tout fait

7000

Je dis que les derniers en emportent pour le moins huit cens marcs, & cela est veritable ; car les Portugais venans sur cette Côte sous prétexte de vendre leurs marchandises de l'Amerique, qui consistent en tabac de Bresil & en eau de vie faite de sucre, ils ont encore pour le moins autant que les vaisseaux non-privilegiez des marchandises qui sont ici fort recherchées ; & cela n'est pas surprenant, puisqu'ils les vont acheter en Hollande, où ils prennent le monde dont ils ont besoin, & y équipent leurs vaisseaux, qui même quelquefois sont équipez par des Marchands Hollandois. Les Juifs de Hollande sur-tout y ont beaucoup de part ; ils obtiennent facilement un passeport du Roi de Portugal, de sorte qu'ils passent ici pour de veritables Portugais. Je vous laisse à penser quel chagrin cela donne à un Officier qui à les interêts de la Compagnie à coeur, lorsqu'il apprend que quelques Marchands Negres sont arrivez sur la Côte avec une bonne

E

quan-

quantité d'or, dans le deſſein de le trafiquer avec nous
& que cependant il arrive un vaiſſeau Portugaiſe
ou un vaiſſeau non-privilegié, qui par le bon ma-
ché qu'il fait de ſes marchandises emporte tout
cet or, ou du moins une grande partie, pendant
que nous demeurons chargez de nos marchandises
comme ſi elles étoient peſtiferées. Cela m'eſt ar-
rivé plus d'une fois, & ainſi j'en parle par ma pro-
pre experience.

J'ai fait en gros ce calcul de l'or que l'on tra-
porte d'ici, les connoiſſeurs le trouveront aſſés juſte
ſte, mais d'autres qui ne ſ'y entendent pas & qui
ont été ici dans un méchant temps, penſeront que
je vai trop loin, & que ma ſupputation n'eſt pas
juſte : je prie ces Meſſieurs de vouloir le faire mieux
il n'y a eu juſques ici perſonne qui l'ait entrepris
pour ſatisfaire vòtre curioſité je l'ai fait de la ma-
niere que j'ai crû approcher le plus de la verité.

Ainſi, ſelon ma penſée, l'or que l'on apporte de
la Côte, & qui eſt transporté enſuite en divers lieux
ſe monte à deux millions trois cens mille livres
à compter les trois marcs pour mille francs. Mais
il faut entendre cela d'un bon temps, l'orſque
chemins ſont ouverts & que les Marchands peu-
vent venir ici librement. Car en temps de guerre
ou l'orſque les Negres ſont diviſez entre eux, je
croi pas qu'il en vienne la moitié de ce que je
dit, & les vaiſſeaux non-privilegiez en ſçavent
bien tirer leur part. Et ſuppoſé que nôtre Com-
pagnie en reçoive la cinquieme partie, cela ne ſer-
roit lui apporter beaucoup de profit dans un mé-
chant temps ; au contraire elle eſt obligée
mettre une partie des profits qu'elle fait ailleurs.
Ainſi j'eſpere qu'on trouvera dans peu un moyen
ſalutaire pour negocier ici avec plus de profit,
pour empêcher que les vaiſſeaux non-privilegiez
ne nous cauſent tant de perte. Il me ſembloit

qu'il ne sera pas difficile d'y réussir, si on établit ici un bon gouvernement, & si on a soin en Hollande qu'on n'envoie ici que des marchandises qui sont fort recherchées. N'attendez pas, Monsieur, que je fasse ici le detail de nôtre commerce, ni que je vous dise comment il subsiste, quelles marchandises se vendent le mieux ici, les qualitez qu'elles doivent avoir, & celles qui commencent déjà à ne se debiter plus; cela ne se doit pas faire par un Officier fidele; outre que peut-être ma Lettre auroit le malheur de tomber entre les mains de quelqu'un de ceux qui envoient des vaisseaux non-privilegiez, qui pourroient en faire leur profit; ils violent déjà assés le droit que l'Etat a accordé à la Compagnie des Indes Occidentales, de pouvoir préferablement à toute autre negocier sur cette Côte, sans que moi ou quelqu'un des nôtres leur donnions occasion d'avoir une plus grande connoissance de l'état de la Guinée. Ainsi contentez vous de ce que je viens de dire, & de sçavoir qu'on a bien besoin de cent cinquante sortes de marchandises pour faire ici un negoce general.

Vous avez vû dans ma troisieme Lettre, que le château de *St. George d'Elmina* est la place principale de toute la Côte, & où le General, le premier Marchand, le Fiscal, & les principaux Officiers font leur demeure. C'est aussi devant ce château que nos vaisseaux, qui viennent d'Europe, jettent l'ancre & déchargent leurs marchandises; nous y avons quantité de très-beaux & bons magasins pour les serrer. Ces magasins, dont le premier Marchand est responsable, servent à fournir les autres forts que nous avons ailleurs des marchandises qu'ils demandent. Mais ne vous imaginez pas que nous tenions un marché pour vendre nos marchandises, ou que nous les en-

E 2 voyions

voyions ailleurs pour les débiter ; point du tout les Negres viennent tous les jours nous trouver dans nôtre fort , & nous apportent de l'or , & l'on pèse & purifie avant que de leur donner des marchandises à la place ; & nous n'en laissons point sortir de nos magasins, qui n'ayent été achetées & payées, à moins que le Marchand ne veuille donner à credit ; ce qui seroit pour le compte en particulier , & non pour celui de la Compagnie , à laquelle on ne peut faire aucun tort , ni même porter en compte les présents qu'on pourroit faire aux Marchands Negres. Pour cela que Messieurs de la Compagnie ont accordé un certain profit au Marchand, qui a la direction du negoce , sur tout ce qu'il vend ; & ce profit est assez considerable, non seulement pour pouvoir faire quelque présent aux Negres, mais aussi pour en mettre une bonne partie en réserve, ce qui les engage à servir la Compagnie avec pureté d'affection & de fidelité. Les Negres n'ont ni chariots, ni chevaux, ni autres bêtes de charge pour transporter dans le Pays les marchandises qu'il ont achetées de nous ; mais ils sont obligés de les faire toutes porter par des hommes : & lorsqu'ils ont négocié pour deux ou trois mille livres d'étain , de cuivre , ou de fer , ils ont besoin pour le moins , de cent cinquante personnes pour le transport. Je vous donne à penser , si ce doit pas être une terrible fatigue de marcher quelquefois huit jours de suite avec de si pesans fardeaux sur le dos, & sur-tout lorsqu'il faut passer par des chemins moins effroyables & traverser des montagnes ; mais ils gagnent bien le profit qu'ils y font. Il est vrai, que la plupart de ceux qui viennent trafiquer avec nous sont des esclaves, envoyez par leurs maîtres pour faire cette commission, & celui, qui le maître se confie le plus, & qui a déjà donné

des preuves de sa fidélité, est le Chef de cette caravane. Nous ne le regardons pas comme un esclave, mais comme un Marchand considerable, & nous tâchons de l'obliger en tout ce que nous pouvons, parce que nous sçavons qu'un tel esclave, en qui son maître a tant de confiance, a la liberté d'aller negocier où il veut, soit chès les Danois, les Anglois, les Brandebourgeois, ou chès nous; & c'est pour cette raison que nous avons presque plus d'égards pour lui, que nous n'en aurions pour son maître.

Après avoir parlé de ceux que les Negres emploient pour leur negoce, il ne sera pas hors de propos de parler des Officiers, qui de nôtre côté sont établis pour cela, & des differens degrez qu'il y a ici dans les charges. Cette matiere ne vous déplaira pas sans doute, puisque vous apprendrez par-là, à quel emploi vôtre cousin pourra un jour être élevé, s'il se comporte bien.

Il y a premierement des Soldats avec leurs Officiers. On choisissoit ci-devant les plus capables d'entre eux pour servir la Compagnie en qualité d'Assistans, soit pour tenir les livres, soit pour le negoce, & c'est par-là que quelques-uns, & entre autres un, que vous & moi connoissons fort bien, ont eu occasion de s'avancer & de s'élever presque jusques au plus haut emploi. Mais cela n'a plus été permis depuis dix ou douze ans; car Messieurs les Directeurs voyans qu'on employoit souvent non seulement ceux qui en étoient capables, mais aussi ceux qui n'y étoient nullement propres, & même des yvrognes, ont absolument défendu de prendre des Assistans parmi les Soldats; mais ils ont accordé en même temps, qu'on les pourroit faire Caporaux, Sergens, ou Officiers; & que pour ceux dont on se sert aux métiers, ils pourroient aussi être avancez aux emplois, qui se trou-

vent vacans dans leur corps ; la même chose a été réglée pour les Matelots , c'est-à-dire , qu'on pourroit les avancer dans leurs vaisseaux. Un Assistant peut avec le temps être élevé à la charge de Général de toute la Côte.

La charge d'Assistant est la moins considérable de toutes , tant entre ceux qui tiennent les livres qu'entre ceux qu'on employe au negoce. Assistant a seize livres par mois , & huit (en Flamand *rijksdaelder* , qui vaut cinquante pour sa nourriture. La première charge , à laquelle ils peuvent être avancez , est celle de Sous-commis , ou de Sous-marchand , qui ont quatre francs d'appointement ; ce sont eux qui doivent presque tout l'or pour la Compagnie , qui en doivent rendre compte au Marchand , bien au premier Marchand , qui est ici le Chef de negoce ; celui-ci en rend compte à la Compagnie mais c'est à *Elmina* qu'on en tient les livres neraux. Il y a outre cela à *Elmina* un Maître de magasin , qui a en garde les marchandises liquides , comme le vin , la biere , l'eau de vie , même que les provisions de bouche , comme le bœuf , la chair salée , les pois , les fèves , le gruau , & c'est lui qui les debite. Lorsqu'un premier Marchand , ou un autre Marchand , s'apperçoit que le Sous-commis , ou Maître de magasin , est un débauché , c'est à lui à y prendre garde de par car il est obligé de payer tout ce que le Sous-commis ou Maître de magasin dissipe par ses débauches. Il n'y a pas encore quatre ans que nous en avons vû ici un exemple. Un de nos Confreres , qui ne vous est pas inconnu , fut obligé dans un pareil cas de payer près de huit cents francs , sans en avoir retiré la moindre chose. Ainsi un Marchand , qui a de ces gens-là sous lui , doit bien veiller sur leur conduite , autrement il se

en peu de temps entierement ruiné. Il est vrai, qu'il a droit de le redemander à celui qui l'a dissipé, mais qu'est-ce qu'il en peut tirer lorsqu'ils n'ont point de bien en Europe, & il arrive rarement que ces Messieurs en ayent; car je ne crois pas que ceux qui ont assés de bien pour subsister en Hollande, voulussent venir dans ce Pays-ci, & il n'y a pas d'apparence que leurs parens qui sont en Europe voulussent payer pour eux. Tout ce qu'un Marchand qui est ainsi trompé pourroit faire, ce seroit de livrer à la Justice celui qui l'a trompé, pour le faire punir; mais cela ne le rembourse point de l'argent qu'il a été obligé de donner; de sorte que le plus sûr est de prendre bien garde à la conduite de telles gens, & de les tenir en bride dès le commencement.

On choisit parmi ces Sous-commis les plus anciens ou les plus capables, pour les faire premiers Commis ou Marchands dans nos autres forts, où ils commandent & ont la direction du negoce; Leur appointement est de trente-six livres par mois, sans compter quatre écus pour tenir un ou deux domestiques, & huit écus pour leur nourriture; ils ont de plus un certain avantage de tout ce qu'ils negocient, comme nous l'avons déjà dit.

Lorsque la place de premier Commis à *Mourée* ou à *Cormantin* vient à vaquer, on choisit les plus capables de ces Marchands, dont nous venons de parler, pour la remplir, & on augmente leur appointement jusques à quatre-vingts livres par mois, supposé que Messieurs les Directeurs approuvent le choix que le Conseil en a fait; car Messieurs de la Compagnie se sont reservez avec beaucoup de raison de disposer de ces charges, aussi-bien que de celle de premier Marchand à *Elmina*, ou, ce qui est la même chose, de la seconde

personne de cette Côte, dont l'appointement de cent francs par mois. Messieurs les Directeurs ont donc voulu se réserver la disposition de ces dernières charges, où l'on a les mêmes profits tout ce qu'on négocie, que les autres Marchands (excepté que la seconde personne a la table General, & quatre écus pour un domestique) afin qu'en cas que le General ou la seconde personne meurent, la Compagnie ait des gens capables, & en qui elle puisse se confier, pour remplir ces places; & lorsque le premier Marchand d'*Elmina* a servi en cette qualité deux ou trois ans, & que la fortune lui est favorable, il peut facilement arriver d'être élevé à cette dignité de Directeur general de toute la Côte & de tout ce qui appartient à la Compagnie, avec un appointement de trois cens francs par mois, & un profit assuré de tout ce qui se négocie sur toute la Côte pour la Compagnie; ce qui monte à une somme assez considérable, lorsque le négoce va bien.

Il n'y a que deux ans, que les premiers Commis de *Mourée* & de *Cormantin* avoient encore profit du négoce d'esclaves de *Fida* ou d'*Arade*, ce qui leur apportoit quelque revenu, même par le négoce de l'or sur la Côte, & dont il étoit impossible qu'ils pussent subsister: car n'y ayant pas beaucoup de négoce dans ces lieux-là, & Messieurs étant obligés de tenir un rang qui répondait à leurs charges, il est certain, que sans le profit qu'ils avoient de ce négoce d'esclaves, leur revenu n'auroit pas suffi à les entretenir. Mais comme il y a eu des gens mal-intentionnés, qui ont fait croire à Messieurs les Directeurs, que les Commis s'enrichissoient par ce négoce d'esclaves, ils ont trouvé bon de le leur ôter, & de le confier aux Capitaines de leurs vaisseaux. Le temps nous

prendra, si ce changement sera profitable à la Compagnie. Pour moi, s'il m'est permis de dire mon sentiment, je n'en attens rien de bon : la raison de cela est, que la plupart de ces Capitaines entendent bien la marine & à conduire leurs gens, mais ils ne savent gueres comment il faut se comporter avec les Negres pour negocier avec eux ; & que de plus quelques-uns d'entre eux (quoiqu'il y en ait de fort capables) ne soutiendront gueres l'honneur de la Compagnie auprès des habitans de ce Pays, à cause de leur naturel rustique, & particulièrement lorsqu'on les compare à ceux des autres nations, qui viennent trafiquer ici, & qui sont plus civilisez, comme les Anglois, les François, &c. Ainsi il pourroit bien arriver que ce changement ne sera pas fort avantageux à la Compagnie; mais il vaut mieux laisser aller les choses comme elles pourront, & espérer que tout ira bien. Outre ceux qui sont employés dans le negoce, ou qui reçoivent des Negres l'or qu'on negocie, il y a encore d'autres Officiers, dont je vai vous parler.

Il y a en premier lieu le Fiscal, qui a cinquante livres d'appointement par mois, la table du General, & quatre écus pour son valet. Les gages d'un Fiscal sont fort mediocres, comme vous voyez, mais ses profits sont considerables, lorsqu'il est vigilant ; car quand il saisit de l'or ou des marchandises, que les Negres ou les Blancs négocient au préjudice de la Compagnie, & qu'on les déclare être confisquées, il en a le tiers pour lui, & outre cela le tiers de l'amende, à laquelle les Blancs sont condamnez pour avoir fait un negoce défendu ; il a aussi le tiers de ce que ceux qui sont au service de la Compagnie sont obligez de payer, lorsqu'ils ont commis quelque crime ; car non seulement ils sont condamnez à une punition

corporelle par le Directeur general & par les C
seillers ; mais aussi on retient & confisque les
ges qui leur sont deus.

Après le Fiscal vient le Teneur de livres g
ral, qui tient les livres de tout le negoce que
ici la Compagnie ; ses appointemens sont
soixante & dix livres par mois, quatre écus p
ses domestiques, & la table du General, ou de
écus pour sa nourriture. Il a ordinairement
Sous-teneur de livres, qui a trente francs par m
& deux Assistans pour lui aider.

Ensuite vient le Teneur de livres des garnis
dont le nom montre assez quel est son emploi ;
qualité de Sous-commis il a vingt-quatre livres
en qualité de Commis trente-six livres par m
outre qu'il vend à l'enchere les biens de ceux
meurent, dont il a cinq pour cent de profit
lui ; il a aussi ordinairement un Assistant, qui
aide. On a quelquefois un Secrétaire, dont
gages sont de cinquante livres par mois, & i
on donne trois ou quatre Assistans ; mais de
temps nous n'avons eu qu'un Sous-secrétaire
quelques Assistans.

La dernière & en même temps la plus mé
ble charge est celle de Sous-fiscal, qu'on ap
ordinairement Auditeur, mais à qui on peut
donner le nom de Delateur. Il a vingt livres
mois, & la dixieme partie de tout ce qui est
fisqué ; il est suspect à tout le monde, quoique pour
faire plus d'honneur on lui ait donné le pas de
les Sous-commis ; & le Fiscal, que sa charge de
gueres aimer, a le pas devant tous les Commis
même devant la seconde personne, quoiqu'en
il soit moins considerable ; car si le Ge
meurt, la seconde personne lui succede, mais
mais le Fiscal, & même les Commis de
& de *Cormantin* lui sont préferés dans cette
fon.

Pour ce qui est des Ecclesiastiques, il n'y a qu'un Ministre & un Lecteur; le premier a cent francs, & le second vingt francs par mois; outre cela le Ministre a quatre écus pour un valet, & la table du General quand il veut. Vous voyez, Monsieur, que nous recompensons assés bien les Ecclesiastiques. Vous vous imaginez peut-être que nous menons ici une vie profane ou débordée; mais il y a un ordre, qui nous oblige d'aller tous les jours à l'Eglise, sur peine d'un demi-écu d'amende, & quand nous manquons d'y aller les Dimanches & les Jendis, l'amende est double. Je sçai bien, que vous me répondrez à cela, que c'est un culte que l'on rend à Dieu par force, & qui par conséquent ne vient pas d'une véritable piété. Que dirai-je à cela? Je croi que vous avez raison, & que la plupart ne le font que par contrainte.

Ce sont là tous les emplois que nous avons sur cette Côte, excepté les Soldats & les Ouvriers. Voici dans quel ordre il faut les ranger.

Un Directeur General.
Un Ministre, qui a le pas après le General.
Un Fiscal.

Un premier Marchand.

Deux ou trois premiers Commis.

Sept ou huit Commis.

Neuf ou dix Sous-commis.

Dix-huit ou vingt Assistans.

Un Maître de magasin.

Un Teneur de livres general.

{ En Hollande on met de la différence entre ces personnes, mais il n'y en a point à proprement parler.

{ Ce nombre n'est pas toujours le même; il y en a quelquefois plus & quelquefois moins.

Un Sous-teneur de livres.

Un Teneur de livres des garnisons.

Un Secrétaire, ou Sous-secrétaire.

Un Lecteur.

Un Auditeur, qui est le Sous-fiscal.

De sorte que n'y ayant sur toute la Côte soixante personnes, dont le tiers sont des Assistans, vous voyez par-là que ceux qui viennent ici en qualité d'Assistans, & qui s'acquittent bien de leur emploi, peuvent facilement être avancés à des charges plus considérables. J'aurai peut-être une occasion plus favorable de parler dans un autre endroit de la conduite de quelques-uns de ces Officiers, & de quelle manière ils travaillent à s'avancer. Je finirai cette Lettre en ajoutant seulement par qui cette Côte est gouvernée.

Le gouvernement de cette Côte est principalement entre les mains du Directeur general, duquel les Commandans de tous les forts reçoivent les ordres, qu'ils sont obligés de suivre, ne leur étant pas permis d'entreprendre quelque affaire importante sans qu'il en ait connoissance & sans son approbation. Les affaires de la dernière importance sont portées au Conseil, qui est composé des personnes suivantes.

Du Directeur general.

Du Fiscal. (lorsque ce ne sont pas des affaires criminelles)

Des premiers Marchands.

De l'Enseigne.

Et quelquefois aussi du Teneur de livres general (ceux-ci sont les Conseillers ordinaires)

Et des Commis des forts, qui sont les Conseillers extraordinaires.

Il est permis à chacun de dire son sentiment sur tout ce qui est proposé dans l'Assemblée, pourvu qu'il ait bien pensé auparavant jusques où il peut

pend du Directeur, & qu'il prenne bien garde à n'être pas disgracié, en s'opposant au General, & en rejettant les propositions. Je croi qu'ils ont tous si bien observé cela avant que je vinsse ici, que je ne pense pas qu'il se soit guere pris de résolutions contre le sentiment du General. N'est-il pas juste aussi que l'on ait de la complaisance pour ses supérieurs. Outre que la plupart y ont très-bien trouvé leur compte, sans examiner de si près, si cela étoit avantageux ou préjudiciable à la Compagnie; toujours cela leur a procuré du repos & du profit, qu'ils n'auroient pas eu autrement. Et s'il est vrai, que l'amour bien réglé commence par soi-même, je ne trouve pas qu'ils aient fait un si grand mal, & je ne croi pas non plus avoir manqué à mon devoir, si j'ai gardé le silence dans le Conseil, au lieu de dire mon avis, pour des raisons, que j'apporterai tout-à-l'heure, quoique je fusse d'un sentiment contraire. J'ai souvent ri du nom qu'on nous donne en Europe, de *Conseil de la Côte Septentrionale & Meridionale de l'Afrique*; car assurément c'est un titre bien vain, & je ne peux en opinion de quelques personnes & sur cette Côte & en Europe, qui s'imaginent que nous avons ici un Conseil bien réglé, & que rien ne se fait sans un consentement unanime. Mais, Monsieur, vous & tous ceux qui sont dans cette pensée, vous trompez extrêmement; & si vous voulez sçavoir ce que c'est que ce Conseil, & jusques où il merite d'en porter le nom, représentez vous un Directeur General, qui domine avec une grande autorité sur tous ceux qui sont sur la Côte depuis le plus grand jusques au plus petit, & qui, quand il lui plait, peut faire beaucoup de mal à ceux qui sont au-dessous de lui, quoique ce soit contre toute justice, & même leur ôter leurs charges, & les renvoyer, sans leur en

donner aucune raison , à ce qu'ils disent. Le Directeur , tel que je viens de le depeindre , va dans le Conseil pour proposer une affaire , qu'il a déjà résolue selon l'idée qu'il en a , & souhaite qu'elle soit approuvée par le Conseil , ne trouvant personne qui ose prendre la liberté de s'y opposer. Chacun sachant bien qu'il lui en coûteroit cher à moins qu'il ne fût soutenu par d'autres ; ce qui ne s'ose esperer ; ainsi ils aiment mieux consacrer tout , que de s'exposer à être ruinez ; outre que la Compagnie n'en tireroit aucun avantage , & qu'il s'en trouveroit toujours assés d'autres qui suivroient le parti du General , lequel ne sauroit pas de venir à son but.

Si vous me demandez , Pourquoi donc ne s'oblige-t-on le Conseil , puisque le Directeur fait toujours comme il lui plait ? Je vous repondrai , qu'il y en a trois raisons. La premiere & la principale est , parce que Messieurs de la Compagnie ont ainsi ordonné , ne s'imaginans pas qu'un Directeur en abuseroit. La seconde , c'est pour juger des affaires criminelles , lorsqu'il s'agit de quelque punition corporelle , ou de condamner un homme à la mort , car à moins d'une injustice criante il faut qu'une sentence soit prononcée par le Conseil. Et la troisieme , c'est parce que les affaires qui regardent le gouvernement de la Côte étans réglées dans le Conseil , le Directeur n'en est plus responsable , & qu'elles réussissent mal , & il peut toujours dire en sa defense , que le Conseil l'avoit ainsi résolu , & que cependant leurs sentimens ne s'accordent point avec leurs paroles.

En un mot , le Conseil ne sert que pour couvrir les fautes du Directeur & pour empêcher qu'il ne se rende responsable des mauvais succès ; & ainsi les affaires de la Compagnie ne peuvent jamais aller bien sous le gouvernement d'un tel General.

SEPTIEME LETTRE. III

J'espère pour le bien de la Compagnie, que Messieurs les Directeurs retrancheront à l'avenir un peu de son crédit, & lui ordonneront expressément d'avoir plus d'égard pour son Conseil, & de suivre un peu plus qu'il ne fait ses avis. Et je ne doute point, en cas que Messieurs de la Compagnie veuillent autoriser le Conseil par des Lettres parentes ou autrement, qu'il n'y ait bien-tôt un bon gouvernement sur cette Côte, & que les affaires ne s'y fassent avec plus de prudence & de justice.

Voilà, Monsieur, la description de ce fameux Conseil de la Côte de Guinée. Voudriez-vous bien en être un membre? Je n'en croi rien. Pour moi, j'aime mieux être privé de cet honneur pour avoir la liberté de vous faire voir que je suis véritablement vôtre &c.

Fin de la septieme Lettre.

HUITIEME LETTRE.

Qu'on parle de l'air mal-sain de ce Pays, & de ce qui en est la cause, selon le sentiment de l'Auteur; de la difference qu'on y trouve par rapport au temps présent & par rapport au passé; de quelques exemples de terribles coups de tonnerre, & du dommage qu'ils ont fait.

MONSIEUR.

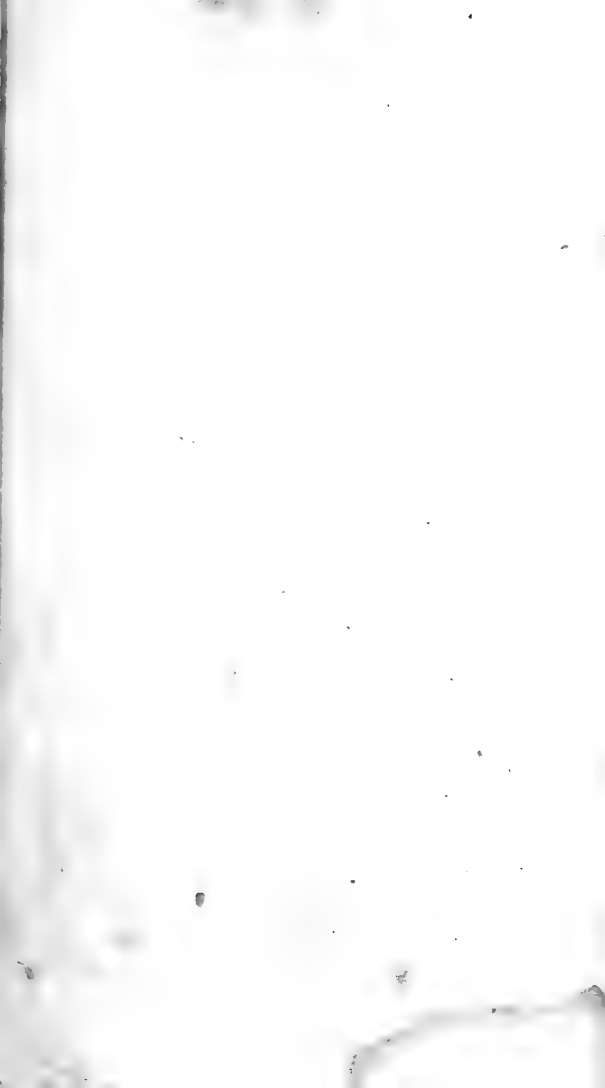
Lorsque je cachetai hier la dernière Lettre, que je me donnois l'honneur de vous écrire, je croyois que le vaisseau qui la devoit porter partiroit

roit sur le soir; mais comme il est demeuré jusqu'à aujourd'hui, & que je n'ai pas présentement beaucoup d'occupation, je veux bien employer ce temps à continuer de vous écrire ce que j'ai à vous dire de cette Côte.

La Côte de Guinée est située environ à cinq degrés de latitude Septentrionale; ce qui fait que ce climat est fort chaud, quoique cependant la chaleur n'y soit pas aussi excessive que la plupart des gens se l'imaginent; c'est un défaut commun parmi les hommes de grossir toujours les obstacles. Tous ceux, qui aussi-bien que moi ont passé quelques années sur cette Côte, avoueront qu'il y est extrêmement chaud dans les mois d'Octobre, Novembre, Decembre, Janvier, Fevrier, & Mars; mais que pendant les six autres mois de l'année la chaleur n'y est pas à beaucoup près si grande qu'on la peut facilement supporter; j'ai même vu le temps, que si nous n'avions pas eu un peu de honte, nous nous serions approchés du feu autant de plaisir qu'on fait en Europe au commencement d'Octobre ou de Novembre: outre que presque pendant toute l'année les soirées & les nuits y sont fraîches, de sorte que ceux qui ont passé ici ou dix ans, & qui par conséquent ont le corps un peu moins chargé de graisse qu'on ne l'a en Angleterre, n'ont pas sujet de se plaindre de la chaleur.

Voici, selon mon sentiment, ce qui rend le climat mal-sain sur cette Côte. Premièrement la chaleur du jour suivie de la fraîcheur de la nuit; ce changement subit doit produire un effet tout contraire dans notre corps, & sur-tout si nous ne sommes accoutumés pas à supporter plus le chaud que le froid, & si nous nous découvrons trop pour profiter trop tôt la fraîcheur.

La seconde raison, pourquoi l'air est ici si



Exercices des Hottentots.



in, & que je croi aussi la principale, c'est qu'il y
 sur toute la Côte quantité de hautes montagnes,
 entre lesquelles on void tous les matins s'élever
 un brouillard épais & puant, qui a une odeur de
 soufre, & sur-tout dans les endroits marécageux &
 après des petites rivières. Ce brouillard se re-
 nd & tombe en si grande abondance sur la terre,
 qu'il est impossible qu'on n'en soit infecté, d'autant
 plus que l'on est à jeun, & qu'alors notre corps est
 susceptible d'infection. Ce brouillard s'élève
 tout durant les six mois, que nous appellons ici
 l'Hyver, & particulièrement aux mois de Juillet
 & d'Août, pendant lesquels on void regner beaucoup
 de maladies qu'en Eté. Il se mêle à ce brouillard
 une terrible puanteur causée par la mal-propreté des
 égrès, qui non seulement ont accoutumé de laisser
 pourrir leur poisson cinq ou six jours avant que de
 le manger, mais qui font aussi leurs necessitez autour
 de leurs maisons dans tout le village. Toutes ces mé-
 chantes odeurs jointes ensemble causent nécessaire-
 ment quantité de maladies, & il est presque im-
 possible que ceux qui ont été déjà quelque temps
 sur la Côte, & ceux qui sont nouvellement arrivez,
 puissent résister; les premiers à cause de la foi-
 blesse de leur corps, & les autres à cause de l'ex-
 traordinaire différence qu'ils trouvent entre ce climat &
 celui de l'Europe. Aussi void-t-on que la plupart
 des arrivants, & sont attaquez de maladie dès
 qu'ils arrivent; & il en meurt même beaucoup. Il
 faut ajouter à tout cela, que l'on est ici très-mal
 servi de ce qui seroit nécessaire pour le soulage-
 ment des malades: car nous n'avons que des mé-
 decins gâtez & des Chirurgiens ignorans; ce
 qui met la vie des malades dans un danger conti-
 nuel; & quoique la nature eût assez de force pour
 résister à ses opérations, en cas qu'on pût lui aider par
 ses remèdes & par une bonne nourriture, on ne

ne ſçauroit y contribuer , parce que l'on ne ſait de ce qu'il faut pour cela ; les medicamens ſont gâtez pour la plûpart, (comme je viens de vous en dire) & la nourriture des gens du commun eſt en du poiſſon , ou en des poulets fort maigres & fort ſecs , n'ayans pas les moyens d'acheter une autre choſe ; & ſuppoſé qu'ils euſſent affés d'argent , ils ne ſçauroient trouver ce qui eſt neceſſaire pour ſe faire ſain & malade ; les vaches , les moutons , & les porcs ſont d'une maigreur extraordinaire , & par conſéquent la chair en eſt fort ſèche & fort dure , de ſorte qu'un perſonne ſaine a de la peine à en manger. Les herbes potageres , qui ſont de bons medicamens ſont ce qu'il y a de plus propre pour les malades , qui ont beſoin d'une nourriture ſaine ; nous manquent auſſi ; il eſt vrai que le Docteur general & les autres Officiers de marque ſont très-bien pourvus , mais elles ſont ſeulement pour leur uſage particulier.

J'ai rencontré pluſieurs perſonnes qui ſe plaignoient , que c'eſt la faute de ceux qui ſont malades , ſ'ils ſont attaquez de maladies , qu'il ſeroit plus à propos de les prévenir en menant une vie réglée , & ne faiſant aucun excès ni dans le manger ni dans le boire. Mais l'experience nous apprend que les gens-là ſe trompent , puisſque nous voyons tous les jours des perſonnes , qui vivent d'une vie ſi ſaine & ſi réglée qu'il eſt poſſible , & qui neanmoins ne peuvent éviter ni la mort ni les maladies.

Je ne veux pourtant pas nier abſolument qu'il n'y ait ici quelques perſonnes qui ne ſoient malades ; même la cauſe des maux qu'elles ſouffrent eſt la même que je ſouhaite , c'eſt qu'on n'en faiſſe pas une règle generale ; mais cela n'eſt que trop vrai pour quelques-uns , & ſ'ils prenoient un peu plus de garde à eux , & vivoient d'une manière plus ſaine , à parler humainement , il n'y auroit point de maladies.

morts & tant de malades, qu'il y en a tous les
Aussi-tôt que ces petites gens ont reçu leur
, (s'ils ne la doivent pas déjà toute) ils la
nt dépenser en eau de vie & en vin de palme,
ux boissons qui font beaucoup de mal, lorsqu'on
boit trop, de sorte qu'il ne leur reste plus rien
ur acheter dequoi manger, & ils sont obligez
se contenter de pain, d'huile, de sel, & quel-
fois d'un peu de poisson ; ainsi ces sortes de
ne peuvent posséder une bonne santé. Voilà
ie des personnes du commun ; il seroit à sou-
ter que ceux qui sont dans les charges ne les
titassent pas en cela, mais les excès dans la boif-
sont fort communs parmi eux, & il semble
e s'ils ont plus de gages, ils n'en ont que plus
soif ; ce qui les oblige malgré eux à faire mai-
e chere, à moins qu'ils n'ayent le bonheur que
quelqu'un leur avance de l'argent sur les gages qui
sont dûs, ou sur ce qu'ils pourront gagner
e leurs, ou bien sur les assurances qu'ils donnent
enme ces dettes s'augmentent tous les jours, ces
seigneurs se ruinent peu-à-peu, & cependant ils
écroûtent tellement à boire, qu'il est impos-
le de les en empêcher dans la suite. Ce qu'il y
de pire en tout cela, c'est qu'outre les excès
ils font en eau de vie & en vin de palme, ils
bandonnent à la débauche des femmes, qui leur
t perdre leur fortune, leur santé, & enfin la
Mais après tout il faut bien qu'ils fassent place
à d'autres ; car si les gens vivoient ici aussi long-
mps qu'en Europe, il faudroit bien attendre
nt que d'être avancé à quelque charge confide-
le, & sans cela on ne verroit gueres de gens
venir riches de Guinée. Il n'y a que les princi-
ux Officiers qui ayent occasion d'amasser quel-
e chose, & encore ne gagnent-ils pas autant
que :

que la plûpart du monde croid. Je vous que nous meritions bien le peu de profit que faisons ici, puisque nous exposons nôtre santé est nôtre plus grand thrésor.

Mais pour reprendre le fil de nôtre discours y a des gens qui trouvent de la différence un lieu & un autre, c'est-à-dire, qui croient qu'un endroit est plus ou moins mal-sain que l'autre. Je n'aurois pas de peine à entrer dans leur sens pourvu qu'ils entendissent par-là les endroits où il y a toujours un vent frais, & où il n'y a point de puanteur parmi les Negres ; ces endroits seroient apparemment les moins mal-sains, & ce cas-là *Boutry* & *Zacandé* devroient être préférés aux autres.

Quoique ce Pays soit fort mal-sain, les habitants ne sont gueres attaquez de maladies ; & ce n'est pas surprenant, parce qu'étant nez dans un climat & accoutumés à la puanteur qui infecte l'air, ils y peuvent mieux résister. Il y a deux sortes de maladies, auxquelles ils sont sujets que les Européens, sçavoir la petite vérole & le ver. La première de ces maladies enlève des milliers de personnes il y a treize ou quatorze ans. Le ver s'engendre dans toutes les parties de leur corps, & sur-tout aux jambes. C'est un mal extrêmement douloureux, qui dure quelquefois des mois entiers, & dont ils ne sont délivrés que quand le ver est entièrement sorti. On ne sait de quelle manière ceux qui ont quelque ver se le font sortir ; aussi-tôt que le ver a paru au postume, (ce qui se fait ordinairement sous la tête) ils tâchent de le tenir ferme & de le faire sortir peu-à-peu de la playe, ensuite ils l'attachent à un petit bois, qu'ils tournent tous les jours, afin de tirer le ver doucement du postume. S'est fait, ce qu'ils continuent jusqu'à ce qu'il soit entièrement sorti.

entièrement forti, & qu'ils soient delivrez
 de la douleur. Mais s'il arrive qu'ils tirent trop
 & que le ver vienne à se rompre; la douleur se
 grege, parce que ce qui est resté du ver se pour-
 dans le corps, ou fait un apostume dans un autre
 roit. Les Negres sont bien les plus sujets à
 mal, mais les Blancs n'en sont pas aussi tout-à-
 exempts. J'ai vû des gens, qui en avoient
 ou dix tout-à-la-fois, ce qui leur causoit des
 leurs insupportables. Cette maladie regne sur
 la Côte, mais nos gens y sont sujets parti-
 culièrement à *Cormantin* & à *Apam*, apparem-
 ment à cause de la méchante eau qu'ils sont obli-
 gés de boire. Si vous voulez sçavoir combien
 ils sont grands, vous n'avez qu'à lire le Livre
 Monsieur *Focquenbrogh*, dans l'endroit où par-
 le de la Guinée il dit que *c'est un Pays, où les*
de terre de la longueur d'une aune ou d'une pi-
n n'attendant pas que les hommes soient morts,
engent tous vivans. Les Negres du Pays d'*An-*
 ont particulièrement sujets à avoir du mal aux
 es naturelles, ce qu'ils attribuent à un certain
 de palme, qu'ils boivent, & qu'on appelle ici
 es habitans de ce Pays sont encore à plaindre
 qu'ils reçoivent quelque blessure à la guerre;
 la n'ont point d'autres remedes pour les gue-
 ne quelques herbes vertes, qu'ils font bouillir
 de l'eau, & avec quoi ils humectent la playe.
 remede on soulage bien quelques-uns, parce
 ces herbes ont une vertu admirable; mais
 qui ne les connoissent pas, ou qui ne sça-
 pas bien s'en servir, n'en reçoivent aucun
 gement, au contraire la blessure devient en-
 plus profonde; ce qui souvent les fait languir
 leur vie. Il en va de même des maux Ve-
 ns qu'ils ont; & ceux qui demeurent sous nos
 forts

forts sont heureux, car pour un bonne somme gent ils s'en font guerir à nos Chirurgiens.

A ces incommoditez près, les Negres en general une parfaite santé, mais ils deviennent rarement vieux, dequoi je ne sçauois donner son. On void dans ce Pays-ci quantité de gens & qui paroissent même vieux, mais qui cependant ne le sont pas; je croi que cela vient de ce qu'ils s'abandonnent trop aux femmes, ce qui les rend vieux & les affoiblit tellement, que lorsqu'ils ont cinquante ans (qui est parmi eux une grande vieillesse) ils sont attaquez d'une maladie, ils meurent ordinairement; c'est une chose étonnante que les enfans mêmes connoissent cette maladie, ce qui fait qu'il ne se trouve pas une personne parmi eux.

Il faut présentement dire quelque chose de l'Hyver & de l'Eté, ou bien du bon & du mauvais temps, comme on l'appelle ici; & ce qui me paroît le plus à en parler, c'est le changement remarquable que j'ai remarqué dans les saisons depuis l'espace de dix ans. L'Eté commence ici à-peu-près lorsqu'il l'Automne commence en Europe, c'est-à-dire six mois, à la fin desquels commence l'Hyver qui en dure autant, & dont il y a deux mois de brouillard, deux mois de pluie, & deux mois de vent. Mais cela change tellement tous les ans, que nôtre supputation se trouve souvent fautive; l'Eté commençant quelquefois un mois plus tôt, & une autre année le brouillard ou la pluie commençant un mois plus tard qu'à l'ordinaire, & ainsi de suite; de sorte que tout est présentement fort brouillé, & qu'il n'y a presque plus de quoi faire.

Lorsque je vins sur cette Côte, les pluies étoient fort réglées; l'Eté commençoit à-peu-près dans un même temps, & l'Hyver de même.

deux saisons étoient même plus rudes qu'elles
sont à présent. Il pleuvoit en ce temps-
plusieurs jours de suite d'une manière si terri-
qu'on eût dit que tout le Pays alloit être
inondé, & qu'on verroit un second déluge; mais
ce n'est pas ainsi présentement, les pluies n'y
pas à beaucoup près si abondantes, quoique
qui est très-remarquable) il pleuve beaucoup
à *Axim* qu'en aucun autre lieu, bienqu'il
soit qu'environ à vingt lieues à l'Occident d'*El-*
Je fus extrêmement surpris, lorsqu'on me
à *Axim*, de voir que la pluie y duroit si
longtemps, & ayant demandé à un Commandeur
soldats, combien ce temps pluvieux continuoit,
il répondit qu'il duroit ordinairement onze
& vingt-huit jours, & par conséquent il
y a qu'un beau jour tous les quatre ans, qui est
une année bissextile. Quoique cela fût trop exagéré,
certain qu'il pleut dans ce lieu pour le moins
la moitié de l'année, & c'est pour cela que les
plantes, excepté le ris & les arbres, n'y vien-
pas bien, à cause de la trop grande humi-

est une chose étonnante que les tempêtes, ou
ouragans, comme on les nomme ici, ne sont ni
si fréquentes ni si rudes qu'elles l'ont été. Et pour
parler que du vent & du tonnerre, on peut
dans le Livre de Monsieur *Focquenbrogh*, com-
me les vents étoient terribles de son temps, &
s'élevoient si subitement, que les Mariniers
n'osoient jamais mettre toutes leurs voiles, de
peur d'être surpris par ces vents, & d'être jettez
quelque écueil, ou sur le rivage. Mais
présentement il n'y a rien à craindre; car quoi-
qu'il s'éleve quelquefois de rudes tempêtes, mê-
me de tonnerre, d'éclairs & de vent, elles ne
viennent pas si subitement, & ne sont pas aussi
ru-

rudes, de sorte qu'elles ne causent pas de dommage considérable.

J'ai lû dans un vieux papier écrit de la main de Monsieur le Directeur *Valkenburg*, que l'année 1691, il s'éleva un si terrible orage à *Elmina*, que les coups de tonnerre si épouvantables, que l'on en fut saisi de frayeur, pensant que c'étoit le jugement du monde. Le tonnerre fondit l'or & sans endommager les sacs où il étoit renfermé, & brisa des épées dans le fourreau sans que l'on marquât la moindre chose au fourreau; il tomba encore plusieurs autres choses extraordinaires, dont je n'ai pas bien pû lire à cause que les vers ont rongé le papier en bien des endroits, mais il void pourtant qu'ils avoient extrêmement effrayé pour les poudres, & qu'ils étoient dans la plus grande consternation.

Environ l'année 1691. il tomba un orage terrible dans le Pays d'*Ante*, & j'étois alors à *Bombay*. Il y eut des milliers d'arbres arrachez par le vent, ou brûlez par les éclairs; notre bâton de pavillon fut renversé du haut en bas, & brisé en plusieurs pieces, il tomba debout à terre, mais on eût dit qu'on y avoit enfoncé des coins pour le fendre. Les Negres, qui ne savent ni plus ni moins que quelques personnes parmi nous, que la force du tonnerre consiste dans une pierre qui tombe, ne manquerent point de dire que l'orage eût cessé, de nous apporter un pavillon, qu'ils disoient avoir ainsi brisé notre pavillon; je la trouvai toute telle, que nous sommes nôtres, qui sont dans la même pensée, & qui sont si tumé de la décrire; mais personne ne peut nous en faire mais me prouver par des raisons naturelles que la pierre soit capable de produire des effets si terribles, j'en ai vû quelquefois produire au tonnerre, mais je ne croi pas être obligé de croire que ce soit elle.

chose surnaturelle, j'aime mieux croire que cela se fait par le vent, qui fort avec une extrême violence des nuées; mais je laisse aux Naturalistes à examiner de quelle maniere cela se fait.

La même chose arriva quelque temps après à un vaisseau de nôtre Compagnie, qui croisoit auprès d'*Axim*, le grand mât & le beaupré ayans été extrêmement endommagés par le tonnerre.

L'année 1694. le tonnerre tomba à *Cormant* dans la chambre du Marchand, dont tous les meubles furent brisés, & son enfant (ce qui est fort extraordinaire) fut enlevé avec son lit, & porté à quelques pas de là, sans recevoir néanmoins le moindre mal. Pourriez-vous croire, Monsieur, qu'une pierre fût capable de produire tous ces effets? Pour moi, je dis hardiment que non.

Quelque temps après le tonnerre tomba sur le port des Anglois à *Aura*, & perça avec tant de violence les murailles, qu'il s'avança jusques à la porte de la chambre aux poudres, où quelques chaudières d'étain furent fondues & reduites dans une masse. Vous pouvez juger dans quelle frayeur furent ces pauvres gens de voir le tonnerre si près de leurs poudres.

Du temps que je commandois à *Mourée*, il y tomba si effroyablement, qu'il se fit une fente à une des tours, de la longueur de quelques pieds, par où mon Cannonier reçût une contusion au bras, sans avoir pourtant eu d'autre mal. J'eus bien peur alors, car voulant raccommoder les soupapes qu'il y avoit au magasin des poudres, j'avois fait porter le jour précédent près de trois mille livres de poudre au grenier, où elle n'étoit couverte que de simples tuiles au commencement de l'orage, mais je ne me donnai point de repos, que je ne l'eusse fait transporter dans un lieu plus sûr,

fûr, & je fus dans une terrible inquietude à que cela fût fait.

Vous voyez, Monsieur, par ce que je viens vous dire, quel temps nous avons eu ci-devant & le changement qui y est arrivé ; car il sembleroit que ces tempêtes ont cessé, du moins nous en sommes gueres apperçûs depuis trois quatre ans.

La difference de la chaleur & du froid est très-considerable entre le temps passé & le présent car la chaleur étoit ci-devant si grande, qu'il sembleroit que nous eussions ici en Eté des jours caniculaires, aussi-bien qu'en Europe ; mais elle est maintenant beaucoup plus modérée, & on la peut bien supporter la plûpart du temps. Le froid étoit aussi en ce temps-là, c'est-à-dire, la nuit étoit rude, que nous nous imaginions qu'il gèloit moins la terre, qui avoit été mouillée par la pluie, se sechoit & étoit blanche comme neige. J'ai ouï dire à quelques personnes qui ont été ici avant moi, qu'étant entrez le matin dans les comptoirs ils avoient trouvé l'ancre gelée ; je ne sçai si cela est bien vrai, je ne vous dis que ce que l'on m'a dit.

Mais je sçai bien, que nous avons eu ici des nuits si froides, qu'elles nous ont fait trembler, qui peuvent (comme j'ai dit) être comparées aux nuits de l'Automne en Europe. Il fait très-froid dans la méchante saison, mais non pas tant que ci-devant, il est vrai qu'il dure plus longtemps, & nous avons bien à présent les deux tiers de l'année d'Hyver ou du moins d'Automne suis &c.

Fin de la huitieme Lettre.

NEUVIEME LETTRE.

Dans laquelle on décrit le naturel & les mœurs des Negres de la Côte de Guinée, qui sont fourbes, faineans, & sans souci; leur maniere de s'habiller; l'éducation des enfans, & leurs salutations; la civilité qu'ils font à ceux qui les viennent voir; comment les Grands se visitent; leurs métiers, & en quoi ils consistent; la navigation, la pêche, & l'agriculture; la diversité du langage; les Nobles; les différentes conditions qui se trouvent parmi les Negres; leur peu de regularité à bâtir des villages ou à faire des chemins; les instrumens sur lesquels ils jouent; les mendiens, qui ne sont que des effrontez & des gens qui n'en ont nullement besoin. Enfin on y fait la description des Mulats.

MONSIEUR.

J'ai reçu votre Lettre du 24. . . & j'en ai fort bien compris le contenu; mais la matiere, que j'ai à traiter dans celle-ci, est si abondante, que je serai obligé de différer la réponse que vous souhaitez de moi, & que je vous promets de faire à la premiere occasion.

Mon dessein est de vous entretenir du naturel & des mœurs des Negres qui sont nez sur cette Côte;

te; & pour éviter la confusion vous me permettez de m'étendre un peu sur ce sujet. Ne tenez pas mauvais, si je joins tant de choses ensemble sans faire de division, cela me semble le plus commode, & j'espère que cela ne vous déplaît pas.

Je commencerai donc à vous dire, que les naturels du pays, que nous appellons *Nègres Noirs* à cause de leur couleur, sont tous d'un naturel si fourbe, qu'on ne peut se fier en eux; & ne négligent aucune occasion de tromper un Européen, ou de se tromper les uns les autres; & c'est une chose extraordinaire d'en trouver qui soient fideles, & encore s'il y en a, leur fidélité s'étend pas plus loin qu'aux maîtres qu'ils servent; car si on examine bien leur vie, on verra qu'à l'égard des autres ils sont en toutes occasions leur naturel trompeur. Il semble qu'ils ne croient que pour cela, ils le voyent faire dès leur enfance, & la fourberie jette en eux de si profondes racines, qu'il leur est impossible d'y renoncer à la suite; c'est comme une nécessité qui leur est imposée; en quoi ils ressemblent parfaitement aux Moscovites, au moins c'est là l'idée que nous donne de ces derniers.

Outre cela, les Nègres sont extrêmement paresseux, & ne travaillent que lorsqu'ils y sont contraints. Ils sont aussi sans souci, & ils ne prennent leurs affaires si peu à cœur, qu'on ne peut presque jamais remarquer s'ils ont du bonheur ou du malheur; car, par exemple, lorsqu'ils ont eu une campagne, & qu'ils ont gagné quelque bataille, les void retourner sautans & dansans; & ils font la même chose quand ils ont été battus & obligés de s'enfuir. Qu'ils se trouvent à une fête, à un enterrement, c'est tout un pour eux. En tout mot on les void toujours les mêmes, soit

adversité, soit dans la prospérité, & toute la différence qu'on y remarque est seulement dans leurs habits & dans leurs cheveux, dont nous parlerons dans la suite. Je n'ai jamais rien lû qui représente cela plus vivement que les vers que l'on trouve sur la taille-douce des Oeuvres de Monsieur Focquenot, dont les derniers sur-tout sont fort jolis, & sont très-bien voir le naturel des Negres. Les voici tels qu'ils se trouvent dans l'original :

*Aan d'andere kant fiet gy een Moorſe ronde-dans,
Een doodelyk geſpuys van vrouwen en van mans;
Die ſig niet kreunen met de droeve brand van
Trojen,
't Mag branden al wat wil, ſy ſingen, ſpringen,
poyen,
En weeten van geen druk; ſy weeten van geen
nood,
Maar ſpeelen tot haar graf, en danſen tot haar
dood.*

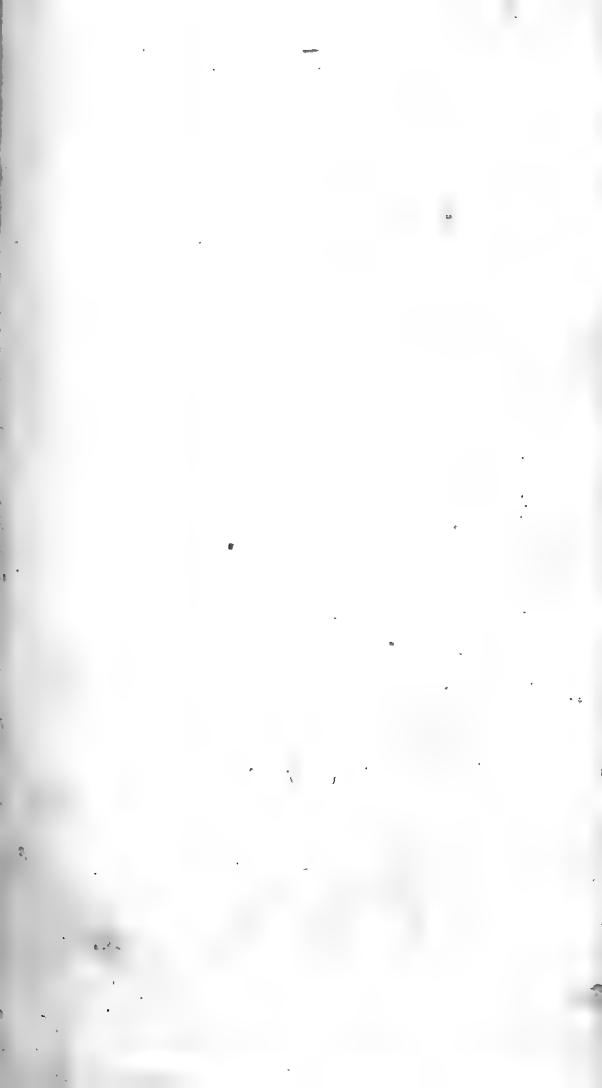
C'est-à-dire, *Quelque malheur qu'il leur arrive,* ils ne laissent pas de chanter, de danser, & de se divertir; ils ne craignent ni affliction ni misere, ils jouent en allant au tombeau, & dansent à l'approche de la mort. Rien ne se pouvoit dire de plus applicable à ces gens sans souci. Il est vrai qu'ils ont bien soin d'amasser de l'argent, c'est à quoi ils visent toujours; mais ils prennent cela peu à cœur, que quoiqu'ils fassent une perte considerable, on ne le peut point remarquer à leur visage; ils ne laissent pas de dormir aussi tranquillement, & dès qu'ils sont couchez, ils dorment comme des bêtes, sans que la moindre inquiétude trouble leur repos, & il n'y a personne qui pratique mieux cette leçon, *N'ayez point souci le lendemain.*

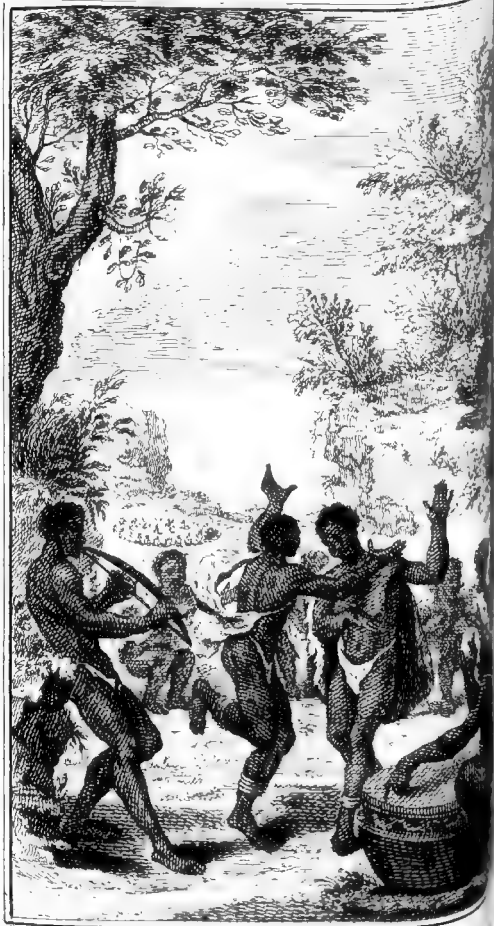
Les jeunes gens sur-tout sont fort orgueilleux

ils voudroient passer pour des personnes de qualité, quoiqu'ils ne soient bien souvent que des esclaves ; ils font aussi paroître beaucoup de vanité dans leur maniere de s'ajuster. Voyons un peu comment ils s'y prennent.

Ils s'ornent la tête en plusieurs endroits ; quelques-uns portent les cheveux longs joliment peignez & attachés ensemble sur la tête ; les autres font de petites boucles de leurs cheveux, les enduisent d'huile & de peinture, & les ajustent en couronne de roses autour de leur tête ; ils mettent entre deux pour enjolivement des *fetiches* d'or ou d'une certaine sorte de corail, que nous nommons ici *Conte de Terra*, & qui souvent vaut quatre fois plus que l'or ; ils ont encore une espece de corail bleu, que nous appellons *Agrie*, & les *Nagor* appellent *Acorris*, & que l'on pese au poids de l'or, lorsqu'il est un peu gros. Ils aiment extrêmement à porter des chapeaux comme nous, & ne font point de difficulté de les payer bien cher. Ils portent aussi autour des bras, des jambes, & du corps des bracelets d'or ou de corail pour ornement. Leur habit ordinaire est composé de trois ou quatre aunes d'étoffe, soit de velours, de soie, de drap, ou de toutes ces différentes étoffes : il y en a plusieurs qui en ont de cinquante sortes. Ils roulent cet habit, ou ce que nous disons ici *paan*, autour de leur corps, & ne laissent pendre depuis le nombril jusques à la jambe. Ils portent aussi aux bras des anneaux d'ivoire fort proprement faits ; & quelques-uns en ont d'or, d'argent, &c. Ils ont au cou plusieurs colliers d'or, & de toute sorte de corail, celui même dont je viens de parler, & j'en ai vu plusieurs colliers, dont chacun valoit plus de cent livres. Ce sont là leurs joyaux, & on n'est nullement ceux qui n'en ont point.

Aussi magnifiques que sont les jeunes gens





Manceos, aussi modestes font les *Caboceros* ou vieillards ; car ils aiment mieux passer pour pauvres que pour riches ; j'en dirai la raison dans la suite. Ceux-ci se contentent d'avoir un bon *paan* ou habit, un bonnet de peau de cerf, & à l'exemple des Israélites un bâton à la main, avec une chaîne ou un collier de corail au cou, & ce sont tous les ornemens dont ils se parent journellement.

Les gens du commun, comme les Paysans, les pêcheurs, & autres de cette sorte, s'habillent à fort peu de frais ; quelques-uns n'ont que deux aunes d'étoffe commune, & d'autres n'ont qu'une bande pour cacher ce que la pudeur ne permet pas de laisser voir, excepté que les Pêcheurs ont un bonnet de peau de cerf ou de joncs sur la tête : mais la plupart tâchent d'avoir des Matelots un vieux chapeau ou un vieux bonnet, qui leur sert dans le chaud & dans le froid. Non seulement on void dans tous les Pays de l'Europe que les femmes ont beaucoup plus de vanité dans leurs habits que les hommes, cela se remarque même parmi ces Payens ignorans ; car les femmes sont beaucoup plus occupées à se bien parer que les hommes, de même que parmi nous ; elles ont l'adresse de boucler fort joliment leurs cheveux & de les orner de *fetiches*, de corail, & de queue d'éléphant ; elles portent au cou des chaînes d'or & de très-beau corail, outre dix ou douze petits colliers blancs fort jolis de *Conte de Terra* & d'or, qu'elles ont en quantité aux bras, aux jambes, & autour du corps. Elles ont depuis la ceinture en bas un *paan*, qui est souvent deux ou trois fois plus long que celui des hommes, & qu'elles attachent avec une bande de drap rouge, ou de quelque autre étoffe, de la longueur de deux aunes & large d'une demi-aune, dont les deux bouts pendent par dessus leur *paan* ; celles qui font d'une

condition plus relevée , y mettent une dentelle d'or ou d'argent , ce qui leur donne encore plus d'agrément. Elles ont en haut une écharpe tout du corps , qui est de foye ou de quelque autre jolie étoffe ; leurs bras sont garnis d'anneaux d'or, d'argent, d'yvoire, &c.

Après avoir parlé des ajustemens des hommes & des femmes, voyons de quelle maniere ils élèvent leurs enfans. Les hommes ne s'en mêlent point du tout, & les femmes fort peu. Ils tettent pendant deux ou trois ans , & après cela s'ils peuvent marcher, ils sortent de la maison , & vont où leur plait ; s'ils ont faim, la mere leur donne un morceau de pain sec & les envoie dehors ; ils peuvent aller où ils veulent, même sur le bord de la mer pour apprendre à nager, sans que la mere ou quelque autre personne y prenne garde. Si vous épousez & les autres femmes Hollandaises, qui sont si idolâtres de leurs enfans, venoient ici, vous verroient des centaines d'enfans depuis l'âge de quatre ans jusques à six , qui courent tous sur le bord de la mer, & qui n'ont qu'un morceau de pain sec , dont ils sont aussi contents , que les enfans le pourroient être avec toutes leurs délices. Les meres n'en sont point embarrassées & sans s'en mettre en peine elles font leurs affaires fort tranquillement. Nous sommes d'abord inquiets lorsque nos enfans sortent seuls hors de la maison , craignans qu'il ne leur arrive quelque malheur ; ici ils sortent tous les jours sans aucune personne pour les garder , & on n'apprend point qu'il leur arrive aucun accident.

Les accouchemens sont ici fort commodes pour les hommes ; car ce n'est nullement la coutume que les femmes gardent long-temps le lit, ou qu'on fasse aucune dépense soit pour des repas ou autrement. Je me trouvai un jour pas hazard avec

d'un lieu où la femme d'un Negre étoit en travail d'enfant ; on ne lui entendit point faire de plainte, même au plus fort de la douleur, qui ne dura tout au plus qu'un quart d'heure, & je la vis le même jour sur le bord de la mer, où elle alloit se laver sans penser plus à son accouchement. Il arrive bien quelquefois, qu'elles sont obligées de garder le lit quelques jours, & qu'elles sont fort malades, mais cela est très-rare. O que cela ne falloit pas faire plus de dépense aux accouchemens qu'on n'en fait ici ! Mais je n'en dirai pas davantage, de peur de m'attirer la colère des Hollandoises, qui pourroient un jour me rendre de bons services. J'ajouterais seulement qu'on ne connoît point ici tout cet attirail de petites hardes pour les enfans, comme des beguins, des bandeaux, &c. & cependant leurs enfans sont aussi sains que les nôtres, si ce n'est que quelques-uns ont le nombril fort gros, mais c'est la faute des meres, qui pourroient facilement prévenir

Aussi-tôt que l'enfant est né, on va chercher un Prêtre ou Sacrificateur, qu'on appelle ici *Fetibeer*, ou *Confoë*, qui lui fait incontinent attacher autour du corps, du col, des bras, & des jambes quantité de cordelettes, de corail, & d'autres bagatelles, après les avoir consacrées par leurs exorcismes ordinaires, ce qui préserve l'enfant, à ce qu'ils croient, de maladie & d'autres accidens. Je crois en effet que ces exorcismes ont tant de vertu, que quand même le Pape de Rome les faisoit, ils n'en auroient pas davantage. Vous pouvez juger par-là de l'autorité que ces Prêtres ont sur les esprits immondes. Au reste ces cordelettes servent d'habit à ces enfans jusques à l'âge de sept ou huit ans, & alors on leur donne une

demi-aune ou une aune d'étoffe pour se ajuster.

Si c'est l'enfant d'un Pêcheur ou d'un Laboureur & que ce soit un garçon, le pere lui apprend le métier, s'il y a de l'inclination; car étant dès sa jeunesse à prendre soin de lui-même, il est permis de s'attacher à quel métier il veut, que le pere ni la mere s'y opposent.

J'ai fait voir avec combien peu de nourriture les Negres contentent leurs enfans; ils ne vivent pas avec plus d'abondance dans la suite; & pourroit plutôt les accuser d'être trop sobres, de depenser trop pour leur entretien; car ils peuvent facilement nourrir pour deux jours. Leur viande ordinaire est un pot de soupe ou de grain écrasé, qu'ils font bouillir & mangent au-lieu de pain, & s'ils n'ont pas de soupe, ils se servent de *Fammes* ou de *Pattates*, lesquelles ils mettent un peu d'huile de palme, d'herbes bouillies, avec un morceau de poisson, & ils s'imaginent, quand ils ont mangé, d'avoir fait fort bonne chere; car la plupart du temps il n'y a ni poisson ni herbes. Ils n'achètent jamais de viande, c'est-à-dire, de vache, de mouton, ou de poulets, que quand ils ont des besoins dont je parlerai dans la suite. Que les Negres contentent de si peu de chose, ce n'est pas qu'ils ne mangeassent de meilleures viandes, s'ils en avoient; car lorsque nous les invitons ils savent fort bien prendre ce qu'il y a de meilleur sur la table, & on diroit à les voir manger qu'ils étoient pour trois jours: cela ne vient pas non plus de faute d'argent, mais uniquement d'une avarece fardive.

Je croi qu'ils s'imaginent que tout ce qui est beaucoup ne leur vaut rien, & leur est même inutile. Si les gens du commun se nourrissent, comme

viens de le dire, les riches ne font gueres meilleur
 re chere, hormis qu'ils ont un peu plus de poisson
 & d'herbages. Lorsqu'ils veulent se bien regaler,
 ils prennent du poisson, une poignée de grain, de
 la pâte, avec un peu d'huile de palme, & font
 bouillir tout cela dans de l'eau; ils appellent ce ra-
 goût *Mallager*, & est pour eux un mets fort deli-
 cieux; le goût n'en est pas mauvais pour ceux qui
 y sont accoutumés; il est même fort sain dans ce
 Pays-ci.

Mais si les Negres sont si sobres pour leur man-
 ger, ils n'en boivent que mieux; ils aiment pas-
 sionnement toute sorte de boissons fortes, & ne
 manquent jamais de boire le matin de l'eau
 de vie, & l'après-midi du vin de palme; &
 quoiqu'ils n'ayent qu'un sou pour tout bien; ils en
 boiroient bien pour trois, à quelle heure que ce
 soit, le jour ou la nuit, ils sont toujours prêts à
 boire; c'est ce que nous remarquons particuliere-
 ment en nos domestiques, qui trouvent le secret
 d'ouvrir nos caves la nuit, & ils sont si fort addon-
 nez à la boisson, qu'on ne leur oseroit confier ni
 tabac, ni eau de vie, ni autres liqueurs fortes,
 & cela sans distinction d'hommes ou de femmes,
 ils boivent tous à qui mieux mieux, comme si la
 vertu consistoit en cela, & ils l'apprennent même à
 leurs enfans dès l'âge de trois ou quatre ans.

Les complimens & les salutations que se font
 les Negres meritent bien que nous en disions un
 mot. Lorsqu'ils se rencontrent, ils se saluent mu-
 ruellement en se découvrant la tête, c'est-à-dire,
 ceux qui nous frequentent, car pour ceux qui de-
 meurent plus avant dans le Pays, ils ne prennent
 pas pour une civilité de se découvrir. Ensuite ils se
 demandent, non pas comme nous, *Comment vous*
portez-vous, mais *Comment avez-vous reposé?* A quoi
 l'autre répond, *Fort bien*; qui ensuite fait la même
 de-

demande au premier qu'il rencontre, lequel lui pond aussi de la même manière; ce qui fait que les Negres regardent le dormir comme une chose très-nécessaire pour la santé. Quand il arrive quelqu'un qui vient d'un lieu fort éloigné & n'a jamais été dans cet endroit, celui qu'il va le prend par la main, & lui serrant les deux doigts du milieu, qu'il met l'un sur l'autre, il lui souhaite la bien-venue; mais si de là il va ailleurs & vient ensuite, la bien-venue qu'on lui souhaite consiste en ceci. *Vous étiez sorti & vous êtes de retour?* A quoi il répond, *Je suis de retour*; & il passe parmi eux pour une grande civilité. Ils font beaucoup d'honnêteté à ceux qui viennent d'un autre lieu pour les voir; aussi-tôt que les premiers complimens sont finis, le maître de la maison apporte par sa femme, ou par une esclave, l'eau & de la graisse ou de l'onguent pour laver & oindre son hôte, suivans en cela la coutume des Anciens, qui pratiquoient aussi la même chose.

Les Rois ou les grands Seigneurs ont aussi des cérémonies fort extraordinaires dans les visites qu'ils se font. Lorsqu'un Seigneur approche du village de celui qu'il vient visiter, il envoie un de ses gens pour le saluer & lui notifier son arrivée; celui-ci envoie incontinent quelqu'un avec lui pour saluer celui qui le vient voir, & pour l'assurer qu'il sera le bien-venu. Aussi-tôt que ces deux envoyés sont partis, celui que l'on vient visiter se prépare & va avec tous ses gens & tous ses soldats armés dans la place du marché ou devant sa maison, quelquefois au nombre de trois ou quatre cens. Il s'assied là en attendant celui qui le vient voir, lequel aussi pour marque de grandeur s'avance avec un air grave, & accompagné d'un grand nombre de gens armés, qui font de grands cris en courant & sautant. Etant arrivé dans l'endroit où l'autre

tend, il ne va pas droit à lui, mais il envoie des plus
considérables de ses gens sans armes, qui se suivent
l'un l'autre, & donnent la main aux gens de celui
que l'on vient voir, qui sont assis autour de lui, &
ensuite à lui-même. Enfin ces deux Seigneurs s'e-
tans approchez l'un de l'autre couverts de boucliers,
celui qui reçoit la visite se leve, & s'il a de la con-
sideration pour celui qui le vient voir, ou que celui-
ci soit d'une plus grande condition que lui, il l'em-
brasse trois fois de suite & lui souhaite la bien-ve-
nuë; mais si au contraire celui-ci lui est inferieur,
il demeure assis, & se contente de lui donner trois
fois la main, en lui serrant les deux doigts du mi-
lieu; après quoi celui qui fait la visite va s'asseoir
avec ses gens vis-à-vis de l'autre, & attend là que
le premier le vienne saluer avec tout son monde
& lui souhaiter la bien-venue; c'est ce qu'il fait
aussi après avoir un peu attendu, & ensuite il va se
remettre à sa place, & envoie de nouveau quel-
ques-uns de ses gens pour saluer l'autre, s'infor-
mer de sa santé, & lui demander la raison de sa
venue, lequel y répond en envoyant aussi de ses
gens au premier. Ces ceremonies durent quelque-
fois deux heures de suite, jusques à ce que celui qui
reçoit la visite se leve, & invite celui qui le vient
voir d'aller chès lui. Celui-ci suit, & y étant arrivé
il reçoit des présens de moutons, de poulets, de
jammes, & d'autres choses, qu'on croit lui être
agréables. Ici finissent ces longues ceremonies, que
j'ai décrites un peu au long dans l'esperance que cela
ne vous ennuyera pas; car pour éviter un sem-
blable malheur j'ai passé à dessein quelques circon-
stances.

J'ai dit au commencement de cette Lettre, que
les Negres sont fort paresseux, & qu'on a beau-
coup de peine à les faire travailler, c'est pourquoi
on trouve peu d'arts & de métiers parmi eux. Leurs

métiers principaux consistent à faire des canots
& des vaisseaux de bois & de terre, à natter
chaînes, à faire des boîtes de cuivre pour y mettre
de l'onguent, des bracelets d'or, d'argent, &
dents d'éléphant, & d'autres bagatelles semblables.
Il n'y a rien à quoi ils s'entendent mieux qu'à forger,
& ils font tous les instrumens qui leur sont né-
cessaires pour la guerre, excepté les armes à feu,
aussi-bien que ceux dont ils ont besoin pour l'agriculture
& pour le ménage. Ils ne savent ce que
c'est que l'acier, & cependant leurs sabres & leurs
serpes ne laissent pas d'être d'une trempe forte
& de bien couper; il en est de même de leurs haches
& des autres instrumens dont ils ont besoin pour
cultiver la terre. Ils se servent pour forger tout
d'une grosse pierre, qui leur tient lieu d'enclume,
deux ou trois *mokers*, d'une pincette, & d'un
soufflet, qui a trois tuyaux, & quelquefois d'un
ge; ils ont inventé ces sortes de soufflets, dont
sort beaucoup de vent. Ce sont là les principaux
métiers, auxquels ils s'occupent, excepté qu'ils
font aussi des *seriches* d'or, dont j'ai parlé ci-
avant. Mais ce que je trouve de plus joli dans
leurs ouvrages, ce sont des cordons de chapelle
qu'ils font pour nous & qu'ils tressent de fil d'or
ou d'argent avec tant d'adresse, que je crois que
les Orfèvres en Europe auroient de la peine à
imiter, & en cas qu'ils en vinssent à bout, s'ils
se faisoient pas mieux payer leur peine que les
grecs, ils ne gagneroient tout au plus que du
sec.

Cette Lettre sera un mélange de toute sorte
matieres, ainsi ne trouvez pas mauvais, si je passe
l'une à l'autre, quoique elles n'ayent pas beau-
coup de rapport ensemble; il faut, pour me tirer de
cette confusion de matieres, que j'écrive ce qui
vient dans l'esprit. Je parlerai présentement

navigation des Negres, qui n'est pas fort considerable. Ils se servent de bateaux fort longs, qu'on appelle ici *Canoas*; les plus grands ont trente pieds de long, & six pieds de large, & ils diminuent peu-à-peu, jusques aux plus petits, qui ont treize ou quatorze pieds de long, & trois ou quatre pieds de large. Nous nous servons de plus grands pour transporter nos marchandises en d'autres endroits, & ils contiennent autant que l'esquif d'un vaisseau marchand. On fait aller ces bateaux à la rame, & on y employe deux, trois, cinq, sept, neuf, onze, treize, quinze, & dix-sept rameurs, selon qu'ils sont longs; car vous sçavez, que lorsqu'il en faut plus de deux, le nombre doit toujours être impair, parce qu'ils sont assis deux à deux, & qu'il y en a un au gouvernail. Ils ne se servent point de rames, comme nous, mais d'une espece de pelles, faites en forme de cœur, à-peu-près comme les houës avec quoi l'on remue la terre, & qui ont aussi un manche de la même longueur; ils tiennent ces pelles avec les deux mains, & les enfonçans continuellement dans l'eau derriere eux, ils font aller le *Canoa* fort vîte. Les plus petits bateaux leur servent à aller pêcher, & leurs instrumens de pêche sont de petits hameçons & des harpons pour tuer les poissons qui mordent au hameçon; ils ont aussi des épreviers & de grands traineaux, qu'ils tendent le soir dans la mer, & qu'ils vont lever le lendemain, & souvent ils y trouvent une grande quantité de toute sorte de poissons: mais s'il arrive que quelques méchans poissons, comme celui qu'on appelle *Swaerd-vis* ou *Emperador*, s'y embarrassent, le traineau est tout déchiré dès la premiere fois; car ce poisson coupe le réseau du traineau avec une espece de glaive qu'il a sur le museau; il est vrai que les Negres y peuvent mettre ordre quand ils s'en apperçoivent; ils y vont d'abord

avec trois ou quatre *Canots* & avec des harpons pour le prendre , & comme ce poisson est grand , & que les Negres l'aiment beaucoup , seul les recompense bien du dommage qu'ils font à leurs filets.

Il n'est pas necessaire de parler présentement la maniere dont les Negres cultivent la terre ; outre que nous en avons déjà dit quelque chose , nous aurons dans la suite une occasion plus favorable d'en parler encore.

Quoique cette Côte n'ait que soixante lieues de long, on y parle pourtant sept ou huit langues différentes , dont il y a trois ou quatre qui n'ont aucun rapport ensemble. Ceux de *Jummoré* dix lieues au-dessus d'*Axim* peuvent bien parler avec les habitants d'*Eguira* , d'*Abocroë* , d'*Ancober* , & d'*Axim* ; cependant leur langage differe encore beaucoup de l'un de l'autre ; celui d'*Axim* est très-desagréable , celui d'*Anté* est tout autre , mais pour le moins aussi vilain ; le plus horrible de tous est celui d'*Adom* qui n'a nul rapport avec aucun des autres. Les autres Negres de la Côte peuvent s'entendre , excepté ceux d'*Aquamboë*. Mais il n'y a point dont le langage soit plus agréable , que celui des Negres qui viennent du fond du Pays , comme sont les habitans de *Dinkira* , d'*Akim* , d'*Atankra* , & après eux , ceux d'*Adom*. Ceux qui entendent un peu le langage des Negres , y apperçoivent tout d'abord une difference considerable , & pour le moins aussi grande qu'entre le langage des Brabanzons & celui de ceux qui habitent au-delà de la mer. Les Negres , qui demeurent sous nos forts , & qui nous sommes obligez de converser tous les jours , parloient un langage plus doux qu'ils ne font , il ne nous seroit pas difficile de l'apprendre dans deux ou trois ans , au-lieu que nous avons beaucoup de peine à en venir à bout dans dix ans , du moins

pour l'apprendre parfaitement. Il y a quelques personnes, parmi lesquelles je me vante d'être, qui y ont fait des progrès assés considérables pour entendre presque tout, mais la prononciation a toujours été très-difficile, parce que les mots & les noms de certaines choses sont si extraordinaires, que voulans les écrire ou les prononcer à notre manière, nous ne réussissons jamais; & comme les Negres ne sçavent ni lire ni écrire, & par conséquent n'ont point de lettres, il nous est assés mal-aisé de connoître & de corriger les fautes. O. D. qui a jamais été ici, a bien mis dans sa description de l'Afrique plusieurs noms & supputations dont les Negres se servent, & moi, qui crois en sçavoir un peu plus que lui, je n'oserois l'entreprendre, étant assuré par avance que je ne rencontrerois pas mieux qu'il a fait.

Mais si, comme j'ai dit, les Negres sçavoient lire & écrire, on pourroit apprendre leur langue en peu de temps, parce qu'on verroit de quelles lettres ils se servent pour exprimer ce qu'ils disent; au-lieu qu'étans obligez de nous regler à leur prononciation, je croi que c'est une folie d'entreprendre d'écrire comme ils parlent; ainsi, Monsieur, j'attendez pas que je vous en dise davantage.

Je me souviens d'avoir lû dans un certain Auteur, qui a fait la description de cette Côte, qu'il y avoit mention de Gentilshommes: mais je n'ai pu découvrir, pendant le séjour que j'ai fait ici, à quelle sorte de Negres on doit donner cette qualité. Je trouve au long la difference des conditions qui se trouvent parmi les Negres, & la raison pourquoi on s'oppose à ceci, c'est que ceux qui sont les plus riches, sont ceux à qui l'on fait le plus d'honneur, & qu'on fasse la moindre mention de noblesse.

J'ai remarqué qu'il y a parmi les Negres cinq de-

degrez de qualité, pour me servir de cette condition, qui distinguent les Negres.

Premierement leurs Rois ou Capitaines, ces deux noms signifient chès eux la même chose.

En second lieu leurs *Caboceros* ou *Chefs*, que nous pourrions fort bien exprimer par *de la bourgeoisie*, parce qu'ils sont uniquement occupés à procurer le bonheur des habitans de la ville ou de leur bourg, & à appaiser les troubles & les disputes qui s'élevent entre eux.

La troisieme sorte est de ceux, qui par leurs richesses qu'ils ont héritées ou gagnées par le commerce se sont rendus considerables parmi les autres, je croi que c'est à ceux-là que l'Auteur, dont je ne parle, a donné le nom de *Gentilshommes*; nous verrons tout-à-l'heure si c'est avec raison qu'il les appelle ainsi.

La quatrieme sorte est composée des gens de commun, comme des Payfans qui s'occupent à faire le vin, des Pêcheurs, des Laboureurs, &c.

Enfin il y a en cinquieme lieu les Esclaves, qui le sont devenus par la pauvreté, ou qui ont été vendus par leurs parens, ou que l'on a pris pendant la guerre.

Voilà les cinq conditions différentes qui se trouvent parmi les Negres, & il n'y en a point d'autres que celles-là. Voyons présentement comment les trois premiers ordres sont élevez aux dignités qu'ils possèdent.

Premierement la dignité de Roi ou de Capitaine n'est héréditaire dans la plupart des Pays des Negres, mais si le Roi ne laisse point d'enfans, son plus proche parent est héritier. On regarde aussi quelquefois à la capacité de cet héritier, &c. s'il a beaucoup d'esclaves & beaucoup d'argent, &c. celui-ci est le plus puissant, est souvent déclaré l'héritier légitime.

Il ne se passe rien de fort remarquable ni dans l'élection ni dans la reception d'un nouveau Roi. Ce n'est pas la coutume parmi eux de les couronner, ni de leur faire prêter le serment; on se contente de présenter le nouveau Roi au peuple, ou de le conduire par le Pays, & ensuite on finit cette cérémonie par un jour de divertissement. Mais s'il arrive qu'il y ait deux prétendans au Royaume, chacun des deux fait prêter le serment de fidélité à ceux de son parti, pour pouvoir d'autant plus se confier en eux. Il faut aussi remarquer qu'ils font des sacrifices à la reception du nouveau Roi, & que qui se pratique aussi dans tous les traitezz considérables qu'ils font.

Pour ce qui est des *Caboceros* ou des Chefs, leur nombre est ordinairement égal, & s'il en meurt un, on ne remplit pas si promptement sa place; lorsqu'ils leur nombre se diminue considérablement, ils s'assemblent & en choisissent parmi le peuple, autant qu'ils en ont besoin, prenans toujours garde qu'ils soient avancez en âge; car on ne void point de jeunes gens élevez à cette dignité. Celui qu'on a éli regale ses Confreres d'une vache & de quelque boisson, en reconnoissance de son élévation, & après cela il est reçu & confirmé dans sa dignité.

Axim. Voici de quelle maniere cela se fait à *Axim*. Il faut que celui qu'on élit *Caboccer* soit originaire du Pays, & qu'il demeure à *Axim*, ou du moins qu'il y ait une maison habitée par quelques-unes de ses femmes ou de ses domestiques, & qu'il y vienne demeurer lui-même de temps en temps; tout ainsi que parmi nous, pour conserver nôtre droit de bourgeoisie nous sommes obligez d'avoir nôtre domicile dans le lieu d'où nous sommes bourgeois. Cela étant fait, on amene à nôtre port celui ou ceux qu'on a élus, & on les présente à nôtre Marchand, le priant de permettre qu'il soit

soit reçu dans leur College: si le Marchand n'a
à dire contre cette élection, il fait jurer ce noir
Caboceer sur la Bible, qu'il sera & demeurera
le aux Hollandois, qu'il leur donnera du bien
& les defendra de tout son pouvoir contre
leurs ennemis, soit Européens, soit Negres,
excepter aucun, & qu'il se comportera en
fidele sujet; il fait aussi le même serment à
de ceux de sa nation, lequel il confirme article
article en disant, *Que Dieu me fasse mourir*
jure à faux ou injustement, & si je n'observe
serment. Ce serment étant ainsi fait, on lui
que la Bible sur la poitrine & sur la tête, pour
quer que le serment est confirmé; ensuite
le Marchand écrit son nom, lui accorde de
paroître dans l'Assemblée en qualité de membre
& le fait jouir également avec les autres
les avantages qu'ils reçoivent des procès qu'ils
gent, & s'il a fait à ses Confreres le présent qu'il
a accoutumé de faire, il est *Caboceer* pour toute sa
vie. Il y a des endroits sur la Côte où on se
çoit d'une autre maniere, mais comme cela se
à *Axim* avec assés de regularité, je me suis
tenté de parler d'*Axim*, sans particulariser les
tres lieux.

Le troisieme ordre de gens parmi les Negres
est composé de ceux qui se sont enrichis ou par
ritage ou par le negoce. Celui d'entre eux qui
veut se rendre illustre achete sept des plus gran
dents d'elephant, & en fait faire des cors, à
quels il fait apprendre ses domestiques à
toutes sortes de chansons à la maniere du Pays
lorsqu'ils les sçavent bien jouer, il fait avertir
ses parens & amis, qu'il a dessein de faire voir
ses cors en public: ils ne manquent point de se
ver chés lui, & ils se divertissent quelques
avec lui; alors il fait venir ses femmes & ses

ornez magnifiquement, & afin de paroître encore plus riche, il emprunte beaucoup d'or & de vaifail, & fait même plusieurs préfens à fes amis, de forte que cette journée lui coûte confiderablement. Après cette fête, il lui eft permis, toutes les fois qu'il lui plait, de faire jouer fur ces cors pour fe divertir; ce qui n'eft permis à aucun autre, à moins qu'il n'ait été installé de la maniere que je viens de dire: mais s'il y a quelqu'un qui ait envie de fe divertir, & qu'il veuille avoir des cors pour jouer, il eft obligé d'en demander à emprunter. Ce n'eft pas tout; un Negre, qui fe veut mettre en credit parmi les fiens, après ce que je viens de rapporter, fait faire d'abord un bouclier, & ensuite deux, qu'il montre en public avec autant de magnificence qu'il a fait les cors. La premiere nuit hors, chargé de fes armes, pour faire voir qu'en temps de guerre il affrontera toute forte de dangers pour combattre pour les fiens: il paffe le jour avant à tirer avec eux & à d'autres exercices militaires; après quoi il fe divertit plusieurs jours à la paffe & à prendre d'autres plaifirs, (car cette fête dure huit jours) fes femmes & fes gens étans magnifiquement habillez, & mettant alors au jour tout ce qu'il poffede dans le monde. Cette seconde fête ne lui coûte pas tant que la premiere; car lors il eft obligé de faire des préfens, au-lieu qu'à cette fête il en reçoit & même d'affès confiderables. Si dans la fuite il a envie d'aller à la guerre, lui eft permis de faire porter devant lui deux boucliers; ce que perfonne n'oferoit entreprendre de ces fortes de Negres.

Ce devoient être là les Gentilshommes qu'on prétend être fur cette Côte, mais il eft certain qu'on ne peut pas les compter parmi les Nobles; car premierement perfonne ne peut s'annoblir

blir soi-même, il faut être né Noble, ou par ceux qui ont le droit de le faire, ce qui que à ces gens-ci; la plupart sont d'une très extraction, ce sont des esclaves qui ne s'avancent à cette dignité que par l'argent qu'ils ont & tous ceux qui ont assez de bien peuvent même chose & s'élever à ces degrez d'honneur. Outre cela, un homme qui est véritablement noble, fera toujours prêt à servir son Roi & sa patrie au lieu que ceux-ci se mettent fort peu en de leur Roi, & ne pensent qu'à leur negoce. pendant on prétend que ce soient des Gentilshommes, j'y consens, & j'en aurai même plus d'honneur, ayant eu plusieurs années de suite un de Nobles pour valet, sans avoir jamais respect de noblesse.

Le quatrieme & cinquieme ordre de Negres compris sous le nom de gens du commun & d'esclaves, on entend facilement ce que c'est, il n'est pas nécessaire que j'en donne une plus ample explication.

Je parlerai tout-à-l'heure des divertissements des Negres, & quels sont les principaux instruments dont ils se servent. Mais il faut vous dire encore cela, que les Negres bâtissent leurs maisons & villages sans prendre garde si c'est dans un endroit agréable. Nous regardons toujours si le lieu où nous voulons bâtir est dans une situation agréable, s'il a une belle vûe, s'il y a des promenades, s'il y a auprès quelque beau canal, où les barques passent d'une ville à l'autre, non seulement pour le plaisir, mais aussi pour la commodité. Mais que ces gens grossiers & stupides vont demeurer dans des endroits infertiles & très-desagréables, quoiqu'il y ait ici assez de belles vallées, de montagnes couvertes d'arbres, & de rivières fort belles, mais tout cela ne leur donne aucun plaisir.

font paroître la même indifférence dans les chemins qu'ils font pour aller d'un lieu à un autre, si font si tortus, que ce qu'ils pourroient faire en quelques heures, ils sont obligez d'y en mettre trois; quoiqu'on leur fasse voir ce défaut, & qu'on leur dise comment il faut y remédier, ils ne le font jamais; ils laissent les chemins comme ils ont été faits d'abord, quand il leur faudroit deux fois plus de temps pour aller où ils veulent aller.

Pour ce qui est de leurs instrumens de musique, ils en ont de plusieurs sortes, mais qui tous font un bruit très-desagréable; les principaux sont les cors, (dont nous venons de parler) qui sont faits de dents d'éléphant & pesent jusques à trente livres, & quelquefois plus. Ils gravent sur ces cors l'image d'un homme ou d'un animal, mais si grossièrement, qu'on a de la peine à discerner, si c'est un animal ou un homme, qu'ils veulent représenter. Il y a autour du gros bout des cordes noires de sang de mouton ou de poulets, & à l'autre bout un trou quarré, par où ils soufflent, & font une assez plaisante musique: ils observent pour quand il leur plait; ils jouent quelquefois des airs sur ces cors, qui, quoiqu'ils ne plaisent pas beaucoup, ne font pourtant pas de peine à entendre, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de se boucher les oreilles.

Ils ont outre cela des tambours, dont il y en a encore pour le moins de dix sortes; la plupart sont des arbres creusés, couverts d'un côté d'une peau de mouton, & ouverts de l'autre côté, qu'ils mettent sur la terre comme les timbales, & qu'ils battent aussi au cou lorsqu'ils sont obligez de parler. Ils battent ces tambours avec deux bâtons faits en forme de marteaux, ou bien avec un bâton

bâton droit & avec une main ; mais de qu
maniere qu'ils les battent, le bruit en est fort
agréable ; & ce qui incommode le plus, c'est
battent le tambour & sonnent du cor en
temps, & afin que le concert soit plus épou
ble, ils ont un petit garçon qui bat sans
fer creux en dedans avec un morceau de bois
qui est encore plus insupportable que le son
cors ou des tambours. Ils ont inventé
quelques années une sorte de petits tambours
font couverts des deux côtes d'une peau, &
ont la figure d'un clepsydre ou horloge de
le son de ces petits tambours est à-peu-près
blable au bruit des pots dont les enfans se div
sent pendant le Carnaval, excepté qu'ils ont
autour de petits anneaux de fer, qui en
gent un peu le son. Je n'ai pas envie de
ler de tous leurs autres instrumens, ils n'en
lent pas la peine ; j'ajouterais seulement qu'ils
encore un certain instrument consistant en un
creux en dedans, large comme la main & une
tre fois aussi long, qui a depuis un bout
à l'autre un petit bâton courbé, autour
ils appliquent cinq ou six cordes, de sorte
ressemble à une petite harpe, ou aux instrum
de musique dont se servent aujourd'hui les Ge
selon la description qu'on m'en a faite ; ils n'
point d'instrument dont le son soit plus doux
celui-ci. Mais c'est assés parlé de leurs instr
mens de musique, parlons présentement d'une
chose.

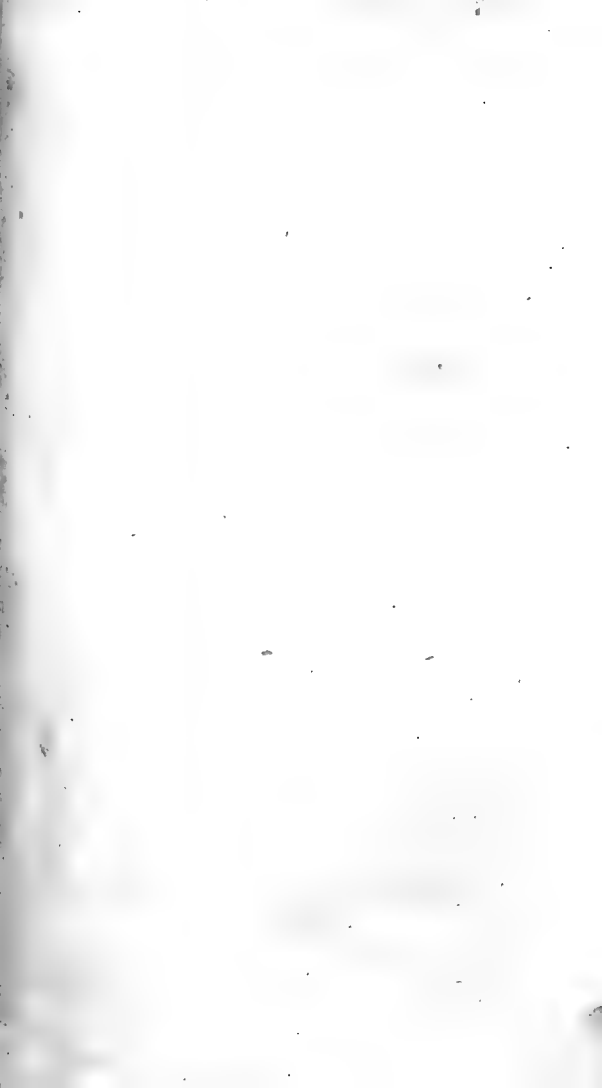
Ce que j'ai trouvé de plus louable parmi
Negres, c'est qu'il n'y a point de pauvres qui
lent mendier pour vivre ; car quelque-peu de
qu'ils ayent, ils ne sont jamais réduits à la m
cité ; en voici la raison. Lorsqu'un Negre
peut vivre de ce qu'il a, il s'engage à quelq

pour une certaine somme d'argent, ou bien ses parents mêmes l'engagent, quand il est dans la nécessité. Celui, avec qui il s'est engagé, lui donne ce qui lui est nécessaire pour son entretien, à condition qu'il passe ce qui lui est ordonné, ce qui n'est pas fort pénible & qui ne sent nullement l'esclavage; car il n'a qu'à servir son maître avec les armes, lorsqu'il a besoin de lui, & à travailler dans le temps qu'on sème les grains, à-peu-près autant qu'il veut. Il n'y a donc point de véritables mendiants que la nécessité oblige à demander l'aumône; mais il y a un très-grand nombre de mendiants effrontez, sans honte & sans honneur, & on pourroit dire sans faire d'injustice aux Negres, qu'ils le sont tous généralement; il n'y a pas même jusques au Roi, qui n'a point de honte de mendier de fort petites choses, qu'il pourroit acheter pour un sou ou deux; ils sont tous si importants & si effrontez, qu'on ne peut s'en défaire sans leur donner quelque chose, & tout ce qu'ils voyent les accommode.

Quoique cette Lettre soit déjà assez longue, je ne m'ennuie pas encore d'écrire, & avant que de finir je vous ferai la description d'une certaine sorte de gens, qui sont d'un naturel tout extraordinaire; on les appelle *Tapoeyers* ou *Mulats*; ils sont nez d'un Européen & d'une Negre, ou bien d'un Blanc & d'une *Mulatre*. Cette race bâtarde est portée à toute sorte de méchantez & de vices; ils n'aiment gueres les Negres plus que nous; ils ne se fient pas même les uns aux autres; & on voit rarement qu'ils se marient ensemble. Ils se donnent le nom de Chrétiens, mais ils sont aussi idolâtres que les Negres. Les femmes s'abandonnent publiquement aux Blancs, & un peu plus secrètement aux Negres; je ne sçaurois leur donner de nom qui leur convienne, & tout ce que

j'en peux dire, c'est qu'ils sont l'écume des Blancs & des Negres, & l'égout des vices des deux nations. Les hommes nous servent en qualité de Soldats, & sont habillez comme nous; mais les femmes s'ajustent d'une assés plaisante manière; celles qui ont un peu de bien portent des chemises de toile fine, & par dessus un petit corset court de soye ou d'autre étoffe, qui n'a point de manches, & qu'elles attachent par-dessus les épaules avec une bande large; elles ont plusieurs bonnets sur la tête, dont celui de dessus est d'étoffe de soye, froncé par devant, & rond par le haut; elles attachent ce bonnet avec un ruban, qui fait deux ou trois fois le tour de la tête, de façon que leur tête a une plaisante figure. Elles sont habillées par en bas comme les femmes Negres, & celles qui n'ont pas beaucoup d'argent ne different des Negres que par leur bonnet, étant nuës comme elles depuis la ceinture jusqu'au haut.

Ces gens basanez sont deja assés laids dans la jeunesse, mais quand ils vieillissent, ils deviennent si effroyables qu'on pourroit s'en servir pour inspirer la peur aux petits enfans; & si un Peintre vouloit représenter l'envie, je lui conseillerois de prendre un *Mulatte* pour modèle. Il leur vient avec le temps des taches blanches, brunes, & jaunes sur le corps, & ressemblent en cela aux tigres, & c'est pourquoy ils ont beaucoup de conformité avec ces animaux, par la malice qui leur est naturelle. Mais je n'en dirai pas davantage, de crainte qu'on ne s'imagine que je suis prévenu contre eux; car je ne suis point, & je suis persuadé que ceux qui en ont vu noient leur vie avoueront qu'ils ne méritent pas qu'on en parle. Autant que j'ai de chagrin d'être obligé de souffrir la compagnie de cette sorte de gens, autant aurai-je de plaisir lorsque dans



Cérémonie Nuptiale.



NEUVIEME LETTRE. 147

quelques mois d'ici j'aurai le bonheur de vous assurer de bouche que je suis &c.

Fin de la neuvieme Lettre.

DIXIEME LETTRE.

De la Religion des Negres, & de la variété qu'on y trouve; de l'opinion qu'ils ont de Dieu; quatre sentimens sur la création de l'homme; la maniere dont ils font les sermens; les demandes qu'ils font à leur Idole, & les tromperies de leurs Prêtres là-dessus; comment & pourquoi ils font un culte universel en de certains temps; chaque personne a son Idole particuliere, à l'honneur de laquelle ils dedient des jours de fête, & lui offrent des sacrifices; par qui les Negres pourroient être plus facilement convertis au Christianisme; vaines défendues; ce qu'ils pensent de leurs Idoles; des recompenses & des peines; le meurtre, l'adultere, &c. n'est pas tenu pour un peché parmi eux, & pourquoi; divers sentimens au sujet d'une autre vie; Prêtre extraordinaire, qui demeure bien avant dans le Pays; les Negres croient aux Sorciers, au Diable, & aux apparitions d'esprits; comment ils exorcisent

le Diable ; il n'y a que deux jours de fête connus parmi les Negres ; la différence qu'ils mettent entre les jours heureux & malheureux ; ils sont extrêmement superstitieux ; exemple de cela.

MONSIEUR.

La dernière Lettre, que je vous écrivis le 10 étoit, ce me semble, raisonnablement longue, & si je voulois m'étendre sur la matière dont j'ai résolu de vous entretenir présentement, celle-ci ne le seroit pas moins : car la Religion des Negres, dont je dois vous parler, me fourniroit assez de matière pour composer un Livre, vû la grande variété qu'on y trouve par-tout ; il n'y a point de village, ni de famille, où il n'y ait de la différence pour leur Religion : mais il me semble que celle-là ne mérite pas d'être particularisée ; ainsi je parlerai de la Religion qui leur est commune, & de quoi ils s'accordent le plus.

Les Negres qui demeurent sur la Côte croyent pour la plupart un seul & vrai Dieu, auquel ils attribuent la création du ciel, de la terre, de la mer, & de tout ce qui y est contenu ; mais pendant ils le croient d'une manière fort grossière, & n'en ont point d'idée distincte ; ils croient tout de même que tout ce qui a été créé est conservé & gouverné par le Createur. Ils n'ont point cette croyance imparfaite d'eux-mêmes, ni ils ne l'ont pas reçûe par tradition de leurs Ancêtres, mais uniquement par leur fréquentation avec les Européens, qui ont tâché de la leur imprimer peu à-peu. Il y a deux raisons qui me confirment dans ce sentiment ; la première, c'est qu'ils ne font jamais de sacrifices à Dieu, ni ne l'invoquent dans

dans leurs besoins , mais s'adressent dans toutes leurs afflictions à leur *Fetiché* (j'expliquerai ci-après ce que c'est) & le prient de faire réussir leurs entreprises ; la seconde , c'est la difference de sentimens qu'il y a parmi eux au sujet de la création ; car il y en a un assés bon nombre qui croient encore aujourd'hui que l'homme a été créé par *Ananisé*, (c'est une grosse aragnée) & il s'en trouve quelques - uns qui soutiennent ce sentiment avec beaucoup d'opiniâtreté. Les autres attribuent bien la création à Dieu , mais voici comment : pour ce qui est du genre humain , ils croient que Dieu a créé au commencement aussi-bien des hommes *Noirs* que des *Blancs* pour peupler ensemble le monde , voulans par-là prouver que leur origine est aussi ancienne que la nôtre ; & pour se faire encore plus d'honneur , ils disent que Dieu ayant créé ces deux especes d'hommes , leur proposa deux dons , sçavoir ou de posséder l'or , ou de choisir lire & écrire ; & comme Dieu donna le *Noir* aux *Noirs* , ils choisirent l'or * & laisserent aux *Blancs* la connoissance des lettres ; ce que Dieu leur accorda , mais qu'étant irrité de cette convoitise qu'ils avoient pour l'or , il resolut en même temps que les *Blancs* domineroient éternellement sur eux , & qu'ils seroient obligez de leur servir d'esclaves. Il y en a d'autres qui croient que l'homme n'a pas été créé de la même figure qu'il est à présent , mais qu'il s'est fait une transposition de quelques-uns de ses membres , qui n'étoient pas où ils sont présentement.

Il est vrai que j'en ai trouvé fort peu qui fussent dans

G 3

* Les Negres se vantent qu'il ne se trouve d'or que dans leur Pays , & qu'il n'y a point de Negres qui sçachent lire ou écrire ; de sorte qu'ils n'ont d'autre connoissance de l'étendue du monde , que celle qu'ils peuvent avoir par les recits que nous leur faisons.

dans ce sentiment ; mais il y en a d'autres qui croient que les premiers hommes sont sortis des trous souterrains & de puits, comme on prétend encore en faire voir un auprès de nôtre fort d'Alger dans un grand rocher sur le bord de la mer. je voulois rapporter tous les sentimens des Negres au sujet de la création, & les différentes pensées qu'ils ont du soleil, de la lune, & des étoiles, mais vous ennuyerois par ma longueur ; j'ajouterais seulement que le Pere Kircher n'auroit pas de peine à leur faire croire qu'il y a des hommes dans les planètes, ou du moins dans la lune, car ils s'imagent y pouvoir discerner un homme qui bat le tambour.

J'ai promis d'expliquer le mot *Fetiche*, c'est ce que je vais faire ; & comme il a plusieurs significations, il faut les débrouiller un peu. Le mot *Fetiche*, autrement *Bossu* dans le langage des Negres, vient du nom de leur Idole, qu'ils appellent aussi *Bossu*. Lorsqu'ils veulent sacrifier à leur faux Dieu, ou apprendre quelque chose de lui, ils se disent les uns aux autres, *Faisons Fetiche*, qui veut dire, *Faisons le culte à l'honneur de notre Dieu*, & voyons ou entendons ce qu'il en veut. Tout de même, lorsqu'ils ont reçu quelque injure de quelqu'un, ils font *Fetiche* pour s'en venger. Voici comment : ils portent quelque viande, boisson ou autre chose à leur *Feticheer* ou Prêtre pour le faire conjurer, après quoi ils le repandent là où ils savent que leur ennemi a accoutumé d'aller, croyans fortement que s'il vient à toucher ces choses conjurées, il mourra en peu de temps ; & ceux qui craignent cette conjuration venans dans ces lieux où ils apperçoivent qu'on a voulu les perdre, se font porter par dessus, afin de ne point toucher ce que l'on a répandu, car alors ils croient que cela ne peut faire de mal ni à eux ni à leur ennemi.

porteur, n'ayant de vertu que sur ceux pour qui cela a été préparé, & encore faut-il qu'ils le touchent. Ceci est encore beaucoup plus honnête que ce que j'ai lû autrefois de quelques Italiens, qui savent fort bien l'art d'empoisonner, & qui pour se défendre de leurs ennemis ne font point difficulté d'exposer des innocens au danger d'être empoisonnez pour parvenir à leur but; je vous avoue que je n'aime point ces *Fetiches* Italiennes, & que je n'accommoderois mieux de celles des Negres, quand même elles seroient préparées pour moi.

Ils font la même chose, lorsqu'ils ont été volez, pour découvrir par-là le voleur & le faire punir selon ses merites; ils croient si fortement cela, que quoiqu'on leur produise cent exemples qui prouvent le contraire, il est impossible de leur ôter cette opinion, & ils trouvent toujours quelque prétexte lorsque la chose ne réussit pas comme ils l'avoient attendu. Si l'on surprend quelqu'un à répandre de ces choses conjurées, il est puni fort severement, & quelquefois même on le fait mourir, à moins qu'ils ne le fassent pour decouvrir des voleurs, ce qui est permis à tout le monde. Les sermens s'appellent aussi parmi eux *faire Fetiche*; car lorsqu'ils font un accord ou une alliance ensemble, ils se servent de cette expression, *Pour confirmer cet accord* nous *Fetiche*, & lorsqu'ils boivent cette boisson, qu'on peut appeller boisson de serment, ils disent, *Que la Fetiche me fasse mourir, si je n'observe pas tout ce qui a été arrêté par cet accord*, & tous ceux qui ont part à cet accord sont obligez d'en boire. Lorsqu'un Pays s'engage pour une somme d'argent à en secourir un autre, les principaux Chefs sont obligez de boire la boisson du serment, & disent en la beuvant, *Que la Fetiche nous fasse mourir, si nous n'aidons à poursuivre l'ennemi & à le détruire entierement, s'il est possible.*

Mais il y en a tant qui ont violé ces sermens, qu'ils ne s'y fient plus guere ; outre qu'ils peuvent, qui est assés singulier, se faire dégager de leur serment ; ils reçoivent l'argent de ceux qui leur demandent du secours, & font le contraire de ce à quoi ils s'étoient engagez. Comme ils font leur serment devant un *Feticheer* ou Prêtre, ils croient qu'il a la puissance de les en degager, & de les mettre en liberté de faire ce qu'ils veulent. Je ne vous dirai que cela sent fort le Papisme, je l'avoue ; mais la chose est pourtant comme je la dis. Les Negres sont devenus si rusez depuis quelque temps, que lorsqu'ils doivent confirmer par serment une alliance, ils font boire premierement au *Feticheer* de la boisson du serment, & jurer qu'il veut que *la Fetiche* le fasse mourir, s'il degage une des parties du serment, sans un commun consentement ; & les alliances confirmées de cette maniere ont été la plûpart fidelement observées. Que si vous me demandez, quelle opinion ils ont de ceux qui font un faux serment ? Je vous reponds, qu'ils croient que la boisson du serment qu'ils ont prise les fait enfler & crever, ou que du moins ils mourront dans peu d'une maladie languissante ; ils croient que la premiere punition arrive particulierement aux femmes, qui étans accusées d'adultere sont obligées de se purger par serment. s'il m'est permis de faire cette comparaison, la boisson du serment en ce cas-là ressemble aux eaux ameres ou aux eaux de jalousie, qu'on donnoit aux femmes sous l'ancien Testament lorsqu'elles étoient aussi accusées d'adultere.

La Religion des Negres m'a conduit insensiblement à leurs sermens, & comme le serment est une partie de la Religion, il faut en parler encore un peu plus au long. Lorsque quelqu'un est accusé de larcin, & que les accusations ne sont pas

pas assez claires, il faut que l'accusé se purge par la boisson du serment, se servant des mots, que je viens de rapporter, *Que la Fetiche le fasse mourir s'il est coupable de ce dont on l'accuse.* Il y a plusieurs manieres de faire serment parmi les Negres, mais je ne parlerai pas de toutes. Je vous ennuyerois trop, & je me ferois trop de peine à moi-même, je n'en rapporterai qu'une, qu'ils tiennent pour la plus solennelle, & dont ils ne se servent que dans les choses de la dernière importance. Voici comment cela se fait.

Chaque *Feticheer* ou Prêtre a son Idole particuliere & composée d'une maniere particuliere. La plupart consistent en ceci; ils ont un grand vase de bois rempli de terre, d'huile, de sang, d'ossements d'hommes & de bêtes, de plumes, de cheveux, en un mot de toutes sortes d'ordures mêlées ensemble; ils n'en font point d'image ou de statue, mais ils le laissent l'un parmi l'autre dans le vase ou *Kalabas*. Celui qui doit faire serment devant cette Idole, va se poster vis-à-vis du vase, & demande au Prêtre le nom de l'Idole, à cause (comme j'ai déjà dit) que chacun en a une; le Prêtre le lui ayant déclaré, il appelle l'Idole par son nom, & lui raconte au long ce qu'il a dessein de confirmer par serment, en la priant, que s'il n'observe pas son serment, elle le fasse mourir: après cela, il fait le tour du vase, & s'arrête où il étoit posté d'abord, faisant encore le même serment; ce qu'il fait une troisième fois. Ensuite le Prêtre prend un peu de ce qui est dans le vase, & en frotte la tête, les bras, le ventre, & les jambes de celui qui a fait serment, enfin il le tient suspendu au-dessus de sa tête, le tourne trois fois, & lui coupe un morceau des ongles à un doigt de chaque main & de chaque pied avec un peu de cheveux, & met le tout dans le vase où demeure

meure l'Idole, & alors le serment est confirmé solennel.

De plus, lorsque les Negres veulent commencer une guerre, ou entreprendre quelque negoce, quelque voyage, ou quelque autre chose importante, ils vont premierement chès leur *Feticbeer* pour demander à l'Idole, si leurs desseins réussiront; l'Idole leur donne ordinairement bonne esperance, & leur prédit rarement du malheur; de sorte qu'ils croient avec un aveuglement tout ce que le *Feticbeer* leur dit de la part de l'Idole & ne font nulle difficulté d'exécuter ce qu'il leur ordonne, c'est-à-dire d'offrir à l'Idole des moutons, des cochons, des poules, des chiens, des chats, & quelquefois des habits, du vin, & de l'or, selon les besoins & l'inclination du Prêtre; car il prend tout cela pour lui, & ne donne à l'Idole que l'ordure & les excréments des animaux qu'il sacrifie; le sacrifice même servant, outre l'argent qu'il faut lui donner, à le récompenser du peu de peine qu'ils prend à interroger l'Idole.

Lorsque le Prêtre veut complaire à celui qui vient interroger l'Idole, il le fait en sa présence & cela de deux manieres; ou bien par un faisceau d'environ vingt morceaux de cuir longs & étroits, au milieu desquels ils lient de ces choses, dont l'un dit que l'on remplissoit le vase où est l'Idole; quelques-unes de ces choses présagent bonheur, & d'autres tristes malheur. Le *Feticbeer* jette plusieurs fois ce faisceau en l'air, & lorsque les choses qui présagent bonheur se rencontrent souvent ensemble, il prédit un heureux succès à celui qui interroge l'Idole. Mais il faut remarquer que le Prêtre ne s'adresse de faire approcher, quand il veut, ces morceaux de cuir les uns des autres, & s'il arrive que l'Idole prédise du malheur, cela vient du Prêtre, qui veut obliger par-là celui qui l'interroge.

terroge l'Idole à faire encore plus d'offrandes ; comme si l'Idole étoit en colere, & qu'il fallût l'apaiser par-là ; ainsi Monsieur le Prêtre a une double portion.

La seconde maniere d'interroger l'Idole, c'est de prendre sans compter de certains noyaux de noix sauvages, & de les laisser ensuite tomber, après quoi ils les comptent pour voir si le nombre est pair ou impair, en quoi les Prêtres ont une adresse admirable. En un mot ils ont l'art de faire croire tout ce qu'ils veulent à ces gens crédules & de s'enrichir à leurs dépens ; la raison de cette crédulité est, que les Prêtres, qui ordinairement sont de rusez fripons, ont la plus belle occasion du monde de les tromper & de les aveugler ; car si leurs prédictions ne se trouvent pas véritables, ils se sauvent toujours en disant qu'on n'a pas bien observé tout ce qu'il falloit observer, & que l'Idole en étant en colere a donné un mauvais succès. On croit d'abord cela aveuglément, car on n'accuse jamais les Prêtres de mensonge, quand même tout le Pays periroit, ils se justifient toujours pleinement, & s'il arrive que leurs prédictions se trouvent véritables, on ne manque pas de dire que ce sont les plus saintes personnes du monde, & de les bien recompenser.

Ils ont un culte, qu'on peut appeller un culte general, parce qu'il se pratique dans tout un Pays, ou dans tout un village, lorsque l'année est infertile, soit pour obtenir de la pluie, soit pour la faire cesser, s'il en tombe en trop grande abondance. Alors les principaux du Pays ou du village s'assemblent, & demandent aux Prêtres ce qu'il faut faire pour arrêter les maux dont ils sont affligés, lesquels répondent selon la circonstance du temps. On reçoit cette réponse comme un oracle, & on fait incontinent publier par tout le Pays.

Pays des commandemens ou des detentes confirmés à cette réponse, & qui ordinairement sont fort ridicules; cependant on fait payer une grosse amende à ceux qui les violent.

Lorsque la pêche est malheureuse, & qu'ils prennent très-peu de poisson, ils font des sacrifices à la mer; ce qui arrive presque toujours dans les mois d'Août & de Septembre, parce qu'ils savent par expérience, qu'on prend beaucoup de poisson en ce temps-là; on ne laisse pourtant pas d'attribuer cela au sacrifice.

Il n'y a presque point de village qui n'ait un petit bois, où les principaux vont faire leurs sacrifices, soit pour le commun, soit pour eux particuliers. Ils tiennent ces bois pour sacrés. Il y a des defenses très-expresses de les polluer ou de les endommager, en coupant quelque branche d'arbre. Outre la peine attachée à cette offense, ceux qui la violent attirent sur eux une malediction universelle.

Chaque personne, soit homme ou femme, a son Idole particulière, à qui ils consacrent le jour de la semaine dans lequel ils sont nez; ils appellent ce jour-là *Bossun*, ou en Portugais *Sante-dag*; ils ne boivent point de vin de palme ce jour-là, ils portent un habit blanc, & se frottent de terre blanche, pour marque de pureté. La plupart des principaux d'entre eux consacrent encore à leur Idole un autre jour de la semaine outre celui-ci; ils tuent alors une poule, ou, s'ils en ont les moyens un mouton, qu'ils lui sacrifient, c'est-à-dire, seulement de parole, car ils le mangent tout sans en faire de reste, croyans que c'est assez de dire qu'ils l'ont sacrifié à leur Idole. Le propriétaire est celui qui profite le moins de ce mouton immolé; car ses parens & amis viennent chés lui en foule & tâchent d'en attraper chacun un morceau.

qu'ils font cuire tout-aussi-tôt, sans se mettre en peine s'il est nettoyé ou non. Ils coupent les boyaux en pieces, & après en avoir ôté l'ordure avec les doigts, ils les font bouillir dans le sang sans les laver, avec le foye & le cœur, y ajoûtans un peu de sel & de *Malaget* ou poivre de Guinée; ils appellent ce ragoût *Eyntjeba*, & croient qu'on ne sçauroit présenter à personne rien de plus délicieux.

S'il étoit possible de convertir les Negres au Christianisme, les Catholiques Romains réussiroient en cela mieux que nous, parce qu'ils ont en plusieurs choses beaucoup de conformité avec eux, si ce n'est pas dans l'essentiel, (en quoi la différence est considerable) du moins dans leurs ceremonies; car si les Catholiques Romains ont deux jours dans la semaine qu'ils ne mangent point de viande, les Negres en ont aussi deux qu'ils ne boivent point de vin, ce qui sans doute est pour eux une grande mortification, parce qu'ils l'aiment beaucoup. Ceux de la Communion de Rome ont un temps qu'il ne leur est pas permis de manger de certaines viandes; mais les Negres vont encore plus loin, & chacun d'eux a ses viandes défendues. L'un ne mange point de mouton, l'autre point de chèvre, celui-ci ne mange point de vache, celui-là ne mange point de pourceau, & ainsi des autres sortes de viande, & cela ne leur est pas défendu pour un jour seulement, ou pour un mois, ou pour un an, mais pour toute leur vie. Que Rome se glorifie de l'antiquité de ses commandemens, les Negres l'emportent par-dessus Rome; car si on demande aux Negres, pourquoi ils ne mangent point de telle ou de telle viande, ils répondent que c'est parce que leurs Ancêtres n'en ont point mangé, & par ce mot d'Ancêtres ils entendent ceux qui ont vécu avant eux depuis la fondation du monde, de sorte qu'ils ont reçu cela

par tradition de generation en generation : Il faut remarquer ici , que le fils suit l'exemple du pere , & la fille l'exemple de la mere , c'est-à-dire , que le fils ne mange point de ce qui est défendu à son pere , ni la fille de ce qu'il n'est pas permis à sa mere de manger , & ils observent cela si particulièrement , qu'on ne pourroit le leur faire violer.

Je vous ai déjà dit ce que marque le mot de *Fetiché* , & qu'il est approprié à la Religion , ou du moins en tire son origine. Avant que de dire ce qu'ils entendent par-là , & de quelle manière ils représentent leurs Idoles , il faut que vous sçachiez , que tout ce qu'ils font à l'honneur de l'Idole , de si peu de consequence qu'il soit , s'appelle *Fetiché* ; & c'est de là que l'or mis en œuvre dont je vous ai parlé dans ma sixieme Lettre , a pris son nom.

Je n'ai pû encore decouvrir ce qu'ils veulent représenter par leurs *Fetiches* , & de quelle manière ils se figurent leurs Idoles , parce qu'ils ne le savent pas eux-mêmes. Tout ce que l'on en peut dire , c'est qu'ils croient un très-grand nombre d'Idoles , puisqu'ils en donnent une à chaque personne , ou du moins à chaque famille. Ils croient que cette Idole prend de fort près garde à la conduite d'un chacun , recompensant le bien , & punissant le mal ; ils font consister la récompense dans le grand nombre de femmes & d'esclaves , & la punition au contraire à n'en avoir point. Mais ils croient qu'il n'y a point de punition plus terrible que la mort , qu'ils craignent extraordinairement , & c'est la crainte de la mort qui les rend si zelez dans leur idolatrie , & qui les fait abstenir des viandes défendues , s'imaginant fortement qu'ils mourroient , s'ils venoient à en goûter. Ils ne comptent point entre les péchez de

meurtre, l'adultere, le larcin, ni d'autres crimes de cette nature, parce qu'ils peuvent s'en decharger en payant une certaine somme d'argent; mais il n'en est pas de même de manger des viandes défendues; car cela leur est mis en compte. Monsieur *Frederic Cojet* décrit de la même manière le sentiment des habitans de l'île *Formosa*.

Les Negres ne sont pas tous d'un même sentiment au sujet de la vie à venir. La plupart croient pourtant, qu'aussi-tôt que quelqu'un est mort, il va dans un autre monde, & vit là dans la même dignité & avec les mêmes honneurs qu'ici bas, & que tout ce que ses parens sacrifient après sa mort, lui est rendu dans l'autre monde. Ils n'ont que peu de connoissance des recompenses & des peines, qu'ils ont à esperer ou à craindre après cette vie; excepté quelques-uns, qui soutiennent que le defunt est transporté aussi-tôt après sa mort sur une riviere fort connue, qui est bien avant dans la terre-ferme, & qu'ils nomment *Bosmanque*, (il faut qu'ils entendent cela par rapport à l'ame, puisqu'ils peuvent voir que le corps demeure parmi eux) que là il est interrogé par l'Idole, de quelle maniere il a vécu dans le monde. S'il arrive qu'il ait bien observé les jours consacrez à l'Idole, qu'il n'ait point faussé son serment, qu'il n'ait point mangé de viandes défendues, l'Idole le fait passer doucement la riviere, & le mene dans un Pays où il jouit de toute sorte de delices, à-peu-près comme le Paradis de *Mahomet*. Mais si le mort a mangé des viandes défendues, & n'a pas observé les jours consacrez à l'Idole, il le précipite dans la riviere, où il étouffe, & est mis ainsi dans un éternel oubli.

D'autres croient que les morts sont transportez au Pays des *Blancs*, & qu'ils y sont changez en des hommes blancs. Ceci a quelque rapport au sen-

sentiment de *Pythagore*, & de là vous pouvez juger combien ils estiment la condition des Nègres plus excellente que la leur propre.

Les Nègres qui viennent du fonds du Pays font croire aux Nègres qui demeurent parmi nous qu'il y a chès eux dans une maison considérable un grand *Feticheer*, dont ils racontent des choses fort extraordinaires, comme seroient celles-ci; qu'il dispose du temps comme il veut, & le fait changer quand il lui plaît; que sa maison est découverte, & qu'elle est toujours exempte de pluie; qu'il sçait tout le passé & prédit l'avenir comme s'il étoit présent; qu'il guerit toutes sortes de maux; en un mot, il fait tant de miracles, que le *Pere Marc d'Almeida* n'étoit rien en comparaison de lui. Ils disent encore que tous ceux qui meurent dans ces lieux-là doivent tous comparoître devant ce *Feticheer*, & qu'il les examine; s'il trouve qu'ils ont bien vécu, il les envoie en paix dans la jouissance du bonheur; mais s'ils n'ont pas bien vécu, il les fait mourir une seconde fois, en les frappant d'un bois, qui est fait exprès, & qu'il tient toujours devant sa porte, pour s'en servir toutes les fois qu'il en a besoin. Vous jugez bien, Monsieur, que ce Nègre est extrêmement craint & respecté par ses compatriotes, puisque pendant sa vie ils le considèrent comme un demi-Dieu; tant ce rusé *Scalpe* rat a sçu leur persuader tout cela pour s'acquiescer à l'autorité qu'il a parmi eux. Ce que je viens de dire n'est pas une fable du vieux temps, le *Prêtre* vit encore à l'heure que j'écris, & les Nègres qui viennent de ce Pays-là nous en racontent tous les jours de nouvelles merveilles.

Vous jugez bien par ce que je viens de dire, que les Nègres ne sont pas éloignés de la créance qu'il y a des Magiciens, & des gens qui font des miracles. Ils le croient fortement, mais pour moi d'un

d'une toute autre maniere que bien des gens parlent nous, qui disent qu'un Magicien ne peut rien faire sans le secours du Demon. Les Negres au contraire, bien loin d'attribuer la Magie au Diable, disent que c'est un don de Dieu. Et quoique ce qu'ils appellent Magie soient de pures fourberies, cela leur paroît miraculeux, parce qu'ils ne découvrent pas la tromperie, & ne font point difficulté d'avouer que cela surpasse les forces de l'homme, mais afin de n'en pas donner l'honneur au Diable, ils l'appellent un don de Dieu. Et s'il étoit vrai qu'il se trouvât des hommes capables de faire des miracles, je me rangerois au sentiment des Negres, que cela vient de Dieu, & non pas du Demon.

Il ne faut pas que j'oublie de vous dire, qu'ils croient qu'il y a un Diable, & qu'il leur fait même souvent beaucoup de mal; mais ce que quelques Ecrivains ont rapporté, qu'ils adoroient le Diable & lui faisoient des sacrifices, n'est pas veritable. Je crois avoir lû dans O. D. que les Negres ne mangent ni ne boivent jamais qu'ils n'en ayent auparavant jetté une partie à terre pour le Diable; mais c'est une erreur grossiere; il est vrai qu'ils ont accoutumé de répandre sur la terre de ce qu'ils mangent ou boivent avant qu'ils en goûtent; mais cela n'est pas pour le Diable, c'est ou pour leurs Idoles, ou pour de leurs parens qui sont morts.

Il y a un certain temps dans l'année qu'ils chassent le Demon de leurs villages; ce qui se fait avec d'étranges ceremonies; je l'ai vû faire deux fois à *Axim*, où cela se pratique le plus. Ils celebrent avant ce temps-là une fête de huit jours, pendant lesquels ils s'abandonnent à toutes sortes de divertissemens, & sur-tout à chanter & à danser; il leur est même permis ces jours-là de chanter tout

tout ce qu'ils sçavent de mal de quelqu'un, de couvrir ses tromperies & ses friponneries, en mot de dire tout ce qu'ils veulent sans crainte d'en être punis. Le véritable moyen de les faire taire, c'est de les bien faire boire, & alors, loin de dire du mal de celui qui les regale, ils chanteront ses bonnes qualitez & en diront mille biens.

Le huitieme jour avant midi ils chassent le Diable avec des cris horribles, courans tous les uns après les autres, & lui jettans de toute leur force des pierres du bois, de l'ordure, & tout ce qu'ils peuvent trouver. Après avoir ainsi poursuivi pendant quelque temps le Diable, ils se retirent chès eux, & finissent par-là cette fête Diabolique. Mais il faut remarquer qu'ils croient plus d'un Diable, puisqu'on le chasse en même temps de plus de cent villages, & de crainte qu'il ne se cache quelque part dans les maisons, leurs femmes ont la précaution de bien laver & frotter tous les vases de terre & de bois qu'ils ont, afin de les nettoyer de toute impureté & d'empêcher que le Diable ne s'y loge pas.

Ils ont la même coutume dans le Pays d'*Axim* de chasser le Demon; mais ces pauvres gens se figurent un Diable bien plus méchant & plus dangereux qu'à *Axim*; ils croient que c'est un géant, qu'une partie de son corps saine, & de l'autre partie de la chair pourrie, de sorte que s'il touche qu'un d'entre eux, il faut qu'il meure tout-à-coup; mais pour prévenir cela ils tâchent de se rendre ce Diable favorable en lui donnant à manger & on voit par tout le Pays une infinité de petits pots & d'autres petits vaisseaux remplis de différentes viandes pour l'appaiser; ainsi il faudroit que ce soit un Diable bien affamé, s'il ne se rassasioit pas tant de mets.

Ils croient aussi les apparitions des esprits,

que ces esprits viennent souvent sur la terre pour tourmenter les hommes. Si quelqu'un, & sur-tout une personne de consideration, meurt, ils se font peur les uns aux autres, disans que son esprit apparoit quelques nuits de suite autour de sa maison.

Les Negres n'ont proprement que deux fêtes; la premiere, après qu'ils ont fait la recolte de leurs grains, que nous appellons ici *Carmesse*; l'autre, lorsqu'ils bannissent ou chassent le Diable hors de leurs villages.

Ils ne sçavent gueres que ce qu'ils ont appris de nous de la division de l'année en mois, & des mois en semaines; ils supputent le temps par les lunes, & sçavent à cela quand il faut semer leurs grains. Je crois pourtant qu'il y a long temps que la division des mois en semaines, & des semaines en jours, leur est connue, parce que chaque jour a un nom particulier en leur langue. Ils ont leur *Dimanche*, quand nous avons nôtre *Mardi*; mais ceux d'*Ante* l'ont le *Vendredi*, comme les Mahometans: toute leur devotion du *Dimanche* consiste en ce qu'ils defendent que personne n'aille sur la mer pour pêcher, mais il est permis de faire tout autre ouvrage comme dans les autres jours.

Les Negres, qui demeurent plus avant dans le Pays, distinguent le temps d'une plaisante maniere, sçavoir en temps heureux & en temps malheureux. Il y a quelques Pays, où le grand temps heureux dure dix-neuf jours, & le petit (car il faut sçavoir qu'ils y mettent encore de la difference) dure sept jours; entre ces deux temps ils comptent sept jours malheureux, qui sont proprement leurs vacances; car ils ne voyagent point pendant ces jours-là, ni ne se mettent point en campagne, ni n'entreprennent rien de considerable, mais demeurent tranquillement sans rien faire. Les habitans d'*Aquam-*

d'*Aquamboë* sont les plus superstitieux de tous ceci ; car non seulement ils ne font rien pendant ces sept jours malheureux, ils ne reçoivent même aucun présent de personne, mais ou ils renvoient, ou les font garder ailleurs, jusques à que les jours heureux soient venus.

Je ne sçaurois dire, qui c'est qui a instruit les jours heureux & malheureux. Voici ce que j'en pense, c'est que quelque grand Seigneur parmi eux aura été heureux dans un temps, & malheureux dans un autre ; & que réfléchissant là-dessus il a fait vœu de regler la conduite de sa vie selon ces temps-là ; quelque autre suivant son exemple, en a passé en coutume & enfin en loi.

Mais il y a une très-grande difference en ce d'un Pays à l'autre ; ils ne s'accordent point sur leur supputation, les uns ont ces jours heureux & malheureux dans un temps, & les autres dans un autre ; les Negres même qui demeurent sur le bord de la mer ne font presque aucune différence de ces temps, & estiment l'un aussi heureux que l'autre.

On ne sert point les images parmi les Negres de la Côte, mais dans les Pays d'*Ardra* on trouve des legions d'images de faux Dieux.

Je crois avoir assez parlé de la Religion des Negres, ainsi je n'en dirai pas davantage ; j'ajoute seulement qu'ils sont extrêmement superstitieux aussi-tôt qu'il arrive quelque chose d'un peu extraordinaire, ils l'attribuent d'abord à quelque miracle ; j'en pourrois alleguer plusieurs exemples arrivés de mon temps, mais pour éviter la longueur je me contenterai d'en rapporter un.

L'année 1698. au mois de Novembre, le Roi de *Commany*, qui avoit été un de nos plus grands ennemis, fut tué à *Cabocors* par les Anglois. Quelques jours après notre premier Marchand mourut.

DIXIEME LETTRE. 165

Elmina, cela fit faire cette reflexion aux Negres, c'est que le Roi de *Commany* avoit attiré à lui notre Marchand dans les champs Elifées, pour se venger par-là de nous, & que comme pendant sa vie il n'avoit pû attrapper aucune personne de considération d'entre nous, il l'avoit fait après sa mort, afin que nous n'eussions pas sujet de nous en retenir. Voilà jusqu'où va la superstition grossiere de ces gens-là. Il faudra les y laisser, n'étant pas possible de les en retirer. Je finis en vous assurant que je suis inviolablement &c.

Fin de la dixieme Lettre.

ONZIEME LETTRE.

Du gouvernement des Negres, qui à cause du peu d'autorité des *Caboceros* est fort irrégulier; difference qu'il y a entre un gouvernement Monarchique & une Republique; de quelles personnes le gouvernement d'*Axim* est composé; comment on exerce la judicature, & les malheurs qui en peuvent arriver; quelle créance on donne aux témoins en jugement; combien le Marchand d'*Axim* a d'autorité; comment on punit le meurtre & le larcin; que l'acception des personnes n'est pas prise pour une injustice, & pourquoi; avec quelle severité sont punis ceux qui dérobent des hommes ou des bêtes; le revenu que la charge de

Fuge

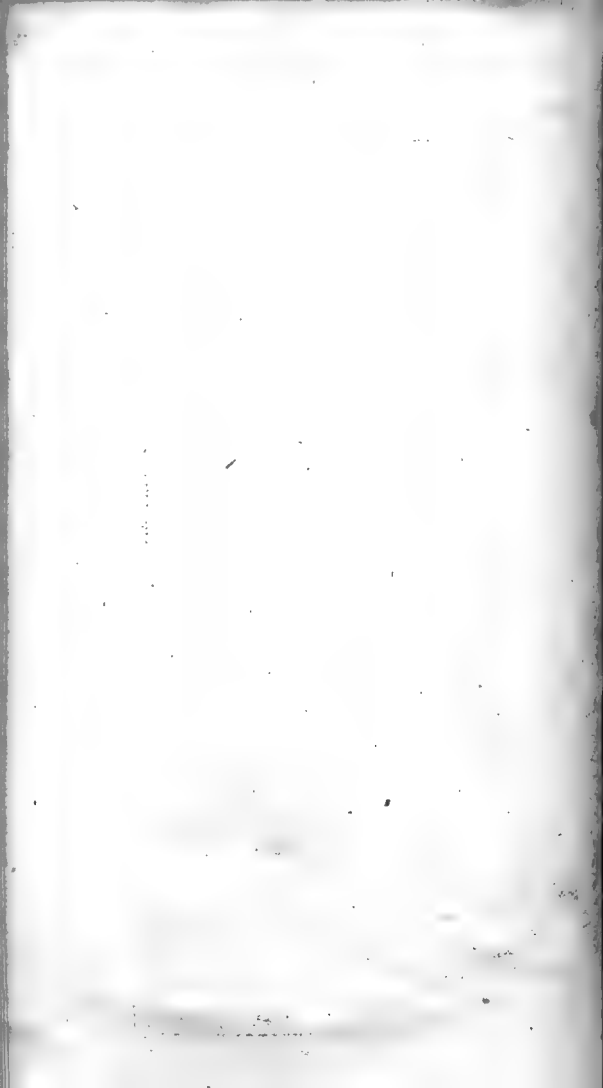
*Juge donne au Marchand d'Axim ;
 plication de cela ; de la maniere
 dont quelques-uns se font payer leurs
 tes , & des guerres que cela a causées
 pourquoi on est quelquefois obligé de faire
 la guerre ; que la guerre ne coûte pas
 beaucoup ; les Negres , qui demeurent sur le
 bord de la mer , ont peu de forces
 la poltronnerie des Negres ; de quelle
 niere ils se comportent dans le combat
 quel butin ils peuvent faire ; de l'avarice
 té qu'ont les Prêtres dans la guerre ;
 armes qui sont en usage parmi les
 gres ; du pouvoir de leurs Rois , &
 peu de respect qu'on leur porte ; de leurs
 revenus ; de la pauvreté de quelques-uns
 d'entre eux ; de la mauvaise éducation
 de leurs enfans ; & enfin en quoi consiste
 la charge d'un Roi ou d'une autre personne
 ne considérable.*

MONSIEUR.

*J'ai reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur
 de m'écrire , dattée du 4. d'Octobre. Elle est
 venue en fort peu de temps par le vaisseau
 Dragon volant , qui a fait voir par-là que ce n'est
 pas sans raison qu'on lui a donné ce nom ; mais
 j'aimerois bien qu'il volât un peu moins vite
 d'autres occasions , sçavoir lorsque nos vaisseaux
 poursuivent pour le prendre , car il semble
 qu'il ait quatre ailes au lieu de deux , & dans*

...mère dont les Hottentottes portent leurs Enfants,
...donnent le sein, et les accoutument au Tabac.





ONZIEME LETTRE. 167

moment on le perd de vûë. Mais puisque nous ne pouvons pas l'attraper, je lui souhaite un bon voyage.

J'apprens avec beaucoup de plaisir que vous avez déjà reçu quatre de mes Lettres, qui parlent de la Côte, & ce qui me donne le plus de satisfaction, est que vous témoigniez agréer ce que je vous ai écrit de la guerre de *Commany*. Vous me remerciez de la peine que j'ai prise, vous me priez de continuer sur le même pied, & pour m'y animer vous louez mon travail. J'avouë, Monsieur, que cela seroit fort bon pour persuader une personne d'une autre humeur que moi, mais comme je sçai combien peu je merite les louanges, que vous m'obligez, je vous assure qu'il n'y a rien qui m'oblige à continuer que le plaisir que vous m'assûrez que je vous fais par-là. Lorsque je fais reflexion sur tant d'obligations que je vous ai, je me sens obligé à ne négliger rien pour vous plaire. Cette Lettre sera une preuve que je suis toujours prêt à faire ce que je crois vous pouvoir donner du plaisir, & comme je ne sçai pas si j'aurai de longtemps l'occasion de vous écrire, elle sera un peu longue, & contiendra autant de matiere que deux autres.

Ce dont j'ai dessein de vous entretenir d'abord regarde le gouvernement, la maniere d'exercer la justice, & les guerres des Negres, mais je n'en dirai que peu de chose, parce que j'ai déjà parlé des deux premiers articles en d'autres endroits, & du dernier dans la description que j'ai faite de *Commany*. Pour la fin de cette Lettre, je tâcherai de vous représenter au naturel les Rois des Negres dans tout leur lustre & dans toute leur splendeur.

Pour ce qui regarde le gouvernement des Negres, il est très-mal réglé, & cela vient uniquement

ment du peu d'autorité de ceux qui ont le gouvernement en main , c'est-à-dire , des *Caboceros* qui fait que ce mauvais gouvernement & les mauvais jugemens qu'on rend , causent souvent guerres.

Il y a une très-grande difference pour la forme de la Jurisprudence entre les Pays gouvernez par un Roi & les Pays gouvernez en Republique; pour le présent je dis de chose du premier, qu'on pourroit plutôt appeler une tyrannie qu'une judicature; je parlerai maintenant des Republiques , & sur-tout de celle d'*Axim* & d'*Ante* , qui nous semblent les mieux réglées , si on peut se servir de cette expression ; car à parler proprement leur meilleur gouvernement & leur meilleure judicature sont fort brouillez, qu'à peine peut-on s'en former une idée juste , encore moins les decrire avec toutes ses dépendances.

Le gouvernement d'*Axim* est double, s'il est permis de m'exprimer ainsi; il y a premierement les *Caboceros*, ou Chefs, & ensuite les *Manceros* ou jeunes gens. Les *Caboceros* traitent des affaires de police & qui arrivent tous les jours; mais pour les affaires qui regardent tout le Pays , comme par exemple il s'agit de faire la guerre ou la paix , de payer les impôts à d'autres Pays, &c. (ce qui arrive rarement) il faut que cela se traite devant tous les membres du gouvernement ; & il arrive souvent que les *Manceros* ont le plus d'autorité dans cette occasion sur-tout si les *Caboceros* ne sont pas fort riches ou en esclaves.

Voici de quelle maniere ils procedent dans leurs jugemens. S'il y a quelque Negre qui ait quelque chose à prétendre d'un autre , il va avec de l'eau de vie trouver les *Caboceros* , & après en avoir fait présent , il leur déclare son affaire & les prie de la vuider au plutôt , & de le

trionpher de sa partie adverse. S'ils veulent le favoriser, ils font assembler tout-aussi-tôt, ou bien un jour ou deux après, tout le Conseil, & après avoir consulté long temps, ils prononcent la sentence en sa faveur, souvent contre toute justice, & uniquement parce qu'ils ont été corrompus.

Mais si au contraire, bien loin de le favoriser, ils lui portent envie, & ont reçu plus d'argent de la partie que de lui, quelque juste que soit sa prétention, ils le condamnent, ou bien ils ne decident point l'affaire, & le font attendre inutilement; de sorte qu'il est obligé d'attendre une autre occasion, ou qu'il vienne d'autres Juges qui lui soient plus favorables, ce qui quelquefois n'arrive point pendant sa vie, & ainsi il laisse son procès en héritage à ses parens, qui ne manquent pas de s'en bien servir, lorsque l'occasion se présente, fût-ce trente ans après, comme nous en avons souvent vu des exemples: & cela paroît presque incroyable, que ces gens ne sçachans ni lire ni écrire, retiennent si long temps les prétentions qu'ils ont sur quelqu'un.

Il arrive aussi quelquefois que le demandeur, ou le défendeur, quel que ce soit des deux, se voyant condamné contre toute justice, & étant d'ailleurs d'une humeur un peu incommode, n'a pas assez de patience pour attendre qu'il se présente une occasion, mais quand il le peut il se fait justice lui-même, & se saisit de quelque or, ou d'autres choses qui peuvent lui servir de paiement; & non seulement il le prend à son débiteur, mais aussi à quelque autre qui demeure dans le même village ou dans la même ville que son débiteur. Il ne rend ce qu'il a pris que quand on l'a entièrement satisfait, ou qu'on l'oblige par la force de le restituer. S'il est assez fort pour conserver ce qu'il a pris, il en demeure possesseur pour ce temps-là, & alors cela devient une dispute entre trois; car celui duquel

quel on a faisi l'or ou le bien, cherche à se recon-
 penser sur celui pour l'amour duquel on lui a fait
 son bien; ce qui cause souvent des meurtres & des
 assassinats, & même des guerres entieres; mais
 nous parlerons de cela plus au long dans la suite.

Mais si les *Caboceros* prononcent une sentence
 fte, ou si l'affaire arrive sous quelques-uns de nos
 forts, & qu'elle soit traitée en présence de nos
 Marchand, on la termine en condamnant ou en
 justifiant le defendeur. On le condamne, s'il
 a des témoins contre lui, au temoignage desquels
 il ne puisse repondre; & on le justifie, s'il peut
 prouver son innocence par des témoins; & si
 l'un ni l'autre n'ont point de témoins, on demande
 de au defendeur, s'il veut faire serment qu'il
 doit rien; s'il le fait, on le décharge & on le justifie;
 mais s'il n'ose faire serment, on le condamne
 au payement, si le demandeur veut jurer que le
 tre lui est redevable, ce à quoi le defendeur a de
 de le contraindre.

Le serment negatif, ou qu'on fait pour
 une chose, est considéré comme un serment d'ac-
 cusation; mais si le demandeur jure avec deux té-
 moins, ou même avec un, il n'est plus permis au
 defendeur de faire serment.

Il en arrive aussi souvent bien des malheurs;
 comme il est fort ordinaire aux Negres de faire
 de faux sermens, celui qui en souffre, cherche à
 toutes sortes de voyes à s'en venger. Mais il faut
 aussi remarquer que ces injustices ne se com-
 tent que dans les lieux fort éloignez, où nos
 chands ne peuvent prendre connoissance des
 res; car il ne se fait rien aux environs de nos
 qu'en présence du Marchand, qui prononce la sen-
 tence avec les *Caboceros*, sans qu'on en puisse ap-
 peller; tout ce que ce Marchand & les *Caboceros*
 jugent ensemble est tenu pour irrevocable &

porté devant aucun autre tribunal, si ce n'est devant le Directeur general, (ce qui n'arrive presque jamais) en cas que le Marchand & les *Caboteurs* eussent condamné quelqu'un injustement, mais que d'avoir été bien informez de l'affaire: avant que les habitans se soumettent entièrement au jugement que l'on rend, & payent très-volontairement l'amende à laquelle ils sont condamnés. Nous verrons tout-à-l'heure en quoi consistent ces amendes, quand nous parlerons des crimes pour lesquels l'amende se paye.

Vous voyez par-là, Monsieur, que nous n'avons point besoin ici d'Avocats, ni de Procureurs, & que les procès se terminent en moins de temps, & peut-être avec autant de justice que dans d'autres endroits. Il est vrai que les procès ne sont pas ici d'une si grande importance, qu'il fût nécessaire de consulter un Avocat; car les affaires ne sont point difficiles, & les demandeurs, les défendeurs, & les juges sont de la dernière simplicité, & ainsi il est aisé de terminer ces affaires. Jugez vous-même, si cette maniere de proceder est bonne ou mauvaise.

Pour ce qui regarde les amendes ou les punitions, voici de quelle maniere on y procede. On punit le meurtre en deux manieres, ou bien en faisant mourir le meurtrier, ou bien en le condamnant à payer une certaine somme d'argent: & pour le dernier on met encore de la difference entre les habitans du Pays qui sont libres & entre les esclaves.

Il arrive très-rarement qu'on fasse mourir un meurtrier, s'il a du bien ou des parens riches, pour payer l'amende à laquelle il est condamné.

S'il arrive que quelqu'un tuë un habitant naturel, c'est-à-dire, qui soit né libre, du Pays d'*Amérique*, & qu'on ne veuille pas faire mourir le cri-

minel, on le condamne à l'amende, qui est réglée d'ancienneté pour cette sorte de crimes, qui monte à cinq cens écus ; mais il arrive qu'il paye toute l'amende, on lui en fait ordinairement une partie, plus ou moins, car que les parens du mort sont raisonnables, et dépend d'eux de regler l'amende comme il leur plaît ; ce que je remarque contre un certain Esclavain, qui en parlant de la Guinée dit que les amendes sont pour le Roi ; c'est une erreur, le Roi n'en a rien, à moins qu'il n'y ait contribué par quelque chose par son secours, de quoi on le récompense, & c'est tout ce qu'il en a.

Cette amende de cinq cens écus est seulement pour les gens du commun ; mais si c'est une personne de qualité qui a été tuée, l'amende est beaucoup dix fois plus grosse. Et il ne seroit pas bon qu'elle n'augmentât pas l'amende ; car combien y en a-t-il roit-il qui payeroient avec plaisir cinq cens écus pour se défaire de quelque Grand, qui leur fait la peine : de sorte que l'amende est réglée selon les cas, par la prudence des Juges.

Si c'est un esclave qui a été tué, l'amende est de quatre-vingts seize écus, mais il en est de même le-ci comme des autres, le criminel n'en fait pas gueres que la moitié, quand il sollicite son pardon, & celui à qui appartenait l'esclave se contente de trente-deux écus, & d'un esclave en place de celui qui a été tué.

Lorsqu'un Negre a commis un meurtre, qu'il n'a pas de lui-même de quoi payer l'amende ordonnée, ni d'amis qui la payent pour lui, il faut qu'il donne (comme il est écrit dans la loi) sa peau pour peau, & on le fait mourir de la manière du monde la plus douloureuse & la plus cruelle ; car il meurt mille fois avant que de mourir ; ils le coupent, hachent, piquent, & lui tirent

coups dans le corps avant que de lui ôter la vie , à moins que le Marchand du lieu ne le fasse punir lui-même , en lui faisant trancher la tête.

Les crimes , qui sont le plus severement punis après le meurtre , sont le larcin & l'adultere ; je parlerai dans la suite de ce dernier , & je m'arrête-
rai présentement aux peines qu'on inflige aux vo-
leurs.

Le larcin se punit ordinairement , en restituant ce que l'on a derobé , & outre cela en payant une amende proportionnée à la grandeur du vol , au lieu où il a été commis , & à la personne à qui & par qui il a été fait ; car il y a une extrême difference en tout cela ; l'un payera une amende de vingt écus , & un autre en payera une de cent pour un larcin de la même nature , & cela sans la moindre injustice : c'est selon la coutume des lieux où se com-
met le larcin ; ainsi un Marchand , qui en qualité de Juge assiste à la decision d'un tël procès , doit être bien informé des coutumes & des loix des Negres , & s'il jugeoit seulement selon ses propres pensées , il feroit souvent de vilains faux-pas.

L'acception des personnes n'est pas ici une injustice , & ce qu'il y a de bon , c'est que les riches sont toujours punis plus severement que les pauvres , & cela pour deux raisons ; la premiere , parce que les riches derobent sans necessité ; & la seconde , parce qu'ils peuvent payer de grosses amendes sans s'incommoder ; car on n'impose à personne que les peines qu'il peut souffrir , à moins que le crime ne fût si énorme , qu'on envoyât le criminel en esclavage , & encore faut-il qu'il ait commis souvent le même crime. C'est pour cela que les Negres , qui ont un peu d'esprit , font croire qu'ils sont beaucoup plus pauvres qu'on ne croit , afin que si eux ou leurs parens avoient le malheur de commettre quelque crime & de tomber entre les

maines des juges, on ne les punit pas si rigoureusement.

On punit très-severement, & même de mort ceux qui derobent ou enlèvent des personnes; ceux qui derobent du bétail, comme des moutons, des porceaux, & d'autres animaux, ne sont pas moins rigoureusement punis; & en cela ils ont la même pensée que nous, c'est-à-dire, qu'ils en usent ainsi parce que ces bêtes muettes ne peuvent ni se défendre ni appeller quelqu'un à leur secours. Les Negres feroient plutôt mourir celui qui a derobé des moutons, que celui qui a tué un homme, sur-tout dans les lieux où ils ne sont pas sous l'autorité des Européens; car là où les Européens ont quelque autorité, on se contente ordinairement de leur payer une amende. De sçavoir, si c'est que les Européens ne sont pas si sanguinaires, ou si c'est pour le profit qu'ils en reçoivent, c'est ce que je laisse à votre jugement; il est vrai aussi que les Negres, qui demeurent parmi nous, sont bien mieux que les criminels soient condamnés à une amende qu'à la mort, pourvu que ce ne soit pas par un principe d'intérêt. Je me suis aussi un jour tenu à cela pendant que j'ai fait la fonction de Juge, & je vous en rapporterai dans la suite un exemple remarquable.

Celui qui est condamné à l'amende dans le Pays d'*Axim*, la remet entre les mains du Marchand qui la donne à la partie offensée, à qui elle appartient, en en retenant pourtant une partie pour sa peine, & cela ne laissoit pas d'être assez profitable il y a quelques années: je dis quelques années, il n'y a pas fort long temps, qu'un certain Marchand a ordonné, qu'un Marchand, qui devoit être dans un procès de quelque importance qu'il fût, ne pourroit prétendre pour sa peine plus de cinquante écus, & a défendu, que quand même on lui en

seroit davantage, il ne le prendroit pas. Il me semble que ces défenses sont un peu rigoureuses, d'empêcher une personne de faire du bien à une autre, & de disposer de son bien comme il lui plaît. Ce Monsieur faisoit semblant d'en user ainsi par un principe de pitié, afin de ne pas trop fouler les Negres; mais moi & bien d'autres avec moi l'avons pris d'une tout autre maniere, & avons crû que c'étoit par pure envie, & qu'il ne pouvoit souffrir que d'autres Serviteurs de la Compagnie reçussent les mêmes avantages que lui; & il a bien confirmé nôtre pensée par sa conduite avec les Negres; car lorsqu'il decidoit pour eux quelque affaire, ou qu'il punissoit quelqu'un pour ses crimes, il ne se contentoit pas de huit écus, mais en recevoit souvent plus de cent. Aussi crois-je que les Marchands d'*Axim*, voyans que cette loi est violée par celui-là même qui l'a faite, ne l'observent gueres présentement; & en effet elle est contraire aux anciennes coûtumes des Negres, auxquelles j'aurois mieux aimé me regler qu'à cette nouvelle loi, étant persuadé que cela me feroit aimer des Negres, au-lieu que ce nouveau Législateur, commettant lui-même tant d'injustices, est extrêmement haï des Negres. Mais je n'en dirai pas davantage, me contentant de faire voir en quoi consistent les avantages du Marchand d'*Axim* en qualité de Juge.

Lorsqu'un Negre étoit condamné pour quelque crime à une amende de cent écus par exemple, le Marchand en avoit pour sa part les deux tiers, & l'autre tiers étoit pour tous les *Caboceros* ensemble. Mais si c'étoit une amende pour un larcin, ou pour un meurtre, ou pour une dette qu'on eût fait payer, le demandeur en avoit pour lui les trois quarts, & l'autre quart étoit partagé entre le Marchand & les *Caboceros*, c'est-à-dire, les deux tiers

pour le Marchand, & l'autre tiers pour les *Caboceros*. Ainsi vous voyez qu'il est plus avantageux d'être Juge à *Axim* qu'en Europe, du moins à l'égard des profits que les Juges peuvent avoir légitimement ; car je ne compte pas les profits illégitimes des Juges, dont je ne sçai rien, & dont je ne vois rien sçavoir. Les Negres payent sans aucune difficulté ce qu'il faut aux Juges pour leur peine, & se plaignent jamais que c'est trop ; (du moins cela se faisoit ainsi ci-devant) lors même que le Marchand avoit exigé pour quelqu'un une dette légitime, celui-ci donnoit au Marchand le quart de ce qu'il avoit reçu, & cela étoit si bien réglé, que personne ne disputoit jamais.

Il faut que je vous raconte présentement ce qui m'est arrivé pendant que je commandois à *Axim* en qualité de Marchand. Il y avoit dans le Pays d'*Ancober*, qui depuis long temps étoit soumis à celui d'*Axim*, deux *Caboceros*, tous deux assez considérables, & qui pendant quelques années avoient été en dispute, s'imaginans l'un & l'autre que l'autre étoit né son esclave, & par conséquent lui appartenoit. Ces prétentions étoient directement opposées ; & chacun d'eux appuyoit son droit de tant de raisons & de preuves, que les Chefs d'*Ancober* se trouverent embarrassés à prononcer la sentence. Cependant comme ils ne pouvoient terminer leur différent, ils accorderent qu'il sembleroit que leur affaire seroit débattue devant moi, & qu'ils se soumettroient à mon jugement. Il n'est pas qu'ils crussent que je fusse plus habile que leurs compatriotes ou leur venerable Conseil, c'étoit seulement afin que je terminasse le différend par mon autorité. Ainsi l'affaire vint devant mon illustre tribunal, & je l'écoutai débattre de part & d'autre pendant tout un jour. Mais j'avoue que je n'en sçavois pas plus à la fin qu'au commencement.

ment ; car chacune des parties avoit tant de témoignage, qu'il me sembloit qu'elles avoient également raison, de sorte que je ne pûs condamner ni l'un ni l'autre, ni donner gain de cause à l'un ni à l'autre. Cependant pour les sortir d'affaire, je leur demandai, s'ils s'en remettoient tous deux à moi, & s'ils vouloient se soumettre à mon jugement ; ils repondirent qu'oui. Alors je leur parlai avec toute la douceur dont j'étois capable, & leur représentai, que tout ce qu'ils avoient dit de part & d'autre étoit bien fondé, & qu'il étoit par conséquent impossible de dire qui avoit tort, ou qui avoit raison ; que leurs témoins étoient des personnes qui n'étoient pas assez vieilles pour rendre témoignage dans ce différent, que ceux qui auroient pu leur donner quelque ouverture étoient morts, & que ceux qui témoignoient présentement ne sçavoient ce qu'ils témoignoient que par tradition. Après leur avoir représenté cela avec beaucoup de moderation, & remarqué qu'ils sembloient tous deux approuver ce que j'avois dit, je prononçai ainsi la sentence, c'est que je prétendois qu'avant que de sortir de mon fort ils se reconcilient ensemble, sans parler jamais plus de leur différent, qu'ils se reconnoitroient reciproquement pour personnes libres, & que le premier qui appelleroit l'autre esclave, seroit condamné à une grosse amende. Ils parurent être contents de la sentence, s'embrassèrent l'un l'autre, & se jurèrent une éternelle amitié ; & pour faire voir qu'ils étoient bien satisfaits, ils me firent l'un & l'autre de beaux présents, parce que j'avois terminé l'affaire à l'amiable. Je crûs qu'ils s'étoient tout pardonné & qu'ils oublieroient tout ce qui s'étoit passé, chacun s'étant retiré en paix chés soi. Mais environ trois mois après j'appris, que l'un d'eux avoit fait tuer l'autre dans sa maison par deux scelerats, qu'il avoit corrom-

pus. Je fus fort fâché de cela, & considérant
c'étoit une affaire qui pourroit avoir de mauvaises
suites, j'envoyai tout-aussi-tôt quelques-uns de
mes principaux domestiques dans le Pays d'*Ancober*,
pour leur ordonner de me remettre les
sins, afin que je les fisse punir; mais ils re-
rent tout net, qu'ils ne dépendoient pas de moi
& que j'exerçasse mon autorité sur les Pays
étoient de mon obéissance. Cela me mit en-
plus en colere; car non seulement mon autorité
mais aussi celle de la Compagnie y étoit inter-
& il n'y a rien qu'on ne doive faire pour la
tenir. Ainsi je résolus d'aller moi-même avec
quelques personnes dans le Pays d'*Ancober*, & à
environ à trois lieues de notre fort, je rencontrai
une troupe de cinq cens Negres armez, qui
croyoient m'épouvanter par-là & m'empêcher
proposer ce que j'avois à dire; mais ils vinrent
contraire; car après les premiers complimens
leur demandai pourquoi ils vouloient se soustraire
à l'obéissance de la Compagnie, & leur dis qu'ils
pensassent bien aux maux, qu'ils attireroient sur
là sur eux. Ils me repondirent, qu'on les avoit
soit à faux, qu'ils n'avoient jamais eu la moindre
pensée d'abandonner les Hollandois, ni de rejeter
leur protection, qui étoit si nécessaire au Pays.
Etant satisfait de cette réponse, je leur demandai
qu'ils eussent à me livrer ces deux assassins pour
faire punir; mais ils dirent qu'ils n'en feroient
rien, & qu'ils les puniroient peut-être eux-mêmes.
Ainsi je pris congé d'eux, après leur avoir
dit que je les tenois tous pour coupables de l'
assassinat, & les avoir menacez que je ferois
rêter & punir comme assassins tous ceux de ce
Pays que je pourrois attraper. Cela produisit
un si bon effet, qu'après avoir parlé ensemble
quelques-uns d'entre eux s'avancerent, me priant

de vouloir attendre encore un peu, qu'ils délibé-
 roient sur ma proposition, & qu'ils me por-
 tèrent une réponse positive; & ayant attendu en-
 viron un quart d'heure, ils amenèrent les assassins
 enchaînez, & me prièrent seulement de ne les point
 punir qu'eux tous n'y fussent présens, ce que je
 leur promis; je retournai dans le fort avec ces
 criminels fort satisfait de mon expedition.

Trois jours après tous les Grands d'*Ancober* se
 présentèrent avec toute une armée devant mon
 fort, & me prièrent de leur dire de quelle maniere
 je punirois les criminels; je répondis que je leur
 ferois trancher la tête, & afin de le leur mieux
 persuader je fis venir le bourreau devant eux avec
 tout ce qui étoit nécessaire pour decapiter ces
 deux assassins. Ils commencerent à se plaindre, &
 me prièrent de suivre la coutume de leur Pays,
 & de condamner les criminels à une amende pe-
 cuniaire. Je ne demandois pas mieux, cependant
 je fis semblant de ne pas approuver leur proposition,
 jusques à ce que les parens de celui qui avoit été
 assassiné, à qui on avoit déjà donné satisfaction,
 viarent eux-mêmes m'en prier, & me remirent
 toute l'amende; c'étoit bien ce que je cherchois,
 cependant pour paroître aussi genereux qu'eux, je
 n'en pris que la moitié & leur laissai l'autre; ainsi
 nous fûmes tous fort satisfaits, & les criminels,
 qui appartenoient à des personnes considerables,
 furent mis en liberté. Je vous ai rapporté ceci
 un peu au long, afin de vous apprendre de quel-
 le maniere nous sommes accoutumés de traiter
 ces affaires de cette nature, & pour vous repré-
 senter l'autorité qu'a nôtre Marchand à *Axim*;
 ce qui se confirmera encore par la suite. Aucun Ne-
 gre n'oseroit terminer sous main aucun différent
 sans la communication du Marchand, sous peine
 de perdre tout l'avantage qu'il en a retiré. Pen-
 dant

dant que j'étois à *Axim*, un Negre vint me trouver pour me prier de lui faire payer une dette que je lui promis ; mais j'appris du débiteur qu'ils s'étoient accordez en présence des Chetains. Et lorsque le premier revint pour chercher son argent, je lui demandai s'il ne sçavoit pas que cet argent étoit perdu pour lui, puis qu'il s'étoit accordé avec sa partie sans m'en donner connoissance ; il me répondit qu'il le sçavoit bien, & qu'il me prioit seulement de lui en donner le quart ; mais voyant sa generosité, je lui en donnai la moitié, dont il me remercia fort & s'en alla très-content.

Nous en usons de cette maniere pour ôter aux Negres toute occasion de ne rien résoudre dans leurs assemblées qui soit à nôtre desavantage, qui pût causer quelque revolte.

Mais pour revenir à nôtre sujet, on exige les dettes d'une maniere bien injuste en plusieurs endroits de cette Côte, où nous n'avons que très-peu, ou point du tout d'autorité, & même sur quelques Royaumes. Par exemple, un fripon qui il est dû quelque chose, au-lieu de demander à son débiteur qu'il le paye, & en cas de refus de l'appeller en justice, prend ce qu'il peut arracher, quand cela vaudroit six fois plus qu'il ne lui est dû, & cela sans s'informer à qui il appartient ; & lorsque le propriétaire vient pour redemander ce qui lui a été pris injustement, ce fripon le renvoie à son débiteur pour se faire payer, & ne tient cependant ce dont il s'est saisi ; l'autre ne manque point d'y aller tout-aussi-tôt, & demander le paiement de ce qu'on lui a pris ; remarquez je vous prie, combien d'injustices il se commettent en cela. Le premier a déjà six fois plus qu'il lui étoit dû, & si le second est aussi déraisonnable que le premier, il demande au débiteur le double.

double de ce que vaut ce dont le premier s'est
faïsi, assurant que jamais il ne l'a donné pour
moins. En quoi il me semble qu'ils imitent les
anciens Romains, qui lorsqu'on leur avoit derobé
quelque chose, ou qu'on leur avoit fait quelque
affront, en demandoient reparation, & étoient
obligés de specifier une certaine somme, & de fai-
re serment, que s'il avoit été à leur choix, ils
ne l'auroient pas souffert pour moins. Il en est
ici à-peu-près de même, & celui, par la faute du-
quel le creancier s'est faïsi de ce qui appartenoit
à un autre, est obligé de donner tout ce qu'on
demande. Et comme ce sont ordinairement de
petites dettes, le debiteur est contraint de payer
souvent dix fois plus qu'il ne doit, sans qu'il
puisse s'opposer à cette injustice, parce que l'au-
tre a plus de credit que lui, & est la plupart du
temps soutenu par le peuple, par le Roi, ou par
quelque Grand. Cela arrive en plusieurs endroits,
ce qui est la ruine de beaucoup de gens; ils don-
nent le nom de droit à ces procedures, mais c'est
la plus grande injustice qui se puisse commettre.
Ils ont encore une autre maniere, pour le moins
aussi injuste, pour attraper l'argent de leur pro-
chain, c'est qu'un fripon s'adresse à quelqu'un, &
lui dit, j'ai reçu de vôtre fils, de vôtre cousin,
ou de vôtre esclave, un affront dont je viens de-
mander reparation, & si vous ne me donnez pas
satisfaction, je me tuerai moi-même, ou je me
tuerai le corps, ou je tuerai quelqu'un, &
cela par vôtre faute, ce qui retombera sur vous.
Si celui, à qui ce fripon s'adresse, ne lui donne
pas quelque chose, & que celui-ci ait le courage
d'exécuter ses menaces, (comme j'en ai vû deux
exemples) celui, à qui ces menaces ont été fai-
tes, est appelé en justice, & est condamné
comme s'il étoit coupable du fait, en cas
qu'il

qu'il soit vrai que l'autre ait reçu l'affront qu'il a dit.

Voilà à-peu-près pour ce qui regarde leur maniere d'exercer la justice. Ils ont encore une autre sorte de judicature fort extraordinaire, dont les *Manceros* sont les maîtres. Ils ont établi en chaque village un College pour juger en dernier ressort des affaires de petite importance. Et comme les Negres s'offensent mutuellement en plusieurs manieres, soit en se maudissant, en s'insultant, & en se battant les uns les autres, celui qui croit qu'on l'a offensé, s'adresse tout-aussi-tôt au College des *Manceros*, & leur dit, celui-ci ou celui-là m'a fait un affront, je viens vous le déclarer & le mettre entre vos mains, punissez le selon ses merites. Ces Messieurs ne manquent pas de mettre en justice celui dont on s'est plaint, & après un examen assés superficiel de l'affaire ils le condamnent à payer quelques écus d'amende. S'il refuse de la payer, parce qu'il a été condamné injustement, & qu'on n'a pas fait de reflexion sur ses defenses, les *Manceros* ne se mettent pas en peine de son refus, mais vont au marché & achètent pour son compte autant d'or que se monte l'amende, & dependent sur le champ cet argent en vin de palme & en eau de vie.

Les fautes, pour lesquelles les *Manceros* condamnent quelqu'un à l'amende, sont en si grand nombre, d'une nature si differente, & si ridicules, que je ne daignerois prendre la peine de les specifier; il me suffira de dire, que les Negres n'ayans rien à faire, & manquant d'argent pour acheter de quoi boire, pensent toujours comment ils pourront attraper quelque chose qu'un qui leur fournisse ce qu'ils ne peuvent acheter.

Le Conseil, dont j'ai fait mention, & qui est composé

composé des *Caboceros* & des *Manceros*, est particulièrement pour les affaires de la guerre, & c'est dont je vai parler présentement.

Lorsqu'ils ont dessein de faire la guerre, ils tiennent conseil ensemble, mais il faut entendre cela des guerres qu'ils font par ambition, ou pour s'enrichir, ou enfin pour aider d'autres Pays qui sont en guerre; car la plupart de leurs guerres ne viennent que de ce qu'on veut exiger des dettes, ou des divisions qui naissent parmi leurs Grands. J'en ai déjà dit quelque chose ci-devant, & en même temps j'ai promis d'en parler plus au long, j'exécute ma promesse.

Il arrive souvent que deux Pays, qui étoient bien unis entre eux & qui vivoient en bonne amitié, sont engagez dans de fâcheuses guerres de la maniere suivante. S'il y a dans un de ces Pays un Grand qui ait quelque prétention sur une personne qui demeure dans l'autre Pays, & qu'on ne le satisfasse pas assez promptement à son gré, il fait enlever dans le Pays, où son débiteur demeure, des marchandises & des esclaves justes à ce qu'il ait de quoi se bien payer. Il fait mettre aux fers les hommes qu'il a enlevés, & si on ne lui apporte point d'argent, il les fait vendre pour avoir son payement. Si le débiteur est raisonnable, & la dette legitime, il fait tous ses efforts pour satisfaire son créancier & mettre ses compatriotes en liberté, & les parens de ceux qu'on a enlevés le contraignent à cela, lorsqu'ils en ont le pouvoir; mais s'il ne se soucie gueres de ce que le créancier a fait, ou qu'il ne veuille pas le payer, il publiera par tout son Pays, que son créancier est une personne injuste, qui le traite d'une maniere tyrannique, & qu'il ne lui doit rien. S'il peut persuader ses compatriotes & les mettre dans son parti, il tâche de prendre aussi des pri-
son-

sonniers dans le Pays où demeure son créancier en reprefailles de ceux qu'on a pris dans son Pays, & cependant on se fortifie de part & d'autre. La première chose qu'ils font, c'est de s'assurer des *Manceros*, qui ont quelques troupes, & ensuite Soldats; de sorte qu'une affaire de très-peu de conséquence cause une cruelle guerre entre deux Pays, qui auparavant étoient étroitement unis ensemble. Et cette guerre dure jusques à ce que l'un des deux partis a du dessous, ou que ne pouvant rien gagner l'un sur l'autre ils sont obligés de faire la paix; c'est à quoi les Capitaines sont souvent contraints par les Soldats, & sur-tout dans le temps qu'il faut ensemençer les terres; alors chacun veut se retirer chès soi pour les cultiver. Et comme les Soldats servent à la guerre sans solde, & sont obligés de se nourrir de leurs propres dépens, ils s'en lassent aussi bien tôt, particulièrement lorsqu'ils ne remportent pas de grands avantages sur leurs ennemis, qu'ils ne font pas autant de butin qu'ils avoient espéré.

Lorsque les Gouverneurs de quelque Pays jaloux de ce que leurs voisins ont plus de bien vivent plus heureux qu'eux, ont dessein de leur faire la guerre & de partager entre eux leur bien ils s'assemblent avec les *Manceros*, ils communiquent leur dessein à ceux-ci, les font enlever & les flattent de l'esperance du butin. Les *Manceros*, qui sont encore jeunes & étourdis, se rendent bien-tôt aux autres dans l'esperance de s'enrichir: chacun se prépare à la guerre, & lorsqu'ils sont prêts, ils entrent dans le Pays dont ils sont jaloux, sans aucune declaration de guerre, sans avoir d'autre raison, si ce n'est de dire comme un certain Prince, *C'est mon bon-plaisir*.

pour ma gloire, & pillent tout ce qu'ils peuvent attraper. Ceux qui sont attaquez, voulans se venger d'une telle infraction, & n'ayans pas assez de force pour cela, s'adressent à un autre Pays & en achèvent le secours dont ils ont besoin, ce qu'ils peuvent faire pour moins de vingt mille livres, & ceux qu'ils achètent, sont obligez pour cet argent de se fournir de munitions de guerre. Vous jugerez bien par-là, Monsieur, que les guerres ne coûtent pas beaucoup, & que les troupes qui se donnent pour une si petite somme ne peuvent pas être fort considérables. Mais le butin est ce qui les anime, & souvent au-lieu de butin ils reçoivent des coups en abondance; car les Capitaines partagent l'argent qu'ils pillent, ou s'il en reste encore un peu, ils le donnent aux *Manceros*, ce qui se monte quelquefois à deux ou trois francs pour chacun, & souvent à la moitié moins, à cause que les Capitaines savent si bien faire leur compte, qu'il y a rarement quelque chose de reste. Il est vrai que chacun peut bien attraper sa part du butin; car quoiqu'il soit destiné à payer les frais de la guerre, & s'il y a quelque chose de reste, qui doit être distribué entre tous, chacun tâche d'attraper quelque chose, sans se mettre beaucoup en peine des frais. Mais si, comme je viens d'expliquer, il n'y a point de butin à faire, les *Manceros* abandonnent la guerre, & se retirent chez eux.

Lorsqu'ils vont à la guerre, chacun se range bien sous le commandement d'un des principaux Officiers; mais ces Officiers n'ont pourtant d'autorité que sur leurs esclaves. Un Negre né libre ne se soumet pas volontiers à eux; ni même à leurs Rois, à moins qu'ils n'y soient comme contraincts par une force majeure; outre cela, chacun vit & se gouverne à sa fantaisie, & si celui qui est

est à leur tête veut attaquer lui-même les ennemis, il le peut faire, & voir qui de ses gens suivra au combat.

Je vous ai déjà dit, que la guerre ne coûte à beaucoup près autant ici qu'en Europe. Ce que nous avons eue avec ceux de *Commany* pendant quatre ans ne nous a pas coûté plus de soixante mille livres, & si cependant nous avions cinq Pays qui nous donnoient du secours. Mais comme j'ai déjà parlé de cela dans la Lettre que je vous ai écrit sur cette matière, je ne repeterai point ce que j'en ai dit.

Lorsqu'un Pays entre en guerre, il met ordinairement quatre mille hommes en campagne. C'est une guerre offensive, mais si c'est pour défendre contre les attaques de leurs ennemis, ont un peu plus de troupes. Il y en a qui n'ont que deux mille hommes, & cependant ils appellent cela une armée. Voilà quelles sont les forces des Royaumes & des Republiques, qui sont sur la Côte; excepté *Fantin* & *Aquamboë*, dont le premier peut mettre vingt-cinq mille hommes sur pied, & le second encore davantage. Mais les Pays qui sont plus avant dans la terre-ferme, comme *Akim*, *Assinté*, & d'autres, sont incomparablement plus forts, & lorsqu'ils font la guerre ils ont un si grand nombre de troupes, que tout le Pays en est couvert. Je n'en parlerai pas beaucoup, parce que tout ce que nous en savons est uniquement fondé sur le rapport des Nègres. Leur témoignage est souvent fort suspect. Mais pour ce qui est des petits Roitelets de la Côte, j'ose dire, que les deux armées, quoique composées de cinq ou six nations différentes, ne montent pas à vingt-cinq mille hommes, ce qui joint au peu de courage des Nègres, fait qu'il se tue peu de monde de part & d'autre. Il faut que le combat soit bien sanglant, lorsqu'il demeure

taille hommes sur la place; car ils sont si pol-
 lions, qu'aussi-tôt qu'ils voyent quelqu'un tué à
 leur côté, ils prennent la fuite, & n'osent tenir
 ferme. Dans le dernier combat que ceux de *Com-*
many connerent à ceux de *Saboë*, d'*Acanny*, de
Cabes-Terra, & à deux ou trois autres Pays qui s'é-
 toient joints à ceux-ci, il ne demeura tout au plus
 que cent hommes sur la place, & malgré cela ceux
 de *Commany* gagnèrent la bataille, & chassèrent
 leurs ennemis.

Les Negres n'ont aucun ordre dans leurs com-
 bats, ils ne se rangent jamais en bataille; mais
 chaque Capitaine a ses gens fort serrez les uns con-
 tre les autres, & afin d'être plus en sûreté il se ren-
 ferme au milieu. Ils n'attaquent pas aussi les en-
 nemis en même temps, mais un à un, ou une
 troupe attaque une autre troupe; il arrive même
 que quelques Capitaines voyans que leurs com-
 pagnons ont du dessous, au-lieu de se mettre en
 état de les soutenir prennent la fuite, avant même
 que d'en être venus aux mains; de sorte que les
 plus courageux étans abandonnez des leurs sont
 ordinairement entierement défaits, & sur-tout
 lorsqu'ils ont perdu plus de monde que leurs en-
 nemis; car s'étans engagez fort avant dans le
 combat avant la fuite de leurs compagnons, quel-
 que courage qu'ils ayent, & quelque effort qu'ils
 fassent pour échapper, il leur est impossible de se
 sauver, & ainsi ils acquierent le nom de bons Sol-
 dats malgré qu'ils en ayent.

Ils ne se tiennent jamais droits en combattant,
 mais courent tous courbez, afin que les bales leur
 passent par-dessus la tête. Il y en a qui s'avan-
 cent en rampant vers leurs ennemis, & quand ils
 sont à portée, ils font une décharge, après quoi
 ils courent de toute leur force vers leur gens, pour
 charger leurs armes & pour revenir au combat
 de

de la même maniere. En un mot, ils font tant de grimaces en se courbant, en rampant, & criant, (comme si cela leur étoit d'un grand cours) que cela semble plutôt une singerie qu'un combat.

Le butin, qui est le principal objet de la guerre, consiste en prisonniers & dans les ornemens & de *Conte de Terra*, dont ils sont chargés ; il y en a d'assez fous, & particulièrement les Indes de la terre-ferme, pour s'ajuster de mieux dans cette occasion, & ils sont tellement chargés d'or & de *Conte de Terra*, qu'à peine peuvent-ils marcher.

Les prisonniers du commun, & qui ne peuvent pas payer leur rançon, sont faits esclaves & réduits, ou bien ceux qui les ont pris, les gardent pour s'en servir. Mais lorsqu'ils prennent des prisonniers de considération, ils les gardent bien, les mettent à fort haut prix. Que s'ils attrapent celui qui leur a fait la guerre, ils ne le rendent presque jamais, quelque grosse rançon qu'il veuille payer, de crainte qu'étant en liberté il ne recommençât la guerre, & ne troublât encore le repos.

Il n'y a point de Negre, pour considérable qu'il soit, qui puisse se vanter ou s'assurer de ne tomber jamais en esclavage ; car s'il va à la guerre, la lui peut arriver facilement, & il faut qu'il demeure jusques à ce que sa rançon soit entièrement payée, & on l'exige quelquefois si grande que ni lui ni ses parens n'ont pas les moyens de la payer, de sorte qu'il est obligé de demeurer toute sa vie en esclavage, & de faire tout ce qu'il y a de plus vil & de plus pénible. Il s'en trouve qui désespérans de recevoir jamais la rançon, leurs prisonniers ont la barbarie de les faire mourir de la maniere du monde la plus cruelle.

Les guerres de deux Rois, qui ont une autorité absolue sur leurs sujets, durent quelquefois plusieurs années, & ne finissent que lorsque l'un des deux est entièrement subjugué. Ils sont souvent un an entier en campagne sans rien faire, si ce n'est que quelques petites troupes s'amuse de de la playe en temps; de sorte que lorsque la saison venue aux mains.

Mais cela arrive ordinairement par la direction de leurs Prêtres, sans le consentement desquels ils ne hazardent gueres une bataille; car ces Prêtres les en dissuadent, sous prétexte que les Dieux ne le veulent pas encore, & en cas qu'ils veuillent malgré cela donner combat, ils leur prédissent toujours une mauvaise issue. Mais si ces fourbes remarquent que leur peuple est plus fort que les ennemis, & que les Soldats aient bonne envie de se battre, ils ne manquent jamais de le conseiller, mais sous tant de conditions, que si le succès ne répond pas à leur attente, ils ont toujours de quoi s'excuser en disant que les Capitaines ou les Soldats ont fait quelque mal, & que le Prêtre a toujours raison, de quelque maniere que les choses tournent.

C'est assez vous entretenir d'une guerre, qui à peine merite qu'on en parle, ainsi passant sous silence plusieurs choses qui sont arrivées de mon temps, je vous ferai une description des armes dont les Negres se servent dans leurs guerres.

Les principales sont des fusils ou des carabines, dont ils savent se servir avec une adresse admirable. C'est un plaisir de les voir exercer, tant ils manient adroitement les armes; ils tirent les uns parmi les autres, l'un étant assis, l'autre couché, &

le troisieme rampant, de sorte qu'il est si
nant qu'ils ne se blessent pas. Vous trou-
peut-être étrange que les Negres soient pour-
d'armes à feu, & vous ferez encore plus
quand je vous dirai que c'est nous qui leur
fournissons en abondance, & qui leur donnons
coûteau pour nous couper la gorge. Mais
sommes bien contraints de le faire; car si nous
leur en vendions pas, ils en pourroient tout
acheter des Anglois, des Danois, & des Bre-
bourgeois, & supposé que ceux-là ne leur en
lussent pas aussi vendre, les vaisseaux non-pro-
giez Anglois & Zelandois leur en fourniraient
autant qu'ils en voudroient. Et comme c'est
quelque temps le principal negoce consiste
cela & en poudre, nous fâirions fort mal de
prendre pas nôtre part. Il seroit à souhaiter
l'on n'eût jamais apporté de ces armes dans
Pays, ou que l'on n'en apportât plus à l'avenir
nous rangerions mieux les Negres que nous
faisons; mais il n'y a pas d'apparence que cela
rive jamais.

Outre ces armes, les Negres ont des sabres
font faits en forme de serpe, vers la poignée
font larges comme la main, mais au bout ils
presque deux fois plus larges, & ils ont tout
plus trois pieds de long, ayans la lame un peu
courbée au bout. Ces sabres sont forts & pesants
mais si peu trenchans, qu'il faut donner plusieurs
coups avant que de pouvoir couper la tête d'un
homme. La poignée est de bois & il y a deux
& derriere de petites boules aussi de bois cou-
tes d'une certaine peau, ou bien de petites cornes
noircies dans du sang de moutons ou d'autres
maux; un bouquet de crins de cheval en fait
l'ornement; mais les principaux en ont qui
garnies de petites plaques d'or; ces sabres ont

bourreaux de cuir, qui sont presque tous ouverts d'un côté, & ordinairement il y a une tête de Negre ou une écaille rouge qui y est attachée, l'un & l'autre est ici de quelque valeur. Lorsque les Negres sortent, ils mettent leur sabre du côté gauche, attaché à un lien qu'ils ont pour cela autour du corps, ou bien ils le fourrent entre leur corps & leur *Paan* ou habit, qu'ils attachent simplement autour du corps, & le font passer entre leurs jambes. Ils ont outre cela une bandouliere avec dix-huit ou vingt charges, un bonnet fait d'un *Kayman* sur la tête, à leur côté une écaille rouge, derriere un bouquet de crins de cheval, & autour du cou une chaine de fer assés pesante; je vous avoué que quand ils sont ainsi équipés & qu'ils se sont blanchis le corps, ils ressemblent plus à des Démonns qu'à des hommes.

En troisieme lieu, ils ont l'arc & les fleches; mais les Negres qui demeurent sur la Côte, excepté ceux d'*Aquamboë*, ne s'en servent gueres. Ces derniers sont extrêmement adroits à tirer de l'arc, & lorsqu'ils sont à la chasse du lievre, ils tirent dans quelle partie du corps que vous voulez. Leurs fleches ont derriere une petite plume, & la pointe est faite d'un fer crochu. Les Negres d'*Awinée* empoisonnent leurs fleches, mais sur la Côte on ne sçait ce que c'est, & je croi même qu'on n'y connoît point le poison.

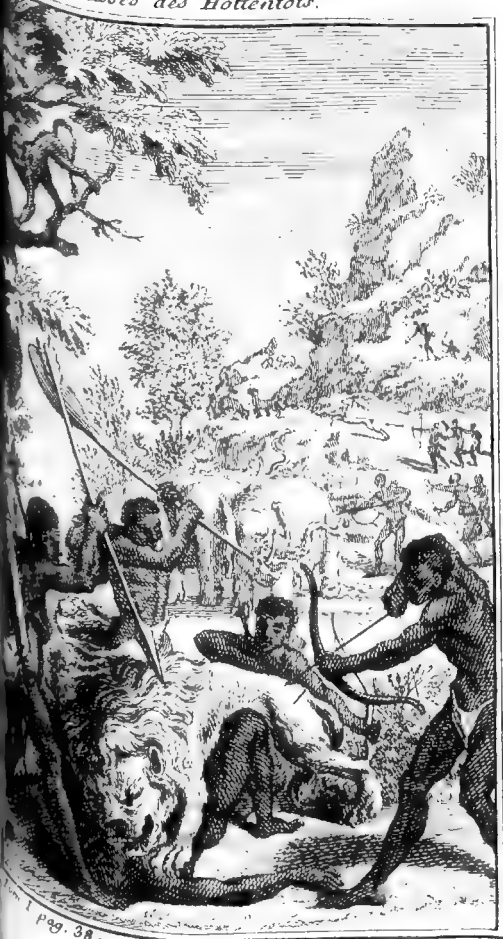
Après l'arc & les fleches vient l'*Assagay*, que quelques-uns nomment *Hassagay*. Il y en a de deux sortes, de petits, & de grands. Les petits ont une aune & demi de long & sont fort minces, ils s'en servent au lieu de dards. Les autres sont une autre fois aussi longs & gros à proportion; ils ont un fer au bout comme une pique, & il y en a dont le fer a un pied, ou un pied & demi de long; mais ils en font faire de toutes

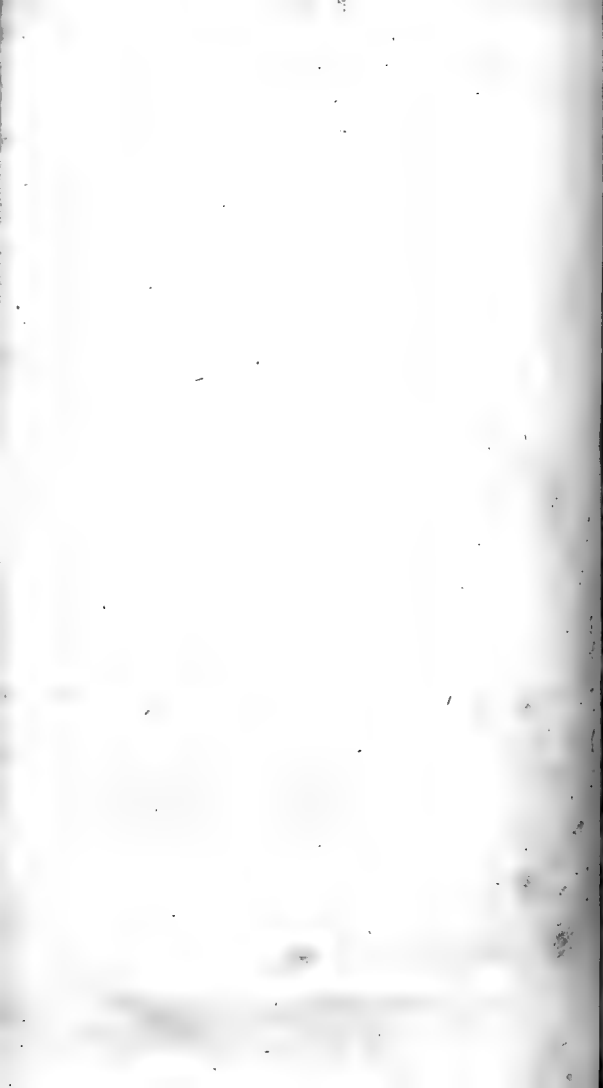
toutes sortes. Ils se servent de l'*Affagay* armé de fabre, & tenans le bouclier dans la main gauche, ils jettent l'*Affagay* de la droite; car ils ont presque toujours quelqu'un qui porte leurs armes après eux.

Enfin ils ont des boucliers, qu'on ne peut bien compter parmi les armes offensives; qu'ils n'en blessent personne & s'en servent seulement pour se couvrir. J'ai vû des Negres se servoient admirablement bien du bouclier, tenans dans la main gauche & le fabre dans la droite, & se couvroient si bien de leur bouclier qu'il étoit impossible de les blesser. Ces boucliers sont faits de bois d'osier, & ont quatre ou cinq pieds de long & trois de large; il y en a qui sont couverts de cuir doré, ou de peaux de tigre; il y a à chaque coin & au milieu de petites plaques de cuivre, pour pouvoir mieux repousser les fleches & les *Affagays*; ils peuvent aussi soutenir les coups de fabre; mais ils ne sont pas à l'épreuve des bales de mousquet.

Voilà toutes les armes dont les Negres se servent à la guerre; il est vrai qu'il y en a quelques uns qui ont du canon; le Roi de *Sabœ* en a quelques pieces; mais ils s'en servent fort mal. Il m'est bien arrivé qu'ils en ont mené en campagne, & qu'ils en ont tiré une fois, après quoi ils l'ont laissé se prendre aux ennemis, comme on en a vu l'exemple dans ceux de *Commany*; & ceux qui avoient pris ne sçavoient pas mieux s'en servir que les autres, de sorte que le canon ne sert à rien aux Rois, que pour faire quelques décharges à l'honneur de quelqu'un, ce qu'ils aiment particulièrement.

Je vous ai promis au commencement de cette Lettre, que pour la fin je ferois une description de la puissance de ces Rois; il est temps que je vous tienne ma promesse.





L'autorité des Rois de cette Côte est si petite, qu'à peine surpasse-t-elle celle d'un Capitaine d'un village; ils ont aussi le même nom parmi les Nègres, & avant que les Européens fussent venus sur la Côte ils ne connoissoient point d'autre titre d'honneur que celui de Capitaine ou de General; la différence qu'il y avoit, c'est que l'un étoit Capitaine de tout un Pays, & l'autre d'un village seulement. Mais depuis que nous avons conversé avec eux, ils ont commencé, ou plutôt nous, à mettre de la différence entre un Roi & un Capitaine, & encore retiennent-ils le premier nom; qui est *Ahin* ou *Ohin*, qui dans notre langue ne signifie que Capitaine; mais les Nègres entendent par-là le Gouverneur d'un Pays, d'un village, ou d'un peuple; car ils donnent le même nom à nos Capitaines de vaisseaux, & ils le donneroient aussi à notre Directeur general, & aux Gouverneurs des forts particuliers, si nous ne leur apprenions la différence qu'il y a.

Un Roi est obligé de maintenir son autorité par la force, & ainsi plus il a d'or & d'esclaves, & plus il est respecté & honoré; car sans cela il n'auroit pas la moindre autorité sur ses sujets; mais il seroit obligé de les prier & même de les payer pour faire ce qu'il souhaite d'eux. Que s'il arrive au contraire qu'il soit bien partagé des biens de la fortune, il est assez cruel pour gouverner ses sujets en Tyran, les punissant par de grosses amendes pour la moindre faute, & cela même avec quelque apparence de justice; car lorsqu'il en veut à quelqu'un, il le met entre les mains des *Cabociers* pour le juger, & pour prononcer sa sentence. Mais ceux-ci sachant combien ils dependent du Roi, font le crime plus grand qu'il n'est, & toujours satisfait.

Il n'y a rien qui distingue les Rois d'avec les autres dans le lieu de leur résidence ; on ne voit point de gardes devant leur porte, ni domestiques pour leur servir ; & lorsqu'ils sortent dans les villages, ils n'ont pour toute suite que deux petits garçons, dont l'un porte leur sabre, & l'autre leur chaise. Si quelque-
 qu'un les rencontre, il ne leur fait pas plus d'honneur que nous en faisons dans notre Pays à la moindre personne, pour qui on ne daigne pas ôter le chapeau ; il n'y a personne, quand on seroit le plus vil esclave, qui se détourne d'un pas pour eux. Mais lorsqu'ils vont visiter quelque-
 dans un autre village, ou que quelqu'un veut leur voir, ils savent d'autant mieux faire paraître leur grandeur ; car alors ils sont accompagnés d'un grand nombre de gens armez, & font porter devant eux quelques boucliers & un parasol au-dessus de leur tête, apparemment pour empêcher que leur peau delicate ne soit noircie par les grandeurs du soleil. Leurs femmes sont aussi accompagnées magnifiquement dans cette occasion & couvrent d'une grande quantité d'or & de Conques de Terre ; mais eux & leurs femmes ne portent dans leur village que des habits très-simples ; de sorte qu'on pourroit les distinguer à cela des moindres esclaves.

Ces grands Seigneurs sont si avides & si avariés qu'ils n'ont point de honte de recevoir le moindre présent qui leur est fait, quand ce seroit par un pauvre homme. Leur avarice extraordinaire est causée que leur cuisine n'est pas mieux pourvue que celle d'un simple Negre, se contentant d'un peu de pain, & de poisson puant, & ne buvant que de l'eau. Le matin ils boivent de l'eau de palme quand ils en ont, & l'après-midi du vin de palme en un mot ils ne vivent pas mieux que le moindre de leurs sujets.

Lorsqu'on apporte le vin de palme l'après-midi

ONZIEME LETTRE. 195

ils vont tous ensemble, sans excepter les esclaves, comme freres & compagnons boire dans la place du marché, chacun prenant sa chaise & se joignant à cette illustre compagnie, & là ils boivent d'importance. Mais lorsqu'ils commencent à s'enyvrer, & que la premiere soif est passée, ils boivent à la maniere des *Cabocers*, & voici comment cela se fait. Les *calabasses* ou vaisseaux, dont ils se servent pour boire, contiennent une pinte, un pot, & quelques-uns deux pots de vin, ils les font remplir ou à moitié ou tous pleins, & les mettent à la bouche, ils en font couler les deux tiers à terre le long de leur barbe, de sorte qu'il se fait comme une riviere de vin dans l'endroit où ils boivent; cela est parmi eux une marque de grandeur. Les Européens sçavent faire la même chose, quand ils veulent; mais si c'étoit du vin de Rhin, ou du vin de France, on se ruineroit bientôt, au-lieu que pour deux ou trois francs on peut répandre beaucoup de vin de palme.

Lorsque ces bons freres sont ensemble à boire, ils jalent comme des pies, & on entend un bruit effroyable parmi eux. Mais ne vous imaginez pas qu'ils parlent de choses serieuses, point du tout, ce sont des discours sales & impurs qu'ils tiennent, & quoiqu'il y vienne des femmes, ils ne changent point leur conversation, au contraire les femmes en disent quelquefois plus que les hommes.

Quoique les Rois vivent d'une maniere si familiere avec leurs esclaves, comme je viens de le dire, ils ne laissent pas quelquefois de les faire mourir pour la moindre faute, & il n'y a d'exception que ceux qui sont en quelque consideration auprès d'eux ou auprès du peuple; j'en ai vu qui avoient plus d'autorité que les Rois mêmes; car leurs maîtres leur confians le gouvernement de quelque peuple, ils font un si grand negoce, &

ont avec le temps tant d'esclaves, qu'ils se font craindre de leurs maîtres. Ils ont quelquefois même le courage de s'élever contre eux & de causer bien des troubles dans le Royaume, qui cessent que lorsque le Roi les apaise par quelque présent considérable.

Un Roi de ce Pays-ci aime bien, que d'autres Pays, qui sont en guerre, lui demandent du secours; car il se fait bien payer, & garde pour lui la plus grande partie de l'argent qui en revient. Il se mettant fort peu en peine, si le secours, qu'il a promis, arrive dans le temps marqué, ou non. Il pourvû qu'il ait l'or entre ses mains, il trouve toujours des excuses, & il est si rusé, qu'il trompe les plus habiles, sans qu'on puisse s'appercvoir de sa fourberie. Mais il aime encore mieux qu'on se serve de lui en qualité de mediateur, pour accorder des parties qui ont quelque différent entre elles; car alors il tire de l'argent de toutes deux, & la plupart d'entre eux font durer les différends tant qu'ils peuvent, afin de pouvoir d'autant mieux remplir leur bourse. Il faut qu'ils subsistent de cela; car pour leurs revenus, ils sont très-peu considérables. Il est vrai qu'ils ont imposé un péage sur toutes les marchandises qui passent par leur Pays; mais leurs péagers, qui sont des hommes fort sages & fort habiles, en tirent le plus grand profit, & ils font si bien que le Roi en reçoit très-peu de chose. En un mot, il faut qu'un Roi de ce Pays paye injustement des amendes à ses sujets, qu'il subsiste par son travail & par celui de ses esclaves, & ceux qui ont peu d'esclaves sont les plus malheureux. J'en ai connu, qui étoient si pauvres, que quand quelqu'un les venoit voir, ils n'avoient pas assez d'argent pour acheter un pot de vin, ni assez de credit pour en envoyer chercher sans argent. En voilà suffisamment pour vous faire

voir combien grande est l'autorité des Rois de ce Pays, (que Monsieur *Doudin* appelle des Roitelets dans son *Mercur*) & pour vous représenter leur magnificence & leur grandeur, tant à l'égard d'eux-mêmes, qu'à l'égard de leurs femmes & de leurs esclaves. Voyons présentement de quelle maniere les Princes & Princesses du sang royal sont élevez. Souvenez-vous, s'il vous plait, de ce que je vous ai dit des enfans des Negres en general; car il n'y a pas la moindre difference entre les enfans des Rois & ceux de leurs sujets. Lorsque les Princes sont en âge, il faut qu'ils travaillent pour vivre, soit à labourer la terre, soit à vendre du vin de palme, qu'ils n'ont pas honte de porter vendre au marché, & s'ils ont de l'inclination pour quelque autre chose, il leur est permis de la suivre. Cependant ils occupent dans la suite le throne de leur pere; de sorte qu'il ne faut plus s'étonner si nous lisons dans les Histoires du vieux temps, qu'un Payfan, un *Ber-tacles*, ou le fils d'un Potier de terre, comme *Agavoyons*, ait été élevé à la Royauté, puisque nous voyons arriver tous les jours la même chose ici, jusque là que des gens, qui dans leur jeunesse nous ont servi de valets, montent sur le throne.

Vous jugez bien que nous ne pouvons pas avoir beaucoup de respect pour ces Rois; le moindre de nos Marchands s'imagine qu'on le doit autant respecter que le plus grand Monarque qu'il y ait ici. Et certes nous y sommes aussi dans une très-grande consideration, particulièrement le Directeur general, & les Conseillers. Je ne vous dirai plus rien de notre grandeur & autorité, vous n'avez qu'à lire ce que Monsieur *Focquenbrog* en a écrit.

Pour ce qui est des Princesses, vous vous imaginez sans doute qu'elles sont trop delicates pour être élevées à l'agriculture; mais elles y sont aussi bien obligées que les filles des autres. Il est vrai qu'il

qu'il y en a qui ont trop de grandeur d'ame pour déroger à leur haute naissance en travaillant comme des esclaves, & qui choisissent un autre métier plus commode, quoique malhonnête. On en marie beaucoup étans encore fort jeunes, & on ne regarde point au bien ni à la naissance comme parmi nous; chacun se choisit une femme comme il veut, sans que les mariages soient pour cela inégaux, quand même la fille d'un Roi épouserait un esclave, ce qui arrive ici tous les jours. & cela s'accorde mieux que si le fils d'un Roi épousait une fille esclave; car comme les enfans suivent la mere dans ce Pays, les enfans de la fille du Roi mariée avec un esclave sont libres, au lieu que les enfans du fils du Roi, qui a épousé une esclave, sont aussi esclaves.

Voilà la description de la famille royale; il n'y manque que les Officiers, qui sont en très-petit nombre. Il y a premièrement les *Brassos*, qu'on appelle aussi Porte-enseignes, les Porteurs de sabre, les *Tié-tiés* ou Crieurs, & les Gardes de leurs femmes, outre des Trompettes, des Tambours, & des Sonneurs de cornet. Voici en quoi consistent ces charges. J'ai expliqué ci-devant celle de *Brasso*, qui signifie proprement *Champion*, c'est là son occupation, & s'il a du courage, il peut bien s'en acquitter. Ensuite viennent les Porteurs de sabre, dont il y en a trois ou quatre. Je ne sçai, si les Herauts d'armes de l'antiquité ont été de cette nature. Ces Porteurs de sabre sont aussi quelquefois en qualité d'Ambassadeurs dans les Cours étrangères; de sorte que cette dignité n'est pas à mépriser; quoique pourtant on fait ordinairement cet honneur aux *Tié-tiés* ou Crieurs publics. Leurs maîtres les envoient par-tout librement, ayans un passeport, qui consiste dans leur bonnet, par-ou on les distingue, & ils ont

sent & repassent, sans que personne les inquiete, c'est-à-dire, lorsqu'ils marchent par ordre de leur maître; car sans cela on les arrêteroit comme les autres. Ainsi on peut les considérer comme les Tambours ou Trompettes, dont nous nous servons en temps de guerre. Il y a dans chaque village un ou deux de ces hommes, pour crier ce que l'on a perdu, ou ce qui a été derobé, & pour annoncer au peuple les ordonnances du Magistrat. Outre cela, lorsque le Conseil est assemblé, & que les voix sont confuses, leur fonction est de crier *Tié-rié*, c'est-à-dire, *Faites silence*; & c'est de là qu'ils ont tiré leur nom. Ce qui les distingue des autres Negres est un bonnet de peau de singe noir, dont le poil est long comme le doigt, & un paquet de crin de la queue d'un éléphant, qu'ils portent à la main pour chasser les mouches, lorsqu'elles incommodent leur maître. La quatrième charge & qui est aussi la plus considérable, est celle de Garde des femmes. Leur fonction est d'avoir l'œil à ce que les femmes de leurs maîtres ne leur fassent pas d'infidélité; mais je crois que s'ils sont bien faits, ils se servent plus que personne de ce qui leur est confié. Ils ont aussi en garde le trésor de leur maître, ils en portent les clefs, qui ne sont confiées à qui que ce soit qu'à eux, & il n'y a qu'eux seuls, qui après la mort de leur maître soient obligés de rendre compte de son bien. Voilà toutes les charges de la maison du Roi; & ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que les Rois qui soient ainsi servis; les personnes un peu considérables ont chez eux les mêmes Officiers, & s'ils sont riches, ils surpassent souvent les Rois.

Je ne croi pas que vous vous plaigniez que cette Lettre soit trop courte, je crains plus que vous ne vous plaigniez de sa longueur, quoique

j'espere que la matiere, que j'y ai traitée, supplée
à ce defaut, & ne vous deplaira pas. Je la finis
en vous assurant que je suis &c.

Fin de la onzieme Lettre.

DOUZIEME LETTRE.

*De la maniere dont les Negres se marient ;
la fille n'apporte rien pour sa dot, & le
garçon très-pen de chose ; les frais des
noces sont très-petits ; du grand nom-
bre des femmes qu'ils épousent ; en quoi
consiste leur travail ; les maris ne font
rien ; les femmes des Marchands sont
les plus heureuses ; il y a des maris qui
negocient avec leurs femmes ; combien
les femmes sont rusées ; amendes qu'on
fait payer à celui qui couche avec la
femme d'un autre, & de quelle manie-
re on plaide ces procès ; ceux qui se mar-
rient n'entrent point en communauté de
biens, & n'héritent point l'un de l'autre ;
les enfans n'héritent pas même de
leur pere ni de leur mere ; comment on
agit en matiere d'héritage ; punitions se-
veres des adulteres plus avant dans le
Pays, où ordinairement chacun est son
propre Juge ; il n'est du tout point per-*

mis aux femmes de reprimender leurs maris, quoiqu'ils commettent adultere; on a beaucoup de consideration pour les femmes enceintes; ceremonies ridicules, lorsqu'une femme est enceinte pour la premiere fois; les noms qu'on donne aux enfans; les femmes du Pays d'Ante, qui ont eu dix enfans, sont sequestrées; leur circoncision, & l'origine que quelques-uns lui attribuent; on se marie fort jeune, & pourquoi les filles attendent le plus à se marier; grande quantité de filles; on prostituë publiquement des filles; celles qui ne sont point mariées n'ont point le nom de prostituées, mais elles le sont en effet.

MONSIEUR.

La dernière Lettre, que je vous ai écrite, étoit datée du je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis ce temps-là, quoiqu'il soit arrivé quelques vaisseaux sur la Côte; ainsi je ne sçai ce que j'en dois penser, & si votre silence vient ou de votre negligence, ou de vos grandes occupations, ou de votre indisposition; j'espere que ce n'est pas par indisposition; les occupations ne peuvent point servir d'excuse auprès d'un ami, puisqu'on doit préférer de lui écrire à toute autre occupation; ainsi je vous tiendrai coupable de negligence, jusques à ce que vous vous justifiiez & que vous repariiez ce silence par une grande Lettre.

Dans ma précédente je vous ai parlé de guerres

& d'effusion de sang, ce qui diminuë fort le nombre des hommes; dans celle-ci je vous montre de quelle maniere on remplit la place de ceux qui ont été tuez, ce qui se fait par le mariage; je vous parlerai donc d'abord des mariages des Negres, & ensuite de tout ce qui y a quelque rapport.

Les Negres ne font pas beaucoup de ceremonies dans leurs mariages; car ils ne savent ce que c'est que de faire des contracts, & n'ont jamais de dispute au sujet de la dot; de sorte que lorsqu'un homme a de l'inclination pour une fille, il n'a qu'à aller trouver le pere & la mere, & quelques-uns des plus proches parens, pour la leur demander en mariage, & il n'a presque jamais de refus, si la fille a de l'inclination pour lui.

Si la fille est en âge d'être mariée, l'époux la prend avec lui; mais si elle est trop jeune, il la laisse encore quelque temps chës ses parens, jusqu'à ce qu'il s'en trouve que ne le font pas volontiers, pour des raisons que j'alléguerai dans la suite. L'épouse n'apporte que son corps à son mari, & l'époux n'est pas aussi obligé de faire de grandes dépenses, mais seulement de payer les frais des nocës, qui consistent dans un peu d'or, dans du vin, de l'eau de vie, un mouton pour les parens, & un habit neuf pour l'épouse. Il tient un compte fort exact de tous ces frais, afin qu'en cas que sa femme le prit en aversion & l'abandonnât, il pût exiger la restitution de la dépense qu'il a faite, & dans une telle occasion elle ou ses parens seroient obligez de le rembourser jusques à un denier; mais s'il chasse sa femme, il perd tout, à moins qu'il ne pût alleguer des raisons suffisantes pour quoi il l'a chassée, & en ce cas on lui restitue aussi tous ses frais.

Ils ne font aucune jouissance à leurs mariages, & ce n'est pas une fête pour eux ; l'épouse n'est ornée que pendant quelques jours de jolis habits, d'or, & d'autres ajustemens, qu'elles louent ou empruntent ordinairement ; tout de même qu'on voit parmi nous des gens qui pour assister à une fête ou à un enterrement se parent d'habits qui ne leur appartiennent pas.

Les Negres prennent autant de femmes qu'ils veulent, & que leur condition le permet ; ils ne vont pourtant presque jamais au de-là de vingt, & se contentent ordinairement de quatre ou cinq, ou tout au plus de dix ; mais ceux qui veulent se distinguer en épousent jusques à vingt. La plupart de ces femmes sont obligées de travailler pour leurs maris, de planter du *Milbro*, des *Jammes*, ou quelque autre chose, & d'avoir soin que leurs maris venans à la maison trouvent dequoi manger, & c'est un bonheur pour ces pauvres femmes, que les Negres se contentent de fort peu de chose. Les hommes passent leur temps à caquetter & à boire du vin de palme, à quoi les femmes sont souvent obligées de contribuer par leur travail. Mais il y en a, comme les Pêcheurs & les Paysans, qui travaillent aux vins, & qui ont soin de leur menage aussi-bien que leurs femmes, les uns en allant à la pêche, ou en se levant à nous pour ramer, les autres en vendant du vin de palme ; ce sont ceux qui vivent le plus tranquillement, & qui font le mieux leurs affaires. Ceux qui ont un peu de bien, & qui veulent se distinguer des autres, ont deux femmes qui sont exemptes du travail ; la premiere est la plus ancienne & la plus considerable ; on l'appelle ici *Muliere grande* ; elle a soin du menage, & commande à toutes les autres. La seconde est celle qu'ils ont consacrée à leur Idole, & qui à cause de cela s'appelle *Bossun*. Les Negres ont beau-

coup de consideration pour cette dernière, & dans une terrible colere, si quelqu'un la debauchoit & s'il étoit en leur pouvoir, ils s'en vengeroient d'une maniere si sensible, que ceux qui leur ont fait cet affront ne le feroient assurément jamais plus. Mais ils ne regardent pas de si près à leurs autres femmes, pourvû qu'ils en puissent tirer de l'argent.

Les *Bossuns*, ou femmes consacrées à leurs lords, sont des esclaves qu'ils achètent exprès pour cela, & qui par conséquent ne sont pas des personnes laides. Ils couchent avec elles le jour de la semaine dans lequel ils sont nez, & elles s'estiment pour cette raison plus heureuses que les autres femmes.

Celles qui épousent des Marchands considérables, sont les plus heureuses de toutes; car elles ne sont gueres obligées à travailler hors de la maison, & leurs maris ont soin de leur entretien.

Il y a des Negres assés brutes & assés infâmes pour ne prendre plusieurs femmes, qu'afin qu'elles les fassent vivre à leur aise, & qui se font un plaisir de porter des cornes. Ils vont jusques à ce degré de brutalité & d'infamie que de donner une permission entiere à leurs femmes de debaucher d'autres hommes, ce qu'elles revelent tout-aussitôt à leurs maris, qui ne manquent pas de bien punir ceux qu'ils surprennent. On ne sauroit dire combien ces infâmes sont rusées pour attrapper les hommes, & sur-tout les étrangers, qui ne les connoissent pas. Elles leur font croire qu'elles ne sont point mariées, mais dès qu'elles sont parvenues à leur but, le mari se présente, & fait bien-tôt repentir ces hommes simples de leur trop grande crudelité.

Il y en a qu'on sait bien qui sont mariées, & qui

qui pour mieux tromper les hommes leur promettent & leur jurent même, qu'elles n'en parleront point à leurs maris ; mais elles tiennent leur parole comme une femme a accoutumé de faire, & ne manquent pas de le reveler à leurs maris, d'abord qu'elles les voyent, & elles seroient malheureuses si le mari l'apprenoit avant qu'elles le lui eussent dit.

L'adultere parmi les gens du commun se punit par une amende de quarante, de cinquante, ou de soixante francs ; mais ceux qui ont du bien sont obligez de payer une amende beaucoup plus considerable, & sur-tout si le mari de la femme adultere a de l'argent & du credit ; car alors il en coûte quelquefois jusques à deux mille livres.

Vous ririez bien, Monsieur, si vous entendiez plaider ces sortes de procès. J'ai été obligé plus de cent fois à faire la fonction de Juge dans une telle occasion. Vous sçavez que la premiere regle du droit est de nier le fait, & c'est ce que les Negres sçavent très-bien faire ; ils prennent d'abord le parti de la negative, de sorte qu'il faut apporter des preuves pour les convaincre, & la femme est obligée de comparoître devant le Conseil & de déclarer la chose dans toutes les circonstances. Ne sont-ce pas là des plaidoyers bien édifians pour des gens venerables, dont le Conseil est composé. Enfin il en faut venir au serment, & si l'homme accusé veut faire serment, il est chargé de l'accusation ; mais s'il refuse de jurer, on le condamne.

Les personnes mariées ne sont point en communauté de biens ; mais chacun est maître du sien ; & pour ce qui regarde les frais du menage, ils font un accord ensemble, & ordinairement le mari fournit les habits, & la femme ce qu'il faut pour la dépense.

Lorsque le mari ou la femme meurt, les parens du mort viennent tout-aussi-tôt prendre possession de l'héritage, sans que celui des deux qui est demeuré en vie profite de la moindre chose, quoiqu'il soit souvent obligé de fournir aux frais de l'enterrement.

Il y a des Negres, qui outre leurs femmes ont encore des concubines, qu'ils aiment plus que leurs femmes, & dont ils prennent plus de soin. Les enfans qu'ils ont de ces concubines sont légitimes, & ne sont point comptez entre les parens.

Lorsqu'un Negre a un enfant d'une de ses esclaves, soit qu'il l'ait épousée ou non, cet enfant est tenu pour esclave après la mort du pere, & doit servir en cette qualité les héritiers de son pere, de sorte qu'un Negre, qui aime une telle esclave, la déclare libre avec son enfant avant sa mort, & en fait faire toute la ceremonie pendant sa vie, & par ce moyen ses parens n'ont aucun droit sur elle après sa mort, mais la considerent comme une personne libre.

Les enfans, que les Negres ont de leurs femmes, sont bien légitimes, mais ils n'héritent point de leur pere ni de leur mere; il n'y a que le Pays d'*Acra*, où les enfans héritent. Mais lorsqu'un Negre, qui a une femme, est Roi, ou Capitaine d'un village, le fils aîné lui succede & a pour tout héritage son bouclier & son sabre; de sorte qu'il ne sert de rien ici d'avoir un pere ou une mere fort riches, à moins qu'ils ne donnent pendant leur vie à leurs enfans, ce qui arrive très-rarement, & encore faut-il qu'ils le fassent en secret; car si les parens venoient à l'apprendre, ils le feroient rendre aux enfans jusques au dernier denier après la mort du pere.

L'hérédité est ici réglée d'une assez plaisante manière, & autant que je l'ai pu comprendre, voici comme cela va. Les enfans du frere ou de la sœur sont les véritables & legitimes héritiers; en sorte qu'un garçon, qui est l'aîné de la famille, hérite des biens du frere de sa mere, ou de ceux de son fils, s'il en a un, & la fille aînée hérite des biens de la sœur de sa mere, ou de ceux de sa fille, si elle en a une.

On ne compte point ici les parens du côté du pere, comme le pere, le frere, la sœur, &c. & par conséquent ils ne peuvent prétendre à l'héritage. Les Negres ne nous en peuvent point dire la raison; mais je croi que cet usage a été introduit à l'occasion de la debauché des femmes; comme ceux qui ont voyagé dans les Indes Orientales rapportent qu'il y a des Rois, qui déclarent pour leur successeur le fils de leur sœur au lieu de leur propre fils. Car ils se peuvent assurer que le fils de leur sœur est de leur propre sang, au-lieu qu'ils n'ont pas la même certitude de leurs propres enfans. Ces Rois en usent ainsi pour empêcher que leur couronne ne passe dans une autre famille, & les Negres, afin que leurs biens ne tombent point entre les mains des étrangers. Mais comme on doit toujours préférer l'honneur au bien, je trouve la coutume des Rois Indiens meilleure que celle des Negres, & je croi que vous êtes de mon sentiment.

Lorsqu'il n'y a pas de ces héritiers, dont j'ai parlé tout-à-l'heure, les sœurs & les freres partagent l'héritage entre eux, & quand il n'y a ni freres ni sœurs, ce sont les plus proches parens du côté de la mere qui héritent. Mais ces genealogies nous paroissent si confuses, qu'il n'y a eu jusques ici aucun Européen, qui en ait eu une parfaite connoissance, & je ne croi pas même qu'au-

qu'aucun de nous puisse y parvenir, quoique les Negres sçavent si bien faire ces supputations, qu'ils jamais ils ne s'y trompent. Il arrive souvent qu'il s'élève de grandes disputes sur la matiere d'hérédité, ce qui ne vient pas de l'ignorance des Negres, & de ce qu'ils ne sçavent pas qui sont les véritables héritiers, mais de ce qu'ils tendent à un héritage qui ne leur appartient pas, & ceux qui ont la force des armes en main, prétendent à un héritage qui ne leur appartient pas.

Les Negres font consister leur gloire dans le grand nombre de leurs femmes, & leurs richesses dans le grand nombre de leurs esclaves, & cependant c'est souvent leur ruine d'en avoir beaucoup; parce qu'ils doivent en répondre & payer les amendes de tous les crimes que leurs esclaves commettent. On s'adresse pour cela à leurs maîtres, qui sont aussi obligez de payer tout ce à quoi leurs esclaves sont condamnés.

Ils sont aussi obligez de répondre de leurs fils de leurs neveux, & de leurs plus proches, quoique pour les derniers, tous les parens s'entraident mutuellement, & chacun contribue selon ses forces car sans cela le criminel seroit condamné à la mort ou à l'esclavage.

En voilà assez pour ce qui regarde les mariages des Negres qui demeurent sur la Côte; voyez un peu de quelle maniere ceux qui demeurent plus avant dans le Pays se gouvernent dans le mariage, & les peines qu'ils infligent aux adulterers; car comme ils ne sont pas sous la puissance des Européens, ils sont beaucoup plus sévères que les autres.

C'est une chose assez commune de voir, que celui qui debauché la femme d'un autre, est entièrement ruiné, & ses parens en souffrent même souvent; car si celui qui a reçu l'affront est une personne riche, il ne se contente pas de ruiner le criminel.

minel, il ne se donne point de repos qu'il ne l'ait fait mourir. Et si celui qui a commis le crime est esclave, sa mort est inévitable, & on le fait mourir de la maniere la plus cruelle qu'on peut imaginer, & de plus on exige de son maître l'amende qui doit être payée pour un tel crime. Et comme les hommes ne negocient pas avec leurs femmes, ainsi que cela se fait sur la Côte, si une femme est convaincuë d'adultere, elle est en grand danger de sa vie, à moins que ses parens n'appaisent le mari avec de grosses sommes d'argent.

Un Negre qui est de quelque consideration, est en ce cas-là ordinairement son propre Juge, & s'il se trouve trop foible, il implore le secours de ses parens, qui sont toujours prêts à le secourir, parce qu'ils ont aussi leur part du profit qui en revient.

Les Negres, qui demeurent bien avant dans le Pays, sont incomparablement plus riches que ceux de la Côte, & on punit chès eux plus severement l'adultere; j'ai ouï dire qu'il y avoit des gens qui avoient payé jusques à cinquante mille livres d'amende pour un adultere. Il n'y a point de lieux, excepté *Acra*, *Apan*, & *Cormantin*, où les Negres, quelque riches qu'ils soient, quand ce seroit même le Roi, ne fussent ruinez, s'il leur arrivoit de commettre un tel crime; j'en excepte pourtant le Roi d'*Aquamboë*, & à ce que l'on dit, celui d'*Acron*, qui eux deux seuls possèdent plus de richesses que tous les autres ensemble.

Malgré les punitions severes auxquelles s'exposent les hommes & les femmes adulteres, la plupart des femmes ne sçauroient pourtant y renoncer; pour les hommes, ils ne s'y abandonnent pas si facilement, par la crainte de la peine; mais les femmes trouvent encore le moyen de les déboucher; elles prennent leur temps que les jeunes hom-

hommes sont seuls , & se mettans toutes
elles jurent que s'il ne veut pas satisfaire leur
sion infame , elles se plaindront à leurs maris
qu'ils les ont sollicitées à commettre adultere.
quoiqu'un tel jeune homme fût aussi sage que Moïse
seph, cela ne lui serviroit de rien , ce seroit en vain
qu'on le trouvât avec une femme dans cet état
là , & quand même il voudroit se justifier , on ne
croiroit la femme , & non pas lui ; & on a vu de
exemples de ce qu'une femme peut faire dans ces
occasion.

Il y en a d'autres qui vont se fourrer doucement
dans le lit d'un jeune homme , & qui l'éveillent
le menacent de faire beaucoup de bruit & d'appeler
du monde , & alors sa mort est inévitable.
Voilà comment ces infames assouvissent leur passion
brutale, & les hommes, à qui ces accidens arrivent
sont à plaindre.

Il est certain qu'il n'y a point de jalousie sans
amour ; ces deux passions sont si fort unies ensem-
ble, que quoiqu'elles aient des effets contraires,
elles ne peuvent être séparées. Mais quelque jalousie
louses que les femmes Negres soient de leurs maris
ris , elles n'osent rien dire , quand leurs maris
commettent adultere avec une autre , mais cher-
chent de les en détourner par la douceur & par
toute sorte de caresses. Il n'y a que la première
femme, qu'on appelle ici *Muliere grande*, qui a
la liberté de se fâcher contre le mari, & même
de le menacer qu'elle l'abandonnera, s'il continue
dans ses debauches, & encore faut-il que le mari
soit de bonne humeur ; car autrement il ne se
soucieroit gueres de tout ce qu'elle pourroit
dire.

Avant que d'aller plus avant il ne faut pas que
j'oublie de vous dire, que je ne sçai pas par expe-
rience tout ce que je viens de vous rapporter des
No-

Negres qui demeurent bien avant dans le Pays, car je n'ai jamais été dans ces endroits-là ; je le sçai par le rapport des Negres qui en viennent, mais qui pourtant en cela comme en d'autres choses sont dignes de foi.

Les femmes sont obligées de faire bien des caresses à leurs maris pour s'en faire aimer, vû qu'elles dependent d'eux entierement ; mais la plupart des Negres pour éviter toute confusion partagent leurs faveurs à leurs femmes, en sorte que chacune a son tour.

Lorsqu'une femme devient enceinte, elle reçoit beaucoup d'honneur de son mari, & si c'est la premiere fois, on fait de riches offrandes à l'Idole, afin qu'elle accouche heureusement. Les ceremonies que l'on observe dans cette occasion sont fort ridicules. Aussi-tôt qu'on est assuré qu'elle est enceinte, on la mene sur le bord de la mer pour la laver ; mais elle est suivie le long du chemin par un grand nombre de garçons & de filles, qui la huent & lui jettent toute sorte d'ordures, jusques à ce qu'elle soit arrivée sur le rivage, alors on la plonge dans la mer, & on la lave bien. Je ne sçai point la raison de cela ; les Negres disent que si on n'en usoit pas ainsi, la mere, ou tout au plus, ou quelqu'un des plus proches parens mourroit en peu de temps.

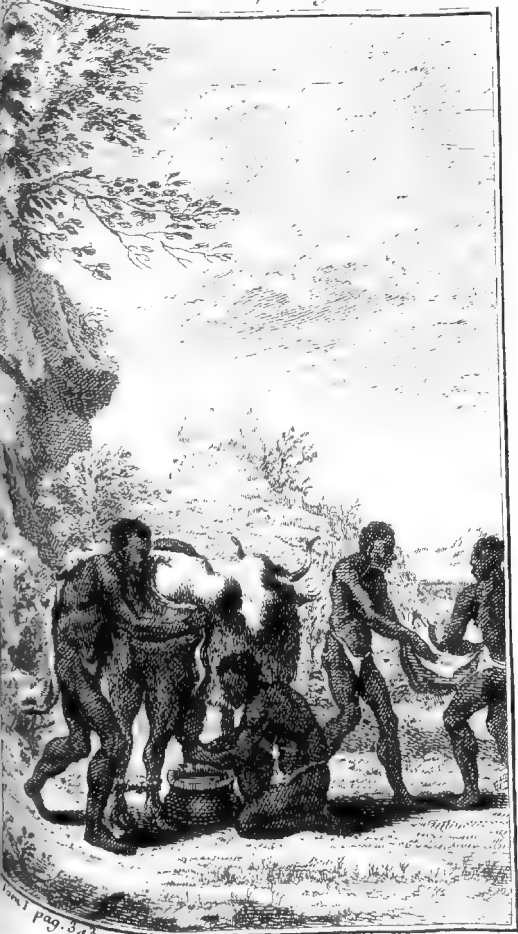
Dès qu'un enfant est né, & que le Prêtre l'a consacré & exorcisé, s'il appartient à des personnes un peu considerables, on lui donne trois noms, (quoique l'on ne l'appelle que par un) premierement on lui donne le nom du jour de la semaine dans lequel il est né, & ensuite, si c'est un garçon, le nom de ses deux grand-peres, & si c'est une fille, celui de ses deux grand-meres. Cependant les Negres n'observent pas toujours cela ponctuellement ; il y en a qui donnent leur propre

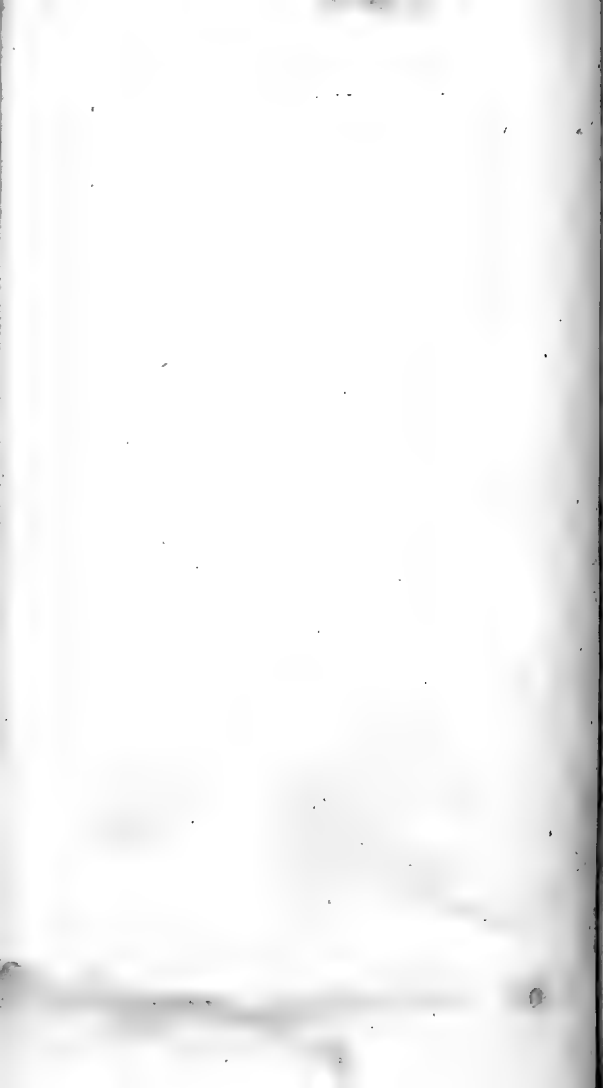
pre nom à leurs enfans, ou le nom de quelque de leurs parens. Dans la suite les noms augmentent avec les années. Si quelqu'un s'est bien comporté dans la guerre, on lui ajoute un nom qui répond à ses belles actions; s'il tué une personne considérable des ennemis, encore un nom; s'il tué une bête farouche, encore un nouveau nom. Je n'aurois jamais fait, si je voulois compter tous leurs noms, & tout ce qui leur en donne un nouveau. C'est assés de vous dire qu'il y en a qui en ont jusques à vingt. Lorsqu'un Negre, qui a tant de noms, est en quelque endroit à boire du vin de palme, on en prononce quelques-uns des plus considérables, & qu'il aime le plus, pour lui faire honneur. Mais le nom qu'on leur donne en parlant est un de ceux qu'ils ont reçu à leur naissance; il y en a même que l'on nomme selon le nombre des enfans qu'a eu leur mere, comme par exemple, le huitieme, le neuvieme, le dixieme enfant; cela ne se fait pourtant que pour ceux dont la mere a eu plus de six ou sept enfans.

Lorsqu'une femme a eu dix enfans dans le Pays d'Ante, il faut qu'elle soit séparée de son mari, & qu'elle demeure un an entier dans une hutte, où on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, & lorsque l'année est finie, & qu'on a observé les ceremonies accoutumées dans de semblables occasions, elle retourne avec son mari, & vit avec lui comme auparavant. Je ne sçache pas qu'il y ait de Pays où cela se fasse que plus que là, & je n'en sçauois non plus la raison, si ce n'est, que c'est une superstition par laquelle ils s'imaginent de détourner quelque malheur, qui leur arriveroit sans cela.

Les femmes qui ont leurs ordinaires ne sont pas seulement séparées de leurs maris, mais il

Manière de tirer les Vaches, et de faire le Beurre.





leur est pas permis d'entrer en aucune maison, du moins pour y passer la nuit. Et il y a des endroits où elles sont obligées de se tenir dans une petite hutte tout près de la maison de leur mari ou de leur pere.

On ne circonçoit point les enfans sur la Côte, excepté à *Acra*, & je ne sçai d'où ces gens-là ont tiré la circoncision & ce qu'ils observent à l'égard de leurs femmes; il me semble que ce seroit le faire venir de trop loin, que de dire qu'ils l'ont des Juifs; quoiqu'il y ait des Européens qui sont dans ce sentiment, & qui alleguent pour raison, qu'il y a parmi les Negres beaucoup de loix qui ont du rapport au Judaïsme, comme ce que nous venons de dire de la circoncision des enfans & des ceremonies à l'égard des femmes, l'honneur qu'ils rendent à la lune, qui étoit aussi la regle des fêtes solennelles parmi les Juifs, d'épouser la femme de son frere après sa mort, & encore d'autres choses, sur-tout les noms qui leur sont communs avec les Juifs; car il y a beaucoup de ces noms que l'on rencontre aussi dans les livres du vieux Testament. Mais tout cela ne me persuade point, & j'ai plus de penchant à croire que ces ceremonies sont venues des Mahometans, (dont la Religion n'est qu'un mélange du Christianisme, du Judaïsme, & du Paganisme) & qu'elles ont passé d'un Pays à l'autre; ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ceux d'*Ardra* & de *Fida* négocient fort avant dans le Pays, & pas bien loin des côtes de Barbarie, & peut-être qu'ils pe- nètrent jusque dans la Mauritanie. Cela étant, il est facile à croire qu'ils ont appris d'eux quelque chose de leur Religion, & qu'ils l'ont apporté ici.

On trouve ici quantité de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui pour un temps s'abstiennent du

du mariage, mais beaucoup plus de femmes d'hommes; cependant on void mourir peu Negres qui n'ayent été mariez, à moins qu'ils meurent fort jeunes. Les garçons se marient qu'ils sont en état de faire les frais des nopces, comme cela est fort peu de chose pour les gens du commun, ils se marient fort jeunes. On void des enfans de gens riches qui se marient avant que de sçavoir ce que c'est qu'une femme. Et lorsque quelques familles veulent s'allier ensemble, on en marie les enfans les uns aux autres aussi-tôt qu'ils sont nez, & toute la cérémonie consiste en ce que les parens s'accordent ensemble.

Il y a deux raisons pourquoi les filles ne marient pas ordinairement aussi-tôt que les garçons; la premiere, c'est qu'elles aiment plus la vie debauchée que de prendre un mari; la seconde, c'est parce qu'il y en a une quantité prodigieuse, & incomparablement plus que de jeunes hommes, de sorte qu'il faut qu'elles attendent que quelqu'un les recherche. Mais il ne leur en coûte pas la moindre peine d'attendre; de la manière dont elles vivent, elles peuvent bien se passer de mari; & quoiqu'elles ayent vécu plusieurs années dans cette debauche, on ne les en estime pas moins, & elles ne laissent pas de trouver un mari.

Il y a dans les Pays d'Eguira, d'Abocrée, d'Acobér, d'Axim, d'Ante, & d'Adom des femmes qui ne se marient jamais, & à qui l'on doit donner le nom de putains ou de prostituées; & quoiqu'il y a d'épouvantable, c'est qu'on les emploie dans cet horrible métier avec des cérémonies que la pudeur ne me permet pas de rapporter.

Chaque village a trois ou quatre de ces infâmes prostituées; elles donnent à leur maître l'argent qu'il veut.

elles gagnent, & il leur en rend autant qu'il en faut pour leur nourriture & pour leur en-

S'il leur arrive de contracter quelque vilaine maladie, comme cela est presque inévitable, elles sont dans un état très-misérable; car tout le monde les abandonne, & aussi-tôt qu'elles n'apportent plus de profit à leurs maîtres, ils n'en ont plus le moindre soin. Mais aussi long-temps qu'elles sont en santé, on les estime, & on ne sçauroit faire plus de depit à un village, que de faire arrêter ces créatures. Lorsque le Marchand d'*Axim* a quelque dispute avec les Negres qui sont sous son obéissance, il les met d'abord à la raison en faisant mener dans son fort ces prostituées; car dès que les *Manceros* l'ont appris, ils vont trouver les *Caboceros* pour les persuader de donner satisfaction au Marchand, afin qu'il les mette en liberté. C'est ce que j'ai aussi expérimenté moi-même, & une fois fait arrêter cinq ou six *Caboceros*, & une autre fois deux ou trois de ces femmes publiques; personne ne parla pour les premiers que leurs parens; mais tout le village se mit en campagne pour procurer la liberté des autres.

Il n'y a point de ces femmes publiques dans les Pays de *Comman*, d'*Elmina*, de *Fetu*, de *Saboe*, & de *Fantin*, mais il n'y a pas moins de débauchées pour cela; la différence qu'il y a c'est qu'elles n'en portent pas le nom, quoiqu'elles le soient en effet. On en trouve une grande quantité dans les Pays de *Fida* & d'*Ardra*, qui presque pour rien s'abandonnent au premier venu, & qui enfin meurent toutes dans la misère, qui est la juste punition de leur vie execrable.

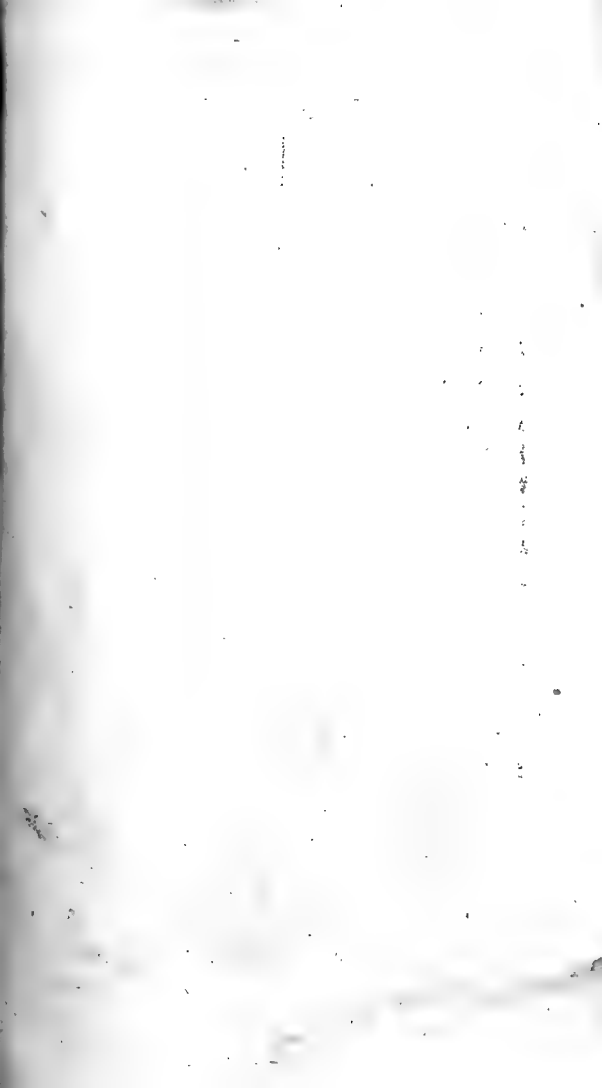
Je n'en dirai pas davantage; j'espère que vous ne désapprouverez pas la manière dont j'ai traité cette matière, qui n'est pas trop honnête; je l'ai

J'ai fait toujours en raillant , parce que je connois
votre humeur ; ainsi j'attens votre approbation
dans la reponse que vous me ferez.
&c.

Fin de la douzieme Lettre.

TREIZIEME LETTRE.

De la maniere dont les Negres se conduisent à l'égard d'un malade ; outre les remedes qu'ils employent, ils offrent des sacrifices pour le malade, & de leur reconnoissance envers les Medecins après leur rétablissement ; ils changent de Medecins, & font de nouvelles offrandes ; de même que les domestiques des Blancs pour leurs maîtres ; les Mulâtres pour leurs maris ; ce qui est approuvé par quelques Européens ; de leurs remedes, de leur usage, qui semble être contraire à la maladie, & qui cependant se trouve bon ; grande vertu des herbes pour les malades, comme aussi pour les blessés ; ils cherchent la cause de la mort du malade ; ce qui est arrivé là-dessus à quelques domestiques de l'Auteur ; demandes faites au defunt & à l'Idole, avec les réponses ; refutation de ce que quelques Européens





vains ont dit, que les Negres consultent le Démon; comment ils interrogent le mort; les femmes se rasent entièrement la tête & font grand bruit sur la mort de leurs maris; ils purifient le corps mort; ils menent deuil en faisant des présens au defunt, en l'habillant, & en l'ajustant; de quelle maniere se fait l'enterrement; magnificence des funerailles que l'on fait aux plus considerables du Pays; comment ils laissent le cadavre sur la terre pendant plusieurs mois sans qu'il se pourrisse; des hommes immolez en faveur du mort, & de leur cruauté à cette occasion, dont l'Auteur a vu de tristes exemples; ils bâissent une espece de maison sur le tombeau; on refute ce que quelques-uns ont écrit là-dessus; funerailles faites un an après; les Negres aiment fort à être enterrez dans leur pays natal, ou du moins que leurs os y soient transportez; de quelle maniere cela se fait.

MONSIEUR,

Depuis la dernière Lettre, que je vous écrivis il y a environ un mois, j'ai eu l'honneur de recevoir une des vôtres datée du 25. laquelle vous faites paroître un ordre & une bonté admirables, & vous prévenez si à propos les plaintes que je vous faisois dans ma dernière, que je suis très-content là-dessus, sans que vous

ayez besoin d'ajouter d'autres raisons pour justifier votre négligence. Je me rejouis en même temps d'apprendre que vous & Mademoiselle votre épouse êtes en parfaite santé, & je fais des vœux pour votre conservation pendant longues années.

Vous m'apprenez entre autres choses que vous avez reçu mes Lettres du qui avec les quatre précédentes contiennent toute la division de cette Côte. J'ai bien du plaisir de voir que vous êtes satisfait des ouvertures que je vous ai données sur le negoce que nous faisons ici sur cette Côte; d'autant plus que vous êtes dans le même sentiment que moi sur ce sujet. Je vous suis fort obligé des promesses, que vous me faites de proposer en temps & lieu le projet, que je suis fait pour rétablir le negoce dans ce Pays; ne vous souhaite autre chose par rapport à cette negociation, si ce n'est que vous puissiez tromper les esprits si bien disposez, que nos Seigneurs prouvent ce que vous leur proposerez là-dessus, & qu'ensuite on prenne les meilleurs expédients pour faire réussir le tout au profit de la Compagnie.

Je ne trouve point étrange l'étonnement que vous êtes touchant le gouvernement de cette Côte, & je ne doute nullement que tous ceux qui entendront parler ne soient dans la même surprise au sujet de ce desordre. Je loue en ceci votre dessein, esperant qu'il aura un bon succès; & si en arrivoit autrement, j'en aurois du chagrin non seulement parce que je vous l'avois proposé, mais sur-tout parce que vous y auriez travaillé inutilement; c'est pourquoi, pour le dire une fois, j'espere que tout ira mieux, & j'aurai le bonheur d'apprendre que vous réussirez.

Outre les Lettres, que vous avez déjà reçues,

de moi, je vous en ai envoyé encore cinq, qui contiennent ce qui suit. La premiere traite de l'air mal-sain de ce Pays, & de ce qui en est la cause, selon mon sentiment. La seconde parle fort au long du naturel & des mœurs de ses habitans. La troisieme comprend tout leur service divin. La quatrieme contient leur gouvernement, leurs guerres, & le pouvoir de leurs Rois. La cinquieme & la derniere explique leur maniere de se marier & ce qui y a quelque rapport. J'espere que vous en aurez déjà reçu quelques-unes, & que vous recevrez les autres dans leur temps; mais comme vous en avez déjà reçu plusieurs de ces Lettres pourroient avoir le malheur de ne vous être pas rendues, je vous envoie ici les extraits de chacune d'elles.

Comme la mort est la fin du train des hommes dans ce bas monde, je finirai aussi par-là la description de ce Pays & cela en peu de mots; après quoi vous n'avez plus à attendre que trois de mes Lettres. Dans la premiere je vous parlerai des bêtes à quatre pieds de ce Pays, tant sauvages que domestiques. Dans la seconde des oiseaux, des reptiles, des insectes, & des poissons. Et dans la troisieme des arbres de ce Pays & de leurs fruits, comme aussi du bled & des autres fruits de la terre; y ajoutant ce qui me viendra dans l'esprit, & qui pourra vous donner quelque satisfaction & divertissement.

Pour commencer donc par la matiere que nous avons resolu de traiter, voyons un peu ce que les Negres observent dans leurs maladies, morts, & enterremens.

Lorsque quelque Negre tombe ici malade, ses parens prennent beaucoup de soin de lui & le servent très-bien, autant que son état & ses facultez le peuvent permettre; car (comme je l'ai déjà dit) les Negres craignent extremement la mort,

en quoi ils n'ont pas trop de tort, & sçachans que leurs, qu'on ne doit mourir qu'une seule fois être mis dans un éternel oubli, ils ne négligent rien pour employer tous les moyens qu'ils trouvent les plus propres pour prolonger leur vie, & je suis assuré que si les trois Parques leur eussent été connûes aussi distinctement qu'aux Grecs, ils les auroient tenuës pour leurs principales Déeses, & leur auroient offert la plus grande partie de leurs sacrifices.

La premiere chose qu'ils prennent, lorsqu'ils sont malades, c'est, comme par-tout ailleurs, des medes, bienqu'ils les estiment trop foibles pour pouvoir par eux seuls se conserver en vie ou recouvrer leur santé; c'est pourquoi ils employent des moyens plus efficaces, du moins les croyent tels, & les font consister dans la celebration de leurs ceremonies idolatres; ils en viennent même plutôt là, parce que celui qui fait ici le métier de Medecin, est en même temps *Feticheer* ou *Magicien*; ainsi il ne lui est pas difficile de faire accroire aux pafens, qu'on ne peut secourir le malade, si on ne lui redonne sa santé, si ce n'est qu'on offre son nom à l'Idole un sacrifice propitiatoire, & comme ils sont naturellement portez à cela, ils sont d'abord prêts à executer les ordres du Medecin, qu'ils prient ensuite de vouloir interroger l'Idole pour sçavoir ce qu'il demande d'eux. Le Medecin ne se fait pas long temps prier là-dessus, vu qu'il y va de son interêt; c'est pourquoi il met incessamment en usage ses tromperies, après quoi il ordonne aux parens d'offrir en sacrifice un mouton, un pourceau, des poules, un chien, un chat, quoique ce soit qui leur vienne dans l'esprit, quelquefois même de l'or, des habits, des liqueurs, & plusieurs autres choses semblables; ce qui se fait tout suivant les moyens de celui qu'il a choisi.

les mains ; car en ceci ces fripons ont assés de discretion pour considerer si les personnes sont en état de supporter ces frais , & leur discretion surpasse de beaucoup celle de quelques Prêtres Païens , qui souvent ruinent & depouillent de leurs biens plusieurs personnes par les sommes excessives qu'ils exigent pour chanter des Messes.

Les Negres apportent donc de très-bon cœur ce que le Prêtre leur demande, & dont il sçait bien profiter. S'il arrive que le malade recouvre dans peu sa santé, soit par la force des remedes, soit par sa bonne complexion, on recompense assés largement le Medecin ou Prêtre ; car les Negres ne font point entachez de cette noire ingratitude, dont Monsieur de Focquenbrog nous accule fort injustement, qu'ils voulussent haïr les Medecins comme le Diable , dès qu'ils sont gueris ; au contraire on peut dire qu'ils les élevent jusques aux nues d'abord après leur convalescence.

Mais si la maladie ne diminuë point, ou bien qu'elle se rengrege, on recommence à offrir des sacrifices avec de plus grands frais qu'auparavant, & on les continuë jusques à ce que le malade soit gueris, ou qu'il vienne à mourir.

On remercie souvent le premier Medecin, & on en prend un autre à sa place, qui donne tout de nouveau ses ordonnances , & qui sçait bien faire son profit du malheur de son Confrere.

La premiere chose qu'il fait, c'est de condamner de même que nos Medecins ont accoustumé de faire tout ce que l'autre a employé pour la guerison du malade, & de l'accuser d'ignorance dans sa profession ; après quoi il ordonne de nouvelles ordonnances, qui coûtent bien cher ; car ce drole, craignant de tomber dans le même malheur que son predecesseur, tâche de s'enrichir dans l'occasion autant qu'il lui est possible & avec tant d'adresse,

dressé, qu'il pourroit faire honte en ceci à plusieurs Medecins Européens, bienqu'assés Ne vous appliquez point ceci, Monsieur, êtes trop honnête homme, pour qu'on osât l'attribuer.

Il y a des occasions où les Negres changent Medecin jusques à vingt fois & davantage, & ce changement il leur en coûte toujours plus parmi nous ; car ils ont une si forte inclination à offrir des sacrifices, qu'ils y contraignent quelquefois les Prêtres. Les jeunes garçons, qui servent les Blancs & qui sont persuadez d'avoir un bon maître, s'en vont à son insçu, dès qu'il a le moindre indisposition, trouver le Prêtre pour faire des offrandes aux Idoles pour sa guerison. Nous avons souvent trouvé dans les lits ou dans les chambres de quelques principaux d'entre nous après la mort du maître, de ces choses que le Prêtre avoit conjurées, & qui y avoient été faites par ses propres domestiques, afin qu'il pût être delivré de la mort ; & comme ils savent que cela ne nous plait point, ils le font toujours en cachette, de sorte qu'il nous est impossible de le decouvrir avant que le malade ne soit mort, qu'ils n'ayent pas eu le temps de l'emporter.

Les *Mulâtres* (dont je vous ai déjà écrit quelque chose, & qui voudroient bien passer pour Chrétiennes, bienqu'elles ne soient rien moins que cela) sont horriblement addonnées à ces superstitions ; car s'il y en a quelqu'une qui soit avec un Blanc, qu'elle en soit aimée, & qu'elle ait de grands avantages avec lui, elle ne manquera point, dès qu'il tombe malade, de faire faire à sa faveur de riches offrandes aux Idoles avec beaucoup plus de zele & de confiance que les Negres mêmes. Ce qu'il y a de plus honteux & de plus déplorable, c'est que j'ai trouvé ici des Blancs,

non seulement prenoient plaisir à ces idolatries & y ajoutoient foi, mais qui y pouffoient encore leurs domestiques; ils portoient aussi sur leur corps avec beaucoup d'empressement de ces niaiseries qui avoient été consacrées & conjurées par le *Fetichier*.

Quant aux remèdes de ce Pays, ils sont principalement composez de jus de citron, de graine de *malaget*, de racines d'arbre, comme aussi de gomme & d'écorce d'arbre, & de différentes sortes de simples, qu'on peut compter jusques à trente, & qui ont une vertu admirable.

L'usage de ces remèdes nous paroît souvent très-contraire au mal dont quelqu'un est atteint, & cependant on les employe en des occasions très-heureusement; je vous donnerai un seul exemple de ceci en vous rapportant le plus ordinaire de leurs remèdes.

Quand les Medecins ont entre leurs mains quelque personne tourmentée d'une grande colique ou douleur de ventre, ils lui donnent à boire pendant quelques jours soir & matin un grand *calabas* fait de jus de citron & de *malaget*, & en d'autres maladies ils se servent de remèdes encore plus opposés; mais comme mon dessein ne me permet point de pouvoir raisonner là-dessus, je vous le laisse volontiers à vous & à d'autres qui l'entendez mieux que moi; j'ajouterais seulement, que quelques contraires que puissent être ces remèdes, j'ai vu plusieurs fois de nos Blancs gueris par-là, dans le temps même que nos Medecins n'y sçavoient plus que faire.

Les simples, qui sont le principal remède que les Negres employent dans leurs maladies, ont une vertu si grande & si admirable, qu'il est extrêmement à plaindre que jusques à présent aucun Medecin Européen ne se soit appliqué à chercher

& à connoître leur vertu & leurs propriétés; je crois fortement qu'on pourroit par leur moyen réussir beaucoup mieux dans la guérison des maladies que par les remèdes qui nous viennent de l'étranger, parce que, quand on les reçoit ici, ils ont perdu leur plus grande force, & sont pour la plus part gâtés; outre que nos corps étans d'une autre constitution sur cette Côte, il est très-vraisemblable que les remèdes de ce pays leur conviendroient mieux, que ceux de l'étranger.

Ceux qui viendront après moi, & qui auront la connoissance ou le sçavoir nécessaire pour cela pourront, si l'envie leur en prend, faire une recherche plus exacte de ces choses; pour moi, je m'arrêterai ici, & je dirai seulement, pour faire mieux remarquer la vertu des simples de ce pays que par leur moyen les Negres guerissent les playes fort difficiles & très-dangereuses, ainsi que je l'ai vû & expérimenté plusieurs fois à mon grand étonnement.

Ayans donc mis en œuvre tout ce qui pourroit servir en quelque maniere au rétablissement du malade, & que cependant il n'en reçoive aucun soulagement, mais qu'il rende l'ame & meurt, ils entreprennent de sçavoir la cause de sa mort, ou pourquoi il est mort; car quoiqu'il paroisse assez clairement, qu'il est mort d'une mort naturelle, soit qu'elle ait été causée par la maladie, par le grand âge, par une playe, ou par quelque autre accident, tout cela ne les satisfait point; ils prétendent qu'il y a une autre cause de sa mort. Là-dessus le Prêtre avec les parents du defunt doivent rechercher, si pendant sa vie il a été parjure, & si cela est, ils croient avoir trouvé la cause de sa mort, sçavoir la peine de son parjure; mais n'ayant point été coupable de ce crime,

ne, ils s'appliquent à decouvrir s'il n'a point eu quelque ennemi mortel, qui l'ait fait mourir en répandant des *setiches*; je vous ai déjà dit ce que c'est que ces *setiches* en vous parlant de la Religion des Negres. Il arrive souvent que sur de simples soupçons on se saisit de quelqu'un des ennemis du defunt, & qu'on l'examine; si l'on trouve qu'il ait commis ce crime, encore qu'il y eût fort long temps, il lui en coûte toujours quelque chose.

Je ne scaurois m'empêcher de vous rapporter ici ce qui m'est arrivé sur ce sujet. Il y a environ huit ans qu'étant à *Axim*, on me conseilla, pour avancer le negoce de la Compagnie, d'envoyer quelqu'un vers le Chef ou Roi de ce Pays; suivant le conseil qu'on m'avoit donné, j'envoyai un de mes domestiques avec un beau présent vers le dit Roi, qui le reçût avec beaucoup d'honneur & d'empressement, de même que le prédeputé Messieurs les Brandebourgeois avoient aussi leur domestiques avec un présent vers ce Roi, lequel souhaitant de vivre en bonne intelligence avec tous les Européens, reçût aussi ce domestique des Brandebourgeois & leur présent avec de grandes marques d'estime & d'amitié. Ces deux domestiques se trouverent ainsi en même temps à la Cour de ce Prince, attendans qu'à sa commodité il voulut les renvoyer vers nous; mais ce fut inutilement; car après avoir attendu environ six semaines, ce Roi vint à mourir; ce qui les mit dans un peril éminent de la part des parents du defunt, qui s'étans mis dans l'esprit que nos domestiques pouvoient bien être coupables de sa mort, ils les firent saisir & bien garroter: ensuite les Prêtres ayans examiné avec soin, si les présens, que nos domestiques avoient apporté,

n'avoient point été empoisonnez ou conjurez, belitres furent dans cette occasion si honnêtes qu'après avoir célébré, du moins en apparence leur service divin, ou pour mieux dire idolâtre ils declarerent innocens nos domestiques & mirent en liberté; ainsi ayans été relâchez sur le champ, & delivrez d'un si grand danger, ils furent renvoyez avec quelques présens. voyez, Monsieur, combien facilement on peut tomber dans un malheur en ce Pays contre toutes les apparences. Après cette digression je m'en vais reprendre le fil de mon discours.

Lorsqu'ils n'ont aucun soupçon que le malade soit mort de poison, ils examinent, si sa femme, ses enfans, ses proches parens, ou même ses esclaves, prenans soin de lui l'ont assez bien servi & s'ils ont assez fait pour lui de riches offrandes ne pouvans par tout cela decouvrir la véritable cause de sa mort, ils recommencent avec un zele très-ardent leurs ceremonies, comme étoit la plus ordinaire, la plus propre, & la dernière ressource qu'ils ayent dans de semblables occasions.

Le Prêtre ne va pas seulement interroger le défunt, pourquoi il est mort, mais aussi l'Idole; il ne manque jamais d'avoir réponse. Si vous me demandez, qui est celui qui répond; je crois que *Simon de Vries*, qui fait venir le Démon par-tout comme ayant beaucoup de familiarité avec certaines gens, osera bien vous dire & peut-être se jurer, que c'est le Démon qui répond sous la figure du mort ou de l'Idole; cependant examinez un peu, je vous prie, ma pensée & ma réponse là-dessus; je dis, que ni le Démon, ni l'Idole, ni le mort n'ont aucune part en ceci; ils sont à mon avis, tous trois également muets, & par conséquent incapables de répondre; le coquin

le Prêtre est le seul qui repond, & après avoir achevé les ceremonies accoutumées, il fait accroire aux parens, que l'Idole & le mort ont repondu d'une telle & telle maniere, le tout, autant qu'il peut, s'accordant avec son intérêt, & approchant le plus de la verité; de sorte que ces miserables abusent prononcent le Prêtre infailible, & croient comme Evangile tout ce qu'il leur dit, se retenant entierement dans ce qu'ils font sur ce qu'il a avancé.

Je me souviens d'avoir lû autrefois un certain Auteur, & peut-être plusieurs, qui croyoient & affirmoient, que les Negres alloient consulter le Démon sur les mysteres & sur leur veritable nature, & se regloient sur sa reponse; mais je puis assurer, fondé que je suis sur ma propre experience, que cela est absolument faux & contrové: ils ne souhaitent point (ce qui est très-digne de louange) d'avoir une si grande familiarité avec le Démon, adressans toutes leurs demandes à leurs Idoles ou plutôt à leurs Prêtres dans les affaires difficiles & importantes, sans jamais penser au Démon ni à ses suppôts; encore moins voudroient-ils le consulter sur les mysteres, & s'en tenir à ses reponses, & regler là-dessus leurs affaires.

On interroge l'Idole, comme aussi le mort, de différentes manieres; je me contenterai de vous en rapporter ici un exemple: le voici tel qu'il est: Quelques hommes mettent le mort sur leurs épaules en présence du Prêtre, & alors ils lui demandent, *N'êtes-vous pas mort par tel & tel accident?* si la chose est ainsi, ces hommes sont forcez, je ne sçai par quelle vertu occulte, de faire avec le cadavre quelque inclination de tête vers celui qui interroge, & c'est tout comme s'ils disoient *oui*; autrement ils demeurent im-

mobiles. Croyez-vous cela, Monsieur ? je pense que non ; ni moi aussi.

Ils ne se sont pas plutôt aperçus que le malade a rendu l'esprit, qu'ils se mettent à hurler, à crier & à lamenter d'une telle force, que tout le village en retentit, par-où l'on peut d'abord connoître que quelqu'un est mort ; outre que dans le même moment quelques jeunes gens, de la connoissance du defunt & de ses amis, viennent tirer avec leurs fusils pour lui rendre les derniers devoirs & pour lui faire honneur.

Si c'est un mari qui soit mort, ses femmes se rasent incontinent toute la tête, & se frottent tout le corps avec de la terre blanche, n'ayant autour du corps qu'une vieille *paan* usée, couronné dans toutes les rues du village comme des couronnées, ressemblans plus à des Diablesses ou aux Furies infernales, toutes échevelées, & jetant des cris épouvantables, prononçant continuellement le nom du defunt, & recitans les belles actions qu'il a faites pendant sa vie. Ce bruit horrible de ces femmes dure quelques jours de suite, même après que le mort a été enterré.

Si quelque personne considérable vient à être tué dans un combat, & que ses camarades & amis ne puissent point cacher son corps, ou qu'après l'avoir caché ils ne le puissent enterrer dans son Pays selon son état & sa qualité, à cause que la guerre continuë, & ne voulans point faire des funérailles dans aucun autre Pays, ses femmes sont obligées, pendant tout cet intervalle, de paroître en habit de deuil & d'avoir la tête rasée.

Après quelque temps, quelquefois dix ou douze ans après, quand l'occasion se présente, on célèbre les funérailles d'un tel homme avec autant de magnificence, & de la même manière que s'il étoit mort, & de mourir ; après quoi ses femmes se

purifient, quittent leurs habits de deuil, & s'ajustent comme les autres.

Pendant que les femmes s'accomodent hors de la maison de la maniere que je viens de dire, les plus proches parens du defunt sont assis dedans auprès du corps, y faisans un bruit épouvantable, lavans & purifians le corps, & le préparans pour être enterré : les autres parens & amis se rendent de toutes parts dans le même lieu pour assister à ses funeraillles ; il en prendroit mal à celui qui y manqueroit, quoiqu'il apportât de bonnes raisons pour s'excuser de ce qu'il n'est pas venu.

Les autres amis du defunt de même que les habitans de son village viennent aussi pour lamenter & mener deuil, chacun d'eux apportant un présent d'or, d'eau de vie, d'un bel habit, de draps, ou de quelque autre chose, sous prétexte qu'ils donnent cela pour faire enterrer le mort ; & plus quelqu'un donne, plus en acquiert-il d'honneur & de reputation.

On fait boire largement dans la maison du defunt tous les assistans, le matin de l'eau de vie, & l'après-midi du vin de palme ; ainsi l'enterrement d'un Negre, s'il a quelque bien, coûte extrêmement. On habille magnifiquement les personnes de marque, & après qu'on les a bien ajustées, on les met dans le cercueil, & on les enterre ; on y ajoute encore plusieurs autres jolies choses, afin qu'elles puissent s'en servir dans l'autre vie, qui consistent pour l'ordinaire en de beaux habits, des *setiches* d'or, un corail de grand prix, dont je vous ai si souvent parlé, de *Conte de Terras*, & en plusieurs autres choses, qui pourroient accommoder le defunt.

Ce grand nombre de magnifiques présens se fait selon que le defunt laisse après lui de riches

héritiers, & qu'ils ont de l'attachement pour le mort. Toutes ces choses étant faites, & après que les parens & amis se sont accordez là-dessus, on enterre le mort, fut-ce un, deux, ou trois, après sa mort. Devant le corps marchent, ou plutôt courent, quelques jeunes Soldats, qui font des decharges continuelles de leurs fusils tout long du chemin, jusqu'à ce que le mort soit dans le tombeau. Une grande multitude de gens, tant hommes que femmes, & même des enfans tous pêle-mêle, accompagnent le corps, les uns pleurans & crians doucement, & les autres de toute leur force; il y en a qui rient & parlent si haut, que l'on diroit à les entendre, qu'il n'y a point de mort, pour qui ils dussent, du moins en apparence, faire paroître quelque tristesse.

Dès que le corps a été mis en terre, chacun s'en retourne, la plupart cependant à la maison du mort pour se rejouir encore un peu & pour bien boire; ce qui dure quelques jours de suite, de sorte que ces funeraillles ressembloient plutôt à des nopces ou à un festin.

On laisse bien souvent un Roi ou Chef des Nations, ou quelque autre personne qui a été en grande considération parmi eux, un an entier sur la terre sans les ensevelir; & afin qu'ils ne se pourrissent & ne sentent mal, ils mettent le corps sur un gril de bois avec un peu de charbon dessous par-où il se seche insensiblement. D'autres enterrent secrettement le mort dans sa maison, & font accroire aux gens, qu'ils le gardent de la manière que nous venons de dire, jusques au temps qu'il doit être enterré avec pompe. Ensuite le jour étant marqué pour ensevelir le mort en public, on le proclame dans toutes ses terres, & même dans d'autres Pays; par-où il se fait un si grand concours de monde, que cela est étonnant; chacun étant

étant curieux de voir ce convoi funebre ; & certes il en vaut bien la peine , puisqu'ils y viennent avec des ajustemens très-magnifiques , & qu'ainsi en un jour on void plus de magnificence, qu'en d'autres occasions pendant plusieurs années.

Dans ces sortes de funeraillles on fait aussi mourir plusieurs esclaves du defunt , & on les lui immole , afin , disent-ils , qu'ils le servent dans l'autre monde. Ses *Bassums* entre autres , ou ceux qu'il a consacrez à son Idole , sont exposez à la mort , sçavoir une de ses femmes , & un de ses principaux domestiques ; mais ce qui est le plus horrible , c'est qu'on achete de dessein formé pour ces sacrifices diaboliques & execrables de pauvres malheureux , qui sont le plus souvent de ces gens , qui à cause de leur grand âge ou de quelque autre infirmité ne peuvent plus rendre aucun service.

C'est une chose déplorable de voir massacrer ces personnes ; car avant qu'ils ayent atteint la fin de leur vie , on les fait mourir mille fois en les mettant en pieces , en les piquant , & en leur faisant souffrir d'autres tourmens.

J'ai vu moi-même , non sans fremir , dans le pays d'*Ante* perir de cette maniere onze personnes ; dont il y en eut un entre autres , qui après avoir enduré de cruelles douleurs eut la tête tranchée par un enfant de six ans , qui fut presque une heure à faire cette execution , n'ayant pas assez de force pour pouvoir bien manier le sabre.

Ces victimes humaines sont en usage parmi ces Negres , qui ne dependent pas absolument de nous , & qui demeurent assez loin de nos forts ; car pour ceux , qui sont soumis à nôtre domination , on ne les leur permet point , quoique dans

dans d'autres endroits on les leur laisse faire cachette.

Les Negres mettent sur leurs tombeaux une petite maison ou hutte, ou, si vous voulez, un petit jardin environné de roseaux, où ils jettent quelque chose de vil prix, qui a appartenu au défunt, & non de ses meubles ou autres choses précieuses, ainsi que quelques Ecrivains ont dit; cela n'est du tout plus en usage parmi eux & je crois même, autant que j'ai pu connoître leur naturel, qu'ils ne l'ont jamais fait.

A *Axim* & ailleurs on met sur les sépulcres plusieurs statues faites de terre, qu'on lave un an après que le mort a été enterré; & alors ils font de nouvelles funérailles, tout de même que dans le temps de l'enterrement, & avec autant de somptuosité & de dépense.

Les Negres souhaitent avec passion d'être enterrés dans leur patrie ou le lieu de leur naissance; c'est pourquoi si quelqu'un d'entre eux vient à mourir dans un Pays étranger, il arrive souvent que l'on transporte de là le corps du défunt dans le lieu de sa naissance, & l'on l'y enterre; mais si l'endroit, où il est mort, est trop éloigné, on se contente de célébrer là-même ses funérailles, & s'il s'y trouve quelques-uns de ses parens ou de ses bons amis, ils ont accoutumé de lui couper la tête, un bras, & une jambe, qu'ils font cuire & qu'ils nettoient bien, portans ensuite les os qui restent dans sa patrie, où ils sont enterrés très-honorablement & selon la qualité du défunt.

Je vous ai fait voir, Monsieur, ce qu'il y a de plus remarquable sur les maladies, la mort, & les enterremens des Negres, passant sous silence certaines minuties, qui ne valent pas la peine d'être mises sur le papier; d'ailleurs le vaisseau, qui

TREIZIEME LETTRE. 233

vous portera celle-ci, devant partir à tous momens, je suis obligé de finir plutôt que je ne l'aurois crû; ainsi, Monsieur, je vous prie de vouloir vous contenter de ce que je viens de vous écrire, & d'être persuadé que dans la suite je vous retiendrai plus au long de quelque autre matière. Je suis &c.

Fin de la treizieme Lettre.

QUATORZIEME LETTRE.

Où l'on traite de tous les animaux à quatre pieds, tant domestiques que sauvages; & premierement des taureaux, des bœufs, des vaches, des moutons, des brebis, des chevres, des chevaux, des ânes, des pourceaux, des chiens, des chats, des rats, & des souris. L'Auteur, après avoir décrit le naturel & les qualitez de ces animaux, vient à parler des oiseaux, sçavoir des domestiques, comme sont les poules, les canards, les coqs d'Inde, & les pigeons; ensuite il passe aux animaux sauvages & voraces; & en premier lieu il fait une ample description de l'éléphant, comme étant le plus singulier de tous; certains Ecrivains accusent d'avoir avancé des choses fausses touchant cet animal. Après cela

cela l'Auteur parle des busles, des
 gres, d'une espece de chiens sauvages
 que les Hollandois appellent jakhals
 boshonden, des caymans ou crocodiles
 des sangliers, des cerfs, qui sont
 plusieurs sortes, des lieures, des porcs
 epics, des herissons, d'un certain animal
 que les Negres nomment potto, & les
 Hollandois luiard, de deux especes de
 rats, dont les uns sont appelez
 rotten par les Hollandois, & les autres
 boutées par les Negres, des civettes
 des chats sauvages ou boskatten, d'une
 sorte de rats, que nous appellons muscu-
 muisen en Hollandois, d'un petit ani-
 mal appelé par les Negres berbè, de
 certains petits animaux, à qui on peut
 donner le nom d'écureux, de deux an-
 tres, que les Negres nomment koekebo
 & leguan, d'un autre appelé par les
 mêmes arompo ou mangeur d'hommes
 de différentes sortes de singes, de lézards
 & de salamandres; enfin l'Auteur fait
 une ample description du caméléon, tirée
 des Voyages de Monsieur Corneille
 Bruin; difference qu'il y a entre les
 caméléons de Guinée & ceux de Somp-
 ne.

QUATORZIEME LETTRE. 235

MONSIEUR.

Suivant la promesse que je vous fis dans ma dernière Lettre, je m'en vai vous donner dans celle-ci une description des animaux de ce Pays, tant domestiques que sauvages & à la volaille, & me réservant de vous parler à la première occasion des reptiles & des oiseaux; le seul chagrin que j'ai c'est de ne pouvoir vous envoyer, manque d'un bon dessinateur, la figure de chaque animal avec sa description. J'ai eu ici un tel homme, qui m'a destiné au naturel quelques-uns de ces animaux, ainsi que vous le pourrez voir dans ce que je vous en envoie; mais depuis quelques jours la mort, qui devore tout & qui n'épargne personne, l'a enlevé de ce monde; ainsi je me vois obligé, à mon grand regret, d'abandonner mon entreprise; car sans ce contre-temps j'aurois pu exposer à votre vûe quantité d'animaux singuliers, que vous & d'autres auriez contemplé avec un plaisir charmant, d'autant plus que la plupart de ces animaux ne sont point encore connus. S'il arrivoit, Monsieur, que par votre curiosité vous pûssiez découvrir dans Amsterdam un autre dessinateur, & le engager à venir ici, vous pouvez l'assurer qu'il sera largement recompensé, & qu'il y gagnera plus dans un demi an, qu'il ne feroit en Hollande dans trois ans. Vous n'aurez pas de peine à lui ôter de l'esprit la repugnance qu'il auroit à venir dans ce Pays, & vous pourrez en même temps lui promettre & l'assurer, que l'on ne l'y retiendra point un jour plus qu'il ne voudra; mais qu'après avoir fait ce qu'on demande de lui, on le laissera d'abord partir, s'il le souhaite ainsi. Je vous prie donc, Monsieur, d'en vouloir faire votre affaire, & je vous repons que vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

En

En commençant la description des animaux de ce Pays il se présente d'abord entre les domestiques les bêtes à corne, sçavoir les taureaux, les bœufs, les vaches, les boucs, les chevres. Dans la terre-ferme, comme dans les Pays de *Dinkira*, d'*Asianté*, d'*Akim*, & autres, on trouve en grand nombre de tous ces animaux; mais vu le grand éloignement de ces lieux, on n'a vu sur la Côte que quelque peu de taureaux & de vaches; au contraire on en conduit en assez grande quantité à *Axim*, à *Pocquesou*, à *Elmina*, à *Acra*, & sur-tout vers cette dernière place, parce qu'on les y peut avoir commodément & sans beaucoup de peine des Pays d'*Aquamboé* & de *Lampé*.

D'ailleurs on ne voit sur la Côte de Guinée que des taureaux & des vaches; car les Negres ne s'entendent point à tailler les taureaux pour en faire des bœufs. Ces bêtes trouvent d'assez bons pâturages à *Axim*, c'est pourquoi elles y multiplient beaucoup, & s'y engraisent bien, de même qu'à *Pocquesou* & à *Acra*; mais à *Elmina* & aux environs elles sont & demeurent toujours extrêmement sèches & maigres, ce qui fait qu'on ne trouve peu de goût; il est vrai qu'on leur tire le lait dans l'endroit nommé, & nulle part ailleurs par l'ignorance des Negres; mais le lait qu'on en tire, est si peu abondant & si peu gras, qu'à peine vingt à trente vaches en peuvent fournir la consommation du General.

Ces vaches sont extrêmement petites & légères; il faut que ce soit une des meilleures, quand dans sa parfaite croissance elle pèse deux cents cinquante livres, quoiqu'à proportion de sa grandeur elle dût peser la moitié plus; mais tous les animaux de ce Pays, tant hommes que bêtes, bien que passablement grands, sont fort légers; ce qui

QUATORZIEME LETTRE. 237

à mon avis, ne vient que de la mauvaise nourriture ; car au lieu d'une viande ferme & nourrissante ils n'en ont que de spongieuse, leste, sèche, & dure ; de plus toutes les vaches pour l'ordinaire d'un très-mechant goût, & néanmoins on ne fait pas difficulté de payer cinquante écus, & quelquefois davantage, pour une qui a pris tout son crû.

Les jeunes veaux, qui en quelque maniere devoient être bons, sont assés mechans à cause du peu de lait qu'ils tirent de leurs meres ; ainsi nous n'avons pas peu de peine à trouver de bon bœuf.

Les moutons, ou qui pour le moins en portent le nom, sont en assés grand nombre sur toute la Côte, & cependant ils sont fort chers. Ils ont la même figure que ceux d'Europe, si ce n'est qu'ils sont la moitié plus petits, & qu'au lieu de laine ils ont par tout le corps du poil de la longueur d'un doigt ; ainsi c'est ici tout-à-fait le poil renversé, car les personnes sont couvertes de laine, & les bêtes de poil ; remarquez que la peau des Negres ressemble plus à de la laine qu'à du poil.

La chair de ces moutons n'a pas la moindre conformité avec celle des moutons d'Europe, étant extrêmement sèche ; c'est pourquoi ceux qui sont un peu friands n'en mangent que très-rarement ; & les gens du commun, qui ne sont pas si délicats, sont obligez de s'en passer, parce que leur bourse n'y sçauroit suffire ; car quelque meuble que soient ces moutons, il faut pourtant donner d'un fix, sept, & huit écus.

Néanmoins si quelqu'un a envie de manger du mouton, il peut bien faire en sorte qu'il en ait de passablement bon, pourvû qu'il fasse châtrer dans le temps qu'il faut les jeunes beliers ou boucs.

238 QUATORZIEME LETTRE.

& qu'il les nourrisse & les engraisse avec du bœuf rôti; car bienque cette lchair ne vaille pas ceux des moutons d'Europe, cependant ceux l'aiment ne laissent pas de la manger avec plaisir.

On trouve aussi dans ce Pays une grande quantité de chevres, semblables à celles d'Europe; non qu'elles y sont, comme toutes les autres, petites, extraordinairement petites; mais elles sont beaucoup plus grasses & plus charnues que les moutons, c'est pourquoi il y a des personnes qui les estiment incomparablement plus; sur-tout les petits boucs, que l'on châtre lorsqu'ils sont encore jeunes, & qui dans peu de temps deviennent si gras & croissent merveilleusement. Une chevre qui a tout son crû, coûte ici quatre écus, & quelquefois plus.

Je ne sçaurois m'empêcher de vous rapporter ici une plaisante & ridicule opinion des Nègres; c'est qu'ils prétendent & croient encore, qu'au commencement du monde il y avoit ici une certaine Déesse, qui étoit accoutumée de se oindre d'une huile ou d'un onguent odoriferant; ce que les mâles des chevres ayans decouvert, s'en vinrent trouver cette Déesse, & la prièrent de vouloir les oindre de cette huile ou de cet onguent; ce que cette Déesse fit semblant de leur accorder; mais au-lieu de prendre la boîte de l'onguent odoriferant, elle en prit à dessein une, où il y avoit quelque chose de fort puant, dont elle oignit les corps des chevres; & de là les boucs ont été jusques à présent cette horrible puanteur. Les boucs se feliciterent d'avoir été oints de cet onguent, pensans que c'étoit le veritable; & comme me leurs descendans sont demeurez dans cette folle imagination, ils prennent aussi grand soin de se mettre sous quelque toit, lorsqu'il pleut, & pour

que la pluie ou l'humidité n'emporte leur odeur. Que dites vous, Monsieur ? cela n'est-il pas agréable ? & oseriez-vous encore vous proposer, qu'autrefois les bêtes n'avoient point la faculté de parler, ayant vû une si forte preuve contraire ?

Je viens aux chevaux ; mais n'allez pas vous imaginer d'en trouver un pareil à celui de *Sejan*, ni même à celui d'*Alexandre* ; ceux qui montent les chevaux de ce Pays n'ont pas à craindre de tomber dans le malheur du premier, ni ne sçauroient espérer d'en avoir d'aussi fougueux & d'aussi courageux que le dernier ; nous pouvons plus justement les comparer aux petits chevaux du Nord, j'entens du côté de leur grandeur ; car ils ne sçauroient parvenir à la belle taille de ceux-là. On n'en trouve point sur la Côte, mais ils sont en très-grande abondance dans la terre-ferme des Pays ci-dessus nommez ; ils n'ont rien de joli, mais sont tout-à-fait desagréables ; leur col leur tête (qu'ils portent toujours baissée) ressemblent admirablement bien à celle d'un âne ; leur allure est aussi incommode, parce qu'ils font de fréquents coups de bâton pour les faire aller ; n'étoit cela, ils iroient fort joliment & sans fatiguer leur homme. Ils ont une si petite taille, que peu s'en faut que celui qui est assis dessus ne touche la terre avec ses jambes. C'est tout ce que j'avois à dire de ces animaux.

Ce Pays fournit assés d'ânes, qui ont la taille un peu plus grande que les chevaux, & qui dans leur espece sont sans comparaison plus jolis. Nous en avons eu autrefois sur la Côte trois ou quatre, mais ils ne vécurent pas long temps, faute, comme je crois, de bonne nourriture. Les Negres ne s'en servent point pour porter leurs fardeaux, mais

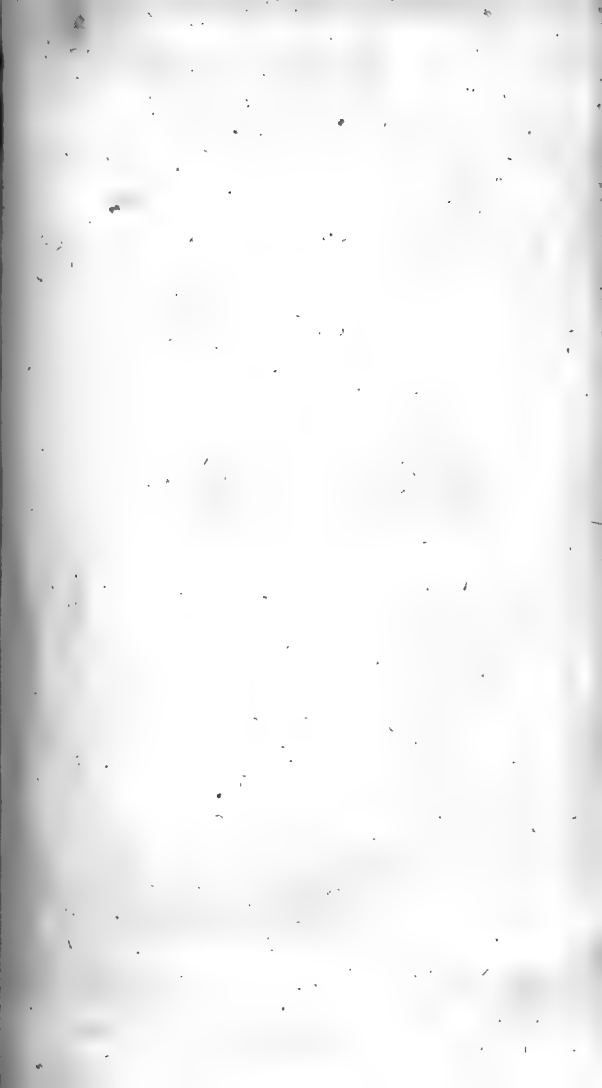
mais seulement pour aller dessus ; à quoi ils sont aussi bons que les chevaux du Pays.

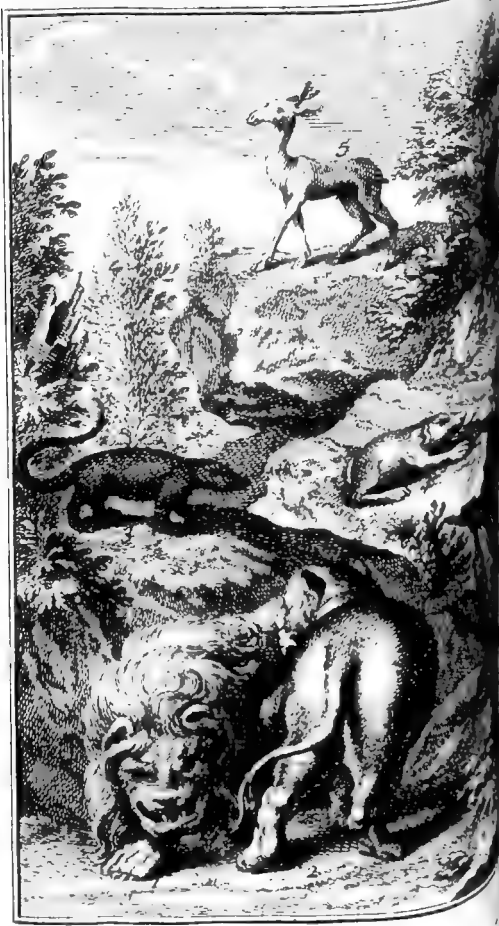
Les pourceaux ne manquent point aussi dans le Pays ; ceux que les Negres nourrissent ne valent rien, ayans la chair extrêmement molle, & le lard très-mince ; mais ceux que nous engraissons nous-mêmes peuvent en quelque façon passer pour bons ; cependant il s'en faut beaucoup qu'ils soient à comparer à ceux de *Fida*, qui pour la fermeté & la chair ferme ne sont pas seulement aussi bons que ceux d'Europe, mais ils peuvent même leur être préférés. On paye ici pour un pourceau pesant quatre-vingts dix livres douze ou treize écus, quoiqu'on n'y trouve gueres de bon goût.

Pour achever la description des animaux à quatre pieds j'ai dessein de parler en même temps des chiens, des chats, des rats, & des souris.

Les Negres aiment passionnément la chair de chien ; c'est pourquoi ceux qui en apportent, quel qu'un, peuvent le vendre assez cher, les Negres ne faisant pas difficulté de changer un mouton pour un chien qui sera un peu gros. Plusieurs d'entre eux prennent soin d'avoir un chien où ils nourrissent quantité de ces animaux. Ils valent fort cher les petits qui en viennent. Ils peuvent beaucoup mieux manger de la chair de chien que de celle des autres bêtes, & s'invitent les uns les autres pour s'en bien regaler, s'imaginant de faire un splendide repas avec un chien.

Les chiens de ce Pays sont fort sujets à changer lorsqu'ils multiplient, les oreilles leur venant longues & roides, comme celles des renards, & à-peu-près de la même couleur ; de sorte que dans trois ou quatre ans ils ont une si vilaine figure, qu'à peine les peut-on regarder.





QUATORZIEME LETTRE. 241

Qu'ils ont multiplié trois ou quatre fois, ils perdent entièrement la faculté d'aboyer; car l'aboyement d'un chien, que l'on transporte dans un Pays, ressemble plutôt à un hurlement épouvantable.

Les Negres peuvent aussi souffrir les chats; mais ils n'en mangent point, que je sçache, ou il faudroit que ce fût par nécessité, comme les esclaves, que nous tenons en prison, nous en tuent & les mangent. Les chats ne sont pas sujets à changer comme les chiens, mais ils ont gardent la même figure qu'en Hollande.

Pour comble de malheurs on trouve dans ce Pays une si prodigieuse quantité de rats & de souris, mais sur-tout des premiers, qu'on en est épouvanté; ces vilaines bêtes nous font quelquefois bien du mal par leur grand nombre, & emportans tout ce qu'elles peuvent atteindre.

Laisant là les bêtes à quatre pieds, je passe aux volatiles, auxquels, vû le peu de difference qui se trouve entre eux, il ne sera pas nécessaire de s'arrêter long temps, n'y ayant que des poules, des canards, des coqs d'Inde, & des pigeons; les deux dernieres especes étans uniquement en nôtre pouvoir sans que les Negres en possèdent un.

Je mets dans le premier rang les poules, comme les plus communs de tous les volatiles: elles sont en grand nombre sur toute la Côte en temps de paix; car la guerre étant sur le point de s'allumer dans quelque endroit, il semble qu'on ne vueille pas les exposer aux malheurs de cette cause; puisque dans ce temps fâcheux on ne sçauroit voir aucune, ainsi dans cette occasion on suit très-bien ici ce conseil, *Boer bergt uw vanden kriegers koomen*, c'est-à-dire, *Payzan* cache

242 QUATORZIEME LETTRE.

sache tes poules, le soldat vient ; car là où l'on achetoit en temps de paix quatre poules pour un écu, on seroit très-content d'en avoir deux pour le même prix, en cas qu'on les pût trouver.

A *Axim* & ailleurs les poules, excepté qu'elles sont petites, sont fort grasses & fort bonnes, mais du côté d'*Elmina* & des autres lieux, où il n'y en a pas en abondance, elles sont extrêmement sèches & maigres, & où il y a si peu de chose, qu'un gros mangeur, après en avoir avalé trois, voudroit bien en avoir davantage.

Après les poules viennent les canards privés, qui ne sont connus sur cette Côte que depuis quelques années ; encore ne sçai-je point de quel Pays on les y a transportez. Ils n'ont pas la moindre conformité avec ceux d'Europe, & ne leur ressemblent presque en rien. Ils sont bien la moitié plus gros, & d'une autre couleur, ordinairement blanche, ou mêlée de blanc, de noir & de brun : les mâles ont sur le bec de gros anneaux rouges, à-peu-près comme les coqs d'Inde, si ce n'est qu'ils ne pendent point, mais sont fort serrez l'un contre l'autre, & ressemblent très-bien à des cerises : ces canards doivent être mangés jeunes ; car quand ils sont vieux, ils ne valent presque rien à cause de leur dureté.

Les Negres, ainsi qu'il a été dit, n'ont point de coqs d'Inde ; on n'en void, & même fort peu, que chès quelques-uns de nos Chefs, & l'on ne pourroit les présenter ici comme un mets délicat, n'étans rien moins que cela.

Nous avons sur quelques-uns de nos forts un grand nombre de pigeons ; ils sont tous des plus communs, tels que sont ceux que nous appelons en Hollandois *krakken* ou bien *veld-duiven*, c'est-à-dire, pigeons sauvages ou des champs ;

QUATORZIEME LETTRE. 243

dant ils ne laissent pas d'être un bon manger, du moins à ceux d'entre nous qui les aiment.

Ce sont là tous les animaux domestiques que nous avons dans ce Pays; ainsi venant aux sauvages, je vous parlerai d'abord d'un qui est prodigieusement gros.

Je commencerai donc ma description des animaux sauvages par cette bête tout-à-fait merveilleuse, je veux dire l'éléphant; dans lequel se trouvent tant de différentes & bonnes qualitez dignes d'être remarquées, qu'on ne scauroit, sans lui faire tort, lui refuser le premier rang parmi les plus grosses & les plus terribles bêtes; cependant je ne m'engagerai point à vous en écrire beaucoup de particularitez; d'un côté, faute de les savoir par moi-même, & de l'autre, parce que cela a déjà été fait par plusieurs Auteurs; outre que quelques-uns d'entre eux ont bien pû s'amuser à nous en dire des choses étranges & peu honnêtes, comme sont leur accouplement, le temps que les femelles portent, leur multiplication, leur âge, le changement de leurs dents, & plusieurs autres impertinences. Je dis impertinences, & non sans raison, parce qu'il n'y a aucun homme au monde, autant que j'en connois, qui puisse dire, comment les éléphants ont à faire ensemble; combien de temps les femelles portent leurs petits; dans quels lieux reculez elles les mettent bas; s'ils changent leurs dents, &c. Tout cela ne sont que de vaines conjectures, d'autant que nous ne pouvons rien voir de semblable dans les éléphants qu'on a apprivoisés; & par conséquent il faudra que cette connoissance nous vienne des forêts; mais où est l'homme qui ait demeuré si long temps dans les deserts avec ces bêtes pour pouvoir nous instruire au vrai sur toutes ces choses? je pense qu'il n'y en a aucun, à moins que ce

244 QUATORZIEME LETTRE.

ne fût le bon homme Plinè. Un Auteur célèbre, qui à composé toutes sortes de Livres & d'Histoires, dit, si je m'en souviens bien, dans un de ses Ouvrages, que Plinè a passé depuis long temps pour un Historien fabuleux ou Compilateur de fables; ce qui est confirmé encore à présent par les recherches & les decouvertes curieuses des Voyageurs modernes.

Personne, je m'assûre, ne voudroit nier que Plinè n'ait rapporté certaines choses dans toute leur verité; mais il est aussi incontestablement vrai qu'il y a bien de ses suppositions qui sont incertaines, sans fondement, & fausses. Cet Historien, autant que je l'ai pû remarquer, a été souvent trop credule sur ce qu'il avoit oui dire ou lû des autres Pays, comme il seroit aisè de le faire voir par un grand nombre d'exemples tirez de ses Ouvrages. Il me pardonnera, s'il lui plaît, si je dis qu'il a commis en cela une lourde faute; car, selon mon petit jugement, il ne faut pas qu'un bon Ecrivain ajoute foi à tout ce que l'on dit des autres Pays; il doit d'abord prendre garde quelle est la personne qui raconte de si étranges choses, & ensuite si cette même personne a eu le temps de bien examiner ce qu'il dit ou écrit. Mais je m'apperçois que je m'éloigne de mon sujet, c'est pourquoi laissant là Plinè je dis que les elephans d'Afrique ont dix, douze, ou treize pieds de haut, & ainsi incomparablement plus petits que ceux des Indes Orientales, puisque ceux qui ont écrit l'Histoire de ces Pays-là donnent à ceux-ci plus de coudées de haut que ceux-là n'en ont de pieds. Pour le reste ils sont ici de la même figure que dans les autres lieux, ainsi il n'est pas necessaire de m'y arrêter plus long temps.

Ces animaux font beaucoup de mal aux arbres, pri-

QUATORZIEME LETTRE. 245

principalement aux orangers, à bananiers, & à d'autres, dont ils mangent non seulement le fruit, mais même tout le tronc.

Les Negres rapportent unanimement de ces animaux, que rencontrans quelqu'un dans un bois ils ne lui feront aucun mal, pourvû qu'il ne les attaque point; mais qu'ils deviennent furieux, lorsqu'on leur tire dessus & qu'on ne les blesse pas à mort; cependant j'ai vû le contraire de cela dans un de ces animaux, qui vint l'année passée dans nôtre jardin d'*Elmina*, & duquel j'ai tant de choses à dire, que j'en pourrois remplir cette Lettre; ainsi je vous prie, Monsieur, de prendre patience jusques à ce que vous ayant écrit celle-ci avec deux autres, je vous ferai alors un recit bien circonstancié de nôtre chasse aux éléphants & d'une aventure que j'eus en poursuivant un tigre; & je suis assuré que cette Lettre, tant pour la dire chasse que pour d'autres singularitez, ne vous sera pas desagréable. Suspendez donc, Monsieur, votre curiosité jusqu'à ce temps-là, & contentez vous de remarquer ici ce que les Negres & d'autres disent encore des éléphants; c'est qu'ils poursuivent les hommes mêmes jusque dans l'eau, où par leur vitesse & adresse à nager ils les pressent vivement, & peuvent même les atteindre dans peu de temps.

A *Rio de Gabon* nous avons souvent passé mes compagnons & moi fort près de quatre ou cinq éléphants, sans en être insultez, & nous n'avions pas assez de courage pour les regaler de quelques balles, bienque nous en eussions bonne provision. On ne les tuë qu'avec peine, & ce n'est qu'en les frappant entre les oreilles ou dans les yeux, encore faut-il que ce soit avec des balles de fer, car celles de plomb, dont on se sert communément, rejaillissent de dessus leur peau comme d'un mur,

246 QUATORZIEME LETTRE.

& donnans même sur le dit endroit elles se mettent en pieces contre l'os.

Le premier Pays, où l'on trouve le plus souvent des éléphans, c'est cet endroit de la Côte, que l'on a appelé en Flamand *Tand-Rust*, ou *Côte des dents*, à cause de la grande quantité des dents d'éléphant qu'on y trafique; ensuite vers la *Côte d'Or*, & dans les Pays d'*Awiné*, de *Jummore*, d'*Eguira*, d'*Abocroë*, d'*Ancober*, & d'*Axim*, où l'on en tuë chaque jour un grand nombre; & plus un Pays est desert & inhabité, plus y rencontre-t-on d'éléphans & d'autres animaux sauvages.

Le Pays d'*Ante* abonde aussi en ces animaux; puisque non seulement on en tuë quantité dans la terre-ferme, mais ils viennent presque tous les jours sur le bord de la mer & sous nos forts, (d'où nos gens les peuvent voir) & y font de grands ravages.

Depuis le Pays d'*Ante* jusqu'à celui d'*Acra* on n'en trouve pas tant que dans les lieux ci-dessus nommez, parce que ces Pays entre *Ante* & *Acra* ont été depuis long temps passablement peuplez, excepté celui de *Fida*, qui depuis cinq ou six ans a été presque desert; ce qui fait qu'on y void beaucoup plus de ces bêtes qu'auparavant.

Du côté d'*Acra* on en tuë toutes les années un grand nombre, parce que dans ces quartiers-là il y a bien du Pays desert & inhabité. Dans l'année quatre vingts dix-sept on en tua un à *Acra* tout près du fort, qui étoit d'une grosseur extraordinaire, & qui devoit être bien vieux, puis que ses deux dents pesoient deux cens vingt livres, d'où vous pouvez aisément juger de sa grosseur.

Il n'y en a point à *Acra* ni à *Fida*, quoique

de mon temps on y en ait tué un ; mais les Nègres avouèrent que cela n'étoit point arrivé dans l'espace de soixante ans ; ainsi je crois que s'étant égaré il pouvoit y être venu d'ailleurs ; car dans le Pays de *Benin*, qui confine celui d'*Ardra* du côté des terres, comme aussi à *Rio de Calvary*, *Camerones*, & dans plusieurs autres Pays & rivières d'alentour, il y a une si prodigieuse quantité de ces animaux, qu'on a de la peine à s'imaginer, comment les habitans peuvent ou osent y demeurer.

Le grand nombre de dents, que l'on trafique ici d'autre an, montre assés qu'il doit y avoir beaucoup d'éléphants. De sçavoir si toutes ces dents sont de celles des éléphants qu'on a tuez, ou bien s'il y en a quelques-unes qu'on ait trouvées, c'est ce que je ne pourrois dire ; j'oserois plutôt croire qu'on les a de toutes les deux manières ; & de là on pourroit voir, si les éléphants changent de dents, comme quelques Ecrivains l'ont dit ; mais cela est entierement opposé à la différente grosseur des dents d'éléphant, puisqu'on en void qui pesent une, deux, & trois livres, & d'autres encore plus pesantes, jusqu'à de-là de cent livres pesant ; car il n'est nullement vraisemblable, qu'un corps ou une matière aussi solide & aussi dure, qu'est celle des dents d'éléphant, pût grossir dans dix-neuf ou vingt ans depuis une livre jusques à cent ; il faut pourtant avouer que je ne sçai point ce que c'est proprement que cela, ainsi sans m'y arrêter plus longtemps je viendrai au buffle.

C'est un des animaux qui approche le plus de la grosseur de l'éléphant, quoiqu'il en diffère assés ; le Pays où on en trouve le plus c'est la Guinée, mais en si petit nombre, qu'à peine y en peut-on voir un dans l'espace de quatre ans ; &

248 QUATORZIEME LETTRE.

comme j'aurai occasion de parler d'un endroit, où il y a une grande quantité de ces animaux, je n'en dirai pour le présent autre chose, si ce n'est qu'ils sont très-bons à manger, laissant le reste jusqu'à ce que nous venions au lieu.

Les tigres, qui ne different pas beaucoup des buffles en grosseur, mais qui sont beaucoup plus cruels & ferores, se trouvent dans ce Pays en très-grand nombre, de quatre ou cinq figures, soit par rapport à la grosseur, ou aux taches; il peut bien y avoir parmi ces bêtes, vû leur grande diversité, des léopards, des pantheres, & autres semblables; sans vouloir pourtant m'ingerer à porter mon jugement là-dessus, n'ayant encore rencontré personne qui m'ait suffisamment instruit sur cela; & ayant examiné le bon homme Plin sur la même chose, je trouvai qu'il étoit si ignorant sur ce sujet, & qu'il mentoit si visiblement, que dès-lors je pris la resolution de ne plus le consulter sur aucun animal.

Les Negres distinguent encore les tigres par des noms; mais comme je ne sçauois les exprimer en nôtre langue Flamande, je ne m'y arrêterai point, & je dirai seulement que ces animaux sont tout ensemble cruels, furieux, & voraces, par-où il arrive tous les jours bien de funestes accidens.

Ils n'épargnent ni hommes ni bêtes; cependant ils ne s'en prendront point aux hommes, pendant qu'ils pourront se saouler de la chair des bêtes; mais manquant de celle-ci, & rencontrant un homme, ils le déchirent & le devorent. Dans la suite nous parlerons plus amplement de ceci, nous contentans pour le présent de dire, que quelque ferores que soient ces animaux, quand on les prend jeunes, on peut les apprivoiser pour-

nourrissant , & nous pouvons badiner avec eux aussi facilement qu'avec un chien ou un chat, ayans la même souplesse & faisant les mêmes gentilleses que le dernier de ces animaux.

J'en ai vû nourrir sept ou huit à *Elmina*, qu'on apprivoisa , & dont Monsieur le General en a encore deux ; nonobstant cela , j'ai observé qu'un temps ou autre ils font tous paroître leur feroceité , & que quelque doux qu'ils puissent être, on ne doit s'y fier qu'avec beaucoup de circonspection.

Outre le tigre, nous avons encore dans ce Pays un animal très-cruel , que nos gens appellent *jebals* ou *bosbond*, c'est-à-dire, *chien sauvage*. On en trouve la plupart du côté d'*Acra*, & dans le Pays d'*Aquamboë*, quoiqu'il y en ait quelque peu dans ces quartiers-ci. Ils sont si hardis, qu'ils attaquent & devorent hommes & bêtes, comme vaches, pourceaux, moutons, & tout ce qu'ils rencontrent.

Ils viennent la nuit jusque sous les murailles du fort que nous avons à *Acra*, pour tâcher d'enlever des étables les pourceaux & les moutons, où on en prend aussi beaucoup de la maniere suivante : Les gens de nôtre fort mettent quelques fusils bien chargez & bandez dans une caisse, où ils attachent avec une corde un quartier de mouton ou de cochon, & le placent de telle sorte, qu'il peut le tirer avec son museau, & il ne l'a pas plutôt touché, que le fusil tire, & ainsi il reçoit en recompense de son larcin trois ou quatre balles dans le corps ; cela ne manque presque jamais, si l'on prend soin de bien poser les fusils.

Continuant ma description des bêtes feroces & carnassieres je fais suivre le *cayman*, que l'on connoît mieux sous le nom de crocodile. Je le mets

250 QUATORZIEME LETTRE.

mets parmi les animaux voraces, non que j'aie trouvé qu'il fut tel; car depuis tout le temps que j'ai été ici je n'ai jamais ouï dire qu'il eût dévoré quelqu'un, soit homme, soit bête; mais je dis seulement cela, parce que j'ai lû dans d'autres Auteurs, auxquels je veux bien ajouter foi, divers exemples de sa cruauté & de sa voracité.

Il y a une horrible quantité de ces bêtes dans toutes les rivières de ce Pays, principalement à *Chama* & à *Boutry*; dans ce dernier endroit j'en ai vû dans un jour bien cinquante, dont il y en avoit un entre autres, autant que j'en pûs juger, qui avoit environ vingt pieds de long.

Comme plusieurs Auteurs nous ont déjà donné la description de la figure de cet animal, je me contenterai d'y ajoûter ce qu'ils ont pû omettre ou oublier. Son corps est couvert d'une peau si dure, en forme de grandes écailles quarrées, qu'autant vieux il est impossible de le tuer avec un coup de fusil; les bonnets, que les Negres en font & qu'ils portent, sont aussi durs qu'un os, qu'on ne sauroit couper avec un sabre, & qui ressemble très-bien à l'écaille de dessus d'une tortue de terre. Son ventre n'est pas à beaucoup près si dur; mais ils sont assés rusez pour ne pas l'exposer; ainsi ils sont fort difficiles à tuer, à moins qu'on ne les frappe justement à la tête. Dans les grandes chaleurs & dans l'ardeur du soleil ils viennent en grand nombre se mettre sur le bord des rivières pour se rechauffer au soleil; mais dès qu'ils aperçoivent quelqu'un, ils se glissent tout doucement vers la rivière, & en étans assés près, ils s'y jettent avec impetuositè, & se cachent incontinent dans l'eau; ils ne semblent pas être si legers à la course, que s'ils se mettoient à poursuivre les hommes sur la terre, & que ceux-ci ne les lassassent point en courant toujours en rond, ils pûssent les attraper.

per; il pourroit bien être que cela arriveroit; cependant je ne les craindrois point tant que je serois sur la terre; mais dans l'eau je ne voudrois point m'y fier, quoique je n'aye jamais ouï dire qu'il soit arrivé de malheur sur ce sujet.

Ils sont d'une couleur brune, & peuvent passer pour de fort vilaines bêtes. Je ne sçaurois croire tout ce qu'on nous raconte de leurs larmes & des autres ruses, dont ils se servent pour attraper les hommes.

On met ordinairement les sangliers au nombre des animaux carnassiers, & non sans raison, puisqu'ils ressemblent assés à ceux d'Europe. Nous en avons quelque peu sur la Côte d'or, mais il s'en faut bien qu'ils soient aussi mechans qu'en Europe. J'ai souvent mangé ici du sanglier; c'est un morceau très-delicat, parce qu'ils sont fort tendres & fort gras.

Des animaux sauvages & carnassiers je viens à une autre espece, & je parlerai d'abord de ceux dont ce Pays abonde; ce sont les cerfs, que l'on trouve ici tout le long de la Côte, dans une quantité prodigieuse, particulièrement du côté d'*Ante* & d'*Acra*, où l'on en void quelquefois des troupes de cent.

Les Negres veulent nous persuader que ces animaux sont si rusez, qu'ils mettent comme en sentinelle quelques-uns d'entre eux dans toutes les avenues & issues, pour voir s'il ne vient personne & pour en avertir les autres. Si cela est vrai, c'est dont je n'oserois vous assurer, quoique je me souviene d'avoir lû ailleurs la même chose par rapport à d'autres Pays.

Il y a bien vingt sortes de cerfs dans ce Pays; les uns sont aussi gros que de petites vaches, d'autres comme des moutons, des chats, &c. la plupart sont d'une couleur rousse, avec une raye brune sur le dos; quelques-uns sont aussi roux & fort joliment marquez de rayes blanches; ils sont tous,

252 QUATORZIEME LETTRE.

fans en excepter aucun , fort bons à manger , principalement deux , que nous estimons un mets exquis ; les uns sont de couleur grisâtre ; je vous en envoie deux desseins , que vous trouverez sous le *numero 1. & 2.* & quoiqu'ils fussent de la même espece , ils étoient pourtant differens en taille ou en figure , ayans tous les deux environ deux pieds de long , mais les pattes de l'un un peu plus hautes que celles de l'autre.

En voic. encore une sorte , qui sont la moitié plus petits , & d'une couleur rousse ; ce sont de petits animaux parfaitement jolis , avec de fort petites cornes noires & des pattes fort menuës , qui à proportion de leur corps sont passablement longues , mais si menuës , qu'il y en a qui ne passent point l'épaisseur du bout d'une pipe ; je vous en envoie une semblable , garnie d'or , n'ayant pû les faire dessiner ; j'espere que vous l'accepterez avec plaisir.

Vous pouvez voir sous le *numero 3.* une autre espece de cerfs , qui ont à-peu-près quatre pieds de long , & ne sont pas fort gros , mais ils ont les pattes fort hautes & le col avec les oreilles longues ; leur couleur est d'un jaune enfoncé ou orangé , marqué de rayes blanches. Ce sont là toutes les figures de cerfs que j'ai pû rencontrer.

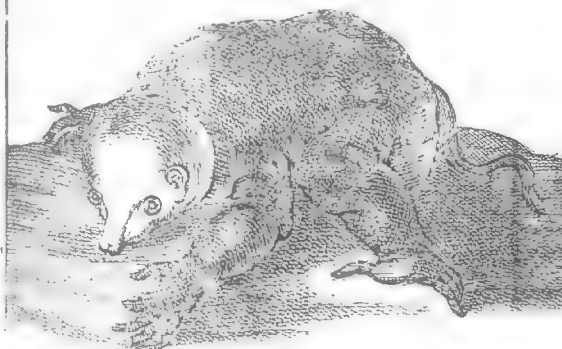
Peu de gens ignorent la vitesse avec laquelle les cerfs courent ; ces petits animaux entre autres , dont vous recevrez une patte , sont extrêmement légers à la course , & font des sauts surprenans , du moins pour de si petites bêtes. J'en ai vû de ceux que nous avions pris , qui sautoient par-dessus une muraille de dix à douze pieds de haut. Les Nègres les nomment les Rois des cerfs.

A *Apam, Acra, & Fida* on trouve une espece de lievres , qui ressemblent assés à ceux que nous appelons en Hollandois *steenbasen* ; ou lievres de campagne.

.N. 5.



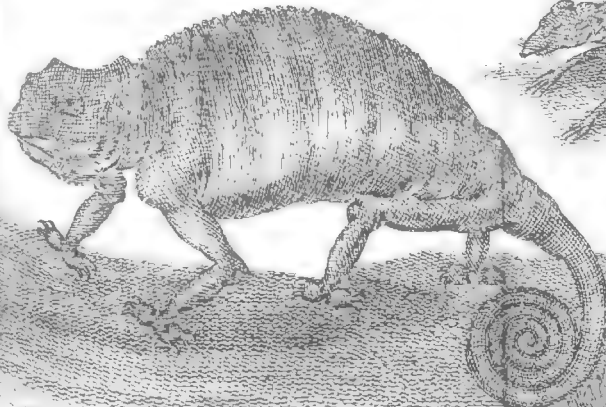
.N. 4.



.N. 8.

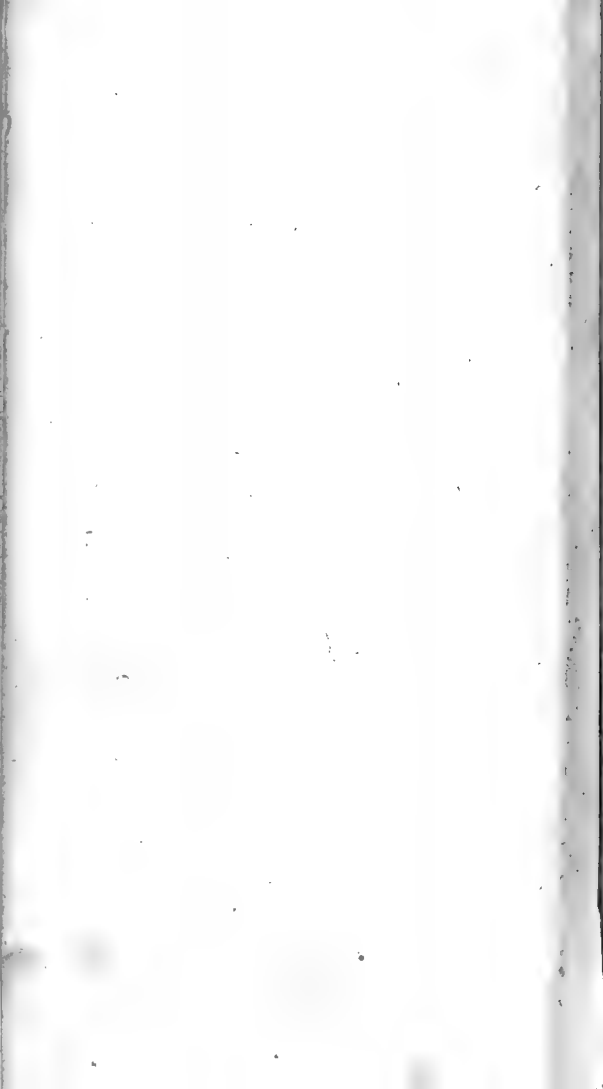


.N. 6.



.N. 7.





hier ; il y en a bon nombre dans ces trois endroits ; mais vous en ayant déjà parlé dans la Lettre que je vous écrivis au sujet du Pays d'*Acra*, je ne le repeterai point ici.

Nous avons aussi dans ce Pays des porc-épics, mais non pas en fort grande abondance, du moins nous n'apporte-t-on en petit nombre ; ils croissent jusques à la hauteur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, & ils ont les dents si fortes & si affilées, qu'aucun bois ne peut leur résister.

J'en mis une fois un dans un tonneau, m'imaginant qu'il y seroit bien gardé ; mais dans l'espace d'une nuit il le rongea si bien, qu'il le perça & en sortit, il le perça même dans le milieu, où les douves étoient le plus courbées en dehors.

C'est un animal si hardi & si méchant, qu'il n'apprehende point d'attaquer d'épouvantables serpents, dont nous parlerons plus au long dans la suite. Lorsqu'il est en furie, il s'élance avec une extrême vitesse, ayant ses picquans dressés, qui font quelquefois de la longueur de deux empan ; sur les hommes & sur les bêtes, & il les darde avec tant de force, qu'ils pourroient percer une planche. Les Negres, de même que quelques Blancs, tiennent la chair de ces animaux pour un mets délicieux.

J'ai vu encore dans ce Pays de certains petits animaux, qui ressembloient assés à des herissons, si ce n'est qu'ils ne pouvoient pas se mettre en un peloton, tel que les herissons, que l'on montre en Hollande, ont accoutume de faire.

Sous le *numero 4.* vous avez la figure d'un animal ; à qui les Negres donnent le nom de *potto*, & qui est connu parmi nous par celui de *luyaerd*, sans doute à cause de son naturel lent & pesant ; car pour courir ou plutôt ramper dix pas il lui faut un jour entier.

Certains Auteurs rapportent , qu'un de ces animaux étant monté sur un arbre , il n'en descend point qu'il n'ait entièrement mangé non seulement le fruit, mais aussi les feuilles ; par conséquent il en descend gras & luisant , & pour grimper sur un autre arbre, il a besoin pour cela d'un si long temps , qu'étant monté dessus , il a perdu toute sa graisse ; & si ces deux arbres étoient un peu hauts, ou qu'ils fussent fort éloignés l'un de l'autre , & qu'il ne trouvât rien à manger entre les deux, il lui faudroit mourir de faim à mi-chemin. Ce que je viens de vous dire de cet animal, je l'ai avancé sur le témoignage d'autrui, sans vouloir être caution si cela est véritable, bienque ce ne soit pas une chose étrange aux Négres.

C'est un animal si hideux & si vilain , que je ne crois pas qu'on pût trouver son pareil dans aucun endroit du monde ; il est peint au naturel dans le dessein que je vous en envoie ; ses pattes de devant ressemblent très-bien aux mains d'un homme , sa tête à proportion de son corps est extrêmement grosse ; celui, sur lequel on a tiré cette figure, étoit de couleur de rat, mais il étoit encore tout jeune, c'est pour cela qu'on lui voit la peau luisante & unie ; au-lieu qu'étant devenu vieux, comme j'en ai vu un en 1699. à Elmin, ils sont d'une couleur rousse, & leur poil se met comme en floquons de laine. Je n'ai autre chose à dire de cet animal, si ce n'est qu'on ne sauroit le regarder sans frissonner, n'ayant rien de singulier que sa vilaine figure.

On trouve ici dans les champs certains animaux qui ressemblent en tout à des rats, excepté qu'ils sont plus gros que des chats ; c'est pour cela que nous les appelons en Flamand *bosrotten* ou *rats de bois* ; ils se tiennent continuellement autour des ter-

terres ensemencées, qu'ils endommagent beaucoup.

Leur chair est estimée un mets exquis par quelques Blancs & par tous les Negres; & elle le seroit effectivement, si le nom & la vilaine figure de ces animaux ne donnoient du degout à ceux qui en voudroient manger; mais pouvans passer par-dessus cela, on trouve que c'est un manger agréable; & pour lui ôter sa figure hideuse, quelques personnes lui coupent la tête, les pattes, & la queue, avant de le mettre sur la table, & alors il sert de viande exquise à tous ceux qui ignorent cela; car ils sont tendres, gras, & délicats.

On a encore ici une autre espece de *borroten*, ou *rats de bois*, principalement à *Axim*; ils sont une fois plus longs que les précédens, mais ils ont le corps fort mince & fort étroit; ils portent le nom de *boutees*; hormis les Negres, peu de Blancs en mangent. Ces animaux font beaucoup de mal au *milbio* & au ris, que les Negres ont déjà ferré & qu'ils conservent dans leurs maisons. Ils gâtent plus en une nuit de ces grains qu'on a semé, que ne pourroient faire cent rats de grenier, puisqu'ils ne se contentent pas de bien remplir leur ventre & d'en emporter quelque peu, mais ils endommagent encore tout ce qu'ils peuvent attraper.

Il y a dans ce Pays trois ou quatre sortes de chats sauvages, entre lesquels on met la civette, qui est à présent si connue en Hollande, qu'il me semble presque inutile d'en faire aucune mention; si ce n'est que je peux bien ajouter ici, qu'on les porte vendre à nos gens, lorsqu'elles sont encore fort jeunes, & ils donnent d'une un ou deux écus.

On prend bien de la peine & du soin pour les nour-

256 QUATORZIEME LETTRE

nourrir; ce qu'elles mangent c'est de la bouillie faite de *milbio*, avec un peu de viande ou de poisson. La civette leur vient lorsqu'elles sont encore fort jeunes, & celle des mâles est meilleure que celle des femelles, par cette raison, que ces dernières ne peuvent se tenir de piffer dans la bourse, où la civette croit & se ramasse, par-où elle se gâte toute.

Je n'ai rien de particulier à dire des autres chats sauvages, si ce n'est qu'ils ont la peau tavelée tout de même que les tigres, & qu'ils sont aussi mechans que ceux-ci; ils font un grand dégât parmi les poules, quand ils peuvent en attraper.

J'ai vû ici de petites souris, qui rendoient une odeur de musc douce & agréable; mais je ne puis point remarquer qu'elles eussent une bourse comme les civettes; ainsi je crois que cette odeur pouvoit s'exhaler de leur peau.

L'on a encore dans ce Pays trois ou quatre sortes de petits animaux. Le premier vous est représenté ici sous le *numero 5.* ayant presque la figure d'un chat, excepté qu'il a le museau beaucoup plus pointu, & le corps plus petit, tacheté comme celui des civettes. Les Negres lui donnent le nom de *berbé*, & les Hollandois celui de *wijnzuiper* ou d'*avaleur de vin*, parce qu'il est fort ardent après le vin de palme.

Le second de ces animaux n'est gueres plus gros qu'un rat de grenier; il est d'une couleur grise & rousse, & tacheté de blanc; sa queue avec son long poil tacheté de la même maniere a trois doigts de large, & il la fait passer fort joliment par-dessus son corps jusques au col. On leur donne aussi le nom de *wijnzuipers* ou d'*avaleurs de vin*, quoiqu'ils pourroient être plus proprement appelés écurieux.

QUATORZIEME LETTRE. 257

Le troisieme dans sa parfaite croissance est à-peu-près la moitié plus gros que celui-ci, & il est de la même couleur. Il est extrêmement mechant, & a des dents fort aigues; il se defend indifféremment contre hommes & bêtes, lorsqu'il le faut. Les Negres le nomment *koekeboë*; il est grand ennemi des poules, mais non pas autant qu'il a plu à Monsieur *Focquenbrog* de l'écrire, comme s'il pouvoit prendre les poules avec ses fesses.

Il n'a nullement besoin d'employer tant de finesse, puisqu'il court assés vite pour pouvoir atteindre & prendre les poules, & les tenant entre ses pattes il a assés de force pour les emporter. J'en ai eu plusieurs, & je n'en ai trouvé aucun qui eut le derriere rouge, (ainsi que ce même Auteur l'a dit) quoique je les aye examiné avec assés de soin.

Je n'oserois donner mon approbation à tout ce que ce même Auteur a encore écrit de cet animal; car outre que je ne lui ai rien trouvé de tel, je n'ai encore vû personne, soit Blanc, soit Negre, qui pût confirmer ce que cet Ecrivain en a rapporté.

Nous connoissons si peu l'animal, (ou plutôt les animaux, car il y en a encore de plusieurs sortes) dont il me restoit à parler, que je n'en sçauois rien dire; c'est pourquoi je le laisse là, & je viens à un animal, qui se tient & sur la terre & dans l'eau, c'est celui que les Negres appellent *leguæn*. Il approche fort de la figure d'un crocodile, mais il a rarement plus de quatre pieds de long; il est noir & marqué de petites taches rondes; sa peau est extrêmement molle. Il n'attaque ni hommes ni bêtes, excepté les poules, dont quelquefois il fait un grand carnage. Bien des Blancs mangent de sa chair, & ils disent tous

258 QUATORZIEME LETTRE.

unanimement qu'elle est beaucoup plus délicate & plus agréable que celle des poules. A *Maurée* ailleurs il passe pour une Idole.

Sous le *numero* 8. vous voyez la figure d'un animal, qui se tient dans les bois; il a le corps long & étroit, avec une longue queue, au bout de laquelle il y a un nœud; il a le poil long & délié, de couleur roussâtre, tirant un peu vers le brun; les Negres lui donnent le nom d'*arompo* ou de *mangeur d'hommes*, parce qu'il se nourrit de cadavres humains, qu'il deterre & devore; on le craint comme s'il venoit à sçavoir dès qu'on a tué quelqu'un en quelque endroit.

Les Negres disent, que lorsqu'il s'approche d'un corps mort, soit qu'il l'ait deterré, ou qu'il le trouve sur son chemin, il ne se jette pas d'un bord dessus, mais il en fait plusieurs fois le tour de vous dire pourquoi il agit ainsi, c'est ce que je ne sçauois faire; mais les Negres en alleguent cette raison, c'est qu'en faisant cela il veut donner à connoître, qu'on ne doit ni on ne peut s'emparer du bien d'autrui, qu'auparavant on n'ait pris quelque peine pour cela, & par conséquent qu'il se fatigue d'abord un peu.

Il n'est pas fort difficile de développer ce qu'il y a de caché là-dessous; je crois que cet animal étant saisi de cette crainte, qui est propre & naturelle à tous les animaux, regarde tout à l'entour s'il n'y a personne, qui pût ou qui voulut lui enlever sa proie.

Disons présentement quelque chose des singes. Ils sont dans ce Pays à milliers & de tant de différentes sortes, que cela est étonnant, & qu'il m'est impossible de les rapporter & décrire tous; c'est pourquoi je me contenterai d'en marquer quelques-uns.

Les premiers & les plus communs sont ceux qui



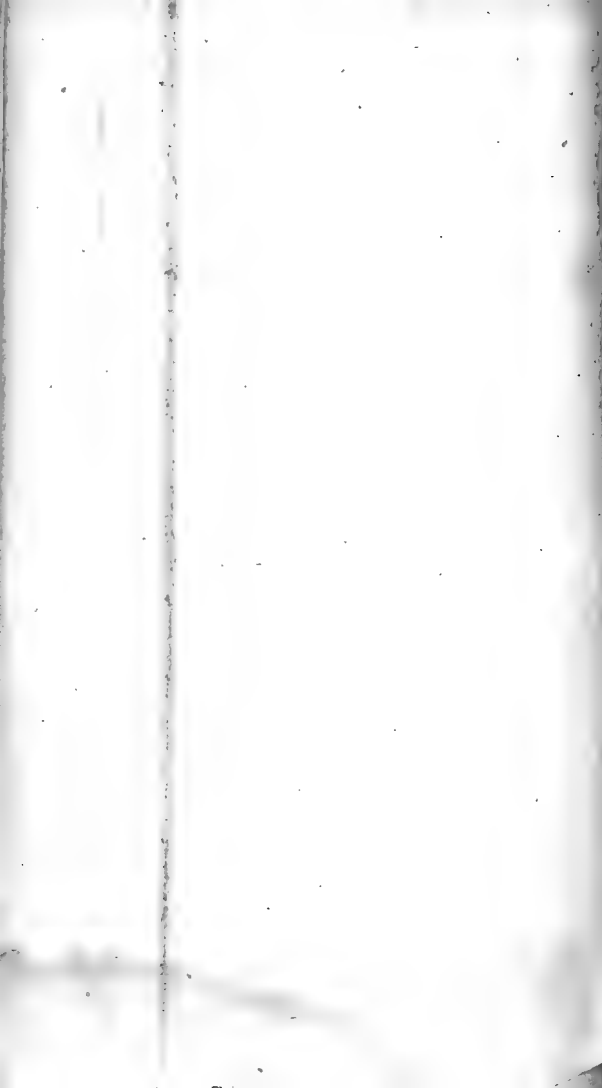
N.º 1.



N.º 3.



N.º 2.



QUATORZIEME LETTRE. 259

nos gens appellent *smitten* en Flamand ; ils ont de couleur fauve , & deviennent extrêmement grands ; j'en ai vû un de mes propres yeux, qui avoit cinq pieds de haut , & qui étoit tant peu plus petit qu'un homme. Ils sont très-méchans & très-hardis ; & ce qu'un Marchand Anglois m'a raconté comme une chose véritable, étoit incroyable ; sçavoir qu'il y a derrière le port , que les Anglois ont à *Wimba* , une horrible quantité de ces singes, qui sont si hardis, qu'ils osent bien attaquer les hommes ; comme ce Marchand me disoit que cela étoit arrivé à deux de sa compagnie de ses esclaves , que les singes empoignerent & leur auroient arraché les yeux, s'ils n'avoient été secourus à temps par quelques Negres ; car ces vilaines bêtes avoient déjà préparé de petits morceaux de bois pour faire leur coup.

Faites comme moi, Monsieur, & croyez en ce qu'il vous plaira ; une chose sçai-je bien , c'est que ce sont des animaux horriblement méchans, qui ne semblent avoir été formez que pour faire du mal.

Il y a des Negres qui croient fermement que les singes peuvent fort bien parler , mais qu'ils n'en veulent rien faire pour ne pas être obligez à travailler , ce qu'ils n'aiment point ; ainsi vous pouvez juger d'ici comment ils écoutent ces gens-là.

Ces singes ont une assés vilaine figure , aussi bien que cette seconde espece , qui leur ressemblent en tout , si ce n'est qu'à peine quatre de ceux-ci sont aussi gros qu'un de ceux de la première espece. La meilleure chose que l'on trouve dans cette sorte de singes, c'est qu'on peut leur apprendre presque tout ce que l'on veut.

On en trouve d'une troisième espece , qui sont par-

parfaitement jolis, & ont pour l'ordinaire dix
pieds de haut; leur poil est extrêmement noir
& de la longueur d'un doigt & davantage, & ont
une longue barbe blanche, d'où les Hollandais
les ont appellez *baardmannetjes*. Les bonnets
Tiériés (dont je vous ai parlé dans une autre Let-
tre) sont faits de leur peau, ainsi tous les Né-
gros en payent souvent quatre écus & davantage,
on nous en apportoit, nous ne refuserions point
d'en donner autant.

Nous avons encore ici deux ou trois sortes de
ces singes nommez *baardmannetjes*, qui sont éga-
lement jolis, & la moitié plus petits que ceux
dont il a été déjà parlé; ils ont le poil court
mêlé de diverses couleurs, comme de gris, de
noir, de blanc, & de roux, & le plus souvent
poitrine & la barbe blanches. Si je voulois
musser à décrire toutes les différentes especes de
singes, non seulement j'en pourrois remplir une
ou deux feuilles de papier, j'en composerois même
un livre entier, ce que je ne vois pas qu'on
en vaille la peine; c'est pourquoi j'aime mieux
les laisser là, me contentant de dire, que les pe-
tits sont ici de plus de vingt sortes, & tous extrê-
mement jolis; mais, ce qui est chagrinant, ils
sont si fluets & délicats, qu'il est rare d'en pou-
voir nourrir ici, & il est encore plus rare de les
transporter en Europe.

Ce que j'ai encore à rapporter de tous les singes
en général, c'est que l'inclination à voler semble
être naturelle à chaque espece. Je leur ai vu faire
de fort jolis tours en volant des fruits & sur-tout
du *milbro*.

Ils prennent dans chaque patte un ou deux pieds
de *milbro*, autant sous leurs bras, (s'il m'est per-
mis d'appeller ainsi leurs pattes) & autant dans
leur gueule; ils s'en retournoient ainsi chargés, sur-

QUATORZIEME LETTRE. 261

ans continuellement en marchant sur les pattes
derrière ; & étans poursuivis ils tenoient ferme
tiges de *milbio* qu'ils avoient dans la gueule,
jettoient les autres , afin de n'être pas embar-
dans leur fuite.

D'emporter tant de *milbio* à la fois n'est rien en
comparaison de ce qui suit ; car ils examinent
la dernière exactitude chaque tige de *milbio*
arrachent, & si elle ne leur plait pas , ils la
à terre , & en arrachent d'autres ; ainsi
leur délicatesse bizarre ils causent beaucoup
de dommage aux fruits de la terre que par
vois. En voilà assez pour les singes.

On voit par-tout ici une prodigieuse quantité
de lézards , particulièrement dessus & le long des
murailles de nos forts , où il faut qu'ils cherchent
quoi manger , & ils ne se nourrissent le plus
souvent que d'araignées , de vers , de mouches , &
autres insectes. Il y en a de plusieurs sortes ;
quelques-uns des plus gros , y compris leur queue ,
ont de la longueur d'un pied & de la largeur d'un
travers de main ; ils sont de couleur brune , &
ont la moitié de la tête rouge : la plupart des au-
tres sont bien semblables à ceux-ci en grosseur ,
mais leur couleur est différente.

Ils ont tous une vilaine figure , si vous en ex-
ceptez un , qui peut passer sans être laid.

Il y en a d'une sorte , qui sont la moitié plus
petits que ce dernier , & la plupart de couleur
verte ; encore une autre espece , qui sont la moitié
plus petits que ceux-ci , & de couleur grise ; ils
sont en grand nombre dans tous les coins de nos
maisons , & nettoient fort bien nos chambres de
toute sorte de vermine ; nous les nommons sala-
mandres.

Je croi aussi peu que les lézards avertissent les
hom-

hommes dès qu'il y a des serpens ou d'autres
lains animaux dans quelque endroit, que je
que la salamandre peut vivre & subsister dans
feu; à moins qu'on ne veuille dire que cela
uniquement de la contrariété qu'il y a entre le
& la salamandre, qui, comme tous les autres
zards, est d'une nature extrêmement froide;
en ce cas-là j'embrasserois d'abord cette opinion
& je m'y tiendrois, jusques à ce qu'on eût
tré, que suivant le dire des Anciens on trouve
quelque part des salamandres d'une telle nature
qu'elles puissent se tenir dans le feu & y vivre.

Pour la fin de cette Lettre j'ajouterai encore
description de deux petits animaux, dont on a
autrefois non seulement une infinité de choses
mais même étranges & peu honnêtes;
voyez les figures sous les *numero 6. & 7.*

La couleur naturelle de l'un est verte avec
petites taches grises; l'autre est verd, mais
rouge & de gris. Ce sont des animaux fort
rieux & très-rares, qui meritent assez qu'on
s'étende un peu à décrire leur naturel & leur
gure.

Plusieurs personnes ont déjà traité cette mati-
re, mais entre tous il n'y en a point qui m'appar-
plû davantage que *le Pere N. N. & Monsieur Com-
neille de Bruin* dans ses *Voyages d'Asie*, &c. qui
vient de donner au public. Je me sens obligé
confirmer tout ce que cet habile homme a avancé
de ces animaux, sans y pouvoir ajouter rien de
particulier ni en rien ôter, leur ayant trouvés
mêmes qualitez qu'il leur avoit trouvées; c'est
pour cela que n'étant pas capable de vous en don-
ner une idée plus parfaite que celle qu'il nous en
a donnée, j'employerai les mêmes termes, mais
un peu abrégés, dont il s'est servi pour décrire
ces animaux.

QUATORZIEME LETTRE. 263

Ce Voyageur curieux & habile dit donc : Pen-
sant que je passois le temps à Smyrne avec un
régulier plaisir & sans me mettre beaucoup en
sollicitation des pressantes necessitez de cette vie, j'eus
l'idée d'acheter quelques cameleons, étant cu-
rieux d'apprendre par moi-même, combien de
manière ils pouvoient demeurer en vie; j'en avois
ordinairement quatre dans une grande cage, &
dans le temps je les laissois librement cou-
ler dans ma chambre; souvent même je les por-
tois dans une sale de derriere, où le vent du côté
de la mer souffloit; alors on s'appercevoit qu'ils
étoient beaucoup plus gais que de coutume, &
qu'ils humoient cet air frais la gueule beante.

Les Naturalistes croient fortement que ces ani-
maux vivent d'air; & certes cela est fondé sur
l'expérience, car je n'ai jamais vû manger ni
boire les miens, si ce n'est quelques mouches,
comme je le dirai dans la suite.

Il est aussi vrai qu'ils changent très-souvent de
couleur; je les ai vû quelquefois changer trois
ou quatre fois de couleur dans l'espace d'une
demi-heure, sans qu'on y pût distinguer aucune
couleur, que quand je les dessinois promptement
en detrempe ou bien en huile.

La couleur, qu'ils prennent le plus souvent,
est d'un très-beau verd, mêlé de petites taches
jaunes, si jolies, qu'on ne sçauroit les représenter
avec le pinceau; quelquefois de taches brunes, &
tout leur corps, même jusques à la queue, est ainsi
tacheté; souvent ils sont d'une couleur noiratre,
comme celle des taupes.

Leur couleur ordinaire ou naturelle est grise,
ou plutôt de poil de rat; leur peau est fort mince
& presque transparente; la plupart du temps ils
prennent la couleur d'un lézard. Mais quant à ce
que l'on dit qu'ils prennent les couleurs de toutes
les

les choses sur lesquelles on les met, j'ai apprise par expérience, que les Naturalistes se trompent sur cet article, car ils ne prennent point la couleur de leur rouge ni plusieurs autres; cependant ils ne peuvent avouer, qu'à cet égard j'y ai trouvé de fréquents changemens.

Je n'ai jamais pû les conserver en vie au delà de cinq mois, la plupart même moururent au bout de quatre mois.

Etant curieux de sçavoir en quoi consistent leurs intestins, j'en ouvris un, & j'y trouvai trente & un œufs, de la grosseur de ceux de petits oiseaux, & tous joints ensemble, & attachés chez comme avec un fil, mais point de boyau d'autre chose.

Leur langue est ce qu'ils ont de plus remarquable, étant aussi longue que tout leur corps; ils s'en servent pour prendre les mouches, ce qui est confirmé par les Naturalistes. Ceci se fait de la manière suivante: Le cameleon ne se remue d'un tout point, & lorsqu'il void venir une mouche, il tire sa langue avec une extreme vitesse; il saisit la mouche avec la pointe, & l'avale, à l'instant sa grande gueule, qu'il tient ouverte, est toute propre.

Quand ces animaux veulent descendre de quelque endroit, ils font glisser en bas fort adroitement une de leurs pattes de devant, & puis appuient l'autre; ce qu'ils font ensuite avec les pattes de derrière, mettans leur queue en quelque endroit où ils puissent se tenir fermes, & l'étendant au long qu'ils peuvent; mais ne pouvans encore toucher la terre, ils se laissent tomber fort lourdement. Ils marchent avec une extreme lenteur, & sont si gros que vous les voyez représenter dans la figure.

Quelques Ecrivains prétendent que le cameleon a le plus souvent la gueule ouverte; mais c'est une

QUATORZIEME LETTRE. 265

je n'ai vû que très-rarement & presque jamais si ce n'est lorsque je le portois dans un lieu où il pouvoit sentir & humer l'air. Il ouvroit la gueule du temps sa gueule, & faisoit voir par ses mouvemens & par ses divers changemens le plaisir qu'il y prenoit. Les yeux de ces animaux sont tout-à-fait noirs, & extrêmement petits; ils méritent le plus d'être remarqué, c'est qu'ils ont un œil de ce côté-ci, & l'autre de ce côté-là, tellement qu'ils peuvent voir tout à la fois en haut & en bas.

ce que Monsieur de Bruin rapporte des cameleons; à quoi je n'ajouterais que la différence que j'ai observée entre ceux de ce Pays & ceux du Royaume; cette différence consiste principalement en ces deux choses.

Premièrement les cameleons vivent ici autant qu'ils veulent, que ceux de Monsieur de Bruin vivoient un mois; mais nous les avons mis sur un des arbres de notre jardin, où ils demeurèrent pendant un long temps sans en descendre. On en a aussi vu plusieurs fois en Europe, où ils sont arrivés tous en vie.

En secondement je n'en ai vû aucun de ceux de ce Pays qui eût la gueule ouverte, ni qui par conséquent tirât la langue, ni qui prît des mouches; ce qui pourtant ne m'empêche point d'ajouter foi à ce que Monsieur de Bruin a avancé; au contraire je le crois comme une chose dont je ne sçauois douter; car il a décrit le reste avec tant de précision & de clarté, qu'il est assés vraisemblable qu'il a trouvé que ceci étoit véritable.

Tout le reste s'accorde entièrement avec ce qui vient d'être rapporté; de sorte que je n'ai autre chose à dire, si ce n'est que Monsieur de Bruin a pu comparer plus justement les œufs des cameleons à ceux des lézards, qu'à ceux des oiseaux;

266 QUATORZIEME LETTRE.

oiseaux; car j'ai vû par experience, que tous les reptiles à quatre pieds, qui ne font point de petits, mais des œufs, comme les lézards, les melesons, les *leguans*, les serpens, &c. même les tortues, n'ont point leurs œufs couverts d'une coquille dure, mais mous & flexibles, enveloppés d'une tunique épaisse plutôt que d'une coquille. Que vous en semble, Monsieur, cette Lettre n'est-elle pas assez longue? je pense qu'oui; & à cause de cela il est plus que temps de la finir, ne restant autre chose à dire, si ce n'est que je finis de tout mon cœur &c.

Fin de la quatorzieme Lettre.

QUINZIEME LETTRE.

Où il est traité des oiseaux; de deux especes de faisans; des perdrix; des canards sauvages, qui sont de deux sortes; des tourterelles; des *krombekken* ou oiseaux à bec crochu; des becasses; & de plusieurs autres oiseaux bons à manger, mais inconnus; de certains oiseaux avec une happe, appeliez en Flamand *kroonvogels*; d'un bel oiseau verd; des herons, bleus, & blancs; de certains oiseaux, que les Hollandois nomment Portugeele ou Portugais; d'un oiseau de riviere; des *kroonvogels* ou oiseaux huppez, que l'on trouve sur la Côte d'Or, & qui sont fort jolis;

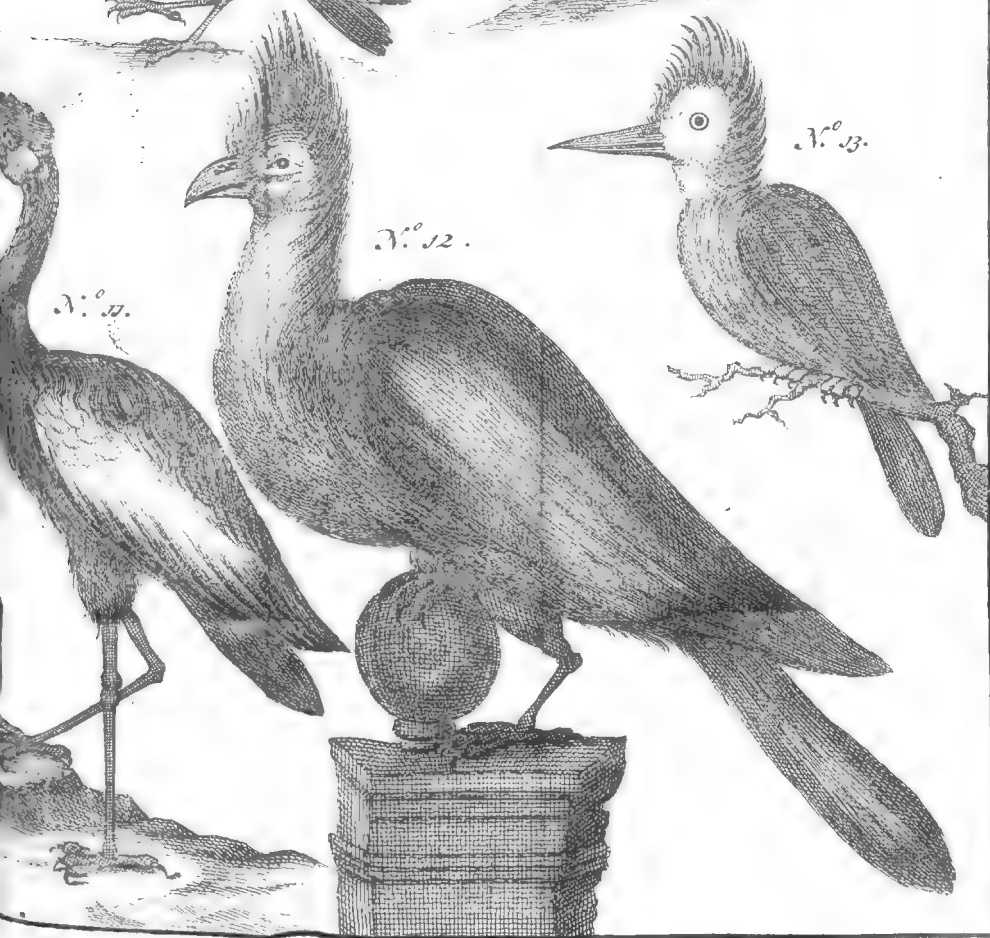
gros oiseau, curieux à voir pour sa vilaine figure, & appelé par les Negres pokkou; d'un autre oiseau, aussi gros que ce dernier, mais point si laid, & qui est de quatre sortes; de certains petits oiseaux de grain; d'un petit oiseau de riviere fort joli; de diverses sortes de perroquets; d'un certain oiseau, que les Hollandois nomment stervogel ou stervogel; des grenouilles & des crapauds, dont il y a de fort gros; des serpens, de leur grand nombre, & de leur diversité; de ceux qui ont deux têtes; des scorpions; d'une espece de chenille qui a plusieurs pieds; de diverses sortes d'insectes; des abeilles; des fourmis, de leur grand nombre, & de plusieurs choses curieuses que l'on y remarque; des poissons; comme de la marée fraîche de Bresil; des brochets; du carrelet; du turbot; d'un certain poisson, que les Negres appellent pitie pamphers; de plusieurs gros poissons; de diverses sortes de scares; de certains poissons, que les Hollandois nomment stompneusen de leur museau plat; d'autres appellez par les mêmes baardmannetjes; des maquereaux; d'un poisson que les Hollandois appellent saffer; d'un autre que les Negres nomment aboei; des rayes; de di-

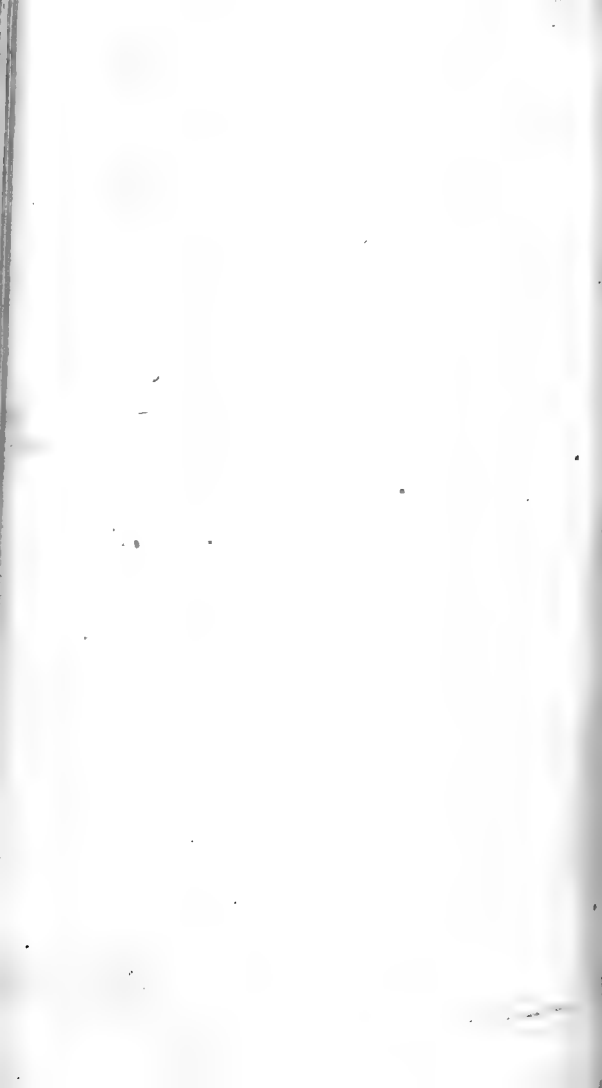
verses sortes de soles; des écrevisses
cancres; des squilles, & d'autres sen-
bles; des sardines; du karmou; du
d'un cer tain poisson, que les Ha-
dois appellent Batavia; comme au-
trois gros poissons, qui sont fort go-
& qu'on nomme en Flamand no-
pers, swaardvissen, ou qui ont le m-
en forme d'épée, & hayen,
quicms.

MONSIEUR.

Ayant parlé fort au long dans ma dernière
tre des animaux à quatre pieds, tant
stiques que sauvages, comme aussi de la
domestique, il me reste à parler dans
des oiseaux, des reptiles, des insectes, & des
fons.

En commençant donc par les oiseaux, je
terai d'abord de ceux qui sont bons à man-
entre lesquels je mets au premier rang le
Vous en voyez la figure sous le numero 9.
en a en très-grande abondance autour d'A-
dans le Pays de ce nom, dans celui d'Aqu-
& proche d'Apam; ils sont parfaitement
& à-peu-près aussi gros qu'une poule, ay-
plumage bleu tacheté de blanc & fort bri-
autour du col une raye de bleu celeste & de la
geur de deux doigts, & sur la tête une belle he-
noire; en un mot, c'est un oiseau aussi mi-
qu'on en puisse trouver parmi ceux qui sont le-
terre; & entre les raretez, que l'on apporte
Guinée, c'est la première après l'or, que





Jours estimé comme la plus belle & la plus précieuse.

Sous le *numero* 10. est représenté un oiseau, auquel nous donnons le nom de faisan de *Fida*, parce qu'on en trouve sur-tout dans cet endroit ; d'ailleurs on en prend aussi sur la Côte d'Or.

Il est presque aussi gros que le précédent, mais n'est pas si bien proportionné. Il est de couleur grise, blanche, & un peu tachetée de bleu. Il a la tête chauve, couverte d'une peau dure & toute raboteuse. Son bec est jaunâtre, & de chaque côté jusques à la tête il a les barbes rouges.

A ces faisans nous joindrons les perdrix. On en voit une quantité prodigieuse sur toute cette Côte, quoiqu'on n'en ait pas beaucoup ici ; faute de bons & d'habiles chasseurs ; mais on en peut avoir à *Fida*, autant qu'on en veut & pour fort peu de chose. Dans la saison qu'il faut c'est un manger délicieux.

Les canards sauvages, qui sont très-excellens, ne nous manquent point ici, & ils approchent fort de ceux d'Europe, si ce n'est qu'ils sont plus petits.

Il y a dans ce Pays deux especes de canards sauvages. Depuis le temps que j'ai été ici je n'en ai vu que deux de la première especes, que le Trompette de Monsieur le Directeur avoit tuez. Ils ne differoient point en grosseur & en figure des autres canards, mais leur couleur étoit d'un très-beau verd, avec le bec & les pattes d'un beau rouge. Ils étoient d'une couleur si haute & si belle, que je n'aurois point fait difficulté, s'ils eussent été en vie & à vendre, d'en donner cent francs & davantage. Il est à remarquer que depuis ce temps-là nous n'en avons plus vu de cette especes.

Il y a environ quatre mois que j'en vis un de seconde espece, qui avoit aussi été tué par qu'un de nos gens, & qui avoit la même figure que les précédens, avec des pattes & un bec jaunes, & le corps moitié verd & moitié gris; ainsi il s'en falloit beaucoup qu'il fut aussi joli.

Les tourterelles sont ici de deux ou trois sortes & figures; les premières sont petites & de couleur roussâtre; elles sont très-bonnes à manger, nullement aussi dures que les suivantes, qui sont d'une couleur beaucoup plus legere. La troisième espece, semblables à celles-ci en grosseur & en dureté, sont d'un très-beau verd, avec le bec & les pattes jaunes, & quelques plumes rouges; elles ont aussi deux grandes rayes tachetées de blanc autour des yeux, dont il y a quelques-unes mêlées d'un peu de bleu.

Au-dessus du fort, que nous occupons à présent, il y a un assés grand rocher, distant du rivage de deux ou trois coups de fusil, & rempli d'arbres, de brissecaux & de broussailles fort épaisses. Il y aient un nombre infini de tourterelles des deux dernières especes; mais, comme je viens de dire, le rocher étant couvert de ces épaisses broussailles, on n'en peut avoir que peu; car, qu'on les tire & qu'elles tombent mortes, on ne sauroit les trouver. Tous les soirs vers les six heures elles viennent se repoier ici, & dès qu'il est jour elles s'envolent dans les champs pour chercher dequoi manger.

On a aussi dans ce Pays assés de *krombekken* ou d'oiseaux à bec crochu, & plusieurs especes de bec cassés, dont il y en a de très-bonnes à manger; la plupart cependant, à cause qu'elles sont dures, ne valent pas grand' chose.

On trouve encore ici quantité de toutes sortes d'oiseaux, tant gros que petits, que l'on tire & qu'on

que l'on mange ; mais , outre que nous ne les connoissons pas , ils n'ont point de nom particulier.

Présentement nous parlerons des oiseaux , que l'on ne mange point , mais que l'on garde uniquement pour leur beauté & rareté , bien entendu qu'on en peut avoir. Vous voyez la figure du plus commun sous le *numero* 11. Il y en a beaucoup du côté de *Fida* , & dans tous le Pays d'*Ardra* , & quelque peu auprès d'*Acra* & aux environs.

Ils ont le corps & les pieds à-peu-près aussi gros que ceux d'une cicogne ; les Hollandois leur donnent le nom de *kroonvogelen* ou d'*oiseaux couronnez* , parce qu'ils ont sur la tête une grande huppe ou couronne jaunâtre , avec de longues plumes mouchetées , semblables aux poils d'un pourceau. Le dessus de leur corps est le plus souvent couvert de plumes noires , & ils ont dans leurs ailes de grandes plumes rousses , jaunes , blanches , & noires. Leur col est marqué de taches de couleur de pourpre , de chaque côté de la tête , de la largeur d'un demi-pouce. Sur le devant de la tête ils ont une touffe de petites plumes fort courtes & tout-à-fait noires , qui sont si serrées les unes contre les autres , qu'elle paroît de loin comme une petite piece de velours noir.

Il semble que l'on fait grand cas de ces oiseaux en Europe , puisque quelques Messieurs ne cessent de nous solliciter à leur en envoyer. Il m'a même été dit , qu'on avoit osé en offrir un au Roi d'Angleterre , qui l'avoit accepté. Pour moi , je n'y vois rien de fort joli ; car , si vous en exceptez sa tête & son col , le reste doit passer plutôt pour laid que pour beau.

L'oiseau , dont je vous envoie le dessin sous le *numero* 12. est bien autre chose ; il n'est pas moins beau que rare ; parce qu'on peut trouver

la plupart des oiseaux tout le long de cette Côte au-lieu que je n'ai vû ni trouvé celui-ci que vers *Apam*, où je crois qu'il y en a un bon nombre, puisqu'en envoyant chercher de deux en deux jours, on ne tarde gueres à m'en apporter un, mais mort, étant assés difficile de les avoir autrement.

Ils approchent fort de la figure d'un perroquet, ils ont le bec tout de même d'un jaune obscur, ce n'est qu'il n'est pas crochu ; sa poitrine & tout le dessous de son corps est d'un très-beau vert, le dessus est gris, rouge, violet, & bleu obliquement fort joliment mêlez. Sa tête, son col, & sa queue, qui sont aussi verts, le rendent encore plus joli ; ses plumes sont comme une huppe sur sa tête ; il a de grands yeux, avec deux rayes de fus & dessous du plus beau rouge qu'on puisse imaginer. En un mot, c'est un oiseau qui a presque pas son pareil en beauté.

On trouve ici de deux sortes de herons, de bleus, & des blancs ; nous aurions bien pû les mettre au nombre des oiseaux bons à manger, puisque plusieurs personnes les mangent.

Il y a aussi dans ce Pays un oiseau, que nous ne connoissons point, aussi gros qu'une oye, & presque tout blanc, tacheté de noir. Nous l'appellons en Flamand *Portugeesen*, c'est-à-dire, *Portugais*, & il y a des gens qui en mangent.

Les aigles ne manquent point ici ; & ont la même figure que celles d'Europe, ou pour le moins elles n'en different pas beaucoup.

Sur cette Côte on voit encore un autre oiseau de proie, qui ressemble fort à un faucon, & qui, quoiqu'il ne soit qu'un peu plus gros qu'un pigeon, est si hardi & si fort, qu'il se jette sur les plus grosses poules & les emporte.

On rencontre ici une troisième espece d'oiseau de

proye, ce sont les milans. Ils enlèvent, ou les poulets dont ils tirent leur nom, tout ce qu'ils peuvent decouvrir & attraper, soit viande, soit poisson, & cela avec tant de hardiesse, qu'ils attachent aux femmes Negres le poisson qu'elles portent vendre au marché, ou qu'elles crient dans les rues.

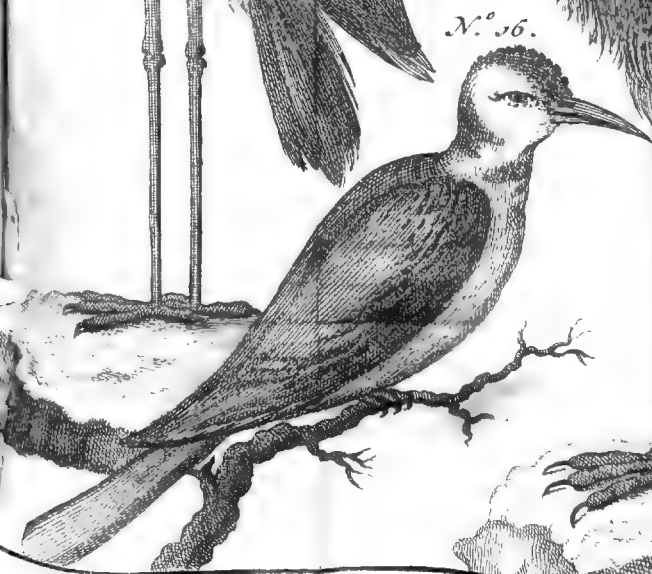
Vous voyez sous le *numero 13.* un oiseau, qui tient auprès des lacs & des rivières, & qui peut bien passer pour beau. Il est à-peu-près de la grosseur d'une poule; par dessus il est noirâtre ou brun tacheté de blanc, & par dessous d'une couleur obscur ou roux. Il a aussi sur la tête des plumes mouchetées, qui font comme une espèce de touffe. Son bec, à proportion de son corps, est extrêmement épais & long.

Un peu auparavant je vous ai donné la description avec la figure des *kroonvogels* ou des *oiseaux couronner*, que l'on trouve à *Fida*; je souhaiterois de pouvoir faire la même chose de ceux que l'on voit sur la Côte d'Or; vous verriez alors la grande différence qu'il y a entre eux, parce que ceux-ci sont bien deux fois plus jolis & bien de dix couleurs, comme verd, rouge, bleu, violet, mince, noir, blanc, &c. la queue, qui est très-longue, a les mêmes couleurs. Les Negres en font des plumets, qu'ils mettent sur leur tête. La raison, pourquoi nous les nommons *kroonvogels* ou *oiseaux couronner*, c'est parce que quelques-uns ont sur la tête une couronne ou huppe de très-beau bleu; & d'autres de très-beau jaune. Monsieur de *Focquenbrog* dit avoir vu des paons sur la rivière de *Boutry*, mais qui ne peuvent être autres que ces oiseaux dont nous parlons; car on ne trouve aucun paon sur cette Côte.

Sous le *numero 14.* est représenté un oiseau, lequel

lequel, si on peut estimer comme quelque de curieux un animal d'une figure hideuse, dire n'avoir pas son semblable dans tout vers. Je suis très-persuadé qu'on ne sçaurait représenter plus au naturel qu'il l'est dans la re; & cependant le pinceau semble l'avoir loupé; coup flatté, puisqu'il n'y paroît pas aussi laid qu'il l'est effectivement.

Il est pour le moins aussi gros qu'une oye; ses ailes sont extrêmement larges & longues, garnies de plumes de couleur brune. Sous le ventre il a des plumes blanchâtres ou de gris cendré; si je les puis nommer ainsi; puisque je ne saurais presque dire si c'est du poil ou des plumes. Sous le col il a un jabot d'environ un empan large & de l'épaisseur du bras; par dehors il paroît comme une peau & de couleur rougeâtre; il y garde ce qu'il mange, tout de même que les singes dans leurs jouës. Son col, avec un nœud rouge sur la nuque, est garni de plumes comme son ventre, & est passablement long. Sa tête, à proportion de son corps, est beaucoup trop grosse, &, hormis quelques petits poils qu'il y a, elle est toute chauve. Ses yeux sont gros & noirs. Son bec est extrêmement épais & long. Il se nourrit de poisson, dont une seule fois il engloutit autant que quatre personnes en pourroient manger, prenant fort adroitement avec son bec le poisson, qu'on lui jette, & le faisant descendre tout entier dans son jabot. Il aime passionnément les rats, & il les avale tous entiers; ce qui nous a obligé très-souvent de vomir; comme il se promenoit dans les dehors de ce fort, nous le faisons d'abord apporter dans le fort pour nous en divertir; & dans ce temps-là, comme s'il eût voulu nous donner quelque divertissement, il faisoit sortir de son jabot



il
i
e
S
tr
q
gr
&
feu
ne
me
fais
pass
ce c
con
nou
pou
com
dive

qui étoit à demi digéré, & le jettoit à nos

C'étoit une chose divertissante à voir lorsque nous pouillions & animions contre lui de jeunes garçons ou bien nos chiens; il sçavoit admirablement bien se mettre en état de défense, se jetant avec beaucoup d'impetuosité sur les chiens ou sur les jeunes garçons, & les frappant fort joliment avec son bec, que ceux-ci repoussioient de même, de sorte qu'on auroit dit qu'on battoit deux morceaux de bois l'un contre l'autre, ou qu'on jouoit avec des cliquettes.

Ce sont là toutes les qualitez de cet oiseau, tant bonnes que mechantes. Vous pouvez, Monsieur, juger vous-même, si on le doit tenir pour beau ou pour laid; je ne doute nullement que vous ne le condamnerez au dernier. Les Negres lui donnent le nom de *pokkou*.

Sous le *numero 15*. vous voyez un oiseau, dont la figure approche en quelque façon de celle de ce dernier, si ce n'est qu'il a le col incomparablement plus long. Lorsqu'il se tient sur ses pieds & qu'il étend son col, il est beaucoup plus haut qu'un homme. Nous le tuames sur la riviere d'*Apam*, & nous trouvames que ses plumes étoient mêlées de diverses couleurs, comme de noir, de blanc, de roux, de violet, & de plusieurs autres par tout son corps, avec de gros yeux jaunes. C'est tout ce que j'ai remarqué dans cet oiseau, qui peut fort bien être mis au rang des jolis oiseaux. Son nom m'est inconnu aussi bien qu'aux Negres.

Sous le *numero 16*. est un petit oiseau de grain, dont la figure est telle que vous la voyez représentée; il a le bec long & pointu, le corps parsemé de plumes jaunes & d'un bleu clair, un demi-cercle noir au col, la queue longue avec des plu-

plumes jaunes, bleuës, & noires, & sur la tête quelques petites plumes.

Sous le *numero* 17. est représenté un autre petit oiseau de la même espece, figure, & qualité que le précédent; il n'en differe principalement qu'en ceci, c'est que son bec est court, épais, & noir, son ventre noir, son dos d'un beau jaune, & ses pattes noires comme son bec.

Sous le *numero* 18. vous voyez un petit oiseau de la même espece, qui n'est pas fort different du premier, puisqu'il est aussi de couleur grise & jaune mêlées, avec un bec court & pointu; mais il a des pattes & des ongles extrêmement longues, & qui n'ont aucune proportion avec un si petit animal.

Sous le *numero* 19. est représenté un petit oiseau de la même espece, qui est environ la moitié plus petit que ce dernier, & presque de la figure d'un moineau; sa couleur le rend fort joli; ayant la tête & la poitrine d'un noir enfoncé, les ailes & les pattes grises, & tout son corps d'un très-beau rouge; c'est grand dommage qu'on ne puisse conserver en vie ces petits oiseaux.

Le petit oiseau, que vous voyez sous le *numero* 20. surpasse de beaucoup en beauté & en gentillesse tous ceux dont nous venons de parler. Il se tient toujours auprès des rivières, où il s'en graisse de petits poissons. Sa couleur est telle qu'elle se void dans la figure; ses ailes & tout le dessus de son corps sont bleus & tirans un peu sur le violet, de même que les plumes de son col, qui sont passablement longues; il a sur la tête une huppe de la même couleur, & la poitrine d'un jaune obscur, avec de petites plumes entremêlées de bleu & de rouge, & les pattes d'un

N.º 17.

N.º 18.

N.º 19.

N.º 21.

N.º 20.

N.º 25.

N.º 24.

N.º 22.

N.º 23.

N.º 24.

N.º 26.

lun.
partes
d'co

est un très-beau rouge, de même que son bec, qui est extrêmement épais & long.

Ce petit animal fut dessiné dans le temps que le dessinateur étoit malade, & par conséquent il n'y prenoit pas grand plaisir; c'est ce qui est cause qu'il n'a du tout point représenté le mélange de ses couleurs; sans cela vous auriez eu le plaisir de voir un petit oiseau, qui est des plus jolis, & que l'on peut trouver non seulement en Guinée, mais en bien d'autres Pays.

Sous le *numero* 21. paroît un autre petit oiseau de grain, tel que vous le voyez dans la figure; sa poitrine, son ventre, & son col sont de couleur rousse & jaune, sa tête noire; si ce n'est qu'il a sur le devant une marque d'un très-beau jaune, ses ailes & son dos sont aussi noirs; sa queue est garnie de plumes noires, jaunes, & rousses mêlées ensemble.

Sous le *numero* 22. il y a encore un petit oiseau de la même espèce, & une fois aussi gros que le précédent. Il a la poitrine & le ventre d'un beau rouge, le dos, les ailes, & la queue d'un noir enfoncé, & le dessus de la tête d'un beau jaune. Vous pouvez considérer le reste dans la figure.

Sous les *numero* 23. & 24. on voit deux petits oiseaux, qui portent le nom de perroquets, ou bien de moineaux de Guinée; non qu'il n'y en ait point ici d'autres semblables à ceux d'Europe; au contraire nous en avons un grand nombre de cette même espèce, sans aucune différence; on les appelle aussi moineaux; mais pour quelle raison, c'est ce que je ne sçaurois dire.

Tout le long de cette Côte il s'en trouve une grande quantité, mais sur-tout vers la partie inférieure, comme à Mourée, à Cormantin, à Apam,

& à *Acra*. Leur couleur est d'un très-beau vert, les uns ont de petites plumes d'un beau rouge, d'autres de noires & jaunes. Leur bec est rouge crochu comme celui des autres perroquets.

Ce sont de fort jolies petites bêtes. Tous les jours, ou quand l'occasion se présente, nous envoyons un grand nombre en Hollande, ils sont assés estimez. Pour l'ordinaire on en a douze pour un écu. En les transportant en Hollande la plûpart meurent en chemin; quoiqu'un certain Auteur n'a point fait difficulté de dire que ces petites bêtes pouvoient vivre jusqu'à trente ou quarante ans, & même davantage, mais sans doute que cela se doit entendre du vieux temps; car présentement de cent de ceux que nous gardons ici, à peine en reste-t-il dix en vie au bout de trois ans.

Sous le *numero* 25. est représenté un autre perroquet; ce qui n'étoit pas fort nécessaire, parce que vous les pouvez voir chaque jour en vie dans la Hollande; mais étant un animal si fidèle, je n'ai pas voulu le priver de cet honneur.

On en trouve dans toute cette Côte, mais en petit nombre, & il faut même qu'ils y viennent la plûpart du fond du Pays. Les gens d'ici estiment plus ceux de *Benin*, de *Calbari*, de *Cabolopez*, &c. c'est pour cela qu'on en apporte ici de ces endroits-là; mais ils ne prennent pas garde qu'ils sont beaucoup plus vieux que ceux que l'on peut avoir ici, & que par conséquent ils ne sont pas si dociles & n'apprennent pas si bien.

Tous les perroquets sont ici sur la Côte, de même que vers l'anse de la Guinée & dans les lieux sus dits, d'une couleur bleuë.

Ce seroit vouloir laver & blanchir un More, ou pour le moins ce seroit un travail inutile que de s'arrêter long temps à parler ou à écrire de ces ani-

oiseaux, puisqu'ils sont à présent si communs en Hollande, qu'on les y estime moins qu'ici, & qu'ils n'y sont pas si chers; car je crois que l'on ne pourroit peu de personnes en Hollande, qui ne voudroient donner pour un perroquet qui caquette, trente, quarante, & cinquante francs; ce qui arrive souvent ici.

Ce sont là, Monsieur, tous les oiseaux, dont je vous donner les desseins ou les figures; cependant n'allez pas vous imaginer qu'il n'y en ait aucune autre espèce; au contraire j'ose vous assurer que ceux-ci ne sont pas la cinquieme partie de ceux que j'ai vûs moi-même, outre ceux que je n'ai point encore vûs. Ceux que je ne sçaurois mettre ici, faute de dessinateur, sont chacun dans leur espèce extrêmement jolis; ainsi j'ai un sensible chagrin de ne pouvoir trouver un homme digne de les dessiner.

Mais patience pour quelque temps, j'attendrai de sçavoir ce que vous aurez fait sur ce dont je vous avois prié, & par conséquent, pour finir cet article des oiseaux, je ne ferai mention que d'un, dont je me souviens d'avoir lû autrefois des choses merveilleuses, par exemple, qu'il avoit les plumes comme des étoiles, & la voix aussi forte qu'un tonnerre; & que les Negres etans en voyage, & entendans crier à leur main gauche, ils suspendoient le voyage qu'ils avoient entrepris, & s'en retournoient. Je vous prie, Monsieur, d'examiner tout-a-l'heure jusqu'où ces sortes de recits s'accordent avec la verité.

Cet oiseau est à-peu-près deux fois aussi gros qu'un moineau; ses plumes n'ont aucune ressemblance avec les étoiles, à moins qu'on ne veuille prendre pour des étoiles de certaines petites taches ou marques qu'il a; mais de cette maniere il y auroit bien des *stervogels*, ou *oiseaux étoiles*, dans le monde.

Pour

Pour ce qui est de sa voix, elle est perçante forte; mais de vouloir la comparer avec le gémissement d'un taureau, c'est tout comme l'on prétendoit qu'une eloché d'un quintal redit un aussi grand son qu'une autre de dix quintaux.

Pour ce qui regarde la troisième chose, je n'ai pas à m'y opposer beaucoup; car puisque le monde, sur-tout par rapport à la vie de l'homme, est dans un perpétuel changement, & que ce qui est présentement, sera tout autre dans cent ans, je pourrois bien croire que les Negres ont été devant assés superstitieux, pour que, s'ils avoient entendu crier cet oiseau à leur main gauche, ils fussent arrêtez dans leur voyage & eussent rebroussé. A présent ils le tiennent aussi pour un mauvais augure, néanmoins ils n'abandonneront point le voyage qu'ils ont entrepris, ou il faudroit que ce fussent des bigots, qui ne se trouvent que trop partout le monde; mais on ne doit ni on ne peut se regler à ces sortes de gens dans une affaire générale.

Voilà qui suffit pour cet oiseau & en même temps pour toutes les especes d'oiseaux dont j'étois résolu de vous entretenir. Je viendrai présentement aux reptiles & à tout ce qui en approche, desquels je ne puis vous communiquer que quelques desseins, qui se trouveront dans leur place; d'où je bord donc je parlerai des crapauds.

Les crapauds & les grenouilles sont dans ce Pays en aussi grande abondance qu'en Europe. Les dernières ont la même figure que celles d'Europe. Les premiers ne sont pas seulement dans une égale quantité & de la même figure que chés nous, mais de plus on en trouve dans quelques endroits d'une grosseur épouvantable.

J'en vis un à *Adja*, village appartenant aux Amérindiens.

leis, entre *Mourée* & *Cormantin*, qui étoit pour
moins aussi large qu'une assiette ordinaire. Je
d'abord que je l'apperçûs, que c'étoit une
terrestre; (il y en a ici quelques-unes)
à ses sauts je vis aussi-tôt le contraire; le
marchand Anglois me dit aussi qu'il y en avoit
cet endroit une prodigieuse quantité. Ils ne
des autres crapauds qu'en grosseur, qui
ait que l'on frissonne quand on les regarde.

Les crapauds sont ici comme ailleurs ennemis
mortels des serpens; & nous avons vû plusieurs
combats entre eux.

On a ici des serpens en grand nombre & de di-
verses sortes, parmi lesquels il s'en trouve d'une
horrible grosseur. Le plus gros, qui ait été pris
tué de mon temps, avoit vingt pieds de long;
mais avant dans les terres je crois qu'ils sont beau-
coup plus gros. On a souvent trouvé dans leurs
trouvailles non seulement un cerf & d'autres bêtes,
mais aussi des hommes.

La plupart sont venimeux, mais sur-tout ceux
dont je vai parler, & qui pour cela sont très-dan-
gereux. Ils n'ont qu'une aune de long & deux em-
bras d'épaisseur; leur couleur est mêlée de blanc,
de noir, & de jaune.

Je fus un jour dans un grand danger de ma vie
par une de ces vilaines bêtes; car m'étant assis
auprès d'un rocher rempli d'arbrisseaux
de broussailles, il en vint un qui s'approcha de
moi jusques à un arbre près; par un pur hazard
je l'apperçûs justement dans ce temps-là, & ainsi
je fus délivré d'un peril évident.

Les serpens ne se promènent pas seulement
dans les champs, ils viennent encore dans les
habitations des Negres, & même dans nos forts
& dans nos chambres, où j'en ai tué en divers
temps.

Plusieurs personnes avec moi ont vû dans le Pays de *Fantin* un serpent mort, qui avoit deux têtes; de sçavoir, si elles étoient toutes deux quelque utilité au corps, (comme quelques vains l'ont dit de ces serpens) c'est dequoi je n'eûs m'assûrer, vû que ce serpent étoit mort comme je viens de dire; & les Negres ne pouvoient m'en donner aucune bonne raison.

De tous les serpens je n'en ai fait de moi-même qu'un; mais dès qu'un autre habile ouvrier est arrivé sur cette Côte, j'aurai la commodité de lui en fournir quelques-uns; car outre que nous pouvons en faire prendre en tout temps, nous avons encore quelques-uns en réserve, que nous nourrissons & que nous gardons; parmi lesquels il y en a un de quatorze pieds de long, qui a environ à deux pieds de sa queue deux griffes ou gots; dont il est à présumer qu'il se servoit pour se dresser, & pour marcher ou ramper plus vite. Sa tête est presque comme celle d'un brochet, & ses dents sont rangées de même.

Le serpent, dont vous voyez la figure sous le numero 26, a environ cinq pieds de long; il a de l'épaisseur d'un bras d'homme, & est marqué de rayes noires, brunes, jaunes, & blanches fort régulièrement mêlées ensemble.

Ce qu'il a de plus curieux, c'est la tête, qui est extrêmement large & plate. Il ne fait aucun usage ni à hommes ni à bêtes, si ce n'est avec une petite corne ou plutôt dent, qu'il a de travers dans la machoire de dessus, & qu'il fait passer par le museau; elle est blanche, dure, & aussi forte que tué qu'une alene; & comme les Negres marchent pieds nus, quelquefois dans la nuit ils marchent dessus sans y songer; ce qu'ils disent leur arrive souvent, parce que ce serpent rencontrant de la nourriture, il s'en remplit tellement le ventre.

endort par-tout si profondément, qu'on ne sçau-
 roit l'éveiller quelque bruit que l'on fasse ; ainsi
 on peut facilement le prendre & le tuer.

Joignant ce serpent sous le *numero 27.* est re-
 présenté un gros scorpion, duquel je n'ai autre
 chose à dire, si ce n'est qu'il est admirablement
 bien dessiné & dans toute sa grosseur naturelle.
 J'en ai vu ici d'autres comme de petites écrevis-
 ses, ayans les mêmes serres ou mordans, & étans
 par-tout couverts d'un poil fort long.

Peu de gens ignorent combien ces vilaines bê-
 tes sont nuisibles aux hommes. Il y en a qui
 ont une petite vessie derriere la queue de l'épais-
 seur d'un doigt, qui est pleine de venin, qu'ils
 lancent lorsqu'ils piquent un homme ou une bête,
 & s'ensuit nécessairement leur mort. La peti-
 te bourse de celui, dont vous voyez ici la figure,
 est de la grosseur d'un pois blanc & remplie de

venin. Je crois que les scorpions doivent être mis au
 nombre des insectes, de même que ces sortes de
 araignées, que les Hollandois appellent *duisend-*
poten, ou à plusieurs pieds, & les Portugais *centa-*
pedes. Il y en a ici une horrible quantité, & quoi-
 que leur piqueure ne soit pas aussi dangereuse que
 celle des scorpions, cependant elle ne laisse pas de
 causer une douleur très-sensible, qui dure envi-
 ron trois ou quatre heures, & après cela elle
 passe sans qu'on en ressente la moindre incommo-

On trouve de ces vilains insectes dans tous les
 coins de nos forts ; les plus longs sont d'un em-
 point ; ils sont plats & de couleur rousse, marquez
 de plusieurs incisions & entailures comme les autres
 araignées, & ayans deux petites cornes ou plutôt aiguil-
 lons, avec quoi ils font beaucoup de mal. Ils ont
 six pieds ou pattes des deux côtez de leur corps au
 nom-

nombre de trente ou quarante , plus ou moins car je ne les ai point comptez exactement.

Si je voulois parler de tous les insectes & décrire chacun en particulier , comme les abeilles , les grillons , les cantharides , les sauterelles , (il y a de plus de vingt sortes) les vers , les chenilles , les hannetons , & plusieurs autres semblables , j'aurois assés de matiere pour en remplir deux mains de papier , mais il me manque la connoissance necessaire pour y réussir.

Je souhaiterois que Monsieur de Leeuwenhoek cet habile Naturaliste , eut occasion de venir à Paris car je suis persuadé qu'il y trouveroit plus de choses rares & extraordinaires que dans aucune autre partie du monde. Je vous envoie , Monsieur pour un échantillon une boîte remplie de ces insectes , où vous en verrez de plus de cent sortes & des plus rares. J'espere que vous y trouverez de quoi satisfaire vôtre curiosité , & je vous prie de vous contenter de ce que je m'en vais vous envoyer de deux sortes de petites bêtes , qui ne sont point parmi celles que je vous envoie , savoir d'abord des mouches à miel ou abeilles.

Bien des gens connoissent parfaitement l'abondance du miel de Guinée. Il est en si grande abondance , de même que la cire , à Rio de Janeiro , à Cabo-Lopez , & plus avant vers l'intérieur de la Guinée , que cela est surprenant. On en a aussi sur cette Côte , mais fort peu.

Comme l'on remarque diverses choses singulieres dans les fourmis , qui incommovent les hommes & les bêtes , je ne sçaurois les passer sous silence & je veux bien m'y étendre un peu plus.

Ces insectes font dans les champs & sur les montagnes avec la terre , qu'ils amoncellent en loges ou des demeures de la hauteur de six ou sept

mes, comme aussi de fort grands nids sur de
arbres. De là elles viennent quelque fois en
prodigieuse quantité dans nos forts & dans nos
bambres, qu'elles nous obligent souvent à for-
de nos lits pendant la nuit. Elles font de
ravage. Il n'y a point d'animal qui leur
résister. Dans la nuit elles se font plusieurs
jetées sur quelqu'un de mes moutons vivans,
rongeoient si bien, que le lendemain matin
n'y trouvions que la carcasse, & elles fai-
ent cela avec tant d'art, qu'elles auroient pu
les plus habiles Anatomistes, comme étant
possible aux hommes de le faire aussi régulière-

Se n'étoit que jeu pour elles de faire la même
se aux poules, aux pigeons, ou à quelque
volatille. Les rats, quoique légers à la
course, ne peuvent leur échapper; & c'est une
se plaisante à voir, que dès qu'une seule est
un rat, il est perdu sans ressource, car se
vant à courir, il est attaqué en chemin par
plusieurs autres jusques à ce qu'il y en ait assés
s'en saisir, & elles ne l'abandonneront point,
étans venues en fort peu de temps en nombre
sant elles ne l'ayent trainé dans un lieu de

Il y a de quoi s'étonner lorsque l'on prend garde
ce que ces petites bêtes font, agissant tout
comme si elles avoient un langage entre elles;
et il m'est souvent arrivé qu'ayant mis un vers
une chenille dans un endroit où il n'y avoit
une ou deux de ces bêtes, d'abord elles par-
rent de là & revenoient dans fort peu de temps
compagnées de plus de cent d'entre elles, &
celles-ci ne suffisoient point, elles en alloient
encore d'autres; enfin elles se jettoient
leur proie, & s'en étans saisies elles s'en
alloient

alloient en bon ordre . s'entre-aidans les uns & les autres à porter ce fardeau.

Les fourmis sont ici de plusieurs figures, & de des & petites, blanches, noires, & rouges, & piqueure de ces dernières cuit comme feu, & beaucoup plus douloureuse que la piqueure de chenille que les Hollandois appellent *duisem* ou à plusieurs pieds; les blanches sont transparentes comme un verre, & rongent avec tant de force, que dans une nuit elles peuvent percer un coffre de bois épais & rempli de hardes; le lendemain matin il est si percé ou troué, que l'on diroit qu'on a tiré au travers avec de la pique-gée.

Que les fourmis ayent un Roi, & qu'il soit aussi gros qu'une écrevisse d'eau douce, (comme me il a plu à Monsieur de Focquenbrog de le m'en par écrit) c'est ce que je ne sçai point, & je ne puis ni ne veux l'assûrer.

Voilà, à ce qu'il me semble, un recit assez constant de tous les animaux, qui sont dans l'air & dessus ou dessous la terre; il ne me reste plus pour finir cette Lettre qu'à parcourir la mer & les rivières.

La viande & les autres provisions nécessaires manquant dans ce Pays, on doit considérer la mer comme servant particulièrement à l'entretien de la vie humaine, & sans laquelle il seroit impossible de subsister ici; car non seulement les Negres, mais même la plupart des Blancs vivent que de poisson, de pain, & d'huile de poisson; ainsi c'est un bonheur tout-à-fait extraordinaire & un effet singulier de la divine providence, que la mer aussi-bien que les rivières semblent se disputer, (s'il m'est permis d'employer cette expression) qui d'elles produira le plus de poisson & le meilleur.

Il nous donnent toutes deux beaucoup de
 & d'excellens poissons; j'en mettrai ici les
 principaux. D'abord la mer nous fournit de cer-
 tains poissons aussi gros qu'ont accoutumé d'être
 moruës fraîches en Hollande. On les appelle
Brasiliaense kabeljauwen, ou moruës fraîches
Bresil. Ils sont extrêmement gras & deli-

Ensuite vous avez des brochets, de grands &
 petits. Dans la saison ils sont aussi fort gras &
 bons, & n'ont point tant de fibres ou cartila-
 ges que ceux de Hollande.

On a aussi ici du carrelet & du turbot, du
 premier fort peu, mais du dernier en grande
 abondance. Ils sont aussi épais que ceux de Hol-
 lande, mais ils ne sont pas si bons ni si gros.

Il y a encore ici une sorte de poisson plat, qui
 passe tous les autres de cette Côte en bonté
 & en délicatesse. On les nomme *pitie - pam-*

Les demi - *kordes*, les *corcoades*, les dorades,
 autres gros poissons, comme les *carrabins* noirs
 & blancs, sont bons & profitables aux gens du
 commun.

On a aussi en quantité de sbares, de trois ou
 quatre especes, dont il y en a de fort gras & de-
 licats, sur-tout deux, que les Hollandois nom-
 ment *Jacob Evertzen* & *Rojeud*.

Entre les poissons mediocres on trouve ceux
 que les Hollandois appellent *stompneusen*, parce
 qu'ils ont le museau fort plat. Ils approchent du
 goût de notre merlan.

D'autres, qui ont la même figure que ceux-
 ci, mais beaucoup plus petits, portent le nom
 de *baardmannetjes* chés les Hollandois, parce
 qu'ils ont deux poils qui pendent des deux côtes
 de leurs ouïes, & qui font une espece de barbe.

On

On prend ici quelquefois des maquereaux, en petit nombre ; au contraire on prend quantité prodigieuse de *saffres* ou *koningmaats* comme les Hollandois les nomment. Ces poissons dans la saison sont extrêmement bons ; ils ont presque le goût des anguilles. les éventre, on les sèche, & on s'en sert en de saumon.

Parmi les petits poissons nous en avons un, les Negres appellent *aboei*, & qui approche de nos truites ; mais ils ont la chair beaucoup plus ferme & plus delicate. On en prend chaque jour une infinité.

Les rayes, grandes & petites, sont aussi en très-grande abondance & fort bonnes.

Les soles & les carrelets sont d'un goût exquis, & les premieres sont meilleures qu'en Hollande.

Nous ne manquons point aussi d'écrevisses, crabes, de chevretes, ni de petits étougeons. Nous avons encore une quantité prodigieuse de deux sortes de sardines, de grandes & de petites, toutes deux fort grasses dans la saison ; cependant les premieres ne valent pas grand'chose, cause qu'elles ont beaucoup de fibres ou cartilages ; mais les dernieres sont très-agreables & très-bonnes pour faire des harengs pees & des harengs forts à quoi nous en employons tous les ans un grand nombre.

Les poissons de riviere, outre ceux qui viennent de la mer & qui cherchent l'eau douce, sont ici de trois sortes. Le premier s'appelle *carrelet* & est blanc. Les plus gros ont à-peu-près une aune de long & sont pour le moins aussi gros que le bras. Ils deviennent prodigieusement gras & sont assés bons à manger, si ce n'est qu'un peu trop de graisse ils sont onctueux.

Le second, auquel les Hollandois donnent le nom de *harder*, c'est-à-dire, *muge*, ne differe de celui-ci, qu'en ce qu'il est plus petit & qu'il n'a pas la tête si grosse, étant d'ailleurs aussi bon que l'autre.

Le troisieme est un poisson noir, que nous appelons ici *Batavia*. Les gros sont assés bons, pourvû seulement qu'ils ne sentent pas la bourbe, quoiqu'ils sont fort sujets. Quelques-uns d'entre nous les ont pris pour des perches, mais très-mal propos, car ils n'ont pas la moindre conformité avec celles-ci.

Je pourrois encore rapporter quelques autres poissons, mais il me suffit d'avoir indiqué les plus principaux; j'ajouterai seulement pour finir cet article, que ceux qui aiment le poisson (au nombre desquels je me mets) peuvent trouver ici de quoi se satisfaire. Pour cinq ou six sols on peut se rassasier de poisson, & un Soldat ou le premier venu peut le faire pour la moitié, & même pour moins. Bien entendu que je dis cela des temps où le poisson est commun; car quelquefois ils diffèrent bien de la moitié pour le prix tant dans le bon temps que dans le temps de chérié; & c'est une chose pitoyable à voir, lorsqu'on ne prend point de poisson, combien miserablement les gens du commun se nourrissent, ce qui arrive ordinairement dans le mauvais temps ou (comme on l'appelle) dans l'hyver; dans les autres saisons tantôt on a d'un poisson, tantôt d'un autre, sans en manquer jamais.

J'ajouterai encore ici la description de trois poissons, que l'on trouve sur cette Côte, & qu'on ne scauroit passer sous silence à cause de leur rareté.

Les premiers & les plus gros sont ceux que l'on nomme ici & ailleurs *noordkapers* en Flamand; mais

mais comme j'aurai occasion d'en écrire plus particulièrement dans un autre lieu, je me contenterai de dire ici, que lorsqu'il fait beau temps & que les pêcheurs sont dans le plus fort de leur pêche, ces poissons s'approchent du rivage de la Côte; par-où tout l'autre poisson, suivant le rapport des Nègres, s'enfuit au plus vite & avec une frayeur, (s'il est permis de parler ainsi) que le lendemain on n'en apperçoit aucun dans la mer.

Les seconds sont les *swaardvisschen* en Flamand qu'on appelle ainsi, à cause qu'ils ont sur le devant du museau un os plat, de la longueur d'une aune, ou d'une aune & demi, & pour le moins de la largeur de la main, où il y a des deux côtés des piquans ou des dents pointues de la longueur d'un doigt, dix-sept, dix-neuf, ou davantage d'un côté, & presque toujours dans un nombre impair, ainsi il y en a un de plus à un côté qu'à l'autre.

Ces poissons ont sept, huit, neuf, & dix pieds de long, & sont extrêmement épais. Comme ils se battent avec les baleines & autres gros poissons, c'est ce que vous pourrez lire dans d'autres Auteurs; car pour moi je ne suis point d'humeur à en rapporter la moindre chose d'eux, parce que je n'ai jamais rien vu de semblable, ni que je ne me suis point trouvé dans les lieux, où de tels combats se sont donnés; mais ne suis-je point fort curieux de savoir cette manière chose, dans l'apprehension où je serois d'en n'en revenir jamais; c'est pourquoi il vaut beaucoup mieux & il est beaucoup plus sûr de demeurer chés soi.

Les troisièmes sont les *bayen* en Hollandois, les *requiems*, que quelques-uns ont appelé, très-mal à propos, *zeebonden* ou chiens marins.

ils ne leur ressembtent en aucune maniere. Ils sont fort épais & en même temps fort longs, quelques-uns ayans vingt à trente pieds de long. avec une tête large & plate, qui est pointuë par devant; au reste sa figure, bien loin d'être jolie, est assés laide. Les Negres en font leur manger plus ordinaire & le meilleur. On en prend chaque jour en quantité vers la Côte d'Or. Les blancs n'en mangent point, parce qu'ils ont la chair dure & sèche comme du bois; ce qui fait que les Negres, afin qu'ils deviennent tendres, les laissent au marché ou ailleurs pendant sept ou huit jours jufques à ce qu'ils se pourrissent & meurent; ensuite dequoi ils les avalent comme un mets délicieux, & en font grand trafic en les transportant bien avant dans le Pays.

Ces poissons ne jettent point d'œufs comme les autres, ni n'en pondent point ainsi que les tortues, mais ils font leurs petits, quand il les ont portez le temps qu'il faut, tout de même que les animaux terrestres à quatre pieds.

On n'apprend point qu'ils fassent aucun mal sur toute la Côte d'Or; mais à *Fida* & *Ardra*, où on trafique des esclaves, ils sont extrêmement méchans & gloutons, surpassans en cruauté, comme je crois, tous les animaux voraces qui sont sur la terre.

Si quelqu'un vient à tomber de bord dans ces endroits, il est bien-tôt mort, ou il faudroit qu'il n'y eût auprès du vaisseau aucun de ces poissons, (ce qui arrive très-rarement) & que l'on accourût promptement le malheureux qui est tombé.

Quand on jette de bord des esclaves morts, j'ai été quelquefois présent, on void, non sans frayer, l'horrible cruauté de ces bêtes; quatre, cinq, & davantage s'élancent toutes à la fois

fois sous le vaisseau pour prendre le corps mort
& le déchirer ; chacune devore ce qu'elle tient
soit bras , jambe , ou tête ; avant qu'on ait pu
compter vingt , ils ont quelquefois partagé entre
eux le cadavre , sans en laisser la moindre chose
de reste , même jusques aux entrailles ; & si par
hasard il en vient d'autres un peu trop tard ,
que par conséquent ils n'en puissent tirer leur
part , ils deviennent ou sont si furieux , qu'ils en
gloutiroient sur le champ les autres , s'ils ne
defendoient ; ils se jettent les uns sur les autres
avec une extreme violence , ayans la tête levée &
tenans hors de l'eau la moitié du derriere de leur
corps , ils s'entredonnent avec leurs queues de
coups si épouvantables , que toute la mer en
tremble.

Quand un *hay* ou *requiem* veut prendre sa
proye , il est obligé de se tourner & de se relever
verser sur le dos , parce que sa gueule étant dirigée
rectement sous sa tête & éloignée de son milieu
il ne sçauroit toucher ni prendre sa proye par en
haut.

Lorsque l'on prend un *hay* ou *requiem* ,
qu'on le tire à force de bras avec une corde fixée au
bord du vaisseau , on doit bien s'en tenir éloigné
car , outre ses dents trenchantes , il frappe avec sa
queue , où il a une force extraordinaire.
quelqu'un s'en approche de trop près , il lui en
porte en un coup le bras ou la jambe , ou pour le
moins il les met tous en pieces.

S'il ne leur arrive point d'attaquer les hommes sur
la Côte d'Or , je crois que cela vient de ce qu'ils
trouvent suffisamment de quoi manger aux mers
dres poissons , ce qui leur manque à *Ardra* & à *Ardr*
par conséquent , s'ils ne veulent périr de faim
il faut qu'ils y devorent les hommes ; & certes
les doivent trouver bien à leur goût ,

quelquefois ils suivent de près pendant trois ou quatre semaines les vaisseaux qui partent de ces endroits-là, prenans bien garde si on ne jettera plus de bord des esclaves.

Quoique ces animaux soient aussi goulus & aussi dangereux que vous venez d'entendre, cependant on m'a voulu raconter comme véritable l'histoire suivante : C'est qu'au Cap-Verd, où ces animaux sont assés cruels, il est arrivé, qu'un de nos Maîtres de navire s'étoit laissé tomber de bord par malheur ou par nécessité, (dequoi je ne me souviens point) & que ne sçachant pas fort bien nager il avoit été en danger de se noyer; mais que par bonheur pour lui un *hay* ou *requiem* le prit doucement par la jambe, & le porta ainsi à bord d'un des vaisseaux. Si cela est vrai, il faut avouër que c'est un plus grand miracle que celui qui arriva autrefois au fameux *Arion*, qui par les sons harmonieux de sa lyre engagea un dauphin à le porter sur le bord de la mer, & ce *hay* ou *requiem* rendit ce bon office à ce Maître de vaisseau sans y être encouragé par quoi que ce soit; pour croire ceci comme la vérité toute pure j'aurois besoin d'avoir plus de foi, quoique pour me le mieux persuader l'on m'ait nommé la personne, le jour, & le lieu; mais voici deux raisons, qui sont entièrement contraires à cela; l'une est, que ces animaux sont naturellement goulus & cruels; l'autre, qu'étans couchés sur leur ventre ils ne peuvent rien toucher ni prendre avec le museau, ainsi il falloit qu'il eût pris, étant renversé sur le dos, ce Maître de vaisseau, & l'eût tiré de ce danger en nageant; peut-être avoit-il en sa jeunesse appris à nager sur le dos, comme les jeunes garçons le font en Hollande, afin de pouvoir s'en servir dans l'occasion. Que dirai-je plus, Monsieur? si ce n'est que la nature est fort

admirable dans ses ouvrages ; arrêtons nous donc là, & pour le reste soyez persuadé que je ne souhaite rien tant que de demeurer vôtre &c.

Fin de la quinzieme Lettre.

SEIZIEME LETTRE.

Où il est traité des arbres & autres plantes des palmiers, de leurs fruits, & autres propriétés ; de quatre sortes de vin de palme ; des cacaoyers & des palmistes des orangers & des citronniers ; de leur grand nombre, de leur bonté, & où on en trouve le plus. Ample description des papayers & de leur fruit. Des pifangs que l'on distingue en bakovens & bananiens. Des pommes de Cormantin, fruit c'est, & pourquoi il est ainsi appelé. Des grenades & des raisins. Des arbres sauvages en quantité, dont on a de fort hauts & de fort gros, & autres le capoquier, & pourquoi on lui donne ce nom. Des arbres dont on fait de jolis ouvrages, & où ils se trouvent. Des fruits de la terre, comme du froment, du gros & du menu mil, du ris, des jammes, des patates. toutes sortes de fèves. On parle fort en

long des ananas, & l'on refuse ce qu'en ont dit certains Auteurs. Des melons d'eau, qui est un fruit très-beau & très-excellent. De la malaguette, ou graine de Paradis, ou poivre de Guinée. Du cardamome. Du poivre. Du piment. De l'estragon. Du tabac, que les Nègres aiment passionnément. De la manière de faire le sel.

MONSIEUR.

Je vai m'acquitter dans cette Lettre de la promesse que je vous ai faite dans ma précédente, de vous parler des arbres & de leurs fruits, comme aussi du froment & des autres fruits de la terre ; & sans autre préambule je vous dirai que comme dans les Indes Orientales on met le *raoyer*, pour son excellence, au nombre des plus beaux & des meilleurs arbres, de même nous pouvons donner avec autant de raison le premier rang au palmier entre les arbres de ce Pays, puisqu'avec le pain & le poisson il fait subsister & vivre la plupart des habitans de cette Côte.

Le premier fruit que cet arbre porte sont des noix, qui étans encore petites & étans rôties sont très-agréables à manger ; lorsqu'elles grossissent & vieillissent, l'écorce devient rouge, mais un peu noire par derrière, où est renfermée l'huile de palme, & d'où on l'exprime, tout comme celle d'olive. Cette huile est naturellement de couleur rouge, mais si on la garde quelques années, elle devient blanche ; elle est un peu désagréable pour ceux qui ne font que d'arriver dans

ce Pays, mais quand on y est accoutumé, elle n'est point desagréable à manger, elle est même extrêmement profitable & saine, & je préférerois dans plusieurs ragoûts à l'huile d'olive.

Après qu'on a exprimé l'huile de la noix, dedans sert encore aux Negres de mets délicieux & quand on l'a gardé long temps, il est très-bon pour engraisser les cochons, & pour rendre la chair plus ferme.

Le second fruit de cet arbre c'est le vin même pour en avoir & pour le tirer, on coupe toutes les branches aux arbres qui sont assés vieux, & on les depouille entierement; ayans demeuré dans cet état pendant quelques jours, on fait un petit trou dans l'endroit le plus épais du pied, où l'on scelle un petit tuyau fait de roseau, par-où le vin de palme tombe dans un petit pot, qu'on a eu soin de mettre dessous, mais en coulant goutte à goutte si lentement, que dans vingt-quatre heures à peine en tire-t-on un pot; un arbre donne du vin pendant vingt à trente jours & quelquefois pendant plus long temps, selon que le terroir, où il a crû, s'est trouvé bon. Quand l'arbre commence à couler plus vite, on allume un feu dessous pour en tirer ainsi plus de vin & avec plus de force.

Ce vin étant bû nouveau ou (comme l'on le fait ici) sous l'arbre, est très-délicat & très-agréable mais il est en même temps si violent, qu'il met te à la tête & enivre, avant qu'on y ait fait garde; au contraire le vin, que les paysans en portent tous les jours sur le bord de la mer, ne vaut pas grand'chose, parce qu'il est tout fêlé & coupé; ainsi je crois que nos gens du commun & les Negres ne le boivent pas tant que le bon goût, que pour s'en donner au

joye, à quoi il est très-propre, bienqu'assès trempé.

Le vin ayant été tiré de ces arbres, ils ne sont bons qu'à être brûlez; mais quand ils sont encore verts, on se sert des feuilles pour faire des cordes, des filets, & autres choses nécessaires.

On trouve ici de quatre sortes de vin de palme, qui ont chacun un nom particulier. Nous avons déjà parlé du véritable, qu'on appelle proprement vin de palme.

Le second ne se recueille & ne se tire dans aucun autre endroit, que dans le Pays de *Fantim*. On lui donne le nom de *Quaker*, je vous en ai dit la raison dans une de mes Lettres. Il est beaucoup plus délicat & plus fumeux que le premier; de sorte qu'à peine en peut-on boire la moitié moins sans en être incommodé; les arbres, dont on le tire, sont bien la moitié plus petits que les véritables palmiers.

On a du troisieme dans les Pays d'*Ancober*, d'*Abokrou*, d'*Axim*, & d'*Ante*, mais dans ce dernier en très-petite quantité. Il porte le nom de *Pardon*; ainsi, Monsieur, vous pouvez bien croire, que quelque vilaine action qu'un homme ait commise dans ce Pays, il en peut facilement obtenir le pardon, pourvu seulement qu'il se mette dans les bonnes grâces du Dieu Bacchus. Ce vin est fort différent du second pour le goût; il est bien aussi agréable, mais il n'a pas tant de force.

On n'ébranche point ces arbres comme les précédens, mais on en tire le vin ayans toutes leurs branches, de la même manière que dans les Indes Orientales l'on tire le *suri* des *cacoyers*, avec cette différence pourtant, que quoique dans les Indes on tire le vin de ces arbres, ils demeurent encore en vie, mais dans ce Pays ils meurent tous; je

crois que cela vient de ce que dans les Indes on n'en tire pas tout le vin & qu'il en reste toujours quelque peu pour leur nourriture, & pour le faire reverdir & croître, au-lieu qu'ici on le tire jusques à la dernière goutte; ainsi il est impossible que dès qu'il n'y a plus de suc, ils ne sechent entièrement.

Le quatrième se trouve dans les Pays d'*Assam* de *Jabi*, & d'*Adom*; il est tout-à-fait différent pour le goût des trois autres dont nous venons de parler, & n'a aucune force; mais étant bû nouveau, il approche fort du goût du lait doux; quand on le tire fait depuis neuf ou dix jours, on ne sçauroit le boire, & il n'est bon à rien. On le nomme *Crisa*.

Les Negres prétendent qu'en bûvant trop de ce vin le membre viril devient fort gros; ce qui est assez croyable, puisqu'il n'y a point d'endroit sur la Côte, où les Negres soient plus sujets à cette incommodité que dans les Pays sus nommez. Le vin est tiré de ces arbres de la même manière que celui qu'on appelle *Pardon*, lorsqu'ils sont encore verds & avec leurs branches.

Le pied d'un palmier dans sa circonférence est de l'épaisseur d'environ la hauteur d'un homme, & il est aussi haut; celui de *Quaker* (ainsi que j'ai dit) est à-peu-près la moitié plus petit. Ils poussent tous deux leurs branches en haut, dont il y en a qui ont vingt pieds de long & d'avantage. Ces branches sont appelées ici & ailleurs *bambous*, & elles servent à divers usages, comme à couvrir les maisons, à faire des hayes, & autres choses. Aux deux côtes de ces branches croissent des bandes longues & étroites, qui sont les feuilles de ces arbres.

Les palmiers, qu'on nomme *Pardon*, croissent com-

comme les *cacaoyers*, mais ils ont le pied beaucoup moins épais.

Ceux qu'on appelle *Crisia* croissent de la même manière, mais ils different considerablement par rapport à l'épaisseur & à la hauteur de leur pied, puisqu'à peine parviennent-ils au quart de la hauteur de celui des palmiers qui portent le nom de *Pardon*; ils ont aussi quatre ou cinq tiges, & davantage, dont on tire du vin de toutes.

Avant qu'un palmier ait toute sa croissance, il lui faut bien dix ou douze ans & davantage; & alors à peine en tire-t-on vingt, trente, ou tout au plus quarante pots de vin; néanmoins on apporte tous les jours sur le bord de la mer du vin de palme en si grande abondance, que cela est étonnant; ainsi il est aisé de juger qu'il faut que ces arbres croissent à milliers dans ce Pays, ou autrement on en verroit bien-tôt la fin. On achete ordinairement pour un demi-écu une ancre de vingt pots de ce vin, mais dans de certains endroits & dans de certains temps la moitié meilleur marché que dans d'autres.

Après les palmiers doivent venir sans nulle difficulté les *cacaoyers*. Peu de gens ignorent combien ces arbres sont estimez ailleurs, & pour s'en convaincre on n'a qu'à lire les diverses Relations que nous avons des Indes Orientales. Dans ce Pays, à cause de l'ignorance des Negres, on n'en retire autre chose que le fruit, qui est une espece de noix très-agréable & très-delicat, de même que l'amande & le suc qui y sont dedans.

Ces arbres dans ce Pays parviennent jusques à la hauteur de trente, de quarante, & même de cinquante pieds. Leurs branches & leurs feuilles sont semblables à celles des palmiers, si ce n'est qu'elles sont plus épaissies, mais pas si longues & nulle.

nullement propres à aucun ouvrage. Au bout de quatre ou cinq ans les *cacaoyers* portent du fruit, & vivent jusques à cinquante ans, & même plus long temps.

On a aussi des *cacaoyers* sauvages, appelez communément *palmistes*, qui portent aussi du fruit, que les Negres mangent, mais fort peu de Blancs. Le tronc de ces arbres est incomparablement plus épais que celui des *cacaoyers* francs, principalement vers le milieu, où il est d'une épaisseur prodigieuse, & ce qu'il y a de curieux à voir, c'est qu'au dessus & au dessous il est plus de la moitié plus délié. A la cime de ces arbres il croit du fruit, ou c'est la moelle qui paroît au dessus du tronc, que l'on appelle en Flamand *palmeghe kool*, c'est-à-dire, chou de palmiste, parce qu'il approche en quelque manière du goût du chou.

Les orangers sont en très-grande abondance dans le Pays d'*Axim*, tant ceux qui portent des oranges douces que ceux qui en portent d'aigres; les douces sont passablement bonnes, & nous en avons dans notre jardin d'*Elmina*, qui en est tout rempli, qui pour leur goût exquis ne cede gueres aux oranges de la Chine.

Dans les autres Pays des Negres l'on void peu ou point d'orangers; quoiqu'il ait plu à Monsieur de *Focquenbrog* d'écrire, qu'il en croissoit une infinité le long de la riviere de *Boutry*; car il s'en grandement trompé en ceci. J'ai été plusieurs fois sur cette riviere, mais je n'y en jamais trouvé aucun, & suivant ce que disent les Negres, il n'y en a jamais eu. On en a quelque peu sur la montagne qui est près de notre fort, mais aucun sur la dite riviere.

Les citronniers, que l'on nomme ici *brambat*, croissent sur toute la Côte, particulièrement à *A. 200*

Mourée, où l'on les pressure, ce qui produit tous les ans, lorsqu'il ne fait pas une sécheresse extraordinaire, plus de deux cens tonneaux de jus de citron. On paye quatre à cinq écus pour un tonneau de jus de citron, ou de petits citrons confits au vinaigre.

Le jus de citron de Guinée, de même que les petits citrons confits au vinaigre sont trop bien connus & estimez en Hollande, sans qu'il soit nécessaire de m'y arrêter.

Quelques Auteurs ont écrit bien des choses des *papayers*, mais sans les avoir examinez avec l'exactitude requise, comme quand ils ont dit, qu'ils n'avoient ni branches ni feuilles, qu'ils ne croissent qu'à la hauteur d'un homme, &c. Pour refuter tout cela je n'ai autre chose à faire qu'à décrire la forme véritable & naturelle de ces arbres.

Son tronc, de l'épaisseur de quelques pieds, est fort spongieux, ou plutôt comme un tuyau de bled, auquel il ressemble beaucoup; il est creux par dedans, & on peut facilement le couper par le milieu avec une hache. D'abord le fruit croit au haut du tronc, sans aucune branche, mais étant un peu plus vieux, il vient aussi des branches vers la cime, qui ressemblent assez bien à de jeunes tiges, & auxquelles il croit aussi du fruit. Du haut du tronc, de même que de ces branches, il en sort encore d'autres fort menuës, presque comme des chalumeaux de roseau, un peu recourbées par devant, & creusées par dedans. A l'extrémité de ces branches ou chalumeaux croissent de fort jolies feuilles larges & fendues en plusieurs endroits, qui ne ressemblent pas mal à des feuilles de vigne, si ce n'est qu'elles sont plus grandes.

Il y a des *papayers* qui ont trente pieds de haut.

ce qui est bien différent de la hauteur d'un homme. Le fruit, ou ce qu'on appelle proprement *papai*, est environ la moitié aussi gros qu'une noix de *cacaoyer*, ordinairement d'une figure ovale, verd par dehors, & blanc par dedans; mais quand il est vieux, il devient tout rouge par dedans, avec beaucoup de grains blancs, qui sont la semence, d'où ils germent. Les *papayers* ont le goût des citrouilles, & l'ont encore plus intéressant.

Il y a une quantité prodigieuse de *papayers* tout le long de la Côte, & ils sont de deux sortes, des mâles, & des femelles, du moins les nomment-ils ainsi, parce que ceux qu'on appelle mâles, ne portent jamais de fruit, mais sont toujours chargés de quantité de longues fleurs blanches, que les femelles ont aussi, mais non pas si longues ni en si grand nombre.

Quelques Ecrivains ont remarqué, que ces arbres femelles produisent de meilleur fruit & en plus grande abondance, lorsqu'il y a des mâles auprès d'elles. Il vous est libre, Monsieur, de le croire ou de ne le pas croire; vous ne serez pas pour cela accusé d'être hérétique.

Pour les *pisangs*, qui sont distingués en *bakouens* & en *bananiers*, on en a déjà écrit tant de choses, qu'il me semble presque inutile d'en parler, si ce n'est pour confirmer ce que les autres en ont dit; par exemple, que leur fruit, principalement des *bakouens*, est d'un goût agréable & exquis; & qu'ils portent du fruit dans un an, mais une fois seulement; car après cela on les coupe vers le tronc, d'où, à mesure qu'on les coupe, il sort perpétuellement cinq ou six autres troncs ou tiges.

Le tronc de ces arbres (s'ils peuvent porter ce nom) est environ deux fois aussi haut qu'un homme.

homme. Ceux qui ont crû que les feuilles de ces arbres étoient celles dont nos premiers parens se couvrirent, ne se sont pas fort trompez; d'un côté, parce que ces feuilles sont assés longues & assés larges pour cela; de l'autre, parce qu'il est fait mention dans la sainte Ecriture de feuilles de figuier, & celles-ci portent le nom de figues des Indes; cependant il faut ajouter qu'elles ne sont gueres propres pour un vêtement ou pour une couverture; car dès qu'on les touche avec le doigt, on y fait un trou; & ainsi à grand' peine pourroient-elles servir à un homme vivant.

Il y a encore dans ce Pays divers autres arbres fruitiers, cependant comme leurs fruits ne nous sont pas seulement inconnus, mais aussi que peu de gens d'entre nous en mangent, il me suffira de dire que nous avons ici de certains fruits, qui ressemblerent assés pour la figure & pour la couleur à nos prunes de Hollande, tant bleuës que blanches, mais ils sont d'un assés mauvais goût, & sont extrêmement doux, farineux, & secs.

Je ne dois pas oublier les petites pommes de *Cormantin*; (ainsi appellées, parce que c'est dans cet endroit qu'on en trouve le plus) elles sont à peu-près aussi grosses qu'une noix avec son écale, ayant la peau jaunâtre & tirant un peu sur le rouge. En dedans elles ont quatre gros pepins plats & noirs, autour desquels est attachée la chair, qui est rouge & blanche, & d'un goût doux & piquant, mais approchant un peu plus de l'aigre que du doux. C'est un fruit délicieux & rafraichissant, & très-rejouissant pour un malade, principalement pour ceux qui sont attaquez de la colique ou de la dysenterie, à cause qu'il est fort astringent. Etans cuites dans le vin & dans le sucre, outre qu'elles sont plus saines à un malade, elles sont plus agréables que le tamarin.

J'ai

J'ai vu ici quelques grenades dans les jardins d'*Elmina* & de *Mourée*; mais avant qu'elles viennent à leur parfaite maturité, elles tombent ou se pourrissent; ainsi on n'en a presque rien à attendre.

Il ne faut pas que j'omette le vignoble de *Mourée*; je dis de *Mourée*, parce qu'on n'en a en aucun autre endroit de cette Côte. Il produit des raisins deux fois l'année, ordinairement dans les mois d'Août & de Janvier. On pourroit y avoir des raisins en très-grande abondance, si la vigne étoit taillée dans le temps & de la manière qu'il faut par quelque personne qui s'y entendit bien; mais cela se faisant par un Negre tout-à-fait ignorant en ceci, il arrive que la moitié des raisins ne viennent point à maturité, & qu'ils se sechent ou se pourrissent avant qu'ils soient demi-mûrs, & il est même à craindre que dans peu de temps on gâtera tellement la vigne en la taillant, qu'elle se détruira & mourra toute.

Les raisins, qui croissent ici, sont bleus & d'un goût très-agréable; ils sont aussi bien nourris; mais ils n'ont pas tant de suc que ceux de Hollande. Je ne doute nullement, que si on en prend bien soin, ils ne fussent aussi bons (pour ne pas dire meilleurs) que les plus excellens d'Europe, puisque déjà ils sont meilleurs que ceux de Hollande.

C'est une chose remarquable que la vigne ne peut venir en aucun autre endroit qu'à *Mourée*. On a souvent entrepris d'en planter à *Elmina* & ailleurs, mais cela n'a jamais pu réussir.

Autant que je le puis sçavoir, ce sont les Portugais qui ont apporté les premiers depuis quelques années du Brésil le plant de vigne; & nous trouvons ici ce fruit si délicieux, qu'il seroit à souhaiter qu'on en pût planter en d'autres endroits.

à l'y conserver ; car présentement , si vous en exceptez le Marchand de *Mourée* , ni nôtre Gentil ni aucun de ceux qui ont l'honneur d'être à sa table n'en reçoivent aucun profit ni plaisir , & de tant de vaisseaux qui font le voyage de Guinée à peine y en a-t-il un qui puisse avoir la satisfaction d'en voir.

Ce sont là tous les arbres fruitiers de Guinée, c'est-à-dire, de cette partie que l'on appelle la Côte d'Or ; ainsi je m'en vai parler des arbres sauvages ; mais avant que commencer je ne sçaurois m'empêcher de faire voir une autre faute de Monsieur de *Focquenbrog* , & de dire qu'il a eu grand tort d'écrire qu'il ne croissoit ni feuille, ni herbe, ni arbre à *Elmina* & quelques milles aux environs. Cela ne s'accorde du tout point avec la vérité ; car outre les arbres qui sont autour d'*Elmina* sur les montagnes , il y a le long de la petite riviere d'eau fraîche , qui n'est éloignée d'ici que d'une demi-heure , beaucoup de grands & beaux arbres ; de là il paroît qu'en plusieurs choses cet Ecrivain a été un peu trop partial par rapport à cette Côte. Il est bien vrai qu'il n'y a pas tant d'arbres du côté d'*Elmina* que dans d'autres lieux, cependant elle n'en est pas si dépourvue, qu'elle méritât qu'on en écrivit avec tant de mépris.

Pour revenir à mon sujet , je dis que toute cette Côte est remplie de grands & de petits arbres, dans un endroit plus , & dans un autre moins. La quantité de ces arbres, avec l'ombre qu'ils font par leur feuillage, corrige extrêmement la malignité ou le mauvais air de ce Pays, d'autant que ceux qui vont se divertir dans les terres, y trouvent de quoi se contenter, & oublient par-là les incommoditez du voyage.

Il y a ici des arbres, qui de leur nature sont
crûs

crûs si extraordinairement, que l'art ne sçait rien faire de tel; d'autres y croissent si épais & font d'un feuillage si grand, qu'ils font des allées entières, admirables à la vûe & satisfaisantes pour ceux qui y viennent prendre le divertissement de la promenade.

Je me souviens d'avoir lû autrefois dans *Olivarius* & autres Ecrivains la description de certains arbres, sous l'ombre desquels se pouvoient mettre deux mille personnes; & d'un autre, dont le *Père Kircher* (qui à mon avis ne devoit avancer que des choses veritables) dit, que sous son fruit ou sous la peau de ce fruit (je crois que c'est une chataigne) un berger avec tout son troupeau pouvoit passer la nuit, il falloit certes qu'il ne fut pas petit, & il meritoit bien qu'on le regardât comme une merveille de la Nature; mais tout cela n'est rien en comparaison des arbres de ce Pays. J'en ai vû, sous lesquels non seulement deux mille, mais aussi vingt mille personnes auroient pu se tenir, à condition néanmoins qu'ils y fussent venus les uns après les autres. Si ces Auteurs l'entendent de cette maniere, je ne fais point difficulté d'ajouter foi à ce qu'ils ont avancé, ni vous aussi, Monsieur, comme je crois. Mais sans m'arrêter plus long temps à ces sortes de récits, je dis qu'on peut trouver dans ce Pays des arbres extrêmement hauts & épais, comme il est aisé à juger de ces grands canots, dont je vous ai ci-devant écrit; & puisque l'on peut faire un canot d'une piece de bois droite & également épaisse par-tout, & que l'on trouve rarement des arbres qui croissent si droits, ce que je dis ne doit point paroître incroyable, sçavoir que ces grands canots sont à peine la moitié d'un arbre.

J'ai vû de ces arbres, dont à peine pouvoit-on atteindre la cime d'un coup de fusil. On les nomme

me ici *capoquiers*, parce qu'il y croit une certaine couate appelée ici *capoc*, qui est fort propre pour des couates & couffins, sur-tout dans ce Pays, parce que les lits de plumes y sont trop chauds.

Les bois de ces arbres est léger & spongieux; & il ne sert presque à autre chose qu'à faire des canots.

Je ne doute nullement que l'arbre, que nos gens trouverent vers la fin du xv. siecle dans l'*Ilha del Principe*, ou l'*Ile du Prince*, & qui avoit vingt-quatre brasses d'épaisseur, ne fut un *capoquier*. Il y en a aussi un auprès d'*Axim*, que dix hommes auroient peine d'embrasser, non que son tronc soit si épais, mais à cause de ces merveilleux rejettons, qui viennent tout autour.

Si nous avions dans ce Pays des Prêtres Papistes, nous pourrions leur fournir de ces rejettons pour bâtir de petites chapelles. De même les épines, dont cet arbre est plein, leur pourroient servir pour macerer & dompter les aiguillons de la chair, & ainsi ils n'auroient pas besoin de donner de l'argent pour des disciplines.

Mais laissons là les Prêtres, & poursuivons à dire, que nous avons ici des arbres, qui pourroient nous fournir de très-beau bois pour mettre en œuvre. Premièrement dans le Pays d'*Ante*, vers le petit fort des Brandebourgeois, nommé *Acoda* ou *Dorothea*, de même derrière notre fort la *Patience* à *Apam* on trouve du bois jaune, dont on pourroit tourner de fort jolies chaises, tables, &c.

Ensuite vers *Rio de Gabon* il y a du bois jaune & du rouge propre pour ces sortes d'ouvrages; outre que dans cette même riviere, si quelqu'un en faisoit son affaire, on pourroit couper du bois propre pour des pieces de vaisseau, comme des gou-

gouvernails, de petits mats, & autres choses on auroit besoin. Je crois même qu'il y a des arbres bons pour de gros mats, si ce n'est pour de gros vaisseaux, du moins pour des esquaves, des iachts, & autres petits bâtimens.

Pour achever la description des arbres, je dois encore dire, que les Negres ont par-tout des arbres choisis, qu'ils tiennent pour sacrez, & sous lesquels ils font leur service idolatre. Ce sont ordinairement de ces arbres, où la nature sembleroit avoir mis toutes ses forces pour les produire.

Comme j'ai déjà fait mention de l'idolatrie des Negres sur ce sujet, il n'est pas nécessaire de le repeter ici ; c'est pourquoi laissant là les arbres, je viendrai aux fruits de la terre, & je parlerai d'abord du froment ; que l'on appelle ici *milbio*.

La plupart des gens prennent le *milbio* pour le bled de Turquie, & il est si connu en Hollande par rapport à sa figure, que ce n'est pas la peine de la marquer en ce lieu.

On sème & on moissonne dans ce Pays le *milbio* deux fois l'an ; la premiere recolte se fait ordinairement dans le mois d'Août, & la seconde vers la fin de l'année ; mais elle n'est pas fort abondante, les Negres ne semans pas beaucoup dans ce temps-là, à cause qu'alors on ne peut espérer de la pluye en abondance, sans laquelle le *milbio* ne sçauroit réussir.

Il seroit à souhaiter que l'on pût cultiver & recueillir le bled en Hollande avec aussi peu de peine que l'on fait ici le *milbio* ; un homme, ou tout au plus deux peuvent cultiver & labourer ici une aussi grande étendue de terre, qu'on en pourroit faire chès nous avec la charruë ; & après cela on sème le *milbio* bien vite & dans peu de temps.

Lorsque le *milbio* est parfaitement crû, sa tige est une fois & demi ou deux fois plus haute qu'un homme, & il y en a encore une, deux, trois, & même quatre, qui y sont attachées, & dont chacune a trois ou quatre cens grains; de sorte que le *milbio* produit ici incomparablement plus que le bled en Europe.

D'abord après la recolte du *milbio*, on en achève en temps de paix mille tiges pour un écu, & dans quelques Pays pour le tiers ou le quart moins; ces mille tiges étans depouillées rendent pour le moins cinq boisseaux ou un sac & demi.

Les grains du *milbio* sont blancs & rouges; les blancs sont bien les plus beaux; mais on estime les rouges les meilleurs. Le *milbio* étant pilé fin, & tout le son en ayant été bien ôté, on en fait du pain passablement bon, mais faute de levain il est un peu pesant. Si le *milbio* étoit moulu, sans doute qu'on en feroit de très-bon pain; mais ces choses-là n'étans pas observées, & le levain manquant, le pain est fort gluant & pesant. Voilà pour ce qui regarde le *milbio* ou bled de Turquie.

La seconde espece, que nous appellons petit *milbio*, & les Portugais *maiz*, a les grains presque comme des coriandres; on en cuit aussi du pain. Il ressemble tort à ce que nous nommons en Hollande du seigle; il est d'un très-bon goût & fort nourrissant. Il croit tout comme le gros *milbio*, si ce n'est que sa tige ne vient pas si épaisse, & que ses tuyaux ne sont point couverts de feuilles, comme ceux du gros *milbio*, ce qui fait qu'il est beaucoup plus exposé en proie aux oiseaux. Ce *maiz* ou petit *milbio* est bien la moitié plus cher que le gros, parce qu'il n'est

n'est pas semé en si grande abondance que le premier.

On sème le gros & le petit *milbio* tout de la Côte, mais très-peu à *Axim*, ce qu'il y est toujours plus cher. En temps & dans une année fertile le Pays d'*Ante* une quantité prodigieuse de *milbio*. J'y ai acheter & j'ai acheté moi-même les mille tiges pour six, sept, huit, & neuf *takou*; chaque *kou* valant quatre sols monnoye de Hollande, si le sac ne revenoit tout au plus qu'à un franc & par conséquent le *milbio* est de toutes les années celle qui est à meilleur marché dans ce Pays, mais en temps de guerre ou dans une année fertile le prix du *milbio* hausse extrêmement. J'ai vu dans des temps facheux, qu'il falloit donner pour mille tiges une once d'or, qui monte à quarante francs de Hollande.

La paresse des Negres contribué beaucoup à cette cherté, n'en semans rarement qu'autant qu'il leur en faut pour une année. A quoi l'on peut ajoûter le grand nombre des vaisseaux Anglois avec des esclaves, qui viennent tous les ans sur cette Côte, & qui n'étans pas aussi bien pourvus de vivres que nos vaisseaux sont obligés d'acheter pour leurs esclaves une grande quantité de *milbio*, ce qui monte tous les ans à plusieurs mille sacs.

Le prix du *milbio* hausse pour l'ordinaire depuis le mois de Fevrier jusqu'à la recolte d'un à quatre écus les mille tiges.

Après le *milbio* vient le ris, qui n'est pas commun sur toute cette Côte. On n'en trouve plus, ou du moins fort peu, le long de la Côte d'Or, de même que vers *Axim* & *Ante*; mais il croit vers la partie supérieure de la Côte en si grande abondance, qu'on en peut facilement avoir pour

charger un vaisseau à un fol, & même à moins, la livre tout mondé. Celui qui n'est pas mondé coûte environ une fois autant du côté d'*Axim*, d'*Ante*, d'*Abokrou*, & d'*Ancober*.

Il est fort avantageux aux Negres d'*Axim*, que leurs terres soient si propres pour planter du ris, car par-là ils compensent assés le *milbio*, dont ils manquent.

Il vient ici un certain fruit ou racine, nommée *jammes*, qui est le principal, puisque les habitans en retirent un grand profit. Elles se forment dans la terre tout de même que les navets, & ont environ deux emfans de long, & autant d'épaisseur.

Les *jammes* poussent des feuilles longues & vertes, à-peu-près comme les petites feves de Turquie, avec de petits piquans ou épines. Les Negres laissent monter en échelas ces feuilles, à quoi ils peuvent voir quand le fruit a toute sa croissance, & alors ils le tirent de la terre.

Par dedans elles sont blanches comme neige; on les rôtit ou on les fait bouillir, & les Negres, de même que bien des Blancs, les mangent au lieu de pain. Elles ont un bon goût, à-peu-près comme celui de certaines pommes de terre que les Hollandois nomment *aardakkers*, si ce n'est qu'elles sont point si douces, mais ont la chair beaucoup plus sèche & plus ferme.

Les *jammes* croissent en abondance dans le Pays d'*Ante*, & en plus grande quantité dans le Pays de *Sabou*; d'où, lorsque c'en est le temps, on en transporte chaque jour plusieurs milliers dans les autres Pays. Ceux qui les achètent à *Mourée* payent trois écus pour le cent, & gagnent beaucoup à les vendre ailleurs.

Le second fruit, qui croit ici sous terre, sont les *parates*; elles poussent, comme les *jammes*, des

des feuilles vertes & rampantes. Pour bien venir ces *patates*, on n'en coupe que quelques petites branches, que l'on plante ensuite, & auxquelles il revient en très-peu de temps des *patates*, mais pour avoir d'autres *jammes* il faut planter quelque chose du fruit même.

Les *patates* ont la forme ovale, les commencent comme de grosses raves en Hollande. Par dans elles sont toutes blanches, ainsi que les *patates* ; on les fait aussi bouillir ou rôtir, & s'en sert au lieu de pain, principalement à F. où elles sont le mets le plus ordinaire des N. Elles ont un goût agréable, & beaucoup meilleur que les *jammes*, ressemblans extrêmement à nos chataignes cuites de Hollande.

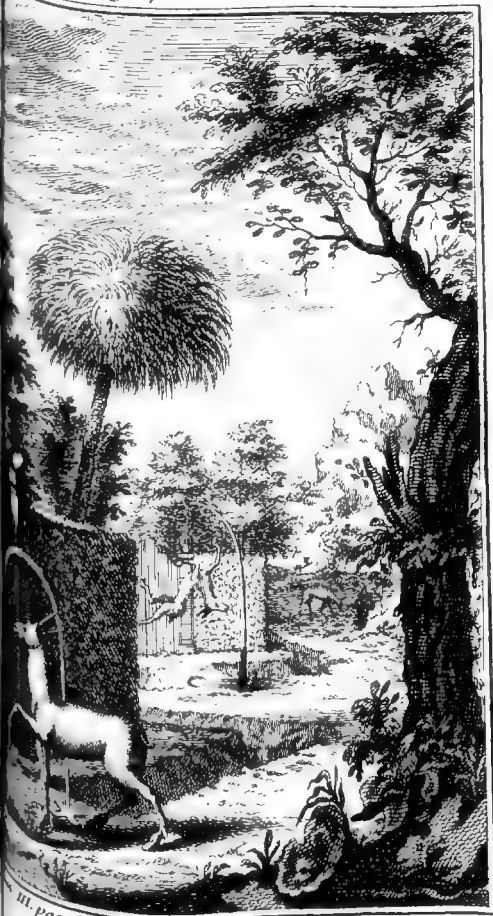
Le Pays de *Sabou* fournit le plus de ce fruit après celui d'*Ante*, duquel on peut dire, en rapport à cette Côte, qu'il ne manque de rien.

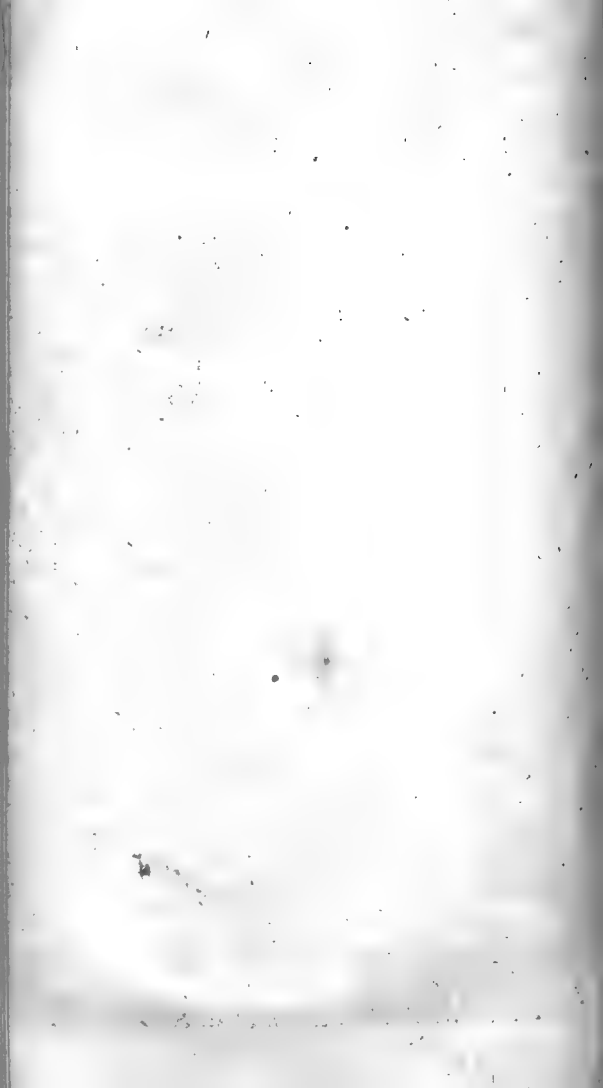
On m'a raconté comme une chose véritable qu'avant que les Portugais vinssent sur cette Côte, les Negres ne se nourrissoient que de deux fruits & de quelques racines d'arbres. Dans en ce temps-là ce qu'étoit le *milbio*. Les Portugais auroient les premiers apporté de ce Pays.

Ce qui m'engage à ajouter foi à ceci, c'est que présentement il y a vers l'anse de *Guinée* ce Pays, où il ne croit point ou pour le moins un peu de *milbio*; & que les habitans y subsistent par le moyen de ces deux fruits, sur-tout des *patates*.

Ayant décrit les quatre fruits principaux qui servent à l'entretien de la vie humaine, nous allons encore à parler de ce que ce Pays fournit de plus qui soit bon à manger; ce sont pour l'ordinaire plusieurs sortes de fèves; dont il y en a d'abord qui approchent fort de nos fèves de jardin en

Piège pour les Flans.





grande tant par rapport à la figure que par rapport au goût.

Les secondes sont un peu plus grosses, & ont des gousses de la longueur d'une aune ; la fève est d'un rouge pâle.

La troisieme espece de fèves sont presque comme ces petites fèves qu'on appelle en Hollandois *Princesse-boontjes*, si ce n'est que celles-ci sont d'un rouge obscur. Ces fèves ne sont pas seulement bonnes & nourrissantes, mais aussi fort delicates.

Toutes ces fèves croissent de la même maniere que les haricots en Hollande, c'est-à-dire, qu'on les rame, ou qu'on les laisse monter le long d'une laye.

Mais les fèves qui suivent croissent d'une autre maniere; comme sont en premier lieu ces sortes de petites fèves, nommées ici *jojoorjes*, qui rampent ainsi que les *patates*, & qui ont des gousses longues & étroites.

On trouve aussi dans ce Pays de petites fèves, qui viennent sur des arbres de la hauteur de nos plus grands groseillers de Hollande. On ôte les gousses à ces petites fèves à peu près comme à nos petits pois verts en Hollande, c'est pourquoi il en faudroit mettre un bon nombre pour en faire un plat ; d'ailleurs elles ne sont pas fort agréables au goût ni fort tendres.

On a encore ici une espece de fèves appellées *gebbegobbes*, qui croissent sous terre deux ensemble dans des gousses, & poussent hors de terre une fort petite feuille. Ce sont les plus mechantes de toutes les fèves, & cependant on ne laisse pas d'en manger.

Il y en a d'autres qui croissent sous terre de même que ces dernières, & qui ne nous sont connues que depuis quelques années ; on les nomme fèves d'*Angole*, parce que c'est de là qu'on les

les transporte ni. C'est un manger agréable & délicieux, lorsqu'on les fait rôtir dans la poêle comme les chataignes.

La dernière espèce de fèves croissent aussi sur terre & sont les meilleures, mais elles ne peuvent gueres bien passer pour des fèves, d'un côté parce qu'elles n'ont point de gouffes, & de l'autre, parce qu'on ne les apprête ni ne les mange de la même manière. On pourroit les appeler beaucoup plus justement *noix de terre*; car étant mangées crues, elles ont assés le goût des noixettes de Hollande; mais ordinairement on les met en pièces, on les met tremper, & on les pressure à travers un linge; ensuite de quoi cette eau cuite avec du ris passe dans ce Pays pour du lait doux, & en y mettant un peu de iûcre, de canelle, & de beurre on pourroit le servir pour tel devant qui n'en sçauroient rien.

Quant aux fruits que l'on mange pour la friandise, on en a très-peu dans ce Pays, & principalement de l'*ananas*, que plusieurs estiment un fruit très-excellent; c'est pour cela qu'on a décrit ses qualitez fort au long. Pour moi, sans vouloir le mépriser, j'ose dire que je n'y ai point aperçû tant de délicatesse, ni je n'y en ai jamais trouvé.

Je veux bien prendre la peine d'en parler un peu amplement, afin que vous puissiez juger si ceux, qui en ont écrit tant de choses, ont raison ou contre juste.

Outre *Linschooten*, & plusieurs autres Ecrivains vous pouvez voir là-dessus *Simon de Vries* dans ses *Remarques curieuses* (comme il les appelle) sur les choses merveilleuses des Indes Orientales & Occidentales. Il allegue dans cet Ouvrage quelques Auteurs; il paroitra, s'ils ont deviné juste, que la description simple & véritable que nous allons

laire des propriétés naturelles de l'*ananas*, de sa figure, de la manière dont il croit, & de la plante elle-même.

Cette plante a quelque ressemblance avec cette autre plante, que l'on trouve quelquefois en Hollande chès des curieux, & que l'on nomme *joubarbe*, si vous en exceptez que l'*ananas* pousse ses feuilles, ou ce qu'on doit prendre pour ses feuilles, plus droites en haut, & qu'elles ne sont pas si larges ni si épaisses que celles de la *joubarbe*; comme aussi que ses feuilles ont aux deux côtés de petites épines fort pointues; que sa couleur est d'un jaune obscur & un peu verte, au lieu que celle de la *joubarbe* est d'un très-beau verd.

Entre les feuilles de l'*ananas* il croit, avant que le fruit paroisse, un bouton ou bouquet, de l'épaisseur du poing, tout-à-fait verd, avec une guirlande d'un très-beau rouge, & de petites feuilles autour du bouton, ce qui tout ensemble est fort joli & agréable à la vûe. Le dit bouton change peu à peu de couleur dans l'*ananas* même, qui est au commencement verd, avec de petites feuilles jaunes, mais en meurissant elles se changent entièrement en une couleur jaune. Lorsque l'on veut manger de l'*ananas*, on coupe tout à une fois l'écorce & les dites feuilles, qui sont comme enchassées autour du fruit; la guirlande, ou du moins une partie, quoique l'*ananas* soit meur, y demeure néanmoins attachée, mais elle se change aussi en une couleur presque jaune. Devant & autour de l'*ananas* il sort de petits rejettons, que l'on replante pour avoir d'autres *ananas*. Voilà pour ce qui regarde la plante.

Le fruit, sçavoir l'*ananas* lui-même, a environ un empan de long, & autant d'épaisseur; mais

en est de ce fruit comme de tous les autres, l'un est gros, & l'autre petit.

Les Auteurs alleguez par le Sieur de Vries conviennent la plûpart du goût de ce fruit, & je ne fais pas difficulté d'y donner mon consentement ; mais je dois ajouter que ce n'est un morceau friand que pour quelques fois ; car lorsqu'on en mange souvent, on le prend en averfion. Il est très-delicieux & très-sain, lorsqu'on le mange avec de la canelle, du sucre, & du vin, comme les fraises ; car quand on le mange tout seul, il est trop chaud ; ainsi Monardus a eu grand tort de lui attribuer une qualité froide. Il échauffe extrêmement, & d'une telle maniere, que si on en mange trop, son suc acide nous fait cracher le sang. Mais quoique cette humeur acre mette tout en sang le gosier & les gencives, c'est pourtant une fable grossiere, que de dire que l'*ananas* ronge si fort, que si on y figeoit un couteau pendant une demi-heure seulement, il le rongeroit en partie ; ce qui est si peu vrai, que si au lieu d'une demi-heure on prenoit un demi-an, ou bien toute l'année, cependant il ne seroit pas capable de le consumer. Il est bien vrai que le couteau s'émouffera tout par l'acreté du suc ; mais la même chose arrive aussi lorsque l'on coupe un citron, un limon, une orange, des *bakewell*, des *bananes*, & sur-tout des derniers lorsqu'ils ne sont pas tout-à-fait meurs ; de sorte qu'on ne doit pas attribuer cette apreté à l'*ananas* seul.

Avant de finir cet article je dois encore faire remarquer une lourde bevûë de ces mêmes Auteurs. En premier lieu, c'est que *Linschooten* dit que l'*ananas* croit hors de terre de la hauteur d'une brasse ; en second lieu, c'est que d'autres avancent, qu'il croit la moitié sous terre. Ils se trom-

trompent tous grossièrement. La plante de l'*ananas* n'a pour l'ordinaire qu'un pied & demi de haut, & sa tige un demi-pied, ce qui fait en tout deux pieds de haut; cependant cela est bien différent d'une brasse, & encore plus s'il croissoit sous terre.

C'est à contre-cœur que je me suis étendu un peu au long dans la description des *ananas*; si après cela il se trouve encore quelqu'un qui veuille dire que ce fruit est tout autre en Asie qu'en Amérique, à lui permis; il me suffit d'avoir appris de diverses personnes, qui ont parcouru ces deux parties du monde, qu'il n'y a aucune différence.

Aux *ananas* nous joindrons les melons d'eau, qui, quoique plus délicats & plus agréables, ne nous arrêteront point si long temps. Un melon d'eau, étant encore petit, est blanc par dedans, & verd par dehors; mais quand il commence à meurir, il se couvre par dehors de taches blanches, & perd un peu de sa verdure; par dedans il devient rouge & blanc; mais plus il est rouge, plus est-il meur & agréable. Quand on le mange dans sa maturité, il est délicieux, a beaucoup d'eau, & est rafraichissant.

Ce fruit seroit meilleur & ne sauroit faire tant de mal que l'*ananas* à une personne fievreuse. On mange les melons verts en guise de salade à la place de concombres, avec lesquels ils ont quelque ressemblance, ayans aussi les mêmes grains, qui étans meurs deviennent noirs, & alors ils sont bons pour être replantez.

Ces melons croissent tout de même que les concombres, mais ils ont d'autres feuilles. Ils sont une fois aussi gros que nos melons de Hollande. Si les Negres n'étoient pas si negligens ni si paresseux, on pourroit avoir dans ce Pays une

grande quantité de ce fruit ; il n'y a que quelques-uns de nos Chefs qui en conservent & qui en plantent , ainsi les gens du commun n'en profitent gueres.

C'est pour l'ordinaire dans les mois de Juillet & d'Août que ces melons sont meilleurs , & lorsque la saison est bonne , on en a deux fois l'an.

Ce sont là tous les fruits, que nous avons dans ce Pays ; cependant je ne sçaurois passer sous silence ceux qui suivent ; après quoi nous pourrions dire que nous n'avons rien omis , & que nous avons parlé de tout, tant bon que mechant.

Le premier est la *malaguette* , appelée par les Hollandois *grein du poivre de Guinée* ; peu de gens ignorent quel fruit c'est. Il croit sur des arbrisseaux dans des gouffes rouges , ce qui de loin fait un joli ornement & fort agréable à la vûë. Dans ces gouffes est renfermée la *malaguette*, distinguée en quatre ou cinq rangs séparés l'un de l'autre par une pellicule blanche , dont ils sont couverts. La *malaguette* croit encore d'une autre maniere , & tout ainsi que le *glaycul*.

On trouve dans ce Pays une autre sorte de fruit, qui croit sur un arbrisseau & approche fort de la figure & du goût du cardamome ; ainsi j'oserois croire que c'est le même.

Bien avant dans le Pays & du côté de *Benin* on a aussi du poivre , tout-à-fait semblable à celui des Indes Orientales.

Ce Pays est abondant en une autre espece de poivre , que l'on appelle ici *piment* , & en Europe *poivre d'Espagne* ; il croit sur des arbrisseaux , semblables aux groseillers de Hollande , si ce n'est qu'ils sont plus bas.

Le *piment* est de deux sortes, le gros , & le petit ; ils sont tous deux d'abord verds , mais dans

la suite ils changent de couleur, le petit en beau rouge, & le gros en rouge & noir; ils paroissent tous deux fort agréables à la vûë.

Ce fruit est extrêmement chaud, & beaucoup plus que le poivre, sur-tout le petit, qui n'a que le quart de la grosseur de l'autre, mais en recompense les arbrisseaux, sur lesquels il croit, sont bien six fois plus hauts & beaucoup plus larges.

Le *piment* mis dans le vinaigre ou dans le jus de citron est estimé par bien des personnes un manger très-sain & corroboratif, sur-tout quand il est mis dans le jus de citron.

Ce Pays ne produit point de ces herbes connues en Europe, ou il faudroit que ce fussent l'*estragon* & le *tabac*; l'un & l'autre y abondent, principalement le dernier; mais il est si vilain & si detestable, qu'il est du tout impossible à une personne un peu difficile d'être auprès des Nègres, quand ils fument de cette vilaine herbe, qui put horriblement, & qui toutefois ne les incommode en aucune maniere.

Quelques-uns d'entre eux ont des pipes faites de roseau, qui ont plus de six pieds de long, avec des bottes de pierre ou de terre, où ils mettent deux ou trois poignées de tabac; ils peuvent facilement fumer tout d'une suite cette pipe chargée de la sorte, & ils n'ont aucune peine à la tenir, car, comme elle est longue, elle touche à terre.

Tous les Nègres, qui demeurent bien avant dans le Pays, fument de ce tabac, mais ceux qui demeurent dans les terres de nôtre domination, & qui frequentent tous les jours avec les Blancs, ont du tabac Portugais ou plutôt de Brésil, qui est un peu moins mauvais, mais qui ne laisse pas de puir horriblement.

Les Nègres, tant hommes que femmes, aiment

ment si fort le tabac, qu'ils ne feront pas culté de donner jusqu'à leur dernier sol pour avoir, & s'exposeront quelquefois à souffrir de faim; ce qui de temps en temps cause une cherté dans le tabac, que pour une brassée Portugaise, qui est beaucoup moins qu'une livre, donnent un esterlin d'or ou un écu en argent, cela pour cette vilaine drogue.

Louons donc plutôt, Monsieur, nos fumeurs qui prennent pour eux l'excellent tabac de Veneze, ou les feuilles de Virginie; mais pour ces ignorans & lourdauds d'entre nous, qui se contentent de ce vilain tabac d'*Amersfoort*, je leur souhaiterois que pour peine de leur naturel pervers & de leur goût depravé ils n'eussent pendant toute leur vie que de ce tabac des Negres, pour les Dimanches & jours de fête de celui de Bresil; mais à condition qu'ils seroient en même temps bannis de la compagnie de tous les honnêtes fumeurs. Cela soit dit en passant.

Le tabac croit ici en plantes, de la hauteur de deux pieds; les feuilles sont longues de deux à trois travers de main, & larges d'un; elles portent des fleurs blanches, en forme de petites clochettes, qui ayans pris toute leur croissance se mettent en semence.

Pour la fin j'ajouterais ici encore un fruit, qui vient sur de fort grands arbres, gros comme une noix, & même plus, avec une semblable écorce; le dedans est divisé en plusieurs parties, dont les unes sont rouges, & les autres blanches.

Non seulement les Negres, mais aussi quelques Blancs sont fort infatuez de ce fruit. Nos gens le nomment *kool* ou *chou*, & les Negres *longi*. On le maché dans la bouche, & après qu'on en a tiré le suc, on rejette le reste.

Il est d'un goût fort apre & presque amer, de sorte

que celui qui en mange est forcé de fermer presque la bouche. Il n'a d'autre bonne qualité que d'être diuretique ; outre que ceux qui l'aiment, disent qu'il fait trouver bon le vin de palme ; mais pour aucune de ces raisons je n'en voudrois point manger. On le mange ordinairement avec du sel & de la *malaguette*.

S'il eût dépendu de moi de donner un nom à ce vilain fruit, je lui aurois donné celui de *betel* ou d'*anca d'Afrique*, ce qui seroit bien autre chose qu'un chou ; car tout ce que j'ai ouï dire jusques ici de l'usage que les Indiens font du *betel* ou de l'*anca*, s'accorde assés bien avec ce prétendu chou, tant par rapport à la bonté qu'à la délicatesse du goût.

Je pourrois bien finir ici cette Lettre, si je ne savois que j'ai omis quelque chose d'important dans la description que j'ai faite de la Côte de Guinée ; mais afin que vous n'ayez pas occasion de dire que j'ai été trop insipide, sans ame, & sans sel dans ma dissertation ou description, je vous en ôterai le moyen, dans le dessein que j'ai, pour la conclusion de cette Lettre, & en même temps de la Description de toute la Côte de Guinée, de vous servir & de vous mettre devant une grande abondance de sel, que vous & toute votre famille en pourrez avoir suffisamment pour des centaines d'années. Que vous en semble, Monsieur ? n'y aura-t-il pas la assés de sel ?

On ne sçauroit presque s'imaginer combien est considérable le gain que les Negres font à cuire le sel sur la Côte de Guinée ; & en cas qu'il y eût toujours ou la plupart du temps paix entre les Negres, ceux d'entre eux, qui gagnent leur vie à cela, seroient bien-tôt riches & fort à leur aise ; car tous les Negres du Pays sont obligez à venir acheter le sel sur la Côte ; ainsi il ne vous sera pas difficile

ficile de comprendre, que le sel y doit être extrêmement cher ; & les gens du commun sont forcés de se contenter, en la place du sel, d'une certaine herbe un peu salée, leur bourse ne pouvant souffrir qu'ils achetent du sel.

Quelques milles dans les terres derrière *Araba*, d'où viennent la plupart des esclaves, on-en donne un & quelquefois deux pour une poignée de sel ; ainsi la chair humaine y est à très-bon marché.

Voici la maniere de cuire le sel. Quelques-uns font cuire l'eau de mer dans des bassins de cuivre aussi long temps qu'elle se mette ou se change en sel ; mais c'est la maniere la plus longue & par conséquent la moins avantageuse ; aussi ne fait-on cela que dans les lieux, où le Pays est si haut, que la mer ou les rivières salées n'y peuvent couler par dessus ; mais dans les autres endroits, où l'eau des rivières ou de la mer se répand souvent, ils creusent de profondes fosses pour y renfermer l'eau qui se déborde ; ensuite de quoi le plus fin ou le plus doux de cette eau se sèche peu à peu par les ardeurs du soleil, (ceci est contre le sentiment d'un certain Auteur ; mais il doit sçavoir, que la terre étant ici un peu salée & nitreuse, une petite quantité d'eau fera du sel meilleur & en moins de temps qu'une grande quantité) & devient plus propre pour en tirer dans peu de temps beaucoup de sel.

En d'autres endroits ils ont des salines, où l'eau est tellement séchée par la chaleur du soleil, qu'ils n'ont pas besoin de la faire cuire, mais ils n'ont qu'à l'amasser dans ces salines.

Ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter des bassins de cuivre, ou qui ne veulent pas employer leur argent à ces bassins, ou bien encore qui craignent que l'eau de mer devant cuire si long-

Long temps, ces bassins ne fussent bien-tôt percez par le feu, prennent des pots de terre, dont ils mettent dix ou douze les uns contre les autres, & sont ainsi deux longues rangées, étans attachez les uns aux autres avec de l'argille, comme s'ils étoient maçonnez; & sous ces pots il y a comme un fourneau, où l'on met continuellement du bois. Cette maniere est la plus ordinaire dont ils se servent, & avec laquelle cependant ils ne tirent pas tant de sel ni si promptement.

Le sel est extrêmement fin & blanc sur toute la Côte, (si vous en exceptez du côté d'*Acra*). Principalement dans le Pays de *Fantin*, où il surpasse presque la neige en blancheur.

J'ai présentement fait, & si dans un autre temps je me trouvois d'humeur de vous écrire, il pourroit bien arriver que je vous donnerois quelques ouvertures sur les Pays d'*Ardra*; cependant je ne vous l'assûre pas, mais bien que je suis véritablement vôtre &c.

Fin de la seizieme Lettre.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

Cette Lettre, comme un appendice ou supplément, traitera d'abord d'un serpent, qui fut pris à *Axim*, & qui avoit vingt-deux pieds de long. D'un autre, qui n'étoit gueres moins long, & qui fut tué à *Boutry*. D'un combat singulier arrivé à *Mourée* entre un autre serpent & deux

deux herissons. D'une autre aventure avec un serpent dans le dit lieu, qui avengla un Blanc avec son venin. Des tigres, & d'un jeune garçon qui fut déchiré par un d'eux. De la chasse d'un tigre par l'Auteur, & de quelle manière il le tua. Description des jachals. Aventure remarquable avec un éléphant, qui fut tué à Elmina, & ce qui s'y passa. Enfin description d'une certaine araignée, que les Negres appellent anansé; & qui, suivant leur imagination, a formé les premiers hommes.

MONSIEUR.

Je vous ai promis diverses fois dans mes précédentes Lettres de vous parler plus particulièrement de certains animaux, sur-tout de notre chasse aux tigres & aux éléphants, à quoi je destine celle-ci; mais premièrement je dirai quelque chose des serpents.

Il y a onze ans que les Negres d'*Axim* prirent un serpent & le tuerent; il avoit vingt-deux pieds de long, & ayant été fendu par le milieu, on trouva qu'il avoit dans ses entrailles une grosse Biche ou femelle de cerf.

Environ le même temps on tua un autre serpent du côté de *Boutry*, qui avoit un Negre dans son ventre, & qui n'étoit gueres moins long que le précédent.

Quelques-uns de mes domestiques étans venus un certain jour bien avant dans le Pays par devancière *Mourée*, ils y trouverent un serpent de dix-sept

DIX-SEPTIEME LETTRE. 325

de long, & d'une épaisseur extraordinaire, couché auprès d'une fosse pleine d'eau, apparemment pour s'y divertir. Il y avoit aussi deux herissons d'une extreme grosseur auprès de ce serpent, avec lequel ils en vinrent à un combat opiniâtre, s'attaquant de part & d'autre avec toute la force imaginable, le serpent dardant son venin sur les herissons, & ceux-ci se jettant sur le serpent avec leurs piquans, qui étoient de deux emfans de long. Mes domestiques ayans été pendant long temps spectateurs de ce combat, sans être decouverts par les combattans, à cause de l'ardeur avec laquelle ils se battoient, s'en vinrent prendre leurs fusils, & après les avoir bien chargez, ils tirent sur ces trois combattans; ce qui leur réussit si bien, qu'ils les tuèrent tous trois, & les portèrent à Mourée; où eux & leurs camarades les mangerent & en firent bonne chere.

Dans le temps que l'on reparoit nôtre fort à Mourée il arriva aussi que les travailleurs apperçurent un gros serpent derriere un monceau de pierres; pour le tirer de là, ils ôtèrent une partie des pierres, jusques à ce que le serpent parût à moitié du côté de la queue hors des pierres. Un maçon, le plus hardi ou le plus temeraire de tous ses camarades, prit le serpent par la queue, croyant le tirer ainsi d'entre les pierres; mais cela ne pouvant réussir, il le coupa avec son couteau aussi près qu'il pût des pierres, s'imaginant de l'avoir mis par-là hors d'état de ne pouvoir faire plus de mal, ainsi sans s'effrayer il ôta encore quelques pierres; mais dès que le serpent pût se tourner, il ne manqua point de le faire, & jetta son venin sur tout le visage du maçon, qui croyoit le prendre avec ses mains; ce venin fut si violent & si prompt, que sur le champ ce maçon devint entièrement aveugle & demeura en cet état pendant quel-

326 DIX-SEPTIEME LETTRE.

quelques jours , mais à la fin il recouvra la vue ; comme j'ai souvent vû des personnes, principalement des Negres , qui ayans été piquez par un serpent s'enflaient extrêmement , & qu'ensuite leur enflure disparoissoit , je conjecture que le venin des serpens doit être différent , & qu'ainsi il y en a dont le venin est mortel , d'autres qui ne font que blesser , & d'autres encore , comme du côté de *Fida* , qui ne sont point nuisibles.

De la dernière espece est celui que l'on voit présentement suspendu dans la salle du Directeur general ; il a quatorze pieds de long , & fut pris dans notre jardin d'*Elmina* par un esclave d'*Adra* ou de *Fida* , avec les mains seules , sans qu'il eût de bâton ni autre chose , & qui le porta tout en vie dans notre château. Nous trouvâmes qu'il avoit dessous son ventre deux pattes semblables à celles des oiseaux , dont , à mon avis , il se servoit pour se dresser & pour sauter. Voilà qui peut suffire pour les serpens , en ayant déjà parlé dans mes précédentes Lettres , si vous en exceptez deux. Nous viendrons présentement aux tigres.

Les tigres sont les animaux qui font le plus de ravage dans ce Pays , & cela avec une extrême audace. Il y a quelques années qu'un jeune garçon appartenant à notre Marchand de *Sacombi* , s'étant vers le soir un peu écarté de notre habitation , fut tué & mis en pieces par un tigre.

Dans le même temps & dans le même lieu il arriva aussi qu'un Negre , s'en allant à la campagne avec sa hache pour couper du bois , fut rencontré par un tigre , qui l'attaqua ; mais le Negre , étant un drole fort adroit , se défendit vigoureusement avec sa hache , & avec tant de succès , qu'après un long combat il demeura victorieux du tigre & le tua ; mais il n'en sortit pas sans être fort maltraité , ayant eu tout son corps

si défiguré, qu'il sembloit qu'on avoit voulu l'écorcher.

L'an 1693. que j'étois Commandant du dit fort, un tigre me tua à diverses reprises pendant la nuit quelques-unes de mes *cabrettes*, (c'est le nom que l'on donne ici aux brebis ou moutons) comme aussi à mon voisin le Marchand Anglois. Ce tigre fut enfin si hardi que de venir à trois heures après midi proche de nôtre habitation & d'y tuer ou déchirer deux *cabrettes*. Je l'apperçûs assés à temps ; ainsi mon Canonnier, deux Blancs Anglois, & quelques Negres avec moi, ayans chacun un bon fusil, nous le poursuivîmes & l'atteignîmes dans peu de temps, mais non pas si bien qu'il ne pût se sauver dans un petit bois épais, que nous environnâmes d'abord ; pendant qu'il s'y tenoit caché, mon Canonnier fut assés hardi que d'y entrer & de voir où il s'étoit caché ; mais après y avoir demeuré environ un demi-quart d'heure, il revint courant comme un fol, laissant son chapeau & ses pantouffles, & ayant reçu une bonne égratignure du tigre ; mais par bonheur le tigre dans le temps qu'il pensoit tenir le Canonnier, fut si épouvanté par les branches de bois qui tomboient, que par là le Canonnier eut le temps de se sauver ; ainsi le tigre demeura encore dans le bois.

Un des Anglois, s'ennuyant d'attendre si long temps, prit la resolution d'entrer dans le bois avec son fusil pour, s'il étoit possible, l'en faire deloger. Le tigre, qui l'apperçût plutôt qu'il ne falloit, le laissa venir fort près de lui, se ruant alors sur lui avec une extreme furie, & le prenant avec ses pattes dans l'omoplate ou l'os de l'épaule large & plat, & avec son museau dans le côté. Sans doute qu'il l'auroit incontinent mis en pieces, si au cri de l'Anglois je ne fusse venu avec quelques Negres à son secours, ce qui fit que le tigre abandonna.

donna sa proie. Cependant l'Anglois en fut si mal traité, qu'il demeura évanoui la moitié du jour, d'un côté à cause de la morsure venimeuse, & de l'autre de la peur qu'il eut.

Les Negres furent si épouvantez par le mauvais succès de cette entreprise, qu'ils perdirent entièrement courage, & qu'ils abandonnerent chacun le poste du bois qui leur avoit été confié ; ce qui donna moyen au tigre de se sauver, & qu'il ne tarda gueres à executer ; mais il arriva une plaisante aventure lorsqu'il s'enfuyoit du bois.

Le sous-Marchand du fort des Anglois m'avoit depuis long temps crié (car cette aventure se passa sous le fort des Anglois) qu'il viendrait à mon secours ; & précisément dans le temps que le tigre sortoit du bois, l'Anglois arriva avec son fusil, dans le dessein, comme il me l'avoit promis, de me venir joindre. Le tigre le voyant tout seul devant lui, s'avança vers lui, ce qui fit que l'Anglois, au-lieu de venir vers nous, doubla bien vite le pas pour gagner le fort ; mais de la peur & pour courir trop vite il se laissa tomber sur une pierre, n'étant qu'environ à un demi-coup de fusil de son fort, & le tigre le serrant déjà de près. Nous nous tenions éloignez de peur, & nous tremblions, ne pouvans attendre autre chose qu'à voir l'Anglois déchiré par le tigre ; mais il en arriva tout autrement. Le tigre s'étant approché de lui, bien loin de le toucher, il s'en détourna, & continuant à s'enfuir bien avant dans le Pays, il disparut à nos yeux.

Je ne sçaurois donner d'autre raison de ce qu'il n'attaqua point l'Anglois, si ce n'est qu'il étoit peut-être peur de nous, vu que nous le poursuivions en jettant de grands cris, pour, s'il étoit possible, l'épouvanter par-là ; car nous ne pouvions lui tirer dessus, à cause que l'Anglois étoit trop

près de lui, & que nous aurions pû le frapper aussi facilement que le tigre; peut-être aussi le tigre s'imagina (s'il est permis de parler ainsi) d'être assés glorieux d'avoir passé sur le ventre de l'Anglois, & se contentant de cela il gagna au pied.

Voilà à quoi se termina cette chasse; je ne serois gueres d'humeur d'en entreprendre derechef une semblable; car j'ai été diverses fois en danger de la part des Negres, qui par leur peu d'adresse à tirer, au-lieu de frapper le tigre, m'auroient frappé moi-même.

Cependant le tigre ne fut point intimidé pour tout cela; il revint quelques jours après, & tua quelques *cabrettes* ou brebis; ce qui me fit aviser d'employer une autre voye pour le prendre, comme je l'avois vû faire dans le Pays d'Ante.

Voici comment: Je fis couper quelques gros pieux, dont je fis faire un enclos d'environ douze pieds de long & quatre de large, sur lequel on attacha aussi de ces gros pieux, & par dessus on y mit environ mille livres pesant de pierres, afin qu'il ne pût sortir par enhaut. Ensuite je fis poser devant l'enclos une porte double, & y fis faire quatre retranchemens, où je mis deux petits cochons, & je tendis la porte de la même manière que l'on tend les sourcieres en Hollande; le tigre ne pouvant entrer dans l'enclos pour avoir les cochons sans faire tomber la porte après lui, auquel temps pourtant il ne pouvoit atteindre les cochons à cause des dits retranchemens.

Ce stratageme réussit si bien, que trois jours après que l'enclos fut achevé, j'y renfermai vers la minuit le tigre, qui au-lieu de se mettre à hurler, comme je me l'étois imaginé, se servit d'abord de ses dents pour percer, s'il étoit possible,

sa prison; à quoi il auroit infailliblement réussi s'il avoit eu une demi-heure de temps; car il avoit déjà enlevé la porte & rongé les pieux à moitié; auquel temps je vins l'interrompre dans son travail, & sans barguigner beaucoup & lui tirer des coups mal assenez, je pris mon fusil par le bout chargé de trois balles & le fourrai entre les pieux; incontinent le tigre le mordit avec une extreme furie, & par-là j'eus une belle occasion de le tuer d'un seul coup, lui faisant payer par la mort le carnage & le vol qu'il avoit commis, si l'on peut parler ainsi. Nous trouvâmes qu'il étoit aussi gros qu'un veau ordinaire, & qu'il étoit muni de grandes griffes & de dents tranchantes.

La prise de ce tigre nous procura une fête de huit jours; car c'est la coutume dans le Pays d'*Axim*, que celui qui fait capture d'un tigre, a la liberté pendant huit jours entiers de prendre pour rien tout le vin de palme, que l'on porte vendre au marché; ce que nous fîmes aussi; & par conséquent ce fut pendant huit jours une réjouissance universelle entre les Negres, qui ne cessoient de tirer, de danser, & de sauter.

Le Pays d'*Axim*, & encore plus celui d'*Arim*, fourmille de tigres. Ils viennent souvent dans la nuit non seulement sous nos forts, mais ils y entrent mêmes, faisant bien du ravage. Ils peuvent sauter par dessus une muraille de dix pieds de haut sans beaucoup de peine.

Avant que de finir cet article, je ne saurois m'empêcher de refuter l'opinion de certains gens, qui disent, que les tigres craignent si fort le feu, qu'avec cela seul, sans employer autre chose, on peut leur donner la chasse. J'ai été autrefois dans cette erreur, mais j'en suis présentement revenu, ayant expérimenté le contraire.

Un tigre m'ayant rendu une ou deux visites, je
 pour l'épouvanter à l'avenir, allumer un
 feu dans l'endroit où mes *cabrettes* dor-
 ment durant la nuit ; & cela ne suffisant pas
 pour m'assurer du fait, j'ordonnai à cinq de mes
 domestiques d'aller se mettre auprès du feu avec
 des armes bien chargées ; mais nonobstant toutes
 précautions le tigre vint tuer une de ces *ca-
 brettes*, qui étoient entre mes domestiques (qui
 étoient endormis) & sautelloient auprès du feu.
 Les autres domestiques s'étant éveillés aux cris des *ca-
 brettes* se leverent tout d'un coup, pensans lâcher
 un coup sur le tigre, mais il avoit gagné au

De là il paroît que le tigre ne s'allarme pas si fa-
 cilement à voir du feu ; & cette aventure confirme
 ce que les Negres disent du tigre, qu'il n'attaque-
 jamais les hommes pendant qu'il pourra attra-
 per des bêtes ; car autrement il lui auroit été aussi
 facile de se jeter sur un de mes domestiques que sur
 une *cabrette*.

Après le tigre vient dans ce Pays pour sa fero-
 cité le *jackal* ou *chien sauvage*, duquel il a été ci-
 devant parlé dans la Description que nous avons
 donnée du Pays d'*Acra*. L'an 1700. j'eus occa-
 sion de satisfaire la curiosité que j'avois d'en voir
 ; car les sujets du Roi d'à présent de *Commis-
 sion* en ayant tué un, furent si honnêtes que de
 nous le porter dans le château. Il étoit de la gros-
 seur d'un mouton, mais il avoit les pieds plus
 courts ; son poil étoit court & tacheté ; ses pattes
 en proportion de son corps, étoient prodigieuse-
 ment épaisses, d'où il étoit facile de juger de sa
 force. Il avoit la tête aussi fort grosse, plate &
 large, avec des dents, chacune de la largeur d'un
 doigt & au-delà ; de sorte que toute sa force, que
 j'exagère si fort, doit résider dans son mu-
 seau.

seau & dans ses pieds, auxquels il a des griffes
d'une épouvantable grosseur.

Je me contenterai de mettre ici un exemple
l'audace de cet animal, qu'on a vû à *Acra*,
un d'eux eut l'insolence d'entrer dans la maison
d'un Negre, & d'en emporter une Negre,
jetta sur son dos, & qu'il tenoit ferme avec
de ses pattes, résolu de s'en aller avec sa proie
mais par les cris de la dite Negre quelques
grands s'éveillèrent, qui accourans à ce bruit
degagerent; & l'on trouva qu'elle n'étoit pas
endommagée, si ce n'est qu'elle avoit été un peu
blessée à la jambe, par-où il l'avoit empoignée &
tenue ferme.

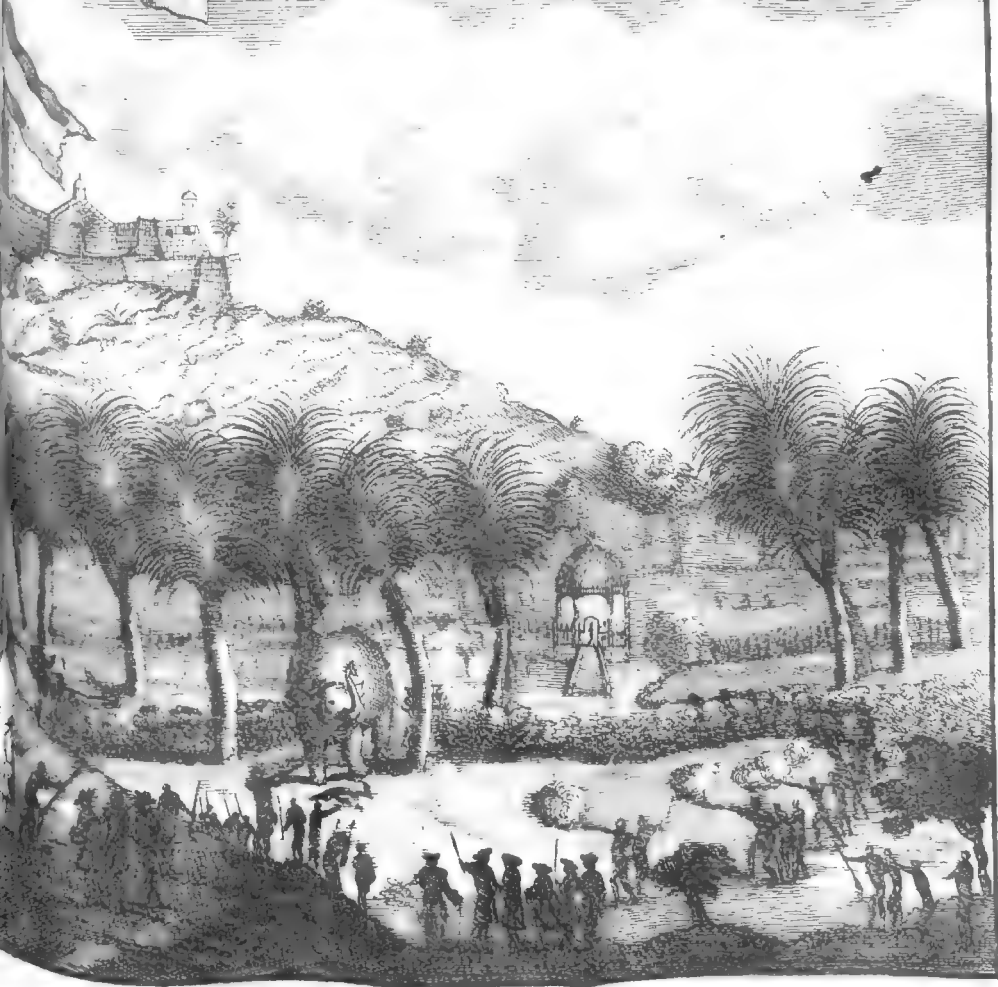
Nous voici venus à l'éléphant; dont nous avons
dit ci-dessus, qu'il ne s'en prend pas facilement
aux hommes, mais qu'étant attaqué il devient
horriblement furieux. Nous pourrions faire voir
& l'autre fort distinctement par les deux exemples
suivans, & combien il est difficile de le tuer.

On a vû arriver du côté d'*Axim*, qu'un Negre
qui avoit accoutumé d'aller à la chasse des élé-
phans, & qui en avoit déjà tué quelques-uns
ayant tiré sur un le manqua n'ayant pas bien ajusté
son coup; cet éléphant en fut si irrité, qu'il se
mit à poursuivre le Negre, & l'ayant atteint
l'écrasa & brisa son fusil.

L'aventure qui suit est plus digne d'être
marquée & doit servir de bonne leçon à un
cun de n'être point si téméraires à l'avenir.

L'an 1700. au mois de Decembre on vîd
proche d'*Elmina* à six heures du matin un élé-
phant, allant doucement le long de la Côte
que sous la montagne de *St. Jago*. Des Negres
eurent la hardiesse d'aller à sa rencontre sans
armes à feu ni autre chose à la main, comme
le féliciter sur son arrivée & le recevoir.

Un éléphant entre dans le jardin
d'Almuni, et y est vu.



à environner par ces Negres, & s'avança avec
 sans se tremousser, jusque sous le mont St.
 ainsi qu'il a été dit ; où un de nos Offi-
 avec un Negre étans descendus de cette mon-
 s'approcherent de lui, & lui tirèrent d'a-
 dessus ; l'Officier lui assena un bon coup &
 frappa avec une grosse balle précisément au-
 dessus des yeux. Ce coup cependant ni ceux que
 autres Negres dechargerent contre lui,
 purent le faire mettre en colere ; il n'en mar-
 même point plus vite d'un pas, menaçant de
 en temps de se ruër sur les Negres, mais
 ne l'exécuta point.

C'étoit une chose surprenante à voir, lorsqu'il
 étoit une mine de vouloir attaquer nos gens. Il
 étoit dans ce moment tout ce qu'il avoit d'o-
 belles, qui étoient d'une grandeur prodigieuse ;
 s'avançant à pas lents il entra enfin dans nôtre
 jardin, où il crut être mieux reçu.

Cette aventure singuliere & la curiosité de voir
 près un tel animal nous firent prendre à Mon-
 le General & à moi la resolution de descen-
 dans nôtre jardin, & nous fumes bien-tôt
 par plusieurs autres Blancs. Nous le trou-
 au milieu du jardin, où, avant que nous
 arriviez, il avoit déjà mis par terre qua-
 ou cinq *cacaoyers*, & il en abbattit encore cinq
 six en nôtre présence, pour ne pas nous priver
 de ce plaisir, ou pour nous donner des marques
 de sa force. Il nous parut que pour renverser un
 il n'employa pas plus de force qu'il en fau-
 roit à un homme pour jetter par terre un enfant
 de quatre ans.

Pendant qu'il demeura là, on lui tira plus de
 coups de fusil, par-où il repandit une si
 grande abondance de sang, qu'il sembloit qu'on y
 eût assommé un bœuf. Pour tous ces coups il
 ne

ne fit d'autre mouvement, que de dresser le temps en temps ses oreilles & par-là intimider les gens, comme s'il eût voulu les poursuivre.

Sur ces entrefaites il arriva un funeste accident. Un Negre se croyant assés fort se mit tout doucement derriere l'éléphant & lui saisit la queue le dessein de la lui couper; mais l'éléphant intimidé à porter une queue, ne voulut point mettre qu'on la lui coupât tant qu'il seroit en vie; ainsi il frappe le Negre avec sa trompe & le tue ensuite à lui; l'ayant jetté par terre, il lui fit deux ou trois fois ses pattes dessus, & comme cela n'eut pas suffi pour tuer le Negre, il lui fit avec ses dents deux trous dans le corps, dans l'un desquels on auroit pû fourrer le poing, laissant après cela couché par terre sans lui faire autre chose; permettant même de bon cœur (s'il est permis de s'exprimer ainsi) que deux Negres vinssent prendre de devant lui le corps mort, sans qu'il leur fit le moindre mal.

De ces deux exemples ou aventures il paroît suffisamment, que les éléphants ne se portent pas facilement à faire de la peine ou du mal à personne; mais qu'ils deviennent horriblement furieux lorsqu'on leur tire dessus & que le coup n'est pas bien asséné, c'est ce qui semble ne pouvoir être assuré; vû que celui-ci s'est laissé tirer plus de trois cens coups, sans s'y opposer; mais comme toutes les choses du monde ne périssent pas de la même maniere, je n'oserois conseiller à personne de se hasarder temerairement à tirer sur un éléphant, celui-ci n'ayant pû être renversé par tant de coups; quoique quelques personnes, qui s'imaginoient de sçavoir parfaitement la maniere dont on devoit tirer un éléphant, disoient qu'il falloit se servir pour cela de balles de fer, parce que celles de plomb ne pouvoient point percer, mais

DIX-SEPTIEME LETTRE. 335

ils s'applatissoient sur leur peau, ou les plus molles sur leurs os.

Ceci pourroit en quelque sorte être reconnu pour véritable ; car après la mort de cet éléphant on trouva que de ce grand nombre de balles qu'on avoit tirées, il n'y en avoit eu que quelques-unes qui eussent percé l'os de sa tête ; d'autres avoient pénétré entre la peau & les os ; mais la plupart, & apparemment les plus petites, avoient rebondi dessus sa peau, tout comme si on les eût tirées contre une muraille. Il falloit assurément que ces balles n'eussent pas été assés grosses, puisqu'un marchand Anglois m'a raconté, (ce que d'autres personnes ont confirmé) qu'étant dans un canot il avoit poursuivi dans la riviere de *Gamby* un éléphant, & que d'un seul coup il l'avoit tué. Car de s'imaginer que nos gens n'avoient pas bien touché cet éléphant, c'est ce qui n'est point vraisemblable ; vu que de tant de coups tirez contre lui il y en a eu pour le moins quelques-uns qui ont donné précisément dans l'endroit qu'il falloit, ainsi que cela a clairement paru après sa mort.

Après que l'éléphant eût tué ce Negre, comme il a été dit, (ce qui ne se passa qu'à seize pas de nous) & qu'il eût demeuré dans le jardin environ une heure, il fit ut caracol, comme s'il eût voulu se jeter sur nous tous, ce qui fit fuir tous ceux qui étoient dans le jardin, chacun cherchant à se sauver ; & la plupart tournerent leurs pas vers la montagne de *St. Fago*, pensans être en lieu de sûreté, (comme cela étoit aussi vrai) s'ils pouvoient y parvenir ; mais l'éléphant ne poursuivit personne hors du jardin, ce qui fut un grand bonheur pour nous ; car autrement il n'y a point de doute qu'il n'eût pû faire un horrible carnage parmi tant de gens que nous étions, d'autant mieux qu'au-

qu'aucun de nous n'auroit pû l'éviter en courant au plus vite; je ne pense même pas qu'on eût fait cela à cheval.

Ayans donc pris la fuite (ainsi qu'il a été dit) nous sortîmes tous du jardin par la porte de devant; mais l'éléphant, qui ne fut pas d'humeur de prendre le même chemin, eut dessein de tirer du jardin par la porte de derrière, & qu'elle l'embarrassât, ou qu'elle fût trop étroite pour qu'il y pût passer, il la renversa, nonobstant qu'elle fût de l'épaisseur d'une brique & demi. J'eus le plaisir & le bonheur de voir cela de près; cependant je ne pûs remarquer qu'il employât toute sa force pour cela; au contraire il me parut qu'il ne la fit que toucher pour l'abattre.

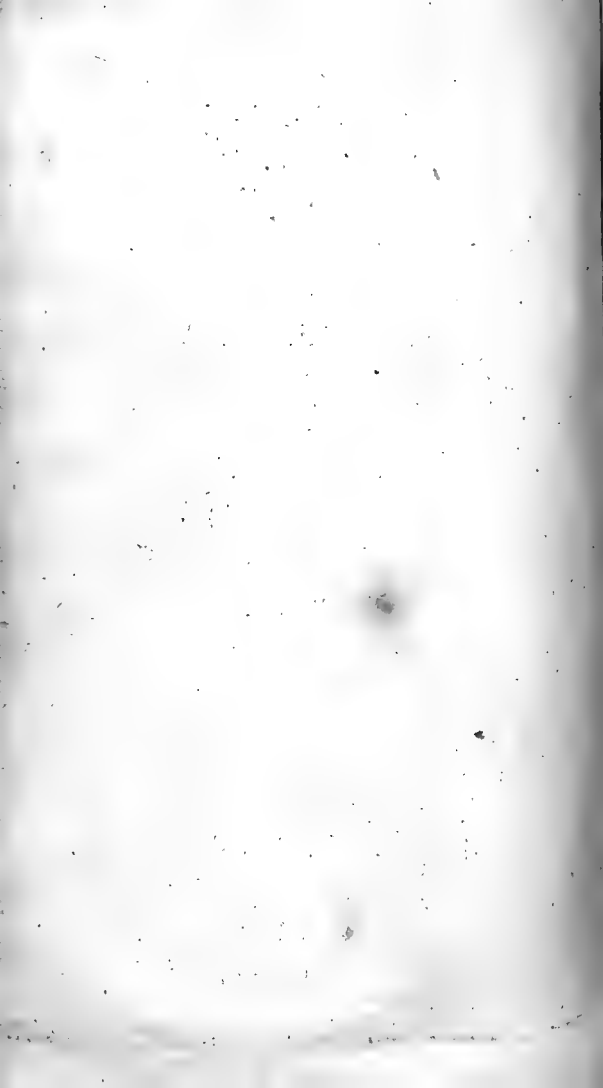
Après qu'il eût fait cela, au-lieu de sortir par l'endroit où la porte avoit été, il passa à travers la haye du jardin, & continua tout doucement son chemin le long de la montagne de St. J. jusqu'à la rivière, où il entra pour se baigner, pour se laver du sang dont il étoit couvert, pour se rafraichir & temperer l'inflammation, lui avoit été causée par le grand nombre de coups qu'on lui avoit tirez.

Après s'être un peu recréé dans la rivière, il sortit & se vint mettre sous quelques arbres, qui étoient sur le bord de la rivière. Dans cet endroit il se trouva quelques seaux, dont nous nous servions pour puiser de l'eau, sur lesquels il se vint assouvir sa vengeance, & en brisa cinq ou six, & même qu'un grand canot, qui étoit par-là, & se brisa.

Tandis que l'éléphant s'arrêtoit dans ce lieu, on recommença à tirer sur lui, jusques à ce qu'il fut tant enfin tombé par terre, on lui coupa le champ sa trompe, qui se trouva si prodigieusement dure & longue, que les Negres en firent bien.

Manière de fouler le Blé.





treinte bonnets, avant que d'en pouvoir voir
fin. Il falloit que la douleur, qu'il sentit lors-
qu'on lui coupoit sa trompe, fut bien grande, puis-
quelle l'obligea à hurler; ce qui fut le seul cri que
je lui entendis jetter, ensuite dequoi il expira sous
un arbre, confirmant ainsi ce que les Negres di-
rent, qu'un éléphant, lorsqu'il sent que sa mort
approche, s'en ira en tout temps, s'il est en son
pouvoir, se coucher sous un arbre ou dans un

bois. J'avouë que je ne voudrois pas assûrer cela com-
me véritable; cependant cela même est arrivé par
trois fois à *Elmina*; & je trouvai aussi du côté de
ce pays (comme j'aurai occasion de le rapporter
dans la suite) un éléphant étendu mort dans un
petit bois fort charmant.

L'éléphant ne fut pas plutôt mort, qu'un grand
nombre de Negres se jetterent sur lui, chacun en
occupant autant qu'il pouvoit; ce qui fournit ce
peuple dequoi manger à bien des gens, tant Blancs
que Negres.

Cet éléphant n'étoit pas fort gros; car ses dents
ne peserent pas plus de trente-quatre livres & de-
vant.

C'est ainsi que nous eumes le plaisir de con-
siderer de près un éléphant, & de lui voir employer
une partie de ses forces; ce plaisir auroit été enco-
re plus grand, si le malheur arrivé au Ne-
gre ne le fut venu troubler, quoiqu'il y fût tom-
bé par sa propre faute. Cependant nous primes
l'occasion de réfléchir à quel danger nous nous
exposons en nous approchant de si près de cet
éléphant; car n'eût-il fait qu'entrer en fureur, sans
savoir qu'il en auroit coûté la vie à quelques per-
sonnes, & peut-être à nous les premiers, n'étans
nous aussi légers à la course que les Negres; outre que
tous vers la même porte ils nous auroient
traversé dans notre chemin, & ainsi nous nous
P ferions

338 DIX-SEPTIEME LETTRE.

serions embarrassés les uns les autres en fuyant. C'est pourquoi nôtre résolution fut de ne nous approcher jamais de si près pour voir un éléphant, ce qu'aussi je ne voudrois conseiller de faire dans un tel cas à personne du monde qui aimât tant peu la vie.

En écrivant cette Lettre il m'est venu dans l'esprit une rencontre que j'eus à *Mourée*, & qui donna occasion d'ajouter ce qui suit, sans que j'en aurois ou oublié ou omis. Un soir que je me retirais dans ma chambre pour aller me reposer, je trouvai contre la muraille une araignée d'une grosseur épouvantable. Pour la rareté du fait je allai rappeler mon sous-Marchand & mes deux assistants pour un peu examiner avec moi cette araignée. Nous trouvâmes qu'elle avoit le corps long & la tête pointue; elle étoit plus grosse par devant que par derrière, mais elle n'étoit point ronde comme la plupart des araignées; ses pieds étoient aussi grands que les doigts d'une personne, & elle en avoit dix, qui étoient velus & aussi épais que le petit doigt d'un homme.

Les Negres lui donnent le nom d'*anansé*. Ils croient qu'elle a formé les premiers hommes, & quoique quelques-uns d'entre eux ayant appris le contraire par le commerce ou par la fréquentation des Blancs, il y en a cependant plusieurs qui demeurent dans cette croyance, & ne sçauroit leur ôter de la tête cette folle imagination. C'est là encore à la vérité une des plus grandes bêtises, que j'aye remarqué dans les Negres, & que je n'ai pas voulu manquer de vous écrire.

Recevez, Monsieur, cette Lettre comme un appendice ou supplément à la description que je vous ai donnée de la Côte de Guinée, n'en ayant plus à attendre de moi. Quant au reste

DIX-SEPTIEME LETTRE. 339
persuadé, que je me ferai toujours un grand hon-
neur de pouvoir être,

Monsieur,

Votre, &c.

Fin de la dix-septieme Lettre.

DIX-HUITIEME LETTRE.

Dans laquelle il est parlé en peu de mots
du Pays de Quahou très-abondant en or,
du Royaume de Ladingcour, & d'un au-
tre, qu'on appelle Lampi, dont le Roi
& les sujets dependent de celui d'Aquam-
bou. Ce Pays abonde en toute sorte de
bétail; le trafic qu'on y fait en esclaves,
l'agriculture, & la pêche. Description de
la belle riviere nommée Rio Volta. Du
Royaume de Lampi ou de Coto; com-
bien peu il est puissant; ses guerres conti-
nuelles avec ceux de Popo; ce Pays est
sablonneux, sans montagnes, & tout-à-
fait infertile; le negoce d'esclaves qu'on y
fait; les habitans sont assés raisonnables
& d'un bon naturel; leur pauvreté; ils
ne vivent presque que du butin qu'ils font;
grand nombre d'Idoles qu'on y trouve.
Description du petit Popo; c'est un Pays

infertile; les habitans sont des gens qui ont
 été chassés d'Acra; ils sont bons soldats;
 la guerre qu'ils ont eue avec ceux d'Of-
 fra & de Fida, & ce qui s'y est passé; ils
 vivent aussi de butin & du trafic des es-
 claves qu'ils vendent; leur naturel four-
 be, & quelques exemples de leurs four-
 beries; il y a eu ci-devant un grand ne-
 goce dans ce lieu-là; quantité prodigieuse de
 rats qu'on y trouve. Description du grand
 Popo; il a été sous l'obéissance de Fida;
 dont il a secoué le joug; les guerres qu'ils
 ont faites pour cela, dans lesquelles ils ont
 triomphé; c'est une île, & il manque de
 vivres; negoce d'esclaves qu'on y fait;
 notre Compagnie y a eu ci-devant une lo-
 ge; Popo est compris sous le Pays d'Ac-
 dra. Où commence le Pays de Fida; la
 violente agitation de la mer y cause de
 grands malheurs, dont on apporte quel-
 ques exemples; cours rapide de l'eau de-
 vant Fida, qui arrête les vaisseaux; vue
 agréable, quand on entre dans le Pays de
 Fida; étendue de ce Pays; il est bien cul-
 tivé & très-fertile; description de Fida;
 naturel des habitans, leur civilité tant
 envers nous, qu'entre eux; leurs compli-
 mens; ils sont extrêmement laborieux;
 quelles sont leurs occupations; travail des
 fem-

femmes ; ils mangent & boivent bien ; on les fait travailler pour peu de chose ; grand trafic d'esclaves à Fida ; ils épousent un grand nombre de femmes , & en sont fort jaloux ; punition severe de l'adultere , & sur-tout avec les femmes du Roi , lesquelles il n'est pas permis de toucher , & dont il y a quelques-unes qu'on ne peut pas même voir ; le Roi a un très-grand nombre de femmes , dont il en envoie quelquefois une bonne partie en d'autres Pays , sans que le nombre en diminue ; les femmes ne se soucient pas de l'honneur d'être femmes du Roi ; l'aîné hérite de tout le bien , & même des femmes de son pere ; le Roi épouse sa propre fille ; quantité prodigieuse d'enfans que l'on a ici ; les habitans de Fida sont fort enclins à dérober , dont on rapporte quelques exemples ; habits magnifiques de ceux de Fida ; il n'est permis qu'à ceux du sang royal de porter du rouge ; habits commodes des femmes ; ils ont tous la tête rase ; sacrifices considerables qu'ils font en temps de maladie ; ils craignent extremement la mort , dont il n'est pas permis de parler en présence du Roi , ou de quelque personne considerable ; aventure agréable de l'Auteur sur ce sujet ; les habitans de Fida ne font aucune distinction

Etion du temps; ils entendent fort bien l'arithmétique; les femmes, qui ont leurs menstrues ordinaires, sont tenues pour entièrement souillées; leur circoncision; leurs instrumens; ils sont de grands joueurs.

MONSIEUR.

J'ai reçu votre Lettre du 25..... & lisant d'un bord les remerciemens que vous me faites, je m'imaginai que vous vous contentiez de ce que je vous avois écrit de la Côte de Guinée, mais je remarquai en lisant la suite, que je m'étois trompé; que vous ne vous contentez pas de si peu, mais que vous souhaitez encore de sçavoir l'état des Pays & des lieux où nôtre Compagnie & les autres nations achètent leurs esclaves; & pour me donner bien de l'ouvrage, vous me demandez une description de toute la Côte de Guinée. Mais sçavez-vous bien que c'étoit assés de me donner tant d'occupation, sans se moquer encore de moi, en disant, que l'oïveté est très-pernicieuse à la santé, sur-tout en ce Pays-ci, & que par conséquent il est absolument nécessaire de s'appliquer à quelque travail; comme si, sans l'occupation que vous me donnez, je passois tout mon temps à être couché. Vous vous tromperiez fort, si vous aviez cette pensée; car une personne qui a un peu de vivacité d'esprit trouve toujours à s'y occuper. L'oïveté est ici, comme par-tout ailleurs, le partage des rêveurs & des visionnaires, qui ne sçavent presque pas s'ils vivent, ou pourquoi ils vivent. Et pour vous faire voir, que je ne suis pas de ce nombre, je satisferai à votre demande, en vous communiquant, non seulement tout ce que j'ai remarqué moi-même dans la Guinée, mais aussi

qu'il y a de considerable dans les Pays où je n'ai
 jamais été, & par conséquent je ne veux pas être
 la verité de tout ce que je vous en di-
 Mais cependant j'ose bien dire, que ceux, de
 j'ai appris ces particularitez, m'ont paru être
 gens dignes de foi dans des choses de plus
 grande importance ; ainsi je croi qu'il n'entrera
 d'extravagant dans ce recit.

Je vous l'enverrai tel qu'on me le donnera, sans
 rien ajouter du mien, à moins que l'ordre ne
 en déplût, & que je ne voulus le ranger dans
 l'ordre que j'ai observé jusques ici ; voilà tout au
 plus ce que j'y changerai. Et afin que vous sça-
 vez quels Pays sont décrits dans ce recit, il faut
 vous avertir que ce qui regarde les Pays depuis *Acra*,
 tout le long du golfe de Guinée, jusqu'à
Rio de Gabon, & l'espace de Pays, qui est à l'Occi-
 dent de la Côte, depuis la petite *riviere d'Or* jus-
 qu'à *Cabo-Monte*, n'est pas de moi ; mais pour le
 recevoir le comme venant de moi, n'avancant
 rien que je ne sçache par ma propre experience.

Après cet avertissement, je commence par vous
 decrire cette partie de la Guinée où j'ai voyagé.

Il faut vous souvenir, s'il vous plait, que dans
 ma cinquieme Lettre j'ai fini la description, que
 j'ai faite de la Côte d'où vient l'or, par le village
 de *Ponni*, quoiqu'on nous apporte l'or d'encore un
 peu plus bas, sçavoir du Pays de *Quahou*, où il
 s'en trouve une très-grande quantité, & qui est der-
 riere le Pays que j'ai decrit ; mais comme j'en ai
 peu de connoissance, & que les habitans font leur
 grand negoce à *Acra* par *Aquambou*, je n'en
 dirai rien, & je m'arrêterai aux côtes de la mer. L'es-
 pace de terre, qui est entre *Ponni* & *Rio Volta*, a
 environ treize lieues de longueur, & est habité
 par des Negres d'*Acra*, de *Lampi*, & d'*Aquam-*
bou.

Ceux de *Lampi* ont leur Roi particulier, qu'on appelle Roi de *Ladingcour* ; mais lui & ses sujets (si du moins on peut leur donner ce nom) sont dans une entière dependance d'*Aquambou* & sont obligez de se conformer dans leur maniere de vivre à ceux-ci ; car s'il leur arrive de donner le moindre chagrin à ceux d'*Aquambou*, ils en sont punis si rigoureusement, qu'ils s'en souviennent plusieurs années de suite, & encore appelle-t-on cela les traiter doucement. Le Roi d'*Aquambou* leur fait quelquefois trancher la tête, quand la fantaisie lui en prend, & ils sont obligez de souffrir ces châtimens sans murmurer le moins du monde de sorte que le Roi d'*Aquambou* a pour le moins une autorité aussi absolue sur eux que sur ses propres sujets.

Le Pays est assés peuplé & assés fertile, il est sur-tout abondant en toute sorte de bétail, en vaches, cochons, moutons, poules, &c. que les Nègres de cette Côte achètent en quantité & à assés bon marché, & qu'ils transportent vers le haut de la Côte.

Outre cela, ces peuples trafiquent en esclaves, que ces Nègres achètent aussi d'eux ; mais la plus part des esclaves sont transportez par les vaisseaux Anglois, François, & Portugais. Le trafic des esclaves est quelquefois fort avantageux ici & sur tout aux environs du village de *Lay*.

Il arrive bien aussi, que lorsque les guerres cessent plus avant dans le Pays, on ne trouve plus ici d'esclaves : de sorte que le negoce y est fort incertain, & ce n'est qu'en passant qu'on s'y arrête, mais il n'y faut pas faire beaucoup de fonds.

Outre le negoce, les habitans s'occupent à cultiver un peu la terre & à la pêche, quoiqu'ils pêchent peu dans la mer, parce que les côtes sont fort hautes & difficiles à aborder, en sorte que quel-

quelquefois on a de la peine à se servir de petits canots; mais le poisson de riviere supplée abondamment à ce défaut de poisson de mer.

La riviere de *Rio Volta*, à qui apparemment les Portugais ont donné ce nom à cause de sa rapidité & de la vitesse avec laquelle elle se decharge dans la mer, sert de borne à ce Pays.

C'est une riviere fort belle & fort large, dont les eaux se dechargent dans la mer en si grande abondance & avec tant de force, que quelquefois on s'en apperçoit à trois ou quatre lieues du rivage. Je ne sçai point combien loin elle s'étend dans le Pays; elle entraine par la rapidité de son cours une grande quantité de gros arbres, qui s'arrasent à son embouchure font que l'eau s'élève d'une hauteur épouvantable; ce qui cause une agitation continuelle, de sorte qu'on n'y peut passer dans un canot, que deux fois l'année, & cela ordinairement depuis le mois d'Avril jusques au mois de Novembre; car alors le temps est tranquille sur la Côte, & comme c'est immédiatement avant la saison de la pluye, la riviere ne se decharge pas avec tant de force. Mais après le temps de la pluye, il n'y a point de Negre qui ait la hardiesse d'y passer, car ils sont accoutumés de se tenir toujours auprès des côtes; ce qu'ils ne peuvent faire ici à cause de cette élévation prodigieuse de l'eau, dont je viens de parler.

J'ai passé quatre fois devant cette riviere dans un vaisseau, & chaque fois on faisoit monter quelqu'un au haut du mât pour sçavoir si nous avions passé l'embouchure, & celui qui étoit monté ne manquoit jamais de dire que nous en approchions, ou que nous en étions un peu à l'Orient ou à l'Occident; ce que les Capitaines, qui avoient peu d'expérience, croyoient fortement, & je le croyois aussi avec eux.

Mais comme je venois de *Fida* dans un canot en 1699. je fis approcher le canot de la terre autant qu'il fût possible & que la grande agitation de l'eau qui sort de la riviere le pût permettre ; & que nous regardassions de fort près, nous ne pûmes decouvrir ni embouchure, ni la moindre ouverture, & nous vîmes que le rapport d'un de nos domestiques, qui avoit fait le voyage par terre étoit véritable; c'est que cette riviere est extrêmement large auprès de la mer, & même beaucoup plus haut; mais que du côté de l'Ouest il y a une langue de terre qui s'avance au travers de la riviere & n'y laisse qu'une petite ouverture; ainsi il est facile à comprendre, qu'étant d'une largeur extraordinaire, & ayant un cours très-rapide, le flux de l'eau qui sort par cette petite embouchure doit être extrêmement fort & violent, ce qui ne se sent pas, si l'embouchure de la riviere étoit proportionnée à sa largeur. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Le Pays de *Coto*, que la plupart appellent le Pays de *Lampi*, prend son commencement à l'Orient de cette riviere. Il y a environ quatorze lieues depuis la riviere jusques au village de *Coto* ou *Verbo*. Ce village a été autrefois le lieu où résidoit le Roi de *Coto*, & c'est là que je l'ai vu & que je lui ai parlé en 1698.

Ce Royaume a très-peu de forces, & elles diminuent même tous les jours par les guerres qu'il a avec ceux de *Popo*, & qui ont duré déjà quelques années, & comme ils sont à-peu-près égaux en forces, à moins qu'ils ne fassent la paix, il est à craindre que leurs differens ne se termineront pas de long temps, ou il faudroit que l'un des deux pût mettre quelque autre Pays dans son parti.

Mais ceux d'*Aquambou*, qui les veulent conquérir tous deux, empêchent bien cela, en voyant

continuellement du secours à celui des deux qui a du dessous. Lors qu'*Aquambou* étoit gouverné par deux Rois, (comme je l'ai remarqué) le vieux Roi soutenoit ceux de *Popo*, & le jeune ceux de *Coto*, de sorte qu'ils avoient toujours des troupes auxiliaires d'*Aquambou*.

Le temps apprendra comment ils se tireront d'affaire après la mort du vieux Roi. L'an 1700. ceux de *Popo* prirent si bien leur temps, qu'ils surprirent ceux de *Coto* & les obligerent de sortir de leur Pays; mais je ne doute point que le Roi d'*Aquambou* ne les y rétablisse, & ne tienne en bride ceux de *Popo*.

Le Pays de *Coto* est tout-à-fait opposé à la Côte où l'on tire l'or; car la Côte est pleine de montagnes, & ici il n'y en a pas une; le terroir y est fort uni, sablonneux, sec, & infertile; il n'y a pas même d'arbres, si ce n'est des palmistes ou caquiers sauvages, dont le Pays est assés bien pourvu.

Il y a aussi du bétail, mais non pas autant que les habitans en ont besoin. Ils ne manquent pas de poisson de riviere; mais pour du poisson de mer, ils n'en ont point, à cause de l'agitation extraordinaire de la mer sur les côtes jusques à *Adra*.

Leur negoce consiste en esclaves, dont ils peuvent quelquefois fournir un assés bon nombre, quoiqu'on n'y en trouve pas assés pour charger un vaisseau.

Je trouvai les habitans d'un bon naturel & civils; j'y reçus beaucoup d'honnêteté, & sur-tout de Roi, à qui j'avois dit que quand j'aurois fait mes affaires à *Fida*, j'avois dessein de m'en retourner par terre; car il m'offrit de me venir chercher avec tous ses gens sur les frontieres de son Pays; & de me conduire jusques au de-là de *Rio Volta*, afin

que je n'eusse rien à craindre des voleurs, qui vont & viennent pour attraper du butin.

J'acceptai ses offres avec beaucoup de reconnaissance, & j'en aurois aussi infailliblement profité, sans que ceux du *petit Popo*, qui m'avoient aussi promis de m'escorter avec tout leur monde jusque sur leurs frontieres, m'en detournèrent par leurs Envoyez, sous prétexte qu'ils craignoient que je serois attaqué par les voleurs, avant qu'ils pussent me joindre.

Ces Envoyez m'en dissuadoient assés foiblement & cependant ils tâchoient, comme si cela venoit d'eux-mêmes, de me persuader à faire le voyage par terre; de sorte que je decouvris bien-tôt le méchant dessein qu'ils avoient, qui étoit de me tuer & de piller ce que j'avois; dont ils auroient pu ensuite se disculper en disant qu'ils avoient voulu me détourner de faire le voyage par terre.

Cela m'empêcha d'exécuter le dessein que j'avois formé, ce qui m'auroit sans doute fait faire bien des decouvertes dignes de vous être communiquées.

Mais pour revenir aux habitans de *Coro*, leur gouvernement, & leur Religion, est à-peu-près la même chose que parmi les Negres de cette Côte. Ils ont aussi presque les mêmes façons de vivre; ce qu'il y a de plus ici, c'est qu'on y voit une quantité prodigieuse d'Idoles. Pour leur langage, il est le même que celui d'*Acra*, à quelque petite difference près. Et comme ils ne negocient presque pas, ils sont aussi fort pauvres, & il s'en trouve très-peu qui soient riches. Leur plus grand profit consiste à aller par le Pays & à enlever des hommes, qu'ils vendent aux Européens, qui viennent ici avec leurs vaisseaux. Voilà ce qui les fait subsister, & c'est tout ce que j'en peux dire.

Il y a environ dix lieues de *Coro* jusques au per-

de *Popo*; ce dernier Pays est comme le précédent, sans montagnes, sans arbres, & extrêmement salubre, jusque là qu'on trouve du sable dans toutes les viandes qu'on prépare. Je le sentis bien pendant trois jours que j'y sejournei, car quoique le Roi me pourvût bien de mets, je n'en pouvois manger pour la raison que je viens de dire, & je fus obligé d'aller chercher à manger dans le vaisseau.

Cela fait aussi que le Pays est très-infertile, & il faut que ceux de *Fida* nourrissent presque tous les habitans.

Ces habitans sont un reste du Royaume d'*Acra* derrière le fort que nous avons dans ce lieu, & qui en ont été ci-devant chassés par le Roi d'*Acra*. Ceux qui ont échappé se sont établis ici, & sans doute qu'ils y demeureront toujours, n'y ayant aucune apparence qu'ils soient jamais rétablis dans leur Pays.

Nous avons déjà parlé de leurs guerres avec ceux de *Coto*. Ils n'ont pas beaucoup de troupes, mais ils sont assez bons soldats. Il y a quelque temps qu'ils avoient pour Roi un bon guerrier, nommé *Aforri*, qui étoit frere du Roi qui regne aujourd'hui. Il se faisoit craindre de tout le monde par son courage. Il a sur-tout rendu son nom illustre, lorsque le *Hidalgo* d'*Offra* s'étant élevé contre le Roi du grand *Ardra* son Souverain légitime, il secoua le joug, & fit mourir nôtre premier Marchand nommé *Holwerf*.

Le Roi d'*Ardra* pour venger ces deux terribles attentats, persuada le Roi *Aforri* de venir avec ses troupes; ce qu'ayant fait, il vainquit ceux d'*Offra* aussitôt qu'il les eût vus, ravagea entièrement leur Pays, & livra le criminel entre les mains de son Roi. Et ne se contentant pas de cette victoire, il se mit en campagne contre ceux de *Fida* à la sol-

licitation du Roi d'*Ardra*, & sans perdre de temps il vint se camper avec son armée sur leurs frontières. Mais comme il manquoit de poudre, il se tendit à les attaquer, jusques à ce que le Roi d'*Ardra* lui en eût envoyé selon sa promesse. Celui-ci n'y manqua pas aussi, & lui en envoya une bonne quantité avec un bon convoi; ce que ceux de *Fida* ayans appris, attaquèrent avec toutes leurs forces ce convoi, le battirent, & se rendirent maîtres de la poudre. Lorsqu'*Aforri* scût cela, & se trouvant hors d'état de résister à ses ennemis sans poudre, il se retira subitement dans son Pays, & fit fort bien; car ceux de *Fida* l'auroient attaqué le lendemain avec toutes leurs troupes, & apparemment ils l'auroient défait.

Lorsque ceux de *Fida* eurent appris sa retraite ils n'eurent pas envie de le poursuivre, & étoient très-satisfaits de se voir délivrés d'un ennemi si redoutable. *Aforri* étant arrivé dans son Pays, apprit que ceux de *Coto* étoient prêts de venir au secours de ceux de *Fida*, en cas qu'il eût demeuré plus long temps dans leur Pays. Cela le fâcha si fort, qu'il se mit tout aussi-tôt en campagne avec une terrible animosité contre ceux de *Coto*, & comme il ne cherchoit qu'à en venir aux mains, il les attaqua, quoiqu'ils eussent l'avantage sur lui, & il fut si bien reçu, qu'en peu de temps il perdit beaucoup de monde. Ce qui le mit dans une telle fureur, que sans se ménager lui-même il se jeta sur les ennemis, & se trouva si fort embarrassé parmi eux, qu'il lui fut impossible d'en sortir, & après une vigoureuse résistance il demeura mort sur la place avec un grand nombre de ses gens.

Le Roi, qui regne présentement, n'a pas autant de courage & est plus modéré que son frère; cependant il a bien scû venger sa mort sur les habitants de *Coto*, les attaquant toujours lorsqu'ils étoient

DIX-HUITIEME LETTRE. 357

viennent les plus foibles, & il les a enfin chassés du pays, comme je l'ai dit tout à l'heure.

Ceux de *Popo* vivent de la même manière que ceux de *Coto*, c'est-à-dire, du butin qu'ils font, & des esclaves qu'ils vendent. Mais ils surpassent pourtant de beaucoup les premiers, car étant plus hardis, ils font aussi plus de butin, & par conséquent leur négoce est plus considérable, cependant il faudroit quelques mois pour charger ici un vaisseau d'esclaves.

L'an 1697. je ne pûs acheter que trois esclaves en trois jours que j'y demeurai; mais ils m'assurèrent que si je voulois attendre encore trois jours, ils m'en pourroient fournir près de deux cens; j'écoutai leur proposition, mais étant allé à bord sous prétexte de chercher des marchandises qu'ils demandoient, je fis lever l'ancre & mettre à la voile pour aller à *Pida*, & quand je fus arrivé, j'appris que leur course avoit si bien réussi, qu'ils avoient pris plus de deux cens esclaves, & que; toute d'autres Marchands, ils furent obligés de les vendre aux Portugais.

Ce peuple est extrêmement fourbe. Lorsqu'un marchand vient ici pour négocier, ils lui font croire, qu'ils ont un grand nombre d'esclaves à lui vendre, mais ce n'est que pour l'obliger de venir à terre; & s'ils peuvent l'y attraper, ils ne l'en laissent point partir qu'après l'avoir retenu quelques mois & l'avoir bien pillé.

Il n'y a point de nation qu'ils trompent plus que les Portugais, & cependant ils y vont toujours, parce qu'ils ont de si méchantes marchandises, qu'ils ne peuvent acheter d'esclaves ailleurs.

Dans l'année 1698. je trouvai un vaisseau *Danois* à *Popo*, qui y demeura plus long temps pour acheter cinq cens esclaves, que je ne demeurai à *Pida* pour en acheter environ deux mille, & pendant

dant ce temps-là ils donnerent tant de preuves de leur naturel fourbe aux Danois, que je ne croi pas que cette nation y revienne plus pour trafiquer.

Une année ou deux auparavant, ils avoient négocié avec un vaisseau Anglois, à-peu-près de la même maniere, & outre cela ils avoient derobé quelques marchandises; mais y étant retourné dans la suite du temps que j'y étois, il trouva bien le moyen de se recompenser de sa perte. Aussi-tôt qu'il eût mouillé l'ancre, quelques personnes considérables parmi lesquels étoit le fils du Roi, vinrent à son bord, lesquels il fit mettre aux fers, & ne les relâcha qu'après qu'on l'eût richement remboursé de ce qu'il avoit perdu.

Le negoce étoit beaucoup meilleur sous le gouvernement du frere de ce Roi, car comme il s'y attachoit, il n'auroit pas souffert qu'on fit la moindre insulte aux Européens. Il est arrivé sous son regne, qu'un vaisseau de nôtre Compagnie chargea plus de cinq cens esclaves en onze jours: mais je ne croi pas que cela arrive jamais; car ceux de *Po* sont présentement d'un tel naturel, qu'il est impossible qu'on n'en soit toujours trompé.

Il n'est pas nécessaire de parler des autres coutumes des habitans de ce Pays-ci; car comme ils sont venus d'*Acra*, on peut bien juger qu'ils n'en diffèrent que très-peu pour la Religion, pour le Gouvernement, &c.

J'y trouvai une si grande quantité de rats pendant le séjour que j'y fis, que je crus être obligé en charité d'avertir les habitans d'être sur leurs gardes & de tâcher à détruire ces animaux, de peur que se multipliant ils ne les chassassent du Pays.

On trouve à quatre lieues de là, du côté de l'Orient, le Royaume du *grand Popo*, dont le Roi a été ci-devant sous l'obéissance de ceux de *Fida* Mais

Mais le Roi d'à présent, ayant été mis sur le thron de son frere (qu'on envoya en exil) par le Roi de *Fida*, a secoué le joug en recompense du bienfait qu'il avoit reçu, & s'est soustrait à l'obeissance du Roi de *Fida*. Celui-ci s'en trouvant grièvement offensé, assembla une puissante armée, de les François, qui étoient alors à *Fida* avec quelques vaisseaux, l'ayans secouru d'hommes & d'armes, il envoya ses troupes à *Popo* pour l'attaquer, pendant que les vaisseaux François y feroient voile les attaqueront par mer : mais comme *Popo* est situé au milieu d'une riviere, ceux de *Fida* les François furent obligez de se servir de radeaux pour y aborder. Ceux de *Popo* s'étoient si bien mis en état de defense, que non seulement ils repousserent leurs ennemis, mais les obligerent de prendre la fuite, sans avoir perdu un seul homme, car ils tiroient hors de leurs maisons sur ceux de *Fida*, sans que ceux-ci les pussent voir, ce qui coûta la vie à un grand nombre de François. & les habitans de *Fida*, & mit le reste dans un tel desordre, qu'ils s'enfuirent après avoir jetté leurs armes, & si ceux de *Popo* avoient voulu poursuivre leur victoire, il ne seroit peut-être pas échappé un François, parce qu'ils ne courent pas si vite que les Negres.

Depuis que cette entreprise a eu un si malheureux succès pour ceux de *Fida*, le Roi n'a rien osé tenter avec ses propres gens ; mais a tâché d'obliger par argent d'autres Pays à entrer dans son pays, & quoique cela lui aît déjà coûté beaucoup, il n'en est gueres plus avancé, parce qu'on le trompe de tous côtez ; de sorte qu'il est contraint de laisser le Roi de *Popo* paisible possesseur de son

Ceux de *Popo* n'ont presque point d'autre habitation que le village où demeure le Roi, & qui
(com-

(comme je viens de dire) est dans une île. les tiens ont fort peu de monde, & ceux de *Fida* ne sent assiegez de si près, qu'ils ont de la peine à cultiver la terre-ferme; ce qui est cause qu'ils manquent de vivres la plupart du temps, & seroient contrains de mourir de faim, si d'autres Pays leur envoyoit ce qui leur est nécessaire. Et que ceux de *Fida* soient leurs ennemis jurez, ils ne laissent pas d'en recevoir le plus grand secours. Il est vrai que le Roi l'a défendu sur peine de vie, mais le grand profit qu'ils font avec ceux de *Popo*, leur fait bien violer les défenses du Roi.

Ils negocient aussi en esclaves, & lorsqu'il n'y a point de vaisseaux, ils les vendent aux habitans du *petit Popo*. Mais leur plus grand trafic consiste dans le poisson qu'ils pêchent dans leur rivière, & qu'ils font vendre ailleurs.

Nous y avions une maison où loge il y a quelques années; mais comme le negoce y a été très-peu de chose depuis leur guerre avec ceux de *Fida*, nous l'avons abandonnée après la mort du Marchand qui y étoit, & nous n'y avons plus traité depuis.

On peut compter ce *Popo* pour le premier des Pays d'*Ardra*, & il y a très-peu de différence dans le langage. Le gouvernement y est sur un autre pied, & je donnerai dans la description du Pays de *Fida* une idée du gouvernement des Pays d'*Ardra*.

Le Pays de *Fida* commence à l'Orient de *Popo*, & à quatre ou cinq lieues plus bas on trouve la rade & le port où l'on aborde.

Ce port est si dangereux, à cause de l'agitation extraordinaire de la mer, qui dure toute l'année, qu'on est dans de continuelles frayeurs d'être renversé en abordant. Mais sur-tout dans les mois d'Avril, de Mai, de Juin, & de Juillet la mer s'élève.

élève si haut, que c'est hazarder visiblement sa vie, que de vouloir entrer dans le port.

On voit aussi arriver beaucoup de malheurs dans ce temps-là; il se noie bien des gens, & il se perd beaucoup de marchandises; car la mer vient avec une telle violence, que dans un moment le canot se brise, & ceux qui étoient dedans sont par conséquent en danger de perir, excepté les *Remadors* & *Rameurs*, qui se sauvent la plupart du temps à l'âge; car ils savent parfaitement bien nager.

Lorsque j'y étois en 1698. cinq personnes, sans compter les esclaves, y perdirent la vie, savoir un Capitaine Portugais, un Ecrivain, & trois Matelots Anglois, outre deux Capitaines, que l'on porta à terre pour morts, & qui en moururent effectivement peu de temps après.

Cette rade m'a coûté, ou pour mieux dire à la Compagnie, plus de deux mille livres à diverses fois: mais les Anglois, qui n'avoient pas de si bons rameurs que nous, y ont perdu infiniment davantage.

Il y a ici encore une grande incommodité environ ce temps-là, c'est un courant extrêmement rapide, qui va du côté de l'Orient, & contre lequel ni esquif ni chaloupe ne peut tenir, mais il faut que ceux qui sont dans les esquifs jettent leur ancre au fond pour n'être pas renversés. Tous ces inconveniens retiennent souvent les vaisseaux une fois aussi long temps qu'il leur seroit nécessaire pour charger les esclaves qu'ils viennent acheter. Mais lorsqu'on a eu le bonheur de passer & de mettre pied à terre, c'est par manière de dire, comme si l'on sortoit de l'enfer & qu'on entrât dans le ciel; car après être échappé d'un si grand & si visible danger, & voyant à une demi-lieuë de la Côte de si beaux paysages, il faut nécessairement qu'on soit extrêmement rejoui, non seulement

ment d'avoir évité le danger, mais aussi d'aller goûter tous les plaisirs qu'un si beau Pays promet à sa première vûe.

J'y ai demeuré environ huit mois à trois différentes fois, non que j'eusse besoin de tout ce temps-là pour mon negoce, car dans moins d'un mois je pouvois dépêcher un vaisseau, & il y en a eu même que j'ai chargé en quinze jours; mais j'attendois un *Faché* pour m'en retourner, & il me falloit du temps pour me préparer au voyage.

J'ai employé toutes sortes de moyens, pendant mon séjour en ce Pays-là, pour sçavoir l'étendue du Royaume de *Fida*, mais je n'ai pû entièrement me satisfaire là-dessus. Ce que j'en sçai, c'est qu'il s'étend environ neuf ou dix lieues le long de la mer: vers le milieu il s'avance à six ou sept lieues dans le Pays, & ensuite il s'étend de côté & d'autre & fait comme deux bras; de sorte que dans un endroit il a dix ou douze lieues de largeur, & dans un autre beaucoup moins, ainsi il m'est impossible de rien dire de certain de son étendue.

Ce qu'il y a de véritable, c'est que ce Pays est si peuplé, que dans un village seul, par exemple, dans celui du Roi, ou d'un de ses Vicerois, on trouve autant de monde, que dans les Royaumes ordinaires de la Côte. Il y a plusieurs villages de cette grandeur dans le Pays: outre une infinité de petits, dont il est rempli, & dont quelques-uns ne sont éloignez des autres que d'une portée de fusil, car ceux qui demeurent hors des grands villages, se font des maisons par-tout où il leur plaît; chaque famille a un tel petit village, qui devient plus grand à mesure que la famille s'augmente.

Ce grand nombre de petits villages, dont les maisons sont presque toutes rondes par en-haut, & environnées d'un rempart de terre ou d'une haye, & la grande quantité de toutes sortes de

DIX-HUITIEME LETTRE. 357

beaux arbres, qui semblent avoir été plantez
 régulièrement, donnent la plus agréable vûe du
 monde à ceux qui s'y arrêtent. Et ce qui rend
 cette vûe encore plus accomplie, c'est qu'il n'y a
 ni montagnes ni collines qui la bornent: mais ce-
 pendant le Pays s'éleve insensiblement, sans qu'on
 en apperçoive, de sorte que quand on a marché
 un lieu ou deux, & qu'on se détourne, on void
 plus agréables vallées qu'on se puisse imaginer,
 & je ne croi pas qu'il y en ait d'aussi belles dans
 aucun Pays que ce soit. Outre cela le Pays est
 couvert de verdure la plus grande partie de l'an-
 née, y ayant presque toujours trois sortes de
 grains, des fèves, des patates, & de certains au-
 tres fruits de la terre, qui sont semez si près l'un
 de l'autre, que dans la plupart des endroits il n'y
 a qu'un petit sentier pour passer: car les Negres
 ont si avares de leurs terres, qu'ils sement ou
 plantent celles qu'ils croient être un peu fertiles,
 & même dans les hayes, qui sont autour de
 leurs maisons & de leurs villages, & ils ont pour
 cela un si grand empressement, qu'un jour ils ser-
 vent leurs grains, & le jour suivant ils sement les
 mêmes terres, sans leur donner le temps de se
 reposer.

La beauté de ce Pays-là m'a entraîné si loin,
 que je l'ai déjà presque tout parcouru sans m'en
 appercevoir; mais comme il merite bien qu'on en
 fasse une description particuliere, j'ai dessein de la
 diviser en trois parties, & de parler premierement
 du naturel & des mœurs des habitans de *Fida*, en
 second lieu de leur gouvernement & de leur Reli-
 gion, & en troisieme lieu des animaux & des fruits
 que l'on y trouve. Je renfermerai la premiere
 partie dans cette Lettre, & les deux autres dans
 les deux Lettres suivantes. Mais consolez vous par
 avance, si ces Lettres, & sur-tout celle-ci, sont
 un

un peu longues. Je ne m'ennuierai pas à les écrire, & si elles vous ennuyent à les lire, ou que le temps qu'il faudroit y employer vous paroisse trop précieux, vous n'avez qu'à les déchirer.

Pour ce qui regarde donc la premiere partie de cette description, je vous dirai que les habitants de *Fida* surpassent tous les Negres, avec qui j'ai eu quelque frequentation, tant en bonnes qu'en mechantes qualitez, comme vous le verrez. Je vous prends la peine de lire ce que je vous écrirai.

Je ne sçaurois m'empêcher de rendre temoignage à leur civilité. Ils nous traitent tous, depuis le plus grand jusques au moindre, de la maniere du monde la plus honnête & la plus respectueuse. Les autres Negres nous importunent sans cesse pour avoir des présens, mais ceux-ci ne nous demandent jamais rien qu'un peu de brandevin, & ils aimeroient mieux nous faire des présens, que d'en recevoir de nous, si ce n'est que quand nous avons trafiqué avec eux, ils aiment bien que nous reconnoissions les services qu'ils nous ont rendus; mais outre cela, ils sont inviolablement attaches à leurs anciennes coûtumes, à quoi personne ne peut raisonnablement rien trouver à redire.

Ils sont aussi si civils entre eux, & sur-tout les inferieurs à l'égard de leurs superieurs, que j'en fus tout étonné au commencement. Si quelqu'un va rendre visite à un autre, qui est de plus grande condition que lui, ou s'il le rencontre par hazard en quelque lieu, il se met d'abord à genoux devant lui, & baise la terre par trois fois, en se frappant bien fort dans les mains & en lui souhaitant le bon jour ou le bon soir, à quoi l'autre repond assis ou debout, en frappant fort doucement dans ses mains, & en souhaitant aussi le bon jour à l'autre, ou, s'il est fort civil, en lui disant, *C'est assez.*

le premier demeure assis ou couché sur la terre, jusqu'à ce que l'autre soit parti, à moins que les affaires ne le pressent; en quel cas, après avoir demandé permission, il se retire en rampant; car on compte pour un grand crime de s'asseoir en présence de son supérieur. Les cadets témoignent le même respect à leur aîné, les enfans à leurs peres, les femmes à leurs maris; aucun d'eux ne donne rien à son supérieur, on n'en recevra aussi rien à genoux & avec les deux mains; ce qui est encore parmi eux une autre marque de respect; & lorsqu'ils parlent avec eux, ils mettent la main devant la bouche, afin de ne les pas incommoder par leur haleine.

Lorsque deux personnes égales & de même condition se rencontrent, il faut qu'ils s'agenouillent tous deux, & qu'en frappant des mains ils se donnent la benediction par se souhaiter mutuellement le bon jour; les domestiques qui les suivent font la même chose, & tout cela n'est pas désagréable à voir.

Il arrive qu'une personne de marque éternuë, ceux qui sont présens se mettent à genoux, baisent la terre, & en frappant des mains leur souhaitent toute sorte de bonheur.

Lorsque quelqu'un reçoit un présent d'une personne qui est au dessus de lui, il faut, après l'avoir reçu, qu'il frappe des mains, qu'il baise la terre, qu'il remercie avec une très-profonde humilité. En un mot, je ne croi pas qu'il y ait de lieu au royaume de *Fida*; en quoi ils sont directement opposés aux Negres de la Côte de Guinée, qui ne font aucune distinction de personnes vivent comme des bêtes les uns avec les autres.

Ils n'en different pas moins à l'égard du travail; car

car les Negres de la Côte aiment fort l'oisiveté & les habitans de *Fida* au contraire, tant hommes que femmes, sont si attachez au travail, que lorsqu'ils ont entrepris quelque chose, ils ne se donnent point de repos qu'ils n'en soient venus à bout & ils cherchent continuellement à travailler pour gagner quelque chose.

Outre l'agriculture, dont il n'y a que le Roi & quelques Grands d'exempts, ils s'occupent à filer du coton, à faire de beaux habits au métier, à faire des *calabasses*, des vaisseaux de bois, des *gayeres*, à forger, & à plusieurs autres arts, qui ne sont pas connus sur la Côte, ou n'y sont qu'à beaucoup près dans la même perfection qu'à *Fida*.

Pendant que les maris sont ainsi occupez à travailler, les femmes ne sont pas oisives, mais font de la biere, & préparent des viandes, qu'elles vendent au marché avec les ouvrages de leurs maris de sorte que le mari & la femme travaillent à gagner mieux mieux pour gagner de l'argent; & c'est ainsi si ce qui les fait vivre dans l'abondance, au point que les Negres de la Côte n'oseroient manger un bon morceau, quand il faut l'acheter bien cher.

Mais ceux-ci au contraire, tant les petits que les grands, mangent ce qu'ils peuvent trouver de meilleur aussi long temps qu'ils ont de l'argent; & quand il commence à leur manquer, ils travaillent à en gagner d'autre. Mais il est impossible de les faire travailler avec l'estomac vuide ou le ventre affamé, & franchement ils ont raison en cela: ne faut-il pas qu'ils ressentent par avance ce pour quoi ils travaillent?

Ils travaillent pour un fort petit salaire, & nous en servons à porter nos marchandises du bord de la mer jusques au village du Roi où nous avons notre domicile. Il y a environ trois lieues de chez nous.

Ané sauvage.





DIX-HUITIEME LETTRE. 361

min, & on leur donne pour chaque voyage depuis huit jusqu'à douze sols, selon que les fardeaux qu'ils portent sont pesans, & chacun a son prix réglé; ainsi vous voyez que ces hommes donnent leur corps à bon marché.

Ils portent des fardeaux de cent livres sur la tête, & ils marchent encore si vite, tout chargés qu'ils sont, que nous aurions de la peine à les suivre à vuide sans nous bien lasser.

Ceux qui ont beaucoup de bien, trafiquent beaucoup en esclaves & en autres marchandises, outre l'agriculture, qu'ils font exercer par leurs femmes & par leurs esclaves.

Ils s'attachent si fort au négoce d'esclaves, qu'ils peuvent en fournir mille tous les mois, c'est-à-dire, s'il n'y a point de vaisseaux à *Fakin*, qui dépend du *grand Ardra*, & qui n'est qu'à trois lieues de là; car alors le négoce n'y va pas si bien, parce que le Roi du *grand Ardra*, par le Pays duquel il faut que la plupart des esclaves passent, pour favoriser son propre Pays fait fermer les avenues d'*Fida*, & défend rigoureusement le transport des esclaves à *Fida*, dont il est toujours ennemi; mais ses sujets ne laissent pas malgré ces défenses de négocier avec eux en secret, & se mettent fort peu en peine de l'inimitié qu'il y a entre leurs Rois. Cependant il est aisé de juger qu'on n'y peut pas trouver autant d'esclaves que lorsque le Roi d'*Ardra* permet à ses sujets de négocier avec ceux de *Fida*.

Pour ce qui est du reste, les mœurs de ceux de *Fida*, séparées de leur Religion, sont presque les mêmes que celles des Negres de la Côte, si ce n'est que ceux-là excellent en tout par-dessus les autres; car les Negres de la Côte de Guinée se contentent de huit ou dix femmes, ou tout au plus de vingt, mais les habitans de *Fida* en ont jusqu'à quarante & cinquante; leurs principaux Capitaines

362 DIX-HUITIEME LETTRE.

en ont trois ou quatre cens, quelques-uns même jusques à mille, & le Roi en a quatre ou cinq mille.

La plupart de ces femmes ne servent qu'à travailler à la campagne pour leurs maris, mais les plus jolies gardent la maison, où elles ne sont pas obligées d'être exemptes de travail, outre qu'elles sont obligées de servir leurs maris & d'en avoir soin; car les Nègres un peu puissans ne laissent entrer aucun homme dans les maisons où ils sont avec leurs femmes.

Les maris sont si jaloux de leurs femmes, que sur le moindre soupçon ils les vendent aux Européens pour les transporter ailleurs, & ils ne font pas comme les Nègres de la Côte de Guinée qui négocient avec leurs femmes; mais il n'en va pas de même ici. Si quelqu'un couche avec la femme d'un autre, il se doit presque assurer de mourir, en cas que la partie offensée ait du bien, & il arrive même souvent, que pour son crime toute sa famille est réduite à l'esclavage.

Pour ce qui regarde les femmes du Roi, si un homme les touche seulement, quand ce seroit par malheur, il faut qu'il perde sa tête ou sa liberté, & que pour la punition de son crime il se rende esclave pour toute sa vie. C'est pour cela que ceux qui ont à faire aux environs des maisons du Roi, crient de loin, afin d'avertir ses femmes, qu'il y a là autour des hommes, & qu'elles doivent être sur leurs gardes.

C'est pour cela aussi que le Roi, aussi-bien que les gens puissans de son Royaume, ne se fait servir que par des femmes, sans qu'il soit permis à aucun homme d'y entrer, à moins qu'il n'y ait quelque chose à faire ou à raccommoder dans la maison, & alors il faut que les femmes passent dans un autre appartement.

DIX-HUITIEME LETTRE. 363

Lorsqu'il y a des ouvriers sur le toit de la maison pour y travailler, ils sont obligez de crier sans cesse, afin que les femmes les plus considerables du Roi se tiennent dans la maison; car il y en a aussi quelques-unes, que c'est un crime de voir.

Quand les femmes du Roi vont travailler à la campagne, (elles y vont tous les jours par centaines) & qu'elles rencontrent un homme, elles s'éloignent de loin, *Mettez vous à l'écart*, & alors s'éloignant du chemin, il se met à genoux, & les laisse passer, sans oser presque les regarder.

Le Roi vend souvent une vingtaine de ses femmes pour le moindre chagrin qu'elles lui donnent, & même pour des bagatelles: cependant le nombre n'en diminuë point; car trois de ses principaux Capitaines, qui ont inspection sur le *Serrail de Fida*, lui en fournissent tous les jours d'autres à la place de celles-là; aussi-tôt qu'ils decouvrent une jolie fille, ils la menent au Roi, & il n'y a personne dans tout le Pays qui ose s'y opposer.

Lorsqu'on en a présenté une au Roi, si elle lui plaît, il couche deux ou trois fois avec elle, après quoi il faut qu'elle passe sa vie en Religieuse. C'est pour cela que les filles n'aiment pas à devenir les femmes du Roi, & elles choisiroient plutôt la mort, qu'une vie comme celle-là.

Il y a deux ans que ces Capitaines voulurent mener au Roi une jeune fille fort jolie; mais comme elle n'aimoit pas la vie Religieuse, elle leur échappa, & voyant qu'ils la poursuivoient, elle se jeta de desespoir dans un puits profond, où elle étoit suffoquée.

Le pere de famille venant à mourir, son fils aîné hérite de tous ses biens, & aussi de ses femmes, qu'il prend toutes pour lui, excepté celle qui a mis au monde, à laquelle il donne une maison à part & tout ce qui lui est nécessaire, en cas

qu'elle ne puisse subsister par elle-même. Cela ne se pratique pas seulement chès le Roi & chès les Capitaines, mais aussi parmi les gens du commun.

Le Roi d'à présent a épousé deux de ses propres filles; mais comme elles n'ont pas vécu long temps & qu'il a eu peu de plaisir avec elles, il s'imagina que les Dieux ont voulu le punir par-là de son incestue, & il a fait serment de ne commettre jamais plus ce crime.

Il maria une de ses filles à un Marchand Anglois du temps que j'y étois, pour n'avoir pas la tentation de faire ce qu'il avoit fait auparavant; comme j'étois libre avec lui, je le grondai de cela, & je le condamnai en riant à une certaine amende; parce qu'il ne me l'avoit pas présentée le premier; il paya volontairement cette amende, & me dit que quoique sa fille fût mariée, elle étoit pourtant à mon service, si je la voulois, & qu'il ne lui sauroit qu'un mot pour la faire retourner.

Que vous semble, Monsieur, les filles de ce Roi ne se donnent-elles pas à bon marché? mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'un tel mariage ne donne aucun avantage; autrement il n'auroit rien qu'à moi d'avoir été heureux il y a long temps.

Les habitans de *Fida* ayans une si grande quantité de femmes, doivent avoir aussi par conséquent un très-grand nombre d'enfans. Il est presque incroyable de combien d'enfans un même homme est le pere; & cependant cela est facile à concevoir, les hommes étans vigoureux, & les femmes assez fertiles. J'ai vû des hommes, qui avoient plus de deux cens enfans, & afin que je n'en doutasse pas, cela m'a été confirmé par deux exemples; le premier, d'un des Capitaines du Roi, nommé *Agoci*, qui nous a servi d'Interprete depuis quelques années.

Je lui demandai un jour en présence d'un de nos
Maj.

DIX-HUITIEME LETTRE. 365

Maîtres de navire & de mon Aſſiſtant, combien il avoit d'enſans; à quoi il me repondit en ſoupirant, qu'il étoit affés malheureux de n'en avoir gueres, & que le nombre n'alloit qu'à ſoixante & dix. Je lui demandai, s'il n'en avoit point de morts, il me dit qu'il lui en étoit mort autant qu'il lui en reſtoit en vie. Et comme cet homme comptoit pour peu cent quarante enſans, je vous laiſſe à penſer combien il faut que ceux-là en ayent qui croyent être riches en enſans.

Le Roi, qui étoit préſent à cette converſation, me montra un de ſes Vicerois, qui n'ayant pour ſes troupes que ſes fils, les fils de ſes fils, & ſes eſclaves, avoit repouſſé ſes ennemis, qui l'avoient attaqué avec beaucoup de monde, & ajouta, que les fils & les petits-fils de ce Viceroy montoient à plus de deux mille, ſans y compter les filles, ni les enſans qui étoient morts.

Jugez, Monſieur, ſi ces gens-là ne ſeroient pas propres à peupler bien-tôt un nouveau monde, en cas qu'on en decouvrit un.

Si cela eſt vrai, comme je n'en doute point, tous les Grands qui étoient là préſens, ayans conſidé-
rant ce que le Roi avoit dit, il ne faut plus s'étonner de ce que ce Pays eſt ſi peuplé, ni du grand nombre d'eſclaves qui ſe vendent ici tous les jours.

J'ai parlé affés long temps de ce qui regarde les mariages des habitans de *Fida*, parlons préſentement de leur fidelité à garder le bien d'autrui. Le Roi m'en fit la déclaration la première fois que j'y allai, & me dit: *Que ſes ſujets n'étoient pas comme ceux d'Ardra & des autres Pays d'alentour, les-
quels, pour la moindre injuſtice qu'ils croyoient avoir
faite des Européens, s'en faiſoient par le poiſon.
Mais je vous laiſſe à craindre d'eux, ajouta-t-il;
mais je vous conſeille de prendre bien garde à vos mar-
chands.*

chandises; car il semble que mes sujets soient tous nez avec des dispositions au larcin, ils ne vous voleront que ce qu'ils pourront attraper. Je fus très-satisfait de cette déclaration franche & sincère du Roi, m'imaginant être si bien sur mes gardes, que quelque grands voleurs que fussent ceux de *Fida*, ils ne m'attraperoient pas; mais je comptais alors sans mon hôte, & je trouvai dans la suite qu'ils étoient les plus grands & les plus adroits voleurs de toute la terre.

Excepté trois ou quatre des principaux, tous les autres, grands & petits, riches & pauvres, sont des voleurs, & ils derobent avec tant d'adresse, qu'un Marchand François fut obligé d'avouer, qu'ils s'entendoient mieux à ce métier, que les coupeurs de bourse à Paris.

Voici ce qui l'obligea à dire cela. Comme il étoit sur son départ, il avoit emballé toutes ses marchandises dans son magasin avec un assez bon nombre de poulets pour le voyage, & devoit faire porter le tout le lendemain dans son vaisseau; mais on lui en épargna la peine; car étant venu le matin à son magasin, il ne trouva ni poulets ni marchandises; & comme il étoit bien fermé, & qu'il ne vid aucune ouverture, il ne pouvoit s'imaginer comment ils y avoient pû entrer, mais je l'appris bien dans la suite à mes dépens.

Les Negres, qui demeurent sur la Côte de Guinée, sont bien voleurs, mais il n'y a nulle comparaison d'eux à ceux de *Fida*. Je ne croi pas qu'il y soit venu un vaisseau de quelque nation que ce soit dont ils n'ayent derobé un bon nombre de marchandises; car (comme j'ai dit) il y a trois lieues de chemin depuis le bord de la mer, où abordent les vaisseaux, jusques au village du Roi, & étans obligez de nous servir d'eux pour y porter nos marchandises, ils ont la plus belle occasion du monde

monde de dérober, sans qu'il soit possible de l'empêcher, quand même au lieu d'un Argus nous aurions une sentinelle à cent yeux : & lorsque nous le découvrons & nous en fâchons contre eux, ils ont bien l'impudence de nous demander, *Si nous croyons qu'ils voulussent supporter un travail si rude pour le peu de salaire que nous leur donnons, sans qu'ils eussent la liberté de dérober ?*

Il arriva du temps que j'y étois, que les Anglois avoient cousu dans des sacs leurs petits vaisseaux de bourses, (c'est l'argent de ce Pays-ci) s'imaginans par-là de les mettre à couvert, & que les Negres ne les leur déroberoient pas ; mais ils se trompoient. Ils couperent en chemin les sacs où étoient ces petits tonneaux, & passans un fer entre les douves, ils en firent sortir les bourses. Ils ont mille autres inventions pour dérober, qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Je dirai seulement, que personne ne doit s'imaginer d'y pouvoir mettre ordre ; car quoiqu'on aille s'en plaindre au Roi, on n'a ni justice ni restitution à attendre. Quand même le Roi donneroit ordre de chercher & de punir les criminels, personne n'ose excuter ses ordres, parce qu'on craint le fils aîné du Roi, qui a ordinairement sa part du butin, & qui protege par conséquent ces scelerats.

On se tromperoit aussi de croire que lorsque les marchandises sont bien renfermées dans les magasins, elles sont en sûreté. J'avois cette pensée au commencement, mais depuis qu'on m'a dérobé dans une nuit pour plus de six cens francs de marchandises, j'ai bien changé de sentiment ; de sorte que pour n'être pas exposé à leurs voleries, il faut être hors de leur Pays.

Je trouvai en ce temps-là les serrures de mon magasin en bon état sans être le moins du monde en-

dommagées, & j'avois mis la clef en bonnes mains; ainsi je ne pûs decouvrir d'abord comment s'étoit fait le vol; mais enfin je vis bien de quelle maniere ils y avoient réüssi, & je remarquai qu'ils avoient fait un trou dans le toit, qui étoit de roseaux & d'argille pour n'être pas si exposé au feu, & qu'avec un bâton, au bout duquel il y avoit un crochet, ils avoient enlevé ces marchandises.

Mais ils avoient fait le trou si grand dans le magasin du François, qu'il pouvoit y passer un homme. En un mot, de quelque maniere que les choses tournent, on ne peut s'empêcher d'en être volé. C'est assés parlé de cela, passons à d'autres choses, & avant que de commencer la description de leur gouvernement & de leur Religion, je vous entretiendrai encore un moment sur une autre matiere, mais je ne vous y arrêterai pas long temps.

Les Negres de *Fida* sont beaucoup plus magnifiques dans leurs habits que ceux de la Côte de Guinée, si ce n'est qu'ils ne portent ni or ni argent, dont ils ne connoissent pas même la valeur. Ils portent cinq ou six habits les uns sur les autres, tous de différentes étoffes; celui qu'ils ont par dessus les autres a dix ou douze aunes de long, & ils le plissent fort proprement autour de leur corps. Il n'y a que ceux qui sont du sang royal qui ayent la permission de porter du rouge.

Les femmes portent aussi plusieurs habits ou *paans* les uns sur les autres, mais dont chacun n'a environ qu'une aune & demi ou deux aunes de long; elles les attachent par devant avec deux des bouts, ainsi elles n'ont gueres soin de cacher ce que la pudeur ne permet pas de decouvrir.

C'est une chose assés drôle de voir tous ces Negres, hommes & femmes, grands & petits, avec la tête rase & toujours decouverte, allans à la pluie,

DIX-HUITIEME LETTRE. 369

paye, au vent, au soleil sans en être incommodé ; & s'il est vrai, qu'en allant la tête nuë on se la durcit, il faut que les Negres l'ayent terriblement dure, puisqu'ils ne se la couvrent jamais. Cela fait que les vieilles personnes paroissent plus jeunes qu'elles ne le sont en effet, d'autant plus qu'ils ne laissent pas croître leur barbe, & la rasant comme la tête.

Si les Negres de la Côte de Guinée cherchent avec empressement, lorsqu'ils sont malades, à recouvrer leur santé soit par des remèdes, soit par des sacrifices, ceux-ci les surpassent encore en cela, & sur-tout dans les sacrifices, à quoi ils s'occupent des jours entiers.

Ils ont les mêmes remèdes que sur la Côte, & pour ce qui est de leurs sacrifices, chacun d'eux a chez lui un endroit decouvert, & environné de roseaux & de quelques bagatelles, où il ne cesse de faire des sacrifices pour obtenir la continuation de sa santé & de son bonheur.

Ils ont tant de frayeur de la mort, qu'ils n'en veulent pas même entendre parler, de crainte d'avancer par-là le jour de leur mort. Il n'y a aucun Negre dans tout le Pays, qui osât en ouvrir la bouche en présence du Roi ou de quelque Grand, à moins que de vouloir s'exposer à souffrir ce dont il auroit parlé.

Il m'arriva dans le premier voyage que j'y fis, qu'étant sur mon depart je demandai au Roi, qui me devoit environ mille livres, qui me payeroit à mon retour, s'il étoit mort ? Tous ceux qui étoient là présens demeurèrent muets à cette demande, mais le Roi, qui sçavoit un peu de Portugais & qui m'avoit bien entendu, me répondit en peu de mots, *Que je n'avois que faire de me mettre en peine de cela, qu'il ne mourroit jamais, mais demeureroit toujours en vie.* Je m'aperçus bien

bien que j'avois fait une faute ; ainsi je pris congé & me retirai. Je demandai aux Capitaines qui me suivoient, pourquoi ils avoient paru si étonnez ; ils me repondirent, *Que personne n'osoit, sur peine de la vie, parler de la mort si ouvertement en présence du Roi, & sur-tout si cela le regardoit.* Je me tûs pour ce temps-là, mais dans mon second & troisieme voyage étant plus libre avec le Roi & avec ceux de sa Cour, je les ai souvent raillez sur la frayeur qu'ils ont de la mort ; je les en ai même fait rire, & sur-tout le Roi, qui est un bon frere, lorsqu'en raillant je menaçois de la mort quelqu'un de ses Capitaines ; cependant il n'y a point encore de Negre qui en ose parler.

Les Negres ne distinguent point les temps, & par consequent ils ne sçavent point quel âge ils ont. Il n'y a point de jours de fête parmi eux, & ils ne font aucune division en heures, en jours, en semaines, en mois, ou années. Ils connoissent quand il est temps de semer leurs terres au cours de la lune, & sçavent que tous les trois jours ils ont infailliblement le jour du marché.

Ils s'entendent parfaitement bien à faire la supputation de leurs marchandises, & ils le font aussi vite de leur tête que nous le pouvons faire avec la plume, quand même la somme monteroit à plusieurs milliers ; ainsi il est beaucoup plus commode de compter avec eux qu'avec les autres Negres, qui sont extrêmement grossiers.

Ne soyez pas surpris, Monsieur, si je n'observe pas l'ordre qui seroit necessaire, & si je confonds ensemble tant de matieres differentes, je ne me suis pas donné le temps de les arranger, & ainsi prenez ce que j'écris comme cela vient ; que si vous souhaitez un autre ordre, rangez le comme il

si vous plaira, vous en ferez le maître quand vous l'aurez reçu. Consolerez vous aussi de ce que la matière de cette Lettre est épuisée & que vous en verrez bien-tôt la fin.

On tient ici les femmes qui ont leurs ordinaires pour si souillées, qu'elles n'oseroient pendant ce temps-là entrer dans la maison du Roi ni de quelque Grand, & on punit de mort, ou du moins par un esclavage éternel, celles qui contreviennent à ces ordres.

Ils circonciſent aussi leurs enfans; mais quand on leur demande d'où leur vient la circoncision, ils repondent d'abord qu'ils l'ont reçue de leurs peres par tradition, sans ſçavoir pourquoi ils le font, ni ce que cela ſignifie.

Vous ſçavez bien qu'on ne circonciſt que les enfans mâles, mais ici on pourroit aussi circonciſer quelques filles; comme vous êtes Medecin, je ne vous en dirai pas davantage, & je renverrai ſeulement le Lecteur à ce que Monsieur *Arnaud Overbeek* a écrit des *Hottentotes* du Cap de Bonne-Eſperance.

Ils different extrêmement entre eux au ſujet du temps de circonciſer les enfans; il y en a qui le font à quatre ou cinq ans, & les autres à huit ou dix ans.

Leurs instrumens ſont beaucoup plus agréables que ceux des Negres de la Côte de Guinée, & ils s'en ſervent avec plus de moderation; car ils n'en jouent jamais dans un temps d'affliction.

Ils ſont fort grands joueurs; & jouent tout ce qu'ils ont, & après qu'ils ont perdu tout leur argent & tout leur bien, ils ſont comme les Chinois, & jouent leurs femmes & leurs enfans, & enfin ils ſe jouent eux-mêmes.

Je ne m'arrêterai point à vous depeindre les instrumens dont ils ſe ſervent pour leur plaisir,

372 DIX-HUITIEME LETTRE.

fir, parce que j'aurois de la peine à y bien réussir, ainsi je finis en vous assurant que je suis
&c.

Fin de la dix-huitieme Lettre.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

Qui traite en peu de mots du gouvernement de Fida. Il s'y présente peu d'affaires criminelles à juger. On punit le meurtre, & l'adultere commis avec les femmes du Roi; les autres crimes sont punis par une amende. Serment qu'on fait pour se justifier d'un crime, & de quelle maniere il se fait. L'âge du Roi, son naturel, sa chambre d'audience, ses charges de sa maison, ses revenus, & ses Receveurs du péage. Combien le Roi reçoit de l'échange ou de la vente d'un esclave; le profit qu'il retire du poisson qui se vend, & de chaque vaisseau. Richesses du Roi. Il a beaucoup à entretenir & est obligé à de grandes dépenses. Il n'y a personne qui ose voir manger le Roi, ni sçavoir là où il couche, que ses femmes. Présens qu'il fait aux Européens. Ses sujets l'honorent comme un demi-Dieu; ses habits; ses enfans & leur nature.

naturel. Comment ce Roi a été mis sur le throne. Mechantes coûumes de ceux de Fida à la mort de leurs Rois. Les ordres du Roi sont exécutez par ses femmes; plaisante aventure à ce sujet. Religion & superstition de ceux de Fida. Quantité prodigieuse d'Idoles, dont un Negre a donné une jolie explication. Idée qu'ont ceux de Fida du veritable Dieu. Quels sont leurs Dieux principaux. Premièrement le serpent, à qui le Roi principalement fait beaucoup de sacrifices. Maison où demeure leur premier Dieu, où elle est située, sa grandeur, & de quelle maniere ils l'ont trouvée. Offrandes que les Rois envoioient ci-devant à la maison du serpent, mais qui ont été abolies, & pourquoi. Revenus que le Roi retire du culte qu'on rend au serpent. Quoique les Negres connoissent bien les tromperies qui s'y font, ils n'osent s'y opposer, & les raisons de cela. Celui qui fait quelque mal au serpent est condamné au feu. Triste aventure de quelques Anglois à ce sujet; autre aventure d'un Negre de la Côte de Guinée. Quantité prodigieuse de serpens dans les maisons des Européens. Le Roi fait un présent à l'Auteur pour la nourriture imaginaire d'un serpent. Ces serpens

pens ne font point de mal aux hommes. Les Negres ne peuvent souffrir qu'on dise du mal des serpens. Ce qu'ils font, quand il en meurt un. Plaisante rencontre d'un cochon & d'un serpent, qui coûta la vie à un très-grand nombre de cochons. Les arbres sont les Dieux du second rang de ceux de Fida. La mer est leur troisième Dieu. En quelle occasion on adore ces Dieux & on leur offre des sacrifices. Les Prêtres & les Prêtresses sont ici dans une très-grande estime. On appelle les Prêtresses enfans de Dieu ; leur grande autorité. L'opinion qu'ont ceux de Fida du Diable, des Esprits, & de l'Enfer, dans laquelle ils ont été confirmez encore depuis peu. Entretien d'un Capitaine de Fida avec un Prêtre de l'Ordre de St. Augustin.

MONSIEUR.

La dernière Lettre, que je me donnai l'honneur de vous écrire, étoit datée du dans laquelle je divisai en trois parties ce que j'avois à vous communiquer du Pays de Fida. J'ai traité la première partie dans ma précédente, je traiterai la seconde dans celle-ci, & je vous parlerai du gouvernement & de la Religion de ceux de Fida ; mais je ne m'arrêterai pas long temps au premier, parce qu'il ne contient rien de fort particulier.

Le gouvernement, pour ce qui regarde la police ou la guerre, est entre les mains du Roi & des Grands de sa Cour; mais pour ce qui est des crimes, le Roi assemble son Conseil composé de ses Grands, leur propose le fait, & ordonne que chacun dise son sentiment sur le supplice que le criminel a mérité. Si leur sentence plaît au Roi, on l'exécute tout aussi-tôt; mais s'il est d'un autre sentiment, il congédie les Conseillers & fait punir le criminel comme il lui plaît.

Il se présente peu de crimes dignes de mort, sur lesquels il faille prononcer sentence; il n'y a que le meurtre, & l'adultère avec les femmes du Roi ou de quelque Grand, qu'on punisse de mort; comme les Negres craignent extrêmement la mort, (ainsi que je l'ai déjà dit) ils sont fort circonspects dans leur conduite pour l'éviter; cependant, malgré toute leur précaution, on voit de temps en temps des exemples de gens qui la méritent, j'en rapporterai quatre, qu'on a vus depuis cinq ou six ans.

Les deux premiers ont été de deux Negres qu'on a exécuté pour meurtre, & tous deux de la même manière. On leur fendit le corps tous vivans, on leur arracha les entrailles, qu'on brûla, & ensuite ayant rempli ces corps de sel, on les mit sur des perches au milieu de la place où se tient le marché, & je les y ai vus à mon premier voyage.

Il y a quatre ans qu'on prit un Negre, qui avoit commis adultère avec une des femmes du Roi; on les conduisit tous deux au lieu du supplice, & les ayant mis pour servir de but à plusieurs Grands qui voulurent faire voir leur adresse en dardant sur eux *passais*, ces misérables souffrirent par-là d'horribles douleurs. Ensuite ayant coupé à l'homme ses parties naturelles, qu'on jeta au feu, on mit ces deux

deux criminels dans une fosse profonde après leur avoir lié pieds & mains. Il y avoit en même temps de l'eau bouillante sur le feu, qu'on jeta sur eux avec de petits vaisseaux, & quand on eut jeté ainsi environ la moitié de l'eau, on renversa le reste tout d'un coup sur ces deux malheureux, & on remplit la fosse de terre.

Deux ans après on decouvrit un Negre, qui étant encore jeune s'étoit enfermé dans la maison du Roi en habit de femme, & avoit debauché plusieurs des femmes du Roi. Enfin craignant que cela ne fût decouvert, ils resolurent de s'enfuir; & non contents d'avoir fait un tel affront au Roi, ils avoient dessein d'emporter ce qu'il avoit de plus précieux, afin d'en subsister dans les Pays étrangers, où ils se refugioient; mais pendant qu'ils étoient occupez à faire leurs paquets, le Negre & une des femmes furent attrapez, & quel que supplice qu'on fit souffrir à ce Negre, il ne voulut jamais decouvrir ses autres complices, ainsi on le condamna lui & cette femme à être brûlez. Ce Negre voyant que les femmes du Roi apportent avec beaucoup d'empressement du bois pour son supplice, il ne pût s'empêcher d'en rire, & de dire ouvertement, que celles qui faisoient paroître tant de zele pour le faire brûler, avoient paru aussi empressées auparavant à autre chose; mais comme il n'en nomma aucune, il n'y eut que lui & cette femme qui fussent brûlez.

Vous voyez par-là, Monsieur, que le Roi sçait bien punir ceux qui l'offensent; mais il est souvent sourd aux plaintes de ceux qui lui demandent justice.

Pour ce qui est des autres crimes que les Negres commettent, ils sont ordinairement expiez par une amende, que le Roi garde pour lui, sans consulter ses Capitaines, excepté un de ses Favo-

nommé *Karter*, qu'on pourroit à bon droit appeler l'ame du Roi; car il ne fait pas la moindre chose sans lui. Du temps que j'étois à *Fida*, ce *Karter* étoit Capitaine de la part des Européens, ou, comme on dit ici, *Capitaine Blanc*, parce que c'étoit à lui à avoir l'œil sur eux, & à avoir soin du négoce qu'on fait avec eux.

Lorsque quelqu'un est accusé d'un crime, & qu'on n'a pas de preuves suffisantes pour le convaincre, s'il nie le fait, il faut qu'il se purge par serment, en prenant des *fetiches*, comme sur la Côte de Guinée, ou bien, ce qui est encore plus ordinaire, il est obligé de se faire transporter au près d'une rivière, qui n'est pas éloignée du palais du Roi, à laquelle on attribue la vertu d'attirer au fonds & de faire noyer ceux que l'on y jette, lorsqu'ils sont coupables; (ce qui est contraire à l'épreuve que quelques personnes ont eu la folie de faire à l'égard des forciers) mais ceux qui sont innocens en sortent sans avoir reçu aucun mal, à condition pourtant qu'ils se sauvent à la nage; & comme ils savent tous parfaitement bien nager, je n'ai jamais ouï dire que cette rivière en ait jamais convaincu aucun; car tous ceux qu'on y jette en sortent incontinent, & payent seulement une amende au Roi; ce qui me fait croire que c'est uniquement dans cette vue qu'on éprouve ainsi les accusés.

Les Vicerois agissent tous de la même manière dans leurs gouvernemens, & condamnent le plus souvent les criminels à une amende, dont ils profitent.

Je n'ai rien plus à dire de considérable de leur gouvernement, ainsi je passerai à la considération de la maison du Roi.

Le Roi, qui est aujourd'hui sur le throne, est âgé de cinquante & quelques années, mais aussi vigou-

378 DIX-NEUVIEME LETTRE.

vigoureux & aussi plein de feu qu'un homme de trente-cinq ans. C'est le plus honnête & le plus liberal que j'aye encore rencontré parmi les Nègres, & il n'a pas de plus grand plaisir, que quand nous avons quelque chose à lui demander. On pourroit obtenir tout de lui, sans de misérables flatteurs qui le sollicitent continuellement à être menager, non pas en vûe de son intérêt, mais pour leur profit particulier, & j'ai déjà expérimenté qu'il commence à leur prêter l'oreille; car il n'est plus aussi liberal qu'il l'étoit autrefois, & de plus il est devenu si opiniâtre en matière de négociation, que nous avons beaucoup de peine à nous accorder avec lui. Dans les commencemens il étoit fort complaisant pour nous, & présentement il faut que nous fassions ce qu'il veut, & que nous lui donnions en échange de ses esclaves nos meilleures marchandises, & qui sont le plus de débit, ce qui fait beaucoup de tort aux négocians; car outre que nous sommes obligés de lui donner pour ses esclaves le tiers ou le quart plus que nous ne donnerions à un autre, nous sommes embarrassés des marchandises qui nous restent, & nous ne pouvons nous en défaire qu'avec beaucoup de perte; au-lieu que s'il étoit de meilleure composition, tel qu'il étoit à mon premier & second voyage, nous pourrions plus facilement débiter nos marchandises.

Son train est si peu considérable, qu'il ne mérite presque pas que j'en parle; car il n'a que ses femmes pour le servir.

Ils ne sort qu'une fois ou deux l'année, & alors sa suite est assez magnifique, particulièrement ses femmes qui l'accompagnent au nombre de plus de mille, & qui sont toutes magnifiquement habillées. On peut dans ce temps-là voir les plus jolies de ses femmes, qui hors de là sont en quel-

que maniere renfermées, & on void sur elles des
tréfors de corail, qui est encore plus précieux que

Il n'a aucun homme avec lui dans ce temps-là ;
mais il avertit un peu auparavant les Grands de sa
Cour, qu'il veut aller se divertir dans un tel lieu.
Ils ne manquent pas de s'y trouver, mais il faut
qu'ils prennent bien garde à ne se pas trop appro-
cher de ses femmes, & il ne leur est permis de
les regarder qu'en passant.

Le Roi se tient le reste de l'année dans sa mai-
son & passe le temps à se divertir avec ses femmes,
excepté le matin qu'il va à la salle d'audience pour
apprendre de ses Capitaines, s'il n'est rien arrivé,
& pour leur donner ses ordres.

Cela étant fait, il se rend dans une autre salle
destinée pour les Européens, pour s'entretenir du
négoce avec eux. Il m'est arrivé souvent, lorsque
lui & moi n'avions rien à faire, de passer le jour
à jouer à differens jeux ; (ce qu'il aime beau-
coup) nous jouions pour un bœuf, pour des co-
chons, ou pour des moutons, mais jamais ni pour
marchandise, ni pour argent, & en cela l'avantage
étoit toujours de mon côté ; car si je gagnois, il
m'envoyoit tout aussi-tôt ce qu'il avoit perdu, mais
si je perdois, il ne vouloit jamais rien recevoir
de moi.

Il y a dans cette salle deux marchepieds ; l'un,
qui est large & couvert d'un tapis, avec une chai-
se ovale faite à la maniere du Pays, est pour le
Roi ; l'autre, qui est plus étroit & garni de nattes, est
pour les Européens, qui sont assis auprès du Roi,
& s'entretiennent avec lui, ayans la tête nue,
non qu'il leur soit défendu de se couvrir, mais
parce qu'ils voyent qu'en cela ils font plaisir au
Roi.

Lorsqu'on est à la porte de la salle, on nous
pria.

280 DIX-NEUVIEME LETTRE.

prie de donner nos épées, parce que le Roi n'aime pas qu'on se présente armé devant lui.

Il y a beaucoup de plaisir d'être auprès du Roi, quand cela dureroit tout un jour; car outre que son entretien est fort agréable, il ne cesse de donner à manger & à boire ce qu'il a de plus délicieux.

Personne ne boit dans le même verre ou dans la même tasse que lui, il a toujours un vaisseau à part pour boire, & il ne se sert jamais de ce qu'un autre a mis à la bouche, à moins que ce ne fût du metal, qui peut se purifier par le feu.

Lorsque les Européens mangent en présence du Roi, la table est assés régulièrement servie. Les Grands sont couchez à terre autour de la table pendant que le Roi est présent, & lorsque les Européens ont fini leur repas, on donne leurs restes à ces Grands, qui le mangent avec beaucoup d'appetit, quand même cela ne seroit pas de leur goût, & qu'ils auroient de meilleures viandes chez eux, mais seulement pour faire voir qu'ils ne méprisent pas les viandes du Roi.

Il y a de trois sortes de charges que le Roi distribue. Premièrement, celle de Viceroy, qu'on appelle ici *Hidalgos*, ou *Governadors*, & qui sont les premiers & les principaux de son Royaume. Ils ont dans leurs gouvernemens un aussi grand train, & souvent même plus grand que celui du Roi.

Ensuite viennent les premiers Capitaines, à qui on donne ici le nom de *Capitaines grandes*, mais la plupart sont Viceroy, ou Gouverneurs de quelque Pays.

La troisieme charge est celle des Capitaines ordinaires. Il y en a un fort grand nombre de cet ordre, dont chacun a un emploi différent; car il

Il y a le Capitaine du marché, c'est-à-dire, qui a l'inspection sur le marché, le Capitaine des esclaves, le Capitaine des prisons, le Capitaine de la Côte, en un mot on ne sçauroit rien imaginer sur quoi le Roi n'ait établi des Capitaines.

Outre cela, il y a encore beaucoup de Capitaines qui ne le sont que pour l'honneur & qui n'en ont que le nom, sans avoir aucun emploi. Cependant ils sont obligez de donner au Roi une bonne somme pour ces places d'honneur, & encore faut-il dire que le Roi leur en a fait présent, & qu'ils les ont obtenues par faveur.

Les revenus du Roi sont par rapport à ce Pays fort considerables. Je croi qu'il y a plus de mille voyageurs repandus par tout le Pays, qui exigent les tributs pour le Roi, sur les marchez, sur les chemins, & aux passages, ce qui monte à une somme incroyable. Il ne se vend rien dans le Pays, pour peu considerable qu'il soit, qui ne doive payer tribut, & si le Roi recevoit tout cela, il seroit extrêmement riche; mais Messieurs les Receveurs en retiennent la meilleure partie pour eux, & à peine le Roi en reçoit-il la quatrieme partie.

Il a trois Receveurs pour le negoce des esclaves; car chaque esclave qu'on échange ou qu'on vend doit un écu au Roi; mais ceux-ci font comme les autres, & s'accordent avec ceux qui nous vendent les esclaves sous main; de sorte que le Roi n'en a rien. Il est vrai qu'il a plus de précaution à l'égard des esclaves qu'on paye en bourses, (c'est l'argent de ce Pays-ci) retirant de chaque esclave trois écus; car les payemens se font en sa présence, & c'est en quoi on lui fait le moins de tort; mais il y en a d'assés rusez pour venir la nuit chercher les bourses de quelques esclaves, & qui trompent encore le Roi; nous n'osons leur refuser cela, parce que nous avons besoin d'eux.

Le Roi doit avoir la moitié du péage & des amendes qui se payent dans les gouvernemens de ses Vicerois, mais je croi qu'il seroit fort content d'en recevoir seulement le quart.

Il y a deux belles rivières à *Fida*, l'une qui passe auprès des deux *Popo*, & l'autre auprès de *Fakin*, & toutes deux si poissonneuses, que le tribut que le Roi en reçoit va bien à la valeur de cent esclaves, ce qui n'est pas encore la moitié de ce qu'on donne aux *Féagers*.

Outre tous ces revenus, dont je viens de parler, il faut compter que chaque navire, qui vient ici pour négocier, donne, tant pour le péage, que pour autre chose, quinze cens écus, & il vient quelquefois cinquante navires dans un an; il est vrai que quelquefois il n'en vient que la moitié, & même encore moins. En un mot, si on ne trouvoit point le Roi, ses revenus seroient considérables, & il seroit un puissant Roi, c'est-à-dire, par rapport à ces Pays-ci; car il ne seroit qu'un gueux, si on le comparoit aux Rois de l'Orient, ou aux Rois des autres Pays. Mais il en va ici comme par-tout ailleurs, chacun ne derobe qu'autant qu'il peut, & il semble que les charges ne sont que pour le profit de ceux qui les possèdent, sans que celui qui les donne en tire beaucoup d'avantage.

Cependant quelque considérables que soient les revenus du Roi, il en a bien besoin; car outre les grandes sommes qu'il est obligé de fournir tous les jours, soit pour détruire *Popo*, soit pour subjuguier le Pays d'*Offra*, & les dépenses qu'il doit faire pour l'entretien de sa Cour, & les offrandes qu'il fait tous les jours à ses Idoles, il faut encore qu'il entretienne plus de quatre mille personnes de tout ce qui leur est nécessaire; & quoiqu'il n'estime ses sujets que comme des esclaves, lorsqu'ils

DIX-NEUVIEME LETTRE. 383

qu'il les employe, il faut qu'il les paye richement.

Les principaux de sa Cour viennent tous les jours manger chès lui, du moins en sa présence; pour ce qui est de lui, aucun homme n'a la liberté de le voir manger, si ce n'est ses femmes. Il me semble que cela a été introduit pour accoutumer le commun peuple, que les Rois n'ont plus que des hommes, qu'on devoit les honorer & les craindre comme des Dieux, & qu'ils n'avoient pas besoin comme les autres hommes de manger & de boire pour vivre; cependant le Roi boit en présence de tout le monde.

C'est aussi pour la même raison, que personne ne sçait où couche le Roi. Je demandai un jour à son Favori *Karter*, où c'est que le Roi couche la nuit; à quoi il me répondit par une question, sçavoir, où c'est que Dieu couche? ajoutant, qu'on ne sçavoit pas mieux où couchoit le Roi.

Je croi que cela ne se fait pas seulement pour mettre le Roi dans une haute estime parmi son peuple, mais aussi afin qu'en cas d'une sedition, ou d'une invasion des ennemis, on ne puisse pas trouver le Roi tout aussi-tôt & qu'ainsi il ait le moyen de se sauver.

Outre toutes ces dépenses, il en fait encore d'autres considérables, & sur-tout dans ses présens aux Européens, à qui il en fait souvent, particulièrement s'il remarque qu'ils leur soient agréables, & qu'ils lui en témoignent leur reconnaissance comme il faut.

Il pourvoit tous les jours leur table de mouons, de cochons, de poules, de chair de bœuf, de pain, de fruits, de biere, & en un mot de tout ce qui leur est nécessaire, & cela en si grande

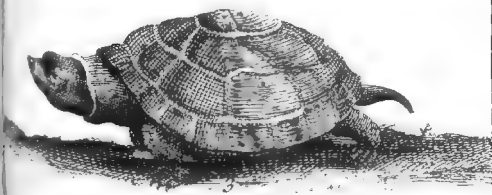
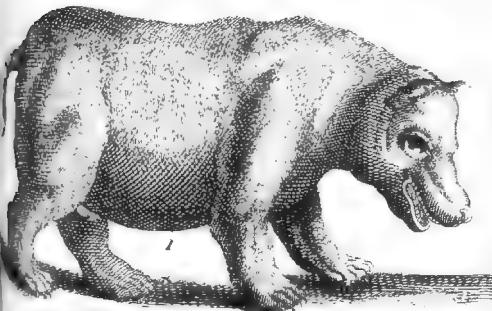
de abondance, qu'ils ne le sçauroient confondre avec toute leur suite.

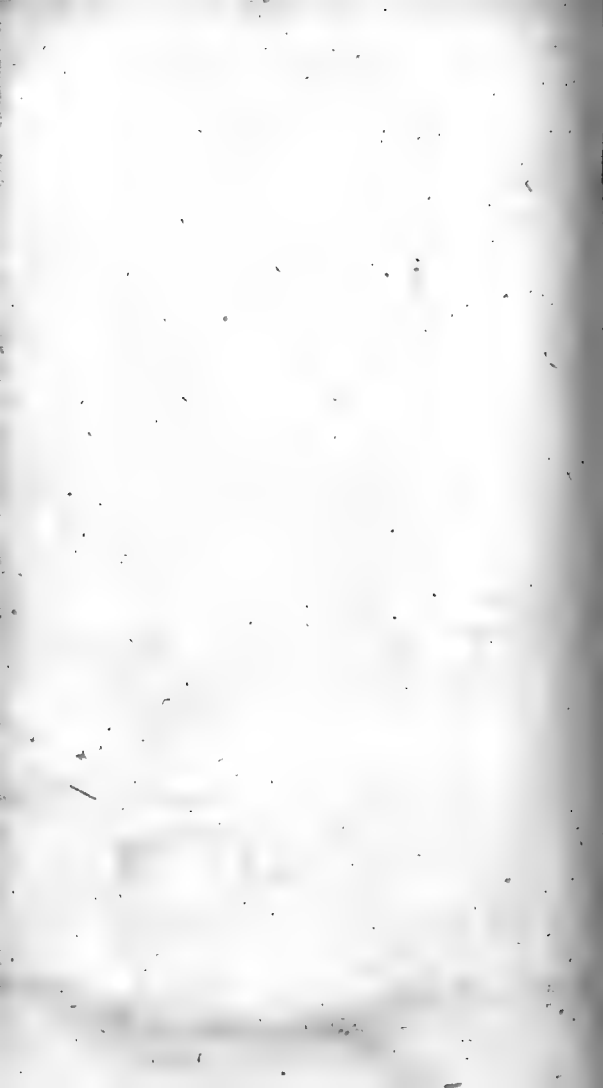
Du temps que j'y étois, les Hollandois étoient fort bien partagez; le Roi leur envoyoit ces rafraichissemens avant que de les envoyer aux autres, & souvent ils recevoient une double portion; mais depuis que les Maîtres de navires ont négocié, j'ai appris que nôtre nation n'est plus gueres distinguée; ce qui doit être attribué à ces Maîtres, qui ne connoissans pas l'humeur de ces peuples, ne se menagent pas bien avec eux de sorte que les habitans de ce Pays, qui ne manquent pas de jugement, ne les estiment gueres. Ainsi j'ose bien conclurre & prédire qu'ils finiront entierement le negoce d'esclaves, & seront cause qu'il faudra les payer beaucoup plus cher dans la suite qu'on n'a fait jusques ici. Mais comme j'en ai dit mon sentiment dans ma septieme Lettre, je ne m'y arrêterai pas davantage, pour ne pas mettre en colere ces Maîtres de navires, qui croient être pour le moins aussi capables que nos Marchands pour negocier en esclaves. Et comme j'ai souvent parlé de ce negoce, je finis par ce que je vous disé présentement de quelle manière se fait à *Fida*.

Lorsque nôtre Marchand étoit arrivé, la premiere chose qu'il faisoit, c'étoit de payer au Roi & aux Grands de son Royaume, ce qu'on appelle ici *Coûtumes*, qui montent environ à mille francs d'argent de Guinée, à proportion de ce que les marchandises valoient là. Après cela on lui donnoit entiere liberté de negocier, & même cela étoit publié par un Crieur dans tout le Pays.

Mais avant que nous pussions negocier avec qu'un, il falloit premierement acheter tous les esclaves du Roi & les payer à un certain prix, ordinaire-

1. Hippopotame, ou cheval marin. 2. Porc-épic. 3. Tortue.





ment un quart ou un tiers plus qu'aux autres, & alors il avoit la liberté de négocier avec qui que ce fût. Mais en cas qu'il n'y eût pas provision d'esclaves à *Fida*, il falloit que le Marchand confiât aux habitants des marchandises pour la valeur d'environ deux cens esclaves ; ils envoyotent ces marchandises plus avant dans le Pays pour en acheter des esclaves au marché, & cela souvent à deux cens lieues de là ; car il faut que vous sçachiez qu'on tient ici marché d'hommes, comme l'on en tient d'animaux parmi nous.

Il y a beaucoup de gens parmi nous qui s'imaginent, que les peres vendent ici leurs enfans, les maris leurs femmes, & les freres leurs freres, mais ils se trompent. Cela n'arrive jamais que par nécessité & pour quelque crime ; la plupart des esclaves qu'on nous amene sont des gens qui ont été faits prisonniers à la guerre, & que le vainqueur regardant comme son butin, fait vendre pour en retirer du profit.

Quand ces esclaves sont arrivez à *Fida*, on les met tous ensemble dans une prison ; & lorsque nous voulons les acheter, on nous les amene dans une grande place, où après qu'ils ont été mis tous sous sans distinction de sexe, ils sont visitez jusques au moindre de leurs membres par nos Chirurgiens. On met à part ceux qui ont été trouvez en bon état, & pour ceux à qui il manque quelque chose, ils sont mis parmi les impotens, qu'on appelle ici *Macrons* ; comme par exemple, ceux qui ont plus de trente-cinq ans, ceux qui sont estropiez aux bras ou aux jambes, ceux qui ont perdu une dent, qui ont des taves sur les yeux, ou qui ont une maladie honteuse.

Après avoir ainsi séparé ces *Macrons* ou esclaves de rebut, on compte les autres, & on écrit le total de ceux qui les ont livrez. Cependant il y a

386 DIX-NEUVIEME LETTRE.

au feu un fer avec les armes ou le nom de la Compagnie, & on applique ce fer chaud sur la poitrine de ceux que l'on a choisis.

Ce qui se fait afin de distinguer nos esclaves d'avec ceux des Anglois & des François, qui marquent aussi les leurs de leurs armes; car ils sont tous dans la même prison. C'est aussi afin que les Negres ne changent pas nos bons esclaves pour de mechans, ce qu'ils savent faire fort adroitement.

Cela vous paroît sans doute cruel & barbare; mais il faut le faire, puisqu'il y a de la nécessité; cependant nous avons soin de n'enfoncer pas le fer bien avant, & sur-tout aux femmes, qui sont ordinairement les plus delicates.

Nous ne sommes pas long temps à faire marché de ces esclaves, le prix en est réglé, & les femmes valent un quart ou un cinquième moins que les hommes. Toute la dispute, que nous pourrions avoir avec les maîtres de ces esclaves, seroit qu'ils voudroient en payement des marchandises que nous ne voudrions pas leur donner, & particulièrement des *bousies*, que j'ai déjà dit être l'argent de ce Pays-ci, & qu'ils aiment beaucoup. Mais nous partageons nos marchandises afin de nous defaire de toutes; outre que les esclaves qu'on paye en *bousies*, coûtent beaucoup plus à la Compagnie, que ceux qu'on paye en autres marchandises.

Lorsque nous avons fait nôtre accord avec les maîtres de ces esclaves, on les remet dans la prison, où ils vivent à nos depens; on peut nourrir un esclave pour deux sols par jour, mais ils n'ont, comme les criminels, que du pain & de l'eau; ainsi pour éviter la depensie nous les envoyons à la première occasion à bord de nos vaisseaux. Leurs maîtres leur ôtent avant tout

DIX-NEUVIEME LETTRE. 387

tout ce qu'ils ont, & ils entrent dans les vaisseaux tous nuds, tant hommes que femmes, & demeurent dans cet état, à moins que les maîtres de navire n'ayent assés de compassion pour leur donner de quoi couvrir ce que la pudeur ne permet pas de faire voir.

Vous seriez étonné de voir comment ces esclaves vivent dans les vaisseaux; car quoiqu'il y en ait quelquefois jusques à six ou sept cens dans un navire, tout y va en si bon ordre, par la bonne conduite de nos maîtres, que cela paroît incroyable; & au-lieu que les navires François, Anglois, & Portugais sont toujours sales, les nôtres sont toujours également propres.

On leur donne trois fois le jour à manger, & la nourriture qu'on leur distribuë est assés bonne, toujours est-elle meilleure que celle qu'ils ont eüe dans leur propre Pays. Ils couchent deux à deux, les hommes à part, & les femmes à part; ainsi vous pouvez juger qu'ils doivent être bien pressés.

Nous avons quelquefois beaucoup de peine avec les esclaves d'un certain Pays assés éloigné de la Côte; car ces pauvres innocens s'imaginent que nous ne les achetons & transportons, que pour les engraisser, & ensuite en faire bonne chere.

Lorsque par malheur nous avons un bon nombre de cette sorte d'esclaves, ils trament un complot ensemble, dans lequel ils font entrer les autres esclaves, de se rendre maîtres du navire, de massacrer les Européens, & de faire échouer le vaisseau sur le rivage, afin (comme ils disent) de ne pas nous servir de viande.

Cela m'est arrivé deux fois; la premiere fois fort malheureusement, lorsque j'y pensois le moins; mais je le prévins à temps, car après que le maître & moi eumes fait tuer d'un coup de fusil

l'auteur de ce complot, les autres se tinrent en repos.

La seconde fois les choses allerent encore plus loin dans un autre vaisseau, & cela par la faute du maître; car ayant mis dans le trou, où les hommes esclaves couchoient, une ancre d'un vaisseau Anglois qu'il avoit pêchée, ces drôles, qui sans qu'on s'en fût apperçû, avoient attrappé un marteau, rompirent presque tous leurs fers sur cette ancre, & étans montez en haut ils attaquèrent nôtre monde, dont ils en bleferent quelques-uns; ils se feroient sans doute rendus maîtres du vaisseau, sans qu'il y avoit à côté de nous un vaisseau Anglois & un François, qui ayans remarqué par un coup de canon, que nous tirames. qu'il y avoit quelque trouble dans le nôtre, nous envoyèrent tout aussi-tôt leurs chaloupes avec de leurs gens, qui rechassèrent les esclaves en bas, mais avant qu'ils se fussent remis en repos, il y en eut une vingtaine de tuez.

Les Portugais n'ont pas eu tant de bonheur que nous; car dans l'espace de quatre ans ils ont perdu trois vaisseaux de cette maniere.

Je croi que cela suffit pour ce qui regarde le negoce d'esclaves, ainsi je reprends ma matiere, & je vai vous parler encore du Roi de *Fida*.

Je dois dire avant toutes choses que ses sujets l'honorent & le craignent comme un demi-Dieu. De quelque condition qu'ils soient, ils se mettent à genoux, ou se couchent à terre en présence du Roi. Lorsqu'ils viennent le matin pour le saluer, ils se prosternent devant la maison, baissent la terre trois fois, & barbotent quelques paroles entre les dents, comme pour adorer le Roi. Ensuite ils rampent sur les pieds, & entrent ainsi dans la maison, où ils lui temoignent encore la même veneration.

DIX-NEUVIEME LETTRE. 389

Pendant qu'ils sont en sa présence, il les fait trembler en parlant, mais aussi-tôt qu'ils sont sortis d'auprès de lui, cette frayeur passe bien; ils se soucient peu de ce qu'il leur a commandé, parce qu'ils peuvent toujours se justifier par des mensonges.

Le Roi est toujours proprement habillé d'étoffes de soye, tissées d'or & d'argent; mais surtout lorsqu'il va voir les Européens, ce qu'il peut faire sans que personne le voye, parce que leurs maisons sont autour de sa Cour, si au moins nous pouvons donner ce nom au lieu de sa demeure.

La loge, que nous avons ici & que le Roi a fait bâtir pour moi, est assez grande; il y a trois magasins & sept chambres, une jolie cour par dedans, & tout autour une galerie couverte. Mais les maisons des autres Européens sont en fort mauvais état & fort incommodes.

Le Roi n'a que quatre enfans, outre les petits qui sont encore dans la maison, savoir trois fils & une fille.

Ils sont tous quatre fort bien faits, & particulièrement l'aîné, qui est le plus beau Negre que j'aye jamais vû, mais il est dommage que dans un si beau corps il y ait une ame si noire. Il devrait succéder à son pere par le droit de sa naissance; mais il faut esperer que ceux qui font l'élection, ne le choisiront pas pour Roi, car il est si fourbe & si scelerat, que tout le Pays en souffre beaucoup.

Il a ses gens postez dans tous les chemins, pour voler ceux qui passent, tant Blancs que Noirs, & il n'épargne pas même son pere.

Il ressemble au hibou, & ne sort jamais que la nuit; on ne le void point le jour hors de la maison, mais il sort le soir, & il m'a fait souvent

l'honneur de me venir voir à cette heure-là. Deux raisons l'empêchent de sortir de jour, la première est la fierté, ne voulant pas être vû du commun, & l'autre, parce qu'il seroit obligé de paroître en présence de son pere, ce qu'il ne veut pas faire.

Mais le puîné, ou le second, ressemble beaucoup à son pere, & ne lui cede en rien pour l'honnêteté; ce qui oblige la plupart des Grands à lui faire la cour & à s'attacher à lui; ainsi je ne doute point, qu'après la mort du Roi il n'y ait une guerre civile dans le Royaume; car la plus grande partie voudra mettre le second fils sur le trône, à quoi l'ainé s'opposera infailliblement de tout son pouvoir, employant même pour cela des forces étrangères. Les Européens seront aussi obligés de s'en mêler, s'ils sont en état, & feront fort sagement de prendre le parti du puîné contre l'ainé. Cela est aussi arrivé au Roi qui regne aujourd'hui, quoiqu'il eût un aîné, qui devoit succéder au Royaume, il fut fait Roi par les Hollandois, les François, & les Portugais, au préjudice de son frere, qui fut chassé du Pays, & c'est aussi la principale raison, pourquoi il remoi-gne jusqu'à présent une si forte inclination pour les Européens.

Je ne sçaurois m'empêcher de remarquer en passant les mauvaises coutumes des habitans de *Fida* à la mort de leurs Rois. Aussi-tôt que cette mort est publique, chacun vole son prochain à qui mieux mieux, & attrappe tout ce qu'il peut en présence de tout le monde, sans que personne ait droit de le punir, comme si la justice mouroit avec le Roi.

Ces brigandages continuent jusques à ce qu'on ait élu un nouveau Roi, qui tout aussi-tôt fait faire des defenses publiques de ne plus voler, & on y obeît aussi avec la dernière exactitude. Que

Que si les Chefs ne peuvent pas s'accorder sur l'élection, ils ne laissent pas, pour arrêter ces desordres, de faire accroire au peuple qu'il y a un nouveau Roi, & de faire ces defenſes en ſon nom.

L'élection d'un nouveau Roi ne dure pas ordinairement long temps ; car auffi-tôt que le fils aîné du Roi defunt a appris la mort de ſon pere, il ſe met en devoir avec ſes créatures de ſe rendre maître de la cour & des femmes de ſon pere, & ſ'il en peut venir à bout, il n'a gueres à craindre ; car le commun peuple ne permettroit pas alors facilement qu'on le chaſſât ; & cela a aſſés de rapport à ce qu'Abſalon fit à David ſon pere.

Mais ceux qui ſont dans le parti du puîné préviennent cela ordinairement, & ſont en ſorte qu'il eſt ſur les lieux pour le mettre en poſſeſſion de la Cour.

Vous vous ſouvenez ſans doute que je vous ai dit que le Roi a un très-grand nombre de femmes ; il ſ'en ſert quelquefois pour executer les ſentences qu'il a prononcées contre ceux qui l'ont offenſé. Il en envoie trois ou quatre cens pour piller & pour abbatre la maiſon d'un tel homme, & comme il eſt deſendu ſur peine de la vie de toucher les femmes du Roi, elles ne trouvent aucune reſiſtance.

Il arriva à ce ſujet une choſe aſſés plaifante quelque temps avant que j'allaiſſe à *Fida*, & que je ne ſçaurois m'empêcher de vous communiquer. Un Negre de ma connoiſſance, & qui dans la ſuite m'a rendu des ſervices conſiderables, fut averti ſous main, qu'on l'avoit accuſé devant le Roi d'avoir commis un certain crime, & qu'on avoit déjà donné ordre de piller & de ruiner ſa maiſon. Comme il n'avoit pas aſſés de temps

pour aller se justifier auprès du Roi, il résolut ayant la justice de son côté de demeurer dans sa maison & d'y attendre les femmes du Roi, au-lieu que c'étoit la coutume de ceux qui étoient exposés à ces sortes de punitions, de sortir de leurs maisons & d'abandonner tout leur bien. Ces femmes ne demeurèrent pas long temps à venir, & le trouvant dans sa maison contre leur attente, lui ordonnèrent de partir incessamment, pour ne les pas troubler dans ce qu'elles avoient à faire : mais au-lieu d'obéir à ces ordres, il leur montra environ deux milliers de poudre qu'il avoit auprès de lui, & les menaça avec de terribles juremens, que si elles ne se retiroient il y mettroit le feu & les feroit sauter avec lui en l'air. Cela ne les accommoda pas, & craignans qu'il n'exécutât ses menaces, elles s'enfuirent au plus vite pour se plaindre au Roi de ce qui leur étoit arrivé : mais le Negre les prévint, arriva avant elles, & scût si bien se justifier, & apporta tant de preuves de son innocence, que le Roi le déclara innocent, & ainsi il se tira du danger évident qui le menaçoit.

Mais c'est assés parlé d'une chose que j'aurois peut-être pû passer sous silence, ainsi pour vous tenir la promesse que je vous ai faite, je vous parlerai présentement de la Religion des habitans de *Fida*.

Je vous ai dit ci-devant que la plupart des crimes sont expiez en payant une certaine somme au Roi ou à ses Grands; la suite vous fera voir, que c'est la principale fin de l'institution de leur Religion.

Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre de peuple aussi superstitieux que celui de *Fida*. Si les anciens Payens se glorifioient d'avoir trente mille Idoles, je suis assuré que ceux de *Fida* en ont plus de quatre fois autant.

DIX-NEUVIEME LETTRE. 393

Je demandai un jour à ce Negre, dont je viens de raconter l'avanture avec les femmes du Roi, & avec qui je parlois librement, parce que je le regardois comme un des meilleurs; je lui demandai, dis-je, comment ils faisoient en ce Pays le service divin, & combien ils avoient d'Idoles? Il me repondit en riant, *Qu'il ne le sçavoit pas lui-même*, & m'assûra qu'il n'y avoit personne dans tout le Pays qui m'en pût bien informer; car pour ce qui est de moi, ajouta-t-il, j'en ai un très-grand nombre, & je croi qu'il'en est ainsi des autres. Et comme je lui dis que je ne connoissois que trois de leurs Dieux, & que je le priois de me dire quelque chose des autres, il me repondit, que le nombre de leurs Dieux étoit infini, & qu'il étoit impossible de le dire; car, poursuivit-il, si quelqu'un de nous veut entreprendre quelque chose d'important, il cherche d'abord un Dieu pour faire reüssir son dessein, & sortant de chès lui dans cette pensée, il prend pour son Dieu la premiere chose qu'il rencontre, un chien, un chat, ou quelque autre animal, & même des choses inanimées, comme une pierre, ou un morceau de bois. Il fait d'abord quelques offrandes à ce qu'il a choisi pour son Dieu, & lui promet, que s'il fait reüssir son dessein, il le tiendra & l'honorera comme Dieu. Que si son dessein a un heureux succès, voilà un nouveau Dieu qu'il a trouvé, & à qui il fait tous les jours quelques offrandes; mais s'il ne reüssit pas, il le rejette comme une chose inutile; c'est ainsi, continua-t-il, que nous faisons & desaisons des Dieux, & que nous sommes les inventeurs & les maîtres de ce à quoi nous offrons. Ce service divin n'est pas nouveau dans le monde, & les premiers hommes en ont eu un semblable, mais je n'oserois entreprendre de dire comment ce sentiment a passé à Fida.

J'avois beaucoup de plaisir à entendre ce Negre-

parler ainsi des Dieux de son Pays; mais après l'avoir eu un peu plus fréquenté, je remarquai bien-tôt qu'il se mocquoit en son cœur de toutes ces Divinitez; car ayant demeuré dans sa jeunesse parmi les François, dont il parloit très-bien la langue, il y avoit appris les principes de la Religion Chrétienne, & de quelle maniere il falloit concevoir & servir le vrai Dieu; aussi lui attribuoit-il le gouvernement du monde, & nullement aux fausses Divinitez de *Fida*. Et s'il rendoit encore quelque culte à ses Dieux, ce n'étoit que par complaisance pour ses parens, à qui il n'oioit decouvrir ses pensées, craignant de s'attirer quelque mauvaise affaire, ce qui seroit infailliblement arrivé; car quoiqu'il crût en Dieu, sa foi n'étoit pas encore assez forte pour l'obliger à souffrir la moindre perte, & ainsi il étoit encore un homme de petite foi.

Il est vrai que ses compatriotes ont aussi quelque idée du véritable Dieu, & croient qu'il est partout, qu'il est tout-puissant, & qu'il a créé tout cet univers, ce qui l'élève beaucoup au-dessus de leurs fausses Divinitez; mais cependant ils ne l'adorent point, ni ne lui font point de sacrifices. La raison qu'ils en donnent est celle-ci: *Dieu, disent-ils, est trop grand & trop élevé pour se mêler d'une chose aussi peu considérable que le monde ou l'homme; c'est pourquoi il en a donné le gouvernement à leurs Dieux, à qui ils doivent avoir recours, comme à la seconde, troisième, ou quatrième personne de Dieu, & là-dessus ils vivent tranquillement & sans la moindre inquiétude.*

Il y a parmi eux trois Divinitez principales connues par tout le Pays; celle qui tient le premier rang sont de certains serpens; la seconde sont des arbres extraordinairement hauts, & qui semblent être le chef-d'œuvre de la nature; & en-

enfin ils comptent pour la troisieme, & aussi pour la moindre, la mer. Voilà les trois Divinitez que tous les habitans servent publiquement comme Dieux. Ils croient que chacune de ces Divinitez a son emploi particulier, à-peu-près comme les Officiers d'un Prince, cependant avec cette difference, que la mer & les arbres ne se mêlent point de ce qui a été confié au serpent, mais qu'il est bien permis au serpent de se mêler du gouvernement de la mer & des arbres, afin qu'en cas qu'ils fussent trop paresseux, il y puisse mettre un meilleur ordre.

Ils invoquent le serpent dans un temps de secheresse ou de pluye, dans une saison infertile, dans ce qui regarde le gouvernement du Pays, pour conserver leur bétail, en un mot, dans toutes leurs necessitez, dans lesquelles ils invoquent encore outre cela leurs petites Divinitez nouvellement forgées.

C'est pour cette raison qu'on fait à ce serpent des offrandes très-considerables, & sur-tout le Roi, qui à la sollicitation des Prêtres & des Grands gagnez par les Prêtres est obligé d'envoyer fort souvent de très-riches présens à la maison du serpent. Mais je croi que les Prêtres prennent pour eux la plus grande partie des offrandes & en font bonne chere.

Ces offrandes consistent ordinairement en argent, en pieces d'étoffes de soye, en toutes sortes de marchandises d'Europe & d'Afrique, en toute sorte de bétail, & en tout ce qu'il y a de meilleur pour manger & pour boire.

Ils exigent si souvent ces présens du Roi, qu'il se lasse de donner & commence à les refuser.

Cela est une fois arrivé en ma présence : car un jour que j'étois chès lui, je le trouvai fort en colere, & lui en demandai la raison, qu'il me

dit aussi sans aucun detour, sçavoir, qu'il avoit envoyé cette année-là à la maison du serpent beaucoup plus d'offrandes qu'à l'ordinaire, pour avoir une bonne recolte; & qu'un de ses Viceroy, qu'il ne montra, venoit encore le solliciter de nouveau, & le menacer d'une année infertile de la part des Prêtres; ajoutant, qu'il n'avoit pas dessein de faire plus d'offrandes de toute l'année; que si le serpent ne vouloit pas lui donner une bonne recolte, il n'avoit qu'à le laisser; car, dit-il, je n'y perdrai rien davantage, puisque presque tous mes grains sont déjà gagnés dans les champs.

Je ne pûs m'empêcher de rire, quand je vis que le Roi auroit bien voulu faire encore un présent, s'il en avoit espéré quelque avantage; mais qu'il n'avoit pas envie de rien donner pour le profit des autres. Ainsi celui qui étoit venu pour le solliciter à cela fut obligé de se retirer sans avoir rien obtenu, ce qui ne lui plut pas, ni aussi aux Prêtres, qui avoient déjà fait fonds là-dessus.

La maison du serpent, dont je viens de parler, est éloignée d'environ deux lieues du village où demeure le Roi, & est bâtie sous un arbre fort beau & fort élevé; c'est là, disent-ils, que se tient le chef & le plus grand de tous les serpens, & qui en est comme le grand-pere. Selon le temoignage qu'ils en rendent, ce serpent est de la grosseur d'une personne, & long à proportion.

Il doit être déjà assés vieux; car ils disent qu'ils l'ont trouvé depuis longues années, & qu'à cause de la mechanceté des hommes étant sorti d'un autre Pays il étoit venu à eux; ce qui leur avoit donné bien de la joye; de sorte qu'ils avoient reçu ce nouveau Dieu avec beaucoup de marques de respect & d'estime & l'avoient porté dans un tapis de soye à cette maison, où il est encore présentement.

Ce serpent a peut-être les mêmes fantaisies qu'avoient anciennement les Divinitez des Payens, qui quelquefois, comme pour changer d'air, passaient d'un peuple à l'autre, de sorte qu'on étoit obligé de les attacher pour les retenir. Apparemment que ces pauvres innocens, que le serpent avoit abandonnez, n'ont pas pensé à cela; car sans doute qu'ils auroient prévenu sa fuite. Mais qu'ai-je à faire de m'arrêter à des conjectures, ayant des choses essentielles à dire?

Les Rois de *Fida* avoient accoutumé ci-devant d'aller tous les ans en pelerinage à la maison du serpent; ce qui se faisoit avec beaucoup de magnificence & en même temps avec de grands présens; car non seulement ils faisoient des offrandes fort considerables, mais ils distribuoient encore beaucoup de présens à tous les Grands qui les accompagnoient; ainsi ce pelerinage leur coûtoit beaucoup.

Mais le Roi qui regne aujourd'hui a aboli cela, & il y a déjà quelques années qu'il n'y a point été. On m'a dit, que la dernière fois qu'il y alla, il étoit accompagné d'un Capitaine François nommé *Mr. Ducas*, qui fut assés fou, à la honte de tous les Européens, de se couvrir de peaux de tigre & d'autres bagatelles, & de conduire dans son équipage le Roi à la maison du serpent, pour le soutenir dans son culte idolatre. Si cela est vrai, son action étoit pire que celle de *Naaman le Syrien*, qui soutenoit son Roi dans le temple de *Rimmon*; car celui-ci, quoique converti depuis peu, ayant un Roi Payen pour maître, demanda permission au Prophete pour faire ce qu'il faisoit; mais ceci est encore une digression inutile.

Le Roi ne fait donc plus ces pelerinages en personne, mais il les fait faire par quelques-unes de
R 7. ses

398 DIX-NEUVIEME LETTRE.

ses femmes, ce qui ne lui coûte pas tant à beaucoup près, & je croi que c'est la seule raison pour laquelle il ne le fait plus lui-même.

Mais si le culte qu'on rend au serpent coûte beaucoup au Roi, ce qu'il en retire n'est pas peu considerable. Tous les ans, depuis que le *maiz* ou *petit milhio* est semé, jusques à ce qu'il soit de la hauteur d'un homme, le Roi & les Prêtres font un profit considerable; car les habitans, dont la connoissance est fort bornée, s'imaginent que pendant ce temps-là le serpent ou les serpens attrapent le soir & pendant la nuit les jeunes filles qui leur plaisent le plus & les font venir enragées, ce qui oblige leurs parens de les faire conduire à une maison bâtie exprès, où elles demeurent quelques mois, pour se guerir, à ce qu'ils disent, de leur rage; pendant ce temps-là il faut que leurs parens leur donnent tout ce qui leur est nécessaire, & cela si abondamment, que les Prêtres en puissent aussi vivre.

Lorsque le temps limité pour leur prison est fini, & qu'elles sont gueries de ce à quoi elles n'ont jamais été sujettes, on leur donne permission de sortir après qu'elles ont payé les frais de leur guérison & ce qu'il faut pour les avoir gardées. Ces frais sont reglez selon le pouvoir des parens, & vont environ à cinquante francs pour chaque fille, & le nombre des filles qui sont prises tous les ans se monte à quelques mille; car chaque village a une telle maison, & lorsque les villages sont grands, il y en a bien deux ou trois.

On dit bien que l'argent qui en revient est donné aux Prêtres pour être employé au service de leurs Dieux; & quoique je ne doute point qu'ils n'en ayent leur part, je suis pourtant persuadé que le Roi en tire un grand profit, & qu'il en reçoit des sommes considerables.

La premiere fois que j'allai à *Fida* pour négocier, on me dit comme une chose certaine, qu'aussi-tôt qu'une fille avoit été touchée par le serpent, elle devenoit infailliblement enragée, mais que ce n'étoit qu'une sainte & religieuse rage, à-peu-près comme ce qu'on disoit des Bacchantes, ou de celles qui devoient prononcer les oracles divins. Je n'aimerois pourtant gueres une telle sainte fureur; car elles brisent & gâtent tout ce qu'elles rencontrent, & au-lieu de faire des œuvres de piété, elles ne font que des maux de Diable, & n'ont point de repos qu'on ne les ait menées dans les maisons dont je viens de parler.

On vouloit aussi me faire accroire que le serpent avoit la vertu d'aller chercher une fille hors de la maison, quoiqu'elle y fût renfermée, & de l'emener avec lui; je leur accordai facilement cela, pourvu qu'on donnât à la fille tous les instrumens nécessaires pour ouvrir les portes.

Je ne me donnai point de repos que je n'eusse decouvert comment ces fourberies se pouvoient faire; je n'y aurois pourtant point réussi, & ma peine auroit été inutile, si le Negre, dont j'ai déjà parlé, ne m'en eût informé. Voici ce qu'il m'en dit: *Que les Prêtres ont soin de remarquer les femmes & les filles qui n'ont pas encore été touchées par le serpent, & que prenans le temps favorable pour leur parler en particulier, ils les obligent par promesses ou par menaces, de leur promettre de faire ce qu'ils voudroient à la premiere occasion; c'est, que lorsqu'elles seroient seules dans la rue, de crier de toute leur force, comme si le serpent les tenoit & leur ordonnoit d'aller à sa maison.*

Avant que personne puisse venir à leur secours, le serpent s'en est allé, & la fille est en fureur, de sorte que les parens sont obligez d'obeir aux ordres du serpent.

Lorsque ces femmes ou filles sortent de leur prison, les Prêtres leur défendent étroitement de dire de quelle manière elles ont été prises, & leur ordonnent de dire que c'a été le serpent qui l'a fait, & ils joignent à cela, que celles qui reveleront le secret seront condamnées au feu. Et certes ils sont assez cruels & assez puissans pour executer leurs menaces, en cas que ces femmes les decouvrirent.

Ce Negre me raconta à ce sujet une plaisante aventure, qui lui étoit arrivée avec une de ses femmes, laquelle à la sollicitation des Prêtres, faisoit un soir comme si elle eût été enragée, brisant tout ce qui se présentoit devant elle. Mais lui, qui sçavoit bien d'où cette rage lui étoit venue, la prit doucement par la main, comme s'il avoit voulu la conduire à la maison du serpent, & étant venu vis-à-vis du lieu où demeuroient les Brandebourgeois, qui étoient venus alors à *Fida* pour acheter des esclaves, il y entra tout d'un coup avec elle, & la leur présenta à acheter. Mais quand elle vid que c'étoit tout de bon, elle renonça bien-tôt à sa rage, se jeta aux pieds de son mari, & lui demanda pardon, lui promettant de n'y retourner jamais. Il lui pardonna sur cette promesse, elle fut delivrée par-là de la rage & du serpent, & lui de la nécessité où il auroit été de la racheter. C'étoit une entreprise bien hardie pour ce Negre, car si les Prêtres l'eussent decouvert, on l'auroit fait mourir infailliblement.

Pendant que j'étois à *Fida*, le Roi fit prendre sa propre fille au serpent, (j'ose bien dire, qu'il le fit faire, comme il paroîtra par la suite) & la fit conduire à la maison du serpent, où elle demeura quelque temps, mais non pas aussi long temps que les autres avoient accoutumé d'y être, & pour

l'amour d'elle les autres filles en sortirent plutôt qu'elles n'auroient fait.

Aussi-tôt que le jour de sa delivrance fût arrivé, on l'alla chercher avec beaucoup de magnificence, & on la porta devant la Cour du Roi, ayant les autres filles, qui étoient aussi sorties, assises auprès d'elle. Elle étoit nue, si ce n'est qu'elle avoit une écharpe de soye passée entre les jambes; elle étoit aussi couverte de *Conte de Terra* & d'*Agrie*, qui sont deux sortes de corail, de la valeur desquels j'ai déjà parlé plusieurs fois.

Pendant qu'elle fût là, elle fit toutes sortes de sottises au son de plusieurs instrumens de musique, & qui étoit un reste de sa rage, disoient les Nègres, parce qu'on l'avoit fait sortir trop tôt.

Presque tous les gens considérables du Pays s'assemblerent dans le temps qu'elle étoit assise devant la Cour de son père, & lui apportèrent tous des présens, qui montoient à une grosse somme, parce que cela dura trois ou quatre jours, toutes ces personnes n'ayans pû venir dans un jour. Ainsi la fille du Roi fut bien traitée d'une tout autre manière; les autres filles sont obligées de donner de l'argent pour sortir de la maison où elles ont été renfermées, & celle-ci reçût au contraire une bonne somme après sa delivrance.

Quoiqu'il y ait des Nègres qui sçachent bien que ce ne sont que des fourberies, ils sont semblant de n'en rien sçavoir à cause du Roi & des Prêtres, & pour leur propre sûreté; au contraire ils croient comme une verité constante tout ce qu'on en dit, en quoi ils agissent prudemment, car s'il y avoit quelqu'un qui voulût s'y opposer, il s'exposeroit visiblement à la mort.

J'en ai vû un exemple la dernière fois que j'étois à *Fida*. Il y avoit un Nègre de la Côte de Guinée, mais qui demeurait à *Fida*, nommé *Capitaine*

pitaine Tam, & que le Roi avoit élevé, à cause de sa bonne conduite & de son honnêteté, à la charge de Capitaine & de Truchement des Anglois. Ce Negre, qui ne sçavoit point les coûtumes de *Fida*, avoit une femme du Pays, qui fit aussi semblant un jour d'être enragée & d'avoir été piqué par le serpent; mais lui au-lieu de la conduire à la maison du serpent, la fit mettre aux fers; ce qui l'irrita tellement, (au contraire de l'autre femme dont nous avons parlé) que cette misérable fit dénoncer son mari aux Prêtres, qui, à cause qu'il n'étoit pas de *Fida* & n'avoit pas la même Religion qu'eux, n'osèrent l'attaquer ou l'accuser publiquement, mais ces scelerats le firent empoisonner secrettement. Il n'en mourut pas d'abord, mais il perdit tout d'un coup l'usage de la parole & de tous ses membres, ce qui est encore plus cruel à souffrir que la mort.

Je l'ai laissé dans cet état lorsque je suis parti, & je ne sçai point s'il en est guéri. Ainsi voyez qu'en quelque lieu du monde que ce soit, il ne fait pas bon contredire les Ecclesiastiques & s'opposer à leurs desseins.

Voilà pour ce qui regarde les tromperies des Prêtres au sujet du culte du serpent. Les Negres ont une si grande veneration pour le serpent, que s'il arrivoit à quelqu'un de le frapper avec un bâton ou de lui faire du mal de quelque autre manière, il seroit infailliblement condamné à être brûlé.

Il y a plusieurs années, lorsque les Anglois commencerent à negocier à *Fida*, qu'il arriva à ce sujet une aventure bien triste. Le Capitaine des Anglois ayant mis pied à terre avec quelques-uns de ses gens & fait decharger quelques marchandises, ils trouverent la nuit un serpent dans leur maison, qu'ils tuerent sans beaucoup de detours, & croyant avoir

avoir fait une bonne œuvre, ils le jetterent devant la maison sans penser plus loin. Mais les Negres voyans trouvé le lendemain matin, rechercherent d'abord qui pouvoit avoir commis une action si noire, & les Anglois avant qu'on le leur eût demandé, avouerent que c'étoit eux, & s'en attribuoient la gloire; ce qui mit le peuple dans une telle fureur, qu'ils se jetterent sur les Anglois, les massacrèrent tous, & brûlerent leur maison avec toutes les marchandises qui y étoient.

Cela épouvanta tellement cette nation, qu'ils ne vinrent pas de long temps à *Fida*, & allerent négocier ailleurs. Mais enfin y étans revenus, les Negres s'aviserent de faire voir quelques serpens à tous les Européens, & de les prier, puisque c'étoient leurs Dieux, de ne leur pas faire de mal; de sorte qu'on n'a plus vû de tels malheurs depuis, & il arrive peu d'Européens à *Fida*, qui ne soient déjà informez du culte qu'on y vend aux serpens.

S'il arrivoit encore à quelque Européen de tuer un serpent, je douterois fort qu'il eut un meilleur sort que les Anglois, à moins qu'il ne fut assez heureux de se sauver d'abord dans la maison du Roi, & de lui pouvoir représenter que cela lui étoit arrivé par malheur. En ce cas-là il en seroit peut-être quitte en payant une amende aux Prêtres pour appaiser ce Dieu mort, quoique je ne voudrois pas trop m'y fier; car les Prêtres peuvent exciter le commun peuple & le porter à quelque violence; & ainsi le meilleur est de se conduire à cet égard avec beaucoup de prudence.

Du temps que j'y étois, il y eut un Negre d'*Aquambou*, qui prit un serpent sur son bâton, & n'osant le toucher avec les mains le porta ainsi devant la porte sans lui faire d'autre mal. Ce qui
ayant

ayant été vû par deux ou trois Negres, ils jettent d'abord un cri terrible, comme ils font quand le feu est en quelque endroit, ou dans quelque autre malheur, & par lequel ils peuvent assembler tous les habitans du Pays en peu de temps. D'abord il s'assembla une grande multitude de gens armés de massuës, d'épées, & d'assagais, & ils auroient eu bien-tôt dépêché ce Negre, si le Roi, informé de son innocence, n'y avoit empêché incessamment quelques-uns de ses Grands pour le delivrer du danger où il étoit.

Tous ces exemples nous retiennent & nous empêchent de faire du mal à ces serpens, quoi qu'ils nous incommodent souvent beaucoup, nous venans rendre visite tous les jours cinq ou six de compagnie, & particulièrement lorsque le soleil a beaucoup de force; comme si étans des créatures de tenebres, ils ne pouvoient supporter la lumière du soleil; ils rampent sur les chaises, sur les bancs, sur les tables, & même sur nos lits, & nous tiennent compagnie quand nous dormons. S'ils peuvent trouver une place commode sous nos lits, & que nos gens soient trop paresseux pour changer de temps en temps les lits, ils y demeurent bien huit ou dix jours, & ils y font même leurs petits, comme cela est arrivé.

Lorsqu'on les apperçoit dans la maison, & qu'on ne les y veut pas avoir plus long temps, on n'a qu'à appeller quelqu'un du Pays, qui les prend doucement & les porte hors de la maison. Mais s'ils sont sur les poutres, (car les maisons n'ont ici qu'un étage) ou dans quelque autre endroit élevé, il faut avoir beaucoup de credit sur l'esprit des Negres pour les obliger de les en ôter; ainsi il faut les y laisser jusques à ce qu'ils delogent d'eux-mêmes.

DIX-NEUVIEME LETTRE. 405

Il m'est une fois arrivé, qu'un serpent se mit au-dessus de la table, où je mangeois tous les jours, & y demeura environ quinze jours, & quoique j'y pûsse facilement atteindre étant debout, je ne pûs jamais trouver personne pour l'ôter, mais j'en fus abondamment recompensé dans la suite.

Un jour que j'avois quelques Grands de *Fida* à manger chés moi, & que nous vinmes à parler des serpens, je jettai les yeux sur celui qui étoit au-dessus de nos têtes, & je dis, que je croyois que n'ayant rien mangé pendant quinze jours, il seroit obligé de mourir de faim, & qu'ainsi il étoit temps qu'il delogeat. Mais un de ces Grands repondit, que tous les autres le confirmerent après lui, qu'il étoit bien assuré, que le serpent sçavoit prendre sa part de ce qu'il y avoit dans les plats, quoique je ne m'en aperçusse point. Je me ressouvins bien de cela; car le lendemain étant venu auprès du Roi, je lui fis en sa présence de ces mêmes personnes, qu'un de ses Dieux avoit eu la hardiesse de venir manger à sa table sans être invité, & qu'il étoit raisonnable qu'il m'en payât. & qu'à faute de cela je serois obligé de le faire deloger. Le Roi, qui se faisoit beaucoup à de tels discours, me dit de laisser tranquillement le serpent où il étoit, & qu'il auroit soin de nous pourvoir l'un & l'autre de ce qui nous seroit nécessaire; & en effet à peine que je m'étois retiré, qu'on m'amena de la part du Roi un bon bœuf gras, en paiement de ce que le serpent avoit dépensé. Je voudrois bien que le même pied nourrir toutes les Divinités de ce Pays-là, & je suis persuadé que je n'y perdrois rien.

Ce qu'il y a de meilleur, c'est que ces serpens, objets de superstition, ne font aucun mal aux hommes; car soit qu'on marche sur eux dans l'ob-

l'obscurité, ou qu'on en soit mordu, il n'y a pas plus à craindre que de la piqueure d'une cloporte. Les Negres voudroient même nous faire accroire, qu'il est bon d'être mordu par ces serpens, parce que dans la suite on est garenti des serpens venimeux. Mais je suis un peu incredule là-dessus, & je ne voudrois pas trop m'y fier, d'autant plus que j'ai remarqué qu'ils ne peuvent pas resister aux serpens venimeux, & à plus forte raison ne pourroient-ils pas nous en garentir.

Nous avons vû souvent de plaisans combats entre ces serpens & les serpens venimeux, dont il y a aussi une assés grande quantité dans ce Pays-ci. Je croirois presque que ces combats viennent de ce que les serpens venimeux voyans qu'on fait tant d'honneur aux autres en prennent de la jalousie, croyans que cela leur appartient encore avec plus de droit, parce qu'ils ont du venin qui leur sert de defense, & que les autres n'en ont pas.

Vous vous imaginez bien que de tels raisonnemens ont eu lieu dans le temps que les animaux parloient. Les serpens venimeux ont conservé depuis une haine irreconciliable contre les autres, & ne manquent pas de les attaquer aussi-tôt qu'ils les rencontrent; mais ils sont toujours les plus faibles, & ne seroit-ce pas aussi une honte qu'en Dieu fût obligé de fuir devant une créature si méprisable.

Mais je vous assure que ce n'en est pourtant pas la raison; car les serpens venimeux, qui sont beaucoup plus grands & mieux armez que les autres, en seroient bien-tôt venus à bout, si ceux-ci n'étoient soutenus par des legions de leurs adorateurs, qui punissent de mort les premiers, parce qu'ils ont osé s'opposer à des Divinitez.

Les serpens qu'on tient ici pour des Divinitez sont ondez, & leur couleur est mêlée de blanc, de jaune,

une, & de brun; les plus grands que j'aye vûs avoient la longueur d'une brasse, & étoient gros comme le bras.

Ces serpens aiment extrêmement à manger des rats; je les ai vû souvent aller à la chasse pour en attrapper, & lorsqu'ils en ont pris un, il leur faut plus d'une heure pour les avaler. On diroit même qu'il est impossible qu'ils puissent les faire passer par leur gueule, mais j'ai remarqué que lorsqu'ils sont occupez à devorer leur proie, leur gueule s'élargit peu-à-peu.

S'il arrive qu'un rat passe devant un serpent, qui est au-dessous du toit de la maison, il est impossible que le serpent le puisse attrapper, parce qu'il ne peut pas si tôt se débarrasser; & il semble que les rats le peuvent remarquer; car j'ai vû que le soir ils passent plus de cent fois devant ces serpens, & se moquent en quelque maniere d'eux, ce qui les fait crier de depot, & les oblige d'employer toutes leurs forces pour se débarrasser, mais alors on ne voyoit plus aucun

Si l'on est ennuyé par les visites de ceux de *Fi-* la, & qu'on souhaite de s'en defaire, il n'y a qu'à parler du serpent avec mepris, aussi-tôt ils se boucheront les oreilles & sortiront de la maison. On souffrent encore cela d'un Européen; mais s'il arrivoit à un Negre de le faire, il se mettroit en très-grand danger.

S'il arrive que le feu se mette à une maison, & qu'il s'y brûle un serpent, chacun se bouche les oreilles & donne quelque argent, faisant connoître par-là que la chose est trop terrible pour pouvoir être entendue, & que cet argent sert à apaiser le Dieu brûlé de ce qu'on ne l'a pas consacré avec assés de soin. Outre cela ils croient que cette Divinité, quoique reduite en cendres, revien-

408 DIX-NEUVIEME LETTRE.

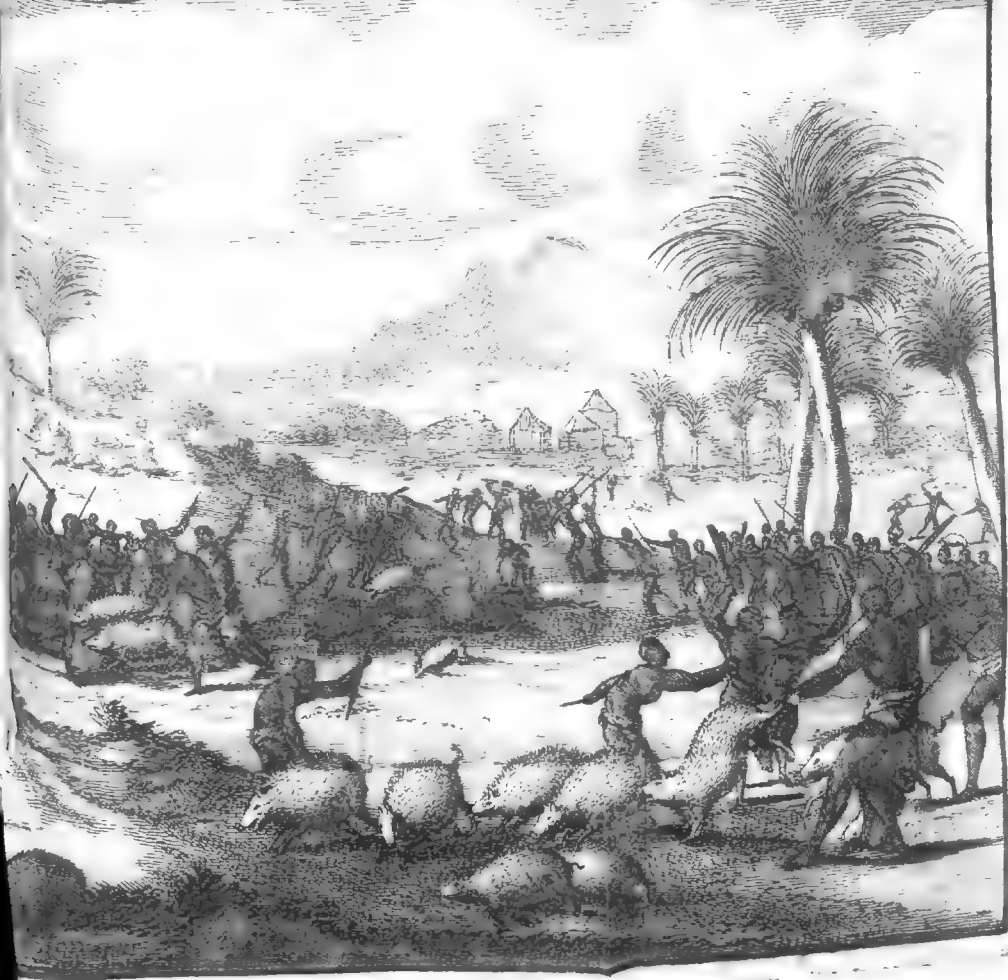
viendra bien-tôt pour se venger de ceux qui ont été la cause de sa mort.

Monsieur *Nicolas Poll*, qui dans l'année 1697. étoit à *Fida* pour negocier des esclaves, eut le plaisir de voir une agréable comédie. Un cochon ayant été mordu par un serpent le prit entre ses dents pour s'en venger & l'avala dans un moment sans que les Negres, qui voyoient cela de loin, pussent venir assés tôt pour delivrer leur Dieu. Les Prêtres s'assemblerent d'abord & s'en plaignirent au Roi; mais le cochon ne pût se justifier, & son action temoignoit assés contre lui. Ainsi les Prêtres furent assés deraisonnables pour commander au Roi de faire publier un édit par tout le Pays pour detruire tous les cochons, sans examiner s'il étoit juste que les innocens souffrissent pour les coupables.

Cet édit fut publié par-tout, & ce fut alors qu'on entendit un beau bruit; car d'un côté on voyoit des milliers de Negres armez pour executer les ordres du Roi, & de l'autre il y en avoit pour le moins autant, qui avoient des cochons, & qui venoient pour justifier ces animaux, mais ce fut inutilement; on commença la tuerie, & on en extermina un grand nombre; il n'en seroit pas resté un seul, sans que le Roi, qui n'est pas sanguinaire, & poussé par des gens qui aimoient la chair de cochon, fit publier un contre-ordre pour arrêter le carnage, ajoutant qu'on avoit repandu assés de sang innocent, & qu'il falloit appaiser leur Divinité par un autre sacrifice. Je m'apperçûs bien la dernière fois que j'étois à *Fida*, qu'on en avoit fait mourir un très-grand nombre, parce que ces animaux y étoient fort chers.

Voilà ce que j'avois à dire des principales Divinités de *Fida*. Je ne m'arrêterai pas long temps aux autres, qui ne sont pas en si grand

Plusieurs Pour ceux tuez à Fidjé, sur ce qu'ils
avoient devoré un Serpent des Indes.



grande consideration parmi ces pauvres idolâtres. J'ai dit que les arbres sont les Divinitez du second rang à *Fida* ; on se contente de leur faire des offrandes en temps de maladie, & sur-tout en temps de fièvre, pour la guérison du malade. Ils croyent que c'est aux arbres qu'il faut s'adresser dans cette occasion, quoiqu'ils n'oublient pas aussi le serpent, s'imaginans que si cela ne fait pas de bien, cela ne fera pas aussi de mal; ainsi on pourroit facilement les persuader de servir le Dieu *inconnu*, comme ceux d'Athènes, s'ils pouvoient s'en promettre quelque chose de bon.

Outre cela ils se servent encore d'autres moyens pour la guérison des maladies, comme de sacrifier à d'autres Divinitez inferieures, de tuer des hommes, & de manger de leur chair, (ainsi que cela est arrivé il y a deux ou trois ans dans une maladie du Roi) & de faire plusieurs autres choses indignes, qu'il seroit trop long de rapporter ici.

La mer a aussi son tour, lorsqu'elle est agitée & qu'elle ne nous permet pas de porter nos marchandises à terre, ou bien lorsqu'il n'y a pas eu de long temps de vaisseaux, & qu'ils en attendent avec beaucoup d'impatience. Ils font de grandes offrandes à la mer dans cette occasion; mais les Prêtres n'aiment pas ces sortes d'offrandes, parce qu'ils n'en attrapent rien.

Un Roi du *grand Ardra* avoit fait un jour de semblables offrandes à la mer, & ayant appris de ses gens, (car il ne lui étoit pas permis selon leurs loix de voir la mer) que cela ne servoit de rien, il s'en mit dans une terrible colere & tomba dans la même extravagance que *Xerxès*, qui fit fouëtter la mer avec des verges, parce que sa flotte avoit été fort maltraitée.

Avant que de finir cette Lettre, il faut voir qui sont ceux qui font le service divin.

On se sert pour cela d'hommes & de femmes tout ensemble, qui sont les uns & les autres dans une si haute estime parmi les Negres, qu'il n'est pas permis de les faire mourir pour quelque crime, que ce soit ; quoique le Roi, qui regne aujourd'hui, ait violé cette loi, mais du consentement des Grands de son Royaume. Il y avoit aussi une nécessité absolue ; car un de ces Prêtres avoit attenté sur le royaume & la vie du Roi, de concert avec son frere, dans le parti duquel il étoit ; ainsi le Roi fit massacrer son frere & le Prêtre comme étans également criminels.

Les femmes qu'on élève à la dignité de Prêtresses sont pour le moins aussi estimées que les Prêtres, quand même elles n'auroient été que des esclaves ; & ce qui les fait encore plus respecter, c'est qu'elles se donnent le nom d'enfans de Dieu. Au-lieu que les autres femmes sont obligées de servir leurs maris, comme si elles en étoient les esclaves ; celles-ci au contraire ont une autorité absolue sur les leurs, disposent comme il leur plaît de leurs biens, & vivent à leur fantaisie ; les maris sont obligez de leur rendre le même respect, qu'elles leur ont rendu avant d'être élevées à cette dignité, c'est-à-dire, de leur parler & de les servir à genoux.

Les Negres qui ont un peu d'esprit ne prendront gueres une Prêtresse pour leur femme, & ne souffriront qu'avec peine qu'une de leurs femmes soit faite Prêtresse ; mais lorsque cela arrive, ils ne peuvent pas s'y opposer, à moins que de vouloir avoir un terrible compte à rendre, & d'être regardés comme des hommes qui veulent arrêter le cours ordinaire du culte divin.

J'ajouterai pour la fin, qu'ils ont quelque idée de l'Enfer, du Diable, & des apparitions d'esprits, & ils en pensent à-peu-près la même chose que plusieurs personnes simples parmi nous. Ils pla-

placent l'Enfer sous la terre & disent que les mechans & les damnez. y sont punis par le feu.

Il y a trois ou quatre ans qu'ils furent confirmez dans ce sentiment par une vieille sorciere, qui sortant de quelque coin leur raconta bien des choses de l'Enfer. Qu'elle y avoit vû quantité de personnes de sa connoissance, & entre autres le dernier Capitaine des Blancs, prédecesseur du Capitaine *Karter*, qui y étoit fort tourmenté. En un mot elle avoit vû tant de choses dans l'Enfer, qu'elle auroit pû disputer avec *Don Francisco de Quenedo*, qui d'eux deux y auroit vû de plus grandes nouveautez. Mais elle auroit gagné en ceci, qu'elle disoit avoir été effectivement dans l'Enfer, au-lieu que *Don Quenedo* n'y a été qu'en songe.

Du temps que j'étois à *Fida*, il y avoit un Prêtre de *St. Thomé* de l'Ordre de *St. Augustin*, pour convertir les Negres, s'il lui étoit possible; mais la peine fut inutile; le point de la Polygamie leur tenoit trop au cœur pour y renoncer; ils auroient passé le reste, mais pour cela, c'étoit un morceau de trop dure digestion.

Ce Prêtre invita un jour le Roi pour lui voir célébrer la Messe; ce que le Roi fit, & comme je lui demandai à son retour, comment il avoit trouvé la Messe, il me repondit, que cela étoit fort joli à voir, mais qu'il aimoit mieux s'en tenir à sa *Fetiché*.

Ce même Prêtre étant entré en conversation avec un des Grands de la Cour qui étoit un fin compere, dit comme pour le menacer, que si les habitans de *Fida* continuoient à vivre comme ils avoient fait jusques alors sans se convertir, ils iroient infailliblement auprès du Diable en Enfer pour y brûler; à quoi ce Grand repondit: *Nos peres, grands-peres, & jusques à l'infini, ont vécu*

412 DIX-NEUVIEME LETTRE.

comme nous vivons, & ont servi les mêmes Dieux que nous servons. S'il faut qu'ils brûlent à cause de cela, patience, nous ne sommes pas meilleurs que nos prédécesseurs, & nous serons contents d'avoir le même sort qu'eux. Cela fit bien voir au Prêtre qu'il n'y avoit rien à faire pour lui à Fida, ainsi il me pria de lui procurer son congé auprès du Roi, qui le lui donna peu de temps après.

Si les Negres sçavoient lire, ou s'ils entendoient nos livres, je me serois imaginé, que ce Capitaine avoit lû la Chronique de Frise, dans laquelle on lit un entretien à-peu-près semblable entre un Evêque & un Roi Frison.

Il est plus que temps de finir, ainsi je vous salue de tout mon cœur & suis,

Monfieur,

Votre &c.

, Fin de la dix-neuvieme Lettre.

VINGTIEME LETTRE.

Dans laquelle on parle premierement des animaux à quatre pieds de Fida, des bœufs, des vaches, des chevaux, des chevres, des cochons; ensuite de la volaille, qui ne consiste qu'en poules, canards, & coqs d'Inde; en même temps on ajoute le prix de tous ces animaux. Après quoi l'Auteur parle des trois sortes de grain, qu'on y trouve en très-grande abondance; ce qui n'empêche pas que Fida

Fida ne soit souvent sujet à de grandes famines. Les autres fruits que la terre y produit sont des patates, dont il y a une grande quantité, des jammes, des fèves, &c. Des fruits d'arbres; de la fertilité de Fida, dont le terroir seroit fort propre pour des plantages, & pour produire du coton, du sucre, & de l'indigo. La puissance des habitans de Fida, & leur maniere de faire la guerre, leurs armes, & en quoi elles consistent. Le grand Ardra est beaucoup plus puissant que Fida. Guerres de ceux du grand Ardra avec un autre Roi de la terre-ferme; source de ces guerres, qui ont ruiné la moitié du Pays d'Ardra, & causé d'horribles carnages parmi les habitans. De Jakin, qui est soumis au grand Ardra. D'Offra ou du petit Ardra, où notre Compagnie a eu ci-devant une loge. Depart de l'Auteur de Fida, & son arrivée dans le Rio de Gabon. Du golfe de Guinée; des rivières & des îles qui y sont; comme Rio Formosa, ou Belle Rivière, qu'on nomme autrement Rio de Benin, Rio Elrei, Camarones, vieille & nouvelle Calbary; les îles sont Fernando Po, El Principe, ou l'Île du Prince, & Corisco divisées en deux, grande & petite. Rio de

de Gabon est une rivière fort célèbre, belle, & large. Il y a deux îles; les Européens la vont souvent voir, & pour-quoi. Le négoce qu'il y a. Le petit nombre d'habitans, qui sont pourtant divisés en trois classes. Leur pauvreté, & leur orgueil. Ils aiment beaucoup l'eau de vie. Il est difficile de négocier avec eux. A quoi le Roi gagne sa vie. Ils sont tous bien faits de corps. Quelle est leur occupation. Infertilité du Pays d'alentour. La rivière est fort poissonneuse. Description d'un certain poisson appelé Noordkapers, ou Kapers du Nord, que l'on y trouve en très-grande quantité. Il y a aussi dans le Pays beaucoup de buffles, d'éléphans, & de sangliers. L'Auteur va à la chasse d'un éléphant, & des sangliers. On trouve le squelette d'un éléphant. Description des buffles. Un de nos gens tué par ces animaux. De quelle manière les Nègres tuent les buffles. Description de la rivée à Cabo-Lopez di Gonsalvez, où il y a une bonne rade, un endroit propre à prendre de l'eau, & du bois à brûler. Le négoce qui s'y fait; le poisson y abonde. L'Auteur part de Cabo-Loop, & aborde au dessous de l'île de St. Thomé. Description de

de cette île, & de Ilha Annaboa, où l'Auteur arrive après une navigation de deux jours. Il fait voile le long de la ligne équinoxiale; le froid que l'on y sent. Il arrive au haut de la Côte & à Assiné. Demeure d'un certain Roi, nommé par Louis Roi de France, Louis Hannibal Roi d'Assyrie, mais qui n'est présentement qu'un pauvre esclave. L'Auteur fait voile vers la Côte d'où l'on tire l'or. Le vaisseau, qui étoit en compagnie de celui qui portoit l'Auteur, se rend maître d'un vaisseau non-privilegié. Leur arrivée à Elmina, où finissent ce voyage, cette Lettre, & la description de la Guinée.

MONSIEUR.

Il n'est arrivé aucun vaisseau d'Europe depuis la dernière Lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire, & par conséquent je n'ai point reçu de vos nouvelles; ainsi je continuerai la description de Fida, que j'ai commencée dans ma précédente, & j'y joindrai la relation d'un petit voyage, que j'ai fait en 1698. de Fida à Rio de Gabon, Cabo-Lopez, Annaboa, & Elmina, où je l'ai fini.

Je parlerai premierement des animaux que l'on trouve à Fida. Parmi les animaux domestiques à quatre pieds il y a des bœufs, des vaches, des chèvres, des brebis, & des cochons, qui ont bien la même figure que ceux de la Côte de Guinée, mais qui sont beaucoup plus gras & plus délicats au goût,

parce qu'ils ont de très-bonnes prairies & d'aussi bonne herbe qu'en Europe.

Ils sont à fort bon marché; car on peut acheter un bœuf ou une vache pour dix écus, un bon mouton pour deux écus, une chèvre pour un écu, & un cochon pour deux écus.

Les chevaux n'y manquent pas non plus, mais ils ne sont guères plus beaux que ceux dont je vous ai parlé dans la description de la Guinée. Lors que je croyois retourner par terre à *Elmina*, j'en avois acheté cinq ou six à quarante francs la pièce; mais ils ne me servirent de rien, & je fus obligé de les laisser à *Fida*.

Pour ce qui est de la volaille, elle est à-peu-près la même que celle de la Côte, & consiste en coqs d'Inde, en canards, & en poules; il y a une quantité prodigieuse de ces dernières; elles sont petites, mais fort grasses, & fort bonnes; le prix d'une poule est six fois, selon que nos marchandises valent ici; mais en effet il ne faut les estimer qu'environ la moitié.

Si quelqu'un veut avoir de ces rafraîchissements à bon marché, il n'a qu'à prendre deux ou trois caisses de pipes longues; car il peut avoir de chaque pipe deux sols, quelquefois elles valent jusqu'à quatre sols; de sorte que pour trois pipes on peut avoir la meilleure poule qui se puisse trouver.

Il n'y a pas beaucoup de gros gibier aux environs de *Fida*, mais plus avant dans le Pays on trouve des éléphants, des buffles, des tigres, & quantité de plusieurs sortes de cerfs. Il y a de ces derniers aussi à *Fida*, mais en petit nombre, à cause que le Pays est fort peuplé; on y trouve aussi une sorte de petits lievres.

Le Pays est presque couvert d'oiseaux sauvages, comme d'oyes, de canards, de becasses, & de vingt

vingt fortes d'autres oiseaux bons à manger, qui y sont très-delicats & à bon marché.

Si on donne ordre le soir à un Negre d'aller chasser, on est assuré d'avoir le lendemain à midi un ou deux plats de gibier, que l'on peut payer avec une douzaine de pipes, & cela est si infail-
liblé, qu'on peut sans scrupule inviter ses amis à venir manger du gibier qui n'est pas encore pris.

Il y a une si grande quantité de tourterelles, que mon Assistant, qui tire assés bien, vouloit s'engager d'en tuer jusques à cent par jour, & cela dans six heures de temps.

Outre ces oiseaux bons à manger, il y en a encore d'autres, soit des oiseaux de proie, soit d'autres, que l'on peut élever pour le plaisir; cependant la quantité n'y en est pas si grande que sur la Côte de Guinée.

L'oiseau couronné, que je vous ai envoyé en peinture, vient d'ici; il y en a encore un autre de la figure suivante. Il est environ de la grosseur d'une poule, il a le col fort court, aussi-bien que les griffes, il a du poil sur les yeux comme une personne, un bec court & épais; ses plumes sont bleues & noires, il a beaucoup de force dans les griffes & dans le bec, & par conséquent fort propre pour la proie.

Je n'en dirai pas d'avantage des oiseaux, pour ne pas repeter ce que j'ai déjà dit. Je viens présentement aux fruits de la terre. Il y a trois fortes de grains; premierement le *grand milhio*, dont le grain n'est pas aussi gros que sur la Côte, mais qui est pour le moins aussi agréable. Les Negres n'en font point de pain, & s'en servent pour brasser de la biere, de sorte qu'on n'en sème pas beaucoup.

Ensuite il y a le *petit milhio* ou *maiz*, qui est fait.

fait comme celui de la Côte, & c'est à cultiver ce grain que les habitans de *Fida* s'occupent le plus. On en plante deux fois l'année, mais beaucoup plus dans une saison que dans l'autre. Dans la véritable saison de le planter, le Pays en est si plein, que (comme j'ai déjà dit) l'on trouve à peine un sentier pour marcher, ce qui doit fournir une très-grande quantité de ce grain : cependant ils en manquent au bout de l'année, au-lieu d'en avoir de reste, soit à cause que le Pays est fort peuplé, soit à cause qu'ils en vendent beaucoup aux autres Pays, comme aux deux *Popo*, & à d'autres Pays voisins.

Cela fait aussi que dans une année infertile ils sont exposés à une grande famine : on a vu pendant ce temps-là que des gens libres se sont vendus pour esclaves, afin de ne pas mourir de faim ; d'autres mettoient leurs esclaves en liberté, parce qu'ils ne pouvoient pas les nourrir. Il arriva en ce temps-là un Capitaine Anglois à *Fida*, qui chargea son vaisseau d'esclaves sans donner aucune marchandise en échange, les Negres s'étant contentés de vivres, dont heureusement il s'étoit bien pourvu sur la Côte ; & ayant ainsi chargé son vaisseau, il fit voile vers les îles Portugaises, où il acheta d'autres vivres pour ses marchandises.

Il y a encore une troisième sorte de *milbio*, qui ne croît pas comme l'autre sur de petits arbrisseaux, mais à-peu-près comme l'avoine croît en Hollande. Le grain en est rougeâtre, & n'est parfaitement mûr que lorsqu'il a été sept ou huit mois en terre. On ne mange point ce *milbio* mais on le mêle avec le grand pour en faire de la bière, parce que les Negres croient qu'il rend la bière plus forte & plus nourrissante.

Les femmes Negres en font de très-bonne bière, & entre autres une si forte, qu'elle ne cède

en rien à la meilleure biere de Hollande. Elle differe auffi beaucoup de l'autre pour le prix, car si l'on paye deux ou trois fols pour le pot de la biere commune, on est obligé de donner un écu pour le pot de celle-ci.

Tout le monde, fans en excepter les esclaves, boit de la biere; ils ne veulent point boire d'eau, parce qu'on la puise dans des puits, qui sont profonds de vingt ou trente brasses, & qui n'ont que sept ou huit pieds de largeur, de sorte qu'il est impossible que le soleil y entre, ce qui rend cette eau cruë & froide comme de la glace, & par conséquent fort mal-saine dans ces Pays chauds; car si on en veut boire seulement quelques jours de suite, on s'attirera infailliblement la fièvre. Et comme la biere forte échauffe trop, un Européen ne sçauroit mieux faire qu'en prenant la moitié de biere forte & la moitié de biere commune, ce qui fera une boisson fort saine & en même temps agréable.

On ne trouve point de fours dans tout le Pays, parce que les Negres ne s'en servent point, & qu'ils font bouillir leur pain.

Ils se servent ordinairement de *patates* au lieu de pain, & ils en mangent avec toute sorte de viandes. Il y a une si grande quantité de ces fruits à *Fida*, que je ne croi pas qu'on en pût trouver autant sur toute la Côte.

Il y a aussi des *jammes*, mais ni en aussi grande quantité ni aussi bonnes que sur la Côte de Guinée, & on ne les estime pas aussi beaucoup.

On y trouve de plusieurs sortes de petites fèves, & en grande abondance; il y en a entre autres d'une sorte, dont ils font des gâteaux à l'huile, qui sont aussi legers que ceux que l'on fait chès nous, & ceux qui y sont accoutumés les mangent avec appetit. On les appelle ici *Acraes*.

• Il y a aussi des oignons & du gingembre, mais peu, & on n'en trouve que chez les plus considérables du Pays.

On y a les mêmes fruits de terre que sur la Côte de Guinée, c'est pourquoi je ne m'y arrêterai pas, & je parlerai des fruits que produisent les arbres.

On peut compter entre les principaux, les citrons, les limons, les oranges, les *backovens*, les *bananes*, le *piment*, & en un mot tous ceux dont j'ai parlé dans la description de la Côte de Guinée; outre quantité de tamarins, & d'autres sortes d'arbres fruitiers, qui non seulement sont inconnus dans notre Pays, mais dont les fruits sont si peu de chose, qu'ils ne méritent pas qu'on s'arrête à les décrire.

Il y a aussi par tout le Pays une grande quantité de palmiers, mais on en fait peu de vin, & on ne les cultive que pour en tirer de l'huile.

Fida ne manque pas aussi de certains palmiers, appelez en Flamand *pardon-boomen*, du fruit desquels on peut faire du vin; mais parce que les habitans aiment mieux la bière que le vin, ils ne font pas grand cas de ces arbres, & les coupent pour en bâtir des maisons, le bois en étant fort durable.

Il n'y a point d'autres fruits que ceux dont je viens de parler, & il est dommage qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un Pays comme celui-ci; car il est extrêmement fertile, & les habitans fort laborieux; ainsi il n'y manque que des herbes & des graines, & je suis assuré que non seulement toutes sortes de fruits de l'Afrique, mais aussi plusieurs sortes de ceux de l'Europe, y croit-
troient fort bien.

J'en ai fait un essai en y semant des choux, des carottes, des raves, du persil, &c. & j'ai trou-

trouvé que tout y a aussi-bien-crû & aussi-bien meuri qu'en Europe ; de sorte qu'il est fâcheux que ce Pays ne soit pas habité par des Européens aussi-bien que la Côte de Guinée ; car on y pourroit faire les plus beaux jardins du monde.

Je croi que *Fida* est aussi propre qu'aucun autre Pays pour y planter des cannes de sucre & de l'*indigo*.

Il y a déjà beaucoup d'*indigo*, & si bon, que s'il ne surpasse pas celui d'Asie & d'Amerique, il l'égalé du moins. Les habitans s'en servent pour la teinture de tous leurs habits ; mais comme ils n'ont pas la connoissance requise pour cela, ils gâtent quatre fois plus d'*indigo* pour la teinture d'un habit, que nous n'en avons besoin, & dont la valeur surpasse de beaucoup celle de l'habit.

Voilà ce que j'avois à dire de la situation agréable de *Fida*, des mœurs des habitans, de leur bétail, & de leurs fruits ; je passerai présentement à leurs armes & à leur maniere de faire la guerre.

Pour ce qui est de la guerre, ils en pourroient faire de considérables, & se rendre formidables ; car il leur seroit facile de mettre sur pied deux cens mille hommes en peu de temps ; cependant ils sont très-peu à craindre, & ils n'auroient pas le courage de résister avec toutes leurs forces à cinq mille hommes bien armez & bien aguerris, quand ce ne seroit que des Negres de la Côte de Guinée, & encore moins de les attaquer.

Les raisons qu'on peut donner de cela sont ; premierement, c'est qu'ils s'attachent si fort au négoce & à l'agriculture, qu'ils ne pensent nullement à s'exercer en rien de ce qui regarde la guerre.

En second lieu, c'est qu'ils n'ont jamais de Ge-
neraux.

neraux experimentez ; car s'ils sont contrainsts de se mettre en campagne , ils donnent le gouvernement de leur armée à une personne qui n'en est pas capable , & qui n'a pas la moindre experience.

Enfin, on peut alleguer pour une troisieme raison, la crainte generale qu'ils ont de la mort, & qui les rend si poltrons , que la plûpart prennent la fuite avant que d'avoir presque vû l'ennemi.

Le commandement de l'armée est confié (comme je viens de dire) à une personne du commun, parce que les Generaux & les Capitaines ont tant de peur de la mort, qu'ils n'osent se mettre en campagne ; à moins qu'il ne s'en trouve quelques-uns qui fussent un peu plus courageux & qui voulussent aller à la guerre ; alors les affaires y vont un peu mieux. Mais quand ce sont des gens du commun, à qui les autres ne veulent pas obeïr, tout y va fort mal ; car lorsque ces Heros voyent qu'on en va venir aux mains , ils cherchent à éviter la mort par la fuite ; & comme ils aiment pour le moins autant la vie que les autres , on void ordinairement que le General est plutôt chassé lui que les Soldats, en cas qu'il ait de bonnes jambes, sans se mettre en peine comment l'armée se tirera d'affaire. Il peut pourtant s'assûrer d'une chose, c'est que ses gens ne resteront pas long temps à suivre son exemple, & à prendre la fuite comme lui.

De là vous pouvez juger du courage de ces gens pour attaquer d'autres Pays ; mais il faut avouer qu'ils font paroître quelque bravoure, quand il s'agit de conserver leur propre Pays, & ils s'y défendent aussi long temps qu'ils pourront ; ainsi ils verifient en quelque maniere ce proverbe si connu, *qu'un chien est toujours hardi dans son gîte.*

Cette qualité n'est pas particulière aux habitans de *Fida*, elle est aussi commune à tous les peuples d'*Ardra*, de sorte qu'ils ne se font jamais la guerre avec leurs propres forces, mais achètent des Negres de la Côte de Guinée pour cela, & ceux d'*Aquambou* sont les premiers à portée, mais si ceux de *Coto* & de *Papo* étoient bien unis, ils s'en serviroient sans doute préféablement aux autres, à cause qu'ils sont les plus près d'eux.

Les armes de ceux de *Fida* & de ceux d'*Ardra* consistent en quelques fusils, arcs, & fleches, en de fort jolis sabres, & en des *assagais*, qui sont fort pesans & fort propres. Mais les armes dont ils se servent le plus, & sur lesquelles ils se reposent aussi le plus, sont des massuës d'une aune & demi de long, & de l'épaisseur de six pouces; elles sont rondes jusques au bout, où il y a un gros nœud large comme la main & épais de trois doigts; chaque homme en a cinq ou six pour sa part.

Ces massuës sont d'un bois extrêmement pesant, & ils sont si adroits à s'en servir, qu'ils les peuvent jeter sur leurs ennemis à quelques pas d'eux, & cela avec tant de force, qu'elles brisent & coupent tout ce qu'elles rencontrent, de sorte que les Negres de la Côte en ont presque autant de peur que des fusils.

Voilà ce qu'il y a de plus considérable dans le pays de *Fida* & dans celui d'*Ardra*. Je pourrois y joindre quelques autres petites choses, & remarquer la différence qu'il y a entre *Fida* & *Ardra*; mais cela me paroît si peu considérable, qu'il n'est pas besoin que je m'y arrête, je dirai seulement encore quelque chose au sujet d'*Ardra*.

Le Roi du grand *Ardra*, avec tous les Pays qui dependent de lui, est pour le moins vingt fois plus

plus puissant que celui de *Fida*, & cependant il n'a pas le courage de lui faire la guerre, quoique (comme j'ai dit) il y ait entre eux une inimitié continuelle.

Mais plus avant dans le Pays il y a des Royaumes encore plus puissans que ces deux derniers; j'en ai très-peu de connoissance, si ce n'est que de mon temps il vint un Ambassadeur d'un de ces Rois auprès du Roi du grand *Ardra* pour lui dire de la part de son maître, que plusieurs de ses sujets étoient venus se plaindre du gouvernement tyrannique d'*Ardra*. Qu'il lui conseilloit de mettre ordre à ce que ses Vicerois traitassent ces pauvres gens plus doucement; ou qu'autrement il seroit obligé, quoique contre son humeur, de venir à leur secours & de les prendre sous sa protection.

Le Roi d'*Ardra* se moqua d'un avis si salutaire, & pour faire plus de depit à ce Roi, il fit massacrer son Ambassadeur. Celui-ci s'en trouva si offensé, & avec juste raison, qu'il fit entrer promptement une armée (ceux de *Fida* la faisoient monter à un million d'hommes) dans le Royaume d'*Ardra*; & comme c'étoient tous des Cavaliers & de bons Soldats, ils se rendirent maîtres en peu de temps de la moitié du Pays d'*Ardra*, & firent un terrible massacre des habitans; on ne dit point le nombre des morts, mais on le compara au grain qui étoit dans les champs.

Les habitans de *Fida* me dirent que ce peuple avoit accoutumé, lorsqu'il étoit en guerre avec quelqu'un, de couper & d'emporter les parties honteuses à ceux qui avoient été tuez; & qu'il n'étoit permis à aucun d'eux de prendre un ennemi prisonnier, à moins qu'il ne fût pourvu de cent de ces belles choses. Cela semble peu vrai choses semblable, & fort fabuleux, aussi ne vous le donne-je pas pour la pure vérité, quoique cela m'ait été confirmé par
ier.

serment. Mais il est certain que le massacre fut épouvantable, & que le General s'en contentant, se retira. Il ne douta pas que son maître ne le reçût fort bien, après l'avoir si bien vengé, mais il faisoit mal son compte; car le Roi, pour récompense de sa bravoure, le fit pendre à un arbre, aussitôt qu'il fût de retour, & cela uniquement, parce qu'il n'avoit pas amené avec lui le Roi du *grand Ardra*, selon l'ordre qu'il lui en avoit donné; car c'étoit lui particulièrement à qui ce Roi en vouloit, & non pas à ses sujets.

Remarquez, s'il vous plait, Monsieur, quel malheur le Roi du *grand Ardra* attira sur lui, & que ces Payens observent aussi-bien que nous le droit des gens; car ce grand Roi ne crut pas que la mort de son Ambassadeur fût assez vengée par le massacre de tant de milliers de personnes, mais il vouloit détruire la cause & l'auteur de cette mort.

Je ne sçai s'il l'a fait dans la suite, je n'en ai plus entendu parler, mais je croi qu'il se sera contenté du sang qui avoit été répandu.

Ce peuple jetta une si grande terreur parmi les Negres des environs, qu'ils ne pouvoient l'entendre seulement nommer sans fremir, ce qui les obligeoit à en dire mille choses inouïes. On trouve à quatre lieues de *Eida*, du côté de l'Orient, le Pays de *Fakin*, qui (comme j'ai dit) depend du *grand Ardra*, & il en est encore gouverné aujourd'hui.

Un peu plus bas, & plus avant dans les terres, est le Pays d'*Offra*, que les Européens appellent le *petit Ardra*. Nôtre Compagnie y a eu plusieurs années de suite une loge & un Marchand, & y a fait un negoce fort considerable. Mais depuis qu'on a eu tué nôtre Marchand, & que ceux de *Popo* ont eu ravagé ce Pays, nous n'y sommes plus revenus; le Pays a presque toujours été en trêve depuis, & il y a apparence que cela durera encore quelques an.

années; car les Rois de *Fida* & du grand *Ardra* sont opposez l'un à l'autre, chacun voulant s'en rendre le maître, & y établir des Vicerois, cependant personne n'ose commencer.

Mais laissons les disputer tant qu'il leur plaira. Je finis cette description, pour commencer la relation d'un voyage que j'ai fait. Je m'embarquai devant *Fida* le 14. Août 1698. sur un vaisseau appelé *Stadenland*, la *Ville* & le *Pays*, prenant mon cours du côté de *Rio de Gabon*, où nous arrivâmes heureusement onze jours après. Nous eumes pendant le voyage un vent assés fort, mais comme nous l'avions de côté, nous n'y arrivâmes pas aussi tôt que nous aurions fait sans cela.

Avant que de parler de *Rio de Gabon*, il faut dire quelque chose du Golfe de Guinée. (c'est sous ce nom que les Européens le connoissent) Il a depuis *Ardra* jusques à *Cabo-Lopez*, . . . lieues de long. On void entre deux de fort belles rivières, sur lesquelles nous entretenons nôtre negoce avec nos *Jachts*, & les marchandises que nous y allons chercher, consistent particulièrement en dents d'élephant, où il y en a une grande quantité. Les endroits où nous negocions, sont *Rio Formosa*, ou la *Belle Riviere*, autrement appelée *Rio de Benin*, d'un Royaume considerable du même nom. Ensuite il y a *Rio d'Elrei*, ou la *Riviere du Roi*, *Camaronnes*, la vieille & la nouvelle *Calbary*. J'aspere avoir en peu de temps une description de la premiere riviere, que je ne manquerai pas de vous envoyer selon la promesse que je vous en ai faite.

Il y a aussi quatre îles dans le Golfe de Guinée, sçavoir, *El Principe*, ou l'*Île du Prince*, *Île la Fernando Po*, & *Corisco*, qui est divisée en deux, la grande & la petite *Corisco*.

Nôtre Compagnie a negocié depuis quelques années dans la grande *Corisco*; mais comme elle est fort

fort éloignée, le profit n'y étoit pas considérable, ainsi nous l'avons abandonnée, & n'y avons pas été depuis.

Corisco sont deux îles fort agréables, & si basses, que je croyois en les voyant de loin, que les arbres, qui y sont en quantité, étoient plantés dans la mer, ce qui est agréable à la vue.

L'île de *Fernando Po* est habitée par un peuple cruel & sauvage, auquel il ne se faut nullement fier pour le négoce; c'est tout ce que j'en peux dire.

L'île du *Prince* a été sur la fin du XV. siècle à la disposition d'un considérable Marchand d'Amsterdam; mais la mesintelligence qu'il y avoit parmi nos gens, & la trahison des Portugais, qui en avoient été maîtres les premiers, a été cause que nous avons été contraints de l'abandonner. Les Portugais y ont bâti un bon fort, & l'ont assez bien peuplée.

Elle est assez bien située & assez fertile; les Portugais la cultivent si bien, qu'ils en tirent beaucoup de vivres, dont ils font de bon argent en les vendant à tous les vaisseaux qui y viennent; outre qu'ils en ont assez de reste pour en fournir abondamment leurs propres vaisseaux.

Tous les vaisseaux qui ont été chercher des esclaves, viennent y prendre des rafraichissemens, ou bien dans les autres îles des Portugais, excepté les vaisseaux de notre Compagnie. La raison en est, (à ce que je croi) que l'on craint que les Maîtres de vaisseau venans dans ces îles ne fissent un négoce défendu, au préjudice de la Compagnie; & cependant on ne peut trouver des rafraichissemens, pour l'équipage & pour les esclaves, qu'à *Anaboa*, qui est la plus considérable de toutes; & je laisse à juger à ceux qui l'ont expérimenté quelle commodité & quel avantage ce seroit pour la Compagnie.

Tou.

Toujours est-il certain qu'il n'y auroit ni autant de morts, ni autant de malades parmi les esclaves, si on leur fournisoit de temps en temps quelques rafraichissemens. Mais on en a donné une tout autre idée à Messieurs de la Compagnie, je ne sçai pour quelle raison. Il se pourroit aussi, qu'on a d'autres raisons d'empêcher nos vaisseaux d'aller dans les îles des Portugais, que je ne sçai pas, & qu'il ne m'est peut-être pas permis de sçavoir; ainsi sans m'y arrêter d'avantage, je reviens à *Rio de Gabon*. Cette riviere est à quinze lieuës de *Cabo Lopez, de Gonsalvez*, ou de l'extremité du Golfe de Guinée. Elle est si celebre, qu'elle ne peut être inconnüe à aucune nation qui a été dans cette partie de l'Afrique; elle est en effet fort belle, & a plus de deux lieuës de large à son embouchûre.

Quand on monte cette riviere, on trouve à trois ou quatre lieuës de son embouchûre deux îles, dont l'une porte le nom du Roi, & l'autre le nom du Prince de cette riviere; mais elles sont présentement fort desolées, car le Roi & le Prince se craignans mutuellement, les ont abandonnées, & demeurent présentement chacun sur un bras de cette riviere, qui en a un grand nombre.

De petits vaisseaux peuvent monter la riviere l'espace de quelques lieuës, mais je ne sçai point précisément quelle est sa largeur, ni combien elle s'étend dans le Pays.

Il y vient beaucoup de vaisseaux, (comme j'ai dit tout-à-l'heure) non seulement pour le negoce, mais aussi parce qu'elle est fort propre pour les nettoyer & pour les calfater. Ceux qui ont ce dessein portent leur canon, leurs ancres, leurs feaux, &c. dans l'*Île du Prince*, & se servent de la marée pour faire avancer leur vaisseau le plus près qu'ils peuvent de cette île, & l'eau venant à se retirer fort vite, ils se trouvent à sec, & peuvent ainsi

ainfi facilement le radouber. Mais les gros vaisseaux n'osent s'y hasarder, car il seroit à craindre qu'en demeurant à sec ils ne s'endommageassent par dessous ; aussi un de nos vaisseaux qui croisoit, & qui y étoit en même temps que moi, ne voulut pas s'exposer, & aima mieux s'accrocher au nôtre, ce qui lui réussit si bien, qu'il pût nettoyer son vaisseau jusques à la quille, beaucoup mieux que s'il avoit été à sec.

Le negoce que l'on fait sur cette riviere consiste en dents d'elephant, en cire, & en miel. & on réussit assés bien, sur-tout lorsqu'il n'y a pas eu de vaisseaux de quelque temps. Mais cela arrive rarement, car les Zelandois avec leurs vaisseaux non-privilegiez la visitent pendant toute l'année, pour les nettoyer, & pour se pourvoir d'eau & de bois, & pendant qu'ils sont occupez à cela, ils y negocient en même temps ; mais leur vûë principale est pour nettoyer les vaisseaux & pour trafiquer ; car pour ce qui est de l'eau & du bois, ils peuvent s'en pourvoir à *Cabo-Lopez*, aussi-bien qu'ici.

Ceux qui n'ont jamais été ici, s'étonnent de l'inégalité du fonds de cette riviere ; car dans un lieu on trouve qu'elle a dix brasses de profondeur, dans un autre dix, ensuite quinze, cinq, & puis douze, comme s'il n'y avoit que des rochers dans l'embouchûre.

Le flux est si fort, que quelque bon vent qu'on ait, il est impossible d'entrer dans la riviere, & il faut necessairement attendre que le reflux vienne.

J'en ai fait une fois l'experience. Nous demeurames comme immobiles à l'embouchûre de la riviere, & nous eumes toutes les peines du monde de résister au flux avec toutes nos voiles, nous reculames plus que nous n'avancames, & nous ne pûmes entrer dans la riviere qu'avec le reflux.

Les

Les habitans de cette riviere, quoique peu en nombre, sont pourtant divisez en trois ordres : les uns sont du parti du Roi, les autres du parti du Prince, & les troisiemes ne sont ni pour l'un ni pour l'autre, & vivent tranquillement sans dependre de personne.

Les deux premiers ordres sont dans une guerre continuelle ; ils ne s'attaquent point en pleine campagne ; car ils n'ont point assez de monde pour former une petite armée, mais ils vont la nuit tâcher de se surprendre & de se piller, & se retirent ensuite avec le butin qu'ils ont fait, & souvent avec les coups qu'ils ont reçu.

Ce petit peuple est bien le plus pauvre & le plus miserable que je croye avoir vû de ma vie, & pour comble de malheur le plus orgueilleux & le plus fier ; cela paroît encore plus ridicule lorsqu'on examine sur quoi ils fondent cet orgueil. Ils n'estiment personne entre eux qui n'ait un nom Flamand. Aussi-tôt qu'ils viennent à bord de nos vaisseaux, ils ne manquent pas de nous déclarer leur nom, s'imaginans que nous les en estimerons davantage, & ils aiment bien que nous les appelions par ce nom.

Il semble qu'il soit naturel à tous les Negres d'aimer l'eau de vie jusques à l'excès, mais ceux-ci surpassent en cela tous ceux que j'ai fréquentés jusques ici. Ils dependent en eau de vie tout ce qu'ils ont. Ils vendent une dent d'éléphant pour de l'eau de vie, qu'ils boivent souvent ayant que de sortir du vaisseau.

S'il arrive qu'un d'eux en ait bû un peu plus que l'autre, & qu'ils commencent à s'ennyvrer, ils se battent d'importance, sans respecter Roi, Prince, ou Prêtre ; car ceux-ci s'y entendent aussi-bien que les autres, & se servent fort bien de leurs mains, de crainte qu'on ne leur reproche d'avoir été

été de simples spectateurs. Ces braves champions se battent si vigoureusement, que leurs chapeaux, perruques, & habits tombent dans l'eau.

Quoi! direz-vous, est-ce que ces misérables portent des chapeaux, des perruques, &c? Oui sans doute, mais d'une assez plaisante maniere. Il y a quelque temps que l'on trafiquoit ici beaucoup avec de vieilles perruques, dont on pouvoit obtenir tout ce qu'on souhaitoit de ces gens-là, comme de la cire, du miel, des perroquets, des singes, & toute sorte de rafraichissemens.

Mais il est venu tant de Marchands depuis trois ou quatre ans, que le moindre Matelot jureroit qu'il n'y a point de profit à faire, quoique les perruques ne lui coûtent pas un denier.

Ce qu'il y a de meilleur dans ces gens-là, c'est que quoiqu'ils aiment beaucoup l'eau de vie, ils ne sont pas fort delicats; j'ai vû qu'on leur en a donné où l'on avoit mêlé la moitié d'eau, & dans laquelle on avoit mis un peu de savon d'Espagne, afin qu'il y vint au haut une petite écume, qui en est l'épreuve; & ces pauvres innocens prenoient l'écume du savon pour l'épreuve de l'eau de vie: ils élevoient jusques au ciel la bonté de cette eau de vie, & auroient bien voulu s'en pourvoir en cas qu'il vint un mechant temps, qu'ils ne pourroient pas en avoir.

J'avois resolu lorsque je vins dans cette riviere, de negocier pour nôtre Compagnie quelques dents d'elephant, & de la cire, & j'avois apporté pour cet effet plusieurs marchandises: mais je les trouvai si difficiles, que je ne pûs prendre la patience d'entrer en marché avec eux. Et comme il y avoit en même temps un autre vaisseau de nôtre Compagnie, qui avoit ordre de trafiquer, je lui cedai tout, ravi de m'en être dechargé à si bon marché. Ces gens me parurent d'autant plus insupportables, que

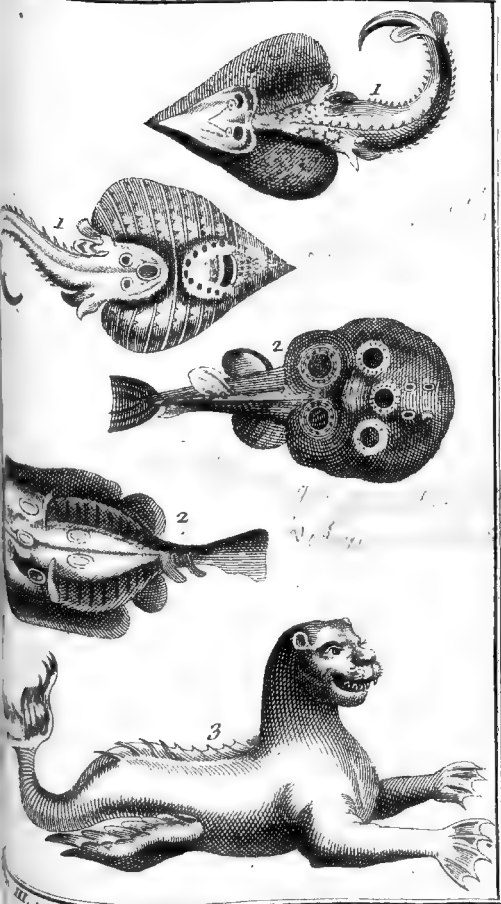
que j'avois accoutumé de negocier avec les Negres de *Fida*, qui sont extremement honnêtes, & où le negoce est cent fois plus avantageux. Ces misérables vous arrêteront tout un jour pour vous vendre une dent d'éléphant. Ils sortent cinq ou six fois & reviennent autant de fois, ils marchandent comme s'ils étoient sur la poissonnerie, & ne peuvent conclure le marché.

Quoiqu'ils aiment excessivement l'eau de vie, ils ne boiront point que premierement nous ne leur ayons fait un présent, & si nous attendons trop long temps, ils osent bien nous dire d'une manière fiere, lorsque nous leur présentons de l'eau de vie, *Croyez-vous que nous voulions boire pour rien? Comme s'il ne suffisoit pas qu'ils bûssent nôtre eau de vie, & qu'il fallût encore les récompenser pour cela.* Tous ceux qui viennent negocier ici sont obligez de leur complaire en cela, ou bien ils ne leur porteront pas une dent d'éléphant, ainsi tous les Marchands qui veulent trafiquer avec eux, doivent se bien munir de patience, autrement ils ne réussiront pas.

Après que j'eus cédé le negoce à l'autre vaisseau, il vint à mon bord une troupe de Negres étrangers, à qui j'offris de l'eau de vie à boire, pour les faire mener ensuite à nôtre autre vaisseau avec leurs marchandises; mais ils ne voulurent point boire que je ne leur eusse fait un présent: & comme je n'en avois pas d'envie, ils se retirèrent. Ils apprirent ensuite que je ne trafiquois pas, & retournerent bien vite pour prendre ce que je leur avois offert, mais je leur repondis que je n'avois pas le loisir, ainsi ils se retirèrent une seconde fois sans avoir rien eu.

Ils sont bien prêts à nous faire des présens lorsque nous arrivons, mais encore plus prêts à en recevoir de nous en récompense des leurs. Et lorsque nous

laie, vue des deux côtés. 2. 2. Torpille, Dril-visch,
 ou Tril-visch, vue des deux côtés. 3. Lion marin.





nous ne le faisons pas assés tôt, ils demandent, *Où est le présent qui nous est dû? nous reprendrons celui que nous avons donné;* ce qu'ils font aussi sans beaucoup de complimens, & même lorsque nos présens ne surpassent pas les leurs en valeur. En un mot, ce sont des hommes qui ne different des bêtes que dans la figure.

Ils sont habillez comme les autres Negres, mais leurs habits sont fort mechans. Outre que nos gens troquent avec eux de vieux juste-au-corps, de vieilles chemises, de vieilles culottes, &c. & ils croient être fort bien ajustez quand ils ont cela. Je ne dirai pas grand' chose de leurs mœurs, parce que je n'en sçai rien, mais si l'on en juge par un échantillon, on pourra facilement s'en former une idée.

Je ne croi pas que leur Religion soit grand' chose; j'ai bien remarqué qu'ils sont fort superstitieux, & qu'ils ne manquent pas d'Idoles ou de fausses Divinitez, non plus que les autres Negres, mais je n'ai pû decouvrir dans le peu de temps que j'y ai été, quelles sont ces fausses Divinitez, ni ce qu'ils en croient.

Le peu d'égard qu'ils ont les uns pour les autres m'a fait juger que leur gouvernement étoit fort mauvais, & j'oserois dire que chacun y vit pour soi, sans se mettre fort en peine ni de Roi ni de Prince; & que ces Seigneurs-là n'en ont seulement que le nom, sans la moindre ombre d'autorité.

Le Roi qui regne à présent prend soin de sa famille en homme d'honneur, & travaille à gagner sa vie en exerçant le métier de Forgeron. D'un autre côté il ne neglige pas les profits extraordinaires, qu'il retire en cedant ses femmes aux Européens, pendant qu'ils sont là, pour un prix fort mediocre. Au reste il ne vaut pas plus que le moindre de ses sujets.

Ils sont pour la plupart grands, robustes, & bien faits de corps. Ils se frottent le corps de graisse d'éléphant & de buffle, & d'une certaine peinture rouge, ce qui les fait sentir fort mauvais. Les femmes sur-tout ont une si mauvaise odeur, qu'on a mal au cœur de s'approcher seulement d'elles. Ils ne laissent pourtant par de les offrir au premier venu pour peu de chose, & ils les cedent volontiers pour un couteau. Mais en verité il faut être bien peu dégoûté pour chercher la compagnie de ces vilaines créatures.

Je croi que les habitans de cette riviere vivent pour la plupart de la pêche & de la chasse qu'ils font; ils ne s'occupent gueres à l'agriculture, car pendant que j'y ai demeuré, je n'y ai vû ni grains ni milles, mais je leur ai vû manger des *bananes* encore toutes vertes, qu'ils font rôtir au feu. Ils ont aussi des *jammes*, des *patates*, & des fèves, mais fort peu.

Le Pays ne paroît pas fertile, du moins depuis l'embouchûre de la riviere jusques à l'*Ile du Prince*, où j'ai été. Mais je croi qu'ils ont assés de fruits d'arbres, & que leur principale nourriture consiste dans des *patates*, qu'ils mangent avec le gibier & le poisson.

Cette riviere abonde en excellent poisson. Nous y avons pêché souvent, & nous y avons pris tant de poisson, que nous en avons eu pour tout le voyage.

Les Negres ont une plaisante maniere de prendre le poisson. Lorsqu'ils vont dans un canot, ou qu'ils se promènent le long de la riviere, & qu'ils voyent un poisson, ils le tuent avec un *assagai*, & ils sont si adroits à cela, qu'ils manquent rarement leur coup.

On void tous les jours devant l'embouchûre de *Rio de Gabon* une sorte de gros poissons, que nos gens appellent *Noordkapers* ou *Capres du Nord*, quoiqu'on pourroit les prendre pour une espèce de

balaines, du moins ils en approchent fort. Ces poissons ont environ quarante pieds de long, & je croi en avoir vû encore de plus longs. Ils viennent si près de nos vaisseaux, qu'on pourroit les atteindre avec un grand bâton, c'est-à-dire, s'ils se tenoient en repos. Je suis persuadé que si on pouvoit les atteler devant un vaisseau, & qu'on pût les conduire comme des chevaux, on feroit bien du chemin en peu de temps.

Mais laissons plutôt ce plaisir à Neptune. Ces poissons nagent la plupart du temps à fleur d'eau, & sont accompagnez d'un ou de deux jeunes poissons, qui voulans suivre la mere sortent souvent hors de l'eau. Ils font élever l'eau fort haut en soufflant, ce qui de loin semble être un vaisseau à voile. L'eau jaillissant de cette maniere surpasse en beauté les jets d'eau de *Fontainebleau*. Il est aussi agréable que rare de voir beaucoup de ces poissons ensemble.

Le Pays aux environs de cette riviere est extrêmement abondant en gibier, & sur-tout en éléphants, en buffles, & en sangliers.

Après que nous eumes fait ce que nous avions à faire dans l'*Ile du Prince*, & nettoyé nôtre vaisseau, nous descendimes la riviere, pour mettre à l'ancre près de l'embouchûre vers cette pointe ou cap, qu'on appelle en Flamand *Sand-punt* ou *Zuidhoek*, afin de nous pourvoir d'eau, qui y est meilleure qu'à *Cabo-Lopez*. Environ à une demi-lieuë de là nous decouvrimmes un éléphant sur le bord de la riviere, qui nous suivit doucement jusques à l'endroit où nous avions dessein de nous arrêter. Quand nous y fumes arrivez, je pris le Maître du navire avec quelques-uns de mes domestiques, & nous nous mimmes dans un petit bateau pour aller à terre. Nous poursuivimes d'abord l'éléphant, mais après avoir couru après lui plus d'une heure sans pouvoir

le joindre, nous le perdîmes de vûe dans un bois où il entra.

Je tremble encore en vous écrivant, lorsque je pense au danger auquel nous nous exposâmes alors, car quoique nous ne fussions que dix ou douze, dont la moitié n'avoit point de bonnes armes à feu, nous aurions pourtant attaqué l'éléphant, si nous avions pû le joindre. Nous nous imaginions de le pouvoir tuer avec deux ou trois coups de mousquet; mais j'ai vû dans la suite que deux ou trois cens hommes ont de la peine à en venir à bout; ainsi nous avons sujet de remercier Dieu de ce que nous ne pûmes l'atteindre, car une bonne partie de nos gens seroit infailliblement demeurée dans le combat, & peut-être y aurions-nous tous péri.

Nous en rencontrâmes cinq tout à la fois en retournant; mais je croi, qu'ils ne nous jugerent pas dignes de leur colere, & nous laisserent passer fort tranquillement. Pour nous, qui les jugions plus forts que nous, nous ne leur dîmes aussi rien, & continuâmes nôtre chemin, fort contents de ce qu'ils ne nous avoient point attaqués.

Nous demeurâmes trois jours en ce lieu-là, & comme je n'avois rien à faire, j'allois tous les matins à terre pour me divertir à la chasse, mais non à celle de l'éléphant; car depuis la rencontre que j'avois eüe d'abord, je jurai de ne jamais en poursuivre; de sorte que nous chassions aux sangliers. Le second jour nous eûmes le bonheur d'en trouver une troupe d'environ trois cens. Nous les poursuivîmes d'abord avec beaucoup de vigueur, mais comme ils avançoient plus avec quatre juments, que nous avec deux, nous les perdîmes bien-tôt de vûe, excepté un, à qui nous avions coupé le chemin, & que nous suivions de si près, qu'il sembloit devoir payer pour tous les autres. Il n'avoit plus

aucun moyen de se sauver qu'en se jettant
 dans un petit bois ; mais nous le poursuivimes avec
 tant de vigueur, qu'inailliblement nous l'aurions
 pris en peu de temps.

Cependant il se sauva, & voici comment. Quand
 nous fumes vers le milieu du bois, nous trouva-
 mes dans un cabinet fort bien bâti le squelete d'un
 elephant. Une rencontre si rare nous fit cesser la
 poursuite du sanglier, & nous nous arrêta mes à
 examiner ce squelete.

Nous trouvames qu'il ne lui manquoit rien ; je
 fis arracher & peser les dents, qui peserent soixan-
 te & dix livres. Je fis mesurer les os des jambes,
 dont celui d'en-haut étoit long de trois pieds, &
 celui d'en-bas de quatre. La tête avoit aussi qua-
 tre pieds de long, le reste étoit grand à propor-
 tion ; ainsi vous pouvez juger à-peu-près de la
 grandeur de l'animal, lorsqu'il étoit en vie.

Ayant ainsi passé les deux premiers jours à la
 chasse des elephans & des sangliers, sans avoir
 rien pris, nous voulumes recommencer le troisie-
 me jour la chasse des derniers : mais étans venus
 à terre à la pointe du jour, nous trouvames que
 leur place avoit été prise par environ cent buffles.
 Nous ne perdimes pourtant pas courage, & étans
 tombez sur une troupe de dix-huit ou vingt, nous
 fimes une decharge sur eux, mais je croi que nous
 n'en blessames pas un. Ils demeurèrent dans le
 même état sans se remuer, & nous regardoient
 fort en colere, cependant comme il ne s'en trouva
 aucun de blessé, ils nous laisserent en repos.

Ces buffles étoient de la grandeur d'un bœuf or-
 dinaire, & d'une couleur rousse. Ils avoient sur la
 tête des cornes droites, qui penchoient en arriere.
 On diroit à les voir courir qu'ils sont estropiez,
 mais ils ne laissent pas d'aller fort vite.

Les Negres nous dirent, que quand on tire sur
 ces

ces animaux sans les blesser mortellement, ils s'élancent avec fureur sur les personnes, les renversent, & les tuent à coups de pieds.

Nous n'eumes pas de peine à croire cela; car il y a environ dix ans que quelques-uns de nos gens ayans été dans le même endroit à la chasse des buffles, l'un d'entre eux tira avec trop de précipitation un coup de fusil à un de ces animaux. Mais le buffle le saisit tout aussi-tôt, & l'auroit tué infailliblement, sans qu'un de ses camarades s'avança pour le secourir, lequel dechargea aussi son fusil sur le buffle, mais au-lieu de tuer l'animal, il blessa à mort son camarade, qui tomba, & le peu de vie qui lui restoit, lui fut bien-tôt ôté par le buffle, qui ne cessa de lui donner des coups de pieds jusques à ce qu'il fût mort.

Quand nous pensâmes à ce malheur & à ce que nous venoient de raconter les Negres, nous fumes ravis d'avoir trouvé des buffles si debonnaires, & nous résolûmes de ne retourner de nôtre vie à la chasse des éléphans ni des buffles.

Les Negres ont beaucoup plus de précaution & évitent par-là les malheurs qui pourroient leur arriver. Ils épient auparavant les endroits où les buffles s'assemblent le soir, & ils montent sur un grand arbre. Lorsqu'il vient un de ces animaux, ils lui tirent de dessus cet arbre; s'ils le tuent, & qu'ils n'en apperçoivent point d'autres, ils descendent de l'arbre & entraînent leur proie avec quelques-uns de leurs compagnons; mais s'ils ne le tuent pas, ils demeurent sur l'arbre jusques à ce qu'il se soit retiré & qu'il n'y ait plus de danger, & de cette maniere ils en tuent un bon nombre.

La chair de buffle est ici fort bonne, & assez grasse, à cause des bonnes prairies qu'il y a auprès de cette pointe de sable dont je viens de parler.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai pu decouvrir en

en seize jours que j'ai été en ces quartiers. Notre vaisseau, qui croisoit, & qui devoit charger du bois, se joignit à nous après avoir chargé. Nous sortîmes ensemble de la riviere, & trois jours après nous mîmes à l'ancre devant *Cabo-Lopez de Gonsalvez*, que nous appellons *Cabo-Loop*.

Je vous ai déjà dit que ce cap fait l'extrémité du Golfe de Guinée. Il est situé à quelques minutes de latitude Meridionale, & le *Gabon* est directement sous la ligne équinoxiale. Le Pays d'*Angole* commence vers le Midi de *Cabo-Loop* & s'étend à quelques degrez de là du côté du Midi.

Il vient pour le moins autant de vaisseaux & même plus à ce cap qu'à *Gabon*; & la plupart de ceux qui ont été chercher des esclaves viennent ici prendre de l'eau & du bois. Le Pays abonde en l'un & en l'autre. Les habitans ont toujours du bois coupé à l'avance, & on en achete une brasse pour une barre de fer. L'eau ne coûte que la peine de l'aller chercher, & cette peine n'est pas grande, le lieu où on la prend n'étant pas fort éloigné de la mer. Il est vrai qu'on donne trois ou quatre couteaux & une bouteille d'eau de vie de grain au Roi ou à celui qui prend cette qualité, pour avoir la liberté d'en aller chercher, mais ce n'est qu'une pure civilité, il n'y a point de vaisseau si petit qu'il soit, qui ne pût aller prendre de l'eau pour rien. Cependant il n'y a rien de plus juste que de donner à ces gens-là quelque chose pour leur peine; outre que si on ne donnoit rien, les Negres ne couperont plus de bois, & nous serions fort embarrassés; de sorte qu'il vaut mieux pour nôtre propre intérêt les contenter avec quelques bagatelles.

Le negoce, que l'on fait à *Cabo-Loop*, de même qu'à *Rio de Gabon*, consiste en dents d'elephant, en cire, & en miel, dont il y a une assez grande

quantité ; mais comme il y vient beaucoup de vaisseaux , la part de chacun est fort petite. Cependant il est arrivé cette année qu'un de nos ^{jagts} y a chargé près de quatre mille livres de dents d'éléphant ou de cire , & encore plus en d'autres temps.

Il y a à *Cabo-Loop* des maisons , dans lesquelles les habitans demeurent , pendant que les vaisseaux y sont ; mais le lieu ordinaire de leur demeure est un peu au-dessous de ce cap , sur une rivière nommée *Olibatte*. Les Chefs se sont distingués par les titres de Roi , de Prince , & d'Admiral , mais ils n'en ont que le nom , comme je l'ai remarqué de ceux de *Gabon*. Et il y a tant de rapport entre les habitans de *Gabon* & ceux de *Cabo-Loop* , que je ne croi pas qu'on pût remarquer la moindre différence dans leur maniere de vivre , si ce n'est que ceux-ci sont un peu plus civils & plus raisonnables que les autres.

Ainsi je ne croi pas qu'il soit nécessaire de parler plus long temps de ce lieu-ci ; j'ajouterais seulement , qu'il y a une bonne rade pour les vaisseaux , pourvu qu'ils ayent la précaution d'éviter quelques bancs de sable qui y sont. Mais il n'y a point de danger quand il fait beau , parce qu'on les peut passer lorsque l'eau est haute , ce qui nous est arrivé.

Je vous ai dit ci-devant que *Rio de Gabon* étoit une rivière fort poissonneuse ; mais celle-ci abonde si fort en poisson , que nôtre vaisseau qui croisoit en prit d'un coup de filet autant qu'il en falloit pour dix vaisseaux.

Après avoir demeuré trois jours à ce cap , nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile , dans le dessein d'aborder en passant l'île d'*Annabon* ; mais le cours de l'eau , qui dans ce temps de l'année va en serpentant avec beaucoup de violence du côté du

du Nord, nous éloigna si fort, que nous nous trouvâmes au-dessous de l'île de *St. Thomé*, qui appartient aux Portugais, ce qui me donnera occasion de vous entretenir un peu de cette île. Il ne faut pas oublier de vous dire, que quoique nos vaisseaux fussent de bons voiliers, & bien nettoyez, nous ne fumes poussés qu'à un demi degré vers le Nord; mais un autre vaisseau de nôtre Compagnie, que j'avois chargé d'esclaves à *Fida*, & qui en étoit parti trois semaines avant moi, vint ancrer pour la troisième fois avec nous à *Cabo-Loop*, & nous dit qu'il avoit été jusques à un degré & demi de latitude Meridionale; mais que la rapidité & la violence du courant l'avoit emporté dans une nuit (ce qui paroît incroyable) jusques au-delà de la ligne vis-à-vis de *Gabon*.

L'île de *St. Thomé* (& non pas *St. Thomis*, comme quelques uns prononcent, qui est en Amérique & qui appartient aux Danois) a été ci-devant aux Hollandois; mais nous avons été obligés de l'abandonner, tant à cause des trahisons continuelles des Portugais, qui fatiguoient beaucoup nos gens, qu'à cause de la grande mortalité qu'il y avoit parmi nous. Il y mourroit tant de monde, qu'en Europe on appelloit cette île *le cimetiere des Hollandois*.

Les Portugais même, quoique plus accoutumés à ce climat chaud que nous, temoignent que cette île est extrêmement mal-saine, qu'il y meurt aussi beaucoup de leurs gens, & que peu d'entre eux y deviennent vieux.

Les raisons de cela sont, selon mon sentiment, premièrement la chaleur excessive que l'on y sent presque toute l'année; car comme une des pointes de l'île est directement sous la ligne équinoxiale, il est aisé de juger que la chaleur y doit être insupportable pendant la plus grande partie de l'année.

Outre cela, le terroir de cette île est fort élevé & montagneux, & il y a toujours entre ces montagnes, même pendant la plus grande chaleur du jour, un brouillard épais & puant, qui doit nécessairement condenser & embraser l'air, ce qui cause par conséquent bien des maladies. On pourroit ajouter pour troisième raison les saignées trop fréquentes des Portugais; car il y en a qui se font saigner jusques à quarante ou cinquante fois par an, ce qui les rend pâles comme la mort, & les affoiblit de plus en plus, parce que la constitution du Pays ne permet pas qu'ils fassent de nouveau sang en si peu de temps.

A cela près, cette île est fort agréable & fertile. Les Portugais disent qu'il y a de jolies rivières d'eau douce, de bonnes terres labourables, où l'on sème des grains, du sucre, & du coton; qu'elle abonde en plusieurs sortes de fruits; en arbres fruitiers, & enfin en bétail, qui y est plus gros & plus beau qu'en aucun lieu de la Côte.

Il faut bien qu'il y ait dans cette île de quoi rendre les hommes heureux pendant cette vie. Si vous m'en demandez la raison, je vous dirai, que c'est parce que le Clergé Romain y a deux Couvens de Moines, qui se disent être de l'Ordre de *St. Pierre* & de *St. Augustin*; il y a même un siége Episcopal.

Il me semble que cela suffit pour conclurre que cette île est non seulement habitable, mais aussi agréable; car il est certain que ces Peres spirituels ne choisiront jamais pour leur demeure que des endroits, où ils puissent gagner non seulement des âmes, mais aussi du bien.

Mais laissons là l'île de *St. Thomé* avec tous ses bons Religieux, & ajoutons seulement, que tous les vaisseaux étrangers, qui à cause du vent contraire n'ont pû aborder l'île du Prince, viennent ici pour cher-

chercher les rafraichissemens dont ils ont besoin.

N'ayans pû (comme j'ai dit) aborder l'île d'*Annaboa*, nous commençons à perdre courage, & à craindre que nous n'y pourrions pas venir, parce qu'il est encore plus difficile d'aborder *St. Thomé* que *Cabo-Loop*; mais le vent s'étant changé, & ayans le courant de l'eau favorable, nous eumes le bonheur de pouvoir mettre à l'ancre deux jours après devant cette île, qui est si celebre dans le monde.

Il y vient un grand nombre de vaisseaux, non seulement de ceux qui ont trafiqué en Guinée, mais aussi de ceux qui vont dans les Indes Orientales & à *Angole*, c'est-à-dire, lorsque les vaisseaux des Indes descendent trop bas dans le Golfe de Guinée; car il faut sçavoir qu'ils nomment presque toute la Côte, le Golfe de Guinée. Ceux d'*Angole* y viennent, parce que cette île est dans leur chemin.

Annaboa abonde si fort en fruits & en bétail, qu'elle surpasse *St. Thomé* & l'*Ile du Prince*, quoiqu'elle soit beaucoup plus petite, & n'ait gueres plus d'une demi-lieue de tour. Elle est couverte la plupart du temps d'un brouillard épais, aussi-bien que *St. Thomé*, & cependant, suivant le rapport des Portugais, elle n'est pas aussi mal-saine.

Je n'entreprendrai point d'en dire la raison; car le climat y doit être à-peu-près le même, *Annaboa* n'étant qu'environ un degré & demi plus avant du côté du Midi.

Le terroir est pour le moins aussi élevé ici qu'à *St. Thomé*, & les Portugais disent qu'il y a sur l'endroit le plus élevé un petit lac d'eau parfaitement bonne, & qu'il y fait aussi froid qu'en Hollande dans les plus grandes fraîcheurs de l'automne; mais qui sçait si cela est vrai.

Les Portugais ont leurs terres labourables dans

les plaines, & jusques à la moitié de la hauteur des montagnes, parce que le terroir est là fort propre pour cultiver des grains. Lorsqu'on entre dans l'île par en-bas, elle paroît fort infertile, quoiqu'il y ait par-tout beaucoup d'arbres fruitiers, comme des *cacaoyers*, des *orangers*, des *citronniers*, des *bakovens*, des *bananiers*, des *palmiers* dont on tire le vin, & d'autres. Les fruits de ces arbres y sont à grand marché; on y achete cent noix de *cacaoyer* pour un écu, on ne donne pas davantage pour un millier d'oranges ou de citrons, & les autres fruits y valent à proportion.

Les bestiaux, comme les cochons, les moutons, les chevres, & les poules, y sont aussi presqu'à donner; on en peut avoir pour de vieux habits, qu'on ne porte plus, ou pour de la toile usée, en un mot on peut dire de cette île, que c'est la véritable *Amalthée* ou *Corne d'abondance*, dont les Anciens ont tant parlé.

Les habitans de cette île sont noirs, & demi-Christiens, quoiqu'ils s'appellent Chrétiens; car pourvu qu'ils puissent reciter un *Pater noster* & un *Ave Maria*, se confesser au Prêtre, & lui porter quelques offrandes, ils passent pour bons Chrétiens.

Les Portugais Blancs les tiennent pour esclaves, parce qu'ils sont venus des esclaves qu'ils avoient mis dans cette île pour la peupler. Ce sont tous de grands scelerats, qui trompent & volent le plus qu'ils peuvent. Les femmes y sont toutes de mauvaise vie, & ont assés d'adresse pour séduire les Européens qui y viennent, quoique, selon le rapport de Monsieur *Fokkenbrog*, elles soient toutes horriblement laides.

C'est un Portugais blanc qui est le Chef de cette canaille, & on lui donne le nom illustre de *Governador*.

Celui

Celui qui de mon temps occupoit ce poste honorable, étoit un si grand Seigneur, que si je lui avois présenté un écu pour le lui donner comme une aumône, il n'auroit fait aucune difficulté de le recevoir, sans se mettre en peine ni de sa dignité, ni de la grandeur de sa nation.

Ses sujets le craignent si peu, que si j'avois voulu, ils lui eussent cassé la tête, & eussent mis l'île entre nos mains; car ce misérable ayant été envoyé dans cette île en qualité de Receveur d'un *Hidalgo* Portugais, à qui elle appartenoit, pour recevoir en son nom la troisième partie de tous les revenus des habitans, voulut aussi amasser quelque chose pour lui-même, & au lieu du tiers il prenoit la moitié, ce qui le faisoit tellement haïr des habitans, qu'ils n'auroient pas mieux demandé que de pouvoir s'en débarrasser, & livrer l'île à une autre nation.

Mais cela ne seroit avantageux pour aucune, à moins qu'on n'en transportât auparavant tous les Nègres qui y sont; car s'ils y demeueroient, & qu'ils eussent dans la suite la moindre dispute avec leurs maîtres, ils se retireroient d'abord dans les montagnes, qui sont inaccessibles pour les Européens; & de là ils leur pourroient faire tant de mal, qu'enfin les autres seroient obligés de l'abandonner, comme cela nous est arrivé ci-devant, lorsque nous en étions en possession, car il n'y eut point d'autre raison que celle que je viens d'alléguer qui nous contraignit d'en sortir.

Outre ce Seigneur *Governador*, j'y trouvai deux Prêtres Blancs, qui étoient pour le moins aussi grossiers & aussi ignorans que leurs peuples, & avoient encore cette qualité, c'est qu'ils pouvoient boire plus d'eau de vie, que je ne pourrois boire de vin ou de quelque autre liqueur. En un mot toute leur sagesse étoit, je croi, renfermée dans

leur froc de Capucin, dont ils se donnent le nom. Je ne sçai pas même, s'ils sçavoient lire ou écrire, du moins ne leur ai-je point vû de livres, & quoi-que je leur demandasse s'ils n'en avoient point, ils ne voulurent pas me les faire voir; peut-être, de crainte que je ne les souillasse par mes mains hérétiques.

Ils nous inviterent à visiter les deux Eglises qu'ils y ont; ce que nous fîmes, & nous les trouvâmes fort propres, & assés grandes pour contenir quatre fois autant de monde qu'il n'y en a dans toute l'île. Avant que d'entrer dans ces Eglises, ils nous arrosèrent abondamment d'eau benite, ce qui me fit juger qu'elle étoit à fort bon marché.

Ils me prièrent de leur donner une bouteille de vin pour célébrer leur Messe, & la leur ayant donnée, ils me promirent, quoique je ne l'exigeasse pas d'eux, de dire une Messe pour me procurer un heureux voyage; après quoi je pris congé de ces deux Peres.

Nous vîmes aussi dans cette île quelques petites pieces de canon, & ayans demandé, qui les leur avoit données, ils répondirent qu'elles venoient d'un Pirate François, qui avoit échoué là depuis huit ou dix jours, dont le Capitaine & deux Matelots étoient encore dans l'île.

Ces Corsaires avoient volé sur la Côte, de l'or, des esclaves, & des dents d'éléphant. Mais deux jours avant nôtre arrivée il étoit parti de l'île un vaisseau Anglois nommé *de Sooter Galley*, dont le Capitaine appelé *Thomas Kent* avoit fait un accord avec les Corsaires, de les transporter tous avec leur butin dans les Iles Françaises, à condition qu'ils lui en cedassent une partie. Comme ils crurent que l'Anglois agissoit de bonne foi, ils portèrent à son bord tout ce qu'ils avoient, & embarquerent tout leur monde, à l'exception du Capitaine

tain & de deux-hommes qui devoient s'embarquer le dernier jour. Mais comme ils arrivoient au vaisseau, on les reçût à coups de fusil, & on leur dit que s'ils vouloient sauver leur vie, ils n'avoient qu'à se retirer; ce qu'ils furent contraints de faire, & virent à leur grand regret partir le vaisseau Anglois avec tout leur butin. Que vous semble, Monsieur, ne furent-ils pas traitez comme ils le meritoient? Pour moi, je croi qu'oui, & si j'eusse été à la place de l'Anglois, je ne les aurois pas mieux traitez. Après nous être rafraichis là quelques jours par la permission du Directeur general, nous levames l'ancre, & poursuivimes nôtre voyage le long de la ligne, sans nous en éloigner d'un degré, ni du côté du Sud, ni du côté du Nord. J'aurois crû y trouver une chaleur excessive, mais j'y sentis au contraire tant de froid, que quoique je fusse bien vêtu, j'avois souvent de la peine à supporter le froid. Les Matelots, qui sont accoutumés à la fatigue, ne laisserent pas de se bien couvrir d'habits. Comme je temoignois ma surprise de cela, le Capitaine de nôtre vaisseau me dit qu'il y fait presque toujours froid dans cette saison, c'est-à-dire, au mois de Septembre, quoique le soleil passe par la ligne dans ce mois, & qu'on l'ait par conséquent perpendiculairement sur la tête: mais aussi l'air est toujours couvert de nuages, & il fait un vent assés fort, ce qui empêche qu'on ne sente autant qu'on feroit la chaleur du soleil.

Quand nous eumes continué nôtre voyage pendant quelques jours & que nous crumes être à la hauteur necessaire pour aborder sur la Côte, nous fimes voile du côté de la terre, que nous decouvrimmes bien-tôt vers la Côte de *Quaqua*. Mais comme nous avions ordre de ne nous arrêter en aucun lieu, nous continuames nôtre voyage le long de la Côte, jusques à *Affiné*, dont les François se sont mis en pos-

possession depuis quelque temps, & cela d'une si plaisante maniere, que je ne sçauois m'empêcher de vous en faire part. L'Auteur du Mercure de l'Europe parle dans la premiere Parrie de l'année 1701. d'un Roi More, converti à la foi Chrétienne, & voici ce qu'il en dit.

Voici encore un Prince Payen converti au Christianisme, c'est Louis Hannibal, Roi de Syrie, (il se trompe, c'est Assiné) sur la Côte de l'Afrique d'où l'on tire l'or. Après avoir été long temps instruit à Paris & baptisé par l'Evêque de Meaux, le Roi étant son parrain, reçut la communion le 27. de ce mois de Fevrier 1701. des mains du Cardinal de Noailles, & offrit en même temps un tableau à la Vierge Marie, sous la protection de laquelle il mit ses Etats; ayant fait vœu qu'aussi-tôt qu'il seroit de retour dans son Pays, il travailleroit de tout son pouvoir à la conversion de ses peuples. Ce Prince More partit le 24. du Mois, & devoit s'embarquer à port Louis, & être escorté par deux ou trois vaisseaux de guerre sous le commandement du Chevalier Dameron.

Cet Auteur ne va pas plus loin. Il fera bon présentement de vous decouvrir l'extraction de ce Roi, & de vous dire ce qui lui arriva dans la suite.

Il y a quelques années que les François avoient accoutumé de transporter dans l'Amerique tous les Negres qui venoient dans leurs vaisseaux, & de les vendre là comme des esclaves. Ce Louis Hannibal, ainsi nommé par les François, étoit de ce nombre; & comme selon toutes les apparences on lui trouva plus de genie & plus de vivacité, que ceux de cette nation n'en ont ordinairement, au-lieu de le vendre, ils le menerent à la Cour de France, où ce tripon se dit être le fils & le successeur du Roi d'Assiné. Il eut l'adresse de s'insinuer si bien

bien à la Cour, que le Roi lui fit de grands pré-
sents, & le renvoya dans son Pays de la maniere
que je viens de le rapporter. Quand il y fut arri-
vé, on trouva qu'au-lieu d'être un Roi, il n'étoit
que l'esclave d'un *Caboceer* d'*Affiné*, chès qui il re-
tourna aussitôt après son arrivée, & que bien loin
de convertir ses sujets au Christianisme, il rentra
tout aussitôt dans le Paganisme.

Vous jugez facilement du chagrin qu'eurent les
François, d'avoir ainsi été la dupe d'un Negre; &
particulièrement, parce qu'ils avoient manqué par
leur coup, qui étoit de s'établir sur la Côte de
Guinée par le moyen de ce Roi. Outre que la
bonne intention du Roi de France de convertir un
Prince Payen, & de le rétablir dans ses Etats, se
trouva inutile. La peine de l'Evêque de Meaux
& du Cardinal de Noailles fut aussi vaine, en un
mot toute la Cour de France fut trompée dans
l'attente où elle étoit.

Vous voyez, Monsieur, que quelque innocens
que soient les Negres, il y en a pourtant d'assés
ins pour tromper une Cour aussi prudente que
celle de France. Je croi qu'ils se sont repentis
long temps de leur trop grande credulité, & qu'ils
ont maudit mille fois ce prétendu Roi de Syrie.
Mais laissons les dans leur colere, & continuons
notre voyage.

Nous passâmes devant *Affiné*, & nous arrivâmes
sur la Côte de Guinée, où un de nos vaisseaux qui
croissoit, & qui étoit avec nous, nommé le *Prote-
cteur* & commandé par le Capitaine *Hinken*, arrê-
ta un vaisseau non-privilegié Zelandois, nommé
le grand *Apollon*, auprès du fort des Brandebour-
geois, l'attaqua courageusement, & après une
courte, mais vigoureuse resistance, s'en rendit le
maître, & l'emmena comme une bonne prise à
Elmina.

. Voilà

450 VINGTIEME LETTRE.

Voilà, Monsieur, la fin de mon voyage, & la dernière Lettre que je vous écrirai de la Côte de Guinée. Ce que vous recevrez dans la suite viendra (comme je l'ai déjà dit) d'un autre endroit. Je vous prie de vous contenter de ce que je vous ai écrit, & d'être assuré que je ne vous ai rien dit que de fort véritable, & que je ne sçache par ma propre expérience. Si j'ai le bonheur que mon ouvrage vous plaise, je ne regretterai point la peine que j'y ai prise & je m'estimerai au contraire être très-bien recompensé.

Ce sont, Monsieur, les véritables sentimens de celui, qui embrassera toujours avec plaisir les occasions de vous rendre quelque service, & qui fera tout ce qu'il pourra pour mériter le titre de

Fin de la vingtième Lettre, ou dernière Lettre de l'Auteur.

Votre très-humble & très-obeissant Serviteur

GUILLAUME BOSMAN

VINGT-UNIEME LETTRE.

Description de Rio Formosa, autrement de Benin. Le grand nombre de bras que cette riviere fait. Les Portugais y ont un endroit pour negocier & une Eglise. Grandes pensées que le Roi de Benin a de lui-même. Lieu où nous trafiquons ordinairement. Pirates d'Ufa. Terre marécageuse & flottante qu'il y a aux environs de cette

cette riviere ; elle est agréable , mais fort mal-saine , & la raison de cela ; grande mortalité de nos gens sur les vaisseaux. Impieté de cinq Matelots , & accident remarquable à ce sujet. Le Pays est fort uni , & rempli d'arbres. Qui sont les Vassaux du Roi. Benin n'est pas fort peuplé. Trois villages principaux où nous trafiquons , leurs noms , leur constitution , & leurs Commandans. Encore un quatrieme village , où un de nos Commandans a été tué. Comment cette mort a été vengée ; les habitans de Benin sont en general de bonnes gens & fort civils , avec lesquels il est facile de s'accommoder. Ils ne veulent pas être traitez avec rigueur , mais avec douceur ; ils sont extrêmement attachez à leurs coûtes. Par qui le negoce se fait chès eux. Ils sont honnêtes envers les étrangers , mais dissimulez entre eux ; ceux qui les gouvernent sont avares. Il y a outre le Roi trois ordres de personnes considerables. Qui sont les premiers , & leur grand credit ; qui sont les seconds , la marque d'honneur qu'ils portent & qu'ils doivent conserver sur peine de la vie ; exemples de cela ; quels sont les troisiemes. Occupations & métiers des gens du commun. Les riches

riches vivent fort bien, & sont fort liberaux à l'égard des pauvres. Habits des Negres, tant des hommes que des femmes. Chacun épouse autant de femmes qu'il veut, & qu'il en peut entretenir; comment cela se fait. Les maris sont jaloux de leurs femmes; ils en sont absolument les maîtres. Trois sortes de punitions de l'adultere. Des femmes enceintes, & de leurs accouchemens. Les enfans mâles appartiennent au Roi. On circumcise les garçons & les filles. Repas qu'on donne à l'accouchement d'une femme. On tient que les jumeaux présagent quelque chose de bon, si ce n'est à Arebo, où les habitans exercent de grandes cruautés dans une telle occasion, dont on rapporte quelques exemples. Bois sacré, & la pensée qu'ils en ont. Il y a beaucoup d'enfans. Les femmes qui ont leurs ordinaires sont tenuës pour souillées. Les Negres d'ici ne craignent pas tant la mort que les autres. Remedes dont ils se servent dans les maladies. Les Medecins y sont fort peu estimez. De quelle maniere ils agissent à l'égard des morts. Qui sont ceux qui en héritent, & en quel cas l'héritage vient au Roi. Femmes publiques. De leur gouvernement. Punitions

nitions du larcin. Ils ne sont pas voleurs.
 Punitions du meurtre, & la différen-
 ce qu'ils y font. Cinq sortes de serment.
 Comment les amendes sont distribuées.
 Leurs instrumens de musique; ils dansent
 fort bien au son de la harpe. Ils ne sont
 point joueurs. Leur Religion est fort con-
 fuse. Châcun y a son Prêtre particulier.
 L'idée qu'ils ont de Dieu, & les raison-
 nemens qu'ils font sur cette matiere. Ils
 servent les Idoles, & le Diable sous une
 autre figure. Apparitions d'esprits; leurs
 sacrifices journaliers & annuels. Ce qu'ils
 croient de la vie à venir. Grande quan-
 tité d'Idoles & de jours de fête. Quel-
 le est leur plus grande fête. Leur Di-
 manche. Ils celebrent le jour de la mort
 de leurs peres. La division qu'ils font
 du temps. Leurs guerres, & leur peu
 d'ordre; ils sont fort poltrons. Leurs armes.
 On y trouve toutes sortes d'animaux tant
 sauvages que domestiques. Il y a de gros
 babouins ou de gros singes, qui atta-
 quent les hommes. Grande quantité d'oi-
 seaux. Ils ont peu de poisson, mais beau-
 coup de fruits de terre & d'arbres frui-
 tiers. Matieres dont on se sert pour la
 teinture. Revenus du Roi, & en quoi
 ils consistent. Description de la ville ou
 du

du village de Benin. Elle est fort longue & assés bien bâtie. On n'y souffre point d'étrangers. Des Grands qui suivent la Cour. Il n'est pas permis de vendre les naturels du Pays pour esclaves, ni de transporter les hommes esclaves, quoiqu' étrangers, hors du Royaume. A quoi s'occupent les gens du commun; gens de métier. Il y a de jolies rues dans la ville. Esclavage des femmes. Ils sont fort affables aux Européens, excepté aux Portugais. Description de la Cour du Roi, & de la fête de Corail, à laquelle le Roi assiste. Audience de l'Auteur auprès du Roi. Portrait du Roi. Guerre entre un Aré de Rou & le Roi, qui a ruiné la ville de Benin, en sorte qu'elle est presque sans habitans & fort delabrée. Fin de cette Lettre.

MONSIEUR.

Pour obeïr aux ordres que vous m'avez donnés, je vous envoie la description de *Rio de Benin*. Je n'ose vous promettre, que ce que j'ai à dire là-dessus, sera rangé dans l'ordre requis, mais j'espère que vous serez content, si je fais pour cela tout ce qui me sera possible.

Environ cinquante lieues à l'Orient d'*Arden* on trouve *Cabo Formosa*, & une rivière du même nom, mais qu'on appelle ordinairement *Rio de Benin*, à cause du grand Royaume de *Benin*, qui s'étend aux environs de cette rivière.

Elle

Elle est fort facile à connoître quand on vient du côté de l'Occident ; car la terre est fort basse & pleine de bôcages , depuis *Ardra* jusques à cette riviere. La pointe Occidentale de *Rio de Benin* est fort élevée , & droite comme un rocher qu'on auroit coupé , mais la pointe Orientale est basse & platte. Elle a environ une lieuë de large à l'embouchûre ; mais quand on va plus avant , on trouve qu'elle est en de certains endroits plus large , & en d'autres plus étroite.

Il y a dans cette riviere une infinité de bras , dont quelques-uns sont si larges , qu'on pourroit leur donner le nom de riviere. Châcun de ces bras est habité par un peuple different , & chacun de ces peuples a son Roi particulier.

Il faut nécessairement avoir quelqu'un pour montrer le chemin quand on veut monter la riviere ; car à cause de la grande quantité de bras qu'elle fait , on pourroit facilement s'écarter.

Quand on est avancé environ une lieuë & demi dans la riviere , on y trouve deux bras , éloignez l'un de l'autre d'une demi-lieuë : sur l'un desquels les Portugais ont une loge & une Eglise auprès du village d'*Awerri*, qui a aussi son Roi particulier , que celui de *Benin* regarde comme son voisin & son allié , quoiqu'il n'estime gueres personne , s'imaginant d'être le plus grand Roi du monde , pour le moins du monde de Guinée , dont il n'a de connoissance qu'environ cent lieuës hors de son Pays ; car si on lui parle de lieux plus éloignez , il n'en dira pas grand' chose , parce qu'il n'en sçait rien.

Le lieu ordinaire où l'on negocie sur cette riviere est *Arebo* , qui est éloigné plus de soixante lieuës de l'embouchûre. Nous pouvons aller jusque là , & même plus loin avec nos vaisseaux , passans devant plus de cent bras d'un côté & d'autre

tre & une infinité de petits ruisseaux, dont quelques-uns sont même assez larges.

Vous pouvez juger par ce que je viens de dire, jusques où cette riviere conserve sa largeur; mais je n'ai pû decouvrir jusques où elle s'étend, ni où elle prend sa source, ni ayant aucun Negre qui ait pû m'en informer. Mais je croi qu'on peut aller dans tous les Pays circonvoisins par tous ces differens bras; car j'ai vû ici des gens d'*Arden*, de *Calbary*, & d'autres endroits, qui étans venus pour trafiquer avoient été pris sur cette riviere par les Corsaires, & vendus ici pour esclaves.

Ces Corsaires demeurent vers l'embouchûre de la riviere & on les appelle *Corsaires d'Usa*. Ils sont fort pauvres & ne vivent que du butin qu'ils font. Ils vont par-tout pour en attraper, & prennent tout ce qu'ils trouvent, hommes, bêtes, & marchandises, en un mot ils s'accommodent de tout. Ils vendent ce qu'ils ont pris pour des vivres, dont ils sont fort depourvûs, au premier qu'ils rencontrent.

Les Portugais me dirent qu'il y avoit un chemin pour aller d'ici à *Calbary* par terre, mais qu'on y pouvoit aller plus facilement par eau, & qu'on pouvoit aller avec un canot dans toutes les rivieres qui sont ici autour, comme *Rio Lagoi*, *Elrei*, *Camarones*, & autres, & même dans *Rio Volta*, quoique j'aye de la peine à le croire, mais pour les autres, cela se peut faire commodément, parce qu'elles sont près d'ici & qu'elles ne sont pas éloignées les unes des autres.

Depuis l'embouchûre de la riviere, jusques à quelques lieues plus haut, la terre est fort basse & marécageuse. Il y a sur les bords quantité d'arbres de toute sorte de grandeur, & le Pays d'alentour est partagé en autant d'îles par les bras de cette riviere. On trouve aussi en plusieurs endroits

droits des morceaux de terre couverts de roseaux, qui sont comme flottans, & qui par les grands vents ou *travados* sont poussez d'un lieu à un autre. Et comme nous en rencontrons souvent en chemin, nous sommes obligez de chercher un autre passage, & pour cela nous avons besoin de guides.

La riviere considerée en elle-même est fort agréable, mais extremement mal-saine, ce qui semble être affecté à toutes les rivières de la Côte. Je croi que les exhalaisons contagieuses qui s'en élèvent continuellement, & particulièrement de celle-ci, parce que le Pays d'alentour est fort marécageux, en sont la cause.

Il y a encore une autre incommodité, qui n'est pas moindre que la premiere, sçavoir des millions de moucherons, qu'on appelle ici en Portugais *musquitos*; car comme le Pays est couvert d'arbres, on trouve une si grande quantité de ces insectes, qu'on en est extremement incommodé, particulièrement la nuit, qu'ils viennent comme des armées fondre sur les hommes, & piquent d'une si terrible maniere, que le matin en se levant on a la peau pleine de petites pustules, ce qui rend les gens presque meconnoissables.

Cette incommodité, qui nous empêche de dormir, jointe à l'air mal-sain de ce Pays, cause une grande mortalité parmi nos gens. Vous sçavez que c'est ici le second voyage que je fais sur cette riviere, & que la premiere fois nous perdimes la moitié de nôtre monde à *Benin*; le nombre des morts que nous avons présentement sur nôtre vaisseau n'est pas moindre, & le reste est presque tout malade, ce qui cause une crainte generale parmi les matelots, chacun craignant pour sa vie.

Il y a eu cinq matelots, dans ce voyage-ci, qui ont porté l'impiété jusques à jouer aux dez pour

458 VINGT-UNIEME LETTRE.

ſçavoir qui d'eux mourroit à *Benin*, ou qui en échapperoit. Le plus vieux de mes domestiques s'étant trouvé avec eux, ils le persuaderent de jouer avec eux, & en jettant le dé il amena tout ce qu'il y a de remarquable en cela, c'est que mon valet est encore en vie à présent, au lieu que ces cinq autres sont morts à *Benin*.

A ces incommoditez près, c'est un lieu à souhait pour y trafiquer, tant à cause que la rivière en elle-même est fort agréable, qu'à cause que le Pays aux environs est charmant, (c'est-à-dire, quand on est un peu éloigné de la rivière) car il est par-tout uni, sans montagnes, & s'élève insensiblement, ce qui donne la plus agréable vue du monde. Le plaisir est augmenté par la grande quantité d'arbres qui y sont plantez aussi régulièrement, que si on les avoit plantez à dessein & rangez avec la symmetrie qu'on y remarque.

Les habitans de cette rivière & des Pays circonvoisins ont tous chacun leur Roi particulier; mais ils sont tous Vassaux du Roi de *Benin*, excepté celui d'*Awerri*, où demeurent les Portugais & les Corsaires d'*Ufa*, qui n'ont jamais voulu se soumettre à l'obéissance de ce Roi.

Ils sont bien tous libres, mais le Roi ne les traite que comme des esclaves, & bien loin de prendre cela à mépris, ils tiennent à grand honneur d'être appelez les esclaves du Roi.

Quoiqu'il y ait ici une prodigieuse quantité de personnes, on peut dire que ce Pays à proportion de son étendue & en comparaison de celui d'*Africa* n'est pas fort peuplé. Les villages sont éloignez les uns des autres, tant sur la rivière que dans le Pays.

Il y a trois villages principaux, où nous négocions présentement, & où tous les Negres qui de meun

meurent avant dans le Pays, viennent pour trafiquer avec nous, c'est-à-dire, des villages où nous pouvons mettre à l'ancre.

Le premier de ces village s'appelle *Boudedou*, & a environ cinquante maisons, ou plutôt huttes; car les murailles & le toit ne sont faits que de roseaux & de feuilles. Ce village est gouverné par un Viceroi & par quelques Grands, qu'on lui donne, qui ensemble y exercent le gouvernement & dans le Pays d'alentour au nom & en l'autorité du Roi. Mais leur juridiction ne s'étend qu'à des choses de petite importance, comme à vuider des procès civils, & à mettre des impositions pour le Roi. Lorsque ce sont des affaires de consequence ou des procès criminels, il ne leur est pas permis de les juger, mais il faut qu'ils s'adressent à la Cour & qu'ils attendent de là les ordres qu'ils doivent suivre.

Le second village s'appelle *Arebo*, & est situé plus avant sur la riviere. C'est un joli village, assez grand, bâti en long, & assez bien pourvu d'habitans. Les maisons y sont incomparablement plus grandes qu'à *Boudedou*, mais bâties de la même maniere. Ce village & le Pays qui en depend, est aussi gouverné par un Viceroi.

Il y a quelques années qu'il y avoit dans ce village deux loges ou maisons de Facteurs, dont l'une appartenoit aux Anglois, & l'autre à notre Compagnie; & chacune avoit ses Marchands & ses Respondans, en Portugais *Mercaders* & *Fiadors*, quoique les derniers soient aussi Commissionnaires. Mais comme les Anglois n'ont pas negocié ici depuis très-long temps, leur loge est entierement ruinée, & leurs Marchands ont été incorporez parmi les nôtres.

Le troisieme village, qu'on appelle *Agaton*, a été ci-devant un des principaux endroits pour le

460 VINGT-UNIEME LETTRE.

negoce ; mais il a tant souffert par les guerres , qu'il est presque tout ruiné ; il est bâti sur un coteau , qui s'avance dans la riviere , & qui ne tient presque pas à la terre-ferme.

A en juger par les ruines que l'on voit encore , ç'a été un fort grand village , beaucoup plus agréable & plus sain qu'aucun autre , & c'est pour cela aussi que les Negres commencent à le rebâtir de toutes leurs forces ; il est environné de plusieurs sortes d'arbres fruitiers.

Il y a dans le Pays d'alentour quantité de petits villages , dont les habitans viennent au marché , qui s'y tient tous les cinq jours. La ville ou le village du *grand Benin* est à une journée d'*Agaton* , & est le lieu de la residence du Roi , dont nous parlerons dans la suite.

Je ne sçaurois m'empêcher de parler encore d'un autre village , où nous avons negocié ci-devant ; on l'appelle *Meiborg* , & apparemment qu'il porte ce nom de quelqu'un de nos Marchands qui y a demeuré.

Nôtre Compagnie y a eu autrefois une loge & quelques serviteurs. Le dernier Marchand qui y a negocié pour la Compagnie s'appelloit *N. Beeldsnijder* , mais il étoit trop brutal pour s'accommoder avec ces gens , qui le haïssoient aussi mortellement.

Il arriva outre cela , qu'un jour il trouva à son gré une des femmes du Gouverneur , & eut l'insolence de la violer ; ce qui donna tant de chagrin au mari , qu'il ne pût s'empêcher de punir *Beeldsnijder* d'une action si infame ; ainsi il vint chés lui avec des gens armez pour le tuer , mais en se defendant il trouva occasion d'échapper & de venir à bord d'un de nos vaisseaux qui étoit là alors , ayant pourtant reçu des blessures dangereuses. Quand il fut dans le vaisseau , on

mit à la voile, & il échappa ainsi à ceux qui poursuivoient; mais une de ses blessures étoit dangereuse, qu'il en mourut.

Monsieur N. N. qui étoit alors Directeur de la Côte pour la Compagnie, résolut, avant que d'être bien informé de l'affaire, de punir cette mort. Pour cet effet il envoya à *Benin* un *jag* rempli de Soldats de *Mina*, pour venger ce massacre (c'est ainsi qu'on l'appelloit) d'une manière exemplaire. Les Soldats étans arrivez exécutèrent fort exactement les ordres qui leur avoient été donnez, & allerent même au-delà; car ils tuèrent ou prirent prisonniers tous ceux qu'ils trouverent dans ce village & qui ne purent pas se sauver.

Le Roi du *grand Benin* ayant appris cela, & sachant la cause de ce massacre, ne se contenta pas de la vengeance qu'en avoit prise nôtre Directeur, mais il fit venir auprès de lui celui qui en avoit été l'occasion, & quoiqu'il n'eût fait que défendre l'honneur de sa famille, & qu'il fût très-excusable, le Roi le fit tuer avec tous ses enfans & les enfans de ses enfans; & cela uniquement afin de se justifier auprès de nous & de faire voir qu'il n'avoit aucune part à la mort de nôtre Marchand, qui étoit arrivée sans qu'il en sçût rien.

Les corps de ces malheureux furent jettez sur des fumiers pour servir de spectacle & pour être déchirez par les bêtes féroces; leurs maisons furent demolies, & defenses furent faites de ne jamais les rebâtir. Comme nous vîmes que le Roi entroit si fort dans nos interêts, nous avons continué ici nôtre negoce jusques à présent.

Les habitans de *Benin* sont en general de bonnes gens & civils, de qui on peut obtenir tout ce que l'on veut, si on les traite honnêtement; ils recompensent au double les liberalitez qu'on leur fait,

fait, & si l'on a besoin de quelque chose, & qu'on le leur demande, ils vous refuseront rarement, quand même ils en auroient absolument besoin eux-mêmes.

Ils veulent aussi être traités avec la même honnêteté qu'ils traitent les autres, & ne peuvent souffrir qu'on leur fasse mauvaise mine; il est impossible de rien obtenir d'eux par force, & tout ce qu'on fera pour cela sera inutile.

Ils sont fort exacts dans le négoce, & ne permettront jamais qu'on abolisse aucune de leurs coutumes; mais si on leur complait en cela, il est très-facile de négocier avec eux, & ils contribuent de leur côté tout ce qu'ils peuvent pour entretenir une bonne harmonie entre eux.

Ce qu'il y a d'incommode, c'est qu'ils sont un peu lents dans leur négoce. Il arrive souvent que quoiqu'ils aient une bonne provision de denrées, il se passe huit ou dix jours avant que nous puissions nous accorder avec eux. Mais ils agissent cependant avec tant d'honnêteté, qu'il est impossible de se pouvoir fâcher de leur lenteur.

Il y a encore une incommodité, c'est qu'en arrivant ici on est obligé de leur donner à crédit beaucoup de marchandises pour leur faire des paans ou des habits; & ils demeurent souvent si long temps à payer, que nous sommes obligés de partir avant que d'avoir été satisfaits, tant à cause que la saison est avancée qu'à cause que nos vivres finissent, & que nos gens sont malades ou meurent. Mais aussi lorsque nous revenons dans la suite, ils nous payent exactement ce qu'ils nous doivent.

Ceux qui sont dans le gouvernement établi sent de certaines gens pour négocier, qui (comme j'ai dit) sont nommez *Mercaders* & *Finders*, &

de font le negoce pour les veritables Marchands. Cela se fait ainſi, parce qu'on peut parler avec eux en Portugais, quoiqu'ils le parlent fort mal, & c'eſt pourtant la ſeule bonne qualite qu'ils ayent ; car ſans cela on peut les regarder comme l'écume du peuple, qui ne reſſemblent en rien à leurs compatriotes, & ne meritent pas d'être comptez parmi eux.

On eſt obligé en arrivant de payer quelques coutumes à ces Meſſieurs & à ceux qui ſont dans la Regence, mais cela eſt de ſi peu de conſequence, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

Les habitans de *Benin* paroiffent être civils les uns envers les autres ; toutes les fois qu'ils ſe rencontrent, ils ſe font beaucoup d'honnêtetez ; mais tout cela n'eſt que diſſimulation ; car ils ne ſe fient pas les uns aux autres, & apportent toute ſorte de précaution à ce que perſonne ne ſçaſche leurs ſecrets. ſur-tout en fait de negoce, qu'ils font le plus ſecretement qu'il leur eſt poſſible, de crainte de paſſer pour de gros negocians auprès de ceux qui ſont dans le gouvernement ; car ſi ceux-ci le decouvroient, ils ne manqueroient pas de leur impoſer quelque crime pour ſ'enrichir du bien de ces negocians, quand même ils ne ſeroient pas criminels. Mais les choſes vont ici comme ailleurs, & tout ainſi que dit le proverbe, (qui eſt fort ordinaire en Flamand) *quand on veut battre un chien, on trouve toujours un bâton pour cela, ou bien, quand on veut noyer ſon chien, on l'accuſe d'être enragé.* Et c'eſt auſſi pour cela que ceux qui ne ſont point dans la Regence, ſe font toujours plus pauvres qu'ils ne ſont en effet, afin d'échapper aux mains avarés de leurs Gouverneurs. Voilà la raiſon pour laquelle ils ſont ſi politiques les uns avec les autres, & font bonne mine à un

chacun, afin de ne pas s'attirer d'ennemis, qui pourroient les faire passer pour des gens riches. Ainsi leur amitié n'est presque jamais sincere, mais seulement en apparence.

J'ai remarqué qu'il y a trois sortes de personnes considerables outre le Roi. Il regne avec une autorité souveraine & absoluë, sa volonté est la regle & la loi de ses sujets, & il n'y a personne qui puisse s'y opposer.

Il y a premierement trois personnes, qui sont le premier ordre & tiennent le premier rang après lui; on les appelle ici *Hommes grandes*, c'est-à-dire, dans nôtre langue *grands & puissans Seigneurs*. Ils sont toujours auprès du Roi, & tous ceux qui ont quelque chose à faire auprès de lui, sont obligez de s'adresser à eux; ils se chargent d'en parler au Roi & de rapporter sa réponse. Mais ils ne disent que ce qu'ils veulent qu'il sache, & ils ordonnent au nom du Roi tout ce qui leur plait. Ainsi le gouvernement de tout le Royaume est entre leurs mains, & cela d'autant plus, qu'il n'est permis à personne de voir le Roi; & encore moins de lui parler, excepté un fort petit nombre, à qui on accorde cela par faveur.

Le second ordre est de ceux qu'on appelle ici *Aré de roë*, ou *Rois de rue*. Leur charge consiste en ce que l'un a inspection sur le peuple, l'autre sur les esclaves; le troisieme a le soin de la guerre, un autre du bétail, des fruits de la terre, &c. en un mot on ne sçauroit rien imaginer qui n'ait son inspecteur particulier.

On choisit parmi ces *Aré de roë* les Vicerois & les Gouverneurs, qu'on établit sur les Pays qui sont sous la domination du Roi. Ils sont soumis à l'autorité des *Hommes grandes*, à qui ils sont obligez de rendre compte de l'exercice de leurs charges.

C'est

C'est à la recommandation de ces trois Seigneurs que le Roi les honore de ces charges ; & pour marque de leur dignité il leur fait distribuer à chacun un tour de corail, qui est comme un Ordre de Chevalerie. Ils sont obligez de le porter toujours au col sans oser jamais le quitter.

S'ils ont le malheur de le perdre, ou de se le laisser dérober, il faut qu'ils meurent, & il n'y a point de grace à attendre pour eux.

Je vous en rapporterai deux exemples, de l'un desquels j'ai été témoin. Un Negre eut le malheur que son collier lui fut dérobé, & on le fit mourir tout aussi-tôt. Celui qui l'avoit dérobé eut le même sort dès qu'on l'eût decouvert, & encore trois autres personnes qui le sçavoient & ne l'avoient pas revelé assés tôt ; de sorte qu'on fit mourir cinq personnes pour une chaine de corail, qui ne valoit pas deux sols.

Il arriva dans l'année 1700. quelque chose de plus singulier encore ; il y avoit avec moi devant le village de *Boudedou* deux vaisseaux Portugais, dont l'un partit avant moi, mais l'autre fut obligé de rester près de deux mois après mon départ pour se faire payer de ce qui lui étoit dû. Et comme le Capitaine avoit beaucoup de peine, il résolut de faire arrêter sur son vaisseau un *Fiador*, qui lui devoit le plus : mais lorsqu'il voulut se mettre en état pour cela, le *Fiador* fit de la résistance, s'imaginant de pouvoir échapper ; de sorte que les Portugais & lui en vinrent aux mains. Le Pilote le prit par son collier de corail, qui se rompit & tomba dans l'eau ; ce qui decouragea si fort le *Fiador*, qu'il quitta le combat, & se rendit volontairement prisonnier. Quelque temps après il trouva le Pilote qui dormoit, & ayant pris une arquebuse, lui en tira un coup dans la tête & le tua ; il ne se contenta pas encore de cela,

mais il fit plusieurs cicatrices dans le corps mort avec un couteau. Ensuite de quoi il jeta le couteau & dit : *Me voilà vengé comme je le souhaitais, je ne me soucie pas présentement de quelle manière on me traite ; car aussi-tôt que j'eus perdu mon corail, je meritois déjà la mort, il n'en sera ni plus ni moins à cette heure.* Cependant les Portugais n'osèrent entreprendre de le punir de ce meurtre, mais le livrerent entre les mains du Commandant de la place, qui l'envoya au Roi. Et comme le vaisseau étoit parti, le Roi le fit mettre dans une étroite prison, afin que lorsqu'il viendrait quelque vaisseau Portugais, il fut puni sur ce vaisseau en leur présence.

J'ai vû ce Negre cette année, & comme j'étois sur mon départ, il arriva deux vaisseaux Portugais, avec ordre de demander justice au Roi du meurtre de leur Pilote. Je ne sçai point comment cela s'est passé, parce que je partis peu de temps après ; mais je ne doute point qu'on n'ait puni de mort le meurtrier.

Le Roi seul garde ces colliers, & il est défendu sur peine de la vie de les contrefaire, ou d'en porter d'autres que ceux que le Roi donne. Ils sont faits de pierre, & sont d'un rouge pâle, la surface est extrêmement poli, & ressemble beaucoup à du marbre rouge qui est marqueté.

Vous pouvez juger par ce que je viens dire que les *Fiadors* composent le troisième ordre des Nègres dans ce Royaume ; car il n'y a personne à qui il soit permis de porter ce corail, qu'à ceux qui possèdent quelque emploi ; & comme je l'ai dit tout-à-l'heure, c'est le Roi qui le leur distribue.

Outre les *Fiadors*, il y a encore trois sortes de personnes qu'on doit comprendre sous le même ordre, sçavoir les *Mercaders* ou Marchands, les

Falla-

Balladors ou Intercesseurs, & les *Veilles* ou Vieux, qui portent aussi ces mêmes marques d'honneur.

Je ne sçache pas qu'il y ait d'autres charges dans ce Royaume que celles que possèdent ces trois ordres de personnes; ainsi je descends présentement aux gens du commun. Il y a très-peu de gens laborieux parmi eux, à moins qu'ils ne soient de la dernière pauvreté. Ils font travailler leurs femmes & leurs esclaves, soit à cultiver la terre, soit à filer du coton, soit à faire des habits au métier; & pour eux, ils s'occupent uniquement au négoce. Il n'y a presque point d'autres métiers connus parmi eux que celui de titre des étoffes; les Marêchaux ou Forgerons, les Charpentiers, & les Corroyeurs sont presque tous les gens de métier qu'ils ont; mais tous leurs ouvrages sont si grossiers, qu'un garçon en Europe qui n'aura appris qu'un mois réussira beaucoup mieux qu'eux.

Les habitans de ce Pays se traitent fort bien, quand ils en ont les moyens; les riches vivent de chair de vache, de mouton, & de poules, & se servent de *jammes* au lieu de pain; lorsqu'ils les ont fait bouillir, ils les pilent fort menu & en font des gâteaux. Ils s'invitent souvent les uns les autres, & font part de ce qu'ils ont de trop à ceux qui sont dans la nécessité.

Les gens du commun se contentent de poisson; qu'ils font fumer & secher, & lorsqu'il est salé, il ressemble fort à ce que nous appellons en Hollande *Raf en Reekel*. Ils mangent aussi au lieu de pain des *jammes*, des *bananes*, & des fèves; ils boivent de l'eau & du vin de palme, appelé en Flamand *wijn-pardon*, qui ne vaut pas grand'chose. La boisson des riches est aussi de l'eau & du brandevin, quand ils en peuvent avoir,

468 VINGT-UNIEME LETTRE.

Le Roi, les *Hommes grandes*, & les Gouverneurs, qui sont à leur aïe, entretiennent un certain nombre de pauvres dans le lieu de leur résidence. S'ils s'en trouve quelques-uns capables de travailler, ils les occupent pour leur faire gagner leur vie, & s'ils ne sont capables de rien, ils les entretiennent pourtant pour acquérir le nom de charitables. Aussi n'y void-on point de mendiants, & le soin qu'on a de l'entretien des pauvres fait qu'on ne les reconnoit pas d'avec les autres.

Ils sont extrêmement liberaux à se faire des présens les uns aux autres, & à donner aux Européens beaucoup plus de rafraichissemens qu'ils n'en ont besoin. Quelques-uns même font en cela plus qu'ils ne peuvent, uniquement pour se mettre en reputation chès les étrangers.

Leurs habits sont beaucoup plus propres & plus magnifiques que ceux des Negres de la Côte. Les riches portent par dessous un habit de toile blanche de coton & fine, qui a environ trois aunes de long & une aune & demi de large, ce qui leur sert de caleçon. Ils ont par-dessus cela un autre habit encore plus fin, aussi de toile blanche de coton, qui a quelquefois vingt & trente aunes de long, & qu'ils plissent fort proprement autour de leur corps, & par-dessus ce second habit ils ont une écharpe de soye ou de quelque autre étoffe, de la longueur de deux ou trois aunes, & large d'une demi-aune, au bout de laquelle il y a une frange ou une dentelle, à-peu-près comme les femmes de la Côte en portent. Ils ont pour la plupart le haut du corps tout nud. Voilà quels sont leurs habits quand ils sortent; mais dans leur maison ils n'ont qu'un gros *paan* au lieu de caleçon, & par dessus un grand habit peint, qui est tissu de toile, & qu'ils portent comme un manteau.

Les gens du commun sont habillez à-peu-près de

VINGT-UNIEME LETTRE. 469

de la même maniere ; la difference qu'il y a c'est que la toile ou l'étoffe est beaucoup plus grosse ; de sorte que chacun en porte selon sa condition.

Les femmes des Grands portent des *paans*, tiffus de coton, de différentes couleurs, & d'une propreté extraordinaire. Ces habits ne sont pas fort longs, mais attachez de la même maniere que ceux des femmes de *Fida*, avec cette difference, qu'au-lieu que les habits de ces dernières sont ouverts par devant, les autres le sont au côté ou par derriere. Elles ont le haut du corps couvert d'un bel habit, qu'elles mettent comme une écharpe, & qui a environ trois aunes de long, à-peu-près de la même maniere que les femmes de la Côte. Elles ont au col des colliers de plusieurs sortes de corail, enfilez l'un avec l'autre. Les pauvres femmes ont des bracelets de cuivre ou de fer poli, quelques-unes en portent aux jambes, & ont toutes les doigts garnis de bagues de cuivre. Il y a la même difference entre les habits des femmes riches & ceux des pauvres, que nous avons remarquée entre les habits des hommes, c'est-à-dire, que l'étoffe ou la toile, que ces dernières portent, est beaucoup plus grosse que celle des autres.

Les enfans vont presque tout nus jusques à l'âge de douze à quatorze ans, & n'ont rien que quelques tours de corail qu'ils portent au lieu de ceintures.

Les hommes ne frisent & n'ornent point leurs cheveux, mais les laissent comme la nature les leur a donnez, excepté qu'ils en font quelquefois deux ou trois boucles, auxquelles ils attachent un gros morceau de corail. Mais les femmes ont un grand soin des leurs & en font de grandes & de petites boucles, qu'elles rangent avec beaucoup d'ordre sur le sommet de la tête. Il y en a qui en font jusques à vingt boucles & même davantage selon la

la quantité de cheveux qu'elles ont ; quelques-unes les frottent d'huile de noix , ce qui leur ôte peu-à-peu la couleur noire , & leur donne une couleur tirant sur le rouge ; elles prennent cela pour un grand ornement , mais pour moi je le trouve horriblement laid.

Les hommes épousent autant de femmes , qu'ils en peuvent entretenir. Les Grands aussi-bien que les autres se marient sans aucune ceremonie , toute la difference qu'il y a , c'est que l'un traite mieux que l'autre les parens de l'épouse.

Voici de quelle maniere se font leurs mariages. Si un jeune homme aime une fille , il le decouvre à un de ses principaux parens , lequel va trouver les parens de la fille & la demande en mariage ; si elle n'est point promise à un autre , on ne la refuse presque jamais. Lorsqu'ils ont ainsi le consentement mutuel de leurs parens , ils sont mariez ; & l'époux donne de jolis habits , des colliers , & des bracelets à son épouse , & après avoir bien regalé les parens de part & d'autre , la nopce se finit , sans autre ceremonie. Ce qu'il y a de plaisant , c'est qu'on ne donne point de repas ni dans la maison du marié ni dans aucune autre maison , mais on fait préparer des viandes qu'on envoie à chacun des parens en particulier.

Les maris sont extrêmement jaloux de leurs femmes ; c'est-à-dire , qu'ils ont bien de la jalousie des autres Negres , mais nullement de nous. Ils souffrent sans peine que nous riyons & badinions avec leurs femmes , pourvu que nous demeurions dans les bornes de l'honnêteté. Ils ont même tant de confiance en nous , que quand nous allons pour les voir , & que leurs affaires ne leur permettent pas de demeurer avec nous , ils nous laissent avec leurs femmes & leur recommandent de nous faire bien divertir pendant leur absence ; mais il n'est pas

VINGT-UNIEME LETTRE. 479

permis à aucun Negre d'approcher de leurs femmes, & cela s'observe fort ponctuellement parmi eux.

Toute la difference qu'il y a entre les femmes des Grands & celles des gens du commun, c'est que ces dernieres vont par-tout pour faire leur ouvrage, au-lieu que les autres sont presque toujours renfermées, pour leur ôter toute occasion d'être infidèles à leurs maris.

S'il arrive qu'un homme étant avec ses femmes reçoive visite d'un de ses amis, les femmes se retirent tout aussi-tôt dans un autre appartement de la maison, pour n'être pas vûës; mais si ce sont des Blancs qui entrent, les femmes demeurent, parce qu'elles savent que leurs maris le souhaitent, & elles tâchent de leur complaire en toutes choses, d'autant que leur bonheur depend d'eux, & qu'ils sont ici entierement les maîtres de leurs femmes.

On punit ici l'adultere en trois manieres, & premierement parmi les gens du commun, s'il y a quelqu'un qui s'apperçoive que sa femme lui est infidelle, il fait tout ce qu'il peut pour decouvrir le galand, & pour le surprendre sur le fait; car sans cela il ne peut rien faire; mais s'il réussit, alors il a droit de lui prendre tout ce qu'il possède, esclaves, bourses, dents d'elephant, & autres marchandises, & de s'en rendre le maître. Pour ce qui est de la femme, il la fait bien bâtonner, & la chasse de sa maison, pour aller chercher fortune ailleurs; mais comme elle auroit bien de la peine à trouver un autre mari dans le Pays où ce qu'elle a fait est connu, elle s'en va dans un autre où elle passe pour veuve, afin de trouver à se remarier, ou à gagner sa vie d'une autre maniere.

Voilà pour ce qui regarde les femmes du commun.

472 VINGT-UNIEME LETTRE.

mun. Les gens riches se font justice de la même manière; mais les parens de la femme, pour lui éviter la honte d'être chassée, donnent au mari une bonne somme d'argent pour l'appaiser & l'obliger de la reprendre avec lui. Il le fait ordinairement, après quoi cette femme adultere passe pour aussi honnête femme qu'auparavant, & reçoit autant de caresses de son mari que les autres femmes.

Ceux qui sont dans le gouvernement sont beaucoup plus sévères à punir l'adultere de leurs femmes. Lorsqu'ils les surprennent avec quelqu'un, ils tuent sur le lieu même l'homme & la femme, & jettent leurs corps morts sur un fumier pour être mangés par les bêtes féroces.

Toutes ces punitions de l'adultere inspirent tant de crainte ici qu'on en voit peu d'exemples. Ils sont aussi-bien que les autres Negres fort enclins à l'amour impudique, ce qu'ils font assez paroître par les discours sales qu'ils tiennent lorsqu'ils sont ensemble, quoiqu'en termes couverts, ce qui les fait passer pour des gens d'esprit.

Lorsqu'une femme est enceinte, il ne lui est pas permis de donner la main à personne, jusques à ce qu'elle soit accouchée, & lorsqu'elle est accouchée, si c'est un fils, on le présente au Roi, comme lui appartenant en propre, & c'est pour cela que tous les hommes portent le nom d'esclaves du Roi; mais si c'est une fille, elle appartient au pere, qui en peut faire ce qui lui plait, & quand elle est en âge, la donner en mariage à qui il veut.

Huit ou quinze jours après la naissance des enfans, on les circoncit, tant garçons que filles; on retranche le prépuce aux premiers, & on coupe aux filles un peu de ce que les Anatomistes appellent clitoris. Outre cela ils font des incisions par tout le corps des enfans, mais ils en font plus aux filles.

VINGT-UNIEME LETTRE. 473

filles qu'aux garçons, en quoi pourtant chacun est libre. Vous jugez bien, que cela doit causer beaucoup de douleur à ces petites créatures, cependant comme cela passe ici pour un grand ornement & que c'est la mode, il n'y a personne qui ne le fasse.

Quand l'enfant a sept jours, le pere & la mere donnent un repas à leurs parens pour temoigner leur joye, parce qu'ils croient que le plus grand mal de l'enfant est passé. Et afin que les esprits malins ne lui fassent point de mal, ils repandent par les chemins une grande quantité de viandes bouillies pour les apaiser.

S'il arrive qu'une femme accouche de deux enfans à la fois, on prend cela pour un bon présage, & on le fait sçavoir tout aussi-tôt au Roi, qui en fait de grandes jouissances avec toutes sortes d'instrumens de musique. Cependant le pere s'imaginant que sa femme auroit trop de peine à allaiter deux enfans à la fois cherche une nourrice, dont l'enfant soit mort, pour nourrir un des siens.

Il n'y a qu'à *Arebo* dans tout le Royaume de *Ber* où on ne prenne pas pour un bon présage, lorsqu'une femme accouche de deux enfans. Il en est tout le contraire dans ce village, & on y agit dans une telle occasion d'une maniere extrêmement cruelle; car ils ont accoutumé de faire mourir la mere & les enfans, & de les sacrifier au Diable, qui se tient, à ce qu'ils croient, dans un bois tout près du village; si le mari a du bien, il rachete sa femme & sacrifie une femme esclave à la place, mais il n'y a pas de moyen de racheter les enfans, il faut qu'ils subissent la loi.

Il arriva dans l'année 1699. que la femme d'un *Mercador*, nommé *Ellaroë* ou communément *Mes*, accoucha de deux enfans. Le mari les sacrifia avec

474 VINGT-UNIÈME LETTRE.

vec une esclave au lieu de sa femme. J'ai vu la femme plusieurs fois depuis & lui ai même parlé, & lorsqu'elle voyoit un enfant & pensoit au triste sort des siens, elle ne pouvoit s'empêcher de repandre abondamment des larmes.

L'année suivante, la même chose arriva à la femme d'un Prêtre; il racheta sa femme, mais il sacrifia de ses propres mains ses deux enfans & une esclave. Un peu plus d'un an après, comme si c'étoit une punition, cette même femme accoucha encore de deux enfans; je ne sçai point de quelle manière le Prêtre en usa cette seconde fois, mais je croirois bien que sa fécondité lui a coûté la vie.

Cependant ces tristes aventures ont fait tant d'impression sur l'esprit des maris, que lorsque le temps des couches de leurs femmes approche, ils les envoient dans un autre Pays; ce qui me fait croire qu'ils s'abstiendront dans la suite de ces inhumanitez.

Le bois, dont je viens de parler, & dans lequel ils croient que le Diable se tient, est estimé si saint parmi eux, qu'ils ne souffrent qu'aucun Nègre d'un autre Pays, ni même leurs femmes y entrent. S'il arrive que quelqu'un vienne dans un sentier qui conduit au bois, il est obligé d'aller jusqu'au bout, sans oser retourner sur ses pas, lorsqu'il est à moitié chemin, & ils s'imaginent que si on violoit cette loi, & si on ne sacrifioit pas les deux enfans dont une femme accouche & une esclave au lieu de la femme, il arriveroit quelque grand malheur à leur Pays. Malgré cela, j'ai été souvent chasser dans ce bois, & je prenois plaisir à m'en retourner quand j'étois à moitié chemin, pour leur faire voir leur trop grande credulité; ce qui commençoit aussi à jeter quelques-uns d'eux dans le doute, voyans qu'il n'en arrivoit aucun mal.

mal. Mais les Prêtres pour les entretenir dans cette erreur repondoient à cela, que j'étois un Blanc, dont leur Idole, ou pour mieux dire leur Diable, ne se mêloit pas; mais que si un Negre entreprenoit la même chose, ces malheurs ne manqueroient pas d'arriver tout aussi-tôt.

Les femmes sont ici fort fécondes, ce qui fait qu'il y a un très-grand nombre d'enfans; celles qui sont des enfans sont fort cheries de leurs maris, & celles qui sont stériles au contraire en sont méprisées.

Les femmes qui ont leurs ordinaires sont tenues pour si souillées, qu'il ne leur est pas permis d'entrer dans la maison de leurs maris, ni de toucher la moindre chose, soit pour préparer à manger, soit pour nettoyer la maison. Elles n'oseroient même regarder dans aucune autre maison, & encore moins y entrer, mais elles sont obligées de se tenir dans une petite maison à part, & quand cela est passé, elles se lavent, & retournent auprès de leurs maris pour faire leur ouvrage comme à l'ordinaire.

Quand on leur demande, d'où ils sçavent qu'il faut circoncire les enfans, ou qu'on doit tenir les femmes qui sont dans cet état pour souillées, ils répondent, qu'ils l'ont reçu par tradition de leurs ancêtres, & c'est la réponse ordinaire des Negres quand on leur demande quelque chose au sujet de la Religion.

Il semble qu'ils n'ont pas autant de peur de la mort que les autres Negres; car ils veulent bien en entendre parler, & même s'y plaisent, & attribuent la longueur ou la brièveté de la vie à la conduite des Dieux. Cependant ils se servent de tous les moyens qu'ils peuvent imaginer pour prolonger leur vie; car aussi-tôt que quelqu'un est malade, ils s'adressent au Prêtre, qui sert ici de

476 VINGT-UNIEME LETTRE.

de Medecin aussi-bien que sur la Côte. Il fait ses remedes d'herbes vertes ; s'ils n'operent pas, il offre des sacrifices. Que si le malade guerit, le Prêtre en a toute la gloire, mais s'il ne guerit pas, on congédie le Prêtre, & on en fait venir un autre, de qui l'on a meilleure opinion.

Les Prêtres ou les Medecins, qui sçavent bien leur métier, sont dans une assez grande estime auprès des malades ; mais aussi-tôt qu'ils sont gueris, on ne se met plus guere en peine des Medecins, de sorte que les Prêtres, qui n'ont pas d'autres revenus, ne sont ici que des gueux, d'autant plus que chacun offre ses propres sacrifices & sert ses propres Idoles, sans qu'on y appelle les Prêtres.

Lorsqu'il meurt quelqu'un, on lave bien le corps, & si c'est une personne née dans la ville de *Benin*, qui meure loin de là, on fait secher le corps par-dessus une petite plaque de fer, on le met dans une biere, dont les planches sont bien jointes avec de la colle, & on l'envoie à *Benin* à la premiere occasion pour y être enterré. Mais il se passe quelquefois des années avant qu'il se présente une occasion, & ainsi ces corps demeurent fort long temps avant que d'être enterrez, dont j'ai vû plusieurs exemples dans le village d'*Arebo*.

Les plus proches parens, les femmes, & les esclaves du defunt menent deuil sur sa mort, quelques-uns en se faisant raser tous les cheveux, d'autres la barbe, & d'autres enfin la moitié de la tête ; & ce grand deuil dure ordinairement quinze jours. Ils reglent leurs pleurs sur le son de toutes sortes d'instrumens, & se reposent de temps en temps pour bien boire. Lorsque le corps est enterré, chacun s'en retourne chès soi, mais les plus proches parens, qui sont obligez de porter le deuil, pleurent encore quelques mois.

L'hé-

L'héritage est réglé de cette maniere. Si quelque personne considerable meurt, le fils aîné se met en possession de tout le bien, mais il est obligé de donner un esclave au Roi, & un à chacun des trois *Hommes grandes*, & de prier qu'il lui soit permis de succeder à son pere; ce que le Roi lui accorde, & le declare heritier legitime de tout ce que son pere a laissé; il ne donne à ses freres qu'autant qu'il lui plait, & si sa mere vit encore, il l'entretient selon sa condition, & lui laisse outre cela tout ce que son pere lui a donné. Il prend pour lui les autres femmes de son pere, du moins celles qui lui plaisent, & qui n'ont pas eu d'enfans; pour celles qui ne lui plaisent pas, il les prend aussi chès lui avec leurs enfans pour travailler, mais il n'a pas de commerce avec elles.

Si le defunt n'a point d'enfans, son frere se met en possession du bien, & s'il n'a point de frere, c'est son plus proche parent; que s'il n'y a point d'héritiers, le bien est pour le Roi.

Pour ce qui regarde le gouvernement de ce Pays, il est entre les mains du Roi & des trois *Hommes grandes*, dont j'ai déjà parlé; mais je croi que le Roi n'a que le nom, & les autres toute l'autorité. Chaque Pays a son Gouverneur particulier, qui tous dependent de ces trois Seigneurs, & n'osent faire la moindre chose sans leur consentement.

Voici de quelle maniere on punit les crimes, & premierement le larcin, dont on void très-peu d'exemples; car les Negres ne sont pas si voleurs ici que dans les autres endroits; mais si pourtant il arrive, & que le voleur soit attrapé, il est obligé de rendre ce qu'il a pris, & de payer outre cela une certaine amende; mais si c'est un pauvre homme, il rend seulement ce qu'il a pris, s'il le peut

peut faire , & au lieu de l'amende il est bien battu. Que si c'est quelqu'un du gouvernement qui ait été volé , on fait mourir le voleur ; mais , comme je viens de dire , cela arrive si rarement , qu'à peine en pourroit-on produire un exemple.

S'il se fait peu de vols dans ce Pays , il s'y commet encore moins de meurtres. Lorsqu'une personne en tuë une autre avec quelque arme que ce soit , il est puni de mort , à moins que ce ne soit le fils du Roi , ou de quelque Grand ; alors on les bannit hors du Pays , & on les fait conduire jusque sur la frontiere ; mais comme on n'a jamais vû revenir aucun de ces exilés , les Nègres s'imaginent que ceux qui les conduisent les font mourir en chemin.

Que s'il arrive qu'un homme en tuë un autre à coups de poing ou autrement , & qu'il n'y ait point de sang répandu , de sorte que cela ne semble pas être une mort violente , celui qui a fait le meurtre rachete sa vie , en faisant enterrer honorablement le mort , & en donnant un esclave pour mourir en sa place. Et lorsqu'on égorge cet esclave comme une victime , il est obligé de se mettre à genoux , & de lui toucher le front dans cette posture. Ensuite il paye une assez bonne somme d'argent aux trois *Hommes grandes* , & par-là il est mis dans une entière liberté , & il faut que les parens du mort s'en contentent.

J'ai déjà dit de quelle maniere on punit l'adultere ; pour les autres crimes , de quelque nature qu'ils soient , ne sont punis que par des amendes , qui sont réglées selon l'énormité du fait. Celui qui n'a point d'argent pour payer l'amende , est bien battu pour sa punition.

Lorsqu'une personne est accusée de quelque crime , & que les accusations ne sont pas assez claires ,

es, l'accusé est obligé de se purger par serment; ce qui se fait en cinq manieres differentes, les quatre premieres dans des affaires civiles & de peu de consequence, & la derniere dans des affaires criminelles, comme pour crime de trahison, ou d'attentat sur la vie du Roi, & d'autres crimes de cette nature. Il n'y a que les personnes de consideration à qui il soit accordé de faire ce dernier serment, & encore faut-il qu'ils ayent pour cela le consentement du Roi.

Premierement donc on conduit l'accusé chés le Prêtre, qui prend une plume de poule, & après l'avoir graissée, en perce la langue de l'accusé; si la plume perce facilement, c'est une marque d'innocence, & le trou, que la plume a fait, guérit & se ferme sans douleur; mais si l'accusé est criminel, la plume ne peut passer, & on le condamne tout aussi-tôt.

La seconde maniere, dont un accusé se purge du crime qu'on lui impute, consiste en ceci: Le Prêtre prend un morceau de terre, dans lequel il fait entrer sept ou neuf plumes de poule, que l'accusé est obligé de tirer l'une après l'autre; si elles sortent facilement, c'est une marque de son innocence; mais si elles ont de la peine à sortir, c'est une preuve qu'il est criminel.

En troisieme lieu, on fait entrer dans les yeux de l'accusé du suc de certaines herbes; si cela ne lui fait pas de mal, il est innocent; mais si cela rend ses yeux rouges & enflammez, il est obligé de payer l'amende à quoi il est condamné.

En quatrieme lieu, le Prêtre prend un brasselet de cuivre tout brûlant, & en frotte trois fois la langue de l'accusé, & on juge dans la suite si cela lui a fait du mal ou non, pour le condamner ou pour l'absoudre.

J'ai vu faire ces quatre épreuves pendant que j'y étois;

étois ; mais tous ceux sur qui on les fit furent déclarés coupables , & cela n'est pas surprenant ; car ce seroit une chose fort étrange , si on touchoit la langue d'un homme avec un fer rouge sans la brûler. Pour la dernière ou cinquième épreuve , je ne l'ai pas vu faire ; car à peine en void-on un exemple dans vingt ans , ainsi je n'en sçai rien que par ouï-dire ; voici comment cela se fait.

Lorsqu'un homme est accusé d'un crime énotme , & qu'il souhaite de s'en purger par serment , on demande pour cela permission au Roi , & l'ayant obtenue , on conduit l'accusé auprès d'une certaine rivière , à laquelle on attribue cette qualité , que si celui qu'on y jette est innocent , elle le conduit doucement à terre , quand même il ne sçauroit pas nager , & qu'elle attire au contraire au fond celui qui est criminel , quand même il sçauroit parfaitement bien nager , & que s'il vouloit tâcher de se sauver à la nage , sa mort n'en seroit que plus douloureuse. Ils font en sorte que l'eau est auparavant fort tranquille , mais aussi-tôt qu'on y jette quelqu'un qui est criminel , l'eau se trouble & tournoye comme un gouffre jusques à ce que le criminel soit au fond , après quoi elle se remet dans le même état , comme pour en recevoir encore d'autres.

Voudriez-vous bien faire cette épreuve , Monsieur , je croi que non ; pour moi , je ne voudrois pas m'y exposer , car je craindrois que quelque innocent que je pûsse être , je ne laisserois pas d'aller à fond & de me noyer faute de sçavoir nager , & je croi qu'il y en a bien d'autres de mon sentiment.

On partage les amendes , qui se payent pour les crimes , de cette manière ; premierement il en faut satisfaire celui qui a été offensé , ensuite le Gouverneur , qui est présent , en prend sa part , & le reste est pour les trois *Hommes grandes* ; car le

VINGT-UNIEME LETTRE. 481

le Roi, qui n'a aucune connoissance de tout cela, n'en reçoit pas un sou. Si ces trois Seigneurs sont contents de ce qu'on leur envoie, tout va bien, mais il arrive souvent qu'ils le renvoyent, & qu'ils font dire aux Gouverneurs, au nom du Roi, que l'appointement est trop peu considerable, & qu'ils n'ont pas bien jugé l'affaire, & leur font assés connoître qu'il faut pour les contenter. Quoique ceux qui reçoivent cet ordre sçachent fort bien que le Roi ne se mêle pas de cela, & que cela vient uniquement de ces trois Grands, ils sont pourtant obligé d'obeir, & de leur envoyer tout ce qu'ils demandent; parce que sans cela ces Messieurs, qui sont tout puissans, pourroient bien leur jouer un mauvais tour.

Avant que de parler de leur Religion, il faut dire un mot de leurs instrumens de musique. Ils consistent principalement en des tambours grands & petits, faits à-peu-près de la même maniere que ceux des Negres de la Côte. Ils sont couverts de cuir ou de peaux, & on les bat de la même façon. Sur outre cela quelques petites cloches de fer, desquelles ils jouent, & des *calabasses* environnées de *bouffies*, qui leur servent de castagnettes. Mais tous ces instrumens font un bruit fort desagréable.

Ils ont encore un autre instrument, que l'on pourroit appeller une harpe, avec sept ou neuf cordes faites de roseaux. Ils jouent fort joliment sur cet instrument, & chantent en même temps, & dansent si bien à la cadence, que cela n'est pas desagréable à voir & à entendre. Ce sont les plus agréables danseurs & danseuses, que j'aye vû sur toute la Côte. Ceux d'*Axim* ont bien une danse à-peu-près semblable, à la fête qu'ils celebrent tous les ans, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle ne soit aussi jolie qu'à *Benin*.

Ils n'ont aucune inclination au jeu, & personne ne cherche à gagner le bien de son prochain. On les

les void bien jouer quelquefois avec de fèves, mais jamais pour de l'argent, & uniquement pour passer le temps.

Leur Religion est si ridicule & si embrouillée, que je ne sçai par-où commencer pour la décrire.

Ils veulent qu'on croye qu'ils adorent Dieu & le Diable en même temps, sous des figures humaines, & même sous des figures d'animaux, comme de dents d'éléphant, de pieds d'animal, de têtes de mort, de squelettes, &c. Ils prennent aussi pour Dieu tout ce que la nature produit d'extraordinaire, & y font des offrandes; chacun est son propre Prêtre, & sert ses Dieux comme il lui plaît.

Il est d'autant plus triste de voir qu'ils s'adonnent à des choses de neant, qu'ils ont une assez bonne idée de Dieu; car ils croient qu'il est Tout puissant, qu'il est présent partout, qu'il gouverne tout par sa Providence, qu'il sçait tout, & qu'il est invisible, ce qui les oblige de dire, qu'il ne seroit pas bien de représenter Dieu sous quelque figure; parce qu'il est impossible de représenter ce que l'on n'a pas vû. Et c'est pour cela qu'ils ont beaucoup d'images pour leurs faux Dieux, qu'ils considèrent comme les Lieutenans du Dieu souverain, sans sçavoir qui ils sont, & croient seulement que ce sont quelques mediateurs entre Dieu & les hommes, & voilà quelles sont leurs idoles.

Ils connoissent si bien le Diable, qu'ils appellent Diable tout ce qui est mauvais, & croient qu'ils doivent le servir de peur qu'il ne leur arrive du mal. Ils n'ont point aussi de figures particulieres pour représenter le Diable, qui soient différentes de leurs faux Dieux, & toute la différence qu'il y a consiste dans leur intention; car dans un temps ils font des sacrifices à Dieu devant une image, & dans un au-
tre

tre temps ils en feront au Diable devant la même image, de sorte que la même chose leur sert à des usages fort contraires.

Ils parlent beaucoup d'apparitions, des esprits de leurs Parens qui sont morts; mais cela n'arrive jamais que dans leurs songes pendant qu'ils dorment, & alors ces esprits les exhortent à faire des sacrifices, ce qu'ils font aussi ponctuellement dès que le jour est venu, quand même ils devraient emprunter ce qu'ils sacrifient, s'imaginans que s'ils ne le faisoient pas, ils attireroient sur eux de grands malheurs. Lorsque nous les en raillons, & que nous disons que ce ne sont que des songes, ils l'avouënt, & repondent seulement, *C'est une coutume de nos prédecesseurs, qu'il faut que nous suivions.* Voilà tout ce qu'ils allèguent pour leur defense.

Les offrandes que les Negres font ici, sont fort peu de chose, & consistent seulement en quelques *jammes* bouillies, avec quoi ils mettent un peu d'huile, & ils posent cela à terre devant les representations de leurs Dieux. Ils sacrifient aussi quelquefois un poulet, mais l'Idole n'en a que le sang pour sa part; car ils en mangent la chair.

Les Grands ont un sacrifice animal, qu'ils font avec beaucoup de magnificence, & qui leur coûte beaucoup; car non seulement ils tuent des vaches, des moutons, & d'autres animaux, mais ils font une fête entiere, & se divertissent quelques jours, avec leurs amis, & font beaucoup de présens.

Ils croient que le lieu du bonheur ou du malheur après cette vie est en quelque endroit dans la mer. Ils appellent l'ombre d'une personne *Passadoor*, ou Conducteur, & disent que cette ombre temoignera contre elle, si elle a bien ou mal vécu. Si la personne a bien vécu, elle est conduite dans la bien du bonheur, élevée à de grandes dignitez, & mene une vie fort delicieuse; mais si elle a mal

vêcu , il faut qu'elle perisse là de faim & de misère ; de sorte que les bienheureux & les malheureux sont placez par eux dans un même bien après la mort.

Leurs Idoles, ou les bagatelles qui les représentent, sont repandues par toute la maison ; & on en trouve par-tout. Il y a outre cela de petites cabannes hors de leurs maisons qui en sont toutes remplies, & où ils vont faire leurs sacrifices.

Avant que de finir ce que j'ai à rapporter de leur Religion, je dirai un mot de leurs fêtes. Ils en ont un si grand nombre, qu'ils ne cedent en rien à l'Eglise Romaine. La plus considerable parmi eux est la fête du Corail, qu'ils celebrent dans le mois de Mai, & à laquelle le Roi assiste en personne. Je l'ai vû célébrer cette année dans la ville de *Benin*, avec beaucoup de magnificence ; mais j'en parlerai plus amplement dans la description que je ferai de la ville.

Leur Dimanche vient de cinq en cinq jours, & ils l'observent fort solennellement. Les Grands immolent des vaches, des moutons, & des chèvres, & les gens du commun tuent des chiens, des chats, & des poules. Les uns & les autres font part aux pauvres de ce qu'ils ont tué, afin qu'il n'y ait personne qui ne celebre la fête.

Ils celebrent aussi tous les ans, avec beaucoup de dépense, le jour de la mort de leur pere & mere, afin de conserver toujours leur nom dans leur memoire.

Ils divisent le temps en années, mois, semaines, & jours, à qui ils donnent des noms particuliers, & comptent quatorze mois dans l'année.

Je croi qu'en voilà assez pour vous faire connoître leur idolatrie ; passons présentement à quelque autre chose.

Je ne parlerai pas beaucoup de leurs guerres ; car

quois

quibiqu'ils soient continuellement attaquez par les voleurs, & par ceux qui ne sont pas soumis à l'obéissance du Roi, ils ne sçavent pourtant ce que c'est que de faire la guerre. Lorsqu'ils sont contraints de se mettre en campagne, c'est une pitié de voir leur desordre, ils n'ont ni General ni Officiers, & chacun fait comme il lui plaît, sans obeir à personne.

Ils sont si poltrons, qu'ils ne se battrent jamais qu'ils n'y soient contraints par la dernière nécessité, & aiment mieux prendre la fuite, que de se mettre en état de defense. Mais lorsqu'ils ne peuvent pas fuir, ils sont bien forcez de se defendre, mais ils le font avec si peu de conduite & de courage, qu'ils jettent bien-tôt leurs armes & s'enfuient, ou se rendent.

Leurs armes sont des sabres ou coutelas, de petits poignards, des *assagais*, un arc & des fleches qui sont envenimées. Ils ont aussi des boucliers, qui sont faits de *bamboufes* fort minces, & si legers qu'ils ne peuvent rien repoussier d'un peu pesant, aussi les portent-ils plus par ornement, que pour s'en defendre.

Il est temps de parler des animaux de ce Pays. Ils ne manquent pas d'animaux domestiques, comme chevaux, vaches, moutons, chiens, chats, poules, &c. tous fort bons & à grand marché. Les animaux sont ici petits, mais la chair en est fort bonne & fort agréable au goût, du moins ceux qui nous servent de nourriture, & pour ce qui est des chiens & des chats, le Negres en rendent aussi le même temoignage, car ils les mangent aussi volontiers, qu'aucun autre animal.

Ils ont aussi des animaux sauvages en abondance. Le Pays est plein d'éléphants. Ils disent qu'il y a des lions & des tigres, mais j'ai de la peine à le croire; car je n'en ai jamais vû, ni même aucune

486 VINGT-UNIEME LETTRE.

peau de tigre ou de Lion. Il est vrai qu'on pourroit dire, que les Negres ont trop de peur, pour aller à la chasse de ces bêtes, ce qui fait qu'ils n'en peuvent montrer de peau.

Si nous les en voulons croire, il y a aussi beaucoup de chiens sauvages, & quantité de *Babouins* ou de gros singes, qui osent bien attaquer des hommes, lorsqu'ils ne sont pas beaucoup, & qui les maltraitent terriblement.

Il y a aussi quantité de toutes sortes d'autres singes; & ils ont tant de gibier, qu'un bon chasseur peut facilement gagner sa vie à en tuer. Le gibier à quatre pieds consiste en beaucoup de cerfs, en sangliers, &c.

Pour les oiseaux; les principaux sont des faisans, des perdrix, dont il y en a de vertes & de bleuës, des tourterelles, des cannes, des becaffes, des plongeurs, des poules d'eau, & une sorte d'oiseaux couronnez. Mais comme les Negres n'aiment gueres les armes à feu, & ne savent presque pas s'en servir, on trouve peu de ce gibier, à moins qu'ils n'en prennent dans un filet. Ils tuent aussi quelquefois des cerfs & des sangliers avec des *affigais*, mais rarement.

La riviere est très-peu poissonneuse. Le poisson qu'ils mangent ici vient d'un certain endroit nommé *Boca lamare*, ou la bouche de la mer, où on le fait secher & fumer; mais comme la plupart n'est pas salé, il est très-desagréable au goût, & a une fort mauvaise odeur.

Les grains qu'ils cultivent, sont du *grand mil*, car pour du petit, ils n'en ont pas. Le grand y est à assez bon marché, mais ils ne l'estiment pas beaucoup, & c'est pour cela qu'ils en sement peu; & celui qu'ils sement y croit & y produit bien.

Ils en font faire quelquefois de la biere aux femmes d'*Ardra*, car il ne s'y entendent point du tout.

VINGT-UNIEME LETTRE. 487

tout eux mêmes; mais cette biere est desagréable & échauffe.

On n'y trouve pas non plus beaucoup de *pattats*, mais une si grande quantité de *jammes*, que cela est surprenant, & c'est aussi leur nourriture la plus ordinaire. Ils s'en servent au lieu de pain, & c'est pour cela qu'ils en ont un soin tout particulier soit pour le semer, soit pour le recueillir dans le temps qu'il faut.

Ils ont deux sortes de fèves, qui ressemblent fort aux fèves de cheval, elles ne sont pas bonnes au goût & sont au contraire fort malsaines.

Je n'y ai jamais vû de ris, & je ne croi pas aussi qu'il en croisse à *Benin*, quoique le terroir qui est fort marécageux aux environs de la riviere, semble être fort propre à en cultiver.

Les fruits que produisent les arbres, sont des noix de *Cocos*, des pommes de *Cormantyn*, des *bakouens*, des *bananes*, des *figues sauvages* & d'autres encore qui ne sont connus qu'ici & qui ne sont pas grand' chose.

Le Pays qui est un peu éloigné de la riviere, est extrêmement fertile, & tout ce que l'on y sème ou plante y vient fort bien, & produit abondamment. Mais il n'en est pas de même aux environs de la riviere; quoique ce que l'on y sème y vienne bien, les exhalaisons contagieuses qui sortent continuellement de la riviere l'étouffent entièrement.

Les Negres sçavent fort bien préparer diverses matieres pour la peinture; ils font du verd, du bleu, du noir, du rouge, & du jaune. Ils composent le bleu d'indigo, que l'on trouve ici en très grande abondance, mais ils tirent les autres couleurs de certains arbres dont ils frottent & font bouillir le bois.

Ils font aussi du savon, & beaucoup meilleur qu'en aucun lieu de la Guinée, & comme ce sa-

488 VINGT-UNIEME LETTRE.

von, blanchit fort bien, les Negres sont extrêmement propres dans leurs habits. Vous sçavez qu'on le compose sur la Côte, d'huile de palme, de feuilles de *bananes*, & de cendre de bois. Il se fait ici à-peu-pres de la même maniere, du moins y a-t-il peu de difference.

Vous jugez bien aussi, Monsieur, qu'il y doit avoir ici une grande quantité de cotonniers, ou de plantes qui produisent le coton, puisque non seulement tous les habitans en sont habillez, mais qu'ils envoient hors du Pays un très-grand nombre d'habits tissus de coton.

Jusques ici j'ai repondu à tout ce que vous m'avez demandé au sujet de *Benin*; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire sur deux choses, sçavoir, quels sont les revenus du Roi, & si on leve ici des impositions.

Pour ce qui est du premier, je vous dirai que le Roi a des revenus fort considerables; car ce Pays est fort grand, & rempli de Gouverneurs, dont chacun sçait combien de sacs de *bouffes*, (c'est l'argent de ce Pays) il doit donner au Roi par chacun an, ce qui monte à une très-grosse somme; mais il m'est impossible d'en faire un compte exact. Ceux qui ont des emplois moins considerables donnent au Roi, au lieu d'argent, des vaches, des moutons, des poulets, des *jammes*, & des habits, en un mot, tout ce dont il a besoin pour l'entretien de sa Cour, sans qu'il soit obligé de debourser un sol, & il met à part tout l'argent qu'il reçoit sans y toucher.

On ne paye pas proprement de droits, des marchandises qu'on fait entrer ou sortir du Pays; mais on donne par an, au Gouverneur du lieu, où l'on veut negocier, une certaine somme pour en avoir la permission, le Gouverneur en donne une partie au Roi, qui peut sçavoir par-là, com-

bien.

VINGT-UNIÈME LETTRE. 489

bien il doit recevoir tous les ans, car il y arrive peu de changement.

On traite ici fort doucement les Européens; car tous les droits que nous payons pour chaque vaisseau, tant au Roi, qu'aux *Hommes grandes*, Gouverneurs du lieu où nous négocions, *Marchands*, *Fiadors*, & autres, ne monte pas à plus de soixante francs, moyennant quoi nous avons la liberté de négocier.

Vous m'avez ordonné de vous faire la description de la ville de *Benin*, en cas que j'eusse l'occasion d'y aller. Je l'ai vûe deux fois, & je vous la représenterai dans l'état où elle est présentement, & vous jugerez si ce que le Sieur *Dapper* en a dit est conforme à la vérité ou non.

Le village de *Benin*, (car il ne mérite pas d'être appelé ville, dans l'état où il est) qui est le lieu de la résidence des Rois, & donne le nom à tout le Pays & à la rivière, est situé assés avant dans le Pays, & environ à dix lieues du village *Agaton*. Le Pays est fort uni aux environs, & le village qui est aussi dans un terroir uni, a pour le moins quatre lieues d'étendue. On y void des rues fort longues & fort larges, où l'on tient partout des marchez deux fois le jour, & où l'on vend des vaches, du coton, des dents d'éléphant, des marchandises d'Europe, & tout ce que l'on peut trouver dans le Pays.

Le village a été très-bien bâti ci-devant, lorsqu'il étoit fort peuplé, ce que l'on peut voir par les maisons demi ruinées qui y sont encore; mais présentement les maisons sont fort éloignées les unes des autres.

Elles sont passablement bien bâties & assés grandes, les murailles sont faites d'argille; car on ne trouve pas dans tout le Pays une pierre de la grosseur du poing. Les toits sont de roseaux, de paille,

paille, & de feuilles. Pour ce qui est de l'architecture, elle approche assés de celle d'*Axim*, & n'est pas tout-à-fait mal.

Les habitans de ce village sont tous des naturels du pays ; car il n'est pas permis aux étrangers d'y demeurer.

Il y a beaucoup de gens riches qui s'y sont venus établir, & qui sont toujours à la Cour, sans se mêler ni de l'agriculture, ni du negoce ; ils en laissent le soin à leurs femmes & à leurs esclaves, qui vont trafiquer toutes sortes de marchandises dans les villages voisins, ou vont travailler pour d'autres, & sont obligez de donner le plus grande partie de leur gain à leurs Maîtres.

Tous les hommes esclaves sont des étrangers ; car il n'est pas permis de vendre pour esclaves les naturels du Pays ; ils sont tous libres, & portent seulement le nom d'esclaves du Roi.

Il n'est pas aussi permis de transporter hors du Royaume les hommes esclaves qui s'y vendent, il faut qu'ils y demeurent ; mais pour ce qui est des femmes esclaves, il est permis à un chacun de les vendre où il veut.

J'ai déjà parlé de l'occupation des Grands. Les bourgeois du commun ne font rien que se promener par les ruës, jusques à ce qu'ils apprennent, qu'il est arrivé des vaisseaux dans la riviere ; car alors ils y vont tout aussi-tôt pour negocier les marchandises dont ils ont provision, & s'il n'y a point de vaisseaux, ils envoient leurs esclaves à *Rio Lagos*, ou en d'autres endroits pour y acheter du poisson, qu'ils font revendre dans le Pays & à quoi ils gagnent assés considerablement.

Les gens de métier demeurent à leur ouvrage, sans se mêler ni de la Cour, ni du negoce ; les autres s'attachent à l'agriculture, ou à telles occupations qui peuvent leur faire gagner leur vie.

Les

Les femmes entretiennent les rues fort propres, quoiqu'elles soient fort longues & fort larges, comme j'ai dit ; car il en est ici comme en Hollande, chacun nettoye devant sa maison.

Il n'y a point d'endroit dans tout le Royaume de *Benin* où les femmes soient plus esclaves qu'ici. Elles sont obligées d'aller tous les jours au marché, d'avoir soin de leur menage & de leurs enfans, de faire la cuisine, & de cultiver la terre, en un mot, elles ont tant à faire, qu'elles n'ont pas un moment de repos, & cependant elles font tout leur ouvrage avec plaisir & avec affection.

Elles sont fort amiables, & sur-tout aux Européens, excepté aux Portugais qu'elles ne peuvent pas souffrir, mais elles ont beaucoup d'estime pour les Hollandois.

Il ne faut pas oublier la Cour du Roi, qui fait la plus considérable partie du village. Elle est dans une grande plaine où il n'y a point de maisons aux environs, & si vous en exceptez sa grande étendue, il n'y a rien de rare. On trouve d'abord une galerie fort longue, qui est soutenue par cinquante-huit planches au lieu de piliers, & qui ont environ onze ou douze pieds de haut. Elle est couverte de planches fort grossieres, qui ne sont ni sciées, ni garlopées, mais seulement hachées. Quand on a passé cette galerie, on trouve une muraille de terre, dans laquelle il y a trois portes, une au milieu & une à chaque extrémité, & il y a sur celle du milieu un tour de bois faite en forme de cheminée, & qui a soixante ou soixante-dix pieds de hauteur. Il y a au haut de cette tour un serpent d'airan, suspendu la tête en bas. Ce serpent est si bien fondu, & représente si naïvement un serpent vivant, que c'est ce que j'ai vu de plus rare à *Benin*. Quand on a passé

une de ces portes, on trouve encore une grande place quarrée d'environ un quart de lieuë d'étendue & renfermée de murailles de terre, mais pas fort hautes. Etant sorti de cette place, on trouve encore une galerie semblable à la première, si ce n'est qu'il n'y a ni muraille ni tour. Il y a quelque temps que le tonnerre renversa la moitié de cette galerie, & on ne s'est pas mis en devoir de la reparer. Il n'y a que deux portes, à chaque extrémité une, & quand on passe une de ces portes, on trouve encore une troisième galerie différente des précédentes en ce qu'au-lieu qu'il y a des planches aux autres, ce sont ici des statues, mais si grossièrement faites, qu'il faut avoir quelque un pour expliquer à quoi c'est qu'elles ressembtent, à des hommes ou à des bêtes, & cependant ceux qui ne conduisoient, y distinguoient des Marchands, des Soldats, des Chasseurs, &c. On voit derrière un tapis blanc onze têtes d'hommes de cuivre, à-peu-près de la même fabrique, sur chacune desquelles il y a une dent d'éléphant, & ce sont là quelques-unes des Idoles du Roi. Quand on est sorti par une des portes de cette galerie, on trouve encore une grande place, & une quatrième galerie, derrière laquelle est la maison du Roi. Il y a aussi sur cette galerie une tour & un serpent comme sur la première muraille. Le premier appartement où l'on entre est la sale d'audience du Roi, où je l'ai vû & ai eu l'honneur de lui parler en présence des trois *Hommes grandes*, assis sur un lit de repos d'yvoire, sous un pavillon de toile des Indes.

C'étoit un homme qui avoit l'air fort affable & âgé d'environ quarante ans. Je me tenois debout à environ trente pas de lui selon la coutume, mais je pria, qu'il me fut permis d'approcher plus près pour le voir d'autant mieux; il me l'accorda en riant.

VINGT-UNIEME LETTRE. 493

niant, quoique contre la coutume, & après qu'il m'eut fait signe de la main, je m'approchai jusqu'à huit ou dix pas de lui. Il n'y avoit personne dans la sale que ces trois *Hommes grandes*, le Roi & un Negre qui avoit un sabre nud à la main.

Lorsqu'on a à parler au Roi, il faut s'adresser à ces trois Seigneurs, qui vont le lui dire, & rapportent la reponse, de sorte qu'ils ne font qu'aller & venir sans qu'on puisse sçavoir s'ils font de bons Interpretes ou non.

Je vis à la main gauche du Roi sept dents d'élephant bien polies sur des pedestaux d'ivoire posées contre une fort belle tapisserie, & c'est ainsi que le Roi orne les Dieux qu'il a dans la maison. Je lui fis présent d'une robe de chambre de soye, dont à ce que l'on m'a dit dans la suite, il fut fort satisfait; car je ne pûs le reconnoître pendant que je fus auprès de lui, parce qu'on la lui présenta couverte de quelque chose, ce qui fit qu'il ne la vit qu'après mon depart. C'est ainsi qu'on porte tout ce qu'on présente au Roi, il y a des nattes par dessus, & il y a quelques Negres qui marchent devant & derriere avec des bâtons blancs à la main. Tous ceux qui se trouvent en leur chemin sont obligez de se retirer au plus vite, s'ils ne veulent attraper bien des coups. Ce qui se fait pour empêcher qu'on n'empoisonne ce qui est présenté au Roi & qu'on ne le fasse mourir.

La fête de coral arriva précisément dans le temps que j'étois à la Cour de ce Prince, & quoiqu'elle n'ait rien de fort remarquable, je ne laisserai pas d'en faire mention, parce que c'est le seul jour de l'année que le Roi paroît en public. Il vint jusques à la seconde Cour magnifiquement habillé; on y avoit mis pour lui un fort joli pavillon.

villon & un lit de repos. Ses femmes & un grand nombre d'Officiers, tous vêtus fort proprement se rangerent auprès de lui, & commencerent un peu après une procession. Le Roi sortit de sa place pour faire des sacrifices aux Dieux, & commencer par-là la fête, ce qui se fit, parmi les acclamations du peuple. Après que le Roi a été occupé à cela environ un quart d'heure, il retourna à sa place, & attendit deux heures pour donner aux autres le temps de faire leurs devotions, & alors il se retira dans son appartement. Le reste du jour se passa en festins & en joye, & le Roi fit distribuer toutes sortes de viande & du *vin par-don*, en quoi il fut imité par les Grands, de sorte que pendant tout ce jour-là on ne vid que des jouissances dans le village de *Benin*.

Je n'ai pû decouvrir quel est le but de cette fête, ni ce qu'elle signifie; les Negres ne m'en ont rien voulu dire, & lorsque je le leur ai demandé, ils m'ont toujours dit qu'ils n'en sçavoient rien.

J'ai parlé au commencement du village de *Benin*, & du triste état dans lequel il est présentement, c'est-à-dire, ruiné pour la plus grande partie. Cela est d'autant plus triste, que le Pays est extrêmement agréable aux environs, & où ni bois ni montagnes n'ôtent point la vûe d'une infinité de beaux arbres, qui par leur ombrage agréable semblent inviter les gens à venir s'y divertir. Ce village & le Pays des environs a été ruiné à l'occasion de deux Officiers, qu'on appelle proprement *Rois de rue*, que le Roi avoit fait mourir, prenant pour prétexte qu'ils avoient attenté sur sa vie, quoique tout le monde fût convaincu du contraire, & qu'on sçût fort bien que ce n'avoit été que pour se rendre maître de leurs biens qui étoient fort considérables. Il y en avoit un troi-

sieme , qui faisoit ennuy au Roi , & qui auroit eu le même sort ; mais comme il étoit fort aimé , il en fut averti assés à temps , pour se retirer , & emmena avec lui les trois quarts des habitans du village. Le Roi ayant remarqué cela , assembla du monde des endroits voisins , & les envoya poursuivre les fuyards , pour les obliger de retourner , mais ils furent si bien reçûs , qu'ils se retirèrent après avoir été bien battus , & firent rapport au Roi de leur malheureuse expedition. Il n'en demeura pas là , il recommença encore la même chose , & ne réussit pas mieux que la première fois : outre qu'il avoit tellement irrité ce fuyard qu'il vint droit à *Benin*, le pilla & le ruina , sans rien épargner que la Cour du Roi , après quoi il se retira. Pendant dix ans il fatigua extrêmement les habitans de *Benin*, & les pilla plusieurs fois , jusques à ce que par l'entremise des Portugais il fit sa paix avec le Roi , qui lui pardonna tout ce qui s'étoit passé , & la pria instamment de revenir demeurer dans sa maison. Mais il n'a pas encore osé s'y fier , & demeure à deux ou trois journées de *Benin* , où il tient une Cour aussi grande que le Roi même.

Le Roi reçût fort amiablement les bourgeois qui retournerent , & leur donna des charges , afin d'attirer les autres par ce moyen , mais il n'y a gueres d'apparence qu'ils le feront , parce qu'ils sont fort bien où ils sont , & il est à craindre que le village de *Benin* demeurera encore long-temps sans habitans , pour la plus grande partie.

Voilà , Monsieur , tout ce que je peux vous dire de *Benin* , & comme je n'ai point été à *Rio de Calvary* , à cause de la grande mortalité qu'il y avoit parmi nos gens , je ne sçaurois vous rien dire pour le présent. Mais j'espère que j'aurai occasion dans la suite de vous satisfaire. Je ne parlerai

496 VINGT-UNIEME LETTRE.

J'ai point non plus de *Rio de Gabon*, & *Cabo Lopez di Gonçalvez*, parce que vous y avez été, ni de nôtre arrivée sur la Côte de Guinée, & de ce que nous y avons fait.

Je souhaite que les remarques que j'ai faites & que je vous communique vous donnent quelque satisfaction, & que je puisse avoir l'honneur de me dire,

Monfieur,

Vôtre très-humble & très-obeissant serviteur

Sur le Jacht Johanna Maria, le premier de Septembre 1701.

DAVID de NYENDAAL.

VINGT-DEUXIEME LETTRE.

L'Anteur part d'Elmina & arrive à Acra, & va de là à Cabo Lopez di Gonçalvez, d'où étant parti, il fait voile le long de la ligne Equinoctiale, & arrive sur la Côte auprès de Cabo monte. Il met pied à terre, & est reçu fort civilement par les habitans. Description de la personne du Roi, de ses enfans, & de ses femmes qui sont en grand nombre. Les habitans sont fort laborieux; de leurs fruits, animaux & poissons. Ils épousent autant de femmes qu'il leur plaît. Leurs habits.

habits, Religion, Guerres & armes. Description de Caep mont. L'Auteur en part & arrive à Cabo Mizurado, où il met pied à terre. Quelques-uns des habitans pillés par les Anglois; le negoce qu'il y a. Description de ce lieu là, & des habitans. Les femmes font l'ouvrage, & les maris vivent dans l'oisiveté. Ils prennent quelques Anglois prisonniers. Belle riviere. Il part de là & arrive devant Rio Junk, au village Corra, où il met pied à terre, & décrit ce qu'il y a vu. Une femme en couche de quatre enfans. De là il va à Rio Sestro, dont il fait la description, aussi bien que du village, du Roi & de ses sujets. Grande quantité de ris qu'il y a, le negoce, & la maniere d'enterrer leurs morts. Ensuite étant parti de là il met à l'ancre devant Sanguin, & trafique avec les habitans, & avec ceux de Boffoe & de Botterra qui sont fort enclins au larcin. Le Capitaine de Botterra vient à bord du navire, quel est son naturel. De là l'Auteur passe devant Botterra & Sino, & arrive à Sestro Crou qui est un beau village. Il passe devant Wappo & Cabo das Palmas, & arrive à Druwin, où il fait quelque negoce. Les habitans

de

de Druwin ont les dents pointues, sont fort sauvages, & aiment à manger la chair humaine. Rio St. Andries est si grande & si profonde que de petits navires y peuvent entrer bien avant. Les habitans sont barbares, mais le Pays très beau & fertile. L'Auteur part de là & met à l'ancre devant Cabo lahoe. Il y a un grand village & une grande riviere. Les habitans sont affables, & fort commodes pour le negoce. Des vivres. De là il passe devant Jaque lahoe, & devant la fosse sans fond, & vient à Affiné, mais ne s'y arrête pas; de la garnison Françoisé qu'il y a. Il passe devant Cabo Apollonia, & arrive à Axim où finit son voyage.

MONSIEUR,

Selon l'ordre que vous m'avez donné, je vous informerai dans cette Lettre, de nôtre voyage, des Pays & des places particulieres où nous avons negocié. Mais comme je n'ai été que très-peu de temps dans quelques-unes, je ne vous parlerai pas aussi au long, de leur constitution & des mœurs des habitans, que je l'aurois souhaité, & soyes persuadé qu'il n'a pas tenu à moi, que je ne vous donne la satisfaction que vous attendez, mais cela vient de ce que je n'ai pas eu d'occasion pour cela.

Après que nous eûmes pris congé de vous, nous mîmes à la voile la même nuit, & deux jours après

près nous arrivâmes à *Acra* & executâmes là les ordres que nous avions reçûs, ensuite de quoi nous fîmes voile vers *Cabo-Lopez di Gonsalvez*, où nous arrivâmes heureusement le. . . .

Je ne vous décrirai point ce *Cabo*, parce que vous y avez été après que nous y eûmes trafiqué, nous en partîmes & allâmes vers l'Ouëst, faisant voile le long de la ligne Equinoctiale, jusques à ce que nous fussions à la hauteur nécessaire pour aborder à la Côte.

Nous découvrîmes la terre le 28. Novembre à dix heures du soir, & le matin nous nous trouvâmes être environ dix lieues au dessus de *Cabo monte*. Le Pays paroît fort bas & fort uni jusques à ce *Cabo*. Il y a un assés bon nombre de villages; mais comme il ne vint pas un Negre à notre bord nous fûmes obligez de partir de là, & de descendre vers ce Cap, où nous arrivâmes heureusement le lendemain.

Je fis d'abord mettre des marchandises dans l'esquif, & allai avec à terre, pour voir si nous ne pourrions point trafiquer quelques dents d'éléphant; dont il y a ici quelquefois une assés bonne quantité.

Aussi-tôt que j'eus mis pied à terre, je trouvai le rivage couvert des Negres, qui me reçurent fort civilement, & me conduisirent au-lieu où ils demeuroient, qui étoit derriere le rivage, où il y avoit trois petits villages, qui tous ensemble ne contenoient pas trente maisons.

Lorsque je fus arrivé dans un de ces magnifiques villages, on me regala de quelques pots de vin, & les Negres me prièrent d'attendre la venue de leur Roi, ce que je leur accordai, & environ une heure après sa Majesté arriva, accompagnée de quelques personnes. Je sortis hors du village pour aller à sa rencontre, & pour lui faire une profonde reverence.

Il me reçût aussi fort civilement , & nous allâmes ensemble dans le village. Et après quelques discours de part & d'autre , je demandai à ce grand Roi , s'il y avoit lieu d'espérer un heureux negoce pour moi ; mais il me repondit, qu'ils n'étoient pas pourvûs , pour lors , de dents d'élephant , de sorte que je fus contraint de me contenter de deux.

Ce Roi étoit un homme déjà avancé en âge, ce qu'on pouvoit facilement voir à ses cheveux blancs. Il s'appelloit *Jan Cabo-monte* , du nom de ce petit Pays. Il étoit couvert d'un manteau brun & avoit un bonnet de laine sur la tête ; & tout son équipage , si on avoit voulu le vendre, n'auroit pas valu vingt francs.

J'appris qu'il avoit seize enfans, douze garçons & quatre filles. Il avoit donné aux premiers chacun un Gouvernement ; c'est-à-dire un hameau de huit ou dix cabanes ; car on ne pourroit pas leur donner le nom de maisons.

Les filles tâchoient de gagner leur vie du mieux qu'elles pourroient , & se servoient pour cela de moyens fort malhonnêtes.

Les Negres disoient, qu'il n'avoit qu'environ quatre cent femmes qui toutes demeuroient avec lui dans un village à trois lieues de la mer , & bâti sur le bord de la riviere.

C'est une fort jolie riviere, & commence son cours derriere le rivage, sans entrer dans la mer, qu'une fois l'année que les grosses pluyes la font déborder. Elle s'étend fort avant dans le pais, & les Negres disent qu'elle se décharge dans *Rio Sierra Leone*, qui est assés éloignée d'ici.

Les habitants de *Cabo monte* sont extrêmement laborieux , & leur travail consiste à planter du ris , & à cuire du sel , ce qu'ils font tout pour le Roi, qui les tient comme des esclaves.

Les

VINGT-DEUXIEME LETTRE. 501

Les fruits de terre consistent ici dans un peu de grand *milbio*, *jammes*, *pattattes*, & une grande quantité de ris. Leurs fruits d'arbres sont les mêmes que sur la Côte, sçavoir des *bakovens*, *bananas*, *annanas*, &c.

Ils ont peu d'animaux domestiques; car on n'y trouve ni vaches ni cochons, & il y a peu de moutons & de poules, mais ceux qu'ils ont sont fort bons.

Pour des animaux sauvages ils n'en manquent pas, comme des Elephans, des Tigres, des Buffles, des Cerfs, & autres.

Le poisson y abonde aussi, & la riviere en est pleine, & ils se servent pour pêcher de filets, qui sont à peu pres semblables à un tramail.

Il est permis à chacun de prendre autant de femmes qu'ils peuvent entretenir, & elles ne leur coutent pas beaucoup, à cause qu'elles sont fort assiduës à leur travail. Ils paroissent aussi fort contents de leurs femmes, & ne se mettent guères en peine si elles leur gardent la fidelité conjugale ou non.

Les habits de ces Negres, ressemblent à des chemises qui ont des manches larges, & leur pendent jusques aux genoux, ou pour mieux dire, ils ressemblent à un surplis. Mais les femmes n'en portent pas de même, elles ont autour du milieu du corps un morceau d'étoffe assez étroit qu'elles attachent l'un dans l'autre, de sorte qu'elles n'ont pas besoin de ceinture par-dessus, comme les femmes de la Côte; elles ne portent pas non plus de jarretieres, & quelques fois elles vont toutes nuës, sans avoir la moindre honte.

Je leur demandai, quelle étoit leur Religion? & ils me répondirent, qu'elle consistoit à bien obéir au Roi & à leurs Gouverneurs, & qu'ils ne se

se mettoient en peine de rien autre chose.

Lorsque je leur demandai s'ils n'avoient point la guerre avec d'autres Pays; ils me repondirent que cela arrivoit rarement, & que quand cela arrivoit, ils aimoient mieux vuider leurs différens à l'amiable, que de prendre les armes; & ainsi les arcs & les flèches qu'ils portent, leur servent plutôt d'ornement, que d'armes pour attaquer ou pour se défendre.

Je n'ai plus rien à dire de *Cabo mont*, sinon que ce Cap est une haute montagne, qui semble de loin être une île fort haute, séparée de la terre ferme. Le Pays d'alentour est fort agréable & fertile en apparence; la Côte de *Cabo mont* s'étend vers l'Est Sud Est, & l'Oüest Nord Oüest, & est par tout fort unie.

Nous en partimes & arrivâmes le vingt cinq devant *Cabo Mizurado*, qui est aussi une montagne passablement haute, mais non pourtant aussi haute que celle de *Cap mont*. Ces deux Caps sont éloignez l'un de l'autre d'environ dix lieues.

Nous ancrâmes ici, mais il ne vint pas un Nègre à notre bord; de sorte que je fus obligé d'aller à terre, & après que j'eus attendu quelque temps sur la côte, nous vîmes arriver quelques Negres, à qui je demandai pourquoi ils n'étoient pas venus à notre navire; ils me repondirent, qu'il y avoit environ deux mois, que les Anglois étans là avec deux gros vaisseaux, avoient fait un terrible ravage, qu'ils avoient ruiné tous leurs *Canoas*, pillé leurs maisons, & emmené quelques uns d'entr'eux en esclavage, ce qui avoit obligé les autres à fuir dans le Pays, où ils étoient encore pour la plupart. De sorte que n'y ayant rien à faire pour nous, nous fûmes obligés de partir; & tout ce que nous pûmes faire en deux jours, fut de trafiquer trois cent livres de dents d'éléphant.

Le Pays situé entre ces deux Caps, est aussi fort uni, & la Côte est située de la même manière que la précédente. A deux lieues de ce Cap, du côté de l'occident, il y a deux villages, dont chacun contient environ vingt maisons, & c'est ce que j'ai vu de plus beau dans tout mon voyage. Chaque maison avoit trois appartemens, assés proprement bâtis, & étoient couvertes comme sont en Hollande les granges à foin des paisans. Il y a cinquante ou soixante personnes dans chaque maison, tant maris, femmes, qu'enfans, qui couchent tous pêle mêle. Les femmes n'étoient pas mal-faite, & les hommes nous dirent qu'elles avoient la liberté de faire de leurs corps ce qu'elles vouloient. Au reste je trouvai les habitans fort honnêtes. Il parut deux vieillards sous le nom de Capitaines, à qui je fus obligé de payer sept livres de cuivre. Mais le mal que les Anglois leur avoient fait, les avoit tellement intimidés, qu'ils n'osoient plus aller à bord d'aucun vaisseau, & même s'ils voyent quelqu'un armé qui mette pied à terre, ils s'enfuyent tout aussi-tôt dans le Pays.

Les hommes ne travaillent point & aiment mieux ceder cela à leurs femmes. Ils croient qu'ils ont fait assés lorsqu'ils ont un peu trafiqué, & ils passent le reste du temps à boire du *vin de palme*, qu'on trouve ici en quantité & fort bon.

Pour ce qui est de la Religion, ils imitent leurs voisins du *Cabo mont*, & ne se mettent en peine que de bien manger, boire & se divertir.

Leurs habits sont semblables à ceux de *Cabo mont*, & ils ont les mêmes animaux & les mêmes fruits. Ils disent qu'ils vivent en paix avec leurs voisins, & qu'ils n'ont point d'autres ennemis que les Anglois. Ils en avoient pris trois, & étoient résolus d'en prendre autant que les deux vaisseaux dont

dont j'ai parlé, avoient emmené de leurs gens. Ces Anglois pourroient bien passer mal leur temps, & il se pourroit bien faire que les Negres les sacrifieroient à leurs amis qui ont été enlevés.

Je suis obligé de dire un mot de la riviere. Elle se decharge dans la mer, & à cinq ou six pieds de profondeur à son embouchûre; de sorte que dans un temps calme on y peut entrer avec une chaloupe. Elle s'étend à trois lieuës d'ici du côté de l'Ouëst; mais du côté de l'Est elle s'étend jusques à *Rio Sestre*, où ils vont tous les jours par eau, dans des *canoas* pour trafiquer, soit en fruits, soit en dents d'éléphant; car il va à *Rio Sestre* incomparablement plus de vaisseaux qu'il n'en vient ici.

Nous partimes de ce Cap le 28. . . . & nous fîmes voile le long de la Côte. Elle s'étend jusques à cinq lieuës du *Cap de Mizurado*, où en trois endroits on decouvre des Pays bien differens; le premier n'est pas fort haut; celui qui est derriere, est plus haut; & celui du milieu est beaucoup plus haut que les deux autres. Je ne vis ni villages, ni Negres, mais à trois lieuës plus loin vers l'Orient, où nous fumes obligés de jeter l'ancre à cause du calme, nous vîmes vers le soir du feu, ce qui nous fit juger qu'il y avoit un village, & que les habitans avoient envie de négocier. Ainsi nous demeurâmes à l'ancre jusques au lendemain; mais voyant qu'il ne venoit personne, nous continuâmes nôtre voyage jusques après midi, que nous arrivâmes devant *Rio Funk*, où nous mîmes encore à l'ancre, & attendîmes jusques au soir, mais nous n'apperçûmes non plus ni *canoas* ni Negres.

Le Pays d'alentour est uni, excepté trois montagnes qu'on voit assés avant dans le Pays; les deux





deux premieres situées à l'Ouëst de *Rio Funk*, paroissent toutes rondes, & la troisieme, qui est la plus haute, a vers le milieu une grande ouverture.

Rio Funk se décharge dans la mer; & on void à son embouchûre, sur le bord, quatre grands arbres, dont deux ont de fort beaux sommets, & les deux autres paroissent un peu secs. Le Pays est ici presque par tout partagé. Il y a à une lieuë à l'Orient de *Rio Funk* deux grandes ouvertures, auxquelles on peut facilement connoître cet endroit ici. On pourroit aussi le connoître à la grande quantité de rochers dont le rivage est plein, & contre lesquels la mer vient heurter continuellement d'une terrible maniere. Nous vîmes en plusieurs endroits des feux, qui étoient comme un signal que les Negres se donnoient les uns aux autres, qu'on appercevoit des vaisseaux; mais comme il ne vint personne, je croi que c'étoient des villages où on cuisoit du sel. La Côte s'étend du Sud-Est, au Nord-Ouëst.

Nous continuâmes ainsi à faire voile jusques à trois lieuës à l'Ouëst de *Rio Sestre*, où il nous vint un *canoa* plein de Negres, qui nous prierent de mettre à l'ancre devant leur village, qui est au milieu d'un petit bois fort agréable, & comme ils nous dirent qu'ils avoient bonne provision de dents d'éléphant, je leur accordai leur demande.

Ce village s'appelle *Corra*, & a été inconnu jusques ici aux mariniers. La mer est si agitée sur la Côte, qu'on n'y peut aborder ni avec une chaloupe, ni avec un esquif; ainsi je me mis dans un *canoa*, & les Negres me conduisirent bien à terre, mais le *canoa* étoit plein d'eau. J'étois aussi curieux de voir ce Pays inconnu, que j'avois d'envie d'y faire un bon negoce.

Aussi-tôt que j'eus mis pied à terre je demandai
Y
au

au Negre qui m'avoit conduit , où étoit son village ? Il me fit entrer environ un quart de lieue avant dans le bois , où j'aperçûs deux petits villages à sel, dont l'un étoit composé de douze & l'autre de six cabanes , mais très-mal construites. Les habitans , qui étoient fort occupez à faire du sel , me parurent être des sauvages , que je croi n'avoient jamais vû des blancs , excepté mon conducteur.

Je ne pouvois parler un seul mot avec eux , & mon conducteur , qui devoit servir d'interprete , étoit si habile , que j'avois toutes les peines du monde à lui faire entendre ce que je voulois dire par paroles & par signes.

Quelques sauvages que fussent ces Negres , ils me parurent pourtant fort honnêtez ; car après avoir visité leur Pays , je me préparois à partir , parce que je ne voyois point de dents d'éléphant. Mais un vieillard , qui en étoit apparemment le Chef , ne voulut jamais me le permettre , & envoya chercher mon *canoa* , il me pria de ne point partir que je n'eusse mangé avec lui , ce que je lui accordai volontiers , parce que j'avois faim. Je me mis donc à table avec lui , & il me regala de son mieux , après quoi il me permit de me retirer , à condition que je retournerois le lendemain.

Je rencontraî ici par hazard une femme chargée de quatre enfans , & ayant demandé à mon truchement , si elle étoit accouchée de ces quatre enfans à la fois ? il me dit qu'oui ; ce qui m'obligea à faire un présent à cette femme. Je rentrai ensuite dans le *canoa* pour gagner nôtre chaloupe , & fis remercier le vieillard de sa civilité , & lui fis dire que s'ils avoient quelque chose à negocier , ils n'avoient qu'à venir à *Rio Sestre* , où nous demeurerions quelques jours.

Aussi.

Aussi-tôt que je fus à bord nous remîmes à la voile, & nous avançâmes vers *Rio Sestre*, où nous arrivâmes le troisieme de Decembre. Le Pays est vers la mer fort plat, & on decouvre derriere *Rio Sestre* deux hautes montagnes, dont l'une paroît comme un demi cercle, ou comme un arc en ciel.

A deux lieuës d'ici du côté de l'Ouëst, il y a deux grands rochers, & à peu-près à la même distance du côté de l'Est, il s'avance une pointe dans la mer; de sorte qu'il est facile de reconnoître ce lieu ici.

On entre de la mer, dans la riviere dont l'embouchûre est pleine d'écueils, mais comme il y a bien cinq ou six pieds d'eau par dessus, on y peut passer avec des chaloupes chargées. Il y a pourtant deux qui sortent hors de l'eau, & tout auprès desquels on est obligé de passer.

Le village est bâti tout auprès du rivage sur une hauteur, & contient environ soixante maisons. Elles sont assés proprement bâties, & si élevées qu'on en peut voir quelques-uns de trois lieuës de là dans la mer.

L'architecture est à peu-près la même qu'au *Cap Mizurado*, excepté que les maisons ont ici plus d'étages.

Rio Sestre est une fort belle & fort agréable riviere; elle est bordée des deux côtes de toutes sortes d'arbres, & il y a quantité de ruisseaux qui se dechargent dans cette riviere. Mais ce qui la rend encore plus agréable, c'est la grande quantité de villages, qui sont bâtis sur ses bords, & entre autres celui du Roi, qui est environ à trois lieuës de l'embouchûre de la riviere, & contient environ trente maisons.

Le Roi, qui est déjà fort âgé, dit que tous ceux qui demeurent dans son village, sont ses descen-

descendans , ce qui est facile à croire , parce que le nombre n'en est pas fort grand. Il a un nom Européen , aussi-bien que la plupart des Grands , & s'appelle Pierre.

C'est un vieillard fort agréable & fort civil , en quoi ses sujets l'imitent fort bien. Ils sont aussi très-laborieux , & fort attachez à la culture de leurs terres & au negoce.

Je ne dirai rien de leurs habits , fruits , bétail , poisson , &c. parce que c'est la même chose que dans les autres Pays dont je viens de parler.

Il semble que ces peuples vivent dans une paix continuelle ; car en quelque endroit qu'on aille on n'entend presque point parler de guerre , si ce n'est d'un petit combat , qui se donna il y a quelque temps entre eux & les Negres , qui étoient venus du fond du Pays , & par surprise avoient mis le feu à leur village ; mais qu'ils avoient presque tous pris prisonniers & vendus , ce qui avoit fini cette guerre.

Les habitans sont , comme je viens de dire , ~~fort~~ laborieux , & sur-tout fort attachez à planter du ris , à quoi ils s'occupent principalement.

Il y croit tant de ris , que dans peu de temps , on en pourroit charger un vaisseau.

Ceux qui sont un peu plus que les gens du commun , s'attachent au negoce , & achettent & revendent du ris , *malaget* , & des dents d'éléphant , mais ils trafiquent peu dans ces dernières , de sorte qu'on ne peut pas lui donner le nom de negoce.

Je ne sçaurois m'empêcher de décrire en passant , de quelle maniere ils enterrent leurs morts , d'autant plus qu'on y enterra une vieille femme pendant que j'y étois , & qu'ainsi j'ai été le témoin de toutes les ceremonies. Aussi-tôt que cette bonne femme eut rendu l'esprit , on la couvrit d'un

d'un drap, & tous ceux du village, tant grands que petits, vinrent en ordre se mettre autour du corps, ayans à la main quelques feuilles de *bananas*, pour empêcher que cette vieille femme ne fût incommodée par les rayons du soleil.

Les hommes faisoient les desesperez, & couroient de toute leur force autour de la maison de la défunte, & croyoient d'une maniere épouvantable; de sorte que si elle n'eût été qu'à demi morte, leurs cris effroyables auroient été capables de la faire mourir tout à fait.

Les femmes qui étoient autour du corps, & qui ne vouloient en rien ceder aux hommes, commencerent aussi à crier le fort qu'elles pouvoient, & je ne sçai qui d'elles ou des hommes auroient remporté le prix.

Cette musique enragée dura vingt & quatre heures sans cesser, mais ils se donnerent un peu de repos le second jour; car on ammena un *canoa* devant la porte & on y mit le corps, avec un pot de ris & du *vin de palm*, afin que cette bonne femme eût de quoi manger & boire dans son voyage; & en remplit le *canoa* de toute sorte de verdure.

Les cris recommencerent tout de nouveau, & durèrent une demie heure; & alors on vit paroître dix hommes forts & vigoureux, qui enleverent le *canoa* avec ce corps, & le mirent sur la riviere, pour porter cette femme au lieu de sa naissance, & l'y enterrer.

Je m'imaginai d'abord qu'elle l'avoit ainsi ordonné par testament; mais on me dit que c'étoit une coutume generale, que chacun devoit être enterré où il étoit né, quand même l'endroit seroit extrêmement éloigné, & que le mort ne laisseroit pas un fol pour payer cette dépense; car en ce cas là les voisins étoient obligez de fournir aux frais.

Ceux qui avoient accompagné le corps pour l'enterrer, revinrent au bout de trois jours, & apporterent un très-bon mouton, & une assez grande quantité de vin de palme, pour faire un repas mortuaire. Je me tins tout auprès pour voir la fin de ces funeraillies; mais aussi-tôt qu'ils m'aperçurent, ils me prièrent instamment de vouloir être de la partie, & d'assister à cette solennité. Je ne me fis pas prier beaucoup, car ayant été occupé tout le jour à trafiquer du ris, je commençois à avoir faim; & comme les viandes avoient assez bonne mine, je me mis à manger avec eux, & n'oubliai pas de boire le petit coup, jusques à ce qu'il n'y eût plus rien, & alors je remerciai les parents & me retirai chès moi. Mais le lendemain matin, tous les parens & tous les conviez vinrent me trouver, & me firent connoître, que j'avois fort mal fait mon conte, si je m'imaginois avoir mangé pour rien avec eux. Je ne pus jamais me delivrer de ces gens là, sans leur faire à chacun un présent en particulier, & ensuite contant tout ce que j'avois donné, je trouvai que cet enterrement s'étoit fait à mes dépens. Je l'écrivis d'abord sur mes tablettes, pour n'assister de ma vie à l'enterrement d'aucune vieille femme.

Voilà, Monsieur, tout ce que je peux vous dire de *Rio Sestre*; j'aurois bien été plus avant dans la riviere, & visité ce Pays un peu plus particulièrement, si nous avions été ici seuls, & s'il y eût eu quelqu'un qui eût pû trafiquer en attendant. Mais il arrivoit tous les jours tant d'Anglois, qu'il m'étoit impossible de m'éloigner, sans leur laisser tout le negoce.

Enfin le trafic commença si fort à diminuer, que nous fûmes obligez de partir le xi. de Decembre; de sorte que nous n'avons été ici que huit jours.

Nous

Nous trouvâmes que le Pays étoit par-tout inégal, c'est-à-dire, l'un beaucoup plus élevé que l'autre. La côté s'étend au Nord-Ouëst, & au Sud-Est. Il y a à trois lieuës de *Rio Sestre* un rocher assés haut, sur lequel il y a un arbre. On appelle cet endroit *petit Sestre*, & à une lieuë & demie du côté de l'Est; il y a une pointe qui s'avance dans la mer, & à côté on void un grand rocher, qui est tout blanc par en haut, & qui semble de loin être un navire à la voile.

Nous-ancrâmes une lieuë plus bas devant le village *Sanguin*, où nous trouvâmes peu de choses à trafiquer.

Pendant que nous étions ici, les Negres de *Boffoe*, & de *Botterria* vinrent à nôtre bord avec un *canoa* chargé de *malaget*, pour lequel ils ne voulurent avoir que des *annabassen*; de sorte qu'en deux jours de temps je leur vendis tout ce que j'a.ois.

Je ne trouve point d'autre différence entre les Negres de *Sanguin* & ceux dont j'ai parlé, si non que ceux-ci croient qu'il leur est permis de prendre tout ce qu'ils peuvent attraper, pourvu qu'ils le fassent adroitement, & ainsi il faut être sur ces gardes avec eux, & leur ôter l'occasion de dérober; car tout ce qu'ils voyent les accommode, ils veulent acheter tout, & ne payent jamais rien.

Le Pays autour de *Sanguin* est facile à connoître, par la quantité d'arbres fort haut, qui sont à l'Orient de ce village, & qui de loin paroissent être un bois.

Boffoe est environ une lieuë à l'Orient de *Sanguin*, & on le peut connoître à une pointe de sable fort unie, autour de laquelle il y a quantité de rochers tant grands que petits.

Il vint un Negre à nôtre bord qui se donnoit le

nom de *James*, & se disoit être Capitaine de *Boffee*; il parloit un peu de mechant Anglois & de mechant Portugais, l'un parmi l'autre. Il semble qu'il aimoit bien les femmes; car il ne parla que de cela pendant qu'il fut avec nous. Il nous dit qu'il en avoit dix, & qu'il en donnoit de temps en temps une à son fils *Joost*, qui étoit avec lui sur nôtre navire.

Lorsque nous lui représentâmes que cela étoit honteux, & ne se pratiquoit en aucun lieu du monde, il se mit à rire, & dit, qu'il ne falloit pas regarder à une bagatelle comme cela.

Nous les congédiâmes, & laissâmes le village de *Boffee*, pour continuer nôtre voyage.

On decouvre à trois lieues de *Boffee* le village de *Botterra* sur le rivage, & à une demie lieue de là à l'Occident un grand rocher dans la mer; il y en a encore un semblable à une lieue au dessous de *Botterra*, & une lieue plus loin on decouvre le Pays de ce nom, qui est fort élevé, & consiste en plusieurs hautes montagnes.

Nous trafiquâmes en faisant voile, sans jeter l'ancre, & nous achetâmes un peu de *gijn* ou de *malaget*; de sorte que je n'eus pas l'occasion de m'informer du Pays, ni des habitans, & je ne croi pas qu'il y ait une fort grande difference entre eux & ceux de *Boffee*.

A une lieue & demie de *Botterra* on trouve le village de *Sino*. Il est facile à connoître à un grand rocher qui est un peu avancé dans la mer, sur une grande pointe de sable. Il y a derriere une grande riviere, qui selon le rapport des Nègres s'étend fort avant dans le Pays, & n'est pas moins considerable que *Rio Sestre*. Je ne pû apprendre autre chose de cet endroit; car les Nègres parloient une langue si barbare, qu'on avoit beaucoup de peine à les entendre. La Côte s'étend

tend vers l'Est-Sud-Est, & Ouëst-Nord-Ouëst, & le Pays est par tout uni.

Nous continuâmes nôtre chemin, & arrivâmes le 20. Decembre devant *Sestre Crou*. Le Pays est ici assés bas & uni. Le village est fort beau & ne cede en rien à celui de *Mina*, & même il est plus grand & s'étend beaucoup plus loin. Le Pays est plus haut derriere le village, & il y a beaucoup d'arbres, mais sans feuilles. Il y a sur le rivage deux grands rochers à une demie lieuë l'un de l'autre, à quoi l'on peut facilement reconnoître cet endroit.

Les Negres me parurent ici assés raisonnables & honnêtes gens, & plus reglez dans leur conduite que ceux qui demeurent plus haut. Il est impossible d'entendre leur langue, & par conséquent de dire quelque chose de leurs coùtumes & de leurs mœurs. Ils ont à-peu-près les mêmes fruits & les mêmes animaux que dans les autres endroits; ils ne sont pas non plus dépourvûs de poisson, & pêchent de la même maniere que sur la Côte de Guinée.

Après avoir fait ici nôtre negoce, nous continuâmes nôtre chemin jusques au village de *Wappo*, à trois lieuës de *Sestre Crou*. On le peut facilement connoître à plusieurs grands arbres assés éloignez les uns des autres, qui sont derriere le village, sur une montagne passablement haute. Le sommet de ces arbres paroît tout rouge de loin. Il y a devant le village de *Wappo* un grand rocher, qui semble être séparé du rivage, comme si c'étoit une île. Lorsque nous passâmes devant, nous ne vîmes plus la terre. La Côte s'étend vers l'Est-Sud-Est, & Ouëst-Sud-Ouëst. Le Pays, au moins tout ce que nous vîmes, jusques à trois lieuës de *Cabo das Palmas*, est uni & plat. Mais on void dans cet endroit, une pointe qui s'avance dans la mer, & qui à de loin la figure d'un Dauphin. Il y a aussi un grand village, situé entre

314 VINGT-DEUXIEME LETTRE.

quatre grands arbres que nous prîmes pour des Cocos.

Nous fîmes le signal ordinaire , pour obliger les Negres de venir à nôtre bord ; mais comme nous n'apperçûmes personne , nous fîmes tout ce que nous pûmes pour gagner le haut du Cap , ce qui est quelquefois assés difficile , lorsqu'on est trop près de la terre. Nous le passâmes pourtant la nuit du 25. de Decembre, & n'ayans vû le lendemain ni villages ni Negres, nous continuâmes le voyage pour aller jusques à *Druwin*. La Côte depuis *Caep Palm* jusques à *Druwin* s'étend vers le Nord-Est, & Sud-Ouëst, & à environ 26. lieues de long : le Pays est par-tout haut & égal.

Le 26. vers le soir, nous mouillâmes l'ancre devant *Druwin*. Le lendemain à la pointe du jour nous reçûmes trois *canoas* avec des dents d'éléphants, que j'achetai bien cher, après avoir fait un présent à ceux qui les apportoitent.

Je n'ai jamais vû d'hommes plus convoiteux & plus sauvages que ceux-là. Ils auroient voulu qu'on leur eût fait présent de tout ce qu'ils voyoient , & lorsqu'on le leur refusoit , ou qu'on leur parloit un peu fort, ils sortoient d'abord du navire & regagnoient la terre, de sorte que nous ne pouvons negocier ici qu'avec une perte considerable.

Leurs dents étoient pointuës & aiguës comme des alènes , & on me dit qu'ils mangeoient bien quelquefois de la chair humaine , quand ils en pouvoient attraper ; de sorte que je ne conseillerois jamais à personne de mettre la pied à terre, à moins que de ne vouloir trouver son sepulchre dans l'estomac de ces sauvages.

Il est fort facile à connoître ce Pays en-partie, à cause qu'il est fort haut & rempli de hautes montagnes , mais on le connoit particulièrement à quatre

quatre grands villages, qu'on y void éloignez d'une demie lieuë l'un de l'autre. Il y a derriere un de ces villages à l'Orient une pointe de terre fort élevée, & qui continuë en maniere de courbure, au milieu de laquelle il y a une riviere, nommée *St. Andries*, qui se decharge dans la mer. Les Negres disent qu'elle a son cours vers l'Ouëst, & qu'elle est si large & si profonde qu'on y peut entrer avec des barques pour trafiquer, pourvû que les Negres laissassent en repos ceux qui y vont, dont personne ne peut s'assûrer; car ce sont les plus scelerats & les plus brutaux de toute la Côte. Ceux qui y vont trafiquer doivent bien prendre garde à eux, pour n'être pas surpris & maltraitez cruellement par ces animaux là.

C'est une chose pitoyable, & en même temps digne d'envie, que ces barbares sont pourvûs abondamment de toutes sortes de vivres. Car ils ont en quantité du *milbio*, des *jammes*, des *bak-rens*, des *bananas*, & en un mot de tout ce qu'il y a sur la Côte, aussi-bien que de toutes sortes d'animaux, vaches, moutons, poules, &c. & aussi des animaux sauvages; de sorte que rien ne leur manque de ce qui est nécessaire pour l'entretien de la vie. On a d'autant plus de sujet de leur porter envie, qu'ils ne veulent vendre à personne que leurs plus mechantes denrées & encore fort cher.

Il y a encore des gens aujourd'hui, qui doutent qu'il y ait des hommes sauvages dans le monde, qui mangent de la chair humaine; car, disent-ils, si cela étoit veritable, ces hommes ne differeroient des bêtes que par la parole, ce qui, à leur avis, seroit contraire à la bonté de Dieu, lequel a donné à l'homme seul une ame raisonnable, pour connoître ce qui lui est nécessaire pour sa conservation, & éviter ce qui lui peut nuire. Ils disent outre cela,

cela, qu'on ne peut appeller sauvages, que ceux qui, comme les bêtes, vivent dans les bois & dans les deserts, separez de tout commerce des autres hommes, & ne se soucians ni de loix divines, ni de loix humaines, & comme l'on n'a pas vû encore de tels hommes, ces personnes en concluent qu'il n'y a point de sauvages, & qu'il n'y en aura jamais. Mais je croi cet argument fort foible; car l'experience nous a appris il y a long-temps qu'il y avoit des Anthropophages, ou mangeurs de chair humaine. L'antiquité nous l'apprend, & cela a été confirmé par une infinité d'Auteurs, & même par nos Auteurs. Nôtre de Nord-Hollande l'a fait voir clair comme le jour; quoiqu'il n'aille pas toujours au but, ce qu'il a remarqué des habitans du Bresil & d'autres Pays circonvoisins est très-veritable. Mais je n'ai pas besoin d'autres temoins, puisque vous en avez fait l'experience avec les Negres qui demeurent derriere le Pays d'*Ardra*, lesquels s'imaginent, que nous ne les achetons que pour les manger, & ils n'auroient pas cette pensée, s'ils ne sçavoient certainement qu'il y a des Anthropophages. J'avouë qu'il n'y a pas de sauvages dans le monde, comme on les a décrit, mais il faut qu'on m'avouë, qu'un peuple differe si fort de l'autre, que l'un par rapport à l'autre, peut bien porter le nom de sauvage; non qu'ils n'ayent une ame raisonnable, mais parce que cette ame devient deraisonnable, pour ainsi dire, par le défaut de société avec des personnes plus civilisées, & qui font un meilleur usage de leur raison. Nous avons assés d'exemples de gens, qui ont été obligez dans leur jeunesse de passer quelques années dans les bois, ce qui les a rendus si sauvages, qu'ils évitoient les autres hommes comme une compagnie dangereuse, & s'enfuyoient lorsqu'ils en voyoient venir. Mais c'est assés par-

Parler de cela, que chacun en croye ce qu'il voudra.

Nous laissâmes ces sauvages le 29, & ayans mis à la voile nous continuâmes nôtre route du Sud-Est vers le Sud, jusques à ce que nous vinmes aux *Rookloven* (abymes de terre) dont il y en a seize, qui s'étendent trois lieuës de long. Lorsque le temps est serein, on les peut voir de six ou sept lieuës de là. Je ne vis là ni villages, ni Negres. La Côte s'étend depuis *Druwin* juiques à *Cabo laboe*, & à 27. lieuës de long.

Nous mouillâmes l'ancre devant *Cabo laboe* le trentieme. Le Pays va ici fort en baissant, & est très bas auprès de la mer.

Le village est extremement grand, & paroît avoir une lieuë d'étenduë le long du rivage. On void entre les maisons, des arbres de Cocos, tout de même qu'à *Axim*. Et si le Pays étoit ici aussi élevé qu'à *Axim*, & qu'il y eût un Fort au milieu du village, il lui ressembleroit bien, si ce n'est que celui-ci est plus grand.

Il y a derriere le village, environ trois lieuës plus avant dans les terres, plusieurs montagnes fort hautes, & à une lieuë de *Cabo laboe* à l'Occident une riviere qui est passablement grande, qui va se decharger dans *Rio St. Andries*. Outre cela, elle s'étend assès loin dans le Pays, mais du côté de l'Orient, son cours n'est pas long.

Les Negres paroissent être ici d'un bon naturel, avec qui il est facile de negocier; si ce n'est que présentement, ils veulent vendre fort cher les dents d'éléphant. Mais cela vient de la grande quantité de vaisseaux non-privilegiez, Anglois & Hollandois, & sur-tout des premiers, qui ont trafiqué ici depuis quelque temps.

Il y a ici les mêmes vivres qu'à *Druwin*, mais ils y sont meilleurs & à meilleur marché. C'est tout ce que je sçai de cet endroit ici. Les Negres me dirent

qu'ils étoient en fort grand nombre, & qu'ils avoient un Capitaine pour leur Gouverneur.

Lorsque nous eûmes fait nôtre negoce, nous levâmes l'ancre & poursuivîmes nôtre route jusques à *Jaque laboe*, éloignée de *Cabo laboe*, d'environ trois lieues, & la Côte a la même étendue.

Les Negres nous dirent qu'ils n'avoient point de dents d'elephant; ainsi nous resolûmes d'avancer jusques a la (a) *Fosse sans fond*, qui est environ à quatre lieue de là.

Le Pays depuis *Cabo laboe* jusques au dessous de *Jaque laboe* est connu sur la Carte sous le nom de *Quaquu - Kust*, ou Côte de *Quaquu*; mais je n'en sçai point la raison, si ce n'est que quelques-uns comparent le langage des habitans, au (b) cris des cannes. Je ne suis pas de ce sentiment, parce que j'ai trouvé très-peu de difference entre le langage de ces Negres & celui des autres. Ils appellent leur Pays *Adouw*, & les habitans *Adouwe*, mais nous les appellons *Quaquase* selon la Carte.

Vous sçavez, sans doute, combien ils sont adroits à nager & à plonger. Je l'ai vû souvent avec admiration. Lorsqu'ils étoient à bord de nôtre navire, & que je jettois dans la mer un tour de corail, ou quelque autre chose, l'un d'entre eux faisoit un plongeon avec une adresse admirable, & alloit chercher ce que j'avois jetté, quoique cela fût déjà fort avant. Cela ne leur manque gueres, & ce qu'ils rapportent est pour les recompenser de leur peine.

Nous continuâmes nôtre chemin toute la nuit. & arrivâmes à la pointe du jour à *Affiné*, qui, à ce que je croi, est éloigné de sept lieues de cette *Fosse*. La Côte s'étend vers le Sud-Est.

On

(a) On lui donne ce nom à cause de sa profondeur extraordinaire, ce qui a fait dire à quelqu'un, qu'elle n'avoit pas de fond, mais on a trouvé le contraire.

(b) En Hollandois *Quaken*.

On ne trouve point ici de dents d'éléphant à acheter, mais on y peut trafiquer de l'or. Et comme nous n'avions pas d'ordre pour cela, nous passâmes *Affiné* sans nous y arrêter.

Cependant, il vint un *canoa* à notre bord; je demandai aux Negres, ce qu'ils faisoient des François & s'ils s'accordoient bien avec eux? ils répondirent, que tous les *Caboceros* étoient partis d'*Affiné* avec tout leur monde, & s'étoient campez à une lieuë plus haut que le village, où ils étoient encore alors, sans vouloir souffrir le moindre commerce avec les François, qui n'avoient qu'une simple loge sur le rivage, entournée de palissades, avec cinq pieces de canon; qu'il n'y avoit présentement que huit hommes pour garder cette loge, qui étoient suffisamment pourvus de munitions, que des vaisseaux François leur avoient laissées; mais que souvent ils manquoient d'eau, & que les Negres ne vouloient pas leur permettre d'en aller chercher; de sorte qu'ils croyoient, qu'en cas qu'il ne vint pas de secours d'Europe, les François n'y pourroient pas subsister long-temps, mais seroient obligez d'abandonner cette place au premier jour.

Le temps nous apprendra si ce rapport est fidele ou non; mais pour moi, je croi que les François ne sont pas dans un si mechant état que ces Negres disent.

La Côte depuis *Affiné* jusques à *Cabo Apollonia*, s'étend environ dix lieuës vers l'Est-Sud-Est. On void entre deux quantité de villages, tant grands que petits. Mais comme il ne vint point de *canoa* à notre vaisseau, je ne sçauois vous rien dire ni du Pays, ni des habitans.

Ce Cap est un Pays bas & uni, & derriere il y a trois montagnes fort hautes, auxquelles on le peut connoître. Il ne merite pas de porter le nom de Cap;

520 VINGT-DEUXIEME LETTRE.

Cap; car il n'est rien moins que cela, & sans ces trois montagnes, on le passeroit sans l'appercevoir.

Il y a environ sept lieues depuis *Cabo Apollonia* jusques à *Axim*, quoiqu'il y en a qui croient qu'il y a plus loin. Le Pays, qui est entre ces deux endroits, est fort bas, & rempli d'arbres de Cocos. Le rivage est fort large & fort uni, & seroit fort propre pour s'y promener en chaise & en carrosse, si nous avions ici de ces voitures.

On trouve au bout de ce rivage *Rio Cobre*, à une grande demie lieue d'*Axim*; mais vous êtes mieux informé que moi de ce Pays & de ce rivage; ainsi je finirai avec votre permission la description de mon voyage, vous priant de vous contenter de ce que j'ai écrit, & de croire, que j'ai remarqué tout ce qui étoit digne de remarque. Je finis en vous demandant la continuation de votre bienveillance, & en vous assurant que je suis,

Monsieur,

Votre très-humble & très-
obeissant serviteur

De dessus le Jacht Jo-
hanna Jacoba, à la
hauteur d'*Axim*, le
2. Janvier 1702.

JEAN SNOECK.

Fin de la vingt-deuxieme & derniere Lettre.

